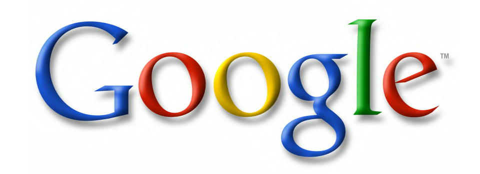


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

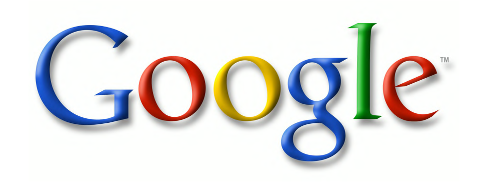
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08159247 3



BAE
Maspero

HISTOIRE
ANCIENNE
DES
PEUPLES DE L'ORIENT

11127. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, Rue de Fleurus, 9

HISTOIRE
ANCIENNE
DES
PEUPLES DE L'ORIENT

PAR

G. MASPERO
Professeur de langues et d'archéologie égyptiennes
au Collège de France

OUVRAGE CONTENANT NEUF CARTES ET QUELQUES SPÉCIMENS
DES ÉCRITURES HIÉROGLYPHIQUES ET CUNÉIFORMES

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884


15072.

TABLE GÉNÉRALE

LIVRE PREMIER.

L'ÉGYPTE JUSQU'A L'INVASION DES PASTEURS.

LIVRE II.

L'ASIE AVANT ET PENDANT LE TEMPS DE LA DOMINATION ÉGYPTIENNE.

LIVRE III.

L'EMPIRE ASSYRIEN ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'À L'AVÉNEMENT DES SARGONIDES.

LIVRE IV.

LES SARGONIDES ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'À L'AVÉNEMENT DE KYROS.

LIVRE V.

L'EMPIRE PERSE

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE

CARTES

CONTENUES DANS L'HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'ORIENT

HISTOIRE ANCIENNE

DES

PEUPLES DE L'ORIENT

LIVRE PREMIER.

L'ÉGYPTE JUSQU'A L'INVASION DES PASTEURS.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉGYPTE PRIMITIVE.

Le Nil et l'Égypte. — Origine des Égyptiens ; les nomes. — De la religion égyptienne. — Établissement de la monarchie historique, Ména.

Le Nil et l'Égypte.

Des hautes chaînes de montagnes neigeuses qui bordent au Sud et à l'Est le plateau de l'Afrique centrale, s'échappent une foule de torrents et de rivières qui se rejoignent bientôt et forment au fond de la vallée une série de bassins superposés, sortes de mers intérieures d'où leurs eaux désormais confondues dans un même lit s'écoulent vers le Nord. En quittant la région des grands lacs où il cache ses sources, le nouveau fleuve court à travers d'immenses savanes entrecoupées de bois et de marais. Il en sort pour incliner légèrement à l'Est, comme s'il voulait se jeter dans la mer Rouge ; mais, arrêté à mi-chemin par un massif montagneux au travers duquel il ne peut passer, il se redresse et s'unit sur la droite au Bahr-el-Azrek et au

Tacassi qui lui apportent les eaux de l'Abyssinie. Il se heurte bientôt après contre le plateau du Sahara et s'y creuse un lit tortueux où son cours, interrompu quatre fois par des rapides, s'étage et descend lentement vers la Méditerranée sans plus recevoir aucun affluent. C'est la partie septentrionale de cette vallée, entre la première cataracte et la mer, qui a formé de tout temps le territoire de l'Égypte.

Le premier des voyageurs qui ait visité l'Égypte, le premier du moins qui nous ait laissé le récit de son voyage, Hérodote d'Halicarnasse, a résumé l'impression que produisit sur lui cette terre des merveilles en une seule phrase souvent citée : « L'Égypte est un don du Nil[1]. » L'Égypte n'est qu'une bande de terre végétale tendue à travers le désert, une oasis allongée aux bords du fleuve et sans cesse pourvue par lui de l'humidité nécessaire à la végétation. Il faut l'avoir vue au moment des plus basses eaux, un mois avant le solstice d'été, pour se figurer ce qu'elle deviendrait si quelque accident la privait de son fleuve nourricier. « Le Nil s'est resserré entre ses rives au point d'être réduit à la moitié de sa largeur habituelle, et ses eaux troublées, limoneuses, stagnantes, semblent à peine couler dans une direction quelconque. Des bancs plats ou des masses abruptes d'une boue noire, cuite et recuite au soleil, forment les deux berges de la rivière. Au delà, tout n'est que sable et stérilité, car c'est à peine si le khamsin, ou vent chargé de sable qui dure quarante jours, a cessé de souffler. Le tronc et les branches des arbres apparaissent çà et là à travers l'atmosphère poudreuse, aveuglante, enflammée, mais les feuilles sont tellement revêtues de poussière, qu'à distance on ne peut les distinguer du sable du désert qui les environne. C'est seulement au moyen d'arrosages pénibles et laborieux qu'on parvient à entretenir quelques semblants de verdure dans les jardins du Pacha. Enfin, — et c'est le premier indice qui annonce la fin de cette terrible saison, — le vent du Nord,

1. Hérodote, II, 7, qui peut-être l'emprunta à Hécatée de Milet.

l'Étésien des Grecs, se lève et se met à souffler avec force, parfois même avec furie, pendant tout le jour. Grâce à lui le feuillage des bosquets qui recouvrent la Basse Égypte est bientôt débarrassé de la poussière et reprend sa couleur verte. Les ardeurs dévorantes du soleil, alors au plus haut de sa course, sont aussi fort à propos amoindries par le vent qui règne ce mois-là et les trois suivants sur tout le pays d'Égypte.

« Bientôt un changement se produit dans le fleuve. On signale au nilomètre du Caire une hausse d'un pouce ou deux; les eaux perdent le peu de limpidité et de fraîcheur qui en faisait hier encore une boisson délicieuse. Elles prennent la teinte verte, gluante et terne de l'eau saumâtre entre les tropiques, sans que filtre au monde ait réussi *jusqu'à* ce jour à les séparer de la substance nauséabonde et malsaine qui cause ce changement. Le phénomène du *Nil vert* provient, à ce qu'on dit, des vastes nappes d'eau stagnante que le débordement annuel laisse sur les larges plaines sablonneuses du Darfour, au sud de la Nubie. Après avoir croupi six mois et plus sous le soleil des tropiques, ces eaux sont balayées par l'inondation nouvelle et rentrent dans le lit du fleuve. Il est heureux que ce phénomène dure rarement plus de trois ou quatre jours, car, si court que soit ce temps, les malheureux contraints de s'abreuver au Nil, lorsqu'il est dans cet état, éprouvent des douleurs de vessie insupportables. Aussi les habitants des villes ont-ils la prévoyance d'approvisionner d'eau leurs réservoirs et leurs citernes.

« Dès lors la rivière augmente rapidement de volume et devient trouble par degrés. Il s'écoule pourtant dix ou douze jours avant l'apparition du dernier et du plus extraordinaire phénomène que présente le Nil. J'essaierai de décrire les premières impressions qu'il me fit éprouver. C'était à la fin d'une nuit longue et accablante, à mon juger du moins : au moment où je me levai du sopha sur lequel j'avais tenté vainement de dormir à bord de notre bateau que le calme avait surpris au large de Benisoüef, ville de la Haute Égypte, le soleil montrait tout

juste le bord supérieur de son disque au-dessus de la chaîne Arabique. Je fus surpris de voir qu'à l'instant où ses rayons vinrent frapper l'eau, un reflet d'un rouge profond se produisit sur-le-champ. L'intensité de la teinte ne cessa d'augmenter avec l'intensité de la lumière : avant même que le disque se fût dégagé complétement des collines, le Nil offrait l'aspect d'une rivière de sang. Soupçonnant quelque illusion, je me levai à la hâte, et, me penchant par-dessus le bordage, ce que je vis me confirma dans ma première impression. La masse entière des eaux était opaque, d'un rouge sombre et plus semblable à du sang qu'à toute autre matière avec laquelle j'aurais pu la comparer. En même temps, je m'aperçus que la rivière avait haussé de plusieurs pouces pendant la nuit, et les Arabes vinrent m'expliquer que c'était là le *Nil rouge*. La rougeur et l'opacité de l'eau sont soumises à de constantes variations, tant qu'elle reste dans cette condition extraordinaire. A de certains jours, quand la crue n'a pas dépassé un pouce ou deux, les eaux redeviennent à demi transparentes, sans perdre toutefois cette teinte d'un rouge sombre dont j'ai parlé. Il n'y a point là de mélange nuisible, comme au temps du Nil vert : l'eau n'est jamais plus saine, plus délicieuse, plus rafraîchissante que pendant l'inondation. Il y a des jours où la crue est plus rapide, et, par suite, où la quantité de limon charrié dépasse, dans la Haute Égypte, la quantité entraînée par toute autre rivière à moi connue : même, en plus d'une occasion, j'ai pu m'apercevoir que cette masse opposait un obstacle sensible à la rapidité du courant. Un verre d'eau que je pris alors et que je laissai reposer pour un peu de temps, fournit les résultats suivants : la partie supérieure du liquide resta parfaitement opaque et couleur de sang, tandis qu'un précipité de boue noire remplissait environ le quart du verre. Une portion considérable de ce limon est déposée avant que la crue atteigne la Moyenne et la Basse Égypte, où je n'ai jamais vu l'eau du Nil en cet état.

« Il n'y a peut-être pas dans tout le domaine de la nature un spectacle plus gai que le spectacle présenté par la

crue du Nil. Jour après jour et nuit après nuit, son courant troublé roule et s'avance majestueusement par delà les sables altérés des immenses solitudes. Presque d'heure en heure, tandis que nous remontions lentement poussés par le vent du nord, nous entendions le fracas produit par la chute de quelque digue de boue; nous voyions, au mouvement de toute la nature animée vers le lieu où le bruit venait de retentir, que le Nil avait franchi un nouvel obstacle et que ses eaux bondissantes allaient répandre la vie et la joie au milieu d'un autre désert. Des impressions que j'ai reçues, il y en a peu dont le souvenir me laisse autant de plaisir que l'impression causée par la vue du Nil, à sa première invasion dans l'un des grands canaux de son débordement annuel. Toute la nature en crie de joie. Hommes, enfants, troupes de bœufs sauvages, gambadent dans ses eaux rafraîchissantes, les larges vagues entraînent des bancs de poissons dont l'écaille lance des éclairs d'argent, tandis que des oiseaux de toute plume s'assemblent en nuées au-dessus. Et cette fête de la nature n'est pas restreinte aux ordres les plus élevés de la création. Au moment où le sable devient humide à l'approche des eaux fécondantes, il s'anime littéralement et grouille de millions d'insectes. L'inondation gagne Memphis ou le Caire quelques jours avant le solstice d'été : elle atteint sa plus grande hauteur et commence à décliner aux environs de notre équinoxe d'automne. A peu près au moment de notre solstice d'hiver, le Nil est de nouveau rentré dans ses rives et a repris sa teinte bleu clair. Les semailles ont été faites durant cet intervalle et se terminent en même temps que finit l'inondation. Le printemps est suivi sur-le-champ par le temps de la moisson, et la récolte est rentrée d'ordinaire avant le lever du khamsin ou vent de sable. L'année d'Égypte se partage donc naturellement en trois saisons : quatre mois de semailles et de croissance, qui correspondent approximativement à nos mois de novembre, décembre, janvier et février; quatre mois de récolte, qu'on peut de même indiquer d'une manière vague en les comparant aux mois de notre calendrier

qui sont compris entre mars et juin inclusivement; les quatre mois ou lunes de l'inondation complètent le cycle de l'année égyptienne[1].

Jadis toute la partie du pays aujourd'hui connue sous le nom de Delta était recouverte par les eaux : la Méditerranée venait baigner de ses vagues le pied du plateau sablonneux que domine la grande Pyramide, et le Nil se terminait un peu au nord de l'emplacement où s'éleva plus tard la ville de Memphis. A la longue, les matières terreuses qu'il amène avec lui des montagnes d'Abyssinie, se déposèrent en bancs de boue sur les bas-fonds de la côte et comblèrent une partie du golfe; elles produisirent de grandes plaines marécageuses entrecoupées d'étangs à travers lesquelles les eaux durent se frayer passage. Consolidés par les apports de la mer, ces terrains nouveaux formèrent un premier Delta dont la pointe se trouvait un peu au-dessous de Memphis et les extrémités près de quinze lieues plus bas, dans les parages d'Athribis. Puis, le fleuve continuant toujours son travail et les alluvions gagnant toujours, la chaîne des dunes qui bordait au nord ce premier Delta vit la mer se retirer peu à peu et se trouva délaissée dans l'intérieur des terres, où ses restes indiquent encore par endroits la direction de l'ancien littoral : dès les commencements de la période historique, le Nil avait reporté ses embouchures au delà de la ligne normale des rivages environnants. Près du village antique de Kerkasore, il se divisait en trois branches : la Pélusiaque tournait au N. E. et se terminait sur les confins du désert de Syrie; la Canopique se dirigeait vers le N. O. en longeant les derniers versants du désert Libyque; la Sébennytique, tracée dans le prolongement de la vallée, courait presque droit vers le Nord et coupait le Delta en son milieu[2]. Ces trois grands bras étaient unis l'un à l'autre par un lacis de canaux naturels et artificiels, dont quelques-uns tombaient directe-

1. Osburn, *The Monumental History of Egypt*, t. I, p. 9-14. — 2. Hérodote, II, 17.

ment dans la mer et portaient le nombre des bouches du Nil à sept[1] et même à quatorze[2], selon les époques. La plaine triangulaire qu'ils enfermaient et dont chaque portion avait été apportée grain à grain du fond de l'Afrique, compte aujourd'hui environ 23000 kilomètres carrés de superficie et s'agrandit chaque année.

Les prêtres, qui connaissaient par tradition l'état primitif du pays, croyaient pouvoir déterminer avec certitude l'espace de temps qui avait suffi au fleuve pour accomplir ce travail. Ils racontaient à Hérodote que Ménès, le premier des rois de race humaine, avait trouvé l'Égypte presque entière plongée sous les eaux: la mer pénétrait jusqu'au delà de l'emplacement de Memphis en pleine Heptanomide, et le reste du pays, moins le nome de Thèbes, n'était qu'un marais malsain[3]. Ils se trompaient étrangement dans leur appréciation. Le Nil, soumis à des débordements annuels, abandonne la plus grande partie des matières qu'il charrie sur les campagnes riveraines, et s'appauvrit de plus en plus à mesure qu'il avance; il n'arrive à la mer que dépouillé du gros de ses alluvions. C'est à peine si les plages basses qui sont en voie de formation au débouché des branches Canopique et Sébennytique s'accroissent, bon an mal an, l'une de quatorze hectares, l'autre de seize; c'est une moyenne d'un mètre de progrès annuel pour tout le front du Delta. En s'appuyant sur ces données, on a pu calculer que, dans les conditions actuelles, il aurait fallu environ sept cent quarante siècles au Nil pour combler son estuaire. Sans accepter aucunement ce chiffre dont l'exagération paraît évidente, car la marche progressive des boues était plus rapide autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui dans ces contrées, on n'en sera pas moins forcé de conclure que les prêtres ne soupçonnaient guère l'âge réel de leur pays. Le Delta existait depuis longtemps déjà à l'avénement de Ména; peut-être même était-il entièrement terminé à l'époque où la race égyptienne mit

1. Hérodote, II, 17; Skylax, *Peripl.*, § 106; Strabon, XVII, I.—2. Pline, *Hist. nat.*, V, 10. — 3. Hérodote, II, 4.

pour la première fois le pied dans la vallée qui devint sa demeure.

Le Nil n'a pas seulement créé le sol de l'Égypte; il a déterminé l'aspect général du pays et le genre de ses productions. Une vallée qui est sortie tout entière du sein des eaux et qui se trouve chaque année envahie par elles, ne peut nourrir qu'un nombre assez restreint d'espèces végétales. Le sycomore et plusieurs sortes d'acacias et de mimosas y prospèrent; le grenadier, le tamarin, l'abricotier, le figuier ornaient les jardins, et la présence du perséa sur les monuments de la douzième dynastie nous prouve que Diodore commit une erreur en attribuant au Perse Kambysès le mérite d'avoir le premier introduit cet arbre[1]. Deux espèces de palmiers viennent presque sans culture; mais aucune de nos grandes essences européennes ne s'est acclimatée dans la partie de la vallée plus spécialement connue des anciens.

Par contre, les plantes aquatiques s'y développent avec un luxe de végétation extraordinaire, et donnent au pays un aspect caractéristique. Elles ne se trouvent pas, en général, au long des berges, où la profondeur de l'eau et la force du courant ne leur permettraient guère de croître en paix; mais les canaux, les étangs, les mares que l'inondation laisse derrière elle, en sont littéralement encombrés. Deux espèces surtout, le papyrus et le lotus, sont connues en Europe à cause du rôle qu'elles jouent dans l'histoire, la religion, la littérature sacrée ou profane de l'Égypte. Le papyrus se plaisait dans les eaux paresseuses du Delta et devint l'emblème mystique de cette région; le lotus au contraire fut choisi pour symbole de la Thébaïde. Les anciens confondaient sous ce nom des individus appartenant à trois espèces de nymphéas différentes. Deux d'entre elles, le lotus blanc et le lotus bleu, portent des fruits assez semblables pour la forme à ceux du pavot : leurs capsules renferment de petites graines de la taille d'un grain de millet. La troisième espèce, le *Nymphæa*

1. Diodore, I, 34.

nelumbo ou nénufar rose, est décrite fort exactement par Hérodote. « Elle produit un fruit porté sur une tige différente de celle qui porte la fleur et qui sort de la racine même : il est semblable pour la forme aux gâteaux de cire des abeilles, » ou, plus prosaïquement, à une pomme d'arrosoir. Il est percé, à la partie supérieure, de vingt ou trente cavités dont chacune contient une graine « de la grosseur d'un noyau d'olive, bonne à manger fraîche ou desséchée.[1] » C'est là ce que les anciens appelaient la fève d'Égypte[2]. « On cueille également, ajoute l'historien, les pousses annuelles du papyrus. Après les avoir arrachées dans les marais, on en coupe la tête qu'on rejette, et ce qui reste est à peu près de la longueur d'une coudée. On s'en nourrit et on le vend publiquement ; cependant les délicats ne le mangent qu'après l'avoir fait cuire au four[3]. » Ce « pain de lys » était une friandise recherchée et figurait sur les tables royales[4] ; mais, quoi qu'en dise Hérodote[5], la nourriture habituelle du peuple était le blé et les différentes espèces de céréales, le froment, l'orge, le sorgho, l'*olyra* (*Triticum spelta*) et la *zéa* (*Triticum monococcum*) que le sol d'Égypte produit en abondance. La vesce, le lupin, la fève, le pois chiche, la lentille, plusieurs espèces de ricin venaient naturellement dans les champs ; la vigne prospérait dans certaines parties du Delta et de l'Heptanomide ; l'olivier était rare et circonscrit dans quelques districts[6].

Plusieurs des espèces animales qui vivent à présent sur les bords du Nil, le cheval, le chameau[7], la brebis[8] ne sont pas figurés sur les monuments des plus anciennes dynasties et paraissent n'avoir été introduits que longtemps après la fondation du royaume. En revanche, les Égyptiens possédaient plusieurs races de bœufs à longues cornes, analogues aux bœufs de Dongolah, plusieurs

1. Hérodote, II, 92. — 2. Diodore, I, 34. — 3. Hérodote, II, 36. — 4. *Papyrus Anastasi IV*, pl. XIV, l. 1. — 5. Hérodote, II, 36. — 6. Strabon, l. XVII, 1. — 7. Fr. Lenormant, *sur l'antiquité de l'Ane et du Cheval*, p. 2. — 8. Brugsch, *die Ægyptische Græberwelt*, p. 14.

variétés de chèvres et de chiens, le chien-renard à robe fauve, au nez effilé, aux oreilles pointues, à la queue épaisse, le *sloughi* ou grand lévrier d'Afrique à oreilles longues et droites, le basset, le chien hyénoïde[1]. L'âne, d'origine africaine, garda sous le climat favorable de l'Égypte, une beauté de formes et une vigueur que n'a point notre baudet d'Europe[2]. A côté des espèces domestiques, les premiers émigrants trouvèrent le lièvre à longues oreilles, l'ichneumon, une quantité innombrable de gazelles, algazelles, *defassas*, antilopes à cornes en forme de lyre qu'ils finirent par apprivoiser à moitié[3]; puis des animaux plus redoutables, le chat sauvage, le loup, le chacal, l'hyène striée et mouchetée, le léopard, le guêpard, le lion enfin[4], qu'ils combattirent sans relâche et parvinrent à refouler vers le désert. Deux monstres amphibies, le crocodile et l'hippopotame, vivaient sur les bords du Nil et rendaient l'accès du fleuve dangereux pour les hommes et pour les bestiaux. Les hippopotames, assez nombreux sous les premiers rois, diminuèrent bientôt grâce aux poursuites acharnées dont ils furent l'objet, et se retirèrent dans les marais de la Basse Égypte: quelques individus de leur espèce y subsistaient encore vers le milieu du treizième siècle après Jésus-Christ. Le crocodile, adoré et protégé dans certains nomes, exécré et poursuivi dans certains autres, s'est maintenu jusqu'à nos jours. « Quand il passa devant Qéneh, Champollion vit jusqu'à quatorze crocodiles réunis *en conciliabule* sur un îlot. Si pareille bonne fortune n'échoit jamais maintenant au voyageur, c'est que le crocodile recule de plus en plus vers le sud devant les armes à feu et l'agitation produite par les bateaux à vapeur, et que bientôt le Nil jusqu'à Assouan ne les connaîtra plus que par tradition[5]. »

1. Fr. Lenormant, *sur les Animaux employés par les anciens Égyptiens à la chasse et à la guerre*, p. 2-3. — 2. Fr. Lenormant, *sur l'antiquité de l'Ane et du Cheval*, p. 2. —3. Fr. Lenormant, *Notes d'un voyage en Égypte*, p. 17. — 4. Hartmann, *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, 1864-1865. — 5. Mariette, *Itinéraire des Invités*, p. 175.

L'Égypte possède une grande quantité d'oiseaux, l'aigle, l'épervier, le faucon, le vautour à tête chauve, la pie, le pigeon, la tourterelle, l'hirondelle, la perdrix, le moineau. Les ibis blancs et noirs, les pélicans, le cormoran, l'oie, le canard, remplissent les marais et couvrent les eaux du fleuve de leurs variétés infinies. L'oie et le canard, apprivoisés de toute antiquité, remplissaient la basse-cour des sujets de Ména et tenaient la place du poulet encore inconnu[1]. Les différents bras du fleuve fourmillent littéralement de poissons, la plupart bons à manger, « le rouget des marais de Péluse (?), engraissé dans les lotus, le mulet tacheté des étangs artificiels, le mulet ordinaire mêlé aux *fatrakas*[2], » l'oxyrrhynque au museau pointu, la torpille, la grande tortue d'eau douce. La nature semble avoir créé le fatraka dans un moment de bonne humeur. C'est un poisson allongé qui a la faculté de se gonfler à volonté ; quand il est tendu outre mesure, et que le poids de son dos l'emporte, il bascule et s'en va à la dérive, le ventre en l'air et tout semé d'épines qui lui donnent l'air d'un hérisson. Au moment de l'inondation, les eaux en se retirant l'abandonnent dans les champs limoneux où il devient la proie des oiseaux et des hommes, et sert de jouet aux enfants[3]. Les embouchures du Nil sont fréquentées par un grand nombre de poissons de mer qui viennent frayer en eau douce, et de poissons d'eau douce qui vont déposer leur frai en pleine mer.

Ainsi tout en Égypte se règle sur le Nil, le sol, ses productions, l'espèce des animaux qu'il porte et des oiseaux qu'il nourrit. Les Égyptiens le sentaient mieux que personne et s'en montraient reconnaissants : ils avaient fait de leur fleuve un dieu qu'ils appelaient Hâpi et dont ils ne se lassaient jamais de célébrer la bienfaisance. « SALUT, ô Nil, — ô toi qui t'es manifesté sur cette terre — et qui viens en paix — pour donner la vie à l'Égypte ! — Dieu

1. Brugsch, *Ægyptische Græberwelt*, p. 14. — 2. *Papyrus Anastasi III*, pl. II, l. 6-7. Cf. Maspero, *du Genre épistolaire*, p. 104 sqq. — 3. Champollion-Figeac, *l'Égypte ancienne*, p. 19, *a*.

caché! — qui amènes les ténèbres au jour qu'il te plaît les amener, — irrigateur des vergers qu'a créés le Soleil — pour donner la vie à tous les bestiaux, — Tu abreuves la terre en tout lieu, — voie du ciel qui descend, — Dieu Seb, ami des pains, — dieu Nepra, oblateur [des grains]. — dieu Phtah qui illumines toute demeure. — SEIGNEUR des poissons, quand tu remontes sur les terres inondées, — aucun oiseau n'envahit plus les biens utiles; — créateur du blé, producteur de l'orge, — il perpétue la durée des temples; — repos des doigts est son travail — pour les millions de malheureux. — S'il décroît, dans le ciel, les dieux — [tombent] sur la face, les hommes dépérissent. — IL A FAIT ouvrir par les bestiaux la terre entière[1], — [et] grands et petits se reposent. — Les hommes l'invoquent, lorsqu'il s'arrête, — [et alors] il devient semblable à Khnoum[2]. — Se lève-t-il, la terre est remplie d'allégresse, — tout ventre se réjouit, — tout être organisé a reçu sa nourriture, — toute dent broie. — IL APPORTE les provisions délicieuses; — il crée toutes les bonnes choses, — le seigneur des nourritures agréables, choisies; — s'il y a des offrandes, c'est grâce à lui. — Il fait pousser l'herbage pour les bestiaux, — il prépare les sacrifices pour chaque Dieu, — l'encens est excellent, qui vient par lui. — Il se saisit des deux contrées[3] — pour remplir les entrepôts, pour combler les greniers, — pour préparer les biens des pauvres. — IL GERME pour combler tous les vœux, — sans s'épuiser par là: — il fait de sa vaillance un bouclier [pour le malheureux]. — On ne le taille point dans la pierre [ni dans] les statues sur lesquelles on place la double couronne; — on ne le voit pas; — nul service, nulle offrande n'arrive jusqu'à lui. — On ne peut l'attirer dans les mystères; — on ne sait le lieu où il est, — on ne le trouve point par la force des livres sacrés; — POINT DE DEMEURE qui le contienne, — point de guide [qui pénètre]

1. TO-R-ZER-EW, *la terre entière*, un des noms les plus fréquents de l'Égypte. — 2. Le dieu créateur, celui qui avait modelé l'œuf du monde sur son tour à potier. — 3. La Haute et la Basse Égypte.

en ton cœur. — Tu as réjoui les générations de tes enfants : — on te rend hommage au Sud, — stables sont tes décrets, quand ils se manifestent — par devant les serviteurs du Nord. — Il boit les pleurs de tous les yeux, — et prodigue l'abondance de ses biens[1]. »

Origine des Égyptiens ; les nomes.

Les Égyptiens paraissent avoir perdu de bonne heure le souvenir de leur origine. Venaient-ils du centre de l'Afrique ou de l'intérieur de l'Asie? Au témoignage presque unanime des historiens anciens, ils appartenaient à une race africaine qui, d'abord établie en Éthiopie sur le Nil moyen, serait graduellement descendue vers la mer en suivant le cours du fleuve. « Les Éthiopiens affirment que l'Égypte est une de leurs colonies.... Le sol lui-même y est amené par les dépôts du Nil.... Il y a des ressemblances frappantes entre les usages et les lois des deux pays : on donne aux rois le titre de dieux ; les funérailles sont l'objet de beaucoup de soins ; les écritures en usage dans l'Éthiopie sont celles mêmes de l'Égypte, et la connaissance des caractères sacrés, réservée aux prêtres seuls en Égypte, était familière à tous en Éthiopie. Il y avait, dans les deux pays, des collèges de prêtres organisés de la même manière, et ceux qui étaient consacrés au service des dieux, pratiquaient les mêmes règles de sainteté et de pureté, étaient rasés et habillés de même ; les rois avaient aussi le même costume et une uræus[2] ornait leur diadème.... Les Éthiopiens ajoutaient beaucoup d'autres considérations pour prouver leur antériorité relativement à l'Égypte, et démontrer que cette contrée est une de leurs colonies[3]. » Ces analogies, qui paraissaient si concluantes aux anciens, perdent leur valeur quand on leur oppose le témoignage des documents hiéroglyphiques. On sait aujourd'hui à n'en pas douter que l'Éthiopie, loin d'avoir colonisé l'Égypte

1. *P. Sallier II.* — 2. On nommait *uræus* la vipère lovée qui ornait la couronne des dieux et des rois. — 3. Diodore de Sicile, l. III, c. 8.

au début de l'histoire, a été colonisée par elle sous la douzième dynastie, et a fait pendant des siècles partie intégrante du territoire égyptien. Au lieu de descendre le cours du Nil, la civilisation l'a remonté.

D'autre part la Bible attribuait aux Égyptiens une provenance asiatique. Mizraïm, fils de Cham, frère de Koush l'Éthiopien et de Canaan, se fixa sur les bords du Nil avec ses enfants[1]. Loudim, l'aîné d'entre eux, personnifie les Égyptiens proprement dits, les *Rotou* ou *Lodou* des inscriptions hiéroglyphiques. Anamim représente assez bien la grande nation des Anou qui fonda On du Nord (Héliopolis), et On du Sud (Hermonthis) dans les temps antéhistoriques. Lehabim est le peuple des Libyens qui vivent à l'occident du Nil, Naphtouhim (*No-Phtah*) s'établit dans le Delta au nord de Memphis; enfin Pathrousim (*Pa-to-res*, la terre du Midi) habita le Saïd actuel entre Memphis et la première cataracte[2]. Cette tradition, qui fait venir les Égyptiens d'Asie par l'isthme de Suez, était connue des auteurs classiques, car Pline l'Ancien attribue à des Arabes la fondation d'Héliopolis[3]; mais elle n'eut jamais parmi eux la popularité de l'opinion qui faisait descendre les Égyptiens du fond de l'Éthiopie.

Pendant les temps modernes les affinités ethnographiques des Égyptiens ont fourni matière à de longues discussions. A l'époque où l'on ne connaissait rien d'eux, que des noms royaux grécisés maladroitement et défigurés à plaisir par les copistes du moyen âge, quelques momies en mauvais état, quelques menus amulettes conservés comme raretés inappréciables dans les cabinets de curiosités, il était difficile de se faire une idée exacte du sujet et d'arriver à des conclusions plausibles. Aussi ne doit-on pas trop s'étonner si la plupart des voyageurs, trompés à l'apparence de certains Coptes abâtardis, ont soutenu que les anciens Égyptiens devaient avoir le visage bouffi, l'œil à fleur de tête, le nez écrasé, la lèvre charnue et présenter

1. Genèse, ch. x, v. 3-6. — 2. De Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 4-8; Ebers, *Ægypten*, p. 54 sqq. — Pline, *H. N.*, l. VI, c. 29.

les traits caractéristiques de la race nègre. Cette opinion, populaire encore au commencement du siècle, disparut sans retour dès que la Commission française eut publié son grand ouvrage. En examinant les innombrables reproductions de statues et de bas-reliefs dont il est rempli, il fallut bien reconnaître que les Égyptiens représentés sur les monuments, loin d'offrir la couleur et l'aspect général du nègre, avaient la plus grande ressemblance avec les races blanches de l'Europe et de l'Asie occidentale. L'étude anatomique des momies confirma bientôt cette première impression, et convainquit les plus incrédules. « Les anciens Égyptiens appartenaient à une race d'hommes tout à fait semblables aux *Kennous* ou *Barabras*, habitants actuels de la Nubie. On ne retrouve chez les Coptes de l'Égypte aucun des traits caractéristiques de l'ancienne population égyptienne. Les Coptes sont le résultat du mélange confus de toutes les nations qui successivement ont dominé sur l'Égypte. On a tort de vouloir retrouver chez eux les traits de la vieille race [1]. »

Aujourd'hui, il n'y a plus grand effort d'imagination à se figurer, je ne dirai pas le contemporain de Sésostris, mais l'Égyptien du temps de Khéops qui contribua pour sa part à la construction des pyramides. Il suffit d'entrer dans un musée et d'examiner les statues d'ancien style qui s'y trouvent réunies. Au premier coup d'œil, on voit que l'artiste chargé de les faire a, dans le modelé de la tête et des membres, cherché la ressemblance avec le personnage qu'il désirait représenter; mais, en faisant abstraction des particularités propres à chaque individu, on retrouve sans peine le type commun de la race. L'Égyptien était en général grand, maigre, élancé. Il avait les épaules larges et pleines, les pectoraux saillants, le bras nerveux et terminé par une main fine et longue, la hanche peu développée, la jambe sèche; les détails anatomiques du genou et les muscles du mollet sont assez fortement accusés, comme c'est le cas pour la plupart des peuples

1. Cf. Champollion le Jeune, *Grammaire égyptienne*, Introd., p. XIX.

marcheurs, les pieds longs, minces, aplatis à l'extrémité par l'habitude d'aller sans chaussure. La tête, souvent trop forte pour le corps, présente d'ordinaire un caractère de douceur et même de tristesse instinctive. Le front est carré, peut-être un peu bas, le nez court et rond; les yeux sont grands et bien ouverts, les joues arrondies, les lèvres épaisses, mais non renversées; la bouche un peu longue, garde un sourire résigné et presque douloureux. Ces traits communs à la plupart des statues de l'ancien et du moyen empire, se retrouvent plus tard à toutes les époques. Les monuments de la dix-huitième dynastie, les sculptures saïtes et grecques, si inférieures en beauté artistique aux monuments des vieilles dynasties, conservent sans altération sensible le type primitif. Aujourd'hui même, bien que les classes supérieures se soient défigurées par des alliances répétées avec l'étranger, les simples paysans ont gardé presque partout la ressemblance de leurs ancêtres, et tel fellah contemple avec étonnement les statues de Khawrâ ou les colosses des Ousortesen qui reproduit trait pour trait à plus de quatre mille ans de distance la physionomie de ces vieux Pharaons[1].

La race égyptienne se rattache aux peuples blancs de l'Asie antérieure par ses caractères ethnographiques : la langue égyptienne se rattache aux langues dites sémitiques par sa forme grammaticale[2]. Non-seulement un grand nombre de ses racines appartiennent au type hebræo-araméen; mais sa constitution grammaticale se prête à de nombreux rapprochements avec l'hébreu et le syriaque. L'un des temps de la conjugaison, le plus simple et le plus ancien de tous, est composé avec des pronoms suffixes identiques dans les deux langues. Les pronoms, suffixes et

1. L'une des plus belles statues en bois du Musée de Boulaq a été nommée par les gens du Caire le *Cheikh-el-Beled*, parce qu'elle est trait pour trait l'image du *Cheikh-el-Beled* actuel de Saqqarah. — 2. Benfey, *Ueber das Verhæltniss der Ægyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamm*, Leipzig, 1844; Schwartze, *Das alte Ægypten*, t. I, 2[te] Theil, p. 2003 sqq.; de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 2-4; Lepsius, *Zeitschrift*, 1870, p. 91-92.

absolus, sont exprimés par les mêmes racines et jouent le même rôle en égyptien et dans les langues sémitiques[1]. Sans nous étendre sur ces rapprochements dont quelques-uns laissent encore prise au doute[2], nous pouvons dès à présent affirmer que la plupart des procédés grammaticaux mis en œuvre par les langues sémitiques se retrouvent en égyptien à l'état rudimentaire. Aussi bien l'égyptien et les langues sémitiques, après avoir appartenu au même groupe, se sont séparés de très-bonne heure, à une époque où leur système grammatical était encore en voie de formation. Désunies et soumises à des influences diverses, les deux familles traitèrent d'une façon différente les éléments qu'elles possédaient en commun. Tandis que l'égyptien, cultivé plus tôt, s'arrêtait dans son développement, les langues sémitiques continuaient le leur pendant de longs siècles encore avant d'arriver à la forme que nous connaissons aujourd'hui; « en sorte que, s'il y a un rapport de souche évident entre la langue de l'Égypte et celle de l'Asie, ce rapport est cependant assez éloigné pour laisser au peuple qui nous occupe une physionomie distincte[3]. »

Les Égyptiens appartiendraient donc aux races proto-sémitiques. Venus d'Asie par l'isthme de Suez, ils trouvèrent établie sur les bords du Nil une autre race, probablement noire, qu'ils refoulèrent dans l'intérieur[4]. L'Égypte, si riche et si fertile aujourd'hui, devait être alors l'image de la désolation. Le fleuve, abandonné à lui-même, changeait perpétuellement de lit. Il n'atteignait jamais dans ses débordements certaines parties de la vallée, qui restaient improductives; ailleurs, au contraire, il séjournait avec tant de persistance qu'il changeait le sol en bourbiers pestilentiels. Le Delta, à moitié noyé par les eaux du fleuve, à moitié perdu sous les flots

1. Maspero, *Mémoires de la Société de Linguist. de Paris*, t. II, p. 1-8. — 2. Voir Renan, *Histoire des langues sémitiques*, 4e éd., t. I, p. 80-92. — 3. De Rougé, *Recherches*, p. 3. — 4. Lepsius, *Zeitschrift*, 1870, p. 92.

de la Méditerranée, était un immense marais semé de quelques îles sablonneuses et couvert de papyrus, de lotus et d'énormes roseaux à travers lesquels les bras du Nil se frayaient paresseusement un cours sans cesse déplacé. Sur les deux rives, le désert envahissait toute la partie du sol qui n'était pas chaque année recouverte par l'inondation : on passait sans transition de la végétation désordonnée des marais tropicaux à l'aridité la plus absolue. Peu à peu les nouveaux venus apprirent à régler le cours du fleuve, à l'endiguer, à porter par des canaux d'irrigation la fertilité jusque dans les coins les plus reculés de la vallée. L'Égypte sortit des eaux et devint dans la main de l'homme une des contrées les mieux appropriées au développement paisible d'une grande civilisation.

La période de formation du sol et de la nation dura longtemps, des myriades d'années au dire des anciens eux-mêmes, entre trois et quatre mille ans d'après les calculs les plus modérés de la plupart des savants contemporains. Avec cette naïveté instinctive qui porte les peuples à chercher la perfection dans le passé, les Égyptiens en étaient venus à considérer les premiers siècles de leur séjour au bord du Nil comme un âge heureux entre tous les âges, et leurs ancêtres à demi sauvages comme des hommes pieux qu'on appelait d'une manière générale les *Shesou-Hor* (Serviteurs d'Horus)[1]. C'est à ces générations sans histoire que revient l'honneur d'avoir constitué l'Égypte telle que nous la connaissons dès le début de la période historique. D'abord divisées en un grand nombre de tribus, elles commencèrent par établir sur plusieurs points à la fois de petits États indépendants dont chacun avait ses lois et son culte. Avec le temps ces États se fondirent les uns dans les autres : il ne resta plus en présence que deux grandes principautés, la Basse-Égypte (*To-mera*) ou pays du Nord

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 5 *a*; Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Denderah*, pl. XVI; Cf. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 12, note 1, p. 165 sqq.

(*To-meh'*) dans le Delta, la Haute Égypte ou pays du Sud (*To-res*) depuis la pointe du Delta jusqu'à la première cataracte. La réunion sous un même sceptre forma le patrimoine des Pharaons ou pays de Kémit, mais ne fit pas disparaître la division primitive : les petits États devinrent provinces et furent l'origine des circonscriptions administratives que les Grecs ont appelées *nomes*.

Les nomes se composaient d'une ou plusieurs villes et d'un territoire assez restreint[1] : le plus grand d'entre eux était loin d'avoir l'étendue d'un seul de nos départements. Le territoire de chaque nome était subdivisé en plusieurs parties : 1° la ville capitale (*nout*), siége de l'administration civile et militaire et centre de la religion provinciale ; 2° les terres de production (*ouou*), cultivées en céréales et fécondées chaque année par l'inondation; 3° les terres marécageuses (*peh'ou*), sur lesquelles les débordements du Nil laissaient des étangs trop profonds pour être desséchés facilement : on les mettait en pâturages quand on pouvait, on y cultivait le lotus et le papyrus, on y faisait en grand l'élève des oiseaux d'eau ; 4° enfin, les canaux dérivés du Nil pour les besoins de l'agriculture et de la navigation[2]. En tête de l'administration civile et militaire on trouve des gouverneurs héréditaires (*hiq*), et plus souvent des nomarques (*mer-nout tsât-to* ou simplement *mer nout tsat*) nommés directement par le roi[3], L'autorité religieuse était exercée par le grand prêtre du temple, dont la dignité était tantôt élective, tantôt héréditaire. Les habitants du nome payaient au roi et à ses fonctionnaires un impôt en nature proportionnel à la richesse foncière et dont la répartition exigeait des recensements et des cadastres fréquents. Ils étaient soumis à une espèce de conscription pour le service militaire et à la corvée pour l'exécution de tous les travaux d'utilité publique, qu'il s'agît d'élever un temple

1. Brugsch, *Geographische Inschriften*, t. I, p. 93 sqq. — 2. Jacques de Rougé, *Textes géographiques du temple d'Edfou*, p. 29. — 3. Lepsius, *Denkmæler*, II, pl. 124-125. Cf. Brugsch, *G. Inschriften*, t. I, p. 111-116. — 4. Maspero, *une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 9, note 1.

ou une forteresse, de tracer une route, de construire une digue ou de creuser un canal.

Le nombre des nomes varia selon les temps. La plupart des historiens anciens en comptent trente-six[1]; les listes égyptiennes en donnent parfois quarante-quatre, dont vingt-deux pour la Haute Égypte et vingt-deux pour la Basse[2]. Le plus méridional d'entre eux s'appelait To-Qens, comme la Nubie à laquelle il confinait. La capitale était Abou, l'Éléphantine des Grecs, et plus tard, au temps des Romains, Noubit (Ombos). Il comprenait, avec la ville de Souannou (Syène), les deux îles célèbres de Senem (Beghe) et de Lak (Aa-laq, Pi-lak, Philæ), qui servirent de refuge aux derniers païens d'Égypte contre les persécutions chrétiennes. Venaient ensuite les nomes de Tes-Hor (Apollonitès) avec Deb (Apollinopolis Magna, Edfou) et Khennou (Silsilis) et de Ten (Latopolitès). La capitale de ce dernier fut d'abord Nekheb[3], que Champollion identifia avec la ville grecque d'Eilithyia. Le nom de Nekheb est mêlé aux faits les plus importants de l'histoire d'Égypte. Sous la dix-septième dynastie, au temps où les pasteurs occupaient le Delta, les princes indépendants du Sud avaient fait de cette ville un de leurs boulevards et quelquefois leur capitale. Le gouvernement en était confié à un prince de la famille royale, qui prenait le titre de *Royal fils de* Nekheb. Plus tard, à l'époque gréco-romaine, Nekheb, déchue de son rang de capitale, céda le premier rang à Sni (Latopolis), la moderne Esneh[4].

Au sortir du nome de Ten on entrait dans le nome de Ouas[5], le Phathyritès des Grecs. La capitale est Ape, T-ape, la Thèbes aux cent portes d'Homère, la demeure d'Ammon-Râ, roi des dieux et créateur du monde (Pa-Amen, Diospolis Magna). Son origine se perdait dans la nuit des temps : les traditions nationales en faisaient la

1. Diodore, I, 44; Strabon, l. XVII, c. 1. — 2. Brugsch, *G. Insch.*, t. I, p. 99. — 3. Le nom a été lu *Souvan* et *Neben* jusque dans ces derniers temps. — 4. Brugsch, *G. Insch.*, t. I, p. 178. — 5. Le nom a été lu *Zâm* et *Ouab* jusque dans ces derniers temps.

patrie terrestre d'Osiris[1] et la résidence d'une des dynasties humaines antérieures aux dynasties historiques. A l'époque de sa splendeur, elle s'étendait sur les deux rives du Nil, du pied de la chaîne libyque au pied de la chaîne arabique. Capitale de l'Égypte sous neuf dynasties consécutives, de la onzième à la vingtième, puis déchue de son rang à partir de la vingt et unième dynastie, prise et pillée successivement par les Éthiopiens, les Assyriens et les Perses, elle fut détruite par Ptolémée Lathyre et à moitié renversée par un tremblement de terre en l'an 27 avant le Christ. Sur ses ruines s'élevèrent un grand nombre de villages de peu d'importance[2] qui subsistent encore aujourd'hui sous des noms arabes : El-aqsoraïn (Louqsor) et Karnak, sur la rive droite; Gournah, Medinet-Habou, Deir-el-Bahari, sur la rive gauche. A partir de cette époque, la capitale du nome fut On du Midi ou Her-Month (Hermonthis), dont l'origine remontait jusqu'aux âges antéhistoriques[3].

Au nord de Thèbes on rencontrait successivement, sur la rive gauche du fleuve, le nome de Horoui (Coptitès) avec Kebti (Coptos), l'une des forteresses et l'un des marchés les plus importants de la Haute Égypte; sur la rive gauche, le nome Tentyritès avec Ta-rer ou Ta-n-tarer (Tentyris, Denderah); sur les deux rives, le nome de Ha-sekhekh (Diospolitès) et le Thinitès, dont la capitale, après avoir été Théni, fut plus tard Aboud (Abydos). Abydos était une des plus considérables parmi les cités égyptiennes. Strabon, qui la vit dans une décadence complète, rapporte que jadis elle occupait le second rang[4]; et de fait, après Thèbes, je ne connais pas de ville qui soit mentionnée plus souvent sur des monuments de toute sorte. Non qu'elle fût grande ou bien peuplée : resserrée entre le désert et un canal dérivé du Nil, elle occupait entre les villages modernes d'El-Kherbeh et d'Harabat-el-Madfouneh une bande de terre fort étroite et ne put jamais s'étendre beaucoup.

1. Brugsch, *G. Insch.*, t. I, p. 176. — 2. Strabon, l. XVII, c. 1. — 3. Brugsch, *G. Insch.*, t. I, p. 193-195. — 4. Strabon, l. XVII, c. 1.

C'est comme ville sainte qu'elle était universellement connue; ses temples étaient célèbres, son dieu Osiris vénéré, ses fêtes suivies par toute l'Égypte; les gens riches des autres nomes tenaient à honneur de se faire ensevelir dans sa nécropole autour du tombeau d'Osiris. Sous les Ptolémées, Abydos perdit son titre de capitale, qui fut attribué au bourg de Souï (Syis, P-souï, Psoi). Ce bourg, agrandi et colonisé par Ptolémée Soter, prit le nom de Ptolémaïs[1].

Les nomes de l'Égypte moyenne, entre Abydos et Memphis, sans jamais avoir obtenu une prépondérance marquée, ont pesé d'un grand poids dans les destinées du pays[2]. Remplis d'une population nombreuse, couverts de places fortes situées avantageusement sur les différents bras du Nil, ils pouvaient couper à volonté les communications entre Thèbes et Memphis et arrêter longtemps la marche des armées. On y trouvait d'abord, sur la rive droite du fleuve, Apou ou Khem (Panopolis ou Khemmis), dans le nome de Khem. Khem ou Min y était adoré, et les Grecs, trompés par une simple analogie de son, avaient cru reconnaître dans l'un des titres de ce dieu, *Pehrer* ou *Pehres*, « le coureur, » le nom de leur héros Persée[3]. Plus bas, toujours sur la rive droite, venait Pahornoub, dans le nome de Douw (Antæopolitès)[4]; sur la rive gauche, dans le nome de Baar (Hypsélitès), la forteresse de Shashotep (Shôtp)[5], et dans le nome Atew supérieur (Atew khent, Lycopolitès), la ville importante de Saout (Lycônpolis, Osyout)[6]. On rencontrait ensuite l'Atew inférieur (Atew peh'ou), dont la capitale était Kast (Khusæ) aux temps pharaoniques. A l'époque gréco-romaine, son territoire fut réparti entre les deux provinces voisines[7].

Le nom antique d'Hermopolis était Sesounnou, la ville des huit dieux, et Ounnou. Elle était située dans le nome de Oun

1. *Corpus insc. græc.*, n° 4925. — 2. Sept de ces nomes, détachés de la Haute-Égypte et réunis en un seul gouvernement, formèrent, à l'époque romaine, la province d'Heptanomide. — 3. Hérodote, l. II, c. 91. — J. de Rougé. *Revue archéologique*, juillet 1870, p. 5-6. — 5. Id., p. 1 sqq. — 6. Brugsch, *G. Insch.*, t. I, p. 217-219. — 7. J. de Rougé p. 12-15.

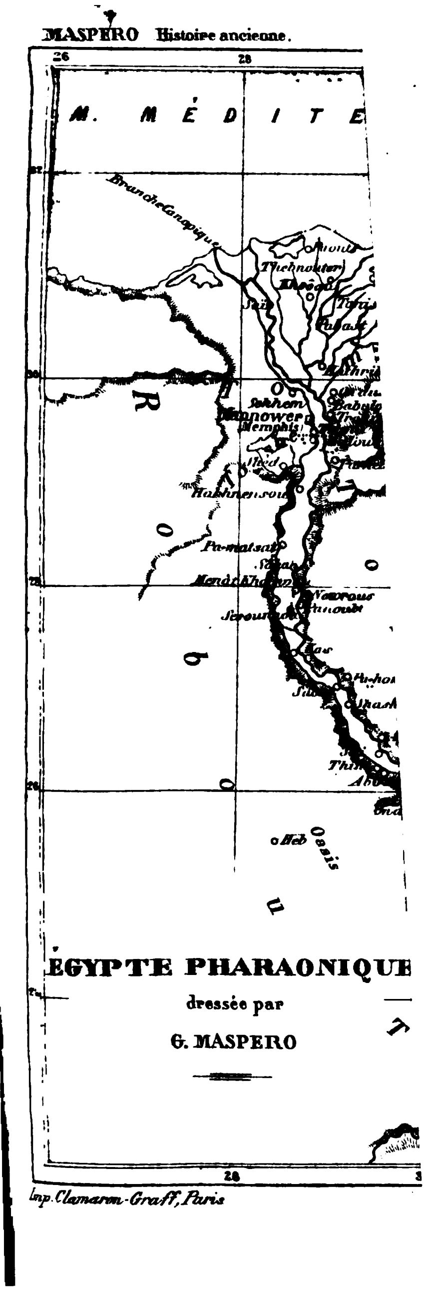
(Hermopolitès), assez loin du Nil et proche le canal appelé aujourd'hui encore Bahr-el-Yousouf. C'était une des plus anciennes villes de l'Égypte: elle avait été le théâtre d'une des grandes victoires d'Hor sur Set, et son dieu éponyme Thot avait pris une part glorieuse aux guerres osiriennes. Son territoire confinait au nord et à l'est avec celui du nome de Meh'[1], l'un des plus célèbres parmi les nomes de la Thébaïde. La capitale était H'ebennou (Touho, Théodosiopolis)[2]; mais il renfermait plusieurs autres villes importantes, Nowrous (Koum-el-Ahmar) et Panoubt (Speos Artemidos, Beni-Hassan) sur la rive droite, Menât-Khouwou sur la rive gauche. Menât-Khouwou avait été fondée ou agrandie par Khouwou (Khéops); elle florissait encore sous la douzième dynastie, et son nom, transmis d'âge en âge, est devenu chez les Arabes d'Égypte l'origine du nom de Minieh[3]. Au nord du nome de Meh, et sur la rive occidentale du fleuve s'étendaient les deux nomes de Pa avec H'â-Bennou (Hipponon) pour capitale[4], et de Maten (Aphroditès) avec Pa Nebtep-ah'e (Aphroditopolis, Atfieh); sur la rive occidentale, entre le Nil et la chaîne libyque, le nome de Ouab (Oxyrrynchitès), ville principale Pa-Madjat (Oxyrrynchos, Pemsje), celui du Neht supérieur (Heracléopolitès), chef-lieu Hâ-khnensou ou Hnès (Héracléopolis Magna), enfin celui du Neht inférieur[5], auquel on rattachait le Toshe ou pays du lac Meri (le Fayoum). Le Neht inférieur renfermait la ville de Meri-Toum ou Meï-Toum (Meïdoum), située au pied de la chaîne libyque. A l'époque gréco-romaine il n'existait plus. La portion de son territoire qui était située entre le Nil et la montagne fut annexée au nome Héracléopolitès. Le Fayoum forma un nome nouveau, l'Arsinoïtès, dont Crocodilopolis, l'ancienne Shed, fut désormais la capitale.

A quelques kilomètres au N. de Meïtoum, on franchissait

1. Appelé d'ordinaire nome de Sah'. Cf. à ce sujet Jacques de Rougé dans la *Revue archéologique*, février 1872, p. 68 sqq. — 2. Id., p. 70-76. — 3. Brugsch, *G. Inschriften*, t. I, p. 224. — 4. Jacques de Rougé, p. 76. — 5. Id., p. 76-80.

la frontière de la Basse Égypte et l'on entrait dans le nome du Mur Blanc (Sebt-h'at ou Aneb-h'at, Memphitès) ; on passait sous les murs de Tetaouï, un des boulevards du Delta contre les invasions du Midi, et l'on arrivait à Mannower (Memphis). Memphis, la ville de Phtah', Hakaptah', dont les Grecs ont tiré le nom d'Égypte[1], était l'une des places les plus fortes de l'Égypte. Elle se composait d'une ville vieille, le Mur Blanc (Sebt-h'at ou Aneb-h'at), où s'élevait le grand temple de Phtah, et de plusieurs quartiers dont le principal, Ankhtaouï, était devenu à l'époque persane le séjour favori des étrangers, surtout des Phéniciens[2]. Amoindrie par la fondation d'Alexandrie, la fondation du Caire acheva sa perte : vers le treizième siècle de notre ère, ce n'était plus qu'une ruine imposante. « Malgré l'immense étendue de cette ville et la haute antiquité à laquelle elle remonte,... ses débris offrent encore aux yeux des spectateurs une réunion de merveilles qui confond l'intelligence, et que l'homme le plus éloquent entreprendrait inutilement de décrire.... Les pierres provenues de la démolition des édifices remplissent toute la surface de ces ruines : on trouve en quelques endroits des pans de murailles encore debout, construits de ces grosses pierres dont je viens de parler; ailleurs, il ne reste que les fondements ou bien des monceaux de décombres. J'ai vu l'arc d'une porte très-haute dont les deux murs latéraux sont formés chacun d'une seule pierre; et la voûte supérieure, qui était aussi d'une seule pierre, était tombée au devant de la porte.... Les ruines de Memphis occupent actuellement une demi-journée de chemin en tous sens[3]. » Abd-al-latif parlait ainsi au treizième siècle; depuis son temps, une partie de ces débris, exploités comme carrière, a servi à construire les maisons du Caire et des bourgs voisins : les sables du désert et le limon du fleuve ont recouvert le reste.

1. Brugsch, *G. Insch.*, t. I, p. 83. — 2. Hérodote III, 91 :.... ἐν τῷ λευκῷ τείχεϊ τῷ ἐν Μέμφι. Cf. Brugsch, *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, année 1863, p. 9. — 3. Abd-al-latif (traduction de Sacy), l. I, ch. 4.



Imp. Clamaron-Graff, Paris

la
du
sai
cor
(M
les
les
vie
le
pri
séj
An
Ca
èr
l'i
la
de
l'i
dr
la
ce
m
d
m
d
fo
q
d
n
la
u
s
v
r

λ
S
c

THE ASTOR LIBRARY NY

Près de la pointe du Delta, sur la rive gauche du Nil, et confinant au désert Libyque, les anciens plaçaient le nome Létopolitès avec Sekhemt (Latopolis) et Kerkasore[1]; sur la rive droite, et confinant au désert Arabique, le nome Héliopolitès. On du Nord, l'Héliopolis des Grecs, en était la capitale. Située sur une hauteur artificielle, elle n'occupait qu'un espace assez restreint, et n'avait pas une population nombreuse; elle n'en était pas moins une des capitales religieuses de l'Égypte et le siége d'une école de théologie célèbre dans le monde entier. D'après la tradition grecque, Solon, Pythagore, Platon, Eudoxe, y avaient passé plusieurs années de leur vie dans l'étude des sciences et de la philosophie égyptiennes. Deux villes voisines, Kher et H'â-benben, avaient joué un grand rôle dans les guerres osiriennes, et étaient des sanctuaires renommés. Sur les bords du Nil s'élevaient Babylone et Trouwou. Trouwou était située presque en face de Memphis : ses carrières ouvertes par les rois des premières dynasties ont été exploitées à peu près sans interruption jusqu'à l'époque arabe. Les Grecs l'appelaient Troja, et prétendaient qu'elle avait été bâtie par des prisonniers troyens, comme sa voisine Babylone d'Égypte l'avait été par des prisonniers babyloniens[2].

La nomenclature des provinces du Delta n'est pas encore établie avec assez de certitude pour que je me hasarde à la donner en détail. Il me suffira de citer : sur la branche Canopique du Nil, rive droite, Saï (Saïs) dans le nome Saïtès; entre la branche Canopique et la branche Sébennytique, Khsôou (Xoïs) et Pa-outs (Bouto), cette dernière dans le nome Am inférieur ou Patonouts (Phthénéotès[3]); sur la branche Sébennytique, rive gauche, Thebnouter (Sebennytos), rive droite, Hâ-ta-ab-ra (Athribis); entre la branche Sébennytique et la branche Pélusiaque, Pabanebdad ou Dadou (Mendès) et Tanis. Au delà de la branche Pélusiaque, entre le Nil et le Désert, s'élevait la ville de Tsal, forteresse

1. Brugsch, *G. Insch.*, t. I, p. 243-244. — 2. Diodore de Sicile, l. I, ch. 56; Strabon, l. XVII, ch. 1. Cf. sur Trouwou, Brugsch, *Zeitsch.*, 1867, p. 89-95. — 3. Brugsch, *Zeitschrift*, 1871, p. 11-13.

frontière de l'Égypte du côté de la Syrie, et dont l'emplacement est encore inconnu [1]. Aussi bien ces villes du Delta, malgré leur antiquité et leur richesse, n'eurent dans l'histoire d'Égypte qu'un rôle secondaire. Des vingt premières dynasties, elles n'en fournirent qu'une seule, la quatorzième, originaire de Xoïs, et encore est-elle insignifiante. Vers le onzième siècle, elles n'arrivèrent à la vie politique et à la prépondérance que pour présider à la décadence du pays, et l'accélérer par leurs rivalités perpétuelles. La fondation de Naucratis, et surtout d'Alexandrie, les ruina si complétement, qu'au premier siècle de notre ère la plupart d'entre elles étaient réduites à la condition de simples bourgades.

Telle était la répartition des nomes à la surface du pays. Leur origine remontait, comme je l'ai dit plus haut, jusqu'aux générations antéhistoriques; c'est à peine si les générations postérieures purent compléter ou modifier en quelques-unes de ses parties le système administratif établi par leurs ancêtres. Aussi bien les Shesou-Hor avaient eu le mérite de fonder presque toutes les institutions de l'Égypte historique. On leur attribuait, ou plutôt on attribuait aux dieux qu'on disait avoir régné sur eux, l'établissement des premières lois civiles, la découverte des arts utiles à la vie ou au plaisir de l'homme, l'invention du papier et de l'écriture. La religion de l'Égypte était, en partie au moins, leur ouvrage: ils avaient créé la plupart des noms divins, et fixé presque tous les dogmes dont nous trouvons l'exposé sur les monuments d'époque postérieure.

De la religion égyptienne.

Lorsqu'on parcourt les grands recueils où les savants de notre siècle ont reproduit en partie les restes des monuments égyptiens, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'abon-

1. Brugsch (*Zeitschrift*, 1872, p. 16, et *l'Exode et les Monuments égyptiens*, Alexandrie, 1874) propose de l'identifier avec Tanis.

dance presque incroyable de tableaux mystiques et de scènes religieuses qui sont parvenues jusqu'à nous. Il n'y a presque pas de planches où l'on ne retrouve une des figures de la divinité recevant d'un air impassible les offrandes et les prières du prêtre ou du roi prosterné devant elle. On dirait, à voir tant de représentations sacrées, que ce pays était habité surtout par des dieux et renfermait d'hommes juste ce qu'il en fallait pour les besoins du culte. Les Égyptiens étaient un peuple dévot : soit tendance naturelle, soit effet de l'éducation, ils voyaient Dieu partout dans l'univers, ils vivaient en lui et pour lui. Leur esprit était plein de ses grandeurs, leur bouche pleine de ses louanges, leur littérature pleine d'œuvres inspirées par ses bienfaits. La plupart des manuscrits échappés à la ruine de leur civilisation ne traitent que de matières religieuses, et, dans ceux mêmes qui sont consacrés à des sujets profanes, les allusions et les noms mythologiques se présentent à chaque page, souvent à chaque ligne[1].

Au commencement étaitle *Nou*, l'Océan primordial dans les profondeurs infinies duquel flottaient confondus les germes des choses. De toute éternité, Dieu s'engendra et s'enfanta lui-même au sein de cette masse liquide sans forme encore et sans usage. Ce Dieu des Égyptiens était un être unique, parfait, doué d'une science et d'une intelligence certaines, incompréhensible à ce point qu'on ne peut dire en quoi il est incompréhensible. Il est le « un unique, celui qui existe par essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré ; le père des pères, la mère des mères. » Toujours égal, toujours immuable dans son immuable perfection, toujours présent au passé comme à l'avenir, il remplit l'univers sans qu'image au monde puisse donner même une faible idée de son immensité : on le sent partout, on ne le saisit nulle part.

Unique en essence, il n'est pas unique en personne. Il

1. La religion égyptienne dérive d'un paganisme antérieur, mais dès l'époque des Pyramides, les principes paraissent en être établis tels que je les expose ici.

est père par cela seul qu'il est, et la puissance de sa nature est telle qu'il engendre éternellement sans jamais s'affaiblir ou s'épuiser. Il n'a pas besoin de sortir de lui-même pour devenir fécond; il trouve en son propre sein la matière de son enfantement perpétuel. Seul, par la plénitude de son être, il conçoit son fruit, et comme en lui la conception ne saurait être distinguée de l'enfantement, de toute éternité il produit en lui-même un autre lui-même. Il est à la fois le père, la mère et le fils de Dieu. Engendrées de Dieu, enfantées de Dieu, sans sortir de Dieu, ces trois personnes sont Dieu en Dieu, et, loin de diviser l'unité de la nature divine, concourent toutes trois à son infinie perfection.

Ce Dieu triple et un a tous les attributs de Dieu, l'immensité, l'éternité, l'indépendance, la volonté toute-puissante, la bonté sans limites. Il développe éternellement ces qualités souveraines, ou plutôt, pour me servir d'une expression chère aux écoles religieuses de l'ancienne Égypte, « il crée ses propres membres, qui sont les dieux[1] » et s'associent à son action bienfaisante. Chacun de ces dieux secondaires, considéré comme identique au Dieu un, peut former un type nouveau d'où émanent à leur tour et par le même procédé d'autres types inférieurs. De trinités en trinités, de personnifications en personnifications, on en arrive bientôt à ce nombre vraiment incroyable de divinités aux formes parfois grotesques et souvent monstrueuses, qui descendent par degrés presque insensibles de l'ordre le plus élevé aux derniers étages de la nature. Néanmoins, les noms variés, les formes innombrables que le vulgaire est tenté d'attribuer à autant d'êtres distincts et indépendants, n'étaient pour l'adorateur éclairé que des noms et des formes d'un même être. « Le Dieu, quand il en vient à la génération et qu'il amène à la lumière la force latente des causes cachées, s'appelle *Ammon;* quand il est l'esprit qui résume en soi toutes les intelligences *Imhotep* (Ἰμούθης); quand il est celui qui

1. *Todtenbuch.*, ch. xvii, l. 8.

accomplit toutes choses avec art et vérité, *Phtah*; enfin, quand il est le Dieu bon et bienfaisant, *Osiris*[1]. » Ammon, Imhotep, Phtah, Osiris, n'étaient pas adorés indifféremment par tout le pays. Chaque nome de l'Égypte, de même qu'il avait sa dynastie, avait son Dieu national qui était une des formes et portait un des noms du Dieu unique. Formes et noms du Dieu unique s'étaient partagé la vallée en autant de domaines qu'il y avait de nomes et avaient constitué à côté de la féodalité politique une sorte de féodalité divine. Toum régnait sur Héliopolis; Théni et plus tard Abydos, étaient sous l'autorité immédiate d'Osiris; Ammon possédait Thèbes, et Phtah vint dans les temps historiques s'établir à Memphis. Chacun de ces dieux, identique en substance au dieu des autres nomes, reconnaissait de bonne grâce cette identité fondamentale. Ammon de Thèbes, donnait l'hospitalité dans son temple à Min ou Khem de Coptos, à Toum d'Héliopolis, à Phtah de Memphis, qui, de leur côté, lui faisaient place auprès d'eux dans leurs propres sanctuaires. L'habitude de réunir dans une même adoration les formes différentes de la divinité amenait perpétuellement leur fusion en une seule et même personne, Sevek du Fayoum, associé à Râ, se changeait en Sevek-Râ; Phtah se confondait avec Sokari, sous le nom de Phtah-Sokari; et celui-ci, rapproché d'Osiris, devenait Phtah-Sokar-Osiris. Tous les types divins se pénétraient réciproquement et s'absorbaient dans le Dieu suprême. Leur division, même poussée à l'infini, ne rompait en aucune manière l'unité de la substance divine : on pouvait multiplier à volonté les noms et les formes de Dieu, on ne multipliait jamais Dieu.

Son action s'étendant sur le chaos primordial, le débrouilla sans effort. Il dit au soleil : « Viens à moi, » et le soleil, venant à lui, commença de briller. A son ordre, Shou, le lumineux, aplanit la terre et sépara les eaux en deux masses distinctes. L'une, répandue à la surface du sol, donna naissance aux fleuves et à l'Océan; l'autre, sus-

1. Iamblique, *de Mysteriis*, sect. VIII, c. 3, p. 159.

pendue dans les airs, forma la voûte du ciel, les *eaux d'en haut*, sur lesquelles les astres et les dieux, entraînés par un courant éternel, se mirent à flotter. Mais en établissant les lois qui règlent l'harmonie du monde, l'ordonnateur universel avait par cela même soulevé contre lui les forces malfaisantes de la nature. Leur chef, que les monuments représentent sous la figure d'un long serpent sinueux nommé Apap, essaya d'anéantir l'œuvre divine : la bataille s'engagea entre les dieux lumineux, fécondants, et les *fils de la rébellion*, ennemis de la lumière et de la vie. Terminée non sans peine, à l'avantage des premiers, elle n'amena pas de résultats décisifs. Tant que dure le monde, les monstres seront vaincus, affaiblis, mais non détruits. Sans cesse en révolte contre le pouvoir qui les accable, ils menacent sans cesse l'ordre de la nature. Afin de résister à leur action destructrice, Dieu doit, pour ainsi dire, créer de nouveau le monde au matin de chaque jour.

La lutte éternelle de Dieu et des mauvais principes, les Égyptiens l'avaient transportée des régions mystiques de la religion dans le domaine matériel de la nature. Ils comparaient Dieu au Nil nourricier et le mauvais principe au désert qui assiége l'Égypte de ses vagues ardentes : la guerre de Dieu contre le mauvais principe devenait alors la guerre du Nil contre le désert. Ils assimilaient Dieu au soleil, dont la naissance journalière leur paraissait être l'emblème le plus évident de la perpétuelle génération divine, et le mauvais principe aux ténèbres de la nuit. Tantôt Râ, le soleil, n'était pour eux que la créature la plus brillante du Tout-puissant et comme le corps vivant de la divinité. Tantôt il était Dieu lui-même et revêtu des pouvoirs souverains. « Hommage à toi, momie qui se rajeunit et renaît [perpétuellement, être] qui s'enfante lui-même chaque jour ! Hommage à toi, qui luis dans le Nou, pour vivifier tout ce qu'il a créé, qui as fait le ciel et enveloppé de mystère son horizon ! Hommage à toi, Râ, qui [apparaissant] à ton heure, lances des rayons de vie pour les êtres intelligents ! Hommage à toi, qui as fait les dieux

dans leur totalité, Dieu qui se cache et dont on ne connaît point l'image ! Hommage à toi! quand tu circules au firmament, les dieux qui t'accompagnent poussent des cris de joie[1] ! » L'assimilation et parfois l'identité complète du Dieu suprême avec le soleil une fois admise, l'assimilation et l'identité complètes des formes secondaires de Dieu avec Râ devint toute naturelle. Ammon, Osiris, Hor, Phtah lui-même furent regardés tantôt comme *l'âme vivante de Râ*, tantôt comme Râ lui-même. Les phases de son cours, étudiées et distinguées à l'envi, furent considérées comme autant de manifestations, autant de formes (*Khoper*) de son être. Le soleil fut nommé Atoum avant son lever, Hor-em akhou-ti, Hor dans les deux horizons, l'Harmachis des Grecs, au moment de son lever et de son coucher, Khoper ou Harpocrate (Hor enfant) à son lever, Râ, Shou, Anhour, Hor en son midi, Nower-Toum à son coucher, Osiris pendant la nuit, lorsqu'il s'est enfoncé dans les ténèbres et traverse les régions du ciel inférieur. Sa vie journalière, depuis le moment où il apparaît à l'horizon du matin jusqu'au moment où il disparaît derrière la montagne d'Occident, devint la vie du Dieu suprême, et sa lutte contre l'obscurité, la lutte de Dieu contre les mauvais principes.

C'est lui : le voici qui se dégage lentement des étreintes de la nuit. Il ne fait qu'apparaître « à l'horizon oriental du ciel », et déjà « les rayons vivants de ses yeux pénètrent, animent, fortifient tous les êtres. » Debout dans la cabine de sa barque sacrée, « la bonne barque des millions d'années, » enveloppé dans les replis du serpent Mehen qui est l'emblème de son cours, il glisse lentement sur le courant éternel des eaux célestes, guidé et suivi par cette armée de dieux secondaires dont les peintures nous montrent les formes bizarres. Hor, debout à l'avant, sonde l'horizon du regard et signale l'ennemi qu'il se tient prêt

1. De Rougé, *Essai sur une stèle funéraire de la collection Passalacqua*, Berlin, 1849; G. Maspero, *sur la Littérature religieuse*, dans la *Revue politique*, 1872, p. 461.

à percer de sa lance; un autre Hor tient le gouvernail. Les Akhimou-Ourdou, ceux qui jamais ne reposent, et les Akhimou-Sekou, ceux qui jamais ne halent, armés de longues rames, manœuvrent la barque et la maintiennent au fil de l'eau : ils se recrutent sans cesse parmi les âmes pures, et les rois des deux Égyptes eux-mêmes tiennent à honneur d'en faire partie.

« Tu t'éveilles bienfaisant, Ammon-Ra-Harmakhis; tu t'éveilles véridique, Ammon-Râ, seigneur des deux horizons ! O bienfaisant, resplendissant, flamboyant ! Ils rament tes nautoniers, ceux-là qui sont les Akhimou-Ourdou ! Ils te font avancer tes nautoniers, ceux-là qui sont les Akhimou-Sekou ! Tu sors, tu montes, tu culmines en bienfaiteur, guidant ta barque sur laquelle tu croises, par l'ordre souverain de ta mère Nout[1], chaque jour ! Tu parcours le ciel d'en haut, et tes ennemis sont abattus ! Tu tournes ta face vers le couchant de la terre et du ciel : éprouvés sont tes os, souples tes membres, vivantes tes chairs, gonflées de séve tes veines, ton âme s'épanouit ! On adore ta Forme Sainte, on te guide sur le chemin des ténèbres ; tu entends l'appel de ceux qui t'accompagnent derrière la cabine en poussant des exclamations. Les nautoniers de ta barque, leur cœur est content ; le seigneur du ciel est en joie ; les chefs du ciel inférieur sont en allégresse ; les dieux et les hommes poussent des exclamations et s'agenouillent devant le soleil sur son pavois, par l'ordre souverain de ta mère Nout; leur cœur est content [parce que] Râ a renversé ses ennemis ! Le ciel est en allégresse, la terre est en joie, les dieux et les hommes sont en fête, afin de rendre gloire à Râ-Harmakhis, lorsqu'ils le voient se lever dans sa barque et qu'il a renversé les ennemis à son heure ! La cabine est en sûreté, car le serpent Mehen est à sa place et l'uræus a détruit les ennemis.

« Avance sur ta mère Nout, seigneur de l'éternité ! Après avoir récité pour toi les charmes de l'enfantement, elles se relèvent Isis et Nephthys, lorsque tu sors du sein de ta

1. La voûte céleste.

mère Nout! Lève-toi, Râ-Harmakhis! Tu te lèves, [et] te levant, culminant, tu prononces ta parole contre tes adversaires. Tu fais ouvrir ta cabine, tu repousses le méchant en son heure, afin qu'il n'avance pas, l'espace d'un moment! Tu as anéanti la valeur de l'impie : l'adversaire de Râ tombe dans le feu; Nehi-ho[1] est repoussé en ses heures; les enfants de la rébellion n'ont plus de force; Râ prévaut contre ses adversaires. Les obstinés de cœur tombent sous les coups; tu fais vomir à l'impie ce qu'il avait dévoré. Lève-toi, Râ, dans l'intérieur de ta cabine :

« Fort est Râ; faible, l'impie!
« Haut est Râ; foulé, l'impie!
« Vivant est Râ; mort, l'impie!
« Grand est Râ; petit, l'impie!
« Rassasié est Râ; affamé, l'impie!
« Abreuvé est Râ; altéré, l'impie!
« Lumineux est Râ; terne, l'impie!
« Bon est Râ; mauvais, l'impie!
« Puissant est Râ; faible, l'impie!
« Râ existe; Apap est anéanti!

Oh! Râ! donne toute vie au Pharaon! Donne des pains à son ventre, de l'eau à son gosier, des parfums à sa chevelure! Oh! bienfaisant Râ-Harmakhis, navigue avec lui, en prière! Ceux qui sont dans ta barque sont en exultation; troublés, confondus, sont les impies!

« Un bruit de joie est dans le lieu grand; la cabine de la barque est en exultation. Ils poussent des exclamations dans la barque des millions d'années les nautoniers de Râ; leur cœur est joyeux quand ils voient Râ. Les dieux sont en exultation; le grand cycle divin est comblé de joie en rendant gloire à la grande bari; des réjouissances se font dans la chapelle mystérieuse.

« Oh lève-toi, Ammon-Râ-Harmakhis, qui se crée lui-même! Tes deux sœurs[2] se tiennent à l'Orient, elles sont accueillies, elles sont portées vers ta barque, cette bonne barque de toute procréation. Râ, qui a émis tous les biens,

1. Un des noms du démon. — 2. Isis et Nephthys.

viens, Râ qui se crée lui-même! Fais que le Pharaon reçoive les offrandes qui se font dans Hâ-benben[1], sur les autels du Dieu dont secret est le nom! Honneur à toi, vieillard qui se manifeste en son heure, seigneur aux faces nombreuses, Uræus qui produit les rayons destructeurs des ténèbres! Tous les chemins sont pleins de tes rayons. C'est à toi que les cynocéphales donnent les offrandes qui sont dans leurs mains, à toi qu'ils adressent leurs chants, dansant pour toi, faisant pour toi leurs incantations et leurs prières[2]. Ils sont appelés dans le ciel et sur la terre; ils sont conduits à tes gracieux levers; ils t'ouvrent (variante, ils brisent pour toi) les portes de l'horizon occidental du ciel; ils font aller Râ dans la paix, dans l'exaltation de ta mère Nout. Ton âme examine ceux qui sont dans le ciel inférieur, et les âmes sont dans le ravissement matin et soir. [Car] tu fais le fléau qui tue et tu adoucis la souffrance d'Osiris, tu donnes les souffles à qui est dans la vallée funéraire.

« Tu as illuminé la terre plongée dans les ténèbres; tu adoucis la douleur d'Osiris. Ceux qui sont goûtent les souffles de la vie, ils poussent des exclamations vers toi, ils s'agenouillent devant cette forme qui est tienne de *Seigneur des formes!* Ils rendent honneur à ta force dans cette figure bienfaisante qui est tienne de *Dieu Matin!* Les dieux tendent leurs bras vers toi, lorsqu'ils sont enfantés par ta mère Nout. Viens au Pharaon, donne-lui ses mérites dans le ciel, sa puissance sur la terre, ô Râ! qui as réjoui le ciel, ô Râ! qui as frappé la terre de crainte.

« O bienfaisant Râ-Harmakhis[3]!

« Tu as soulevé le ciel d'en haut pour élever ton âme; tu as voilé le ciel inférieur pour [y cacher] tes formes funéraires!

« Tu as élevé le ciel d'en haut à la longueur de tes bras; tu as élargi la terre à [l'écartement de] tes enjambées.

1. *La demeure du Phénix*, le grand temple d'Héliopolis. — 2. Les monuments nous montrent en effet les cynocéphales adorant le soleil levant. — 3. Cette invocation doit être répétée devant chaque verset.

« Tu as réjoui le ciel d'en haut par la grandeur de ton âme ; la terre te craint, grâce à l'oracle de ta statue.

« Épervier saint, à l'aile fulgurante ; Phénix aux multiples couleurs ;

« Grand lion qui est par soi-même et qui ouvre les voies de la barque Sekti[1],

« Ton rugissement abat tes adversaires, tandis que tu fais avancer la grande barque ;

« Les hommes t'invoquent, les dieux te craignent ; tu as abattu les ennemis sur leurs faces.

« Coureur du ciel, qu'on ne peut atteindre au matin de ses naissances, élevé plus que les dieux et les hommes,

« Lève-toi pour nous, nous ne connaissons pas ton image ; apparais à notre face, nous ne connaissons pas ton corps !

« O bienfaisant Râ-Harmakhis !

« Tu te rues, mâle [sur les femelles].

« Taureau la nuit, chef en plein jour, beau disque bleu[2],

« Roi du ciel, souverain sur la terre, grande image dans les deux horizons du ciel,

« Râ — créateur des êtres, Totounen, vérificateur des êtres intelligents,

« Que le fils du Soleil, le Pharaon, soit vénéré pour tes mérites ; qu'il soit adoré quand tu te lèves bienfaisant à l'horizon oriental du ciel. C'est lui qui dirige ta course, renverse tes ennemis devant toi, repousse tous tes adversaires, examine pour toi l'*œil*[3] en son lieu[4]. »

Cependant le Dieu passe enveloppé de cette lumière éblouissante qui ne permet pas à l'œil humain de sonder les profondeurs de son être :

« O Dieu qui t'es ouvert les voies, ô toi qui as percé à travers les murailles ! Oh ! Dieu qui se lève en qualité de soleil ! Être qui devient sous la forme de Khepra dans le

1. La barque *Sekti* était la barque du Soleil. — 2. Le disque qu'on voit sur la tête de plusieurs divinités est peint souvent en bleu ou en vert. L'œil droit du dieu est le Soleil, son œil gauche est la Lune. — 3. Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. CXV. — Pl. CXVII.

double horizon! Tu as éveillé ceux qui te font parcourir les chemins du ciel; approche-toi du Grand Chef pour faire le plan du temps durant le cours de l'éternité!

« Enfant qui nais chaque jour,
« Vieillard [enfermé] dans les bornes du temps,
« Vieillard qui parcours l'éternité!
« Si immobile, qu'il ouvre toutes ses faces,
« Si élevé qu'on ne peut l'atteindre!
« Seigneur de la demeure mystérieuse où il se tient caché,
« Être caché dont on ne connaît point l'image!
« Seigneur des années, qui donne la vie à qui lui a plu!
« . . . .
« Tu es venu, tu as ouvert les chemins, tu as parcouru les voies de l'éternité[1]. » C'est ainsi, au milieu des acclamations et des prières, qu'il poursuit sa marche radieuse, jusqu'au moment où, poussé toujours par le courant irrésistible, il plonge à l'occident et disparaît pour un temps dans la nuit du ciel inférieur.

Les pouvoirs malfaisants vaincus et contenus, l'œuvre du Dieu n'est pas encore complète. « Il a créé le sol, l'argent, l'or, — le lapis vrai à son bon plaisir[2]. — Il fait les herbages pour les bestiaux, — les plantes dont se nourrissent les humains. — Il fait vivant le poisson dans le fleuve, — les oiseaux dans le ciel, — donnant les souffles à ceux qui sont dans un œuf. — Il vivifie les reptiles, — fait ce dont vivent les oiseaux; — reptiles et oiseaux sont égaux [à ses yeux]. — Il fait des provisions au rat dans son trou, — [et] nourrit l'oiseau sur la branche. — Sois béni pour tout cela, — UN unique, multiple de bras[3]. » Enfin « les hommes sortent de ses deux yeux[4] », et se répandent à la surface de la terre, « troupeau de Râ, » divisé en quatre races, les Égyptiens (*Retou*), les hommes par excellence et

1. Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. CXX, l. 66-77. — 2. *Papyrus de Boulaq*, t. II, pl. XI, p. 8, l. 6-7. — 3. Id., pl. XI, p. 6, l. 3-7. — 4. Id., pl. XI, p. 6, l. 3.

les Nègres (*Nahsi*) qui sont sous le patronage d'Hor; les Asiatiques (*Aâmou*) et les peuples du Nord, à peau blanche, sur lesquels *Sekhet*, la déesse à tête de lionne, étend sa protection[1]. « Salut à toi! disent-ils tous, — louange à toi parce que tu demeures parmi nous! — Prosternations devant toi, parce que tu nous crées! » — Tu es béni de toutes créatures; — tu as des adorateurs en toute région, — au plus haut des cieux, dans toute la largeur de la terre — au profond des mers. — Les dieux s'inclinent devant ta Sainteté; — les âmes exaltent qui les a créées, — elles se réjouissent de se présenter devant leur générateur, — elles te disent : « Va en paix, — père des pères de tous les « dieux, — qui as suspendu le ciel, — étendu la terre; « — créateur des êtres, formateur des choses, — roi sou- « verain, v. s. f.[2], chef des dieux, — nous adorons tes « esprits, parce que tu nous as faits; — nous te faisons « [des offrandes], parce que tu nous as donné naissance; — « nous te faisons des bénédictions, parce que tu demeures « parmi nous[3]. »

Au sortir des mains du créateur, l'homme ne connaissait encore aucun des arts nécessaires à la vie; il n'avait même pas de langage et en était réduit à imiter les cris des animaux. Dieu descendit sur la terre et se manifesta aux humains sous différentes formes dont la succession est enregistrée dans les dynasties divines. Le nom de ces formes ou plutôt de ces dieux varia selon les temps et les lieux. A Memphis, Phtah prenait la tête de la liste. Venaient ensuite :

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte (RA) v. s. f.

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte (SHOU, fils de Râ) v. s. f.

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte (SEB) v. s. f.

1. *Denkm.*, III, pl. CXXXV-CXXXVI. — 2. *V. s. f.* est l'abréviation de la formule *vie, santé, force*, qui suit toujours le nom des rois ou les titres réservés exclusivement à la royauté. — 3. *Papyrus de Boulaq*, t. II, pl. XI, p. 7, l. 2, p. 8, l. 1. Cfr. Grébaut, *L'hymne à Ammon-Râ, des Papyrus de Boulaq*, 1875; Stern, *Zeitschrift*, 1873, p. 76; Goodwin, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archeology*, II, 250-263.

Le roi de la Haute et de la Basse Egypte (OSIRIS-OUNNOWRÉ, roi des dieux) v. s. f.

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte (SET) v. s. f.

Le roi de la Haute et de la Basse Égypte (HOR) v. s. f.

A Héliopolis, Atoum avait la première place. A Thèbes. Phtah et Atoum cédaient la primauté à Ammon-Râ, le roi des dieux, *le dieu de la première fois*. Le règne de cette dynastie divine était regardé par les Égyptiens des temps postérieurs comme un âge d'or auquel ils ne songeaient jamais sans envie : pour dire d'une chose qu'elle était supérieure à tout ce qu'on pouvait imaginer, ils affirmaient « ne pas en avoir vu la pareille depuis les jours du dieu Râ »[1].

Osiris était le plus populaire des dieux-rois. Je n'entreprendrai pas de raconter sa légende; la plupart des documents nécessaires à pareille tâche nous font encore défaut, et ceux que nous avons sont trop obscurs pour nous permettre de démêler ce qui appartient à chacune des écoles de théologie qui ont successivement passé en Égypte. Son mythe n'est qu'une des formes sous lesquelles on se plaisait à représenter la lutte du bien et du mal, du dieu ordonnateur contre le désordre du chaos. Osiris, l'être bon par excellence (*Ounnowré*), est en guerre perpétuelle avec Set (Typhon) le maudit : Osiris, dieu solaire et forme infernale de Râ, est l'ennemi éternel de Set, le dieu des ténèbres et de la nuit. Après sa disparition à l'ouest du ciel, « le roi du jour, souverain de la nuit, qui avance sans station ni relâche, » Râ, n'arrêtait point sa course. Il allait « sur la voie mystérieuse de la région d'occident » à travers les ténèbres de l'enfer « d'où nul vivant n'est jamais revenu[2] », et voyageait pendant douze heures pour regagner l'Orient et reparaître à la lumière. Cette naissance et cette mort journalières du soleil, indéfiniment répétées, avaient suggéré aux Égyptiens le mythe d'Osiris. Comme tous les

1. Voici les noms de ces dieux-rois, sous la forme grecque : Ἥφαιστος, Ἥλιος, Σῶς, Κρόνος, Ὄσιρις (Ὀννοφρις), Τυφών, Ὧρος.—2. Cf. Goodwin dans les *Records of the Past*, t. IV, p. 117, l. 8 et p. 118, l. 14.

dieux, Osiris est le soleil : sous la figure de Râ, il brille au ciel pendant les douze heures de la journée; sous la forme d'Osiris Ounnowré, il régit la terre. De même que Râ est chaque soir attaqué et vaincu par la nuit qui semble l'engloutir à jamais, Osiris est trahi par Set qui le met en pièces et disperse ses membres pour l'empêcher de reparaître. Malgré cette éclipse momentanée, ni Osiris ni Râ ne sont morts. Osiris Khent-Ament, Osiris infernal, soleil de nuit, renaît, comme le soleil au matin, sous le nom d'Harpechroud, Hor enfant, l'Harpocrate des Grecs. Harpocrate qui est Osiris, lutte contre Set et le bat, comme le soleil levant dissipe les ombres de la nuit; il venge son père, mais sans anéantir son ennemi. Cette lutte, qui recommence chaque jour et symbolisait la vie divine, servait aussi de symbole à la vie humaine. La vie n'était pas, en effet, confinée à cette terre. L'être qui naissait à notre monde avait déjà vécu et devait vivre ailleurs : les moments de son existence terrestre n'étaient qu'un des stages, un des devenirs (khepraou) d'une existence dont il ne connaissait ni le commencement ni la fin. Chacun des stages de cette existence, et partant la vie humaine, répondait à un jour de la vie du soleil et d'Osiris. La naissance de l'homme était le lever du soleil à l'Orient; sa mort, la disparition du soleil à l'Occident du ciel. Une fois mort, l'homme devenait Osiris et s'enfonçait dans la nuit jusqu'au moment où il renaissait à une autre vie comme Hor-Osiris à une autre journée.

Pendant sa vie terrestre, l'homme se compose surtout d'intelligence (*Khou*) et de corps : par l'une, il tient à Dieu; par l'autre, il se rattache à la matière et participe de ses vices. Dans le principe, la parcelle d'intelligence qui fait son être, revêtue d'une lumière subtile[1], est en liberté de parcourir les mondes, d'agir sur les éléments, de les ordonner et de les féconder selon qu'il lui semble expédient. Mais, à l'entrer dans une prison de terre, elle dépouille cet

1. Khou veut dire *briller, resplendir*. De là le nom de khou, *le brillant, le lumineux*, que porte l'intelligence revêtue de lumière

habit de feu dont le seul contact suffirait à détruire les éléments grossiers dont nous sommes pétris, et se glisse dans une substance moins excellente, bien que divine encore. Cette substance qu'on appelle *âme* (BA), reçoit l'intelligence et la tient couverte comme d'un voile qui en affaiblit l'éclat; mais, trop pure elle-même pour se marier directement avec la matière, elle emploie à la transmission de ses ordres et à l'accomplissement de ses volontés un agent inférieur qui est l'*esprit* ou le *souffle* (NIWOU). Seul, en raison de son imperfection, l'esprit peut se répandre dans le corps sans l'anéantir ou le blesser; il pénètre les veines, gonfle les artères, se mêle au sang, remplit et porte pour ainsi dire l'animal entier. L'*âme* (BA) est l'enveloppe de l'*intelligence* (KHOU), l'*esprit* (NIWOU) l'enveloppe de l'âme, le corps (KHAT) l'enveloppe de l'esprit : toutes ces parties, d'origine et de vertus différentes, s'entretiennent par un lien invisible qui dure autant que la vie, et leur assemblage fait l'homme.

Le corps, l'esprit, l'âme lui sont communs avec les bêtes. Mais les bêtes, dénuées de raison, vivent à l'aveugle, bonnes ou mauvaises par instinct ou par aventure, non par règle certaine; leur âme, enfoncée dans la matière, ne voit rien au delà. L'homme a de plus qu'elles l'intelligence dont les directions le maintiennent dans la voie droite et lui apprennent à faire la distinction du bien et du mal. L'intelligence, entrée dans une âme humaine, essaie de l'arracher à la tyrannie du corps et de l'élever jusqu'à soi; mais comme elle est dépouillée de son vêtement de feu, elle n'est plus assez forte pour mettre à néant les passions et les désirs grossiers que la chair nous inspire. Le corps, contrarié dans ses inclinations, s'insurge, les mauvais instincts se réveillent, la guerre s'engage et se prolonge avec des chances variées. Souvent l'intelligence, trahie par l'âme qui ne peut pas ou ne veut pas rompre ses attachements au monde, se retire du combat pour n'y plus revenir : l'homme, privé de l'étincelle divine, ne vit plus que par machine et s'abaisse à la brute. Souvent aussi, à force de patience et de courage, elle triomphe : les passions dominées devien-

nent vertus, les vertus s'affermissent et s'exaltent; l'âme, dégagée de ses liens, aspire au bien et devine les splendeurs éternelles, à travers le voile de matière qui obscurcit sa vue.

La fin est arrivée, l'homme est mort à la terre. Aussitôt, l'esprit se retire dans l'âme, le sang se coagule, les veines et les artères se vident, le corps laissé à lui-même se résoudrait promptement en molécules informes si les procédés de l'embaumement ne lui prêtaient un semblant d'éternité. L'intelligence délivrée reprend son enveloppe lumineuse et devient *démon* (KHOU). L'âme abandonnée de l'intelligence qui la guidait, allégée en même temps du corps qui l'aggravait, comparaît seule devant le tribunal où Osiris Khent-Ament siége entouré des quarante-deux membres du jury infernal[1]. Sa conscience, ou, comme disaient les Égyptiens, son *cœur*, parle contre elle[2]; le témoignage de sa vie l'accable ou l'absout; ses actions sont pesées dans la balance infaillible de vérité et de justice, et, selon qu'elles sont trouvées lourdes ou légères, le jury infernal porte un jugement que l'intelligence est chargée d'exécuter. Elle rentre dans l'âme impie, non plus nue et sans force, mais armée du feu divin, lui rappelle ses conseils méprisés, ses prières tournées en dérision, la flagelle du fouet de ses péchés et la livre aux tempêtes et aux tourbillons des éléments conjurés. Toujours ballottée entre ciel et terre, sans jamais échapper aux malédictions qui la lient, la damnée cherche un corps humain pour s'y loger, et, dès qu'elle l'a trouvé, elle le torture, l'accable de maladies, le précipite au meurtre et à la folie[3]. Lorsque après des siècles elle touche enfin au terme de ses souffrances, c'est pour subir la seconde mort et retomber dans le néant. Mais l'âme juste, après avoir passé son jugement, n'est pas ad-

1. *Todtb.*, ch. CXXV. — 2. *Todtb.*, ch. XXX, l. 1 sqq. : « O cœur, cœur qui me vient de ma mère, mon cœur de quand j'étais sur terre, ne te dresse pas comme témoin; ne lutte pas contre moi en chef divin, ne me charge point devant le Dieu grand. » — 3. Les recettes médico-magiques traduites par M. Pleyte (*Étude sur le Papyrus* I, 348, *de Leyde*) sont dirigées contre des esprits possesseurs de cette nature.

mise à contempler les vérités suprêmes : avant de parvenir à la gloire, elle doit encore éprouver plus d'une épreuve et lutter plus d'une lutte. Elle s'élance à travers les espaces inconnus que la mort vient d'ouvrir à son vol, guidée par l'intelligence et soutenue par l'espoir certain d'une prochaine félicité. Sa science s'est accrue, ses pouvoirs se sont agrandis, elle est libre de prendre toutes les formes qu'il lui plaît revêtir [1]. En vain le mal se dresse contre elle sous mille figures hideuses et tente de l'arrêter par ses menaces et ses épouvantements [2]; identifiée avec Osiris [3], et partant, victorieuse comme lui, elle parcourt les demeures célestes [4] et accomplit dans les *Champs d'Aalou* les cérémonies du labourage mystique [5]. La fin de ses épreuves approche, les ombres se dissipent peu à peu, le jour de la bienheureuse éternité se lève et la pénètre de ses clartés; elle se mêle à la troupe des dieux et marche avec eux dans l'adoration de l'Être parfait [6]. Il y a deux chœurs de dieux, les uns errants, les autres fixes; celui-ci est le dernier degré de l'initiation glorieuse de l'âme [7]. A ce point, l'âme devient toute intelligence : elle voit Dieu face à face et s'abîme en lui.

Cette félicité parfaite, tout le monde ne l'espérait point : le doute avait envahi certaines âmes à qui la mort apparaissait comme une nécessité terrible, et les régions d'outre-vie comme un pays de silence où tout n'est que deuil et tristesse. « O mon frère, ô mon ami, ô mon mari, dit une

1. Celles de l'*Épervier d'or* (*Todtb.*, ch. LXXVII), du *Lotus* (ch. LXXXI), du *Phénix* (ch. LXXXIII), de la *Grue* (ch. LXXXIV), de l'*Hirondelle* (ch. LXXXVI), de la *Vipère* (ch. LXXXVII). Il ne faut pas oublier que l'assomption de toutes ces formes est purement volontaire et ne marque nullement le passage de l'âme humaine dans un corps de bête. Chacune des figures que revêtait le *Khou* était une des figures symboliques de la divinité ; l'entrée de l'âme dans ces figures ne marquait donc en fait que l'assimilation de l'âme humaine au type divin qu'elle représentait. — 2. Dans les vignettes des Papyrus funéraires, le mauvais principe est figuré par le *Crocodile* (ch. XXXI, XXXII), la *Tortue* (ch. XXXVI) et diverses espèces de serpents (ch. XXXIII, XXXV, XXXVII, XLI). — 3. Le défunt est toujours nommé l'*Osiris* N. — 4. *Todtb.*, ch. LXXIV-LXXV. — 5. Id., ch. CX, CXLVI. — 6. Id., ch. CXXXI. — 7. Id., ch. C, CIV, CXI-CXVI, CXXIX-CXXX.

femme défunte, ne cesse pas de boire, de manger, de vider la coupe de la joie, d'aimer et de célébrer des fêtes; suis toujours ton désir et ne laisse jamais entrer le chagrin en ton cœur, si longtemps que tu es sur la terre! Car l'Ament est le pays du lourd sommeil et des ténèbres, une demeure de deuil pour ceux qui y restent. Ils dorment dans leurs formes incorporelles, ils ne s'éveillent pas pour voir leurs frères, ils ne reconnaissent plus père et mère, leur cœur ne s'émeut plus vers leur femme ni vers leurs enfants. Un chacun se rassasie de l'eau de vie, moi seule ai soif. L'eau vient à qui demeure sur la terre; où je suis, l'eau même me donne soif. Je ne sais plus où je suis depuis que j'entrai dans ce pays; je pleure après l'eau qui a jailli de là-haut. — Je pleure après la brise, au bord du courant (du Nil), afin qu'elle rafraîchisse mon cœur en son chagrin. Car ici demeure le dieu dont le nom est *Toute mort.* Il appelle tout le monde à lui et tout le monde vient se soumettre, tremblant devant sa colère. Peu lui importent et les dieux et les hommes; grands et petits sont égaux pour lui. — Un chacun tremble de le prier, car il n'écoute pas. Personne ne vient le louer, car il n'est pas bienveillant pour qui l'adore : il ne regarde aucune offrande qu'on lui tend[1]. »

Afin de mériter les destinées que leur promettait la religion et d'éviter la mort d'outre-tombe, les Égyptiens avaient rédigé comme un code de morale pratique dont les articles se retrouvent plus ou moins développés sur les monuments de toutes les époques. Un grand fonctionnaire contemporain des rois de la cinquième dynastie disait déjà : « Ayant vu les choses, je suis sorti de ce lieu (le monde) où j'ai dit la vérité, où j'ai fait la justice, Soyez bons pour moi, vous qui viendrez après, rendez témoignage à votre ancêtre. « C'est le bien (qu'il a fait);

1. Lepsius, *Auswahl*, t. XVII; Brugsch, *die Ægyptische Græberwelt*, p. 39-40. Cf. pour l'expression du même sentiment, le *Chant du Harpiste*, traduit par M. Stern (*Zeitschrift*, 1874), et la chanson du roi Entew, découverte et publiée par M. Goodwin (*Records of the Past*, t. IV, p. 116-118).

« puissions-nous agir de même en ce monde; » qu'ainsi parlent ceux qui viendront après. Jamais je n'ai soulevé de plaintes; jamais je n'ai tué. O seigneur du ciel, puissant..., maître universel! Je suis qui passe en paix pratiquant le dévouement, aimant son père, aimant sa mère, dévoué à quiconque était avec lui, la joie de ses frères, l'amour de ses serviteurs, qui n'a jamais soulevé de plaintes[1]. — Je suis venu des choses, je suis sorti du monde, enseveli dans ce tombeau. J'ai dit la vérité, amie de Dieu, chaque jour; c'est le bien que j'ai dit aux frères royaux. Jamais je n'ai dit calomnie contre homme au monde par-devant la majesté de mon seigneur (le roi)[2]. »

C'est au chapitre CXXV du *Livre des Morts* que se trouve l'expression la plus belle et la plus complète de ces idées d'amour et de charité universelle. Le *Livre des Morts*, dont chaque momie portait un exemplaire, était un recueil de prières et de formules à l'usage du défunt dans l'autre monde. L'âme, amenée au tribunal d'Osiris, plaide sa cause par-devant le jury infernal. « Hommage à vous, Seigneurs de Vérité et de Justice! Hommage à toi, Dieu grand, Seigneur de Vérité et de Justice! Je suis venu vers toi, ô mon maître; je me présente à toi pour contempler tes perfections! Car il est connu que je sais ton nom et les noms de ces quarante-deux divinités qui sont avec toi dans la salle de Vérité et de Justice, vivant des débris des pécheurs et se gorgeant de leur sang, au jour où se pèsent les paroles par-devant Osiris, le véridique. Esprit double, seigneur de la Vérité et de la Justice est ton nom. Moi, certes, je vous connais, seigneurs de la Vérité et de la Justice; je vous ai apporté la vérité, j'ai détruit pour vous le mensonge. Je n'ai commis aucune fraude contre les hommes! Je n'ai pas tourmenté la veuve! Je n'ai pas menti dans le tribunal! Je ne connais pas le mensonge! Je n'ai fait aucune chose défendue! Je n'ai pas fait exécuter à un chef de travailleurs, chaque jour, plus de travaux qu'il n'en devait faire!... Je n'ai pas été négligent! Je n'ai pas été oisif!

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 43. — 2. Id., II, 81.

Je n'ai pas faibli! Je n'ai pas défailli! Je n'ai pas fait ce qui était abominable aux dieux! Je n'ai pas desservi l'esclave auprès de son maître! Je n'ai pas affamé! Je n'ai pas fait pleurer! Je n'ai point tué! Je n'ai pas ordonné le meurtre par fraude! Je n'ai commis de fraude envers personne! Je n'ai point détourné les pains des temples! Je n'ai point distrait les gâteaux d'offrande des dieux! Je n'ai pas enlevé les provisions ou les bandelettes des morts!... Je n'ai point fait de gains frauduleux! Je n'ai pas altéré les mesures de grain! Je n'ai pas fraudé d'un doigt sur une paume! Je n'ai pas usurpé dans les champs! Je n'ai pas fait de gains frauduleux au moyen des poids du plateau de la balance! Je n'ai pas faussé l'équilibre de la balance! Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons! Je n'ai point chassé les bestiaux sacrés sur leurs herbages! Je n'ai pas pris au filet les oiseaux divins! Je n'ai pas pêché les poissons sacrés dans leurs étangs! Je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison! Je n'ai pas coupé un bras d'eau sur son passage! Je n'ai pas éteint le feu sacré en son heure! Je n'ai pas violé le cycle divin dans ses offrandes choisies! Je n'ai pas repoussé les bœufs des propriétés divines! Je n'ai pas repoussé de dieu dans sa procession! Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur! »

Les mêmes formules de confession négative sont répétées presque mot pour mot dans la deuxième section du chapitre, jointes chacune au nom d'un des quarante-deux membres du jury infernal. La troisième section se borne à reproduire sous une forme parfois très-mystique les idées exposées dans la première : « Salut à vous, dieux qui êtes dans la salle de Vérité et de Justice, qui n'avez point le mensonge en votre sein, mais vivez de vérité dans On et en nourrissez votre cœur, par-devant le Seigneur Dieu qui habite en son disque solaire. Délivrez-moi de Typhon qui se nourrit d'entrailles, ô magistrats, en ce jour du jugement suprême; donnez au défunt de venir à vous, lui qui n'a point péché, qui n'a ni menti ni fait le mal, qui n'a commis nul crime, qui n'a point rendu de faux témoignage, qui n'a rien fait contre lui-même, mais vit de vérité et se nourrit de justice. Il a [semé partout] la

joie; ce qu'il a fait, les hommes en parlent et les dieux s'en réjouissent. Il s'est concilié Dieu par son amour; il a donné des pains à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements au nu; il a donné une barque à qui était arrêté dans son voyage; il a offert des sacrifices aux Dieux, des repas funéraires aux défunts. Délivrez-le de lui-même! Protégez-le contre lui-même (variante), ne parlez pas contre lui, par-devant le Seigneur des morts, car sa bouche est pure et ses deux mains sont pures[1]! »

Pour affermir l'homme dans ces sentiments de piété et de justice, les Égyptiens avaient imaginé de placer à côté de lui sur la terre des dieux, témoins vivants de tous ses actes. L'incarnation permanente de la divinité, faite d'abord dans un corps d'homme au temps des dynasties divines, avait changé de nature après que Râ, Hor, Osiris et les autres eurent achevé de développer dans l'homme les qualités que le créateur y avait placées et de donner aux premières sociétés un ensemble de lois et de principes qui leur permît de se suffire à elles sans l'intervention directe de la divinité dans leurs affaires. Désormais Dieu, au lieu de revêtir une figure humaine, se dissimula dans un corps de bête d'où il surveilla la marche des événements sans paraître y prendre part. Si bien caché qu'il fût sous ce déguisement, les Égyptiens surent le reconnaître et l'adorer. « Les sanctuaires des temples sont ombragés par des voiles tissus d'or. Si vous avancez vers le fond de l'édifice et que vous cherchiez la statue, un prêtre s'avance d'un air grave en chantant un hymne en langue égyptienne, et soulève un peu le voile comme pour vous montrer le dieu. Que voyez-vous alors? Un chat, un crocodile, un serpent indigène ou quelque autre animal dangereux. Le dieu des Égyptiens paraît : c'est une bête vautrée sur un tapis de pourpre. »

Clément d'Alexandrie avait raison de tourner en ridicule les animaux sacrés : il avait tort de les considérer comme les dieux de l'Égypte. Le chat, le crocodile, le

1. Cf. *Revue critique*, 1872, t. II, p. 338-348.

serpent dont il parle n'étaient qu'une incarnation de Dieu, un corps dans lequel il mettait pour ainsi dire une parcelle de sa divinité. Hor peut être représenté tantôt comme un homme, tantôt comme un épervier; souvent même, afin de mieux montrer le lien qui rattachait les deux formes l'une à l'autre, on les fondait en une seule : on posait une tête d'animal sur un corps humain ou une tête d'homme sur un corps de bête. Hor était alors un homme à tête d'épervier ou un épervier à tête d'homme. Sous ces quatre formes, il est Hor et n'est pas plus lui-même sous une d'elles qu'il ne l'est sous l'autre. Sans doute les Égyptiens avaient eu des raisons pour consacrer à chaque Dieu un animal particulier. Quelquefois l'attribution reposait sur un simple jeu de mots : Set ou Typhon (Tebh) est représenté par l'hippopotame, parce qu'en Égypte l'hippopotame s'appelle Teb comme le dieu lui-même. Le plus souvent nous ne pouvons arriver à saisir les analogies qui ont déterminé le choix des Égyptiens, et les Égyptiens eux-mêmes n'en savaient pas plus long que nous à ce sujet.

Chaque nome avait son animal sacré, dont quelques-uns étaient adorés par tout le pays, le scarabée de Phtah, l'ibis et le cynocéphale de Thot, l'épervier d'Hor, le chacal d'Anubis. D'autres, vénérés dans un nome, étaient proscrits ailleurs. Les gens d'Éléphantine tuaient le crocodile. Au contraire, les prêtres de Thèbes et de Shed « en choisissaient un beau qu'ils nourrissaient après lui avoir appris à manger dans la main. Ils lui mettent aux oreilles des anneaux d'or ou de terre émaillée et des bracelets aux pattes de devant[1]. » — « Notre hôte.... prit des gâteaux, du poisson grillé et une boisson préparée avec du miel, puis alla vers le lac avec nous. La bête était couchée sur le bord : les prêtres vinrent auprès d'elle, deux d'entre eux lui ouvrirent la gueule, un troisième y fourra d'abord les gâteaux, ensuite la friture, et finirent par la boisson. Sur quoi le crocodile se mit à l'eau et s'alla poser sur

1. *Hérodote*, II, 69.

l'autre rive. Un autre étranger étant survenu avec pareille offrande, les prêtres la prirent, firent le tour du lac, et après avoir atteint le crocodile, lui donnèrent l'offrande de la même manière[1]. » Le culte des animaux était aussi dispendieux que le culte des dieux à forme humaine. Il n'était pas rare de voir un riche particulier dépenser tout ou partie de son bien à leur faire de splendides funérailles[2]. Leur mort était un deuil public pour le nome, parfois pour l'Égypte entière ; leur meurtre, un crime puni de mort. Lorsqu'un indigène ou un étranger en tuaient un par mégarde, les prêtres réussissaient quelquefois à préserver le coupable contre la fureur populaire en lui imposant une pénitence ; mais le plus souvent leur intervention elle-même était impuissante à le sauver. Du temps que l'historien Diodore voyageait en Égypte, vers le milieu du premier siècle avant notre ère, un Romain, établi dans Alexandrie, tua par hasard un chat. Le peuple s'assemble aussitôt, le saisit et le met à mort malgré sa qualité de citoyen romain, malgré les prières du roi, qui dépendait de Rome et craignait pour sa couronne[3].

Les plus célèbres des animaux sacrés étaient le bœuf Mnévis, et l'oiseau Bennou, le Phénix, à Héliopolis ; le bouc de Mendès et le bœuf H'api à Memphis. Le bouc de Mendès était « l'âme d'Osiris », le bœuf Mnévis « l'âme de Râ ». Au dire des Grecs, le Phénix arrivait tous les cinq cents ans de l'Ouest et s'abattait dans le temple de Râ. Quelques-uns prétendaient qu'il apportait avec lui le corps de son père enveloppé de myrrhe. D'autres disaient qu'il venait se faire brûler lui-même sur un bûcher de myrrhe et de bois odorants, pour renaître de ses cendres et repartir à tire-d'aile vers sa patrie d'Orient[4]. En fait le Bennou était une espèce de vanneau dont la tête était ornée de deux longues plumes flottantes. Il passait pour l'incarnation d'Osiris, comme l'Ibis pour l'incarnation de Thot et l'épervier pour l'incarnation d'Hor.

1. Strabon, l. XVII, ch. I. — 2. Diodore, I, 84. — 3. Diodore, I, 83. — 4. Hérodote, II, 73.

Le bœuf Hapi avait fini par devenir aux yeux des Egyptiens l'expression la plus complète de la divinité sous forme animale. Il procédait à la fois d'Osiris et de Phtah : aussi l'appelle-t-on « la seconde vie de Phtah » et « l'âme d'Osiris[1] ». Il n'avait point de père, mais un rayon de lumière venu du ciel fécondait la génisse qui le portait et ne pouvait plus désormais avoir d'autre enfant[2]. Il devait être noir, porter au front une tache blanche triangulaire, sur le dos la figure d'un vautour ou d'un aigle aux ailes éployées, sur la langue l'image d'un scarabée : les poils de sa queue étaient doubles. « Le scarabée, le vautour et toutes celles des autres marques qui tenaient à la présence et à la disposition relative des épis n'existaient pas réellement. Les prêtres, initiés aux mystères d'Apis, les connaissaient sans doute seuls et savaient y voir les symboles exigés de l'animal divin, à peu près comme les astronomes reconnaissent dans certaines dispositions d'étoiles les linéaments d'un dragon, d'une lyre et d'une ourse[3]. » Il vivait à Memphis dans une chapelle attenante au grand temple de Phtah et recevait de ses prêtres les honneurs divins. Il rendait des oracles aux particuliers qui venaient le consulter et pouvait remplir d'une fureur prophétique les enfants qui l'approchaient[4].

La durée de sa vie ne devait pas excéder un certain nombre d'années fixé par les lois religieuses : passé vingt-cinq ans, les prêtres le noyaient dans une fontaine consacrée au Soleil. Cette règle, en vigueur à l'époque Romaine, n'existait pas encore ou n'était pas rigoureusement appliquée dans les temps Pharaoniques, car deux Hapi contemporains de la vingt-deuxième dynastie vécurent plus de vingt-six ans[5]. L'Hapi défunt devenait un Osiris et prenait le nom d'Osar-Hapi, d'où les Grecs ont tiré le nom de leur dieu Sarapis. Au commencement, chaque animal sacré

1. *De Iside*, c. 20; Strabon, l. XVII, c. 1. — 2. Hérodote, III, 28. Cf. Pomponius Mela, I, 9; Plinius, VIII, 46. — 3. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1855, p. 54. — 4. Pline, l. VIII, c. 4, 6. — 5. Auguste Mariette, *Renseignements*, t. I, p. 94-100

avait sa tombe isolée dans cette partie de la nécropole Memphite que les Grecs appelaient le Sérapéion. Elle se composait d'un édicule orné de bas-reliefs sous lequel on pratiquait une chambre carrée à plafond plat. Vers le milieu du règne de Ramsès II, au tombeau isolé on substitua un cimetière commun. On creusa dans la roche vive une longue galerie d'une centaine de mètres de long, sur chaque côté de laquelle ont été successivement percées quatorze chambres assez grossières; plus tard, le nombre des galeries et des chambres s'accrut à mesure que le besoin s'en faisait sentir. La momie d'Hapi une fois mise en place, les ouvriers muraient l'entrée de la chambre; mais les visiteurs ou les dévots avaient l'habitude de déposer, soit dans le mur même qui barrait l'accès du caveau, soit dans les parties voisines du rocher une stèle contenant leur nom et une prière à l'Hapi mort.[1]. Ce culte, établi d'une manière définitive par le second roi de la deuxième dynastie, dura jusqu'aux derniers jours de l'Égypte. Mais alors, après la dispersion des prêtres, les tombes furent violées, puis abandonnées, et le désert s'en empara : au bout de quelques années le sable les avait recouvertes. Il était réservé à M. Mariette de les retrouver en 1851, après quatorze siècles et plus d'un oubli complet.

Telle est dans son ensemble la religion égyptienne. Nous devons reconnaître que, malgré l'étrangeté de certaines conceptions, elle ne manquait ni d'élévation ni de grandeur. Mais au cours des siècles elle s'altéra et se perdit. Dans les textes d'époque grecque et romaine, l'idée si haute de la divinité que s'étaient faite les premiers théologiens de l'Égypte perce encore par instants; on rencontre encore maints lambeaux de phrases, maintes épithètes qui prouvent que le principe de la religion n'était pas oublié. Mais le plus souvent ce n'est pas avec le Dieu infini et insaisissable des anciens jours que nous avons affaire, c'est avec un dieu de

1. Cf. pour tout ce qui a rapport au culte d'Apis, Mariette, *Mémoire sur la mère d'Apis*, Paris, 1856, in-4.

chair et d'os, qui vit sur la terre et s'est abaissé à n'être plus qu'un homme et qu'un roi. Ce n'est plus ce dieu dont on ne connaît ni la forme ni la substance : c'est Khnoum à Esneh, Hathor à Denderah ; c'est Hor-em-akhouti (Harmakhis) patron d'Edfou, roi de la dynastie divine. Il a une cour, des ministres, une armée, une flotte. Son fils aîné, Har-hout, prince de Koush et héritier présomptif de la couronne, commande les troupes ; le premier ministre Thot, dieu de son métier et inventeur des lettres, connaît sa géographie et sa rhétorique sur le bout du doigt : il est d'ailleurs historiographe de la cour et se trouve chargé, par décret royal, du soin d'enregistrer les victoires de son seigneur et de trouver pour elles des noms sonores.

Quand le dieu fait la guerre à son voisin Typhon, il n'emploie pas contre l'ennemi les armes célestes dont on pourrait supposer qu'il dispose à son gré. Il se met en expédition avec ses archers et ses chars, descend le Nil sur sa barque, comme aurait pu faire le dernier venu des Pharaons, ordonne des marches et des contre-marches savantes, livre des batailles rangées, soumet des villes, jusqu'au moment où l'Égypte entière se prosterne devant lui et reconnaît son autorité. C'est que les Égyptiens du temps des Ptolémées au dieu unique d'autrefois avaient substitué des dieux-rois, sur la légende desquels leur fantaisie a brodé maints détails. Que ces détails soient le plus souvent d'origine égyptienne et n'aient pas été empruntés aux nations étrangères, rien de mieux, le fait est certain. Toute cette végétation parasite de mythes et de traditions qui est venue se greffer sur l'ancien mythe et l'a presque étouffé est un produit authentique du sol national. Mais qu'on puisse légitimement s'appuyer sur ces élucubrations mystiques des bas âges pour reconstituer le système religieux des premiers Pharaons, c'est là ce que je n'admets à aucun prix. Nous devons nous borner à étudier dans les textes d'époque ptolémaïque la mythologie d'époque ptolémaïque et rien de plus. Essayer d'en induire la religion des générations antérieures serait au moins téméraire : autant pré-

tendre restituer avec l'*hellénisme* de Julien, ou le *mithraïsme*, la religion des héros homériques[1].

Établissement de la monarchie historique; Ména.

Dans les derniers temps de la période antéhistorique, la classe sacerdotale avait obtenu la suprématie sur les autres classes de la nation. Un homme, originaire de Théni, dans la Haute Égypte, et nommé Ména (Ménès), détruisit la domination des prêtres et fonda la monarchie égyptienne[2]. Elle dura quatre mille ans au moins, sous trente dynasties consécutives, de Ména jusqu'à Nectanébo. On divise d'ordinaire cet intervalle de temps, le plus long qu'ait enregistré l'histoire, en trois parties : l'Ancien Empire, de la première à la onzième dynastie; le Moyen Empire, de la onzième dynastie à l'invasion des Pasteurs; le Nouvel Empire, de l'invasion des Pasteurs à la conquête persane. Cette division a l'inconvénient de ne pas tenir un compte suffisant de la marche de l'histoire. Il se produisit en effet trois grandes révolutions dans la vie historique de l'Égypte. Au début des dynasties humaines, le centre de gravité du pays est à Memphis : Memphis est la capitale et le tombeau des rois, impose ses souverains au reste du pays, sert d'entrepôt au commerce et à l'industrie égyptienne. Vers la sixième dynastie, le centre de gravité se déplace et tend à descendre vers le sud. Il s'arrête d'abord à Héracléopolis dans la Moyenne Égypte (neuvième et dixième dynasties), et finit par se fixer à Thèbes avec la onzième dynastie. Dès ce moment Thèbes devient la capitale réelle du pays et lui fournit ses rois : à l'exception de la quatorzième dynastie Xoïte, toutes les dynasties, de la onzième à la vingt et unième, sont thébaines d'origine. Quand les Pasteurs envahissent l'Égypte, la Thébaïde devient le refuge de la nationalité égyptienne, et ses princes, après avoir lutté pendant des siècles contre les conquérants, finissent par

1. Cf. Maspero, *sur la Littérature religieuse*, p. 465-466. — 2. Hérodote, II, 4, 99; Diodore, I, 45.

affranchir toute la vallée du Nil au profit d'une dynastie thébaine, la dix-huitième, qui ouvre l'ère des grandes guerres étrangères. Sous la dix-neuvième dynastie, un mouvement inverse à celui qui s'était produit vers la fin de la première période reporte peu à peu le centre de gravité vers le nord du pays. Avec la vingt et unième dynastie Tanite, Thèbes cessa de tenir le rang de capitale, et les villes du Delta, Tanis, Bubaste, Mendès, Sébennytos et surtout Saïs se disputèrent le premier rang. Désormais toute la vie politique du pays se concentra dans les nomes maritimes : les nomes de la Thébaïde, ruinés par les invasions éthiopiennes et assyriennes, perdirent leur influence ; Thèbes tomba en ruine et ne fut plus qu'un rendez-vous de touristes curieux. Je proposerai donc de diviser l'histoire d'Égypte en trois périodes correspondant chacune à la suprématie d'une ville ou d'une portion du pays sur le pays tout entier.

1° Période memphite (première-dixième dynasties). — Suprématie de Memphis et des rois memphites.

2° Période thébaine (onzième-vingtième dynasties). — Suprématie de Thèbes et des rois thébains. — Cette période est divisée en deux parties par l'invasion des Pasteurs :

a. Ancien Empire thébain. Onzième-seizième dynasties.

b. Nouvel Empire thébain. Seizième-vingtième dynasties.

3° Période saïte (vingt et unième-trentième dynasties). — Suprématie de Saïs et des autres villes du Delta. — Cette période est divisée en deux parties par l'invasion perse :

a. Première période saïte. Vingt et unième-vingt-sixième dynasties.

b. Deuxième période saïte. Vingt-septième-trentième dynasties[1].

1. *Revue critique*, 1873, t. I, p. 82-83.

CHAPITRE II.

PÉRIODE MEMPHITE.

Ména et les dynasties Thinites. — Les trois premières dynasties memphites et l'époque des Pyramides. — De la littérature égyptienne pendant la période memphite. — De la sixième à la onzième dynastie.

Ména et les dynasties Thinites.

Vainqueur de la classe sacerdotale, Ména ne crut pas devoir fixer le siége de son gouvernement au lieu de sa naissance. Théni, ville d'Osiris et centre du seul culte commun à toute l'Égypte, lui parut sans doute trop dévouée aux prêtres dont il venait de briser l'autorité. A nouvel empire, nouvelle capitale : il fonda Memphis, sur la rive gauche du Nil, à quelques lieues au sud de la pointe du Delta[1]. « Ce Ménès, au dire des prêtres, entoura Memphis de digues. Jadis en effet tout le fleuve coulait vers la Libye, le long de la montagne sablonneuse [qui borne l'Égypte à l'occident] : Ménès, à cent stades au-dessus de Memphis, combla le bras qui va vers le midi, mit à sec l'ancien lit, et contraignit le fleuve à couler au milieu de l'espace qui sépare les deux montagnes. Encore maintenant les Perses surveillent avec le plus grand soin ce bras du Nil qui coule dans un lit distinct, et consolident la digue chaque année ; car si le fleuve voulait la rompre et déborder de ce côté, il serait à craindre que Memphis entière ne fût inondée. Lors donc que ce Ménès, le premier qui devint roi, eut enclos de digues un terrain solide, il y fonda cette ville qui est aujourd'hui appelée Memphis (car Memphis, elle aussi, est

1. Diodore (I, 50) attribue la fondation de Memphis à un autre roi qu'il nomme *Ouchoreus*.

dans la partie étroite de l'Égypte); en dehors de la ville et tout autour d'elle, il creusa un lac qui, dérivé du fleuve, va vers le nord et l'ouest, car le côté de l'orient c'est le Nil qui l'enclôt[1]. »

La digue de Ménès existe toujours : sous le nom de digue de *Koschéisch*, elle sert de clef aux réservoirs d'inondation de la Haute Égypte. La nouvelle ville appelée *Man-nower*, « la bonne place[2], » fut consacrée au dieu *Phtah*, qui lui donna son nom sacré de *Ha-ka-Phtah*, « demeure de Phtah, » dont les Grecs ont fait Égypte[3]. Sa fondation eut sur les destinées de l'Égypte primitive une influence décisive. Jusqu'alors les nomes du sud, avec leurs sanctuaires antéhistoriques, siéges de la domination sacerdotale, avaient joué dans l'histoire de la civilisation le rôle principal. En fixant son séjour à la pointe du Delta et en attirant à Memphis les forces vives du pays, Ména déplaça pour ainsi dire le centre de gravité du pays et le porta du sud au nord. Tandis que Théni et Abydos, tombeau d'Osiris, Thèbes, patrie du dieu, Dendérah, séjour d'Hathor, étaient délaissées et s'enfonçaient de plus en plus dans une obscurité profonde, Memphis et les villes voisines devenaient le foyer de la civilisation égyptienne. C'est à Memphis que la littérature se développe et fleurit; à Memphis, dans le palais des rois, que les sciences exactes sont cultivées avec le plus de soin; à Memphis enfin que les arts plastiques produisent leurs chefs-d'œuvre.

Ména, tel que nous le présente la tradition, est le type le plus complet du monarque égyptien. Il est à la fois constructeur et législateur : il fonde le grand temple de Phtah à Memphis[4] et règle le culte des dieux[5]. Il est guerrier et conduit des expéditions hors de ses frontières[6]. L'histoire sacerdotale, sévère pour l'homme qui avait dépossédé les prêtres, attribue une fin malheureuse à une vie

1. Hérodote, II, 99. — 2. Peut-être « le bon port ». — 3. Brugsch, G. Insch., t. I, p. 83. — 4. Hérodote, II, 99. — 5. Diodore, I, 94, qui en cet endroit donne à *Ména* le nom de *Mnévis*. — 6. Manéthon, édit. Unger, p. 78.

si brillante : elle fait mourir Ména sous la dent d'un hippopotame, après un règne de soixante à soixante-deux ans [1].

La légende s'attacha bientôt à son nom. On raconta qu'il avait perdu son fils unique à la fleur de l'âge : le peuple avait composé à ce sujet un chant de deuil nommé Manéros, dont l'air et les paroles s'étaient transmis de siècle en siècle [2]. On fit de lui un roi ami du luxe, qui avait inventé l'art de servir un dîner, et montré à ses sujets la manière de manger étendu sur un lit [3]. Aussi un prince saïte, *Tawnecht*, père du *Bokenranw*, de la vingt-quatrième dynastie, pendant une expédition contre les Arabes, où l'aridité du pays le força de renoncer à la pompe et aux délicatesses de la royauté pour vivre quelques jours durant la vie d'un simple particulier, maudit solennellement Ména, et fit graver ses imprécations sur une stèle dressée dans le temple d'Ammon, à Thèbes [4]. Cela n'empêcha point le premier roi humain de rester toujours cher aux Égyptiens : son nom se retrouve en tête de presque toutes les listes royales, et son culte se perpétua jusque sous les Ptolémées [5].

Nous ne savons rien ou presque rien des rois qui composent les trois premières dynasties. Leurs monuments ont péri ou n'ont pas encore été retrouvés, et le peu que nous connaissons de leur vie tient plus de la légende que de l'histoire. Manéthon énumérait avec une complaisance superstitieuse les miracles qui avaient attristé ou réjoui leurs règnes. Une grue à denx têtes apparue dans la première année de Têta, le fils de Mèna, avait été pour l'Egypte le présage d'une longue prospérité [6] ; sous Ouénéphès une

1. Manéthon, p. 78-81. Cf., pour tout le rôle de Ména, Bunsen, *Egypt's place*, t. II. — 2. Hérodote, II, 79. Cf. sur le *Manérôs*, Hosychius, *s. v.* Μανέρως; Suidas, *s. vv.* Μανέρως et Περιμανώς. — 3. Diodore, I, 45. — 4. Diodore, I, 45; *de Iside et Osiride*, § 8. *Tawnecht* et *Bokenranw* sont appelés Τνέφαχθος ou Τέχνατις et Βόκχορις. — 5. Stèle d'*Ounnowré* au Louvre, *Salle historique*, 421. Cf. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 30-31. — 6. Ælien, *H. Anim.*, XI, 40 qui donne au fils de Ména le nom d'Οἰνίς.

grande famine avait dépeuplé le pays[1]. Çà et là, quelques détails trop brefs sur les constructions royales : Têta avait jeté les fondations du grand palais de Memphis[2], et Ouénéphès élevé les pyramides de Kô-komè, près du bourg actuel de Saqqarah[3]. Plusieurs de ces vieux rois, si éloignés de nous qu'on a peine à s'imaginer qu'ils ont vécu, avaient ambitionné le renom d'écrivain ou de savant. Têta avait étudié la médecine et composé des traités d'anatomie[4]; le chapitre LXIV du Livre des Morts[5], et l'un des ouvrages contenus au Papyrus Médical de Berlin, passaient pour avoir été découverts « dans les jours de la sainteté du roi des deux Égyptes (*Hesepti*), le véridique[6]. » Sous Sémempsès, petit-fils d'*Hesepti*, une peste terrible décima la population : les lois se relâchèrent, de grands crimes furent commis, et des révoltes éclatèrent, qui amenèrent bientôt la chute de la première dynastie.

La seconde était originaire de Théni, et se rattachait par quelque lien encore inconnu à la famille de Ména. Manéthon ne connaissait du fondateur *Boutsâou* (Βοηθός) *Nouterbaïou*, que la mention d'un grand désastre : un gouffre s'était ouvert près de Bubaste et avait englouti beaucoup de gens[7]. Mais avec *Kakéou* (Καιέχως) commence une série de rois législateurs, dont les décrets modifièrent profondément la constitution religieuse et politique de l'Égypte. *Kakéou* proclama dieux l'Hapi de Memphis, le Mnévis d'Héliopolis et le bouc de Mendès : aussi son nom royal signifie-t-il « le mâle des mâles » ou « le taureau des taureaux », par allusion sans doute aux idées symboliques qui régnaient de son temps, et auxquelles la divinisation des animaux sacrés donna une confirmation éclatante[8]. Son successeur, *Baïnouterou* (Βίνωθρις), accorda le

1. Manéthon, édit. Unger, p. 79. — 2. Id., p. 78. — 3. Id., p. 79; Brugsch, *G. Insch.*, I, p. 124, 240; Mariette, *Histoire d'Égypte*, 2e édit., p. 134. — 4. Manéthon, édit. Unger, p. 78. — 5. Goodwin, dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 55 56. — 6. *Papyrus médical*, édit. Brugsch, pl. XV, l. 1-2. — 7. Manéthon, édit. Unger, p. 84; de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 20-21. — 8. Manéthon et de Rougé, *loc. cit.*

droit de succession aux femmes de sang royal, déterminé à cela par des raisons religieuses autant que politiques. En Égypte, le roi n'était pas, comme partout ailleurs, un homme chargé de gouverner d'autres hommes. Successeur et descendant des divinités qui avaient régné sur la vallée du Nil, il est la manifestation vivante et l'incarnation de Dieu : fils du Soleil (*Se Râ*), ainsi qu'il a soin de le proclamer bien haut partout où il écrit son nom, le sang des dieux coule dans ses veines et lui assure le souverain pouvoir. Sans doute, tant que la postérité mâle ne fit pas défaut aux rois, les filles, reléguées dans le gynécée, n'eurent aucun droit à la couronne. Quand la lignée mâle manqua, plutôt que de laisser tomber la royauté aux mains d'une famille humaine, on se souvint que les filles, elles aussi, pouvaient perpétuer la race solaire, et on leur accorda le droit de succession. Dès lors, toutes les fois qu'une dynastie vint à s'éteindre, le fondateur de la dynastie nouvelle, dont le plus grand souci était de se rattacher à la famille divine, épousa les princesses du sang royal ou les donna pour femmes à ses enfants. Cette union renouait la chaîne un moment interrompue des dynasties solaires, et par là même légitimait l'usurpation [1].

Les autres princes de la deuxième dynastie ne nous ont guère laissé que leur nom. *Send* (Σεθένης) était encore vénéré à l'époque grecque [2]; on dit que sous *Nowerkara* (Νεφερχέρης) le Nil roula du miel onze jours durant; et Sésochris passait pour avoir été un géant [3]. Quelques-uns des monuments trouvés dans les nécropoles de Memphis, le tombeau de *Thothotep* à Saqqarah, les statues de *Sepa*, aujourd'hui conservées au musée du Louvre, paraissent pouvoir être reportés jusqu'à cette époque. Ils présentent tous les caractères d'un art encore dans l'enfance. » Les hiéroglyphes et les figures sont en relief plus vigoureux qu'ils ne le seront par la suite. Les figures sont trapues, ébau-

1. De Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques*, p. 36 sqq.; Maspero, *Essai sur l'inscription du temple d'Abydos*, p. 69-70. — 2. De Rougé, *Recherches*, p. 31. — 3. Manéthon, édit. Unger, p. 84.

chées à grands coups plutôt que finies. Les hiéroglyphes sont comme en désordre; les formes inconnues et inusitées y sont communes; ils sont lourds, espacés, gauchement ajustés. On n'a pas su les proportionner les uns avec les autres, ni avec les figures qu'ils accompagnent. Les personnages ont la paupière inférieure bordée d'une bande verte. En ce qui regarde la langue et l'écriture, on n'en saurait trop rien dire, vu le petit nombre d'exemples dont nous disposons. Cependant certaines formules, qui bientôt seront banales, semblent être inconnues. La phraséologie est brève. Il y a un moins fréquent usage du phonétisme. Les charges attribuées au défunt sont souvent propres à cette époque et intraduisibles. Tout, dans l'écriture aussi bien que dans la sculpture, présente quelque chose qui dépayse l'œil[1]. »

Avec le dernier roi de la deuxième dynastie s'éteignit probablement la descendance directe de Ména. Elle avait régné cinq siècles et demi, et accompli durant cet intervalle une œuvre qui n'était ni sans gloire ni sans difficulté. Ména avait réuni sous son autorité toutes les tribus qui habitaient la vallée du Nil; mais leur fusion en un seul peuple ne pouvait être l'ouvrage d'un seul règne. Les princes des nomes, réduits à la condition de gouverneurs héréditaires, durent s'habituer difficilement à leur vasselage et saisirent sans doute tous les prétextes de révolte que leur offrirent la cruauté ou la faiblesse de certains rois. Il est très-probable que plusieurs d'entre eux réussirent à regagner leur indépendance et même à établir des dynasties collatérales qui disputèrent le pouvoir suprême à la famille régnante ou parfois la réduisirent à une impuissance momentanée. La plupart des noms royaux qui figurent sur certaines listes pharaoniques et ne se retrouvent pas dans des listes de Manéthon, appartiennent probablement à ces dynastes illégitimes. Les descendants de Ména finirent par triompher de ces résistances et par s'imposer au pays entier. Les princes des nomes pliés à l'obéissance

1. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 13.

devinrent les grands dignitaires de la cour pharaonique et les premiers officiers du roi; les tribus se mêlèrent et se fondirent « d'Abou jusqu'à Adhou », d'Éléphantine au Delta. Ména avait fondé un royaume d'Égypte : ses successeurs des deux premières dynasties formèrent une nation égyptienne[1].

Les trois premières dynasties memphites et l'époque des Pyramides.

La troisième dynastie était memphite. Ce fait, attesté par Manéthon, est de la plus haute importance pour l'histoire de cette époque. Jusqu'alors, en effet, Théni avait retenu son ancien prestige et continué d'imposer ses princes au pays tout entier. En rompant avec elle, l'Égypte rompait définitivement avec son passé sacerdotal et achevait la révolution commencée par Ména. Dès lors, Théni ne cessa de déchoir. Abydos, construite à quelques milles à peine

1. Voici, restitué aussi complétement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des deux premières dynasties.

Ire Dynastie thinite.	IIe Dynastie thinite.
I. — Ména (Μήνης, Μνεῦις).	I. — Boutsλou (Βοηθός).
II. — Teta (Ἄθωθις α').	II. — Kλkéou (Καιέχως),
III. — Atôth (Ἄθωθις β')	III. — Baïnouterou (Βίνωθρις).
IV. — Ata { Kenkénès. Oyenéphès.	IV. — Outsnas (Τλᾶς).
V. — Hesepti (Οὐσαφαΐδος).	V. — Send (Σεθένης).
VI. — Merïba (Μιέβιδος).	VI. — ? (Χαίρης).
VII. — ? (Σεμέμψης).	VII. — Nowerkara (Νεφερχέρης).
VIII. — Qabouh'ou (Χουβιένης ? Βιενέχης).	VIII. — Nowerkasokar (Σέσωχρις).
	IX. — ? (Χενέρης).

Cf. Mariette, *la Table de Saqqarah* et *la Nouvelle Table d'Abydos*; de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*; Dévéria, *la Table d'Abydos*.

de la vieille cité, autour du tombeau d'Osiris, lui enleva les hommages des fidèles. Memphis devint, de résidence officielle du roi, le berceau et l'apanage de la famille royale. Reine de l'Égypte pendant sept siècles, elle produisit successivement trois dynasties, les plus illustres de toutes celles qui dominèrent sur la vallée du Nil en ces temps reculés.

Les débuts de la troisième dynastie furent marqués par des troubles sérieux. Les Libyens, soumis depuis Ména, se révoltèrent contre le roi Nékhérôphès et menacèrent l'intégrité de l'empire. Au moment décisif, la superstition vint en aide aux Égyptiens. Une nuit, tandis que les deux armées étaient en présence, le disque de la lune sembla s'accroître démesurément, au grand effroi des ennemis qui prirent ce phénomène pour un signe de la colère céleste et se soumirent sans combat[1]. La paix rétablie ne fut plus sérieusement troublée et sa durée favorisa le développement des sciences et des arts. Le successeur de Néchérôphès, Tosorthros perfectionna l'écriture et la taille des blocs de pierre. Médecin comme Téta, il avait composé des traités qui existaient encore aux premiers siècles de l'ère chrétienne : aussi les Grecs l'avaient-ils identifié avec leur dieu Asclépios, l'*Imhotep* des Égyptiens[2]. Sous l'influence de ce roi et de ses successeurs la richesse du pays s'accrut, les monuments se multiplièrent. Encore quelques règnes, et les tombeaux vont nous livrer une masse de documents originaux telle que nous pourrons reconstituer d'une manière certaine non-seulement l'histoire des souverains, mais la vie des simples particuliers.

Une lieue environ à l'ouest de Memphis, la chaîne Libyque forme un vaste plateau qui court dans la même direction que le Nil, sur une longueur de plusieurs lieues. A l'extrémité septentrionale, un roi demeuré inconnu, mais qu'il faut peut-être reporter jusqu'aux temps antérieurs à Ména, avait fait tailler dans le roc un sphinx énorme, symbole d'Harmakhis, le soleil levant. Plus tard un temple d'albâtre

1. Manéthon, édit. Unger, p. 86-87. — 2. Id., p. 87.

et de granit, le seul spécimen que nous possédions de l'architecture monumentale de l'Ancien Empire, fut construit à quelque distance de l'image du dieu; d'autres temples aujourd'hui détruits s'élevèrent çà et là et firent du plateau entier comme un vaste sanctuaire consacré aux divinités funéraires. Les habitants de Memphis vinrent y déposer leurs morts à l'abri de l'inondation. Les gens du vulgaire étaient enterrés dans le sable à un mètre de profondeur, le plus souvent nus et sans cercueils. D'autres étaient ensevelis dans de petites chambres rectangulaires, grossièrement bâties en briques jaunes : le tout surmonté d'un plafond en voûte, d'ordinaire ogivale. Aucun ornement, aucun objet précieux n'accompagnait le mort au tombeau : des vases en poterie commune étaient placés à côté du cadavre et renfermaient les provisions qu'on lui donnait pour le voyage de l'autre vie[1].

Les tombes monumentales, lorsqu'elles sont complètes, se divisent en trois parties : une chapelle extérieure, un puits et des caveaux souterrains. La chapelle est une construction quadrangulaire qu'on prendrait de loin pour une pyramide tronquée. Les faces, bâties en pierre ou en briques, sont symétriquement inclinées et le plus souvent unies : parfois cependant les assises sont en retraite l'une sur l'autre et forment presque gradins. La porte, qui s'ouvre d'ordinaire dans la paroi de l'est, est tantôt surmontée simplement d'un tambour cylindrique, tantôt ornée sur les côtés de bas-reliefs représentant l'image en pied du défunt et couronnée par une large dalle couverte d'une inscription en lignes horizontales. C'est une prière et l'indication des jours consacrés au culte des ancêtres. « Proscynème fait à Anoup, résidant dans le palais divin, pour que soit donnée une sépulture dans l'Ament, la contrée de l'ouest, la très-grande et très-bonne, au parfait selon le dieu grand; pour qu'il marche sur les voies où il est bon de marcher, le parfait selon le dieu grand, pour qu'il ait des offrandes en pains, farines et liqueurs

1. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 2-3.

à la fête du commencement de l'année, à la fête de Thot, au premier jour de l'an, à la fête de *Ouàgà*, à la grande fête de la chaleur, à la procession du dieu *Khem*; à la fête des offrandes, aux fêtes du mois et du demi-mois, et chaque jour. »

D'habitude, l'intérieur de la chapelle ne renferme qu'une seule chambre. Au fond, à la place d'honneur et toujours orientée vers l'est, se dresse une stèle quadrangulaire de proportions colossales au pied de laquelle on trouve assez ordinairement une table d'offrandes en albâtre, granit ou pierre calcaire posée à plat sur le sol, et quelquefois deux petits obélisques ou deux petits autels, évidés au sommet pour recevoir les dons en pains sacrés, en liqueurs et en victuailles dont il est parlé dans l'inscription du lintel. Après une prière au chacal Anubis et aux autres dieux de l'Ament, l'inscription énumère longuement les titres du défunt, raconte sa vie, cite les rois qu'il a servis et qui l'ont estimé « plus que nul autre serviteur ». Dans certains cas la stèle seule est gravée : mais en règle générale, on peut dire que les parois de la chambre sont couvertes de tableaux où la vie entière du défunt est représentée avec une richesse de détails et une exactitude merveilleuse. Dans un coin ce sont des scènes de la vie domestique; des cuisiniers qui activent le feu et préparent le repas, des femmes du harem qui dansent et chantent au son des violes, des flûtes et de la harpe; ailleurs, des épisodes de chasse et de pêche, des joutes sur l'eau, des incidents de l'inondation, le labourage, le semage, la moisson, l'emmagasinement des récoltes. Sur une autre paroi, des ouvriers de toute sorte exécutent chacun les travaux de son métier : des cordonniers, des verriers, des fondeurs, des menuisiers sont rangés et groupés à la file; des charpentiers abattent des arbres et construisent une barque, des femmes tissent au métier sous la surveillance d'un eunuque renfrogné qui paraît peu disposé à souffrir leur babil. Le maître de la maison, debout à l'arrière d'un grand navire, commande la manœuvre aux matelots: la mer sur laquelle il navigue est le bassin de l'occident, et le port vers lequel il se dirige n'est autre

que la tombe. Non loin de là, il est figuré assis et recevant les dons que lui apportent des files de personnages disposées en hauteur sur plusieurs registres : ce sont ses domaines, ceux qu'il hérita de ses ancêtres et ceux qu'il tient de la munificence royale, qui lui présentent leurs produits et tiennent à honneur de contribuer aux offrandes funéraires qu'on lui fait. Tous ces tableaux sont accompagnés de légendes explicatives destinées à reproduire les paroles des personnages mis en scène. « Tiens bon : saisis fortement, » dit à son aide un sacrificateur prêt à tuer un bœuf. « C'est prêt. Fais vite, » lui répond celui-ci. Un batelier de bonne humeur crie de loin à un vieillard attardé sur la rive : « Viens sur l'eau ; » et le vieillard : « Allons ! pas tant de paroles ! » lui dit-il[1].

C'est dans cette chambre que les descendants du défunt et les prêtres attachés à son culte funéraire se réunissaient aux jours indiqués pour rendre hommage à leur ancêtre. Ils le retrouvaient là tel qu'il avait été durant son existence, escorté de ses serviteurs et entouré de ce qui avait fait la joie de sa vie terrestre, partout présent et pour ainsi dire vivant au milieu d'eux. Ils savaient que, derrière l'une des parois, dans un étroit réduit ménagé au milieu de la maçonnerie, les statues du défunt étaient entassées pêle-mêle. D'ordinaire ce réduit ne communiquait pas avec la chambre et restait perdu dans la muraille ; quelquefois il était relié avec elle par une sorte de conduit si resserré, qu'on a peine à y glisser la main. A certains jours les parents venaient murmurer quelques prières et brûler des parfums à l'orifice : prières et parfums étaient censés arriver par là jusqu'à l'oreille du mort[2].

Le puits qui descend au caveau se trouve quelquefois dans un coin de la chambre ; mais le plus souvent, pour en découvrir l'ouverture, il faut monter sur la plate-forme de la chapelle extérieure. Il est carré ou rectangulaire,

1. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 17-22; Brugsch. *Die Ægyptische Gräberwelt*, p. 15-26. — 2. Mariette, *Sur les tombes de l'Ancien Empire*, p. 8-9.

bâti en grandes et belles pierres jusqu'à l'endroit où il s'enfonce dans le roc. Sa profondeur moyenne est de douze à quinze mètres, mais il peut aller jusqu'à trente et au delà. Au fond et dans la paroi du sud, s'ouvre un couloir où l'on ne pénètre que courbé et qui mène à la chambre funéraire proprement dite. Elle est taillée dans la roche vive et dépourvue d'ornements; au milieu se dresse un grand sarcophage en calcaire fin, en granit rose ou en basalte noir, gravé aux noms et titres du défunt. Après avoir scellé le corps, les ouvriers déposaient sur le sol les quartiers d'un bœuf qu'on venait de sacrifier dans la chambre du haut, et de grands vases en poterie rouge pleins de cendres; puis, ils muraient avec soin l'entrée du couloir et remplissaient le puits jusqu'à la bouche d'éclats de pierre mêlés de sable et de terre. Le tout, largement arrosé d'eau, finisssait par former un ciment presque impénétrable dont la dureté mettait le mort à l'abri de toute profanation [1].

Ces tombes, véritables monuments dont l'aspect faisait dire aux Grecs qu'elles étaient les demeures éternelles des Égyptiens, auprès desquelles leurs palais ne paraissaient que des hôtelleries, formaient plusieurs villes funéraires plus étendues que la ville des vivants. A Gizeh, elles sont disposées sur un plan symétrique et rangées le long de véritables rues; à Saqqarah, elles sont semées en désordre à la surface du plateau, espacées dans certains endroits, entassées pêle-mêle dans certains autres. Au plus pressé de leur foule, on rencontre des pyramides isolées ou assemblées en groupes inégaux. Les unes ont sept à huit mètres de haut et dépassent à peine le niveau des tombes voisines; les autres atteignent jusqu'à cent cinquante mètres et comptent encore aujourd'hui parmi les monuments les plus considérables que la main de l'homme ait jamais élevés. Ce sont des tombes royales. Pour les édifier, chaque Pharaon avait fait tailler le roc et remuer la

1. Mariette, *Notice des principaux monuments*, p. 34-36; *Sur quelques tombes de l'Ancien Empire*, p. 9-10.

terre dès le début de son règne ; les personnages les plus importants du pays avaient parcouru tout le royaume à la recherche d'un bloc d'albâtre ou de granit digne de faire le sarcophage d'un roi ; la population de villes et de provinces entières avait été envoyée aux carrières et aux chantiers de construction. Un temple était joint à chaque pyramide où le monarque défunt recevait les offrandes de ses sujets et les hommages d'un collége de prêtres attaché spécialement à son culte.

Du fond de ces nécropoles, l'Égypte des dynasties memphites sort peu à peu tout entière et reparaît enfin au grand jour de l'histoire. Rois et peuples, prêtres et soldats, officiers du palais et simples artisans nous sont rendus chacun avec ses mœurs, son costume, son histoire : les constructeurs des pyramides semblent revivre parmi nous et le portrait de Khawrâ fait l'ornement de nos musées. Les rois de la troisième dynastie n'apparaissent pas encore sur les monuments de cette nature qu'on a retrouvés jusqu'à présent ; mais leurs successeurs sont sortis de l'obscurité où les traditions étrangères les avaient laissés. Les gens de ces époques reculées sont devenus aussi réels pour nous que le sont les Grecs et les Romains ; leurs noms nous sont familiers, et des renseignements recueillis dans leurs tombeaux on pourrait reconstituer l'*Almanach royal* de la cour de Khouwoû jusque dans ses plus petits détails.

En ce temps-là, « voici que la majesté du roi (*Houni*) mourut, et que la majesté du roi (*Snewrou*) s'éleva en qualité de roi bienfaisant dans ce pays tout entier[1]. » *Snewrou*, le Soris de Manéthon, est le fondateur de la quatrième dynastie et le premier des rois monumentaux[2]. Il fit la guerre aux tribus nomades qui harcelaient sans cesse la frontière orientale du Delta et pénétra jusqu'au fond de la péninsule du Sinaï. Un des bas-reliefs d'*Ouady-Magarah*, trophée de sa campagne, nous montre « le roi

1. *Papyrus Prisse*, pl. II, l. 7, 8. — 2. De Rougé, *Recherches sur les monuments*, etc., p. 28-41. Snewrou figure dans un conte trouvé à Saint-Pétersbourg par M. Golénischeff.

des deux Égyptes, le seigneur des diadèmes, le maître de justice, l'Hor vainqueur, *Snewrou*, le dieu grand, » écrasant de sa masse d'armes un barbare terrassé devant lui[1]. Il fit exploiter au compte de l'Égypte les mines de cuivre et de turquoises du Sinaï; et, pour mettre désormais le Delta à l'abri des incursions, il garnit la frontière d'une série de forteresses, dont une au moins, *Shè-Snewrou*[2], existait encore sous les premiers rois de la douzième dynastie[3]. Son culte, établi immédiatement après sa mort, se perpétua à travers les siècles et dura jusque sous les Ptolémées[4].

Mais son renom, si grand qu'il fût en Égypte, s'efface devant le renom de ses trois successeurs immédiats, *Khouwou* (*Khéops*), *Khawrâ* et *Menkerâ*, les constructeurs des pyramides. « Khéops bâtit le vaste monument de sa gloire ou de sa folie dans un siècle si éloigné du temps où commencent les données certaines de l'histoire profane, que nous n'avons pas de mesure qui nous permette d'évaluer la largeur de l'abîme qui sépare les deux époques ; si étranger à toutes les sympathies et à tous les intérêts de la grande famille humaine qui peuple maintenant la terre, que même l'histoire sacrée ne sait rien des hommes de la génération de Khéops, rien, si ce n'est qu'ils vécurent, devinrent pères et moururent. Et pourtant, la pyramide de Khéops domine encore de haut le sable du désert : la blancheur sépulcrale de ses blocs de nummulite flamboie encore au soleil brûlant, son ombre immense s'allonge à travers les plaines stériles qui l'entourent et sur le déclin du jour vient assombrir les champs de maïs et de froment de Gizeh. Quand le spectateur, placé à quelque point de vue favorable, arrive à se faire une idée distincte de l'immensité du monument, aucune parole ne peut décrire le sentiment d'écrasement qui s'abat sur son esprit. Il se sent oppressé et chancelle comme sous un far-

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 2. — 2. « L'Ouadi de *Snewrou.* » — 3. Chabas, *les Papyrus de Berlin*, p. 91; de Rougé, *Recherches*, p. 90. — 4. Id., p. 41.

deau. Au contraire de bien d'autres grandes ruines, les pyramides, de quelque point qu'on les regarde, ne deviennent jamais des amas de débris ou des montagnes. Elles restent l'œuvre des mains humaines. La marque de leur origine apparaît et ressort toujours; et c'est de là sans doute que vient ce confus sentiment de crainte et de respect qui bouleverse l'esprit lorsqu'il reçoit pour la première fois l'impression distincte de leur immensité[1]. »

Ce qu'il fallut d'efforts pour élever ces masses gigantesques, le simple aspect des monuments nous le ferait comprendre, quand même l'histoire ne serait pas là pour nous le dire. Lorsque le règne de *Khéops* et de *Khawrâ* fut bien passé, longtemps après que les Pharaons de l'Ancien Empire et leurs sujets se furent perdus dans la nuit des âges, le souvenir des peines qu'avait coûtées l'érection des pyramides survécut dans l'esprit du peuple égyptien. Au temps d'Hérodote et de Diodore, *Khéops* avait acquis la réputation d'un tyran odieux. « Il commença par fermer les temples et par défendre qu'on offrît des sacrifices; puis il contraignit tous les Égyptiens à travailler pour lui. Aux uns, on assigna la tâche de traîner les blocs des carrières de la chaîne arabique[2], jusqu'au Nil; les blocs une fois passés en barque, il prescrivit aux autres de les traîner jusqu'à la chaîne libyque. Ils travaillaient par cent mille hommes qu'on relevait chaque trimestre. Le temps que souffrit le peuple se répartit de la sorte : dix années pour construire la chaussée sur laquelle on tirait les blocs, œuvre, à mon sembler, de fort peu inférieure à la pyramide (car sa longueur est de cinq stades, sa largeur de dix orgyies et sa plus grande hauteur de huit, le tout en pierres de taille et couvert de figures); on mit donc dix années à construire cette chaussée et les chambres souterraines, creusées dans la colline où se dressent les pyramides.... Quant à la pyramide elle-même, on mit vingt ans à la faire; elle est quadrangulaire, et chacune de ses faces a huit plèthres de

1. Osburn, *The Monumental History of Egypt*, I, 270-271. — 2. Probablement les carrières de *Tourah*.

base, avec une hauteur égale; le tout en blocs polis et parfaitement ajustés : aucun des blocs n'a moins de trente pieds[1]. » — « Des caractères égyptiens gravés sur la pyramide marquent la valeur des sommes dépensées en raves, oignons et aulx pour les ouvriers employés aux travaux ; si j'ai bon souvenir, l'interprète qui me déchiffrait l'inscription m'a dit que le total montait à seize cents talents d'argent. S'il en était ainsi, combien doit-on avoir dépensé en fer pour les outils, en vivres et en vêtements pour les ouvriers, puisqu'il a fallu pour bâtir tout le temps que j'ai dit, et le temps non moins considérable, ce me semble, qu'ont exigé la taille des pierres, leur transport et les excavations souterraines[2]? » La tradition conservée par Hérodote allait plus loin encore. Elle représentait *Khéops*, à bout de ressources et réduit à faire argent de tout, vendant sa fille à tout venant[3]. Une autre légende recueillie par Manéthon est moins cruelle pour le Pharaon : sur ses vieux jours, *Khéops* se serait repenti de son impiété, et, devenu dévot, aurait écrit un livre sacré tenu en grande estime par ses concitoyens[4].

« Les Égyptiens me dirent que ce *Khéops* régna cinquante ans et qu'après sa mort son frère *Khéphrên* hérita la royauté. *Khéphrên* en usa de même que son frère en toutes choses et construisit une pyramide, qui n'atteint pas aux dimensions de la première, car nous l'avons mesurée nous-mêmes.... Les deux sont sur une colline, haute d'environ cent pieds. On dit que *Khéphrên* régna cinquante-six ans. On compte donc cent six ans pendant lesquels les Égyptiens souffrirent toutes sortes de malheurs, et les temples furent fermés sans qu'on les ouvrît une seule fois. Par haine, les Égyptiens évitent de nommer ces princes ; ils vont jusqu'à donner aux pyramides le nom du berger *Philitis*, qui paissait alors ses troupeaux dans ces parages[5]. » D'après la tradition, ni *Khéops* ni *Khéphrên* ne jouirent

1. Hérodote, II, 124. — 2. Hérodote, II, 125. — 3. Hérodote, II, 126. Cf. Maspero, *Fragment d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote*, p. 4-7. — 4. Manéthon, édit. Unger, p. 91. — 5. Hérodote, II, 127-128

des tombeaux qu'ils s'étaient fait élever au prix de tant de souffrances : le peuple exaspéré se révolta, arracha leurs corps des sarcophages et les mit en pièces[1].

A côté de ces deux tyrans, la tradition place un monarque débonnaire, *Menkera*, fils de Khéops, et constructeur de la troisième pyramide. « Les actions de son père ne lui furent pas agréables : il rouvrit les temples et renvoya aux cérémonies religieuses et aux affaires le peuple réduit à l'extrême misère ; enfin il rendit la justice plus équitablement que tous les autres rois. Là-dessus on le loue plus que tous ceux qui ont jamais régné sur l'Égypte ; car non-seulement il rendait bonne justice, mais à qui se plaignait de son arrêt il faisait quelque présent pour apaiser sa colère[2]. » Ce pieux roi eut pourtant grandement à souffrir : il perdit sa fille unique et peu de temps après connut par un oracle qu'il n'avait plus que six ans à vivre. Pour se consoler, il fit enfermer le cadavre de son enfant dans une génisse de bois creux qu'il déposa dans Saïs et à qui l'on rendit les honneurs divins. Le moyen qu'il employa pour éluder l'oracle est original et mérite d'être rapporté. « Il envoya des reproches au dieu, se plaignant que son père et son oncle après avoir fermé les temples, oublié les dieux, opprimé les hommes, eussent vécu longtemps, tandis que lui, si pieux, devait périr si vite. L'oracle lui répondit que pour cela même sa vie serait abrégée, car il n'avait pas fait ce qu'il fallait faire. L'Égypte aurait dû souffrir cent cinquante ans, et les deux rois ses prédécesseurs l'avaient su, au contraire de lui. A cette réponse, *Mykerinos* se jugeant condamné, fabriqua nombre de lampes, les alluma chaque soir, à la nuit, et se mit à boire et à se donner du bon temps, sans jamais cesser, nuit et jour, errant sur les étangs et dans les bois, partout où il pensait trouver occasion de plaisir. Il avait machiné cela, afin de convaincre l'oracle de faux, et de vivre douze ans, les nuits comptant comme des jours[3]. »

1. Diodore de Sicile, I, 64. — 2. Hérodote, II, 129. — 3. Hérodote, II, 129-133.

Grâce aux découvertes récentes, il est aisé de discerner ce qu'il y a de vrai dans le récit des historiens grecs. Il est impossible que Khéphrên ait été le frère de Khéops : la durée des deux règnes s'y oppose entièrement. Même Khéphren ne fut pas le successeur immédiat de Khéops : les listes monumentales intercalent entre les deux un roi nommé *Doudew-râ*[1], dont il nous reste quelques souvenirs. Le règne très-court de ce prince, qui n'a d'ailleurs aucune importance historique, peut nous servir à expliquer l'un des points de la légende recueillie par les Grecs. Peut-être *Doud-ew-Râ* était-il le fils de *Khéops* et le frère aîné de *Khéphrên*. De là cette notion que *Khéphrên* était le frère de son prédécesseur immédiat, et comme *Doud-ew-Râ* disparut, sans laisser aucune trace dans la mémoire du peuple, cette notion que *Khéops* était le prédécesseur immédiat et par suite le frère aîné de *Khéphrên*.

L'impiété traditionnelle des deux rois n'est pas moins problématique que leur parenté. Les titres qu'ils prennent et ceux que portent les personnes de leur famille ou de leur cour témoignent du respect qu'ils marquaient pour la religion. *Khéphrên* s'appelle « l'Hor et le Set », « l'Hor, cœur puissant », « le bon Hor, le dieu grand, seigneur des diadèmes »; sa femme, la reine *Meri-sânkh*, est prêtresse de *Thot*[2]; un de ses parents, le prince *Khem-An*, était grand prêtre de *Thot* à *Sesoun* ou *Hermopolis*[3]. Enfin, une stèle dans laquelle la princesse *H'ont-sen* enregistre la construction de sa pyramide funéraire nous montre le *Khéops* historique édifiant et réparant des temples à l'inverse du *Khéops* légendaire. « L'Hor vivant, [celui qui écrase ses ennemis?], le roi d'Égypte (*Khouwou*), vivificateur, a trouvé le temple d'Isis, rectrice

1. De Rougé, *Recherches*, p. 52-54. M. de Rougé lit le nom *Râ-tot-ew* et identifie le prince avec le Rathoisès de Manéthon, cinquième roi de la quatrième dynastie. Mais l'analogie des autres noms force à lire *Doudew-râ*, comme on dit *Menkerâ*, et non pas *Râ-men-ka*. Il me semble donc qu'il faut renoncer et à la lecture et à l'identification proposées par M. de Rougé. — 2. Id., p. 54. — 3. Id., p. 62.

de la pyramide, près du temple du Sphinx, au nord-ouest du temple d'Osiris, seigneur du *Rosta*[1]; il a construit sa pyramide près du temple de cette déesse, et a construit la pyramide de sa royale fille, *H'ont-sen*, près de ce temple. — Il a fait à sa mère Isis, mère divine, à *Hathor*, dame des eaux [d'en haut][2]. Inscrivant sa donation sur une stèle, il lui a donné de nouveau un apanage, il a reconstruit son sanctuaire en pierre, et il trouva ces dieux dans son temple ». Suit la liste et l'image de ces dieux : Hor et Isis, sous plusieurs de leurs formes, *Nephthys*, *Selk*, *Phtah Sakht*, *Osiris*, *Hapi*. Derrière chaque image se trouvent indiquées les matières dont elle était faite : la barque d'Isis, l'épervier d'Hor, l'ibis de Thot étaient en bois doré; Isis était en or et en argent; Nephthys en bronze doré; *Sakht* en bronze[3]. Ailleurs, nous voyons que le même prince avait fait construire ou du moins réparer le temple d'*Hathor*, à *Denderah*[4]. Nous voilà bien loin du Khéops d'Hérodote qui fermait tous les temples de l'Égypte et proscrivait les dieux.

Khéops et *Khéphrên*, ou plutôt, comme les nomment les inscriptions, *Khouwou* et *Khâwrâ*, nous apparaissent comme des rois puissants, pieux envers la divinité et redoutables à leurs ennemis, non moins qu'à leurs sujets. *Khouwou* fit la guerre aux nomades du désert d'Arabie, et défendit victorieusement contre leurs attaques les établissements miniers que *Snewrou* avait fondés dans la péninsule du Sinaï[5]. Les prisonniers faits dans cette campagne furent sans doute employés, d'après l'usage, à la construction de sa pyramide. Est-ce à dire pour cela que la tradition populaire soit entièrement fausse et qu'il ait ménagé ses sujets? Le nombre des prisonniers, si grand qu'on le suppose, ne pouvait suffire à l'immensité de l'œuvre : il fallut avoir re-

1. Un des noms de l'Hadès égyptien. — 2. Le ciel, comme au premier chapitre de la Genèse. — 3. Mariette, *Notice des principaux monuments du musée de Boulaq*, 2e édit., p. 207-209. Cf. de Rougé, *Recherches*, p. 46-50. — 4. Dümichen, *Bauurkunde*, pl. XVI, *a*, *b*. — 5. Lepsius, *Denkm.*, II, 2.

cours aux Égyptiens de race pure et les mettre en réquisition, comme le rapporte Hérodote. « Il y eut une grande clameur d'un bout à l'autre de son empire! une clameur de l'oppressé contre l'oppresseur; une clameur de tourment et d'amère angoisse; une clameur telle qu'elle résonne encore dans ma mémoire tandis que j'écris; une de ces clameurs qui, depuis les jours de *Souphis*, se sont souvent élevées de la terre d'Égypte et ont percé les oreilles du seigneur des armées. Et *Souphis* s'en inquiéta? Pas plus que Mohammed-Ali ou Ibrahim-Pacha! Le caprice égoïste du tyran, que ce soit la grande pyramide ou le barrage, avance : qu'importent au maître les souffrances de son peuple[1]? » L'Égypte peut changer de religion, de langue et de race : que le souverain s'appelle pharaon, sultan ou pacha, la destinée du fellah est toujours la même. Les historiens grecs ont recueilli à quatre mille ans de distance l'écho des malédictions dont les Égyptiens chargèrent la mémoire de *Khouwou*. Rien n'empêche de croire que cette révolte dont parle Diodore[2] eut vraiment lieu : des statues de *Khâwrâ* brisées ont été retrouvées, près du temple du Sphinx, dans un puits où elles avaient été jetées anciennement, peut-être un jour de révolution[3].

L'idée de piété que la tradition populaire attachait au règne de *Menkerâ*, le *Mykerinos* d'Hérodote, est confirmée par le témoignage des monuments; non que ce prince ait, comme on le dit, rouvert les temples (nous avons vu qu'ils n'avaient jamais été fermés), mais il ordonna à l'un de ses fils, *Hor-doudou-w*, de parcourir les sanctuaires de l'Égypte, sans doute afin de restaurer ceux qui se trouveraient en mauvais état et de faire dans toutes les villes des fondations nouvelles. C'est au cours de cette inspection que le prince découvrit, suivant quelques documents, le chapitre LXIV du Rituel Funéraire, « à *Sésoun* (Hermopolis), aux pieds du dieu *Thot*, écrit en bleu sur une dalle d'albâ-

1. Osburn, *The Monumental History of Egypt*, t. I, p. 275-276. — 2. Diodore, I, 64. — 3. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé*, p. 7.

tre.... Le prince l'apporta au roi comme un objet miraculeux[1]. » Ces révélations de livres religieux ou scientifiques sont fréquemment mentionnées dans l'ancienne littérature égyptienne. Nous avons déjà vu que l'invention du chapitre LXIV est attribuée par quelques autorités au roi *Hesepti* et que le roi *Teta* passait pour avoir trouvé un livre de médecine dont nous possédons encore la meilleure part. Un autre traité de médecine récemment signalé remonterait de la même manière au règne de *Khéops*. Il avait été découvert à *Debmout*, une nuit, par un ministre de la déesse qui était entré dans la grande salle du temple et avait pénétré jusqu'au fond du sanctuaire. « Or, la terre était plongée dans les ténèbres, mais la lune brillait sur ce livre de tout côté. Il fut apporté, en grand merveille, à la sainteté du roi (*Khouwou*), le véridique[2]. » Le chapitre LXIV, résumé de la doctrine égyptienne sur la vie future et la condition de l'âme, est une des parties les plus obscures du *Livre des Morts* : « Tu viens à moi, » dit un scribe de l'époque des Ramessides, « bien muni de grands mystères, tu me dis au sujet [des formules] du prince *Hor-doud-ew* : « Tu n'y « as rien connu ni bien, ni mal. Un mur d'enceinte est « par devant que [nul profane ne saurait forcer]. » Toi, tu es un scribe habile, à la tête de ses compagnons, instruit [dans les livres], châtié de cœur, parfait de langue, et quand tes paroles sortent, une seule phrase de ta bouche est trois fois importante; tu m'as laissé muet de terreur[3]. » Les modernes qui ne saisissent pas toujours le sens de ces morceaux mystiques peuvent se consoler; les anciens Egyptiens n'étaient pas beaucoup plus avancés qu'eux.

Le sarcophage de *Menkerâ*, retrouvé dans la troisième pyramide, était l'un des plus admirables monuments de l'art égyptien à ces époques reculées. Il a péri sur la côte du Portugal avec le navire qui le transportait en Angleterre. Nous n'avons plus aujourd'hui que le couvercle

1. *Todtb.*, LXIV, 30-32; Birch, *On formulas relating to the heart*, dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 54-55. — 2. Birch, *Medical Papyrus with the name of Cheops*, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 61-64. — 3. *Papyrus Anastasi I*, pl. X, l. 8, — pl. XI, l. 4.

du cercueil en bois de sycomore dans lequel reposait la momie du pharaon. Ce cercueil, de forme humaine, pórte une inscription : « O l'Osiris, le roi des deux Égyptes (*Menkerâ*), vivant pour l'éternité, enfanté par le ciel, porté [dans le sein] de *Nout*, germe de *Seb!* Ta mère *Nout* s'étend sur toi en son nom d'abîme du ciel. Elle te divinise en mettant à néant tes ennemis, ô roi (*Menkerâ*), vivant pour l'éternité[1] ! »

Après ces trois pharaons on ne trouve plus à signaler qu'*Ases-ka-w*, successeur de *Menkerâ*, nommé *Asychis* par Hérodote, et *Sasychis* par Diodore de Sicile. « Il éleva dans le temple de *Phtah*, à Memphis, le portique méridional, le plus beau et le plus grand de tous; car, s'ils sont tous ornés de sculptures, si l'aspect de la construction y varie à l'infini, ce côté est plus varié et plus magnifique encore que les autres.... Dans l'intention de surpasser ses prédécesseurs, il bâtit en briques une pyramide où se trouve l'inscription suivante gravée sur une pierre : « Ne « me méprise pas à cause des pyramides de pierre; je l'em- « porte sur elles autant que Jupiter sur les autres dieux. « Car plongeant une pièce de bois dans un marais et réu- « nissant ce qui s'y attachait d'argile, on a fait la brique « dont j'ai été construite[2]. » Au témoignage de Diodore, Aseskaw aurait été l'un des cinq grands législateurs de l'Égypte : il aurait réglé avec le plus grand soin les cérémonies du culte, inventé la géométrie et l'art d'observer les astres[3]. Il rendit aussi une loi sur le prêt, par laquelle il permettait à tout particulier de mettre en gage la momie de son père, avec permission au prêteur de disposer du tombeau de l'emprunteur. Au cas où la dette n'était pas payée, le débiteur ne pouvait obtenir sépulture pour lui

1. Wyse, *Pyramids of Gizeh*, t. II, p. 86 sqq.; Ch. Lenormant, *Éclaircissements sur le cercueil de Mycerinus;* de Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 63-66. Je dois dire que ce cercueil se rapproche plus du type de la vingt-cinquième dynastie que du type de l'Ancien Empire; peut-être le premier cercueil, tombé en poussière, a-t-il été remplacé à cette époque par le cercueil dont nous avons les débris. — 2. Hérodote, II, 136. — 3. Diodore, I, 94.

ou pour aucun des siens, ni dans la tombe paternelle, ni dans aucune autre tombe[1].

Les rois de la cinquième dynastie entreprirent au dehors plusieurs guerres heureuses contre les nomades d'Asie; au dedans, ils s'occupèrent à construire leurs pyramides funéraires, à réparer les temples, à élever des villes nouvelles[2]. Somme toute, ils maintinrent l'Égypte au point de prospérité et de grandeur où les rois de la dynastie précédente avaient su l'élever[3].

De la littérature égyptienne pendant la période memphite.

Dans un des tombeaux de Gizeh, un grand fonctionnaire des premiers temps de la sixième dynastie prend le titre de

1. Hérodote, II, 136. — 2. De Rougé, *Recherches*, p. 83. — 3. Voici, restitué aussi complétement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des troisième, quatrième et cinquième dynasties :

IIIe DYNASTIE MEMPHITE.			
I	BEBI (T'AT'I)	I	Νεχερωφής.
II	NEB-KA	II	Τόσορθρος.
III	TSESAR	III	Τύρεις.
IV	TSESAR-TETA	IV	Σέσωχρις.
V	SETÈS	V	Σώυφις.
VI	NOWERKARÂ	VI	Τοσέρτασις.
VII	NEB-KA-RÂ	VII	Ἄχης.
VIII	H'OUNI	VIII	Σήφουρις.
IX	SNEWROU	IX	Κερφέρης.

IVe DYNASTIE MEMPHITE.			
I	KHOUWOU	I II	Σώρις Σούφις (Χέοψ)
II	DOUD-EW-RÂ		?
III	KHÂWRÂ	III	Σούφις (Χεϐρὴν).
IV	MENKERÂ	IV	Μενχέρης (Μυκερῖνος)
V	ASES-KA-W		?
		V	Ῥατοίσης.
		VI	Βίχερις.
		VII	Σεϐερχέρης.
		VIII	Θαμφθὶς.

Ve DYNASTIE MEMPHITE.			
I	OUSOUR-KA-W	I	Οὐσερχέρης.
II	SAH'OURÂ	II	Σέρρης.
III	KAKA		?
IV	NOWERAR-KARÂ	III	Νεφερχέρης.
V	ASESKARÂ	IV	Σισίρης.
VI	OUSOURENRÂ AN	V VI	Χέρης. Ῥαθούρης.
VII	MENKEH'OR	VII	Μενχέρης.
VIII	TATKERÂ ASSA	VIII	Ταγχέρης.
IX	OUNAS	IX	Ὄννος.

Gouverneur de la maison des livres[1]. Cette simple mention jetée incidemment entre deux titres plus élevés suffirait, à défaut d'autres, pour nous montrer le développement extraordinaire qu'avait pris dès lors la civilisation égyptienne. Non-seulement il y avait déjà une littérature, mais cette littérature était assez considérable pour remplir des bibliothèques, et son importance assez grande pour qu'un des fonctionnaires de la cour fût attaché spécialement à la *Conservation* de la bibliothèque royale. Il avait sans doute à sa garde, avec les œuvres contemporaines, des livres écrits sous les premières dynasties, des livres datés de Ména et peut-être des rois antérieurs à Ména. Le fonds de cette bibliothèque devait se composer d'ouvrages religieux, de chapitres du *Livre des Morts*, copiés d'après les textes authentiques conservés dans les temples ; de traités scientifiques sur la géométrie, la médecine et l'astronomie ; de livres historiques où étaient conservés les dits et faits des anciens rois, ensemble le nombre des années de leur vie et la durée exacte de leur règne ; des manuels de philosophie et de morale pratique ; peut-être aussi quelques romans[2]. Tout cela, si nous l'avions, formerait « une bibliothèque qui serait bien plus précieuse pour nous que celle d'Alexandrie[3] ; » par malheur, nous ne possédons plus de tant de richesses que les fragments d'un recueil philosophique. Pour tout le reste, nous en sommes réduits à de rares indications qui, éclairées et complétées au moyen des données monumentales, nous permettent à peine de déterminer avec quelque certitude l'étendue des connaissances qu'avaient alors les Égyptiens.

Dès les premiers jours, les astronomes égyptiens reconnurent qu'un certain nombre des astres qui brillaient au-dessus de leurs têtes paraissaient animés d'un mouvement de translation à travers les espaces, tandis que les autres demeuraient immobiles. Cette observation, répétée maintes et maintes fois, les conduisit à établir la distinction des

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 50. — 2. Un fragment de conte, écrit d'après un manuscrit antérieur, sous la XII[e] dyn. (*Pap. de Berlin*, III) pourrait bien remonter jusqu'à la V[e]. — 3. De Rougé, *Recherches*, p. 73.

étoiles voyageuses « qui ne reposent jamais » (*âkhimou-ourdou*) et des étoiles fixes qui « jamais ne bougent » (*âkhi-mou-sekou*). Ils comptèrent parmi les premières « Hor, guide des espaces mystérieux » (*Har-tap-sheta-ou*), notre Jupiter, que son éclat fit mettre à la tête des planètes; « Hor, générateur d'en haut » (*Har-ka-her*), Saturne, la plus éloignée des planètes que l'œil humain puisse apercevoir sans le secours des instruments; *Harmakhis*, Mars, que sa couleur rougeâtre fit appeler aussi *Har-desher*, l'Hor rouge, et dont le mouvement rétrograde en apparence à certains moments de l'année ne leur échappa point; *Se-vek* ou Mercure; Vénus enfin, qui dans son rôle d'étoile du matin se nomme *Douâou*, et *Bennou* peut-être dans son rôle d'étoile du soir [1]. Il semble même résulter de textes fort anciens qu'ils assimilaient la terre aux planètes et lui attribuaient un mouvement de translation analogue à celui de Mars ou de Jupiter [2]. Le soleil lui-même, ce centre fixe de tous les systèmes anciens, subit chez eux la loi du mouvement universel et voyagea dans le ciel en compagnie des étoiles errantes [3].

Pour les astronomes égyptiens comme pour l'écrivain du premier chapitre de la Genèse, le ciel est une masse liquide qui enserre la terre de toutes parts, et repose sur l'atmosphère comme sur un fondement solide. Nous avons déjà vu comme aux jours de la création, quand le chaos se résolut en ses éléments, le dieu *Shou* souleva les eaux d'en haut et les répandit dans l'espace [4]. C'est sur cet océan céleste, le *Nou*, que flottent les planètes et généralement tous les astres. Les monuments nous les montrent figurés par des génies à formes humaines ou animales et naviguant chacun dans sa barque à la suite d'Osiris. Une autre théorie, aussi répandue que la première, présentait les étoiles fixes comme des lampes (*khàbesou*) suspendues à la

1. De Rougé, *Recherches sur le nom égyptien des planètes*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1856, p. 18-21, 25-28. — 2. Chabas, *Sur un texte égyptien relatif au mouvement de la terre*, dans la *Zeitschrift*, 1864, p. 91-103. — 3. *Papyrus de Berlin*, n° VIII, l. 56. — 4. Voy. p. 30.

voûte céleste et qu'une puissance divine allumait chaque soir pour éclairer les nuits de la terre. Au premier rang de ces astres-lampes, on mettait les décans, simples étoiles ou groupes d'étoiles en rapport avec les trente-six ou trente-sept décades dont se composait l'année égyptienne : *Sopt* ou *Sothis*, saint à Isis ; Orion-*Sahou*, notre Sirius, consacré à Osiris et considéré par quelques-uns comme le séjour des âmes heureuses ; les Pléiades, les Hyades, et beaucoup d'autres dont les noms anciens n'ont pu encore être identifiés d'une manière certaine avec les noms modernes. Bref, toutes les étoiles qu'on peut apercevoir à l'œil nu avaient été relevées, enregistrées, cataloguées avec soin. Les observatoires de la Haute et de la Basse Égypte, à Denderah, Théni, Memphis, Héliopolis, signalaient leurs phases et dressaient chaque année des tables de leurs levers et de leurs couchers dont quelques débris sont arrivés jusqu'à nous.

De tous ces astres, le mieux connu et le plus important était l'astre d'Isis, Sirius, que les Égyptiens nommaient *Sopt*, d'où les Grecs ont fait *Sothis*. Son lever héliaque, qui marquait le commencement de l'inondation, marquait aussi le commencement de l'année civile, si bien que tout le système chronologique du pays reposait sur lui. L'année primitive des Égyptiens, ou du moins la première année que nous leur connaissions historiquement, se composait de douze mois de trente jours chaque, soit en tout trois cent soixante jours. Ces douze mois étaient partagés en trois saisons de quatre mois : la *saison du commencement* (*Shà*), qui répond au temps de l'inondation ; la *saison des semailles* (*Pro*), qui répond à l'hiver ; la *saison des moissons* (*Shemou*), qui répond à l'été. Chaque mois se composait de trois décades ; chaque jour et chaque nuit se divisait en douze heures : si bien que midi répondait à la sixième heure du jour, et minuit à la sixième heure de la nuit.

Ce système, pour simple qu'il parût, avait ses inconvénients qu'on ne tarda pas à reconnaître. Entre l'année des Égyptiens telle qu'elle était alors et l'année tropique, il y

avait une différence de cinq jours un quart ; à chaque douze mois qui s'écoulèrent, l'écart entre l'année égyptienne et l'année fixe augmenta de cinq jours un quart, et par suite les saisons cessèrent de s'accorder avec les phases de la lune. Des observations nouvelles faites sur le cours du soleil décidèrent les astronomes à intercaler chaque année, après le douzième mois, et avant le premier jour de l'année suivante, cinq jours complémentaires qu'on nomma *les cinq jours en sus de l'année* ou jours *épagomènes*. L'époque de ce changement était si ancienne que nous ne saurions lui assigner aucune date et que les Égyptiens eux-mêmes l'avaient reportée jusque dans les temps mythiques antérieurs à l'avénement de Ména. « Rhéa (*Nout*) ayant eu un commerce secret avec Kronos (*Seb*), le soleil (*Râ*), qui s'en aperçut, prononça contre elle un charme qui l'empêcha d'accoucher dans aucun mois et dans aucune année ; mais Hermès (*Thot*), qui avait de l'amour pour la déesse, joua aux dés avec la Lune et lui gagna la soixantième partie de chaque jour, dont il forme cinq jours qu'il ajouta aux trois cent soixante autres jours de l'année[1]. »

Dans ce système, l'année vague de trois cent soixante-cinq jours ne répond pas encore exactement à l'année astronomique de trois cent soixante-cinq jours et quart. Il y eut donc tous les quatre ans un retard d'un jour sur cette année, si bien que pour 365 $\times$ 4 ou 1460 années astronomiques, on compta 1461 années civiles écoulées. Au bout de quatorze siècles et demi, l'accord, si longtemps rompu, était parfait de nouveau : le commencement de l'année civile coïncidait alors, et pour une fois seulement, avec celui de l'année astroeomique ; le commencement de ces deux années coïncidait avec le lever héliaque au matin de Sirius-Sothis et par suite avec le début de l'inondation. Les prètres célébrèrent le lever de l'astre par des fêtes solennelles, dont l'origine devait remonter plus haut que les rois de la première dynastie, au temps des *Shesou-Hor*, et don-

1. *De Iside et Osiride*, c. 22.

nèrent à la période de 1460 = 1461 qui ramenait cette coïncidence merveilleuse le nom de *période sothiaque*.

De la littérature mathématique de l'époque, nous ne connaissons rien. Les monuments nous prouvent cependant que dès le temps des pyramides la géométrie devait être fort avancée : sinon la géométrie théorique, au moins la géométrie pratique, celle qui sert à mesurer les surfaces et à calculer le volume des corps solides. Les architectes qui ont bâti les pyramides et les grands tombeaux de *Saqqarah* étaient nécessairement des géomètres fort estimables. Malheureusement nous n'avons plus rien des livres dans lesquels ils enregistraient leurs doctrines : le seul traité de géométrie qui nous soit parvenu est postérieur de deux mille ans au moins à l'âge des pyramides, et nous donne l'état de la science pour les temps relativement modernes de la dix-neuvième dynastie.

Pour nous figurer ce que pouvait être la médecine égyptienne, nous n'en sommes pas réduits à de simples inductions. Outre un traité dont l'invention était attribuée au règne de Chéops et qui n'a pas encore été publié, nous possédons deux livres : le premier, composé en partie sous le roi Menkera, renferme aussi des recettes attribuées à des savants étrangers [1] ; le second, trouvé sous Hesepti, aurait été complété par Send [2]. Les manuscrits de ces deux ouvrages remontent à la XVIII[e] et la XIX[e] dynastie : le texte avait dû s'en modifier à la longue, mais l'ancienneté de leur origine les maintenait dans les écoles. Ils faisaient sans doute partie de cette bibliothèque du temple d'*Imhotep*, à Memphis, qui existait encore aux temps romains et fournissait des remèdes aux médecins grecs [3].

L'Égypte est naturellement un pays fort sain. « Les

1. G. Ebers, *Papyros Ebers, der Hermetische Buch über Arzeneimittel der alten Ægypten*, Leipzig, 1875. Chabas, *Détermination d'une date certaine*, Paris, 1877, in-4°. — 2. Brugsch, dans le *Recueil de monuments égyptiens*, t. II, p. 101-120, et pl. LXXXV-CVII ; Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 1re série, p. 55-79. — 3. Galien, *de Compos. medic. sec. gen.*, l. V, c. 2.

Égyptiens, disait Hérodote, sont les mieux portants de tous les mortels. » Ils n'en étaient que plus attentifs à soigner leur santé. « Chaque mois, trois jours de suite, ils provoquent des évacuations au moyen de vomitifs et de clystères; car ils pensent que toutes les maladies de l'homme viennent des aliments[1]. » — « La médecine chez eux est partagée : chaque médecin s'occupe d'une seule espèce de maladie et non de plusieurs. Les médecins en tous lieux abondent, les uns pour les yeux, les autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maux internes[2]. » Il ne semble pas que cette division dont parle Hérodote a été aussi absolue que l'historien a bien voulu le dire. Le même individu pouvait traiter toutes les maladies en général; seulement, pour les maux d'yeux et pour quelques autres affections, il y avait comme chez nous des spécialistes que l'on consultait de préférence aux praticiens ordinaires. Si le nombre en paraissait considérable à l'historien grec, cela tient à la constitution médicale d'un pays où les ophthalmies et les maladies intestinales, par exemple, sont encore aujourd'hui plus fréquentes que partout en Europe.

La médecine théorique ne semble pas avoir fait de grands progrès, bien que les pratiques de la momification eussent dû fournir aux médecins l'occasion d'étudier à loisir l'intérieur du corps humain. Une sorte de crainte religieuse ne leur permettait pas plus qu'aux médecins chrétiens du moyen âge de mettre en pièces, dans un but de pure science, le cadavre qui devait reprendre vie un jour. Leur horreur pour quiconque rompait l'intégrité du corps humain était si grande, que l'embaumeur chargé de pratiquer les incisions réglementaires était l'objet de l'exécration universelle. Toutes les fois qu'il venait d'exercer son métier, les assistants le poursuivaient à coups de pierres et l'auraient assommé sur place s'il ne s'était enfui à toutes jambes. De plus, les règlements médicaux n'étaient pas de nature à encourager les recher-

1. Hérodote, II, 77. — 2. Hérodote, II, 84.

ches scientifiques. Les médecins devaient traiter le malade d'après les règles posées dans certains livres d'origine réputée divine. S'ils s'écartaient des prescriptions sacrées, c'était à leurs risques et périls : en cas de mort du patient, ils étaient convaincus d'homicide volontaire et punis comme assassins[1].

Le seul point que nous connaissions de leurs doctrines est la théorie des esprits vitaux. Le corps renfermait un certain nombre de vaisseaux qui charriaient des esprits vivifiants. « La tête a trente-deux vaisseaux qui amènent des souffles à son intérieur; ils transmettent les souffles à toutes les parties du corps. Il y a deux vaisseaux aux seins qui conduisent la chaleur au fondement.... Il y a deux vaisseaux de l'occiput, deux du sinciput, deux à la nuque, deux aux paupières, deux aux narines, deux à l'oreille droite par lesquels entrent les souffles de la vie; il y en a deux de l'oreille gauche, par lesquels entrent les souffles[2]. » Les souffles dont il est question dans ce passage sont appelés ailleurs « les bons souffles, les souffles délicieux du Nord. » Ils pénétraient dans les veines et les artères, se mêlaient au sang qui les entraînait par tout le corps, faisaient mouvoir l'animal et le portaient pour ainsi dire. Au moment de la mort, « ils se retirent avec l'âme, « le sang se coagule, les veines et les artères se vident et « l'animal périt[3]. »

Les maladies dont il est question dans les *Papyrus* ne sont pas toujours faciles à reconnaître. Ce sont, autant qu'on peut en juger, des ophthalmies, des varices ou des ulcères aux jambes, une sorte d'érysipèle, le « ver », « la maladie divine mortelle » le *divinus morbus* des Latins, l'épilepsie. Un chapitre spécial traite de quelques points relatifs à la conception et à l'accouchement. La diagnose est donnée dans plusieurs cas et permettrait peut-être à un médecin de reconnaître la nature de l'af-

1. Diodore de Sicile, I, 82. — 2. *Papyrus médical de Berlin*, pl. XV, l. 5; pl. XVI, l. 3. Cf. Chabas, *Mél. égypt.*, I, p. 63-64. — 3. *Pœmander* (édit. Parthey), X.

fection. Voici celle d'une sorte d'inflammation : « Lourdeur au ventre; le col du cœur, malade; au cœur, inflammation, battements accélérés. Les vêtements pèsent sur le malade; beaucoup de vêtements ne le réchauffent pas. Soifs nocturnes. Le goût pervers, comme celui d'un homme qui a mangé des fruits de sycomore. Chairs amorties comme celles d'un homme qui se trouve mal. S'il va à la selle, son ventre est enflammé et refuse de s'exonérer [1]. »

Les médicaments indiqués sont de quatre sortes : pommades, potions, cataplasmes et clystères. Ils sont composés chacun d'un assez grand nombre de substances empruntées à tous les règnes de la nature. On trouve citées plus de cinquante espèces de végétaux, depuis des herbes et des broussailles jusqu'à des arbres, tels que le cèdre dont la sciure et les copeaux passaient pour avoir des propriétés lénitives, le sycomore et maints autres dont nous ne comprenons plus les noms antiques. Viennent ensuite des substances minérales, le sulfate de cuivre (?), le sel, le nitre, la pierre memphite (*aner sopd*) qui, appliquée sur des parties malades ou lacérées, avait, dit-on, des vertus anesthésiques. La chair vive, le cœur, le foie, le fiel, le sang frais ou desséché de divers animaux, le poil et la corne de cerf, jouaient un grand rôle dans la confection de certains onguents souverains contre les inflammations. Les ingrédients constitutifs de chaque remède étaient pilés ensemble, bouillis et passés au linge. Ils avaient d'ordinaire pour véhicule l'eau pure; mais souvent on les mélangeait avec des liquides d'espèces variées, la bière (*haq*), la bière douce (*haq notsem*) ou tisane d'orge, le lait de vache et de chèvre, l'huile d'olive verte et l'huile d'olive épurée (*baq notsem*), ou même, comme dans la médecine de Molière, l'urine humaine ou animale. Le tout, sucré de miel, se prenait chaud matin et soir.

Mais les maladies n'avaient pas toujours une origine naturelle. Elles étaient souvent produites par des esprits

1. *Papyrus de Berlin*, pl. XIII, . 3-6. Cf. Brugsch, *l. l.*, p. 112-113.

malfaisants qui entraient dans le corps de l'homme et trahissaient leur présence par des désordres plus ou moins graves. En traitant les effets extérieurs, on parvenait tout au plus à soulager le patient. Pour arriver à la guérison complète, il fallait supprimer la cause première de la maladie en éloignant par des prières l'esprit possesseur. Une bonne ordonnance de médecin se composait de deux parties : d'une formule magique et d'une formule médicale. Voici une conjuration destinée à corroborer l'action d'un vomitif : « O démon qui loges dans le ventre d'un tel fils d'une telle, [ô toi] dont le père est nommé *Celui qui abat les têtes*, dont le nom est *Mort*, dont le nom est *Mâle de la Mort*, dont le nom est *Maudit* pour l'éternité[1] ! » Pour guérir le mal de tête on n'avait qu'à dire : « Le devant [de la tête] est aux chacals divins, le derrière [de la tête] est un pourceau de Râ. Place-les sur un brasier ; quand l'humeur qui en sortira aura atteint le ciel, il en tombera une goutte de sang sur la terre. Ces paroles devront être répétées quatre fois[2]. » Si ce galimatias ne guérissait pas le malade, au moins le débarrassait-il des terreurs superstitieuses dont il était assailli. Le médecin, après avoir calmé l'esprit du patient, pouvait essayer sur le corps l'efficacité des remèdes traditionnels. L'invocation magique passait pour anéantir la cause mystérieuse ; le traitement combattait les manifestations visibles du mal.

Le Papyrus donné par M. Prisse à la Bibliothèque nationale de Paris renferme les seuls fragments qui nous restent de la philosophie primitive des Egyptiens[3]. Il fut écrit sans doute sous l'un des premiers règnes de la douzième dynastie, et renferme les œuvres de deux auteurs dont l'un vivait sous la troisième, l'autre sous la

1. *Papyrus de Leyde*, I, 348, verso; pl. XIII, l. 5-6. Cf. Pleyte, *Études égyptologiques*, t. I, p. 145-146. — 2. Id., pl. IV, l. 9-10. Cf. Pleyte, *Études*, t. I, p. 61-62. — 3. Ce Papyrus a été publié à Paris, en 1847, chez Franck, in-folio; il a été analysé par M. Chabas, dans la *Revue archéologique*, 1re série, t. XIV, p. 1 sqq., et traduit en anglais par M. Heath, en allemand par M. Lauth.

cinquième : ce n'est donc pas sans raison qu'on l'a nommé *le plus ancien livre du monde.* Incomplet au début, il contient d'abord la fin d'un traité de morale composé par un certain *Kaqimna* à l'avénement du Pharaon Snewrou. Venait ensuite un ouvrage aujourd'hui perdu : un des possesseurs antiques du Papyrus l'avait fait effacer afin de lui substituer un autre morceau qui n'a jamais été écrit. Les quinze dernières pages sont remplies par un opuscule déjà célèbre dans la science sous le nom d'*Instructions de Ptahhotep.*

Ce Ptahhotep était fils d'un roi de la cinquième dynastie. Il était sans doute assez âgé à l'époque où il écrivit son livre, car il entre en matières par un portrait peu flatté de la vieillesse. « Le nomarque Ptahhotep dit : O Hanhan [1], seigneur du grand âge, quand la vieillesse se produit, l'impuissance arrive et la faiblesse [enfantine] vient à nouveau. Le vieillard reste couché, souffrant, chaque jour ; les deux yeux se rapetissent, les deux oreilles s'amoindrissent, la force s'use : plus de repos du cœur. La bouche se tait : elle ne parle plus. Le cœur s'obscurcit : il ne se rappelle plus hier. Les os souffrent à leur tour. Le bon tourne en mauvais : le goût s'en va tout à fait. La vieillesse rend un homme misérable en toutes choses : le nez se bouche, il ne respire plus. C'est fatigue égale de se tenir debout ou de s'asseoir. Dans la condition où je suis que fera un autre vieillard? Lui dirai-je les paroles de ceux qui ont écouté l'histoire des temps antérieurs, celles que les dieux eux-mêmes ont écoutées? Agis selon elles, repoussant le mal des êtres intelligents; attaque les maudits (?) ! » La Sainteté de ce Dieu [2] a dit : « Instruis-le dans les paroles du passé, et il fera l'étonnement des enfants des grands; ce qu'on entendra près de lui, pénétrera, car ce sera justesse de cœur. Ce qu'il dira ne donnera jamais de satiété [3]. » Comme on voit, c'est afin de montrer aux vieil-

1. C'est le nom d'un dieu, peut-être d'Osiris. — 2. C'est le dieu *Hanhan* qui répond à l'invocation de Ptahhotep. — 3. *Papyrus Prisse,* pl. IV, l. 1; pl. V, l. 7.

lards le moyen de se rendre utiles que Ptahhotep prend le calame en main. Il veut leur enseigner la sagesse des ancêtres, afin qu'ils puissent l'enseigner à leur tour aux jeunes gens et maintenir la vertu dans le monde.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cette œuvre une grande profondeur de conception. Les analyses savantes, les distinctions raffinées, les abstractions métaphysiques n'étaient pas de mode à l'époque de Ptahhotep. On négligeait les idées spéculatives pour les faits positifs, la théorie pour la pratique : on observait l'homme, ses passions, ses habitudes, ses tentations, ses défaillances, non pas afin de construire à ses dépens un système de philosophie nouveau, mais afin de réformer ce que sa nature a d'imparfait en soi, et de montrer à l'âme le chemin de l'éternité glorieuse. Aussi Ptahhotep ne se met-il pas en frais d'inventions et de déductions. Il donne les réflexions et les conseils qui lui viennent à l'esprit, tels qu'ils lui viennent, sans les grouper et sans en tirer la moindre conclusion d'ensemble. La science est utile pour arriver à la connaissance du bien : il recommande la science. La douceur envers les subalternes est nécessaire au salut : il fait l'éloge de la douceur. Le tout est entremêlé de conseils sur la conduite à tenir dans les diverses circonstances de la vie, quand on se trouve devant un homme impérieux, quand on va dans le monde, quand on prend femme. « Si tu es sage, munis bien ta maison ; aime ta femme sans querelles, nourris-la, pare-la, c'est le luxe de ses membres. Parfume-la, réjouis-la, le temps que tu vis : c'est un bien qui doit être digne de son possesseur. Ne sois pas brutal[1]. » Analyser en détail un tel ouvrage est impossible : le traduire entièrement, plus impossible encore. La nature du sujet, l'étrangeté de certains préceptes, la tournure du style, tout concourt à dérouter l'étudiant et à l'égarer dans ses recherches. Dès les temps les plus reculés, la morale a été considérée comme une science bonne et louable en elle-même, mais tellement rebattue

1. *Papyrus Prisse*. Pl. X, l. 9-10

qu'on ne peut la rajeunir que par la forme. Ptahhotep n'a pas échappé aux nécessités du genre qu'il avait choisi. D'autres avaient dit et bien dit avant lui les vérités qu'il prétendait exprimer de nouveau : il lui fallut, pour allécher le lecteur, chercher des formules imprévues et piquantes. Il n'y a pas manqué : dans certains cas il a su donner tant de recherche à sa pensée que le sens moral de la phrase nous échappe sous le déguisement des mots.

De la sixième à la onzième dynastie.

Il semble que le passage de la cinquième à la sixième dynastie ne se fit pas sans trouble. Tandis qu'un roi Teta continuait à Memphis la lignée de Ména, un autre prince originaire d'Abou (Éléphantine)[1] ou plutôt d'Aboud (Abydos), Ousor-ka-râ Ati, l'Othoès de Manéthon, régnait dans le sud de l'Égypte. Il fut, dit-on, tué par un de ses gardes[2], mais la couronne n'en resta pas moins dans sa famille, et passa à Meri-Râ Papi Ier, au détriment des derniers rejetons de la cinquième dynastie.

A partir de Meri-Râ Papi Ier (Phios), l'autorité de Memphis sur le reste de l'Égypte commença de décliner. Les princes de la dynastie nouvelle, sans abandonner l'ancienne capitale, paraissent lui avoir préféré les villes de la Moyenne Égypte, et surtout Abydos, dont la nécropole a conservé tant de souvenirs de leur passage. Du reste, ils ne laissèrent pas la grandeur du pays péricliter entre leurs mains : ils l'agrandirent et portèrent leurs conquêtes plus loin qu'aucun autre Pharaon n'avait fait avant eux. Papi Ier, le second roi de la dynastie, en est aussi le héros. Pendant un règne qui dura au moins dix-huit ans, son activité ne se ralentit jamais. Secondé habilement par Ouna, son premier ministre, il reprit sur les nomades asiatiques les établissements du Sinaï que ses prédécesseurs avaient perdus, soumit l'Éthiopie et couvrit l'Égypte de monuments.

1. Manéthon, édit. Unger, p. 101-102, d'après la correction de Lepsius. — 2. Manéthon, édit. Unger, p. 101.

Ouna avait débuté tout enfant à la cour du roi Teta. D'abord simple page (*porte-couronne*), il avait bientôt obtenu un emploi au ministère du labourage et un titre sacerdotal de peu d'importance. Papi le prit en grande amitié dès le début de son règne et lui donna successivement les charges d'*ami*, de *surveillant des prophètes de la pyramide funéraire*, d'*auditeur*, dont il s'acquitta mieux que personne avant lui; aussi fut-il envoyé à *Rouwou* chercher dans les carrières un bloc de pierre blanche pour en faire un sarcophage. L'activité dont il fit preuve en cette occasion lui valut de nouvelles faveurs : il fut élevé à la dignité d'*ami royal*, nommé surintendant de la maison de la reine, et prit peu à peu la direction de toutes les affaires. « Je faisais, dit-il, toutes les écritures avec l'aide d'un seul secrétaire. » L'Égypte n'eut pas à se plaindre de son administration. Les mines du Sinaï, exploitées avec plus de suite et soumises à des inspections régulières, donnèrent des résultats qu'on n'avait jamais obtenus auparavant. Une route fut tracée à travers le désert de Coptos à la mer Rouge et ouvrit une nouvelle voie au commerce. L'exploitation des carrières de Rohannou fut poussée avec vigueur, et bien que tous les monuments édifiés alors aient disparu sans laisser aucun vestige, les inscriptions sont là pour témoigner de l'activité avec laquelle furent menés les travaux de construction. Une ville nouvelle fut fondée dans l'Heptanomide. Le temple d'Hathor à Denderah, élevé par les *serviteurs d'Hor* aux temps fabuleux de l'histoire d'Égypte et ruiné depuis, fut rebâti en entier sur les plans primitifs qu'on retrouva par hasard. Cette piété envers l'une des divinités les plus vénérées fut récompensée comme elle méritait l'être par le titre de *fils d'Hathor* que Papi fit désormais insérer dans son cartouche royal.

Au dehors, le ministère d'Ouna fut signalé par la soumission de la Nubie et par une série d'expéditions victorieuses contre les *Aamou* et contre certaines tribus de la Syrie du sud, les *Heroushâ*, qui s'étaient révoltées contre Pharaon. Les *Heroushâ* formaient, paraît-il, une nation puissante : ce ne fut pas trop pour les vaincre de toutes les

forces de l'Égypte. «Sa Sainteté eut à repousser les *Aamou* et les *Heroushâ*. Sa Sainteté fit une armée de plusieurs fois dix mille soldats, pris dans le pays tout entier, depuis Éléphantine jusqu'à la terre du Nord, dans toutes les maisons, dans les villes, dans les places fortes, dans le pays d'*Aarethet*, parmi les nègres du pays de ....m, parmi les nègres du pays d'Amam, parmi les nègres du pays de Ouaouat, parmi les nègres de Kaaou, parmi les nègres du pays de Tomam, et Sa Sainteté m'envoya à la tête de cette armée. Voici que les généraux, voici que les chambellans, voici que les *amis* du palais, voici que les chefs, les princes des villes du midi et du nord, les *amis dorés*, les chefs des prophètes du midi et du nord, les intendants des temples à la tête des capitaines du midi et du nord, des villes et des temples, instruisirent les nègres de ces régions » Ce ne fut pas une mince affaire d'organiser ces recrues d'un nouveau genre. « C'était moi qui les dirigeais, » ajoute Ouna, et, à travers les phrases mutilées qui suivent on devine les difficultés de toute nature contre lesquelles il dut lutter. On eut, paraît-il, quelque peine à organiser le service des vivres et de l'habillement. A force de patience et d'industrie, l'ordre finit par s'établir et l'expédition se mit en campagne.

« Cette armée alla [en paix] : elle entra, comme il lui plut, au pays des [*Heroushâ*]. Cette armée [alla] en paix : elle écrasa le pays des *Heroushâ*. Cette armée alla en paix : elle fit brèche dans [toutes leurs] enceintes fortifiées. [Cette armée alla] en paix : elle coupa leurs figuiers et leurs vignes. Cette armée alla en paix : elle incendia [tous leurs blés]. Cette armée alla en paix : elle massacra leurs soldats par myriades. Cette armée alla en paix : [elle emmena leurs hommes, leurs femmes et leurs enfants] en grand nombre, comme prisonniers vivants, ce dont Sa Sainteté se réjouit plus que de toute autre chose. » Ces prisonniers, employés aux travaux publics ou vendus comme esclaves à des particuliers, contribuèrent pour leur part à la prospérité du règne de Papi. « Sa Sainteté m'envoya [pour écraser ses ennemis, et j'allai] cinq fois frapper la terre des Heroushâ

pour abattre leur rébellion avec cette armée; et j'agis de telle sorte que le roi fut satisfait de cela plus que de toute autre chose. » Malgré ces victoires répétées, la guerre n'était pas encore terminée: « On vint dire que des barbares s'étaient assemblés au pays de Takhebà (?). Je partis encore dans des navires avec cette armée, et je pris terre aux extrémités reculées de cette région, au nord du pays des Heroushâ. Voici que cette armée se mit en chemin : elle les battit tous, et détruisit tous ceux d'entre eux qui s'étaient assemblés. » Cette affaire décisive mit fin à la lutte et entraîna la soumission complète des ennemis. Au retour de ces expéditions, Ouna, déjà comblé d'honneurs, reçut la faveur la plus insigne qu'un roi pût accorder à un sujet, la permission de garder ses sandales dans le palais et même en la présence de Pharaon.

La paix régnait à l'intérieur : au dehors, la Nubie, la Libye et les parties de la Syrie contiguës au Delta reconnaissaient la suzeraineté de l'Égypte. Jamais, depuis Khéops, le pays n'avait été plus puissant et plus heureux. Papi ne jouit pas longtemps de sa gloire. Peu de temps après le retour d'Ouna, il mourut laissant la couronne à *Mer-en-Râ* (*Ment-em-saw?*), l'aîné des fils qu'il avait eus de sa seconde femme la reine *Raoumeri-ânkh-nas*.

Merenrâ n'eut pas de longues guerres à soutenir. Le souvenir des victoires de son père était encore trop présent à l'esprit des barbares pour qu'ils éprouvassent la tentation de se révolter. Ouna, qui avait tant fait pour la grandeur du roi précédent, fut confirmé dans tous ses emplois et reçut de nouvelles charges. Il fut nommé prince gouverneur des pays du Sud depuis Éléphantine jusqu'à la pointe du Delta: « Jamais sujet n'avait eu cette dignité auparavant. » Selon l'usage, il commença par suspendre les autres travaux pour s'occuper sans retard du tombeau destiné au nouveau roi. La construction de la pyramide funéraire le força à entreprendre, dans les pays soumis à son autorité, plusieurs voyages longs et difficiles. « Sa Sainteté m'envoya au pays d'Abeha pour y chercher le sarcophage royal avec son couvercle et le pyramidion précieux de la pyramide funéraire

Hont-Khâ-nower de *Merenrâ.* Sa Sainteté m'envoya vers Éléphantine pour en rapporter le granit du naos et du seuil, le granit des corniches (?) et des linteaux (?), pour ramener le granit des portes et des seuils de la chambre (?) supérieure de la pyramide *Hont-Khâ-nower* de *Merenrâ.* Je partis pour la pyramide *Nower-Khâ* de *Merenrâ* avec six chalands, trois bateaux de transport, trois radeaux (?) et un navire de guerre : jamais dans le temps d'aucun ancêtre *Abeha* ou Éléphantine n'avaient construit navires de guerre. Sa Sainteté m'envoya au pays de Hanoub pour en rapporter une grande table à libations en albâtre du pays de Hanoub. Je lui fis amener cette table à libations en dix-sept jours. » Pour mettre à flot et transporter tous ces blocs de pierre, il avait fallu entreprendre et mener à bonne fin quantité de travaux secondaires, construire des navires, creuser des bassins et des canaux au sud d'Éléphantine, dans le pays nouvellement conquis de l'Ouaouat. Ouna réquisitionna à cet effet les peuplades noires qui lui avaient déjà fourni une armée sous Papi. « Voici que le prince des pays de *Arrethet*, *Ouaouat*, *Amam*, ... *a* fournirent le bois » nécessaire aux navires. En un an, les différentes missions étaient achevées; les vaisseaux construits en Nubie passaient la première cataracte à la faveur des hautes eaux et descendaient le Nil. Pour la première fois peut-être depuis Ména, la barrière naturelle qui séparait l'Égypte de l'Éthiopie était franchie non sans peine. Le roi Merenrâ visita lui-même les travaux et, pour laisser à la postérité le souvenir de son passage, fit graver son image de plain-pied sur les rochers d'Assouan. La construction de la pyramide Nower-Khâ fut le dernier grand acte administratif de la vie d'Ouna. Il mourut peu de temps après et son souverain ne tarda pas à le suivre au tombeau[1].

Merenrâ eut pour successeur son frère cadet Nowerkarâ, dont les listes grecques font un second Papi. Manéthon accordait à ce prince cent années de règne, et son témoi-

1. De Rougé, *Recherches sur les monuments*, p. 80 sqq.

gnage est confirmé par le Papyrus de Turin qui attribue à un pharaon dont le nom est malheureusement détruit, un règne de quatre-vingt-dix ans au moins. Une inscription d'Ouadi-Magarah, datée de la onzième année, montre qu'il fit continuer l'exploitation des mines du Sinaï et sut repousser de ce côté les attaques des barbares. D'autre part, le nombre et la beauté des tombeaux qui portent son cartouche semblent attester que, pendant une partie au moins de ce règne séculaire, l'Égypte ne perdit rien de sa grandeur et de sa prospérité. Mais, aussitôt après la mort de Papi II, le trouble se mit dans l'État : Mentésouphis (*Mentemsaw?*) fut assassiné dans une émeute une année à peine après son avénement. Sa sœur, Nitaqrit, la Nitokris des légendes, la *belle aux joues de rose*, dont, selon l'usage, il avait fait sa femme, lui succéda et n'accepta la royauté que dans l'idée bien arrêtée de le venger. « Elle fit bâtir une immense salle souterraine ; puis, sous prétexte de l'inaugurer, mais en réalité dans une tout autre intention, elle invita à un grand repas, et reçut dans cette salle bon nombre d'Égyptiens, de ceux qu'elle savait avoir été surtout les instigateurs du crime. Pendant le repas, elle fit entrer les eaux du Nil dans la salle par un canal qu'elle avait tenu caché. Voilà donc ce qu'on raconte d'elle. On ajoute que, après cela, la reine se jeta d'elle-même dans une grande chambre remplie de cendres, afin d'éviter le châtiment [1].»

Pendant les sept années de son règne, Nitokris avait terminé la troisième des grandes pyramides que Menkerâ avait laissée inachevée. Elle avait plus que doublé les dimensions du monument et lui avait donné ce coûteux revêtement de syénite qui excitait, plus tard, à si juste titre, l'admiration des voyageurs grecs, romains et arabes. C'est au centre même de cette pyramide, au-dessus de la chambre où le pieux Mykerinos reposait depuis plus de huit siècles, qu'elle fut ensevelie à son tour dans un magnifique sarcophage de basalte bleu dont on a retrouvé les frag-

1. Hérodote, II, 100

ments. Cela donna lieu plus tard de lui attribuer, au détriment du fondateur réel, la construction de la pyramide entière. Les voyageurs grecs, à qui leurs exégètes racontaient l'histoire de la *belle aux joues de rose*, changèrent la princesse en courtisane et substituèrent au nom de Nitaqrit, le nom plus harmonieux de Rhodopis. Un jour qu'elle se baignait dans le fleuve, un aigle fondit sur une de ses sandales, l'emporta dans la direction de Memphis et la laissa tomber sur les genoux du roi qui rendait alors la justice en plein air. Le roi, émerveillé et par la singularité de l'aventure et par la beauté de la sandale, fit chercher par tout le pays la femme à qui elle avait appartenu, et c'est ainsi que Rhodopis devint reine d'Égypte. A sa mort, elle eut pour tombeau la troisième pyramide[1]. Le christianisme et la conquête arabe modifièrent encore une fois le caractère de la légende sans effacer entièrement le souvenir de Nitokris. « L'on dit que l'esprit de la pyramide méridionale ne paroist iamais dehors qu'en forme d'une femme nuë, belle au reste, et dont les manières d'agir sont telles que, quand elle veut donner de l'amour à quelqu'un et luy faire perdre l'esprit, elle luy rit, et, incontinent, il s'approche d'elle et elle l'attire à elle et l'affole d'amour; de sorte qu'il perd l'esprit sur l'heure et court vagabond par le pays. Plusieurs personnes l'ont veuë tournoyer autour de la pyramide sur le midy et environ soleil couchant[2]. » C'est Nitokris qui hante ainsi le monument dont elle avait achevé la construction.

De la mort de Nitokris à l'avénement définitif de la onzième dynastie, près de cinq siècles s'écoulèrent sur lesquels l'histoire reste à peu près muette. Quatre dynasties s'élevèrent, puis retombèrent rapidement pendant cet intervalle, sans laisser aucun monument qui nous permette de déterminer les noms et l'ordre de succession des Pharaons qui les composent. Manéthon indiquait d'abord une septième dynastie memphite, qui, d'après une version, aurait

1. Strabon, l. XV, c. 1. Cf. Hérodote, II, 134-135. — 2. *L'Égypte de Murtadi, fils du Gaphiphe*, de la traduction de M. Pierre Wattier. A Paris, MDCLXVI, p. 65.

duré seulement soixante-dix jours et n'aurait pas compté moins de soixante-dix rois; d'après une autre, aurait été formée de cinq rois et aurait régné soixante-quinze ans. Il parlait ensuite d'une seconde dynastie memphite, la huitième, dont les vingt-sept souverains n'exercèrent l'autorité que pendant cent quarante-six ans. Le Papyrus de Turin, tout mutilé qu'il est, nous donne en effet pour cette époque l'indication de règnes forts courts. Le roi *Nowerka*, successeur immédiat de Nitaqrit, garda le pouvoir deux ans, un mois, un jour; le roi *Nowrous*, quatre ans, deux mois, un jour; le roi *Ab*, deux ans, un mois, un jour; un autre roi, dont le nom est illisible, un an et huit jours. Il faut voir dans l'insignifiance de ces chiffres la preuve des troubles incessants et des guerres civiles qui ruinèrent l'Égypte et amenèrent probablement sa division en plusieurs États indépendants sur lesquels les princes de la dynastie officielle, retirés à Memphis, n'eurent plus qu'un droit de suzeraineté purement nominal.

Après un siècle et demi d'agitations et de luttes, la lignée memphite finit par s'éteindre et fut remplacée par une famille d'origine héracléopolitaine. *Hâ-khnen-souten*[1], l'Héracléopolis des géographes grecs, dont le nom, altéré successivement en *Khininsou* et *Hnès*[2], est reconnaissable encore aujourd'hui dans la forme arabe *Ahnas-el-Medineh*, était l'une des villes les plus anciennes et les plus riches de l'Égypte. Située au cœur même de l'Heptanomide, à trente lieues environ au sud de Memphis, elle s'élevait dans une île assez considérable formée par le Nil à l'orient, par le grand canal qui longe le pied de la montagne Libyque, à l'occident. Fondée, aux temps antéhistoriques, autour de l'un des sanctuaires les plus vénérés du pays, elle n'avait pas encore de rôle politique, lorsqu'un de ses princes, dont le nom nous est arrivé sous la forme grecque d'Achthoès, la tira de son obscurité et parvint à lui donner la prééminence qui avait si longtemps appartenu à Memphis. «Il fut le plus cruel de tous ceux qui avaient régné

1. Littér., *la demeure de l'enfant royal*. — 2. Ésaïe, XXX, 4; Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 309-310.

jusqu'alors et commit beaucoup de crimes. Il finit par être frappé de démence et mis en pièces par un crocodile[1]. » Après sa mort, Héracléopolis, devenue pour un temps ville dominante, produisit successivement deux dynasties, la neuvième et la dixième. Les fragments du Papyrus de Turin, la deuxième rangée supérieure de la table d'Abydos, le canon d'Ératosthènes, nous ont conservé sans doute quelques-uns des noms de cette époque. L'absence complète de monuments originaux ne nous permet point de classer et de répartir entre les dynasties les rois dont les cartouches plus ou moins mutilés sont parvenus ainsi jusqu'à nous. Régnèrent-ils trois siècles comme l'affirment les uns ou six comme le veulent les autres? Réussirent-ils à étendre leur autorité sur toutes les régions comprises entre la première cataracte et les côtes de la Méditerranée, ou ne possédèrent-ils qu'une partie du pays? Ce sont là autant de questions auxquelles il est impossible de répondre dans l'état actuel de la science. On voit seulement que les derniers d'entre eux, après avoir lutté vainement contre la révolte des provinces du midi, finirent par succomber sous l'effort toujours croissant des princes thébains qui forment la onzième dynastie de Manéthon[2].

1. Manéthon, édit. Unger, p. 107. — 2. Voici, restitué aussi complétement qu'on peut le faire en ce moment, le tableau des sixième, septième, huitième, neuvième et dixième dynasties :

VI° DYNASTIE ÉLÉPHANTINE (ABYDÉNIENNE).			
I	TETA (à Memphis) ATI (dans le Sud)	I	Οθόης.
II	MERIRÂ PAPI I	II	Φιός.
III	MERENRÂ [MENTEMSAW I]	III	Μεθέσουφις.
IV	NOWERKARÂ [PAPI II ?]	IV	Φιώψ.
V	MERENRÂ MENTEMSAW II	V	Μενθέσουφις.
VI	NITAQRIT	VI	Νίτωκρις.
VII° DYNASTIE MEMPHITE.			
?			
VIII° DYNASTIE MEMPHITE.			
?			
IX° DYNASTIE HÉRACLÉOPOLITAINE. I. — Ἀχθόης.			
?			
X° DYNASTIE HÉRACLÉOPOLITAINE.			

CHAPITRE III.

PERIODE THÉBAINE.

DE LA ONZIÈME A LA QUINZIÈME DYNASTIE (MOYEN EMPIRE.)

La onzième dynastie; débuts de la puissance thébaine. — La douzième dynastie; conquête de la Nubie; le lac Mœris. — De la treizième à la quinzième dynastie.

La onzième dynastie; débuts de la puissance thébaine.

Depuis l'avénement de Ména, toute la civilisation égyptienne semblait s'être concentrée dans la partie moyenne du pays, entre Memphis et Abydos. C'est à Memphis que les princes avaient régné, à Memphis que les arts s'étaient développés et avaient produit leurs chefs-d'œuvre : les nomes du sud n'avaient joué qu'un rôle tout à fait secondaire. Leurs métropoles vivaient dans une obscurité profonde; leurs dieux même étaient inconnus à ce point que sur les monuments des six premières dynasties publiés jusqu'à ce jour, j'ai trouvé une seule fois, dans un nom propre, le nom du grand dieu de Thèbes, Ammon, le seigneur des deux mondes, le patron de l'Égypte au temps des conquêtes.

Lorsque Memphis, après une suprématie millénaire, eut perdu à jamais la suzeraineté, au milieu des révolutions qui troublèrent le règne des princes de Hnès, les villes du sud de l'Égypte, Coptos, Silsilis, Thèbes surtout, commencèrent de naître à la vie politique. Rien ne prouve mieux l'état d'infériorité où elles étaient par rapport aux villes du centre et du nord que l'aspect des premiers monuments qu'elles nous ont laissés. Les stèles sont rudes et grossières, chargées d'hiéroglyphes et de figures gauchement taillés : les traditions artistiques en honneur

dans les écoles semblent différer des traditions memphites, et ne présentent avec les monuments de la sixième dynastie aucune de ces ressemblances qui accusent des liens de parenté. Les noms des rois et des particuliers, les titres donnés aux fonctionnaires, ont une tournure inusitée ; tout est nouveau, jusqu'à la religion elle-même[1]. C'est Osiris, c'est Khnoum, c'est Khem, c'est Ammon surtout qu'on invoque. Phtah, Imh'otep, Râ, tous les dieux memphites et héliopolitains se sont abaissés au rang de dieux provinciaux, dans le même temps que Memphis descendait de la dignité de capitale à la condition de ville de province.

La onzième dynastie était originaire de Thèbes : elle se rattachait à Papi Meri-Râ par des liens encore inconnus et fut la souche de la dix-huitième dynastie. D'abord vassale des rois héracléopolitains, elle ne parvint que lentement à conquérir son indépendance. Le premier de ses princes dont nous sachions le nom, Entew Ier, n'avait pas droit au cartouche : il était simple noble (*erpâ*), sans plus de titres que les autres chefs des grandes familles égyptiennes. Son fils, Mentouhotep Ier, tout en prenant le cartouche, n'est encore qu'un *Hor*, souverain partiel, chef des pays du sud sous la suzeraineté des rois légitimes. Trois générations après lui, Entew IV rompit le dernier lien de vasselage et se fit appeler *Dieu bon, maître des deux pays*[2]. Il ne faudrait pas toutefois se laisser abuser à ce dernier titre et croire que l'autorité des Entew s'étendît dès lors sur l'Égypte tout entière : les rois d'Héracléopolis conservaient la possession du Delta et durent faire sentir plus d'une fois leur pouvoir aux monarques thébains. Le premier de ceux-ci qui parvint à « réunir les deux régions » sous un sceptre unique fut Mentouhotep IV (Râ-neb-kherou), à qui cet exploit valut plus tard d'occuper dans les listes royales une place d'honneur et parfois même de représen-

1. Mariette, *Catalogue*, p. 26-27; *Histoire d'Égypte*, p. 28. — 2. Tous ces faits ressortent des légendes de la *Table de Karnak*. Cf. Prisse d'Avennes, *Notice sur la Salle des Ancêtres*, p. 14-15; de Rougé, *Lettre à M. Leemans*, p. 5-6 et 13; Brugsch, *Geschichte*, p. 106-199.

ter à lui seul la famille dont il faisait partie[1]. Ses successeurs ne réussirent pas à se maintenir longtemps au pouvoir et cédèrent la place au fondateur de la douzième dynastie, après avoir dominé un peu moins d'un demi-siècle sur l'Égypte entière[2].

Quelques tablettes sculptées sur les rochers, quelques stèles funéraires et quelques menus objets dispersés dans les différents musées de l'Europe, quelques tombeaux à moitié ruinés, voilà tout ce qui nous reste des seize rois qui composèrent la première dynastie thébaine dans sa période de vasselage et dans sa période de grandeur. Les luttes constantes qu'ils durent avoir à soutenir contre les rois héracléopolitains ne les empêchèrent pas de faire quelques expéditions heureuses contre les peuples voisins de l'Égypte. Mentouhotep III (Râ-neb-tâoui) se fit représenter près de Philæ, vainqueur de treize nations barbares; Entew IV (Râ-noub-khoper) avait battu les Nègres et les Asiatiques[3]; (Sânkh-karâ) Ameni prétendait inspirer la terreur à toutes les nations. Leurs succès devaient être fort peu de chose. Au nord et à l'ouest, les colonies du Sinaï avaient été abandonnées; vers le sud, les conquêtes de Papi et de ses successeurs étaient perdues et la frontière ne dépassait pas Éléphantine de beaucoup. C'est aux rois de la douzième dynastie qu'il était réservé de réduire la Nubie en province égyptienne.

Comme rois constructeurs, les Entew et les Mentouḥotep ont laissé peu de traces de leur passage : les ressources dont ils disposaient, même au temps de leur grandeur, n'étaient pas suffisantes pour leur permettre d'élever des monuments considérables. La ville de leur origine, Thèbes, fut embellie par eux dans la mesure de leurs moyens : du moins une inscription de l'an II de Mentouhotep III (Râ-neb-taoui) nous apprend que ce prince envoya une expédition à la vallée de Hammâmât pour chercher la pierre né-

1. Mariette, *la Table de Saqqarah*, p. 6. — 2. En tout quarante-trois ans, au dire de Manéthon, *Edit. Unger*, p. 107. — 3. Birch, *le Papyrus Abbott*, p. 11-12. — 4. Lepsius, *Denkm.* II, 150.

cessaire aux constructions qu'il faisait dans Thèbes[1]. Les seules ruines de cette époque qui subsistent encore, se trouvent à Drah-abou'l Neggah, sur l'emplacement de la nécropole. C'était là que s'étaient fait ensevelir Entew Aâ Ier, Entew Aâ II, Entew IV (Râ-noub-khoper), Mentouhotep IV (Râ-noub-kherou) et plusieurs de leurs successeurs. Les tombes, déjà violées par les malfaiteurs au temps de la vingtième dynastie[2], sont aujourd'hui détruites, excepté celle d'Entew-Aâ Ier. C'était une pyramide en briques crues, de travail médiocre, élevée presque sur la lisière du désert. La chambre sépulcrale, revêtue sur toutes ses faces d'une belle maçonnerie en calcaire, renfermait, outre le sarcophage disparu sans retour, une stèle de l'an L, où le roi était figuré en pied, l'uræus au front, accompagné de quatre de ses chiens favoris[3].

Après Thèbes, c'est Coptos qui paraît avoir eu le plus à se louer de l'activité des premiers princes thébains. Située au débouché des routes qui mènent aux bords de la mer Rouge et aux carrières de Rohannou[4], Coptos avait pris dès lors un grand développement. Entew IV (Râ-noub-khoper) y avait élevé des édifices dont les fragments ont servi de nos jours à la construction d'un pont[5]. Mentouhotep III (Râ-neb-taoui) avait une dévotion spéciale pour le dieu local *Min* ou *Khem*, forme d'Ammon-Râ, générateur[6], et marqua son zèle par la construction de divers monuments aujourd'hui détruits. L'exploration de la vallée de Hammâmât devait mener plus loin encore un des derniers princes de la dynastie (Sânkhkarâ) Ameni. Désireux d'établir des communications directes avec l'Arabie et l'Égypte, il envoya un des hauts fonctionnaires de sa cour fonder une colonie sur les bords de la mer Rouge, très-probablement aux environs de Qoçeyr. Comme on voit, l'esprit d'initia-

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 149, *d.* — 2. Birch, *le Papyrus Abbott*; Chabas, *Mélanges égyptologiques*, IIIe série, t. I; et Maspero, *une Enquête judiciaire à Thèbes.* — 3. Mariette, *Catalogue*, p. 290-291; Birch, *the Tablet of Antef-Aâ II*, dans les *Tr. of the Soc. of B. Arch.*, IV, p. 172-195. — 4. Aujourd'hui *Wadi'l Hammâmat.* — 5. Wilkinson, *A Handbook for Travellers*, p. 321. — 6. Brugsch, *Geschichte*, p. 110-112.

tive ne manquait pas à ces princes obscurs. Le développement de leur puissance fut interrompu par des révolutions dont nous ne savons ni la cause, ni les détails. Lorsque l'Égypte, divisée pour quelques années, se trouva de nouveau réunie tout entière entre les mains d'un seul homme, la onzième dynastie avait cessé de régner.

La douzième dynastie ; conquête de la Nubie ; le lac Mœris.

L'avénement de la dynastie nouvelle ne se fit pas sans combat. Amenemhat Ier, d'origine thébaine comme ses prédécesseurs, eut à lutter contre les compétiteurs dont les entreprises troublèrent ses premières années. « Ce fut après le repas du soir, » dit-il dans des *Instructions* au roi Ousortesen Ier, qui lui sont attribuées, « quand vint la nuit, — je pris une heure de joie. — Je m'étendis sur les couches moelleuses de mon palais, je m'abandonnai au repos, — et mon cœur commença de se laisser aller au sommeil ; — quand, voici, on assembla des armes pour se révolter contre moi, — et je devins aussi faible que le serpent des champs. — Alors je m'éveillai pour combattre moi-même, de mes propres membres, — et je trouvai qu'il n'y avait qu'à frapper qui ne résistait pas. — Si je prenais un assaillant les armes à la main, je faisais retourner cet infâme ; — il n'avait plus de force même dans la nuit : l'on ne combattit point, — aucun accident fâcheux ne se produisit contre moi[1]. » A force de persévérance, le roi finit par triompher. « Soit que les sauterelles aient organisé le pillage, — soit qu'on ait machiné des désordres dans le palais, — soit que l'inondation ait été insuffisante et que les citernes se soient desséchées, — soit qu'on se soit souvenu de ta jeunesse pour agir [contre moi], — je n'ai jamais reculé depuis ma naissance[2]. » La guerre se concentra enfin au sud de Memphis, autour de la forte-

1. *Papyrus Sallier*, II, pl. I, l. 9,-pl. III, l. 3. — 2. *Ibid.*, II, pl. III, l. 4-6.

resse de Tetaoui. La prise de cette ville décida du succès et entraîna la soumission de l'Égypte entière[1].

Dès lors *Amenemhat* s'appliqua sans relâche à réparer les malheurs des guerres civiles et à repousser les peuples voisins, Libyens, Nubiens, Asiatiques, dont les incursions perpétuelles troublaient sans cesse le repos de l'Égypte. « J'ai fait que l'*endeuillé* ne fût plus en deuil, et il n'a plus été entendu; — les batailles perpétuelles[2], on ne les a plus vues, — tandis qu'avant [moi] l'on s'était battu comme un taureau qui ignore le passé — [et que] le bien-être de l'ignorant ou du savant n'était pas assuré[3]. » — « J'ai [fait] labourer [le pays] jusqu'à *Abou*[4], — j'ai répandu la joie jusqu'à *Adhou*[5].... — Je suis le créateur des trois espèces de grains, l'ami de *Neprat*[6]. — Le Nil a accordé à mes prières l'inondation sur tous les champs : — point d'affamé sous moi, point d'altéré sous moi, — car on agissait selon mes ordres, — et tout ce que je disais était un nouveau sujet d'amour. — J'ai renversé le lion — [et] pris le crocodile; — j'ai réduit les *Ouaouaï*[7], — j'ai emmené les *Matsiou*[8] [en esclavage]; — j'ai forcé les Asiatiques à marcher [près de moi] comme des lévriers[9]. » En Nubie, le roi avait fait ouvrir à nouveau les mines d'or, qui depuis le temps de Papi étaient restées abandonnées.

Amenemhat Ier n'était plus un jeune homme au jour de son avénement : après dix-neuf ans de règne, il appela au pouvoir son fils *Ousortesen Ier*, qui dès lors partagea avec lui les titres royaux[10]. « De sujet [que tu étais] je t'élevai, — je te remis [l'usage] de tes bras, [pour que] tu fusses craint à cause de cela. — [Quant à moi,] je me

1. C'est ainsi que j'interprète le fragment du *Papyrus royal de Turin*, où le nom de *Tetaoui* est mentionné. — 2. Littéralement : « le grand lieu de se battre. » — 3. *Papyrus Sallier* II, pl. I, l. 7-9.— 4. *Eléphantine*, la frontière méridionale de l'Égypte.— 5. *Adhou*, ou *Nou-adhou*, la Ναθὼ d'Hérodote, dans le Delta : aussi le Delta lui-même. — 6. La divinité des grains. — 7. Peuple de Nubie, immédiatement au sud d'Éléphantine. — 8. Peuple de Libye. — 9. *Papyrus Sallier* II, pl. II, l. 7,-pl. III, l. 1. — 10. Mariette, *Catalogue*, p. 86.

parai des fines étoffes de mon palais, pour paraître aux yeux comme une des plantes [de] mon [jardin], — je me parfumai des essences comme si je répandais l'eau de mes citernes[1]. » Au bout de quelques années, le rôle du vieux roi était tellement effacé qu'on oubliait parfois d'inscrire son nom sur les monuments à côté du nom de son fils[2]. Enfermé dans son palais, il se bornait à donner des conseils qui contribuèrent beaucoup, paraît-il, à la prospérité de l'Égypte. La réputation de sagesse qu'il s'acquit de la sorte devint si grande, qu'un scribe à peu près contemporain composa sous son nom un petit pamphlet où le roi « se levant comme un dieu, » est représenté adressant à son fils quelques instructions sur l'art de gouverner. « Écoute mes paroles. — Tu règnes sur les deux mondes; tu régis les trois régions[3]. — Agis mieux [encore] que n'ont fait tes prédécesseurs. — Maintiens la bonne harmonie entre tes sujets et toi, — de peur qu'ils ne s'abandonnent à la crainte; — ne t'isole pas au milieu d'eux : — n'emplis pas ton cœur, ne fais pas ton frère [uniquement] du riche et du noble, — mais n'admets pas non plus auprès de toi les premiers venus dont l'amitié n'est pas éprouvée[4]. » A l'appui de ses paroles, le vieux prince donne un résumé de sa vie dont j'ai déjà cité quelques extraits. Ce petit ouvrage, qui n'a guère plus de trois pages, devint bientôt classique et conserva sa vogue pendant plus de mille ans. Encore au temps de la dix-neuvième dynastie, c'était un des morceaux qu'on faisait étudier dans les écoles et que les jeunes scribes copiaient comme exercice de style[5].

Rien ne saurait mieux montrer l'état de l'Égypte et des pays voisins à cette époque que certains passages des *Mémoires* d'un aventurier contemporain nommé *Sineh*[6]. Ar-

1. *Papyrus Sallier*, II, pl. I, l. 5-7. — 2. Par exemple sur deux stèles de l'an IX d'Ousortesen Ier (*Louvre*, *C*, 2, 3). — 3. Les deux Égyptes et la Nubie. — 4. *Papyrus Sallier*, II, pl. I, l. 2-4. — 5. Cf. Maspero, *The Instructions of Amenemhat I unto his son Usortesen I*, dans *Records of the Past*, t. II, 1874, in-12. — 6. Chabas, *Les papyrus hiératiques de Berlin*, p. 36-51, et Goodwin, *the Story of Saneha*, dans le *Fraser's Magazine*, 1865 ; Maspero. dans les *Mélanges d'archéologie*, Fasc. 9-20.

rivé à la cour d'un petit chef asiatique, on lui demanda des détails sur la puissance des souverains égyptiens. « Y aurait-il eu une mort dans le palais d'*Amenemhat* sans que nous le sachions? Alors je louai le roi en un développement poétique... Mon exil en ce pays est comme le dessein d'un dieu; car l'Égypte est aux mains d'un maître qu'on appelle le dieu bienfaisant [et] dont la terreur s'étend sur toutes les nations environnantes, comme la déesse *Sekhet* [s'étend sur la terre] dans la saison des maladies. Je lui dis ma pensée et il me répondit : « Nous t'accordons l'immunité. » Son fils[1] entre au palais, apportant abondance de biens à son père; c'est un dieu sans second, nul autre [comme lui] auparavant; c'est un conseiller sage en ses desseins, bienfaisant en [ses] décrets, qui entre et sort à son gré : il fait fleurir les régions; tandis que son père est dans son palais, lui, annonce ce qu'il a gagné. C'est un brave qui agit par l'épée, un vaillant qui n'a point d'égal : il voit les barbares, s'élance [sur eux], fond sur les pillards. C'est un lanceur de javeline, qui abat les mains : celles qu'il frappe ne lèvent plus la lance. C'est un redoutable[2], qui brise les fronts: on ne lui a point résisté en son temps. C'est un coureur rapide, qui massacre le fuyard : aucune arme ne l'atteint. C'est un cœur debout dans son heure. C'est un [lion] qui frappe de la griffe[3] et n'a jamais rendu son arme. C'est un cœur cuirassé à la vue des multitudes et qui n'a rien laissé subsister derrière lui. C'est un [brave] qui se jette en avant quand il voit la lutte. C'est un [soldat] joyeux de s'élancer sur les barbares : il saisit son bouclier, il bondit, sans redoubler son coup, il tue, personne ne peut éviter sa flèche; sans qu'il [ait besoin de] tendre son arc, les barbares fuient ses bras comme des lévriers. La grande déesse lui a donné de combattre qui ignore son nom; lorsqu'il atteint, il n'épargne point (?). C'est un *ami*[4] merveilleux qui a su

1. *Ousortesen Ier*. — 2. Mot à mot « un *laveur de face* ». — 3. Mot à mot « c'est un *frappant avec la griffe* ». — 4. Mot à mot « un *semer* ». Le titre de *semer* était traduit en grec par φιλὸς βασιλικός « *ami du roi*. »

s'emparer de l'affection : son pays l'aime plus que soi-même et se réjouit en lui plus qu'en un dieu : hommes et femmes accourent lui rendre hommage; il est roi, il a commandé dès l'œuf. Depuis sa naissance, il a été un multiplicateur de naissances, [mais] lui seul est une essence divine. La terre se réjouit de sa domination, [car] c'est un agrandisseur de frontières qui saisira le pays du sud et ne convoite pas les pays du nord; il s'est rendu maître des Asiatiques jusqu'à fouler les *Nemmâsha*[1]. » L'association d'*Ousortesen Ier* à la couronne[2] avait habitué les Égyptiens à considérer ce prince comme roi de fait, du vivant même de son père. Aussi lorsque *Amenemhat* mourut après au moins dix années de corégence et trente ans de règne[3], la transition, si délicate dans une dynastie nouvelle, du fondateur à son successeur immédiat, se fit sans secousse. L'exemple d'*Amenemhat Ier* fut suivi dès lors par la plupart de ses descendants. Après quarante-deux ans, *Ousortesen Ier* associa au trône son fils *Amenemhat II*, et celui-ci, trente-deux ans plus tard, partagea le pouvoir avec *Ousortesen II*; *Amenemhat III* et *IV* régnèrent longtemps ensemble[4]. Les seuls règnes pour lesquels nous n'ayons point la preuve de ce fait sont ceux d'*Ousortesen III* et de la reine *Sevek-nowre*, la *Skémiophris* de Manéthon, avec laquelle s'éteignit la douzième dynastie, après deux cent treize ans, un mois et vingt-sept jours de durée totale[5].

1. D'après la forme de leur nom, les *Nemmâ-sha* devaient être des Bédouins du désert. — 2. *Papyrus de Berlin*, n° 1. — 3. Une stèle du musée de Boulaq porte la date de l'an XXX d'*Amenemhat Ier* et de l'an X d'*Ousortesen Ier* (Mariette, *Catalogue*, p. 86). Une autre stèle du même musée (Mariette, *Catalogue*, p. 77) donne l'an X d'*Ousortesen Ier*, seul. On pourrait conclure de l'absence du nom d'*Amenemhat Ier* que ce prince mourut en l'an XXX de son règne, l'an X du règne de son fils, si les stèles du Louvre, citées plus haut, p. 103, note 2, ne montraient combien il faut se défier des indications de ce genre que fournissent les monuments. La première stèle de Boulaq prouve qu'*Amenemhat* vivait encore en l'an X de son fils : la seconde ne prouve nullement qu'il mourut dans la même année. — 4. De Rougé, *Lettre à Leemans*, p. 17. — 5. C'est le chiffre du *Papyrus royal de Turin*. La douzième dynastie avait été méconnue par Champollion, qui faisait des *Amenemhat* les princes de la dix-septième dynastie, contemporains des Pasteurs. L'honneur

De toutes les dynasties égyptiennes, la douzième est à coup sûr celle dont l'histoire offre le plus de certitude et le plus d'unité. Sans doute nous sommes loin de connaître tous les événements qu'elle vit s'accomplir : la biographie des huit souverains qui la composent et le détail de leurs guerres sont encore des plus incomplets. Mais du moins on peut suivre sans interruption le développement de leur politique ; on peut, après quatre mille ans et plus, reconstituer leur Égypte telle qu'ils se l'étaient faite et qu'ils la léguèrent à leurs successeurs. A la fois ingénieurs et soldats, amis des arts et protecteurs de l'agriculture, ils ne cessèrent un seul instant de travailler à la grandeur du pays qu'ils gouvernaient. Reculer les frontières de l'empire au détriment des peuples barbares et coloniser la vallée du Nil dans toute sa partie moyenne, de la première cataracte à la quatrième ; régulariser le système des canaux et obtenir, par la création du lac Mœris, une plus juste répartition des eaux ; orner d'édifices les grandes villes, Héliopolis, Thèbes, Tanis et cent autres moins connues : telle fut l'œuvre qu'ils s'imposèrent et qu'ils poursuivirent de père en fils pendant plus de deux siècles. Au sortir de leurs mains, l'Égypte, agrandie d'un tiers par la conquête de la Nubie, enrichie par de longues années de paix et de bonne administration, jouissait d'une prospérité sans égale. Plus tard, au temps des guerres asiatiques et des conquêtes lointaines, elle eut plus d'éclat apparent et fit plus de bruit dans le monde : au temps des *Ousortesen*, elle était plus heureuse.

Deux champs de bataille s'ouvraient aux Pharaons, l'un à l'est du Delta, en Syrie, l'autre au sud d'Éléphantine, dans la Nubie proprement dite. A l'est, l'Égypte, séparée des populations syriennes par le désert, semblait n'avoir rien à craindre derrière sa ceinture de sables. Tout au plus lui fallait-il subir quelques incursions des Barbares

d'avoir corrigé cette erreur revient tout entier à Lepsius. Cf. à ce sujet le mémoire de ce savant, *Ueber die zwölfte Ægyptische Kœnigsdynastie*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, 1852.

nomades, plus ruineuses pour la fortune de certains particuliers que pour la sécurité du pays. Pour se mettre à l'abri de ces *razzias*, difficiles à éviter malgré la vigilance des garde-frontières, les souverains de l'Ancien Empire avaient, de la mer Rouge au Nil, élevé une série de forteresses et bâti une muraille qui barrait l'entrée du Ouady Toumilât aux pillards[1]. Cette muraille, entretenue avec soin par *Amenemhat I* et ses successeurs, marquait de ce côté l'extrême limite de l'empire des Pharaons. Au delà commençait le désert, et, pour les gens de cette époque, un monde à peu près inconnu. Sur les peuples de la Syrie et de la Palestine, on n'avait que des notions flottantes empruntées aux caravanes ou apportées dans les ports de la Méditerranée par les marins qui les fréquentaient. Parfois cependant les riverains du Delta voyaient arriver dans leurs villes des bandes d'émigrés ou même des tribus entières qui, chassées de leur pays natal par la misère ou les révolutions, venaient chercher asile en Égypte. Un des bas-reliefs du tombeau de *Noumhotep* à Beni-Hassan nous fait assister à l'arrivée d'une troupe de ces malheureux. Au nombre de trente-sept, hommes, femmes et enfants, ils sont amenés devant le gouverneur du nome de Meh', auquel ils présentent une sorte de fard verdâtre nommé *mestsem* et deux bouquetins. Ils sont armés, comme les Égyptiens, de l'arc, de la javeline, de la hache, de la massue, et vêtus de longues robes ou de pagnes étroits bridant sur la hanche; l'un d'eux, tout en marchant, joue d'un instrument qui rappelle, par la forme, les lyres de vieux style grec[2]. Les détails de leur costume, l'éclat et le bon goût des étoffes bariolées à longues franges dont ils sont revêtus, l'élégance de la plupart des objets qu'ils ont avec eux, témoignent d'une civilisation avancée, bien qu'inférieure à celle de l'Égypte. C'était déjà d'Asie que

1. Chabas, *Les Papyrus hiératiques de Berlin*, p. 38-39, 81-82, 91. — 2. Ce bas-relief fut signalé et décrit pour la première fois par Champollion, qui prit les émigrants pour des gens de race grecque. Il se trouve reproduit dans Lepsius, et dans Brugsch, *Histoire d'Égypte*, p. 63.

l'Égypte tirait les esclaves, les parfums dont elle faisait une si grande consommation, le bois et les essences du cèdre, les vases émaillés, les pierreries, le lapis et les étoffes brodées ou teintes dont la Chaldée se réserva le monopole jusqu'au temps des Romains[1].

Sur un point seulement du territoire asiatique, les Pharaons de la douzième dynastie songèrent à s'établir solidement : ce fut dans la péninsule du Sinaï, auprès des mines de cuivre et de turquoises exploitées jadis par les princes de l'Ancien Empire. Des postes placés dans les gorges du Sinaï protégèrent les ouvriers contre les tentatives des Bédouins. Grâce à cette précaution, on put reprendre l'exploitation des anciens filons, ouvrir des filons nouveaux et donner aux travaux une activité qu'ils n'avaient jamais eue auparavant[2]. Même en cet endroit, les rois de la douzième dynastie ne se départirent point de leur politique habituelle ; ils ne prirent de terrain que ce qui était nécessaire pour l'exploitation des mines et abandonnèrent le reste aux tribus nomades du désert.

De toutes ces tribus, celles qu'ils connaissaient le mieux, pour avoir souvent à repousser leurs incursions, étaient celles des *Sati* ou *Shasous*, pillards effrontés, ainsi que l'indique le nom qu'ils se donnaient à eux-mêmes[3]. Répandus sur les frontières de l'Égypte et de la Syrie, à la lisière du désert et des terres cultivées, ils vivaient comme les Bédouins d'aujourd'hui, sans demeure fixe, moitié de pillage, moitié du profit de leurs maigres troupeaux. Quelques-uns de leurs royaumes, celui d'Edom par exemple, étaient fréquentés des marchands égyptiens et servaient de refuge aux bannis. Un de ces derniers, qui vivait sous *Amenemhat* et *Ousortesen Ier*, nous a raconté dans ses *Mémoires* le séjour qu'il fut contraint de faire auprès d'un *cheykh Shasou*, le prince de Tennou. *Sineh*, le héros du récit, forcé de fuir l'Égypte pour des raisons inconnues,

1. Cf. sur ce sujet, Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, t. I, p. 228 sqq. — 2. Lepsius, *Briefe*, 337-338 sqq. — 3. *Shasou* vient de la racine sémitique שסה, *piller, exercer le brigandage*.

après avoir franchi la grande muraille, s'enfonce dans le désert. « Je cheminai, dit-il, pendant la nuit, et à l'aube je gagnai *Peten* et me dirigeai vers *Qamoër*. La soif me surprit, je me mis à courir, mon gosier se sécha, je dis : « Voici le goût de la mort. » [Soudain] je relevai mon cœur et raidis mes membres; j'entendais la voix douce des bestiaux. J'aperçus un Bédouin. Je le priai de me guider, pour m'éloigner de l'Egypte. Il me donna de l'eau : je fis bouillir du lait, et j'allai avec lui dans sa tribu[1]. »

Les Bédouins qui avaient accueilli *Sineh* le conduisent de station en station jusqu'au pays d'Edom. Un des chefs de cette contrée l'envoie chercher et l'invite à rester près de lui : « Demeure avec moi, tu pourras entendre le langage de l'Égypte. » Et en effet, *Sineh* rencontre près du prince « certains hommes d'Egypte qui étaient parmi ses hôtes[2]. » Cette circonstance décide l'aventurier à se fixer dans le pays, où il fait rapidement fortune. « Le chef me mit à la tête de ses enfants, me maria à sa fille aînée, [et] me donna mon choix parmi les terres les meilleures qui lui appartenaient jusqu'aux frontières du pays voisin. C'est un bon pays nommé *Aa;* il a des figues et du raisin, et produit plus de vin qu'il n'a d'eau. Le miel y est en quantité, ainsi que les oliviers et tous les fruits des arbres. On y trouve de l'orge ; ses froments n'ont point de nombre, non plus que ses bestiaux. Ce fut grand, certes, ce qu'on me conféra, quand le chef vint pour m'investir et m'établit chef de tribu parmi les meilleures du pays. J'eus des rations journalières de pains et du vin, chaque jour des viandes rôties, des oies séchées au feu, outre le gibier du pays que je prenais ou qu'on posait devant moi en plus de ce que me rapportaient mes chiens de chasse ; je fis toute espèce de choses et toute sorte de fromages. Je passai de nombreuses années, mes enfants devinrent braves, chacun [d'eux] dirigeait sa tribu. Le voyageur qui allait et revenait dans l'intérieur du pays se dirigeait vers moi, car j'accueillais

1. *Papyrus de Berlin*, n° 1, l. 19-28. — 2. Chabas, *Les Papyrus hiératiques de Berlin*, p. 40.

bien tout le monde : je donnais de l'eau à qui avait soif, je mettais l'égaré sur sa route, je saisissais le brigand. Les *Sati* qui s'en allaient au loin pour battre et pour repousser les princes du pays, j'ordonnais et ils marchaient. Car ce roi de Tennou me fit passer plusieurs années parmi son peuple comme général de ses soldats; [aussi] chaque pays que j'envahis, je le forçai de payer tribut des produits de ses terres; je pris ses bestiaux, j'emportai ce qui lui appartenait, j'enlevai ses bœufs, je tuai ses hommes; il était à la merci de mon sabre, de mon arc, de mes expéditions, de mes desseins pleins de sagesse qui plaisaient au roi. [Aussi] m'aima-t-il, connaissant ma vaillance; il me mit à la tête de ses enfants, voyant la valeur de mon bras.

« Un brave de *Tennou* vint me défier dans ma tente; c'était un illustre, sans pareils, [car] il avait détruit tous ses rivaux. Il disait qu'il se battrait avec moi, car il ne m'avait pas encore frappé et il se flattait de prendre mes bestiaux pour sa tribu. Le roi se consulta avec moi : je dis: Je « ne le connais point; certes je ne suis pas son frère, je me « tiens éloigné de son logis. Est-ce que j'ai jamais ouvert « sa porte ou franchi ses clôtures? C'est quelque aventurier « désireux de me voir [et jaloux] d'accomplir sa mission « [qui est] de me dépouiller de mes chats et de mes chiens, « en plus de mes vaches, de fondre sur mes taureaux, « mes chèvres, mes veaux, afin de se les approprier. » Je bandai mon arc, je préparai mes flèches, je donnai du jeu à mon poignard; je fourbis mes armes. Quand l'aube arriva, *Tennou* vint lui-même, après avoir rassemblé toutes ses tribus et convoqué tous ses vassaux : il désirait voir ce combat. Tous les cœurs brûlaient pour moi; hommes et femmes poussaient des « Ah! » et chaque cœur s'attrista pour moi; [car] on disait : « Est-ce que c'est un autre brave qui va lutter avec lui? Voici l'adversaire avec son bouclier, sa javeline, son paquet de dards. » Quand j'apparus, et qu'il eut paru, je détournai de moi ses traits. Comme pas un seul ne portait, il fondit sur moi, et alors je déchargeai mon arc contre lui. Quand mon trait s'enfonça

dans son cou, il poussa un grand cri et tomba à terre[1]. » Telle était, il y a plus de quatre mille ans, la vie des tribus du désert, telle elle est encore aujourd'hui ; le récit de *Sineh*, à peine modifié, s'applique fort bien aux Bédouins de nos jours.

Ce fut surtout vers l'Ethiopie que se porta l'attention des princes de la douzième dynastie. Là en effet l'Égypte se trouvait directement menacée par des peuplades remuantes qui habitaient les deux rives du Nil et les déserts environnants. C'étaient d'abord, au delà de la première cataracte et jusqu'à mi-chemin de la seconde, les *Ouaouaï*, ces vieux ennemis des Égyptiens auxquels *Papi* avait eu affaire. Battus par les princes de la onzième dynastie et réduits par *Amenemhat Ier*, ils reculaient sans cesse devant les établissements des Pharaons, et préféraient s'expatrier plutôt que se soumettre. Plus au sud, auprès de la seconde cataracte, on trouvait le pays de *Heh* et celui de *Shaad*, avec des carrières de calcaire blanc[2]. Dans le désert et au delà de la seconde cataracte erraient cent tribus aux noms étranges, *Shemik*, *Khesa*, *Ses*, *Kaâs*, *Arqîn*, *Anou*[3], toujours prêtes aux razzias, toujours battues et jamais soumises. Les Pharaons comprirent combien il leur était nécessaire de réduire ces populations indécises et flottantes, et tournèrent contre elles toutes les forces vives de la nation. A force de persévérance, ils parvinrent à en dompter complétement la plupart, à détruire ou à refouler vers le sud celles qui s'obstinèrent à la lutte et à les remplacer par des colonies de fellahs. Dès lors toute la vallée du Nil, depuis l'endroit où il quitte les plaines d'Abyssinie pour entrer dans le lit étroit qu'il s'est creusé au milieu du désert, jusqu'à l'endroit où il se décharge dans la Méditerranée, ne forma plus qu'un seul empire, habité par un seul peuple, parlant la même langue, adorant les mêmes dieux et obéissant au même souverain.

Amenemhat Ier avait battu les *Ouaouaï*; son fils, *Ousor-*

1. *Papyrus de Berlin*, n° 1, l. 76-141. — 2. Brugsch, *G. Inschrift*, t. I, p. 160. — 3. *Id.*, p. 45.

tesen Ier vainquit sept peuples nègres confédérés et porta ses armes jusqu'à *Ouady-Halfa*[1]. Sous *Amenemhat II*, le pays des *Ouaouaï* n'était déjà plus qu'une province égyptienne gouvernée comme les autres nomes par un fonctionnaire royal[2]. *Ousortesen II* continua avec grand éclat, ce semble, l'œuvre de ses prédécesseurs, que son fils, *Ousortesen III*, acheva. Ce prince, si populaire en Égypte que Manéthon ou ses compilateurs l'identifiaient avec le Sésostris de la tradition grecque et lui attribuaient la conquête du monde[3], soumit toute la Nubie d'une manière définitive. Après l'annexion du pays de *Heh*, il fixa la frontière de l'empire à *Semneh*, tout près de la seconde cataracte. Une inscription élevée en l'an VIII constate le fait : « [C'est ici] la frontière méridionale réglée en l'an VIII, sous la sainteté du roi des deux régions *Khakera Ousortesen III*, vivificateur à toujours et à jamais, afin que nul Nègre ne la franchisse en descendant le courant, si ce n'est pour le transport des bestiaux, bœufs, chèvres, moutons appartenant aux Nègres[4]. » Une autre inscription de l'an XVI rappelle la même défense, et nous apprend que « sa sainteté avait permis qu'on érigeât une statue d'elle sur la frontière qu'elle-même avait établie[5]. »

Nul emplacement n'était mieux choisi pour servir de boulevard à l'Égypte contre les invasions du sud. La grande chaîne de rochers granitiques qui coupe perpendiculairement la vallée en cet endroit, et forme une serie de rapides difficiles à franchir, excepté au temps des hautes eaux, défendait l'accès du pays contre toute flotte qui aurait essayé de brusquer le passage. De chaque côté, sur des rochers qui plongent à pic dans le courant, *Ousortesen III* fit construire une forteresse destinée à commander entiè-

1. Stèle du musée de Florence, dans Rosellini, *Monumenti Storici*, t. XXV, n° 4. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, 123, *a*; Birch, dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 111 sqq. — 3. Cette opinion a été reprise par M. de Rougé dans un de ses premiers mémoires : *Deuxième lettre à M. Alfred Maury sur le Sésostris de la douzième dynastie de Manéthon.* — 4. Lepsius, *Denkm.*, II, 136, *i*. Cf. Brugsch, *Geog. Ins.*, t. I, p. 46-47, et l'*Histoire d'Égypte*, t. I, p. 64-65. — 5. Lepsius, *Denkm.*, II, 136, *h*.

rement le fleuve et la vallée. Bâtis en briques crues, comme tous les édifices militaires de l'époque, ces forts présentent non-seulement les hautes murailles et les tours massives des citadelles antiques, mais l'escarpe, le fossé, la contre-escarpe et le glacis des places plus récentes, et pouvaient défier pendant longtemps tous les moyens d'attaque dont on disposait à cette époque. Leur enceinte renfermait un temple dédié au fondateur, et de nombreuses habitations aujourd'hui ruinées[1].

Désormais les expéditions dirigées par les monarques égyptiens au delà de *Semneh* n'eurent plus pour objet la conquête : on se borna à exiger un tribut et à réclamer un droit de suzeraineté toujours incertain. C'est ainsi qu'on voit *Amenemhat III* se vanter de victoires remportées sur les nègres éthiopiens, mais sans mention d'acquisition nouvelle[2]. On se contenta de fortifier et d'embellir le pays récemment annexé. *Ousortesen III* y fonda, un peu au sud d'Éléphantine, une ville qu'il appela de son nom *Herou-Khakerâ*, « les voies de *Khakerâ*, » et fit le long du fleuve tant de fondations utiles, qu'après sa mort il fut divinisé à *Semneh*[3] et adoré pendant plus de dix siècles sur le même pied que *Doudoun*, *Anouké*, *Khnoum* et les autres divinités locales. Son temple, ruiné pendant les premiers règnes de la dix-huitième dynastie, fut relevé par *Thotmès III* et a duré jusqu'à nos jours. Son fils et successeur, *Amenemhat III*, fit construire en face de *Pselkis* une forteresse importante[4]. Il eut aussi l'idée de faire relever les hauteurs que le Nil atteignait à *Semneh* pendant les hautes eaux; et les notes qu'il a enregistrées sur les rochers voisins ne sont pas au nombre des souvenirs les moins curieux ou les moins importants de son règne[5].

1. M. de Vogüé, *Fortifications de Semneh en Nubie*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athénæum français*, 1855, p. 81 sqq. — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, 138. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, 136, *b*; Brugsch, *G. Ins.*, t. I, p. 46; De Rougé, *Inscription des rochers de Semneh*, p. 2-3. — 4. Prisse d'Avennes dans Chabas, *Les inscriptions des mines d'or*, p. 13-14. — 5. Lepsius, *Brief an Ehrenberg*, dans le *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin, 1845.

Ce n'était pas dans un simple intérêt de curiosité que les ingénieurs égyptiens postés à *Semneh* se livraient à ce travail de relevé. Ils amassaient les éléments de calcul nécessaires à ceux de leurs confrères qui étaient chargés en Egypte de l'entretien des canaux. On sent quelle devait être l'importance de cette tâche dans un pays où le succès de la culture dépend de la répartition des eaux à la surface du sol, et dans un temps où les princes ne cessaient de rechercher tous les moyens possibles pour remédier à l'excès ou à l'insuffisance de l'inondation. *Ousortesen Ier* fit construire des digues le long de la rive occidentale, contre laquelle portait surtout le fleuve, et ses successeurs, occupés qu'ils étaient par les guerres nubiennes, n'exercèrent pas moins sur le service des eaux la plus active surveillance. *Amenemhat III* les dépassa tous par la grandeur de ses conceptions et par l'habileté avec laquelle il sut mener à bonne fin les entreprises les plus gigantesques. Frappé sans doute du peu de résultats que donnaient les réservoirs de faibles dimensions échelonnés, alors comme aujourd'hui, le long du Nil, il forma le projet de les remplacer, ou du moins de compléter leur effet, par la création d'un réservoir énorme, où l'excédant des eaux accumulé pendant les années d'abondance resterait emmagasiné jusqu'au jour où une crue trop faible viendrait menacer de stérilité une partie du pays. Ce réservoir, l'une des merveilles de l'Égypte antique, portait plusieurs noms : il s'appelait *Hount*, l'inondation[1], *Meri*, le lac par excellence, dont les Grecs ont fait *Mœris*, et *Ph-Ioum*, la mer, d'où les Arabes ont tiré le nom de *Fayoum*, qu'il donnent à la province[2].

A quelques lieues en amont de Memphis, la chaîne Libyque s'interrompt soudain et démasque l'entrée d'une vallée qui, d'abord resserrée entre les parois de la montagne, s'élargit à mesure qu'elle s'enfonce vers le couchant et finit par s'épanouir en amphithéâtre. « Au centre s'étend un large plateau dont le niveau général est celui des

1. *Papyrus de Boulaq*, n° 2. — 2. Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. I, p. 323.

plaines de l'Égypte ; à l'ouest, au contraire, une dépression considérable de terrain produit une vallée qu'un lac naturel de plus de dix lieues de long (le *Birket-Qéroun*) emplit de ses eaux[1].» Cet emplacement réunissait les deux conditions essentielles à fournir un excellent réservoir: était assez loin du Nil pour ne jamais être atteint directement par l'inondation, et pourtant se trouvait au niveau de la vallée. Aussi *Amenemhat III* n'eut-il pas même besoin d'y pratiquer de profondes excavations : il n'eut guère qu'à enfermer une portion du plateau central entre des digues assez fortes pour contenir les eaux et prévenir leur écoulement vers le penchant occidental de la vallée, assez hautes pour ne jamais être submergées, même au temps des plus fortes inondations. Les restes de ces digues existent encore aujourd'hui entre les villes modernes d'*Illahoun* et de *Medinet-el-Fayoum*. Elles avaient jusqu'à cinquante mètres de large et seulement trois mètres et demi de haut[2]; l'espace de terrain qu'elles enfermaient est au plus de trente milles, contrairement au témoignage d'Hérodote, qui attribuait au lac Mœris un pourtour de quatre-vingt-dix milles[3]. Deux canaux munis d'écluses faisaient communiquer le réservoir avec le Nil et régularisaient l'entrée ou la décharge des eaux[4]. L'un d'entre eux branchait sur le fleuve à quelque distance au sud et courait en diagonale le long de la chaîne Libyque à peu près dans la direction du *Bahr-Yousouf* actuel ; l'autre branchait beaucoup plus bas, à l'est du *Fayoum*, et suivait probablement le tracé du canal auxiliaire qui s'ouvre aujourd'hui dans le voisinage de *Beni-Souef*. C'était probablement au point d'intersection de ces deux canaux qu'étaient placées les écluses, et le rameau nord était le seul ouvert pendant le temps des basses eaux[5]. La crue était-elle suffisante, l'eau emmagasinée dans le lac, puis relâchée au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir, maintenait l'inondation à hauteur convenable dans toute la moyenne Égypte et sur

1. Mariette, *Aperçu de l'histoire d'Égypte*, p. 33. — 2. Lepsius, *Briefe*, p. 81. — 3. Hérodote, II, 149; Cf. Linant-Bey, *Mémoire sur le lac Mœris*. — 4. Strabon, l. XV, ch. I. — 5. Wilkinson, *Handbook*, p. 238, *b*.

la rive gauche du Nil jusqu'à la mer. L'année d'après, la crue menaçait-elle d'envahir les villes ou d'emporter les villages du Delta, malgré les terre-pleins artificiels sur lesquels on les avait exhaussés, ou simplement de séjourner trop longtemps sur les terrains bas et de les changer en marécages, le Mœris recevait le surplus des eaux et le gardait jusqu'au moment où le fleuve commençait à baisser. Au milieu du lac s'élevaient, dit-on, deux pyramides couronnées chacune d'un colosse assis, dont l'un représentait *Amenemhat* et l'autre la reine, sa femme[1]. Du haut de ce piédestal le vieux Pharaon semblait dominer son œuvre et contempler éternellement le pays dont il avait assuré la fortune

Cet immense travail, l'un des plus utiles qui aient jamais été entrepris par les souverains de l'Égypte, est attribué d'ordinaire au seul *Amenemhat III*[2]. Je ne doute nullement que ce roi y ait eu la part principale; mais je ne puis m'empêcher de penser que ses prédécesseurs avaient au moins fait exécuter les études préparatoires que suppose pareille entreprise. On sait, en effet, que dès l'avénement de la douzième dynastie, *Amenemhat Ier* construisit au *Fayoum* un monument dans les ruines duquel on a retrouvé sa statue[3]. *Ousortesen Ier* avait élevé dans la capitale du nome, *Shed*, que les Grecs appelèrent *Crocodilopolis* (sous les Ptolémées, *Arsinoé*), des édifices considérables aujourd'hui détruits : on n'y voit plus que les morceaux d'un obélisque qu'il avait dressé à l'entrée du temple de cette ville[4]. *Amenemhat III*, pendant son long règne, fit plus pour le *Fayoum* que n'avaient fait tous ses prédécesseurs réunis. S'il ne fonda point Crocodilopolis, comme le veulent certains auteurs classiques[5], au moins l'embellit-il de ses monuments et lui donna-t-il, par la création du lac Mœris, une importance qu'elle n'avait pas auparavant. Il établit sa résidence dans le pays et s'y éri-

1. Hérodote, II, 149; Diodore, I, 52. — 2. Lepsius, *Briefe*, p. 81 sqq.; Brugsch, *Histoire d'Égypte*, t. I, p. 67-68. — 3. Brugsch, *ibid.*, t. I, p. 53. — 4. Lepsius, *Denkm.*, II, 119. — 5. Diodore, I, 89, 3.

gea à la fois un palais et un tombeau[1]. Le palais, devenu temple après la mort de son fondateur, prit bientôt le nom de *Lope-ro-hount*, ou temple situé à l'entrée du lac, dont les Grecs firent plus tard leur labyrinthe[2].

Le labyrinthe s'élevait à l'orient du lac, sur un petit plateau qui fait face à l'ancien site de Crocodilopolis. C'était un vaste massif quadrangulaire d'environ deux cents mètres de long sur cent soixante-dix de large[3]. La façade qui donnait sur le Mœris était tout entière d'un calcaire si blanc, que les anciens le prenaient pour du marbre de Paros. Le reste de l'édifice était en granit[4]. Une fois dans l'enceinte, on se trouvait bientôt comme perdu au milieu d'un dédale de petites chambres obscures, toutes carrées, toutes recouvertes d'un seul bloc de pierre en guise de toit et reliées les unes aux autres par des couloirs si habilement enchevêtrés qu'un étranger sans guide ne pouvait en sortir[5]. Il y en avait, dit-on, trois mille, dont moitié sous terre[6]. Les murs et les plafonds étaient couverts de légendes et de figures sculptées en bas-relief dans le creux. On enfermait là les emblèmes des divinités ou les statues des rois défunts[7], et sans doute aussi les objets précieux, les vêtements divins, les sistres, les colliers, les parures emblématiques, en un mot tout le matériel du culte qu'une obscurité perpétuelle pouvait seule préserver des insectes, des mouches, de la poussière et du soleil. Au centre du massif on voyait douze grandes salles hypostyles, affrontées deux à deux, et dont les portes s'ouvraient, six au midi, six au nord[8]. A l'angle nord du carré, *Amenemhat III* avait fait dresser son tombeau, une pyramide en briques crues revêtue de pierre sculptée. C'est là qu'a-

1. Lynceas de Samos et Demoteles dans Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 13. — 2. Mariette, *Papyrus de Boulaq*, t. I, Introduction. — 3. Ce sont les mesures prises sur les lieux par les membres de la Commission prussienne (Lepsius, *Briefe*, *l. l.*). Elles diffèrent sensiblement des mesures données par les anciens. — 4. Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 13. — 5. Strabon, l. XVII, ch. I. — 6. Hérodote, II, 148. — 7. Pline, *l. l.* — 8. Hérodote, II, 148.

près un règne de plus de quarante ans[1] il fut enseveli au milieu de ses créations.

Entretenues avec soin par tous ses successeurs, elles durèrent longtemps après l'extinction de sa famille et la chute de son empire. Vers le cinquième siècle avant notre ère, quand les Barbares du nord, civilisés à leur tour, commencèrent à venir admirer sur les bords du Nil les restes de la grande civilisation qui s'y éteignait lentement, le Mœris et le labyrinthe apparurent à leurs yeux comme le monument le plus parfait de l'art égyptien. « J'ai vu le labyrinthe, disait Hérodote, et je l'ai trouvé plus grand encore que sa renommée. On rassemblerait tous les édifices et toutes les constructions des Grecs, qu'on les trouverait inférieurs comme travail et comme coût à ce labyrinthe; et pourtant, le temple d'Éphèse est remarquable, aussi celui de Samos. Les pyramides encore m'avaient paru plus grandes que leur renommée, et une seule d'entre elles équivaut à beaucoup des plus grandes constructions grecques; et si, le labyrinthe surpasse-t-il même les pyramides[2]. » Quant au Mœris, c'est « une merveille plus grande encore que le labyrinthe lui-même[3]. » La suite du récit prouve que dès lors le nom d'Amenemhat III était oublié. On raconta sérieusement au voyageur grec que, « le lac avait été creusé par un roi du nom de Mœris ; que pour se débarrasser de la terre provenant des excavations, on l'avait jetée au Nil ; que Psamétik et ses onze rivaux résolurent de laisser un monument commun de leur règne, et décrétèrent la construction du labyrinthe, un peu au-dessus du lac Mœris, en face de la ville des Crocodiles. » Au Psamétik et au Mœris d'Hérodote, d'autres auteurs substituèrent des Pharaons imaginaires, un Mnévis[4], un Imendès[5], un Pétésukhis[6], qu'on chercherait en vain sur les listes de Manéthon. C'est de nos jours seulement qu'on a retrouvé dans les ruines le nom du fondateur véritable, méconnu pendant plus de vingt siècles.

1. La dernière date connue jusqu'à présent est de l'an XLIII. — 2. Hérodote, II, 148. — 3. Hérodote, II, 149. — 4. Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 13. — 5. Strabon, l. XVII, ch. I. — 6. Pline, *l. l.*

A côté de ces entreprises gigantesques, les travaux exécutés par Amenemhat III lui-même et par ceux de sa race dans les autres parties de l'Égypte n'offrent que peu d'intérêt. A Thèbes, Ousortesen Ier commença la construction du grand temple d'Ammon. Dans la ville sainte d'Abydos, il restaura le temple d'Osiris. A Memphis, Amenemhat III édifia les propylées au nord du temple de Phtah[1]. A Tanis, Amenemhat Ier fonda, en l'honneur des divinités de Memphis, un temple que ses successeurs agrandirent à l'envi[2]. Comme leurs prédécesseurs de l'Ancien Empire, les princes de la douzième dynastie mettaient tous leurs soins à se préparer des tombeaux magnifiques. « Je suis, disait sous Ousortesen Ier le scribe Merri, je suis un serviteur [du prince], ingénieur, chef des travaux, une palme d'amour. Mon maître m'envoya en grande mission d'ingénieur pour lui préparer une grande demeure éternelle. Les couloirs et la chambre intérieure étaient en maçonnerie et renouvelaient [les merveilles] de construction des dieux. Il y eut [en elle] des colonnes sculptées [belles comme] le ciel, un bassin creusé qui communiquait avec le Nil, des portes, des obélisques, une façade en pierre blanche de Rouwou; [aussi] Osiris, seigneur de l'Ament, s'est-il réjoui des monuments de mon seigneur, [et] moi-même, j'ai été dans le transport et l'allégresse [en voyant le résultat] de mon travail[3]. » La pyramide funéraire d'Amenemhat III dans les ruines du labyrinthe et celle d'Ousortesen III à Daschour[4] sont les seuls de ces monuments qui subsistent encore. Aussi n'est-ce point sur les tombes royales ou sur les édifices publics qu'il faut compter pour se faire une idée de la vie commune et juger de la perfection de l'art égyptien à cette époque : les hypogées des particuliers, mieux protégés contre la rapacité des envahisseurs de l'Égypte et contre les ravages du temps, ont seuls survécu et ont fait revivre à nos yeux la vallée du Nil telle qu'elle était il y a quatre mille ans.

1. Diodore, I, 51. — 2. De Rougé, *Cours au Collége de France*, 1869. — 3. Louvre, c. III, l. IV-VII. — 4. De Rougé, *Examen critique*, p. 51.

C'est à Beni-Hassan, dans le cimetière des princes héréditaires de Meh[1], qu'on peut le mieux comprendre quelle était alors la condition du pays. Ces princes appartenaient à ce que j'ai appelé ailleurs la féodalité égyptienne. Aux temps agités de la dixième et de la onzième dynastie, leurs ancêtres avaient probablement vécu dans une indépendance complète et formé une de ces dynasties locales inconnues aux annales officielles du royaume, mais si vivaces qu'elles reparaissaient à chaque nouvelle révolution, qui affaiblissait l'autorité du pouvoir central. Soumis par les Entew et les Mentouhotep avant d'avoir réussi à s'étendre sur les nomes voisins, ils se contentaient pour le moment d'occuper auprès de la personne du Pharaon les places les plus élevées auxquelles la hiérarchie du temps leur permettait d'aspirer. Aussi rien n'est-il plus curieux que leur biographie pour se faire une idée de la condition des classes nobles. Le premier d'entre eux que nous connaissions avait été institué nomarque dans la ville de Menât-Khouwou[2] par Amenemhat Ier au cours des victoires qui assurèrent à ce prince la possession incontestée de l'Égypte. Lorsqu'il devint prince de Meh, son fils Nakht lui succéda à Menât-Khouwou avec le titre de gouverneur; mais Nakht étant mort sans postérité, le roi Ousortesen Ier voulut bien accorder à la sœur du jeune homme, Beqet, la qualité de princesse héritière. Beqet apporta le nome de Meh en dot à son mari le nomarque Nehra, et doubla de la sorte la fortune de ce dernier. L'enfant qui naquit de leur union, Noumhotep, fut nommé tout jeune gouverneur de la Menât-Khouwou, titre qui paraît avoir appartenu dans la famille à l'héritier présomptif, comme plus tard sous la dix-neuvième dynastie le titre de *prince de Koush* appartenait à l'héritier présomptif de la couronne d'Égypte. Son mariage avec la dame Kheti, princesse héritière du dix-septième nome, mit sous son autorité l'une des provinces les plus fertiles de l'Heptanomide. Sous son fils Nakht, la

1. Dans l'Heptanomide. *Cf.* sur ces princes, Brugsch, *Geog. Ins.*, t. I, p. 111-116. — 2. Aujourd'hui *Minieh*, Brugsch, *G. Ins.*, t. I, p. 224.

famille atteignit l'apogée de la grandeur. Nakht, reconnu dans toutes ses dignités, prince du dix-septième nome des droits de sa mère, reçut d'Ousortesen II un grand gouvernement, qui renfermait quinze des nomes du midi d'Aphroditopolis jusqu'aux frontières de Thèbes[1].

On voit par cet exemple avec quelle facilité les nomes, principautés héréditaires placées entre les mains de quelques grandes familles, pouvaient passer de l'une à l'autre par mariage ou par héritage, à condition pour le nouveau possesseur de se faire confirmer dans son acquisition par le souverain régnant. Les devoirs de ces petits princes envers leur suzerain et leurs sujets étaient fort nettement définis : ils devaient l'impôt et le service militaire à l'un, bonne et exacte justice aux autres. « J'ai servi mon maître, lorsqu'il marcha pour battre les ennemis dans les contrées étrangères. J'ai marché en qualité de fils d'un chef, de chambellan, de général de l'infanterie, de nomarque de Meh. Je vins contre Koush et en marchant je fus conduit jusqu'aux extrémités de la terre. Je conduisis les butins de mon maître, et ma louange atteignit le ciel. Quand Sa Majesté revint en paix après avoir battu ses ennemis dans Koush la vile, je vins le servir devant lui. Pas un de mes soldats n'a déserté, lorsque je convoyai les produits de mines d'or à la Sainteté du roi Ousortesen Ier vivant à toujours et à jamais. J'allai alors avec le prince héritier, fils aîné du roi de son flanc, moi Ameni v. s. f.; j'allai avec quatre cents hommes tous choisis d'entre mes guerriers, je vins en paix et aucun d'eux ne déserta quand je conduisis le produit des mines d'or. Mon entreprise me fit louer par les rois[2]. » — « Moi j'étais un maître de bonté, plein d'amabilité, un gouverneur qui aimait son pays.... J'ai travaillé et le nome entier fut en pleine activité. Jamais petit enfant ne fut affligé par moi, jamais veuve maltraitée par moi; jamais je n'ai repoussé laboureur, jamais je n'ai empêché pasteur. Jamais n'exista commandant de cinq hommes dont j'ai réquisitionné les hommes pour mes tra-

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 140-143. — 2. Lepsius, *ibid.*, II, 122.

vaux. Jamais disette ne fut de mon temps, jamais affamé sous mon gouvernement, même dans les années de disette[1]. Car j'ai labouré tous les terrains du nome de Meh jusqu'à ses limites au Sud et au Nord; je fis vivre ses habitants en leur répartissant ses constructions, si bien qu'il n'y eut pas d'affamés en lui. J'ai donné également à la veuve et à la femme mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans ce que j'ai donné. Quand la crue du Nil était haute et que les propriétaires de .... ainsi les propriétaires de toutes choses avaient bon espoir, je n'ai pas coupé les bras d'eau qui arrosent les champs[2]. »

Sous l'influence pacifique des vice-rois locaux, la richesse du pays, déjà si grande même en temps de trouble, se développa d'une manière merveilleuse. Il faut avoir vu sur les murailles des tombeaux de Beni-Hassan ou sur les planches du grand ouvrage de Lepsius[3] les peintures où les artistes du temps ont représenté les différents métiers alors en usage, pour se faire une idée de l'activité avec laquelle étaient poussés tous les travaux utiles. C'est d'abord le labourage à force de bœufs ou à bras d'hommes; le semage, le foulage des terres par les béliers; le hersage, la récolte et la mise en gerbes du lin et du blé, le battage, le mesurage, le transport au grenier à dos d'ânes ou par chalands; la vendange, l'égrenage du raisin, la fabrication du vin dans deux pressoirs différents, la mise en amphores et l'aménagement des caves. D'autres tableaux montrent le sculpteur sur pierre et le sculpteur sur bois à leurs pièces; des verriers soufflant des bouteilles, des potiers modelant leurs vases et les enfournant; des cordonniers, des charpentiers, des menuisiers, des corroyeurs, des femmes au métier, tissant la toile sous la surveillance des eunuques, sans trêve ni relâche. Malgré l'étalage de charité que les nomarques faisaient sur leurs pierres funé-

1. Littéralement : « lorsqu'il y eut des années de faim. » — 2. Lepsius, *Denkm.*, II, 122. Cf. Birch, *On a remarkable inscription of the* XIIth *dynasty*; Brugsch, *Reiseberichten*, p. 93 sqq; *Geogr. Ins.*, p. 111-116 ; *Hist. d'Égypte*, t. I, p. 55, sqq. — 3. Lepsius, *Denkm.*, II, pl. CXX-CXXX.

raires, la condition de ces classes ouvrières était des plus dures. Sans cesse courbées sous le bâton du contre-maître, il leur fallait peiner du matin au soir contre une maigre ration de vivres à peine suffisante pour leur nourriture et celle de leur famille. « J'ai vu le forgeron à ses travaux, — à la gueule du four, » — disait un scribe du temps à son fils. « Ses doigts sont [rugueux] comme des objets en peau de crocodile, — il est puant plus qu'un œuf de poisson. — Tout artisan en métaux, — a-t-il plus de repos que le laboureur? — Ses champs à lui, c'est du bois; ses outils, du métal. — La nuit, quand il est censé être libre, — il travaille encore, après tout ce que ses bras ont déjà fait [pendant le jour], — la nuit, il veille au flambeau.

« Le tailleur de pierres cherche du travail, — en toute espèce de pierres dures.— Lorsqu'il a fini les travaux de son métier, — et que ses bras sont usés, il se repose; — comme il reste accroupi dès le lever du soleil, — ses genoux et son échine sont rompus.— Le barbier rase jusqu'à la nuit : — lorsqu'il se met à manger, [alors seulement] il se met sur son coude [pour se reposer]. — Il va de pâté de maisons en pâté de maisons pour chercher les pratiques; — il se rompt les bras pour emplir son ventre, comme les abeilles qui mangent [le produit] de leurs labeurs. — Le batelier descend jusqu'à Natho pour gagner son salaire.— Quand il a accumulé travail sur travail, qu'il a tué des oies et des flamants, qu'il a peiné sa peine, — à peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, — qu'il lui faut s'en aller....

« Je te dirai comme le maçon — la maladie le goûte; — car il est exposé aux rafales, — construisant péniblement, attaché aux [chapiteaux en forme] de lotus des maisons,— pour atteindre ses fins (?) — Ses deux bras s'usent au travail, — ses vêtements sont en désordre; — il se ronge lui-même, — ses doigts lui sont des pains; — il ne se lave qu'une fois par jour. — Il se fait humble pour plaire : — c'est un pion qui passe de case en case — de dix coudées sur six; — c'est un pion qui passe de mois en mois sur

les poutres [d'un échafaudage, accroché] aux [chapiteaux en forme de] lotus des maisons, — y faisant tous les travaux nécessaires. — Quand il a son pain, il rentre à la maison, et bat ses enfants..

« Le tisserand, dans l'intérieur des maisons, — est plus malheureux qu'une femme. — Ses genoux sont à la hauteur de son cœur ; il ne goûte pas l'air libre. — Si un seul jour il manque à fabriquer la quantité d'étoffe réglementaire, — il est lié comme le lotus des marais. — C'est seulement en gagnant par des dons de pains les gardiens des portes, — qu'il parvient à voir la lumière [du jour]. — Le fabricant d'armes peine extrêmement — en partant pour les pays étrangers : — c'est une grande somme qu'il donne pour ses ânes, — c'est une grande somme qu'il donne pour les parquer, — lorsqu'il se met en chemin. — A peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, le soir, — il lui faut s'en aller. — Le courrier, en partant pour les pays étrangers, — lègue ses biens à ses enfants, — par crainte des bêtes sauvages et des Asiatiques. — Que lui arrive-t-il quand il est en Égypte? — A peine arrive-t-il à son verger, — arrive-t-il à sa maison, — il lui faut s'en aller. — S'il part, sa misère lui pèse ; — s'il ne s'en va pas, il se réjouit. — Le teinturier, ses doigts puent — l'odeur des poissons pourris ; — ses deux yeux sont battus de fatigue ; — sa main n'arrête pas. — Il passe son temps à couper des haillons ; — c'est son horreur que les vêtements. — Le cordonnier est très-malheureux ; — il mendie éternellement ; — sa santé est celle d'un poisson crevé ; — il ronge le cuir [pour se nourrir][1]. »

Les portraits ne sont pas flattés : s'il fallait les prendre au sérieux, on n'aurait rencontré que misère dans l'Égypte de la douzième dynastie. Aussi bien l'auteur à qui je les emprunte est-il un vieux scribe gourmé et tout infatué des avantages de sa profession, qui veut dégoûter son fils des métiers et l'encourage à suivre la carrière des lettres. « J'ai vu la violence, j'ai vu la violence ; —

1. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 50-62.

[c'est pourquoi] mets ton cœur après les lettres! — J'ai contemplé les travaux manuels, — [et] en vérité, il n'y a rien au delà des lettres. — Comme on fait dans l'eau, plonge-toi au sein du livre *Qemi*, — tu y trouveras ce précepte en propres termes : « Si le scribe va étudier à Silsilis, — son inactivité [corporelle] ne sera point sur lui. « — Lui, c'est un autre qui le rassasie; — il ne remue « pas, il se repose. » — « J'ai vu les métiers figurés » y est-il dit en propres termes, — « [aussi] te fais-je aimer la littérature, ta mère; je fais entrer ses beautés en ta face. — Elle est plus importante que tous les métiers, — elle n'est pas un vain mot sur cette terre; — celui qui s'est mis à en tirer profit dès son enfance, il est honoré; — on l'envoie remplir des missions. — Celui qui n'y va point reste dans la misère[1]. » — « Celui qui connaît les lettres — est meilleur que toi par cela seul. — Il n'en est pas de même des métiers que j'ai mis à ta face : — le compagnon y méprise son compagnon. — On n'a jamais dit [au scribe] : « Travaille pour un tel; — ne transgresse pas tes ordres. » — Certes en te conduisant à *Khennou*, — certes j'agis par amour pour toi; — [car] si tu as profité un seul jour dans l'école, — c'est pour l'éternité, les travaux qu'on y fait sont [durables] comme les montagnes. — C'est ceux-là, vite, vite, que je te fais connaître, que je te fais aimer, — car ils éloignent l'ennemi[2]. » L'étude des lettres sacrées et le rang de scribe menaient à tout; les examens passés, le scribe pouvait être, selon ses aptitudes, prêtre, général, receveur des contributions, gouverneur des nomes, ingénieur, architecte. Aussi la littérature, considérée comme moyen de parvenir, était-elle fort en honneur à cette époque, et a-t-elle laissé un certain nombre de morceaux considérés comme classiques dans les siècles postérieurs. J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de citer presque toutes les œuvres qui nous restent de la douzième dynastie, les Mémoires de Sineh[3], les Instructions du roi Amenem-

1. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 49-50. — 2. *Ibid.*, p. 66-67. — 3. V. p. 103-105, 108-111.

hat I à son fils Ousortesen[1], les Recommandations du scribe Douaouw-se-Kharda à son fils Papi[2], et le bel hymne au Nil du Musée britannique[3]. On jugera par les extraits que j'en ai donnés, du mérite qu'elles pouvaient avoir aux yeux des Égyptiens.

Nous sommes encore mieux placés pour apprécier la perfection que les arts plastiques avaient atteinte. Sans doute nous ne pouvons nous figurer exactement ce qu'était un temple ou un palais; le temps a fait disparaître presque jusqu'aux débris des grands édifices qui ornaient alors toutes les villes royales de l'Égypte. Les portiques des tombes de Beni-Hassan nous permettent cependant d'affirmer que l'architecture avait dès lors produit des chefs-d'œuvre. L'un d'eux est décoré de colonnes doriques du style le plus pur et antérieures de deux mille ans pour le moins aux plus anciennes colonnes de cet ordre qui aient été élevées en Grèce. La sculpture, bien qu'inférieure en certains points au grand art de l'Ancien Empire, nous a laissé tant de morceaux admirables, qu'on se demande où l'Égypte a pu trouver assez d'artistes pour les exécuter. Les statues d'Amenemhat Ier et d'Ousortesen Ier que M. Mariette a récemment découvertes à Tanis sont presque aussi parfaites que la statue de Khawrâ. Elles paraissaient si belles aux Égyptiens eux-mêmes, que les Pharaons d'époque postérieure, Ramsès II et Ménephtah, les ont usurpées[4]. En général le style de ces monuments est remarquable par une vigueur souvent exagérée ; les jambes sont traitées avec une grande liberté de ciseau. Tous les accessoires, dessin des ornements, gravure des hiéroglyphes, ont atteint une perfection qu'ils ne retrouveront jamais plus. Les bas-reliefs, toujours dénués de perspective, sont, comme pendant la période memphite, d'une extrême finesse; on les revêtait de couleurs vives qui conservent encore aujourd'hui tout leur éclat premier. L'art de la douzième dynastie, pris dans son ensemble, était de bien peu infé-

1. V. p. 101-103. — 2. V. p. 123-125.— 3. V. p. 11-13. — 4. Mariette, *Catalogue*, p. 260-261.

rieur à l'art des dynasties memphites. Les défauts qui plus tard arrêtèrent le développement de la sculpture égyptienne, la convention dans le rendu des détails, la lourdeur des jointures, la raideur hiératique, se laissaient à peine sentir. Toutes les fois qu'au milieu de la décadence artistique, une renaissance partielle se produisait, les sculpteurs de la dix-huitième et de la vingt-sixième dynasties allaient chercher leur modèle parmi les œuvres de la douzième ou de la quatrième et s'essayaient à reproduire le style de leurs prédécesseurs.

De la treizième à la quinzième dynastie.

L'Égypte était donc en pleine prospérité à la mort d'Amenemhat III. La douzième dynastie avait conquis la Nubie et recouvré la péninsule du Sinaï, assaini le sol, régularisé l'inondation, orné les principales villes de temples et de monuments, assuré la bonne administration et par suite doublé la richesse du pays : en un mot, elle avait terminé l'œuvre de réparation que la dynastie précédente n'avait pu qu'ébaucher. C'est à ce moment qu'elle s'éteignit après deux règnes insignifiants, ceux d'Amenemhat IV et de sa sœur Seveknowre. Treize ans et quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort d'Amenemhat III, quand le Thébain Sevekhotep I[er] (*Râkhoutaoui*) monta sur le trône et commença la treizième dynastie.

Elle dura, dit-on, quatre cent cinquante-trois ans et compta soixante rois, dont l'ordre de succession est encore incertain. Pendant ce long intervalle de temps, la série dynastique, plusieurs fois interrompue par le manque de lignée mâle, se renoua sans secousse, grâce aux droits héréditaires que possédaient les princesses, et qu'elles transmettaient à leurs enfants. Sevekhotep II (*Râskhemouatstaoui*), fils d'un simple prêtre, Mentouhotep, et d une princesse royale, hérita de sa mère la couronne d'Égypte[1]; Nowerhotep II (*Râkhaseshesh*), dont le père n'appartenait

1. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, t. I, p. 74. Cf. Louvre, *C*, 8

pas à la famille régnante, devint roi du chef de sa mère Kama[1]. A côté de ces substitutions pacifiques, il semble qu'on puisse reconnaître la trace de quelques révolutions militaires. Un grand colosse de granit gris trouvé à Tanis par M. Mariette porte les légendes d'un Pharaon Râsmenkhka Mermeschou[2]. « *Mermeschou*, c'est-à-dire le *général*.... Je n'ai pas besoin de faire remarquer ce que ce nom royal a de singulier. Qu'est-ce en effet que ce général qui se sert de son seul titre pour former son cartouche-*nom?* Les grands prêtres qui enlevèrent le pouvoir aux derniers Ramsès usèrent d'un procédé analogue ; mais ces usurpateurs ne cachèrent pas leur nom, et s'ils inscrivirent leur dignité dans un cartouche, on notera comme une différence radicale que ce fut dans un cartouche-prénom[3]. » L'hypothèse la plus vraisemblable est celle d'un général rebelle que ses victoires auraient porté au trône; mais elle est loin d'être assurée. Il y a donc là un problème que de nouvelles découvertes nous permettront seules de résoudre.

Quoi qu'il en soit de ces interruptions dans la succession directe des souverains, l'examen des monuments nous montre que la treizième dynastie assura à l'Égypte quelques siècles de prospérité. Les Sevekhotep et les Nowrehotep qui se pressent sur ses listes, et dont les noms rappellent involontairement à l'esprit les dix-huit rois éthiopiens qui, au dire d'Hérodote, étaient bien antérieurs à Sabacon[4], surent conserver les conquêtes de leurs prédécesseurs et parfois même les étendre. Le vingt-quatrième ou vingt-cinquième souverain de la dynastie[5] faisait ériger des colosses dans l'île d'Argo au fond de l'Éthiopie, à peu près cinquante lieues au sud de Semneh[6]. A l'intérieur,

1. Lepsius, *Denkm.*, II, 151, *g*. — 2. M. de Rougé lit ce nom *Mermenwiou*. Il m'a paru qu'au temps de l'Ancien et du Moyen empire, *mâshou* était le phonétique le plus ordinaire du signe qui entre dans ce nom, et j'ai gardé la lecture de M. Mariette. — 3. Mariette, *Deuxième lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 4-5. — 4. Hérodote, II, 100.—5. Sevekhotep IV, d'après de Rougé, VI d'après Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 74. — 6. Lepsius, *Denkm.*, II, 151, *i*.

ils continuèrent les travaux d'hydrographie entrepris par les Ousortesen et les Amenemhat. L'un d'eux, Râkhemkhoutaoui Sevekhotep[1], faisait relever et inscrire à l'observatoire de Semneh les hauteurs de la crue du Nil pour les quatre premières années de son règne[2]. Ils mirent tous leurs soins à l'embellissement des grandes villes de l'Égypte, et firent exécuter des travaux considérables à Thèbes dans le grand temple d'Ammon, à Abydos[3], à Bubaste dans le Delta où fut trouvée, dit-on, la belle statue de Sevekhotep III aujourd'hui conservée au Louvre[4], à Tanis, dont ils semblent avoir fait une de leurs résidences favorites[5]. Le style des œuvres de cette époque est déjà inférieur au style des œuvres de la douzième dynastie : les proportions de la figure humaine commencent à s'altérer, le modelé des membres à perdre de sa vigueur et de son fini. Malgré ces défauts souvent peu apparents, la plupart des statues royales jusqu'à présent connues sont des chefs-d'œuvre que l'art des époques postérieures a rarement égalés. Il suffit d'examiner avec soin l'un de ces morceaux et de se rappeler qu'on en a trouvé de semblables tout le long de la vallée du Nil, depuis la troisième cataracte jusqu'à l'embouchure du fleuve, pour rester convaincu que l'Égypte était alors une grande puissance, réunie sous un seul sceptre et non pas, comme le voudraient certains auteurs, un État divisé en deux royaumes indépendants l'un de l'autre[6], ou possédé militairement par les rois Pasteurs établis dans le Delta[7].

Les dernières années de la treizième dynastie furent-elles aussi heureuses que les premières? On ne saurait le dire

1. Sevekhotep IV de Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 73. — 2. De Rougé, *Sur une inscription trouvée à Semneh;* Lepsius, *Denkm.*, II, 151 *b* et *d*. — 3. Louvre, C. 11-12. — 4. Louvre, A. 16. — 5. Mariette, *Première et deuxième lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*. — 6. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 71-72. — 7. Cette théorie, qui est de Lepsius, a été combattue dès sa naissance par M. de Rougé, *Examen critique*, deuxième article, p. 30, sqq. Les résultats obtenus par M. Mariette dans ses fouilles de Tanis l'ont rendue de plus en plus difficile à soutenir.

dans l'état actuel de la science. Les listes de Manéthon révèlent un fait certain : vers cette époque le centre de la puissance égyptienne se déplaça. La prépondérance que Thèbes avait maintenue pendant sept cents ans et plus sur le reste de l'Égypte lui échappa et passa aux populations du Delta. Les Pharaons de la douzième et surtout ceux de la treizième dynastie avaient préparé ce résultat en favorisant les villes du nord, Mendès, Saïs, Bubaste, Tanis surtout, au détriment des villes du midi. Quand ils disparurent, Thèbes perdit son rang de capitale et ce fut une ville de la basse Égypte, Xoïs, qui lui succéda. Xoïs, située au centre même du Delta, entre les branches phatmétique et sébennytique du Nil[1], était l'une des villes les plus anciennes du pays, mais n'avait jusqu'alors joué qu'un rôle des plus effacés. La quatorzième dynastie, sortie de ses murs, compta, dit-on, soixante-quinze rois qui régnèrent quatre cent quatre-vingt-quatre ans. Les noms mutilés de ces princes couvrent les pages du Papyrus royal de Turin, mais leur histoire est inconnue. Tout au plus pourrait-on supposer que les derniers d'entre eux furent assaillis par des révolutions et des guerres civiles qui amenèrent leur chute et la ruine complète du pays.

XIe DYNASTIE DIOSPOLITAINE.

?

XIIe DYNASTIE DIOSPOLITAINE.

I.	RÂ-SHOTEP-HET	AMENEMHAT I	Ἀμενέμης.
II.	RÂ-KHOPER-KA	OUSORTESEN I	Σεσόγχωσις.
III.	RÂ-NOUB-KEOU	AMENEMHAT II	Ἀμμανέμης.
IV.	RÂ-KHÂ-KHOPER	OUSORTESEN II	Σέσωστρις.
V.	RÂ-KHÂ-KEOU	OUSORTESEN III	Λαχάρης.
VI.	RÂ-N-MÂT	AMENEMHÂT III	Ἀμέρης.
VII.	RÂ-MÂ-KHEROU	[AMENEMHAT IV]	Ἀμενέμης.
VIII.	SEVEK-NOWRE-RÂ		Σκεμίοφρις.

XIIIe DYNASTIE DIOSPOLITAINE.

?

XIVe DYNASTIE XOÏTE.

?

1. Xoïs est aujourd'hui *Sakha* (Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 211-225)

LIVRE II.

L'ASIE ANTÉRIEURE AVANT ET PENDANT LE TEMPS DE LA DOMINATION ÉGYPTIENNE.

CHAPITRE IV.

LA CHALDÉE.

Les populations primitives de la Chaldée. — Histoire fabuleuse de la Chaldée; le déluge; les premiers rois historiques. — L'invasion cananéenne et les Pasteurs en Égypte.

Les populations primitives de la Chaldée.

Au nord et à l'est de l'Égypte, sur l'immense étendue de territoire comprise entre la Méditerranée, la mer Noire, le Caucase, la Caspienne, l'Indus et les mers qui baignent les côtes méridionales de l'Asie, s'agitaient confusément des nations d'origine diverse, pour la plupart inconnues aux premiers pharaons. Séparée d'elles par le désert et par la mer, l'Égypte n'avait pris jusqu'alors aucune part à leurs révolutions : tout au plus avait-elle établi des colonies minières sur le revers du Sinaï et fondé quelques forteresses afin de protéger les colons. Pour le reste, une muraille élevée en travers de l'isthme et garnie de postes fortifiés lui servait de barrière contre les Asiatiques et lui permettait de suivre à l'abri des invasions du Nord le cours de ses destinées.

Quelques-unes de ces nations sans nom encore et sans histoire appartenaient sans doute aux races primitives qui couvraient le sol à des époques si reculées, qu'il appartient

au seul géologue d'en rechercher la durée. Mais le plus grand nombre d'entre elles se rattachaient à des races plus nobles et plus fortes, distinctes de langue, de mœurs et de tendances, unies cependant par un fonds commun de traditions. Toutes gardaient, mêlé aux vagues légendes de leur enfance, le souvenir d'une première patrie où leurs ancêtres avaient vécu avant de se disperser. C'était une haute montagne ou plutôt un immense plateau, carré de figure, et si élevé qu'il était comme suspendu entre terre et ciel. Du milieu jaillissait un grand fleuve, qui se divisait bientôt en quatre bras ou canaux et se répandait sur les quatre régions environnantes. Là était le nombril du monde et le berceau de l'humanité. Les peuples cantonnés entre la Méditerranée et le Tigre se rappelaient que ce pays légendaire s'étendait vers l'orient; les peuples de l'Iran et de l'Inde croyaient le trouver dans la direction du nord. Les modernes ont réussi à en déterminer le site plus exactement que n'avaient fait les anciens. Ils l'ont placé dans les monts Bolor (Belourtagh), à peu près vers l'endroit où cette chaîne se réunit à l'Himalaya, sur le plateau de Pamir.

Là en effet, et là seulement, se trouve un pays qui satisfasse aux données géographiques conservées aux livres sacrés de l'Asie. Du plateau de Pamir, ou plutôt du massif montagneux dont ce plateau est le centre, s'échappent quatre grands cours d'eau, l'Indos, l'Helmend, l'Oxus et l'Iaxarte, qui s'écoulent dans les directions les plus diverses et répondent assez bien aux quatre fleuves de la tradition. Malgré quelques oasis au long des rivières et dans les vallées, le pays est pauvre et plus propre à nourrir des tribus nomades que des nations civilisées. Pourtant les peuples qui l'avaient habité, cédant sans doute au penchant qui porte les hommes à chercher un âge d'or dans le passé, en firent un jardin sans pareil, un lieu de délices (Éden) où leurs pères avaient vécu dans un état d'innocence et de bonheur parfaits. Chassés de ce paradis terrestre en punition de leur désobéissance aux ordres du Créateur, et condamnés désormais au travail, ils s'établirent au pied de la mon-

tagne sainte et en peuplèrent les alentours. Dix patriarches ou dix rois se succédèrent à leur tête; mais les crimes des hommes excitèrent la colère de Dieu et amenèrent de nouveaux désastres. La race entière périt dans un déluge, sauf une famille choisie du Très-Haut pour perpétuer l'espèce et repeupler l'univers. Ces traditions, communes à la plupart des nations orientales, nous montrent sous une forme légendaire tout ce qu'elles savaient de l'humanité primitive détruite par le déluge asiatique. Les tribus échappées à la mort emportèrent avec elles la géographie de leur patrie ancienne et l'appliquèrent chacune à sa patrie nouvelle. Les unes, arrivées à l'occident de la Caspienne, placèrent leur Éden sur le mont Ararat, au milieu des pics neigeux de l'Arménie, et substituèrent à deux des quatre fleuves primordiaux les deux fleuves qui traversent la Mésopotamie, le Tigre et l'Euphrate. Les autres transportèrent la montagne sacrée sur les bords mêmes de la Caspienne et jusqu'en Phrygie, à l'Albordj et au Bérécynthe[1].

La tradition antique rapportait qu'avant l'avénement des grandes nations conquérantes, l'Asie entière fut pendant quinze siècles aux mains des Scythes[2]. Les Scythes, « les plus anciens des hommes, » appartenaient au moins en partie à ces peuples de race touranienne qui, des marais de la Finlande aux bords de l'Amour, habitent encore aujourd'hui le nord de l'Europe et de l'Asie. La race touranienne telle que nous la connaissons aujourd'hui ne présente pas un type unique : elle paraît être une race mixte formée par le mélange de la race blanche et de la race jaune. Certaines tribus ont tous les caractères distinctifs des nations blanches; certaines autres en arrivent à se confondre entièrement avec les nations jaunes : entre ces

1. Voir, sur les traditions relatives au paradis terrestre, l'ouvrage d'Obry : *Sur le berceau de l'espèce humaine selon les Indiens, les Persans et les Hébreux*, et le résumé de M. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, 3[e] édit., t. I, p. 476-490. — 2. Justin, l. II, ch. III. Les chronographes chrétiens donnaient à cette période le nom de Σκυθισμός. Cf. Jean Malala, *Chronogr.*, p 25-26; Epiphan., *Adv. Hæres.*, I, 5-7.

deux extrêmes on observe des variétés nombreuses qui nous font passer sans secousse et par gradations successives du type le plus parfait de l'Européen au type le plus parfait du Chinois. L'unité originaire de la famille à laquelle appartiennent sinon tous au moins la plupart de ces peuples est prouvée par la parenté des idiomes qu'ils parlent. Le touranien est plutôt un stage qu'une forme définie du langage : il est à la fois plus simple, plus grossier, moins travaillé que n'importe lequel des dialectes ariens ou sémitiques aujourd'hui connus. Ses différents rameaux ne possèdent pas en commun un vocabulaire étendu, et n'ont point partout uniformité de particules grammaticales. « Les substantifs les plus nécessaires, *père*, *mère*, *fils*, *fille*, disparaissent souvent et sont remplacés par des synonymes dans les différentes branches de cette famille : on trouve des mots communs à toutes, mais non pas avec la même constance et la même régularité que dans les dialectes ariens et sémitiques. Les noms de nombre et les pronoms touraniens se ramènent à une seule origine; mais ici encore la ténacité de ces dialectes nomades ne saurait se comparer à la ténacité des langues politiques de l'Asie et de l'Europe : les racines communes découvertes dans les idiomes nomades les plus éloignés sont pour la plupart de forme et de caractère beaucoup plus généraux que les racines des trésors ariens et sémitiques[1]. » Les langues touraniennes ont plutôt communauté d'instincts et de tendances que communauté de formes positives. Elles indiquent toutes les catégories possibles du langage et marquent toutes les relations possibles de mots à mots au moyen de particules invariables qui viennent *s'agglutiner* aux racines, sans jamais s'altérer elles-mêmes ni les altérer. « Leurs déclinaisons et leurs conjugaisons peuvent encore se décomposer en toutes leurs parties constituantes; et, bien que les terminaisons n'aient pas toujours retenu leur valeur de mots indépendants, on sent encore que ce sont des syllabes mo-

1. Max Müller, *Languages of the seat of War*, 2e édit., p. 88.

dificatrices et distinctes des mots auxquels elles sont ajoutées[1]. »

Une tradition, encore aujourd'hui courante parmi les Turcs nomades, place le berceau de la race un peu au nord du plateau de Pamir, dans une des vallées de l'Altaï. Cette vallée était à l'origine enclose de tous côtés par de hautes montagnes riches en fer : un incendie, en fondant les roches ferrugineuses, détruisit la barrière qui la séparait du reste du monde, et permit aux premiers hommes de quitter leur prison. Une partie de la nation s'éleva vers l'ouest et se répandit jusqu'aux extrémités de l'Europe, où les Basques sont peut-être ses derniers représentants. Le reste descendit vers le sud, occupa les plaines de la Bactriane, franchit la grande chaîne de l'Indou-Koush, et s'établit d'abord à la lisière du plateau de l'Iran. Au pied même de la montagne, le pays est bien boisé et bien arrosé; mais à mesure qu'on avance vers l'intérieur, les rivières diminuent de volume. Elles finissent par se perdre dans les sables, à l'exception de deux ou trois qui vont se jeter au grand lac Hamoun. Sauf la bande de terre qui court le long de leurs rives, le reste du pays n'est qu'un vaste désert salé, dont le sol est formé tantôt de gravier, tantôt d'un sable fin et mouvant que le vent soulève en immenses vagues longitudinales, tantôt d'une argile durcie et cuite au soleil. La masse de la nation s'établit solidement sur le plateau, surtout dans la partie occidentale, à laquelle on a donné plus tard le nom de Médie. Plusieurs tribus allèrent vers l'ouest en Atropatène, en Arménie et jusqu'en Asie Mineure. D'autres poussèrent droit au sud et vinrent se fixer au pied du plateau de l'Iran, dans les plaines de la Susiane et sur les bords du Tigre et de l'Euphrate.

Le Tigre et l'Euphrate prennent leur source en Arménie au mont Niphatès (*Keleshin-Dagh*), la plus élevée des chaînes parallèles qui courent entre le Pont-Euxin et

1. Max Müller, *Ibid.*, p. 90. Cf. H. Rawlinson, *On the ethnic Affinities of the nations of Western Asia*, dans l'Hérodote de G. Rawlinson, 2e édit., t. I, p. 529-530.

la Mésopotamie, la seule qui atteigne en maint endroit la limite des neiges éternelles [1]. Ils coulent d'abord parallèlement l'un à l'autre, l'Euphrate de l'est à l'ouest, jusqu'à *Malatiyeh*, le Tigre « vers l'est dans la direction de l'Assyrie [2]. » Au delà de *Malatiyeh*, l'Euphrate tourne brusquement au sud-ouest, se fraye un passage à travers le Tauros, comme s'il voulait aller rejoindre la Méditerranée [3], puis incline vers le sud-est, dans la direction du golfe Persique. Au débouché des montagnes, le Tigre tourne immédiatement au sud et se rapproche graduellement de l'Euphrate : à la hauteur de Bagdad, les deux fleuves ne sont plus séparés l'un de l'autre que par quelques lieues d'un terrain bas et uni [4]. Toutefois ils ne se mêlent pas encore : après avoir couru presque parallèlement l'espace de vingt à trente milles, ils s'écartent de nouveau pour ne se rejoindre qu'à près de quatre-vingts lieues plus bas, former le *Shatt-el-Arab* et se jeter dans le golfe Persique. Dans la partie moyenne de son cours l'Euphrate reçoit sur la gauche deux grands affluents, le *Balikh* [5] et le *Khabour* [6] qui lui apportent les eaux du mont *Masios* [7]. Depuis sa jonction avec le *Khabour* jusqu'à son embouchure il n'a plus aucun tributaire. Le Tigre, au contraire, est grossi sur la gauche par les eaux du *Kentritès* [8], le *Zab* supérieur et le *Zab* inférieur, le *Gyndès* [9]. Aussi les deux fleuves sont-ils navigables de bonne heure, l'Euphrate à *Soumeïsat* [10], le Tigre près de Mossoul : au moment de la fonte des neiges, vers le commencement ou le milieu d'avril, ils grossissent outre mesure, débordent et ne rentrent dans leur lit qu'en juin, au temps des plus fortes chaleurs [11].

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 6. — 2. *Genèse*, II, 14. — 3. « Occidentem petit, ni Taurus obstet, in nostra maria venturus. » Pomponius Mela, *De situ Orbis*, III, 8. — 4. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 7. — 5. Ancien *Bilichos*. — 6. Ancien *Aborras* ou *Chaborras*. — 7. Strabon, XI, XII, § 4; XIV, § 2. Aujourd'hui le *Karadjah-Dagh*. — 8. Xénophon, *Anabase*, IV, III, § 1. Aujourd'hui *Bitlis-Khaï*. — 9. Aujourd'hui *Diyaleh*. — 10. L'ancienne Samosate. — 11. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 297; G. Rawlinson, *The five*



Imp. Clamaron-Graff Dessiné par J. Gaultie


THE ASTOR LIBRARY
NY

Le bassin du Tigre et de l'Euphrate n'avait pas à toutes les époques l'aspect qu'il présente aujourd'hui. Au commencement de notre période géologique, les deux fleuves couraient l'espace d'environ cinq degrés dans une grande plaine ondulée, de formation secondaire, sillonnée par les quelques cours d'eau qui descendent du mont Masios [1]. C'est un territoire fertile au bord des rivières et dans les endroits où jaillissent des sources, stérile et nu partout ailleurs [2]. L'extrémité méridionale de cette plaine formait le rivage de la mer, et les deux fleuves se jetaient à quelque vingt lieues l'un de l'autre, dans un golfe qui prolongeait le golfe Persique de nos jours, et s'étendait à l'est jusqu'aux derniers contre-forts des monts de l'Iran, à l'ouest jusqu'au pied des hauteurs sablonneuses, qui marquent la limite du plateau d'Arabie. Toute la partie inférieure de la vallée n'est qu'un terrain de formation relativement moderne, créé par les alluvions du Tigre, de l'Euphrate et des rivières comme l'*Adhem*, le *Gyndès*, le *Khoaspès*, qui, après avoir été longtemps indépendantes et avoir contribué à combler la mer dans laquelle elles se jetaient, ont fini par devenir de simples affluents du Tigre Aujourd'hui encore, le Delta du *Shatt-el-Arab* avance rapidement, et l'accroissement du rivage monte à près d'un mille anglais par soixante-dix ans [3]; dans les temps anciens, le progrès des terres était plus sensible et devait s'élever à environ un mille par trente ans [4]. Il est donc probable qu'au moment où les colons descendirent dans la vallée, le golfe Persique pénétrait à quarante ou quarante-cinq lieues plus haut qu'il ne fait aujourd'hui [5] : le Tigre et l'Euphrate se

great Monarchies, t. I, p. 11-13. Le témoignage des modernes est contraire au témoignage d'Hérodote, d'après lequel « la rivière ne se répand pas d'elle-même, comme en Égypte, sur les terres ensemencées, mais y est répandue au moyen de machines. » (*Hérodote*, I, 193.) — 1. G. Rawlinson, *Ibid.*, t. I, p. 3-4. — 2. G. Rawlinson, *Ibid.*, t. I, p. 182. — 3. Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 282. — 4. H. Rawlinson, dans le *Journal of the Geographical Society*, vol. XXVII, p. 186. — 5. Loftus, dans le *Journal of the Geographical Society*, vol. XXVI, p. 142; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 4-5.

jetaient dans la mer à quelque distance l'un de l'autre et ne confondirent leurs eaux que plusieurs siècles plus tard.

La région des alluvions, et surtout la partie de cette région qui confine aux rives du golfe Persique, servit d'asile aux premiers colons. C'était une immense plaine basse dont aucun accident de terrain ne rompait la monotonie. L'Euphrate, mal encaissé dans ses rives, lançait à droite et à gauche des branches, dont les unes allaient rejoindre le Tigre, et les autres se perdaient dans des marais. Une partie du sol, toujours privée d'eau, se durcissait aux rayons d'un soleil brûlant : une autre partie disparaissait presque en entier sous les monceaux de sable qu'apporte le vent du désert ; le reste n'était qu'une lagune empestée, encombrée de joncs énormes, dont la hauteur varie entre douze et quinze pieds[1]. Pour faire de ce pays désolé un des plus riches, sinon le plus riche pays de l'univers, il fallait régler le cours des eaux, répartir équitablement au moyen de canaux et de digues l'inondation qui tendait à se porter sur certains points de préférence à certains autres : ce fut l'œuvre que durent entreprendre les premiers colons de la Chaldée.

Le pays, même en cet état, était loin de manquer de ressources. Il renferme peu d'espèces d'arbres utiles, « car il ne possède ni le figuier, ni la vigne, ni l'olivier[2] ; » en revanche, il porte naturellement le froment[3] et le dattier. « Le sol y est si favorable aux céréales, qu'elles y rendent habituellement deux cents pour un, et, dans les terres d'une qualité exceptionnelle, trois cents. Les feuilles du blé et de l'orge y sont larges de quatre doigts. Quant au millet et au sésame, qui pour la grandeur deviennent là de véritables arbres, je ne dirai pas leur hauteur, bien que je la connaisse par expérience, sachant bien qu'auprès de ceux qui n'ont pas été en terre babylonienne, ce que je dis des productions ne rencontrera qu'incrédu-

1. Tous les traits de ce tableau sont empruntés à l'état moderne de la contrée, mais s'appliquent fort bien au passé. Cf. Loftus, *Susiana and Chaldæa*, p. 14 sqq. — 2. Hérodote, I, 193. — 3. Bérose, *Fragm.*, I, édit. Lenormant, p. 6.

lité. On ne se sert nullement d'huile d'olive, mais on extrait de l'huile du sésame[1]. » — « Le palmier fournit à tous les autres besoins de la population. On en tire une sorte de pain, du vin, du vinaigre, du miel, des gâteaux et toute espèce de tissus ; les forgerons se servent de ses noyaux en guise de charbon ; ces mêmes noyaux concassés et macérés servent de nourriture aux bœufs et aux moutons qu'on engraisse. On dit qu'il y a une chanson perse qui énumère trois cent soixante usages différents du palmier[2]. » Les poissons abondent dans les rivières et les marais, surtout le barbeau et la carpe : ils entrent encore pour beaucoup dans l'alimentation des habitants modernes de la Chaldée[3].

Dès le temps de leur arrivée aux bords de l'Euphrate, les Touraniens étaient constitués en corps de nation, possédaient l'écriture[4], les principales industries nécessaires à l'humanité, une législation et une religion complète. Leur écriture était à l'origine purement hiéroglyphique comme celle de l'Égypte. Chaque signe était l'image de la chose même qu'on voulait représenter ou de l'objet matériel qui paraissait offrir le plus d'analogie avec l'idée abstraite qu'il s'agissait d'exprimer. Ainsi pour marquer l'idée de dieu on prenait l'étoile à huit pointes; pour rendre celle du roi, on employait l'abeille . La maladresse du graveur et de l'écrivain altéra ces deux signes et leur substitua des équivalents plus ou moins informes : et à l'étoile, et à l'abeille. L'image primitive s'altéra de plus en plus, si bien qu'il devint impossible de retrouver dans l'ensemble de traits ou de clous qui forme un groupe, le type que ces traits avaient représenté. Par bonheur, au moment où s'accomplit cette modification, l'on n'avait déjà plus besoin pour lire le caractère de reconnaître l'objet dont il avait été la figure. Le signe de l'étoile rap-

1. Hérodote, I, 193; cf. Théophraste, *Hist. Plant.*, VIII, 7, et Pline, *H. N.*, XVIII, 17, 45. — 2. Strabon, XVI, I, XIV; cf. Théophraste, *Hist. Plant.*, II, 2, et Pline, *H. N.*, XIII, 4. — 3. Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 567. — 4. Cela a été prouvé par M. Oppert.

pelait aux yeux l'idée de *dieu*, et l'idée de dieu éveillait dans l'esprit du lecteur le mot qui répond à cette idée, AN. Aussi 𒀭, tout en conservant le sens symbolique de *dieu*, devint le représentant de la syllabe AN dans une foule de mots qui n'ont aucun rapport avec la divinité. En groupant ensemble plusieurs signes, on obtint des expressions de mots dont le son se composait en partie de la prononciation d'un signe, en partie de la prononciation d'un autre signe. 𒀀 représente trois gouttes d'eau, signifie *eau*, se lit A; joint au signe 𒀭 qui représente l'étoile, signifie *dieu*, se lit AN; il forme un groupe 𒀀 𒀭, A + AN, AAN, qui veut dire pluie. Ce système présente de graves inconvénients. Nombre de signes peuvent avoir plusieurs valeurs et se lire de plusieurs manières différentes. 𒁁 rend les idées de *finir*, *vieillir*, *achever*, *mourir*, *ouvrir*, *sang*, *cadavre*, et se lit, selon l'idée qu'il rend, BE, BAT, TIL, KHOUR, OUS : en un mot c'est un *polyphone*. Entre tous ces sens et toutes ces prononciations dissemblables, le lecteur choisissait, d'après la marche générale de la phrase et la position du signe, le sens et la lecture qui lui paraissaient le mieux convenir. L'obscurité résultant de cette polyphonie était telle, que les Assyriens et les Babyloniens eux-mêmes s'y perdaient quelquefois. « Nous n'en voulons pour preuve que le nombre des fragments de syllabaires et de vocabulaires grammaticaux tracés sur des tablettes d'argile, et destinés à révéler les arcanes du système graphique national, qu'on a trouvés en telle abondance dans les ruines de Ninive. Une bonne moitié de ce que nous possédons de monuments de l'écriture cunéiforme se compose de guide-ânes qui peuvent nous servir à déchiffrer l'autre moitié, et que nous consultons exactement comme le faisaient il y a deux mille cinq cents ans les étudiants de l'antique pays d'Assour[1]. »

1. Fr. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien*, t. I, p. 48. M. Halévy a voulu prouver dans ces derniers temps l'origine sémitique de l'écriture et de la civilisation chaldéennes (*Journal asiatique*, 1875). Son opinion n'a été admise par aucun assyriologue. Cf. Fr. Lenormant, *La langue primitive de la Chaldée*; Oppert dans le *Journal Asiatique*, 1875, et Schrader dans le *Zeitschrift. d. D. Morg. G.*, 1875.

Parmi ces hiéroglyphes on trouve des signes spéciaux pour désigner les métaux usuels et les métaux précieux. Les Touraniens vivant au milieu des gisements de l'Altaï, où les minerais et les métaux à peu près purs se rencontraient presque à fleur de terre, apprirent bien vite l'art du mineur, du fondeur et de l'orfèvre : ils l'implantèrent en Chaldée. Les plus vieilles tombes de ce pays renferment des objets en or, en bronze et en fer, couteaux, hachettes, faux, bracelets, boucles d'oreilles ciselées[1]. « A côté se trouvent encore, et concurremment employés, des instruments et des armes en silex taillé et poli, têtes de flèches, haches et marteaux. Le métal le plus répandu est le bronze; c'est en bronze que sont tous les instruments métalliques. Quant au fer, il est plus rare et semble avoir encore le caractère d'un métal précieux par la difficulté de la production; au lieu d'en faire des outils, on en forme des bracelets et autres parures grossières[2]. » Des autres industries, comme le tissage, il ne nous est rien resté. La constitution politique et la législation nous sont presque entièrement inconnues. Le seul fragment que nous possédions de l'ancien droit touranien traite des liens et des devoirs de la famille. Il nous prouve que la femme jouissait de droits et d'honneurs assez grands. Même en puissance de mari, elle pouvait avoir une propriété personnelle. Le mari qui reniait sa femme devait lui donner en guise d'indemnité une demi-mine d'argent. Le fils qui reniait sa mère était « exclu de la terre et de l'eau ». Le fils qui disait à son père : « Tu n'es pas mon père, » était condamné à rétracter sa parole et payait l'amende. Par contre, la femme qui reniait son mari était jetée au fleuve; le père et la mère qui refusaient de reconnaître leur enfant étaient passibles de la prison[3].

Les Touraniens de Chaldée se représentaient la terre comme une barque renversée et creuse par-dessous[4], non pas une de ces barques oblongues en usage parmi nous,

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 98-99. — 2. Fr. Lenormant, *Les premières civilisations*, t. I, p. 118-119. — 3. J. Oppert, dans le *Journal asiatique*, Ve série, t. I, p. 371 sqq.; Fr. Lenormant, *La magie chez les Chaldéens*, p. 310-312. — 4. Diodore de Sicile, II, 29.

mais cette espèce d'auge entièrement ronde que les bas-reliefs nous montrent si souvent, et dont les tribus du bas Euphrate se servent encore aujourd'hui. Dans le creux inférieur était caché l'abîme (*ge*), séjour des ténèbres et de la mort. Sur les pentes de la surface convexe s'étendait la terre proprement dite (*ki*), enveloppée de tous côtés par le fleuve Océan (*zouab*) : la Chaldée était regardée comme le centre du monde. Bien loin au delà du Tigre se dressait la montagne d'Orient (*Khoursak-kourra*), qui unissait le ciel à la terre. Le ciel (*anna*) avait la forme d'une vaste calotte hémisphérique dont la partie inférieure reposait sur les extrémités de la barque terrestre, au delà du fleuve Océan. Le firmament, « déployé au-dessus de la terre ainsi qu'une couverture, » tournait comme sur un pivot autour de la montagne d'Orient et entraînait dans sa course perpétuelle les étoiles fixes (*moul*) dont sa voûte était semée. Entre ciel et terre circulaient d'abord les sept planètes (*loubat*), sortes de grands animaux doués de vie, puis les nuages, les vents, la foudre, la pluie. La terre reposait sur l'abîme, le ciel sur la terre : l'imagination des premiers Chaldéens n'allait pas jusqu'à se demander sur quoi reposait l'abîme.

Cet univers en trois parties était peuplé d'une foule d'êtres et de races diverses, les unes renfermées, comme les hommes et les animaux, dans une petite portion du grand tout, les autres répandues indistinctement à travers les régions du monde, comme les esprits et les dieux. Les esprits (*zi*) sont la personnification des forces bonnes, mauvaises ou indifférentes de la nature : ils font le bien et le mal à leur gré, règlent l'ordre et la marche des corps célestes, partant des saisons, soufflent le vent et versent la pluie, germent le grain et lèvent la moisson, vivifient ou tuent ce qui a vie. Les dieux (*an*, *dingir*, *dimir*) sont des esprits de haut rang qui président aux grandes divisions du monde ou aux grands phénomènes de la nature. A chacune des trois régions de l'univers commande un dieu suprême : *Anna* dans le ciel, *Ea* sur la terre et *Moulgé* au fond de l'abîme. Anna, l'esprit du ciel, était à la fois le corps et l'âme du ciel, le ciel matériel et l'intelligence qui régit la matière

céleste. Ea, l'esprit de la terre (*zi-ki-a*), règne sur la surface terrestre et sur l'atmosphère, mais sa demeure favorite est le fleuve Océan; aussi lui donne-t-on parfois pour mère une déesse Riah, « le fluide, l'eau par excellence. » Lui-même est appelé souvent « le grand poisson de l'Océan, le poisson sublime » : il parcourt son empire sur un vaisseau symbolique manœuvré par les dieux ses enfants, comme chez les Égyptiens la barque solaire par les formes de Râ. Sa compagne *Damkina* ou *Davkina* est la personnification de la terre : le dieu s'étend sur elle, la féconde, et de leurs embrassements naissent les eaux matérielles qui font tout verdir. *Moulgé* et sa forme féminine *Ningé* vivent dans l'abîme infernal et reçoivent les âmes humaines au sortir de la vie. Transportées au delà du fleuve éternel, les âmes arrivent au pied de la grande montagne d'Occident, derrière laquelle se couche le soleil, et pénètrent dans « le pays immuable (*Kournoudé*) », dans « la région d'où l'on ne revient pas, la demeure où l'on entre sans en sortir, le chemin qu'on descend sans jamais rebrousser, la demeure où l'on entre toujours plus avant, la prison, le lieu où l'on n'a que la poussière pour sa faim et la boue pour aliment, où l'on ne voit plus la lumière et où l'on erre dans les ténèbres, où les ombres, comme des oiseaux, remplissent la voûte. » Il n'y a là ni récompense pour les justes, ni châtiment pour les impies : la rémunération du bien et du mal commence et finit sur la terre. Pourtant dans un des recoins de l'abîme est cachée une source de vie que les génies infernaux dissimulent avec un soin jaloux à la vue des mânes : seuls les dieux peuvent en ouvrir l'accès et renvoyer sur la terre l'âme qu'ils ont abreuvée de ses eaux.

Au-dessous des grands dieux s'agitait un peuple innombrable de dieux et d'esprits toujours en lutte les uns contre les autres. Le dieu du soleil diurne, *Oud*, « fait évanouir les mensonges, dissipe les mauvaises influences et déjoue les complots méchants. » — « Soleil, dans le plus profond des cieux, tu brilles; tu ouvres les verrous qui ferment les cieux élevés, tu ouvres la porte du ciel. Soleil, vers la superficie de la terre, tu tournes ta face; soleil, tu étends au-

dessus de la superficie de la terre, comme une couverture, l'immensité des cieux. » Le feu (*Izbar* ou *bilgi*), supérieur au soleil même, est « le pontife suprême à la surface de la terre », soit qu'il brûle dans la flamme du sacrifice, soit qu'il brille au foyer domestique. « Je suis la flamme d'or, la grande, la flamme qui jaillit des roseaux secs, l'insigne élevé des dieux, la flamme de cuivre, la protectrice qui darde ses langues ardentes; je suis le messager de *Silik-moulou-khi*. » *Silik-moulou-khi*, « celui qui dispose le bien pour les hommes, » est le fils d'Ea, l'intermédiaire entre son père divin et l'humanité souffrante. C'est par lui qu'Ea fait connaître ses décrets aux hommes et aux dieux et révèle le grand nom, le nom mystérieux qui met les démons en fuite. « Devant sa grêle, qui se soustrait? Sa volonté est un décret sublime que tu établis dans le ciel et sur la terre.... Seigneur, tu es sublime : qui t'égale? »

Les démons et les mauvais esprits sortent de l'enfer. Ils se glissent partout et se dissimulent sous toutes les formes pour nuire aux bons esprits et aux hommes. Les uns ont rang de demi-dieux et sont connus sous les noms de *mas*, combattants, *lamma*, colosses; les autres sont rangés hiérarchiquement par classes de sept, les *alal*, destructeurs, les *telal*, guerriers, les *maskim* ou tendeurs d'embûches, « qui se cachent au plus profond de l'abîme et dans les entrailles de la terre, ni mâles ni femelles, n'ayant pas d'épouses et ne produisant pas d'enfants. » Certains d'entre eux s'attaquent à l'ordre général de la nature et s'efforcent de bouleverser l'univers. D'autres se mêlent aux hommes pour le mal : « de maison en maison ils pénètrent; dans les portes comme des serpents ils se glissent. Ils empêchent l'épouse d'être fécondée par l'époux; ils ravissent l'enfant sur les genoux de l'homme; ils font fuir la femme libre de la demeure où elle a enfanté;... ils font fuir le fils de la maison du père. » Ils vivaient de préférence dans les lieux déserts et n'en sortaient que pour assaillir les hommes et les animaux. Ils s'introduisaient dans les corps et y faisaient naître les maladies. La peste et la fièvre (*idpa*), le fantôme, le spectre, le vampire, les in-

cubes et les succubes étaient autant d'êtres distincts appartenant à cette engeance redoutable. Sans cesse en butte à leurs attaques, l'homme se trouvait sur la terre comme un voyageur égaré dans une terre inconnue, au milieu de tribus sauvages. Pour se défendre, il devait se ménager des alliés parmi les dieux et les esprits, se munir d'armes offensives ou défensives contre les démons, en un mot avoir recours à la magie. Le culte touranien est en effet une véritable magie où les hymnes à la divinité prenaient tous plus ou moins la tournure d'incantations et où le prêtre est moins un prêtre qu'un sorcier[1].

A côté des Touraniens, les monuments nous font connaître une autre race, de tempérament et de tendances fort différentes, la race de Koush. Les Koushites avaient la taille petite, le corps élancé et bien fait, la chevelure abondante, souvent frisée, mais jamais crépue comme celle du nègre; le teint foncé, variant du brun clair au noir; les traits réguliers, parfois délicats; le front droit, étroit, suffisamment élevé; le nez long, mince et fin, d'une saillie moins accusée que le nez d'un arien; seule la bouche était défectueuse, munie de lèvres épaisses et charnues[2]. La tradition place leur berceau en Bactriane, au pays de Koush qu'arrose le Gihon[3]. Quelques-unes de leurs tribus s'établirent sur les bords de l'Amou-Daria et du Syr-Daria, au pied de la montagne qui sépare les plaines de la Boukharie du plateau de l'Iran et qui porte encore le nom d'Hindou-Koush[4]. D'autres pénétrèrent jusqu'en Asie Mineure, s'il faut en croire les légendes qui font des Cares et de leurs congénères un rameau de la race koushite[5]; plusieurs descendirent le long de l'Indos et se répandirent dans le Décan. Les plus hardies, traversant la

1. Tout cet exposé est emprunté au travail de M. Fr. Lenormant sur *la Magie chez les Chaldéens et les origines accadiennes*, in-8°, Paris, 1874. — 2. Pritchard, *Physical history of Mankind*, t. II, p. 44. — 3. Genèse, II, 13. — 4. Obry, *op. cit.*, p. 103-125; d'Eckstein, dans l'*Athenæum français*, 22 avril, 27 mai, 19 août 1854; *De quelques légendes brahmaniques*, dans le *Journal asiatique* de 1856. — 5. D'Eckstein, *les Cares dans l'antiquité*.

Perse et l'Arabie, poussèrent jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, le franchirent et se fixèrent sur les bords du Nil Bleu, où leur postérité, « Koush la vile, » fut pendant des siècles l'ennemie acharnée des Égyptiens. Les Koushites paraissent avoir eu de bonne heure le goût de la mer. « Depuis les bouches de l'Indus, les côtes du Catoch, du Guzerate, du Concan et du Malabar; depuis les rivages de la Gédrosie, de la Caramanie, de la Perside, ainsi que par tous les contours du golfe Persique, il y a une série d'exploits mythologiques qui remontent à eux comme à leur principe. Ils longent les côtes de l'Arabie jusqu'aux rives de l'Afrique éthiopienne, où ils s'étendent vers la région de Sofala; ils pénètrent par le détroit de Bab-el-Mandeb et s'avancent jusqu'à l'extrémité du golfe Élanitique. Leur activité franchit ces bornes. Nous pouvons les suivre sur la route de la Méditerranée, depuis le Delta de l'Égypte jusqu'à Joppé sur les rivages de la Palestine[1]. » Ainsi du Gange au Nil, de la mer de Grèce à la mer des Indes s'étendit Koush, la plus importante peut-être des races primitives dont l'humanité ait gardé souvenir. Sa renommée et son pouvoir, bien affaiblis pourtant aux siècles où les tribus helléniques naissaient à la vie de l'histoire, pénétrèrent jusqu'en Grèce; les poëtes mirent en scène Memnon[2], le fondateur de Suse[3], l'allié de Priam, et le vieil Homère célébra les Éthiopiens, les plus sages et les plus lointains des hommes, dont les uns habitent au soleil levant, les autres au soleil couchant[4].

Les Koushites parlaient une langue apparentée de très-près à l'hébreu, à l'arabe et aux autres idiomes sémitiques. L'explication la plus simple de ce phénomène est celle qui verrait dans les Koushites et dans les Sémites, non pas des

1. D'Eckstein dans l'*Athenæum français*, 22 avril 1854. — 2. Hésiode, *Théogonie*, 984 ; Pindare, *Néméennes*, III, 62-64 ; Eschyle dans Strabon, XV, 3, § 2. — 3. Hérodote, V, 54 ; Diodore de Sicile, II, 22, § 3. — 4. Αἰθίοπας, τοὶ διχθὰ δεδαίαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν, Οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ'ἀνιόντος. *Odyssée*, I, 23, 24. Éphore entendait ce passage de la division des Éthiopiens en Éthiopiens d'Afrique et en Éthiopiens d'Asie (*Fragm.*, 38) ; quoi qu'en dise Strabon, l'explication d'Éphore est la vraie.

races entièrement distinctes, mais les deux parties d'une même race civilisées à des époques différentes. Les Koushites, « cette branche ancienne de la famille sémitique, partie la première du berceau commun, la première aussi parmi cette foule de hordes longtemps nomades, se fixa, puis s'éleva à la civilisation, pour devenir à ses frères demeurés pasteurs un objet d'envie et d'exécration tout à la fois[1]. » Aussi bien les plus anciennes traditions des Sémites nous montrent-elles les peuples de cette race établis sur les confins de la Chaldée. Ils arrivaient de l'Orient, et descendaient de ce plateau central d'où sont sorties toutes les races nobles de l'ancien monde; ils apportaient avec eux le souvenir de leur patrie transoxienne et du grand déluge qui les en avait chassés. D'abord cantonnés en Arménie, au pied de l'Ararat, entre le cours supérieur du Tigre, de l'Euphrate et du Kyros[2], ils se répandirent vers le sud, au pays d'Arphaxad[3], en Mésopotamie, et de là plus tard en Syrie. Plusieurs de leurs tribus poussèrent jusqu'en Chaldée, et ajoutèrent aux deux éléments que renfermait déjà ce pays un troisième élément moins important que les deux autres. Les unes se fondirent bientôt avec les Koushites, dont elles parlaient la langue; les autres, après s'être maintenues un temps plus ou moins long, finirent par quitter la Chaldée et par aller chercher au loin un sol plus favorable à leurs goûts nomades.

Trois des principaux peuples Koushites se fixèrent dans les alentours du golfe Persique. Le premier, appelé Kosséens ou Kissiens par les auteurs classiques, s'établit dans la région montueuse qui s'étend à l'orient du Tigre[4]. L second s'échelonna le long du Tigre et de l'Euphrate

1. Creutzer et Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, 3e partie, p. 822. — 2. Amos, IX, 17; Gesenius, *Thesaurus*, s. v. *Kîr;* Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 150, sqq; Renan, *Histoire des langues sémitiques*, p. 29 sqq. — 3. *Arph-Kasdim*, *Awr-Kasdim*, litt. : « Frontière des Chaldéens. » Michaëlis, *Spicilegium*, II, p. 75; Gesenius, *Thesaurus*. — 4. Hérodote appelle la Susiane Κισσίη γῆ (V. 49) ou χωρή (V. 52: VI, 119) et ses habitants Κίσσιοι (III, 92; VII, 62-86-210); d'autres ont la forme Κοσσαία et Κοσσαῖοι (cf. Arrien, *Indica*, 40, *b*).

inférieurs, où il forma plus tard l'élément prépondérant de la population chaldéenne. Le troisième vint habiter les rives méridionales du golfe Persique qu'il quitta plus tard pour aller s'installer aux bords de la Méditerranée. Ce ne fut pas d'abord sur le continent même, ce fut dans les petites îles de la côte que les Koushites élevèrent leurs sanctuaires les plus vénérés, sans doute pour les mettre à l'abri d'un coup de main et les soustraire aux chances d'une invasion. Les gens de la troisième tribu, qui furent plus tard les ancêtres des Phéniciens, avaient occupé les Bahréïn, et surtout deux d'entre elles, qu'ils appelèrent Tsour et Arad[1]. Une autre île sacrée, Dilmoun ou Dilvoun, était située à quelque distance de l'embouchure du Tigre, sur la côte susienne[2]. C'est dans ces retraites inviolables que s'organisèrent à loisir les premiers colléges sacerdotaux où s'élabora la civilisation à la fois religieuse et scientifique des populations koushites. En astronomie, on leur doit l'invention du zodiaque et de ses douze divisions en trois cent soixante parties ou degrés, dont chacun se subdivisait en soixante minutes, la répartition du jour naturel ou nycthémère en douze heures équinoxiales formées chacune de deux heures ordinaires. Les Grecs trouvèrent, dit-on, à Babylone, des séries d'observations notées sur tablettes d'argile cuite et remontant à une fort haute antiquité[3]. Les fouilles modernes nous ont livré les fragments d'un ouvrage de mathématiques où sont enregistrés les carrés des nombres fractionnaires $\frac{1}{60}$ 2 jusqu'à $\frac{60}{60}$ 2 ou $\frac{1}{60}$[4].

Au fond des religions koushites comme au fond de toutes les religions, nous retrouvons un dieu à la fois un et multiple : un, parce que la matière émane de lui et qu'il se confond avec la matière; multiple parce que chacun des

1. Tyros et Arados, Strabon, l. XVI, p. 766. D'après Pline, VI, 32, l'île se nommait Tylos. Cf. Androsthènes dans Théophraste, *De caus. plant.*, II, 5, 5. — 2. Fr. Lenormant, *Essai sur un document mathématique chaldéen*, p. 123-145; cf. *Essai de commentaire*, p. 220-222. — 3. Epigènes dans Pline, VII, 65. — 4. Fr. Lenormant, *Essai sur un document mathématique chaldéen*, Paris, 1868, in-8°.

actes qu'il accomplit en lui-même sur la matière est considéré comme produit par un être distinct et porte un nom spécial. Au début ces êtres distincts ne sont pas encore groupés et distribués selon une hiérarchie régulière; ils coexistent sans être subordonnés, et chacun d'eux est adoré de préférence à tous les autres dans une ville ou par un peuple, Anou dans Ouroukh, Bel à Nipour, Sin à Our, Mardouk à Babylone. Anou, Bel, Sin, Mardouk ne sont qu'une substance unique, et pourtant la substance unique dont ils sont les noms possède double essence : elle réunit en une même personne les deux principes nécessaires de toute génération, le principe mâle et le principe femelle. Chaque dieu se dédouble en une déesse correspondante, Anou et Sin en la déesse Nana, Bel en Bêlit, Mardouk en Zarpanit. Les êtres divins ne se conçoivent plus isolément, mais par couples, et chacun des couples qu'ils forment n'est qu'une expression du dieu primordial unique, malgré le dédoublement de sa nature, comme il est unique malgré la multiplicité de ses noms. L'ordre de préséance de ces couples divins se règle au hasard de la politique; celle des villes qui exerce l'hégémonie sur les autres villes chaldéennes impose son dieu aux autres dieux. Sin a le pas au temps de la suprématie d'Our; Samas au temps de la suprématie de Larsam. Ce fut seulement deux mille ans avant notre ère, sous Saryoukin Ier, roi d'Agané, et sous son fils Naramsin, que les prêtres, travaillant sur le vieux fonds des traditions, essayèrent d'établir un système régulier où les émanations de la divinité, au lieu d'être toutes placées sur le même rang, furent subordonnées les unes aux autres. Ils réussirent à former une religion officielle qui remplaça les cultes locaux et régna désormais sur toute la Chaldée[1].

Au sommet de la hiérarchie trône le dieu suprême, Ilou, qu'à Ninive on nomme plus tard Assour. Du dieu suprême émana le chaos primordial, la matière encore sans forme et dans laquelle toutes les formes sont confondues. La

1. Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens*, p. 113-124.

volonté, le verbe de dieu, sépara les éléments du chaos; la lumière de dieu pénétra l'univers, l'anima et maintint l'ordre établi par le verbe. Ces trois puissances, la matière, le verbe, la providence, sont la première trinité de la religion chaldéenne, celle qui sort directement de dieu et nous montre les formes divines employées à la création et à la conservation du monde: la matière s'appelle Anou (Oannès); le verbe, Bel; la providence, Nouah. Sur les monuments, Anou, « l'antique, le père des dieux, le seigneur du monde inférieur, le maître des ténèbres et des trésors cachés, » a la figure d'un homme à queue d'aigle, coiffé de la tête d'un poisson monstrueux dont le corps lui retombe sur les épaules et sur les reins. Bel, « le démiurge, le seigneur du monde, le maître de toutes les contrées, le souverain des esprits, » est un roi assis sur un trône. Il a deux formes secondaires : Bel-Mardouk, à Babylone, et Bel-Dagan au corps de poisson surmonté d'un buste humain. Nouah, nommé aussi Nisrok et Shalmanou (le sauveur), « le guide intelligent, le seigneur du monde visible, le maître des sciences, de la gloire, de la vie, » est un génie muni de quatre ailes éployées comme les chérubins. Chacun de ces dieux se dédouble en une divinité femelle qui est sa forme passive et comme son « reflet », Anat (Anaïtis), Bélit (Bèltis, Mylitta) et Tihavti (Thauatth). Anat, Bélit et Tihavti, moins vivaces que leurs associés mâles, se perdent aisément les unes dans les autres et se réunissent le plus souvent en une seule qui prend le nom de Bélit et représente le principe féminin de la nature, la matière humide et féconde[1].

Cette première trinité ne renferme que des êtres d'un caractère vague et indéterminé. La seconde se compose du dieu-lune Sin, du dieu-soleil Samas et de l'atmosphère Bin. Les Chaldéens, astronomes avant tout, accordaient le pas au dieu-lune sur le dieu-soleil; Sin était pour eux « le chef, le puissant, l'étincelant » et aussi « le seigneur

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 115-123 ; Fr. Lenormant, *Histoire d'Orient*, t. II, p. 182-184 ; *Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose*, p. 64-70.

des trente jours du mois. » Samas est « le grand moteur, le régent, l'arbitre du ciel et de la terre. » Bin, « le ministre du ciel et de la terre, le distributeur de l'abondance, le seigneur des canaux, » joue un rôle à la fois bienfaisant et terrible : « chef de la tempête, du tourbillon, de l'inondation, » il tient à la main, comme une épée flamboyante, la foudre au quadruple dard. Après cette seconde triade, viennent les dieux des planètes : Adar (Saturne), Mardouk (Jupiter), Nergal (Mars), Istar (Vénus) et Nabou (Mercure). Adar, souvent désigné sous le nom de Samdan (le puissant), n'est autre que l'Hercule assyrien : c'est lui que les grands bas-reliefs du Louvre nous montrent sous les traits d'un géant qui étouffe un lion entre ses bras. Aussi lui donne-t-on les titres les plus énergiques : il est « le terrible, le seigneur des braves, le maître de la force, le destructeur des ennemis, celui qui châtie les désobéissants et extermine les rebelles, le maître du fer. » Mardouk, de dieu planétaire, devint plus tard le dieu principal de Babylone et se confondit avec Bel. Nergal passe pour « le grand héros, le roi des mêlées, le maître des batailles, le champion des dieux; » il a la figure d'un lion à tête ou à buste d'homme. Istar, de même qu'Anat et Bêltis, personnifie la nature. Dans un de ses rôles, elle est guerrière, « reine de victoire » et « juge des exploits de la guerre »; comme telle on la voit debout sur un lion ou sur un taureau, coiffée de la tiare étoilée, armée de l'arc et du carquois. Elle est aussi la déesse de la volupté et de la génération, et prend alors le surnom de Zir-banit, « productrice des êtres » ou Zarpanit : elle est représentée de face, toute nue et les deux mains pressées contre la poitrine. Nabou, enfin, est « le capitaine de l'univers, l'ordonnateur des œuvres de la nature, qui fait succéder au lever du soleil son coucher »; on le regardait comme le type de tout ce qu'il y avait de parfait sur la terre, et le modèle auquel les rois devaient s'efforcer de ressembler[1].

1. Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 184-186; *Essai de commentaire*, p. 93-124.

Les dieux des cinq planètes, unis aux dieux des deux trinités et au dieu souverain, formaient le grand conseil des douze dieux, les seigneurs des dieux qui présidaient aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque[1]. Leur culte était répandu par tout le pays et faisait le fonds de la religion officielle; mais la religion populaire plaçait au-dessous d'eux nombre de divinités secondaires. Quelques-unes de ces divinités n'étaient en réalité que des formes secondaires des grands dieux auxquelles la tradition locale donnait une existence distincte : Zagar est une des épithètes d'Adar, Bélit-Balati « la dame de vie », une des épithètes de Bélit personnifiée. D'autres étaient de véritables personnes et avaient des fonctions d'une certaine importance, présidaient à des constellations comme Ashmoun et Koummout, ou veillaient sur les récoltes comme Serakh; Bel-Aoura était le génie du feu, Baou le Chaos, Martou, fils d'Anou, l'Occident et Shadou l'Orient. Plusieurs avaient été empruntées à des peuples voisins, aux Susiens, comme Lagamar et Sousinka ou peut-être aux Syriens. Les trente-six décans étaient représentés par autant de dieux qu'on nommait « dieux secondaires ». « De ces dieux secondaires, la moitié habite au-dessus, l'autre moitié au-dessous de la terre pour la surveiller : tous les dix jours, l'un d'eux est envoyé en qualité de messager de la région supérieure à l'inférieure, et un autre passé de celle-ci dans celle-là par un invariable échange[2]. »

Histoire fabuleuse de la Chaldée; le déluge; les premiers rois historiques.

Placées l'une à côté de l'autre et comme enchevêtrées l'une dans l'autre, les tribus touraniennes et koushites ne tardèrent pas à s'allier et à se confondre. De leur union sortirent des populations mixtes, dont le domaine, compris entre le plateau de l'Iran et le grand désert d'Arabie, se divisa naturellement en deux parts. A l'est du Tigre se

1. Diodore de Sicile, II, 30. — 2. Id., II, 30.

forma la nation susienne et le royaume d'Élam; à l'ouest s'éleva le premier empire chaldéen.

L'Élam commence aux bords du fleuve par une rich plaine d'alluvions aussi fertile que la Chaldée elle-même Le froment et l'orge y rendaient cent et parfois deux cent pour un[1]; le palmier et le dattier y croissaient abondam ment, surtout dans le voisinage des villes; d'autres espèce d'arbres, l'acacia, le peuplier, étaient répandues en abon dance à la surface du pays[2]. Bientôt cependant le sol s'élèv gradin à gradin vers le plateau de Médie; le climat devien de plus en plus froid, la terre de moins en moins produc tive. Des montagnes coulent nombre de rivières, dont le plus importantes, le Khoaspès, le Pasitigris, l'Eulæo (Oulaï), sont dans leur partie inférieure aussi larges qu le Tigre et l'Euphrate. Au confluent des deux bras d Khoaspès, sur la lisière de la grande plaine et à huit o dix lieues des montagnes, les rois d'Élam avaient bâti Suse leur capitale. La forteresse et le palais royal s'élevaient su un monticule qui dominait au loin la plaine : à ses pied et dans la direction de l'Orient s'étendait la ville construit de briques séchées au soleil[3]. Plus haut, sur le fleuve, o rencontrait Madaktou, la Badaca des auteurs classiques; l le reste du pays était couvert de grandes cités, Naditou Khamanou, qui portent, pour la plupart, le titre de ville royales[4]. La Susiane formait en effet une sorte d'empir féodal, divisé en petits États indépendants l'un de l'autre mais réunis sous l'autorité d'un même prince, qui résidai de préférence à Suse. L'élément touranien y dominait e avait fini par faire dominer sa langue, au moins comm langue officielle et comme idiome commun[5]; néanmoins le Koushites gardèrent jusqu'aux derniers temps leur natio nalité et sont reconnaissables sur les bas-reliefs ninivite à leur type négroïde. La Susiane devint tout d'abord l siége d'une civilisation puissante, antérieure même à cell

1. Strabon, l. XV, 3. — 2. Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 270-34(— 3. Id., *ibid.*, p. 347. — 4. Finzi, *Ricerche per lo studio dell' antichit assira*, p. 293-304. — 5. Fr. Lenormant, *La Magie*, p. 320.

de la Chaldée. Le peu que nous savons de sa religion par les monuments d'époque postérieure nous transporte dans un monde nouveau, plein de noms et de formes étranges. Au sommet de la hiérarchie divine, il semble qu'on trouve un dieu et une déesse suprêmes, nommés à Suse Sousinka et Nakhounté : la statue de Nakhounté, inaccessible aux profanes, était cachée dans le bois sacré de Suse, dont Assourban-habal la tira au septième siècle avant notre ère. Viennent ensuite six dieux de premier ordre, répartis en deux triades et dont le plus connu, Oumman, est peut-être le Memnon des Grecs[1]. Pour le reste, la civilisation susienne paraît avoir présenté toujours les plus grandes analogies avec la civilisation chaldéenne. Autant qu'on peut en juger, Susiens et Chaldéens avaient à peu près les mêmes mœurs, les mêmes usages militaires, les mêmes aptitudes industrielles et commerciales.

A l'ouest du Tigre dominaient deux nations souveraines, les Soumirs et les Accads, dont la fusion produisit la race chaldéenne[2]. En arrivant sur le sol de la Chaldée, les émigrants n'y avaient trouvé ni carrières ni mines[3]. Ils en furent réduits à construire leurs habitations avec les plantes de marais : liant plusieurs tiges ensemble et courbant les faisceaux en manière d'arche, on obtenait une sorte de charpente sur laquelle des nattes étendues formaient les murs[4]. Plus tard, on substitua aux joncs le palmier, puis la brique. Le sol de la Babylonie fournit en effet une argile excellente qui, séchée au four, ou simplement exposée au soleil, devient assez dure pour entrer dans la construction d'un édifice. C'est avec ces matériaux divers que furent construites les premières villes de la Chaldée, Our[5], Ou-

1. Lenormant, *la Magie*, p. 137-323. — MM. Oppert et Delitzsch tiennent les Soumirs pour Touraniens; les Anglais et M. F. Lenormant considèrent les Soumirs comme Koushites et voient des Touraniens dans les Accads. — 3. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, p. 38. — 4. C'est encore la façon dont les Arabes chaldéens construisent leurs huttes Cf. Layard, *Nineveh et Babylon*, p. 554-555; Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 91-92. — 5. Aujourd'hui *Moughéir* « la bituminée ».

roukh[1], Larsam[2], Nipour[3], Sippara[4], Borsip[5], Babel. Our, située sur la rive droite de l'Euphrate, non loin de l'ancienne embouchure, fut le grand entrepôt du commerce maritime de ces premiers temps : ses vaisseaux allaient au loin, sur le golfe Persique et jusque dans la mer des Indes[6]. Elle s'élevait au milieu d'une plaine basse, coupée çà et là de collines sablonneuses. Au centre se dresse un temple à trois étages, construit en briques revêtues de bitume; tout autour de la ville règne une ceinture de tombeaux, que les voyageurs ont largement exploités au profit de la science[7]. Sur les deux rives de l'Euphrate, entre Our et Sippar, s'échelonnaient Zirgilla[8], Eridou[9], Karrak[10], Kouti[11], Aganê[12]. La plupart de ces villes ont laissé des ruines considérables, qui, sans remonter tout à fait aux premiers temps de la colonisation touranienne, nous reportent vers une antiquité si reculée, qu'on n'a pas encore réussi à l'évaluer avec certitude.

C'est dans l'enceinte de ces vieilles cités aujourd'hui perdues que se fit l'énorme croisement de races et d'idées d'où sortirent la nation et la civilisation chaldéennes. La fusion de deux éléments aussi contraires que le sont l'élément koushite et l'élément touranien ne put s'accomplir qu'au

1. *Erekh* ou *Orekh* de la Bible (*Genèse*, XIV, 1), l'*Orchoé* des anciens (Strabon, XVI, 1 ; Ptolémée, V, 20), aujourd'hui *Warka*. — 2. Peut-être la *Larancha* de Bérose (Fr. I, édit. Lenormant) et la *Larissa* d'Appollodore (*Biblioth.* II, 4, 4), aujourd'hui *Senkereh* ou *Sinkara* (Oppert, *Expédition*, t. I, p. 266, sqq). — 3. La *Nopher* du Talmud, la *Calneh* (*Genèse*, x, 10) ou *Calno* (*Isaïe*, x, 9) des Hébreux; d'après Oppert (*Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 21), *Hekal Anou* « la demeure du dieu *Anou* », aujourd'hui *Niffer*. — 4. La *Sepharvaïm* de l'Écriture; cf. Finzi, *Ricerche per lo studio*, etc., p. 193-195. — 5. Id., *ibid.*, p. 189-190. — 6. H. Rawlinson dans le *Journal of the geographical Society*, t. XXVII, p. 185. — 7. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 15-16; Finzi, *Ricerche*, p. 174-177. — 8. Aujourd'hui *Zerghoul* (Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. I, 3e partie, p. 77). — 9. La *Rata* de Ptolémée (V, 22); cf. Oppert, *Expédition de Mésopotamie*, I, 269, qui lit le signe *Rat*. — 10. Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. I, 3e partie, p. 77. — 11. Cutha (Finzi, *Ricerche*, p. 190-192). — 12. C'était un quartier de *Sippara*, situé sur la rive droite de l'Euphrate et qu'on regardait comme une ville distincte (Fr. Lenormant, *Les Premières civilisations*, t. II, p. 105).

milieu de luttes sanglantes et de déchirements perpétuels. Nul écho de ces guerres lointaines n'est encore arrivé jusqu'à nous. Si haut que les monuments nous fassent remonter dans l'histoire, nous trouvons les Soumirs et les Accads mêlés en un seul peuple. La terre de Soumir n'est plus, comme la terre salique des écrivains du moyen âge, qu'un souvenir à demi effacé, une tradition du passé dont on recherche curieusement l'origine[1]. La langue touranienne s'éteint peu à peu et ne survit plus que dans les temples ou dans les écoles comme langue sacrée[2]. Le syllabaire touranien, adapté aux usages des Koushites, sert à écrire un idiome sémitique : chaque caractère répond à de nouveaux sons, sans laisser pour cela de garder sa valeur primitive. Le son ILOU, qui rend l'idée de *dieu*, s'attache au caractère 𒀭 sans lui faire perdre le son AN. Le signe 𒌓, *soleil* et *jour*, a la prononciation SHAMAS, YOUM à côté des valeurs touraniennes OUT, OUD, PAR, PARRA. Les deux cultes se sont mêlés l'un à l'autre dans des proportions inégales. Le koushite Mardouk s'unit au touranien Silik-molou-khi[3], Eâ se confond avec Nouah, Sin avec Hourki; mais les dieux à noms sémitiques l'emportent sur leurs rivaux. Les dieux touraniens en sont réduits à se réfugier dans les pratiques de la magie et forment, à côté de la religion officielle, une sorte de religion populaire, ou plutôt une sorcellerie solidement organisée. Le sacerdoce magique se divisait en trois classes : les conjurateurs, les médecins, les théosophes. Il « essayait de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices ou des enchantements[4]. » Les rites et les incantations qu'il employait sont conservés en partie dans un grand ouvrage dont les débris se trouvent au Musée britannique.

Il était divisé en trois livres. Dans le livre des *Mauvais esprits* sont les formules dirigées contre les démons; le second livre est rempli d'incantations contre les maladies; le troisième, d'hymnes mystérieux, destinés à évo-

1. Norris, *Assyrian Diction.*, part. II, p. 701. — 2. Fr. Lenormant, *La Magie*, p. 289, 199. — 3. Id., *ibid.*, p. 9, 18, 175-177. — 4. Diodore de Sicile, II, 29.

quer les dieux. La plus efficace des formules préservatrices empruntait sa puissance « au grand nom suprême » de la divinité qu'Eâ seul connaît et dont il communique la science à Silik-moulou-khi. Aux formules d'incantation venaient se joindre les talismans de diverses espèces, bandes d'étoffe attachées aux meubles et aux vêtements, amulettes de bois, de pierre ou de terre cuite, statuettes de monstres et de génies. Le porteur ou le possesseur de ces talismans était inviolable même aux dieux; car le talisman était « une borne qu'on n'enlève pas, une borne que les cieux ne franchissent pas, borne du ciel et de la terre qu'on ne déplace pas, qu'aucun dieu n'a déracinée; une barrière qu'on n'enlève pas disposée contre le maléfice; une barrière qui ne s'en va pas et qu'on oppose au maléfice. » On peut voir au Louvre une statuette en bronze qui représente un démon au corps de chien, aux pieds d'aigle, aux bras armés de griffes de lion, à la queue de scorpion, à la tête de squelette et aux cornes de chèvre : quatre grandes ailes éployées ombragent son dos. C'est un talisman. Une inscription touranienne tracée le long des reins nous apprend que « ce joli personnage est le démon du vent du Sud-Ouest » et qu'il suffisait d'en placer l'image à la porte ou à la fenêtre d'une maison pour éloigner les mauvais génies.

A côté du magicien d'action bienfaisante, il y avait l'enchanteur qui évoque les démons dans une intention criminelle, le charmeur, la charmeuse, le jeteur de sorts, le faiseur de philtres. Le sorcier chaldéen, comme ses confrères modernes, vendait des poisons, envoûtait, déchaînait par ses imprécations les esprits de l'abîme. « L'imprécation agit sur l'homme comme un démon mauvais,... l'imprécation de malice est l'origine de la maladie. » Tout malade passait pour ensorcelé et ne pouvait être guéri que par l'effet d'une conjuration contraire à la conjuration qui l'avait frappé. Aussi n'y avait-il pas à proprement parler de médecins à Babylone[1] : il y avait des prêtres sorciers qui vendaient des philtres et des amulettes contre les maladies.

1. Hérodote, I, CXCVII.

Sans doute l'expérience des siècles leur avait fait connaître les vertus d'un certain nombre de plantes et de substances médicinales : leurs breuvages et leurs poudres magiques étaient souvent de véritables remèdes appliqués aux différentes maladies. Mais poudres et breuvages n'allaient jamais sans l'incantation : si le malade guérissait, l'incantation et non le remède avait l'honneur de la cure[1].

En se fondant, les races chaldéennes perdirent la mémoire de leurs origines : le souvenir de leurs migrations et de leurs luttes s'effaça de leur esprit. Elles localisèrent aux bords du Tigre et de l'Euphrate les traditions qu'elles avaient apportées de leur patrie transoxienne, et placèrent en Chaldée l'origine des hommes et des choses. Tout un cycle de légendes épiques et religieuses se développa « dont la conception et la marche ont quelque chose de très-analogue aux épopées de l'Inde. C'étaient de même des histoires de héros divins, de dieux transformés en rois primitifs, dont on racontait les actions, l'existence terrestre, les exploits guerriers, les aventures fabuleuses, les fondations de villes et d'empires, histoires qui servaient d'occasion et de prétexte pour amener au cours des événements les légendes cosmogoniques[2]. » Bérose et les débris de la littérature assyrienne nous permettent de reconstituer au moins en partie quelques épisodes de ces légendes qui formaient l'histoire fabuleuse de la Chaldée.

« Dans l'origine, il y eut à Babylone une grande multitude d'hommes de races diverses qui avaient colonisé la Chaldée. Ils vivaient sans règle à la manière des animaux. Mais dans la première année apparut, sortant de la mer Rouge, en l'endroit où elle confine à la Babylonie, un animal doué de raison, nommé Oannès[3]. Il avait tout le corps d'un poisson, mais par-dessous sa tête de poisson une autre tête [qui était celle d'un homme], ainsi que des pieds d'homme qui sortaient de sa queue de poisson : il avait la voix humaine, et son image se conserve encore aujour-

1. Fr. Lenormant, *La Magie*, p. 11-20. — 2. Lenormant, *Les Premières civilisations*, t. II, p. 82. — 3. Helladius dans Photius (*Biblioth.* cod. 279, p. 1593) l'appelle Ὠής; Hygin (*Fab.* CCLXIV), *Euhanes*.

d'hui. Cet animal passait la journée au milieu des hommes sans prendre aucune nourriture; il leur enseignait la pratique des lettres, des sciences et des arts de toute sorte, les règles de la fondation des villes et de la construction des temples, les principes des lois et la géométrie, leur montrait les semailles et les moissons; en un mot, il donnait aux hommes tout ce qui contribue à l'adoucissement de la vie. Depuis ce temps, rien d'excellent n'a été inventé. Au coucher du soleil, ce monstrueux Oannès se plongeait de nouveau dans la mer et passait la nuit sous les flots : car il était amphibie. Il écrivit sur l'origine des choses et de la civilisation un livre qu'il remit aux hommes[1]. »

Un long intervalle s'écoula entre cette première manifestation du dieu et l'apparition d'une dynastie mythique. « Le premier roi fut Alôros, de Babylone, Chaldéen, duquel on ne conte rien, si ce n'est qu'il fut choisi de la divinité même pour être pasteur du peuple. Il régna dix *sares*, ce qui fait trente-six mille ans, car le *sare* est de trois mille six cents ans, le *nère* de six cents ans, le *sôsse* de soixante ans. Alôros étant mort, son fils Alaparos commanda trois sares durant; après quoi, Amillaros[2], de la ville de Pantibiblia[3], régna treize sares. C'est sous lui que sortit de la mer Erythrée le second Annêdôtos, très-rapproché d'Oannès par sa forme semi-divine, moitié homme, moitié poisson. Après lui, Ammenon, aussi de Pantibiblia, Chaldéen, commanda l'espace de douze sares : sous lui parut, dit-on, l'Oannès mystique. Ensuite Amelagaros de Pantibiblia, commanda dix-huit sares. Ensuite Davos, pasteur, de Pantibiblia, régna dix sares : sous lui sortit encore de la mer Erythrée le quatrième Annêdôtos, qui avait la même figure que les autres, mélangée d'homme et de poisson. Après lui régna Evèdoranchos, de Pantibiblia, pendant dix-huit sares; de son temps, sortit encore de la mer un autre monstre, nommé Anôdaphos. Ces divers monstres développèrent soigneusement et point par point ce qu'Oannès avait exposé

1. Bérose, *Fragm.*, I, édit. Lenormant. — 2. Var. Almelôn. — 3. *Sippara*, ou plutôt, d'après les recherches nouvelles de M. Fr. Lenormant (*La langue primitive de la Chaldée*, p. 341-342), Ouroukh.

sommairement. Puis régnèrent Amempsinos de Larancha[1], Chaldéen, pendant dix sares, et Obartès[2], aussi de Larancha, Chaldéen, pendant huit sares. Enfin, Obartès étant mort, son fils Xisouthros[3] tint le sceptre pendant dix-huit sares. C'est sous lui qu'arriva le grand déluge, de sorte que l'on compte en tout dix rois, et que la durée de leur pouvoir monte ensemble à cent vingt sares[4].

Les écrivains classiques se sont moqués du chiffre fabuleux d'années que les Chaldéens attribuaient à leurs premiers rois[4]. Il semble en effet que du commencement du monde au déluge on admettait un intervalle de six cent quatre-vingt-onze mille deux cents ans, dont deux cent cinquante-neuf mille deux cents s'étaient écoulés à l'avénement d'Alôros, et quatre cent trente-deux mille étaient répartis généreusement entre lui et ses successeurs immédiats[5]. Aussi la plupart des historiens modernes se sont-ils accordés à revêtir ces dix rois d'un caractère astronomique et à reconnaître en eux la personnification de dix des signes du zodiaque[6]. La durée de quatre cent trente-deux mille ans attribuée à l'ensemble de leurs règnes, soit quarante-trois mille deux cents ans pour chacun d'eux, a été calculée évidemment de manière à entrer dans une grande période astronomique de douze fois quarante-trois mille deux cents ans dont l'existence paraît prouvée, bien que l'origine et la raison en soient inconnues. Les temps qui précèdent le déluge représentaient une période d'essai pendant laquelle l'humanité encore barbare eut besoin des secours d'en haut pour surmonter les difficultés qui l'entouraient. Ils sont remplis par six manifestations de la divinité, qui sans doute répondaient au nombre de livres sacrés dans lesquels les prêtres voyaient l'expression la plus complète de la loi révélée[8].

1. Larsam, ou, s'il faut admettre la correction proposée par M. Lenormant (*La langue primitive*, p. 342) au texte de Bérose, [Σου]ρά[π]χα pour [Λα]ρά[γ]χα, *Sourippak*. — 2. Var. Otiartès. — 3. Var. Sisithès. — 4. Bérose (*Fragm.* IX, X, XI, éd. Lenormant). — 5. Cicéron *De Divinatione*, I, 19; African., *ap. Sync.*, p. 17. — 6. Fr. Lenormant, *Essai d'interprétation*, p. 226-240. — 7. Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 105 sqq.; Lenormant, *Essai*, p. 236-240. — 8. Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 93, sqq.

Une nuit, le roi Xisouthros « entendit le dieu Nouah[1] qui lui dit : « Homme de Sourippak, fils d'Obartoutou, « fais un grand vaisseau pour toi [et les tiens; car] je vais « détruire les pécheurs et la vie... Fais entrer en ce vais- « seau la semence de vie de la totalité des êtres pour les « conserver. » Il lui commanda d'enfouir les livres, ceux qui contenaient le commencement, le milieu et la fin, dans la ville de Sippara, et, après avoir tout préparé, de partir. Comme Xisouthros lui demandait : « Où aller? » il répondit : « Vers les dieux, » et ajouta qu'il fallait prier pour qu'il arrivât du bien aux hommes. Xisouthros obéit et se construisit un navire calfeutré de bitume. « Tout ce que je possédais, je le réunis ; tout ce que je possédais d'argent, je le réunis; tout ce que je possédais d'or, je le réunis; tout ce que je possédais de la semence de vie, je le réunis ; le tout, je le fis entrer dans le vaisseau. Tous mes serviteurs mâles et femelles, les animaux domestiques des champs, les animaux sauvages des champs et les jeunes hommes de l'armée, eux tous, je les fis entrer. » L'opération terminée, le dieu Samas éleva la voix au milieu de la nuit : « Je « ferai pleuvoir du ciel abondamment : entre dans le vais- « seau et ferme ta porte. » Il suscita l'inondation et il parla, disant dans la nuit : « Je ferai pleuvoir du ciel abondam- « ment. » Dans le jour où je célébrai sa fête, le jour qu'il avait déterminé, j'eus peur, j'entrai dans mon navire et je fermai ma porte : pour guider le vaisseau vers les sommets inaccessibles des montagnes, je confiai la demeure au pilote.

« Au matin, la fureur d'une tempête s'éleva et s'étendit largement sur le ciel. Bin[2] tonna au milieu du ciel, Nébo[3] et Sarou[4] s'avancèrent en face; les dévastateurs marchèrent sur les montagnes et les plaines; Nergal[5], le destructeur, bouleversa (tout); Adar marcha en avant et terrassa; les Génies portèrent partout la destruction et balayèrent la terre dans leur gloire : la terre brillante fut changée en un

1. Saturne dans le texte de Bérose. — 2. Le dieu de la tempête. — 3. Le dieu de la planète Mercure. — 4. Génie qui accompagne Nébo. — 5. Le dieu de la planète Mars.

désert.... Le frère ne vit plus son frère. La tempête n'épargna pas le peuple; les dieux mêmes la craignirent dans le ciel et cherchèrent un refuge : ils montèrent jusqu'au firmament. » Istar pleura sur le sort de l'humanité, et « les dieux ainsi que les esprits pleurèrent avec elle; les dieux sur leurs trônes se lamentèrent.... Six jours et six nuits passèrent; le tonnerre, la tempête et l'ouragan, dominaient. Dans le cours du septième jour l'ouragan se calma et la tempête, qui avait tout détruit comme dans un tremblement de terre, s'apaisa. La mer se dessécha; le vent et la tempête prirent fin. Je fus porté à travers la mer : celui qui avait fait le mal et toute la race humaine qui avait tourné au péché, leurs corps flottaient comme des roseaux. J'ouvris la fenêtre, et la lumière entra dans ma retraite; je m'assis tranquille, et la paix vint sur ma retraite. »

L'arche qui renfermait les destinées de la race humaine vint s'arrêter au pays de Nizir, sur le sommet des monts Gordyæens. Après sept jours d'attente « je lâchai dehors une colombe, et elle partit. La colombe partit, elle chercha, et, ne trouvant point de place où se reposer, elle revint. Je lâchai dehors une hirondelle, et elle partit. L'hirondelle partit, elle chercha, et, ne trouvant point de place où se reposer, elle revint. Je lâchai dehors un corbeau, et il partit. Le corbeau partit, et il vit des cadavres sur les eaux, et il les mangea; il flotta et erra au loin et ne revint pas. Je lâchai dehors les animaux aux quatre vents. Je versai une libation, je bâtis un autel sur le pic de la montagne. » Les prières de Xisouthros et des dieux calmèrent enfin la colère de Bel : il consentit à laisser vivre ce que l'arche avait sauvé de l'humanité et à ne jamais renouveler le déluge. « Quand sa sentence fut décidée, Bel entra au milieu du vaisseau; il prit ma main et me conduisit dehors; moi, il me conduisit dehors et fit amener ma femme à mon côté. Il purifia le pays, établit un pacte et prit en main le peuple. » La légende ajoutait qu'après avoir offert le sacrifice avec sa femme, sa fille et le pilote, Xisouthros, « pour être semblable aux dieux, fut emporté » et disparut à jamais. « Ceux qui étaient restés à bord ne le voyant pas rentrer

débarquèrent et se mirent à le chercher en l'appelant par son nom. Il ne se montra pas lui-même, mais une voix vint du ciel qui leur ordonna d'être pieux envers les dieux : car lui, en récompense de sa piété, il allait habiter avec les dieux, et sa femme, sa fille et le pilote, partageaient le même honneur. Il leur dit de retourner à Babylone; qu'il leur était réservé à eux, partis de Sippara, de déterrer les livres et de les remettre aux hommes; enfin, que la terre où ils se trouvaient était la terre d'Arménie. Après avoir entendu ces paroles, ils sacrifièrent aux dieux et s'en allèrent à pied à Babylone. Une partie de cette arche qui s'était arrêtée en Arménie subsiste encore dans les monts Gordyæens d'Arménie : quelques pèlerins raclent l'asphalte qui la recouvre et s'en servent comme d'amulette pour détourner les maléfices [1]. Arrivés à Babylone, les compagnons de Xisouthros déterrèrent les livres de Sippara, écrivirent beaucoup de livres, construisirent des temples et fondèrent de nouveau Babylone [2]. »

La race qui peupla de nouveau la terre fut une race de géants. « On raconte que les premiers hommes, enflés de leur force et de leur grandeur, méprisèrent les dieux et se crurent supérieurs à eux : ils élevèrent donc une tour très-haute, à l'endroit où est maintenant Babylone. Déjà elle approchait du ciel, quand les vents, accourus au secours des dieux, renversèrent la construction sur les ouvriers : les ruines en sont appelées Babel. Jusqu'alors les hommes n'avaient eu qu'une seule langue : mais les dieux les forcèrent à parler désormais des idiomes différents [3]. » La même tradition se retrouve à peu près sous la même forme dans les livres sacrés des Hébreux [4]. Elle est d'ailleurs localisée

1. On a trouvé, en effet, des amulettes babyloniens de basse époque faits d'un morceau de bitume sur lequel sont gravés des mots cabalistiques en lettres grecques. — 2. Bérose, *Fragm.*, 15-16, édit. Lenormant. Le récit du déluge est emprunté, partie aux fragments de Bérose, partie aux tablettes assyriennes traduites pour la première fois par G. Smith, *The Chaldæan account of the Deluge*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 213-234; cf. Lenormant, *Les premières civilisations*, t. I, p. 1-146 et G. Smith, *Assyrian Discoveries* 1875, p. 165-222. — 2. Bérose, *Fragm.*, XVII, XVIII. — 4. *Genèse*, XI, 1-9.

dans la plaine de Sennaar, c'est-à-dire en Chaldée, et fait entièrement défaut aux autres peuples de la famille sémitique, à plus forte raison aux peuples de race aryenne[1] ou touranienne. Il y a donc lieu de croire que c'est une tradition propre aux Koushites des bords de l'Euphrate. Une des versions du récit mettait la *Tour des Langues* dans Our ou Calanneh, l'une des plus anciennes, sinon la plus ancienne, parmi les métropoles de la Chaldée méridionale[2]: mais la tradition le plus généralement acceptée la place non loin de Babylone ou dans Babylone même. Non que l'étymologie biblique Babel, de *belel*, *confondre*, soit conforme à l'orthographe réelle du mot : *Babel*, *Bab-ilou*, signifie simplement « la porte du dieu Ilou ». Quant à la tour elle-même, les Chaldéens l'identifiaient avec la tour de Borsippa, qui, au témoignage du roi Naboukoudouroussour, était restée inachevée de temps immémorial[3]. Elle se composait de sept terrasses superposées, consacrées chacune à un dieu différent et peinte de la couleur propre à son dieu. Chaque terrasse avait la forme d'un carré parfait et était construite en retraite sur la terrasse inférieure, si bien que l'édifice présentait l'aspect d'une vaste pyramide à gradins, très-large à la base, très-étroite au sommet. Le tout reposait sur un soubassement rectangulaire qui portait à huit le nombre des étages superposés. Les faces de l'édifice, et non les angles, étaient orientées d'après les quatre points cardinaux, contrairement à l'usage babylonien[4].

Aussitôt après le déluge et la confusion des langues se plaçait l'avénement de la première dynastie humaine. Au dire de Bérose, elle était chaldéenne et comptait quatre-vingt-six rois, qui avaient régné en tout trente-quatre mille quatre-vingts ans : les deux premiers d'entre eux, Évêkhous et Khomasbêlos, étaient restés sur le trône deux mille quatre cents et deux mille sept cents ans. D'après le Syn-

1. Les Arméniens exceptés, qui l'ont empruntée, soit aux livres sacrés des Chaldéens, soit aux livres sacrés des Hébreux. — 2. *Esaïe*, IX, 10 (Version des LXX). — 3. *W. A. I.* T. I, 51. 1; Oppert, *Études assyriennes*, p. 91-132, et Fr. Lenormant, *Essai d'interprétation*, p. 351-352. — 4. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 168-182; 200-216.

celle, elle ne se composait que de six monarques : Évêkhous, Khomasbêlos, Pôros, Nekhoubas, Nabios, Oniballos et Zinziros, et n'avait régné que deux cent vingt-cinq ans[1]. Il ne faut chercher à ces noms aucune valeur historique, ni essayer de ramener à la vraisemblance la durée de cette première dynastie. Les Chaldéens avaient rempli les époques primitives de leur histoire de fables et de légendes épiques dont la tradition et les monuments nous ont gardé quelques traces. Au nord, ils faisaient régner « Nimrod, qui commença d'être puissant sur la terre. — Il fut un puissant chasseur devant l'Éternel ; c'est pourquoi l'on dit jusqu'à ce jour : Comme Nimrod, le puissant chasseur devant l'Éternel. — Et le commencement de son règne fut Babel, Érekh, Accad et Calneh, au pays de Sennaar[2]. » Josèphe lui attribuait la construction de la Tour des Langues[3]. Les interprètes chrétiens l'identifiaient avec Bêlos[4]. La légende arabe prétend qu'il jeta Abraham le Juif dans une fournaise ardente et qu'il essaya de monter au ciel sur un aigle[5]. Aujourd'hui encore, au pays de sa gloire, la tradition attache son nom à toutes les ruines importantes de la haute et de la basse Chaldée[6]. Mais lui seul a su échapper à l'oubli : ses successeurs sont inconnus, on ne dit pas combien de temps lui survécut son empire, ni même si son empire lui survécut.

D'autres légendes plaçaient à côté de lui Izdoubar[7], roi de Sourippak. A l'aide de son serviteur Nouahbani, il capture un taureau ailé, prototype des taureaux qui ornèrent plus tard les palais des monarques assyriens. Avec son veneur Ssaïd il délivre le pays d'un monstre marin nommé Boul, qui dévorait les jeunes filles exposées à sa fureur. « Izdoubar dit à son veneur : Va, mon veneur, avec la femme Hakoitou et la femme Oupasamrou, et quand le monstre paraîtra, sortant de son empire, que chaque femme

1. Bérose, *Fragm.*, dans Müller, *H. Gr. Fragm.*, t. II. — 2. *Genèse*, X, 8, 10. — 3. *Ant. Jud.*, 1, 4, § 2. — 4. Moïse de Khoren, *Trad. Ital.*, p. 23, l. I, ch. VII. — 5. Le Coran, *Sourate* 29, v. 23. Yakout, *Lexic. geogr.*, s. v. *Niffer*. — 6. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 154. — 7. La lecture du nom est douteuse.

dépose son vêtement : ainsi leur beauté sera en vue, et lui, le monstre, se précipitera vers elles. Alors, toi, immole-le se livrant ainsi. » Au bout de trois jours Ssaïd rentra triomphant dans la ville d'Ouroukh. Ces exploits contre les monstres sont accompagnés de guerres contre les hommes et d'unions avec les dieux. Izdoubar « avilit Bélésou. Comme un taureau, il foula son pays après lui ; — il le détruisit, et sa mémoire périt. — Le pays fut subjugué, et après il prit la tiare. » — « Avec complaisance la reine Istar tourna ses yeux vers Izdoubar, et elle lui parla ainsi : Izdoubar, tu seras mon mari ; ta parole me liera dans des liens ; tu seras mon mari et je serai ta femme.... Alors te seront soumis rois, seigneurs et princes ; ils t'apporteront les tributs des montagnes et des plaines, ils te donneront des présents d'hommage.... Tu n'auras pas de rival. »

Cependant l'amour de la déesse n'a pu préserver le héros de la maladie : il « craint la mort, ce dernier ennemi de l'homme. » Il se résout à consulter son ancêtre Xisouthros, pour apprendre de lui comment on cesse d'être mortel. Un songe lui révèle la route qu'il doit suivre pour aller rejoindre Xisouthros, et les sortiléges du magicien Ourbel[1] lui abrégent le chemin. Izdoubar et Ourbel s'embarquent sur l'Euphrate, le descendent un mois et demi durant et parviennent dans un pays situé au milieu des marais où demeure le vieux roi divinisé : ils l'aperçoivent à distance, endormi auprès de sa femme, mais ne peuvent franchir le cours d'eau qui les sépare de la région divine. Xisouthros, enfin éveillé, raconte comment sa piété l'a sauvé du déluge et lui a valu l'immortalité[2]. Il finit par enseigner à Izdoubar les cérémonies expiatoires qui lui assureront une vie perpétuelle. Tels étaient les récits merveilleux que les poëtes chaldéens avaient placés aux commencements de leur histoire[3].

Chaque ville, au moins chaque ville importante, paraît avoir eu ses rois particuliers et ses dynasties locales, qui

1. *Ourkhamsi*, d'après M. Smith.—2. Ici se place le récit du déluge.— 3. Fr. Lenormant, *Les premières civilisations*, t. II, p. 1-146 ; Schrader, *Die Höllenfahrt der Istar*, 1874, p. 56-68 ; G Smith, *Assyrian Discoveries*, p. 165-222.

tantôt subissaient l'influence des rois voisins, tantôt les rangeaient sous leur domination. Le plus ancien groupe de rois dont nous ayons des monuments avait sa capitale à Our. Le nom du premier d'entre eux qu'on a lu dans l'idiome sémitique Ouroukh ou Ourkham, dans l'idiome touranien Likbagas[1], se trouve dans la Chaldée entière, à Larsam, à Ouroukh, à Nipour, à Sippar, aussi bien que dans la capitale elle-même. Tout ce qui nous reste de lui porte le caractère d'une antiquité incontestable. Non-seulement les briques estampées à son nom sont enfouies plus profondément que celles des autres princes chaldéens, mais le style même des monuments où on les trouve employées est rude et primitif. Ce sont des temples de proportions gigantesques, dont les quatre angles étaient orientés soigneusement sur les quatre points cardinaux du ciel. Les débris du plus grand d'entre eux, celui d'Ouroukh, forment un monticule d'environ soixante-dix mètres de côté et trente-cinq mètres de haut; près de trente millions de briques ont dû entrer dans sa construction[2]. Les autres monuments de Likbagas, bien que de moindre étendue, présentent encore des dimensions considérables. Leur nombre et leur grandeur suffisent, en l'absence de tout autre document, à nous donner une idée de la civilisation du peuple et de la puissance du prince qui les a élevés. C'est à la conquête seule que le roi d'Our pouvait demander le nombre d'ouvriers nécessaires à bâtir tant d'édifices sans épuiser son empire[3].

Les grands travaux entrepris par Likbagas furent continués sous Doungi et Ilgi, ses successeurs; on ne connaît guère de ces princes et des vice-rois (*patesi*) de Zirgilla et d'Éridou, leurs vassaux, que des noms sans histoire. Il sem-

1. La lecture *Ouroukh*, *Ouriyak*, avait été proposée par MM. Rawlinson et Hincks, en souvenir du roi *Ariokh* de la *Genèse*, XIV, 1; la lecture *Ourkhammou*, par M. Oppert, en souvenir du roi *Orchamus* de la légende classique (Ovide, *Metam.*, IV, 212). — 2. Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 167 sqq.; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 156. — 3. Oppert, *Histoire*, p. 46 sqq.; G. Rawlinson, t. I, p. 156; G. Smith. *Notes on the early history of Babylonia.*

ble seulement que la ville d'Our perdit sous eux sa puissance et fut remplacée dans l'hégémonie de la Chaldée par la ville que les textes touraniens nomment Nisin et les textes sémitiques Karrak. Les princes de Karrak, d'origine koushite, Gamil-Adar, Ismi-Dagan, etc., finirent par s'emparer de tout le pays, même d'Our et d'Ouroukh, puis, au bout de quelque temps, furent dépossédés à leur tour par les rois de Larsam, Sin-Idinnouv, Nour-Bin. L'autorité de ces princes semble ne pas avoir dépassé Nipour, vers le Nord; Babylone, gouvernée par ses rois pontifes (sakkanakkou), et Aganê, restaient indépendantes des dynasties méridionales[1]. Une invasion des Élamites mit fin à cette première époque de l'histoire chaldéenne. Entre 2300 et 2280 avant notre ère[2], un roi de Suse, Koudour-Nakhounta, descendit dans les plaines de l'Euphrate, ravagea le pays, prit les villes depuis Our jusqu'à Babylone et emporta comme trophée les images des dieux chaldéens. Il se retira après avoir imposé le tribut à tout le pays, et ses successeurs formèrent une dynastie nouvelle que Bérose appelle Mède et qu'on a prise à tort pour une dynastie aryenne[3].

§ 3. — L'invasion Cananéenne et les Pasteurs en Égypte.

La chute de l'empire chaldéen avait été précédée de plusieurs migrations volontaires ou forcées. L'une d'elles sortit vers Assour[4] et s'arrêta dans le bassin du Tigre moyen; Tharé, l'ancêtre mythique des Hébreux, quitta Our des Chaldéens pour venir s'établir près de Kharrân, en Mésopotamie[5]; les nations du golfe Persique abandonnèrent leurs sanctuaires de Tyr et d'Arad et passèrent au pays de Syrie. Je ne sais si l'on doit voir dans ces mouvements de peuples

1. G. Smith, *Notes*; Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, t. I, fasc. 3, p. 76-79. — 2. La date est donnée parune inscription d'Assour-ban-habal. — 3. Voy. à ce sujet Oppert, *Histoire*, p. 9-10; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 21-23, 28-29; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 159-161. — 4. *Genèse*, X, 11-12. — 5. *Ibid.*, XI, 31. Dans ces derniers temps, M. Halévy a voulu prouver que Our Casdim et Harran étaien non pas en Chaldée, mais dans les environs de Damas (*Mélanges d'épi graphie sémitique*, p. 72-86).

des événements contemporains l'un de l'autre, ou s'il convient d'y voir trois migrations successives ; en tout cas, ils me paraissent provenir d'une seule et même cause, l'apparition dans l'Asie occidentale de nouvelles populations touraniennes. Les historiens qui recueillirent plus tard le vague écho des traditions asiatiques mettaient cette invasion sur le compte des Scythes : un roi Scythe, nommé d'une manière invraisemblable Indathyrsês, aurait couru en vainqueur l'Asie entière et pénétré jusqu'en Égypte [1]. L'Égypte ne devait pas en effet échapper aux désastres de l'invasion.

Nous avons déjà montré qu'une grande partie des tribus koushites s'était concentrée dès la plus haute antiquité sur la rive occidentale et méridionale du golfe Persique. Favorisées par la nature des lieux, elles avaient appris l'art de la navigation, et, rayonnant sans cesse au dehors, s'étaient enrichies par le commerce avec l'Inde. Leurs caravanes poussaient à travers le désert jusque vers les côtes de la mer Rouge et de là jusqu'en Afrique. C'est pour cela sans doute que le nom national d'une de ces tribus, Poun, *Pœni*, *Puni*, fut appliqué par les Égyptiens à l'Arabie et au pays des Somâl [2]. La tradition classique attribuait à de violents tremblements de terre le départ précipité que nous attribuons de préférence à une invasion. Les Koushites du Pount quittèrent leur patrie et se dirigèrent vers l'Occident, entraînant à leur suite les peuples qu'ils rencontrèrent sur leur passage. Selon une version, ils auraient longé le cours de l'Euphrate, se seraient reposés aux environs de Babylone, sur les bords du grand lac d'Assyrie (Bahr-i-Nedjif), et auraient pénétré en Syrie par la route du Nord [3]. D'après les historiens arabes, ils traversèrent la gorge de la péninsule arabique de l'embouchure de l'Euphrate à la vallée du Jourdain [4]. A leur arrivée, ils culbutèrent sans peine les nations à demi barbares, Réphaïm,

1. Strabon, l. XV, c. 1, *Indica*, 5-6. — 2. Mariette, *Sur une découverte récemment faite à Karnak* dans les *Comptes Rendus* 1874, p. 247-249. Dès la IVe dynastie, il est mention d'Hathor, dame de Pount. — 3. Justin, l. XVIII, c. 3, § 2. — 4. Cf. Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 38 sqq.

Néfilim, Zomzommim, et prirent possession du pays tout entier, depuis la rivière d'Euphrate jusqu'à l'isthme de Suez. Leur marche en avant ne s'arrêta pas là : plusieurs de leurs tribus, attirées sans doute par le renom de richesse de l'Égypte, franchirent le désert qui marque la limite entre l'Afrique et l'Asie et pénètrèrent dans la vallée du Nil[1].

Les circonstances étaient alors particulièrement favorables à une invasion. Comme à toutes les époques troublées de son histoire, l'Égypte se trouvait partagée en petites principautés toujours en lutte l'une contre l'autre, toujours en révolte contre le souverain légitime. La quatorzième dynastie, reléguée à Xoïs, au centre du Delta, achevait de s'éteindre au milieu du désordre et des guerres civiles : les restes de son pouvoir furent rapidement renversés par les conquérants. « Il nous vint un roi nommé Timæos. Sous ce roi donc, je ne sais pourquoi Dieu souffla contre nous un vent défavorable ; et, contre toute vraisemblance, des parties de l'Orient, des gens de race ignoble venant à l'improviste envahirent le pays et le prirent par force aisément et sans combat[2]. » Ce fut comme une nuée de sauterelles qui s'abattit sur l'Égypte. Villes et temples, tout fut ruiné, pillé, brûlé. Une partie de la population mâle fut massacrée ; le reste, avec femmes et enfants, réduit en esclavage. Memphis prise et le Delta conquis en son entier, les Barbares élurent pour roi un de leurs chefs nommé Shalit (Salatis, Saïtês). Shalit établit parmi eux un commencement de gouvernement régulier : il choisit Memphis pour capitale et frappa d'un impôt ses sujets égyptiens.

Deux périls le menaçaient. Au sud, les princes Thébains, prenant en main la direction des affaires après la chute des Xoïtes, avaient fondé la quinzième dynastie diospolitaine et organisé la résistance du pays. Au nord, il fallait contenir la convoitise des tribus cananéennes qui

1. L'origine cananéenne des rois Pasteurs et de leur peuple est attestée par Manéthon, édit. Unger, p. 140 sqq. — 2. Manéthon, édit. Unger, p. 140.

étaient demeurées en Syrie et l'ambition des conquérants élamites de la Chaldée[1]. Shalit vit tout de suite ce qu'il avait à faire. Les Égyptiens, divisés et abattus par leurs revers, n'étaient guère à craindre pour le moment : il se contenta d'établir sur les points stratégiques de la vallée des postes fortifiés dont la possession lui assurait la soumission des nomes environnants et reporta le gros de ses forces sur la frontière de l'isthme. Les immigrations pacifiques, si fréquentes au temps de la douzième dynastie, avaient déjà introduit dans le Delta oriental des populations asiatiques. Il fonda au milieu d'elles et sur les ruines d'une ancienne ville, Hâouâr (Avaris), dont la légende se rattachait au mythe d'Osiris et de Typhon, un vaste camp retranché capable de contenir deux cent quarante mille soldats. Il s'y rendait chaque année en été pour assister aux exercices militaires, payer la solde et faire les distributions de vivres. Cette garnison permanente mit le nouveau royaume à l'abri de toute invasion et devint pour les successeurs de Shalit une pépinière inépuisable d'excellents soldats, avec lesquels ils achevèrent la conquête de l'Égypte. Il fallut plus de deux cents ans pour réduire les princes de Thèbes : cinq rois, Bnôn, Apachnas, Apapi Ier, Jannas et Assès, usèrent leur vie « à faire une guerre perpétuelle, désirant arracher jusqu'à la racine de l'Égypte[2]. » Assès finit par renverser la quinzième dynastie et par rester seul maître de l'Égypte entière.

Les Égyptiens donnaient aux tribus nomades de la Syrie le nom de Shous, Shasou, *pillards*, *voleurs*, qui convenait alors comme aujourd'hui aux Bédouins du désert. Ils l'appliquèrent à leurs vainqueurs asiatiques : le roi des Cananéens devint dans leur bouche le roi des Shous, Hiq-Shous, dont les Grecs ont fait Hykoussôs, Hyksôs[3]. Quant au peuple, on l'appela d'une manière générale *Mentiou*, les pasteurs, ou *Satiou*, les archers. Le souvenir de leurs cruautés resta longtemps vivant dans la mémoire des Égyptiens et

1. Manéthon les appelait improprement Assyriens. — 2. Manéthon, édition Unger, p. 141. — 3. Idem, *ibid.*, p. 142.

exaltait encore, à vingt siècles de distance, le ressentiment de l'historien Manéthon. La haine populaire les chargea d'épithètes ignominieuses et les traita de maudits, de pestiférés, de lépreux[1]. Pourtant ils se laissèrent apprivoiser assez rapidement. S'ils avaient un rang supérieur dans l'ordre militaire et politique, ils se sentaient inférieurs à leurs sujets en culture morale et intellectuelle. Leurs rois trouvèrent bientôt qu'il y avait plus de profit à exploiter le pays qu'à le piller, et, comme aucun des envahisseurs n'aurait pu se reconnaître au milieu des complications du fisc, il fallut employer des scribes égyptiens au service du Trésor et de l'administration. Une fois admis à l'école de l'Égypte, les barbares entrèrent rapidement dans la vie civilisée. La cour des Pharaons reparut autour des rois Pasteurs avec toute sa pompe et tout son cortége de fonctionnaires grands et petits; le protocole royal des Khéops et des Amenemhat fut adapté aux noms étrangers d'Iannès et d'Apapi. La religion égyptienne, sans être adoptée officiellement, fut tolérée, et la religion des Cananéens subit quelques modifications pour ne pas blesser outre mesure la susceptibilité des adorateurs d'Osiris. Soutekh le guerrier, le dieu national des conquérants, fut identifié avec le Set égyptien. Tanis, devenue capitale du pays, vit rouvrir ses temples et augmenter le nombre de ses palais. On a retrouvé dans ses ruines des sphinx et des statues qui nous montrent ce qu'était la sculpture au temps des Pasteurs. « Les yeux sont petits, le nez est vigoureux et arqué en même temps que plat, les joues sont grosses en même temps qu'osseuses, le menton est saillant et la bouche se fait remarquer par la manière dont elle s'abaisse aux extrémités. L'ensemble du visage se ressent de la rudesse des traits qui le composent, et la crinière touffue qui encadre la tête, dans laquelle celle-ci semble s'enfoncer, donne au monument un aspect plus remarquable encore[2]. » Cette civilisation nouvelle, moitié égyptienne, moitié sémi-

1. Chabas, *Mél. égyptologiques*, 1re série, p. 28-41. — 2. A. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, p. 9.

tique, se développa sous cette seconde dynastie des rois Pasteurs que les historiographes nationaux avaient fini par adopter et par considérer comme la seizième de leurs dynasties nationales.

Si, du temps des Pharaons, les peuples de Syrie étaient accourus en foule sur cette terre d'Égypte qui les traitait en sujets, peut-être en esclaves, le mouvement d'immigration dut être plus considérable encore du temps des rois Pasteurs. Les nouveaux venus trouvaient établis sur les bords du Nil des hommes de même race qu'eux, tournés en Égyptiens, il est vrai, mais non pas au point d'avoir perdu tout souvenir de leur langue et de leur origine. Ils furent reçus avec d'autant plus d'empressement que les conquérants sentaient le besoin de se fortifier au milieu d'une population hostile. Le palais des rois s'ouvrit plus d'une fois à des conseillers et à des favorites asiatiques; le camp retranché d'Hâouâr enferma souvent des recrues syriennes ou arabes. Invasions, famines, guerres civiles, tout semblait conspirer à jeter en Égypte non pas seulement des individus isolés, mais des familles et des nations entières. Chassées d'Our, les tribus sémitiques jusqu'alors établies dans la Chaldée méridionale avaient remonté le cours de l'Euphrate sous la conduite du légendaire Tharé et s'étaient fixées sur la rive gauche du fleuve près de Kharrân en Mésopotamie. Bientôt après, une partie d'entre elles franchit l'Euphrate avec un chef que la tradition appelle Abram ou Abraham, et, sous le nom d'Hébreux[1], traversa la Syrie dans toute sa longueur, du nord au sud. Les gens d'Abram se fixèrent aux alentours de Kiriath-Arba ou Hébron et rayonnèrent de là sur toute la terre de Canaan. Les uns passèrent le Jourdain et formèrent les tribus de Moab et d'Ammon; les autres s'enfoncèrent dans le désert méridional, où ils se mêlèrent aux Édomites. Le reste prit du surnom mystique d'un de ses chefs le nom de Bnou-Israël[2] sous lequel il s'est rendu célèbre, et, après

1. Les gens d'au delà le fleuve.—2. Israël, *celui qui lutte contre Dieu.* C'est le surnom que Jacob prit, selon la légende, après sa lutte avec Dieu (*Genèse*, XXXII, 24-32).

avoir longtemps promené ses tentes à travers les plaines et les montagnes de Canaan, descendit en Égypte avec tous les biens de la tribu.

D'après la légende, le patriarche Jacob avait douze fils. Le plus jeune, Joseph, devint odieux à ses frères à cause de la préférence que son père lui témoignait. Ils le vendirent à une caravane de marchands qui se rendait en Égypte et persuadèrent à leur père qu'une bête fauve avait mis en pièces son enfant bien-aimé. Mais l'Éternel était avec Joseph et le faisait prospérer. Vendu à l'un des grands officiers de la couronne nommé Pétéphra, il devint bientôt l'intendant du maître et le premier ministre de Pharaon. Une année que ses frères, poussés par la famine, étaient venus acheter du blé en Égypte, il se découvrit à eux et les amena devant le roi. Alors Pharaon dit à Joseph : « Dis à tes frères : Faites ceci : chargez vos bêtes et partez pour vous en retourner au pays de Canaan ; prenez votre père et vos familles et revenez vers moi ; je vous donnerai du meilleur du pays d'Égypte, et vous mangerez la graisse de la terre[1]. »

Israël partit donc avec tout ce qui lui appartenait, « et les enfants d'Israël mirent Jacob, leur père et leurs petits enfants et leurs femmes, sur les chariots que Pharaon avait envoyés pour les porter. Ils amenèrent aussi leur bétail et leur bien qu'ils avaient acquis au pays de Canaan, et Jacob et toute sa famille avec lui vinrent en Égypte[2]. » Ils s'établirent entre la branche sébennytique du Nil et le désert, au pays de Goshen, où ils multiplièrent outre mesure[3]. La tradition place leur descente en Égypte sous un des rois Pasteurs qu'elle nomme Aphobis[4]. C'est évidemment l'un des Apapi, peut-être celui-là même qui embellit Tanis et dont M. Mariette a retrouvé les monuments.

Sous la domination des rois étrangers comme sous la domination des rois indigènes, l'Égypte avait continué d'ê-

1. *Genèse*, XLV, 17-18. — 2. *Ibid.*, XLVI, 5-6. — 3. Sur l'étendue du pays de Goschen, consulter avec quelques restrictions l'ouvrage de G. Ebers, *Durch Gosen zum Sinaï*. — 4. Jean d'Antioche, fr. 39, dans Müller, *Fragm. H. Gr.*, t. IV.

tre administrée féodalement. Les Pasteurs possédaient le Delta avec Memphis, Hâouâr et Tanis, mais au delà de Memphis leur autorité directe ne paraît pas s'être étendue plus loin que le Fayoum[1]. La Haute Égypte et la portion de la Nubie qui s'y rattachait étaient, comme au temps de la onzième dynastie, entre les mains de tyrans locaux relevant du roi de Tanis et soumis à un tribut annuel. Thèbes, toujours prépondérante depuis Amenemhat Ier, exerçait sur ces petits princes une sorte d'hégémonie qui faisait de ses dynastes les rivaux naturels des souverains du Delta. Plus d'une fois pendant la durée de la seizième dynastie les Thébains durent essayer de secouer le joug, mais sans aucun succès : ce fut seulement après deux siècles de vasselage qu'une révolte décisive éclata. Apapi régnait alors à Tanis, et le prince de Thèbes, Rasqenen Taâà Ier, qui plus tard fut roi (*souten*), n'était encore que régent (*hiq*) des pays du sud. Au dire des Égyptiens[2], la guerre eut pour premier motif une querelle religieuse et une contestation au sujet de la distribution des eaux. Apapi dans un accès de fanatisme déclara qu'il ne reconnaîtrait plus d'autre maître que Soutekh, le dieu national des Pasteurs, et lui fit élever près de son palais un temple magnifique, le même sans doute dont M. Mariette a découvert quelques débris. C'était se mettre en lutte ouverte avec les sentiments religieux des Égyptiens et surtout avec ceux du prince de Thèbes, qui adorait Ammon-Râ, roi des dieux. Des négociations s'engagèrent entre la cour de Tanis et celle de Thèbes, mais sans aboutir à aucun résultat. Taâà Ier prit le titre de roi, fonda, en opposition des Pasteurs, la dix-septième dynastie diospolitaine, et la guerre de l'indépendance commença.

Tous les petits princes égyptiens prirent parti pour le prince de Thèbes contre l'ennemi national. Les Pasteurs furent chassés des positions qu'ils occupaient dans la Moyenne Égypte et refoulés sous Memphis. Après une lutte

1. A. Mariette, *Notice*, p. 56. — 2. Les débuts de la guerre sont racontés dans un passage malheureusement très-mutilé du *Papyrus Sallier*, n° I, p. I, l. 1; p. III, l. 3.

acharnée Memphis fut prise par un roi que Manéthon appelle Alisphragmouthosis; les Pasteurs, expulsés de la partie occidentale du Delta, se trouvèrent acculés à leur camp retranché d'Hâouâr. Ils y tinrent longtemps encore malgré les efforts désespérés des Thébains : Rasqenen III Taââqen, Kamès et leurs vassaux, vinrent échouer contre la forteresse des Pasteurs. Ahmès Ier, successeur de Kamès, fut plus heureux : dans la cinquième année de son règne, il réussit à s'emparer d'Hâouâr. Les débris de l'armée barbare se retirèrent en Syrie, où les Égyptiens vainqueurs les poursuivirent et les battirent encore une fois près de Sharouhen, en l'an VI d'Ahmès. Après six siècles et plus de domination étrangère, l'Égypte se trouvait libre enfin des cataractes aux bords de la Méditerranée[1].

La guerre de l'indépendance avait duré plus de cent cinquante ans : elle avait désorganisé entièrement l'Égypte et couvert le sol de ruines. Ahmès dut s'occuper avant tout de remettre l'ordre dans l'administration des affaires. Les petits princes qui l'avaient aidé dans la lutte contre les Pasteurs furent réduits à la condition de gouverneurs héréditaires des nomes; pour les consoler, on leur laissa les honneurs et le titre de roi (*souten*), que beaucoup d'entre eux avaient pris et qu'ils continuèrent de porter jusqu'à leur mort[2]. Afin de se faire des alliés parmi les tribus nègres d'Éthiopie, Ahmès avait épousé une femme de leur race, la reine noire Ahmès-Nowertari. Les Pasteurs expulsés, Ahmès songea à rétablir sur les régions du haut Nil la domination qu'avaient exercée ses prédécesseurs de la douzième et de la treizième dynastie : les auxiliaires éthiopiens d'alliés devinrent sujets[3]. Au moins eurent-ils la satisfaction de voir leur compatriote Nowertari comblée d'honneurs par son mari, élevée au rang de régente et plus tard

1. Pour l'étude de cette époque, voir Lepsius, *Chronologie;* Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 75-81; Maspero, *Revue critique*, 1870, p. 116, et *Une enquête judiciaire à Thèbes*, p. 71-81. M. Chabas a réuni dans un ouvrage spécial à peu près tout ce qu'on sait à présent des Pasteurs, *Les Pasteurs en Égypte*, Amsterdam, 1868. — 2. Birch, *Le Papyrus Abbott*, p. 17. — 3. Lepsius, *Auswahl*, t. XIV, et *Denkm.*, III, 37.

de déesse[1]. Tandis qu'Ahmès rétablissait ainsi l'empire égyptien dans son intégrité, il s'efforçait de relever ou de réparer les ruines que la guerre avait laissées dans les grandes villes. Les rois des trois dynasties précédentes, trop affaiblis ou trop préoccupés, n'avaient pas continué à Thèbes les grandes constructions commencées par les rois des dynasties précédentes. Ahmès fit restaurer à Karnak le sanctuaire d'Ammon et jeter les fondations de plusieurs autres édifices religieux[2]. Memphis, disputée longtemps entre les Égyptiens et les Pasteurs, avait dû souffrir et ses temples tomber en ruine. L'an XXII de son règne, Ahmès rouvrit en grande pompe les carrières de Tourah et de Massarah, et commença la restauration du grand temple de Phtah[3]. Naturellement les prisonniers de guerre faits sur les Pasteurs et sur les nègres servirent aux travaux : de manœuvres les Égyptiens passèrent contre-maîtres, tandis que les Asiatiques se remettaient à tirer la pierre et à mouler la brique, comme avant l'invasion. Manéthon rapportait que le roi, pour se débarrasser des débris de l'armée vaincue, lui avait accordé une capitulation aux termes de laquelle elle s'était retirée en Syrie[4]. Le gros de la nation, établi entre le désert et les branches orientales du Nil, préféra l'esclavage sur la riche terre d'Égypte aux chances de liberté que lui offrait une émigration. Les Pasteurs, et avec eux les tribus juives et syriennes auxquelles ils avaient accordé l'hospitalité, restèrent sur le sol, mais non plus en maîtres. Leur camp retranché d'Hâouâr fut détruit; la forteresse de Tsal fut construite autant pour les contenir que pour servir d'avant-poste à l'Égypte contre un retour offensif des populations asiatiques. Tanis, la capitale d'Apapi, fut traitée en ennemie et laissée dans l'état de désolation où la guerre l'avait mise : pendant plusieurs siècles elle disparaît entièrement de l'histoire[5].

1. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 85-86. — 2. De Rougé, *Étude sur les monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*, t. I. — 3. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 71; cf. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 85, et *Zeitschrift*, 1867, p. 89-93. — 4. Manéthon, édit. Unger, p. 150-151. — 5. Mariette, *Notice des Monuments*, p. 272-273.

Ahmès Ier le libérateur resta toujours en grand honneur auprès des Égyptiens : ils en firent un dieu et le fondateur d'une dynastie nouvelle, la dix-huitième. Son successeur, Amenhotep Ier (Aménophis), le fils de la reine noire, ne dévia point de la politique paternelle. Au nord il se tint sur la défensive[1], mais au sud il agrandit les frontières de son empire. Une série d'expéditions habilement dirigées porta les armées égyptiennes au cœur de l'Éthiopie et en acheva la conquête[2]. Désormais les Pharaons n'eurent plus de grandes guerres à soutenir dans les régions du midi : il leur suffit de quelques razzias rapidement conduites pour maintenir dans une demi-obéissance les tribus du désert et pour approvisionner l'Égypte d'esclaves noirs en nombre suffisant. La civilisation égyptienne reconquit et dépassa même de ce côté le terrain que l'invasion lui avait fait perdre depuis la quatorzième dynastie; elle remonta le Nil jusqu'à Napata et plus haut peut-être. Des colons furent placés à demeure sur les deux rives du fleuve, des villes et des temples construits partout où la nature du terrain le permettait; la langue, les mœurs, le culte des Thébains, s'établirent solidement entre la première et la quatrième cataracte, l'Égypte couvrit réellement la vallée du Nil depuis les plaines de Sennaar jusqu'à la côte du Delta.

Mais la guerre de l'indépendance et les expéditions qui l'avaient suivie avaient éveillé dans la nation l'esprit militaire, dans les princes l'esprit de conquête. Par une sorte de réaction contre l'oppression brutale qu'elle avait subie pendant tant de siècles, l'Égypte fut saisie d'une force d'expansion qu'elle n'avait jamais eue jusqu'alors, et sentit le besoin d'opprimer à son tour. Du côté du sud, l'œuvre de conquête était terminée, mais vers l'orient, dans ces contrées asiatiques dont les soldats du premier empire thébain avaient à peine entamé la lisière, il y avait matière à des exploits profitables en même temps que glorieux. Les légions égyptiennes s'ébranlèrent lourdement et prirent le

1. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 86-87. — 2. Lepsius, *Auswahl*, t. XIV, et *Denkm.*, III, 37.

chemin de l'Asie, que les débris des Pasteurs leur avaient ouvert : elles ne l'oublièrent plus. Dès lors ce ne fut plus, des sources du Nil Bleu aux sources de l'Euphrate, sur toute l'Éthiopie et sur toute la Syrie, que victoires et conquêtes perpétuelles. Un jour, on apprenait à Thèbes la défaite des nègres d'Abyssinie, l'arrivée du général ou du prince victorieux, de son butin, de ses soldats. Des processions fantastiques de girafes menées au licol, de cynocéphales enchaînés, de panthères et d'onces apprivoisés, s'allongeaient, s'allongeaient indéfiniment dans les rues. Le lendemain, victoire remportée à l'occident du Delta sur les Libyens et leurs alliés. Les barbares du nord, coiffés de casques étranges ou la tête encadrée dans le mufle d'une bête fauve dont la peau flottait sur leurs épaules, venaient étaler aux yeux des Egyptiens brunis leurs grands corps blancs ornés de peintures et de tatouages. Puis c'était un succès sur les Routen ou la prise d'une place forte, entrepôt du commerce syrien. Le défilé recommençait aux fanfares du clairon et aux roulements du tambour; les acclamations de la multitude et les chants des prêtres accueillaient partout le cortége triomphal du Pharaon. C'était le temps des fortunes rapides : le fils d'un batelier s'en allait simple soldat et revenait général[1]. Il fallut cinq siècles de guerres perpétuelles pour calmer l'humeur belliqueuse des Égyptiens.

Jeter les Pasteurs sur l'Égypte, et par contre-coup l'Égypte sur l'Asie, tel fut le résultat de l'invasion qui renversa le premier empire chaldéen. Avec l'entrée des Égyptiens en Syrie s'ouvre une nouvelle époque dans les destinées des nations antiques : l'histoire des peuples isolés finit, l'histoire du monde commence.

1. Voy. dans le Mémoire de M. de Rougé et dans Brugsch, *Histoire d'Égypte*, t. I, p. 80, la curieuse histoire d'*Ahmès se Abna*.

XVe DYNASTIE.

Dans le Delta. 1re dynastie des Pasteurs.		Dans la Haute-Égypte. Dynastie thébaine.
I. SHALIT	Σάλατις, Σαΐτης.	. . . .
II.	Βυῶν.	. . . .
III. AP. . .	Ἀπαχνάν.	. . . .
IV. APAPI.	Ἄφωφις, Ἄφωβις.	. . . .
V.	Σταάν ou Ἰάννας.	. . . .
VI.	Ἀσσῆθ, Ἄσσης.	. . . .

XVIe DYNASTIE.

2e dynastie des Pasteurs
sur toute l'Égypte.

. . . .

? — APAPI RÂ-ÂA-QENEN.

XVIIe DYNASTIE.

3e dynastie des Pasteurs. 43 *rois* (?).	43 rois thébains.
I. APAPI RÂ-ÂA-QENEN.	I. TÂ-ÂA Ier RÂSQENEN Ier.
. . . .	II. TÂ-ÂA II RÂSQENEN II.
. . . .	? . . . .
. . . .	? (Ἀλισφραγμούθωσις).
. . . .	? (Τέθμωσις).
. . . .	? TÂÂÂQEN RÂSQENEN III.
. . . .	? KAMÈS RÂ-OUATS-KHOPER.

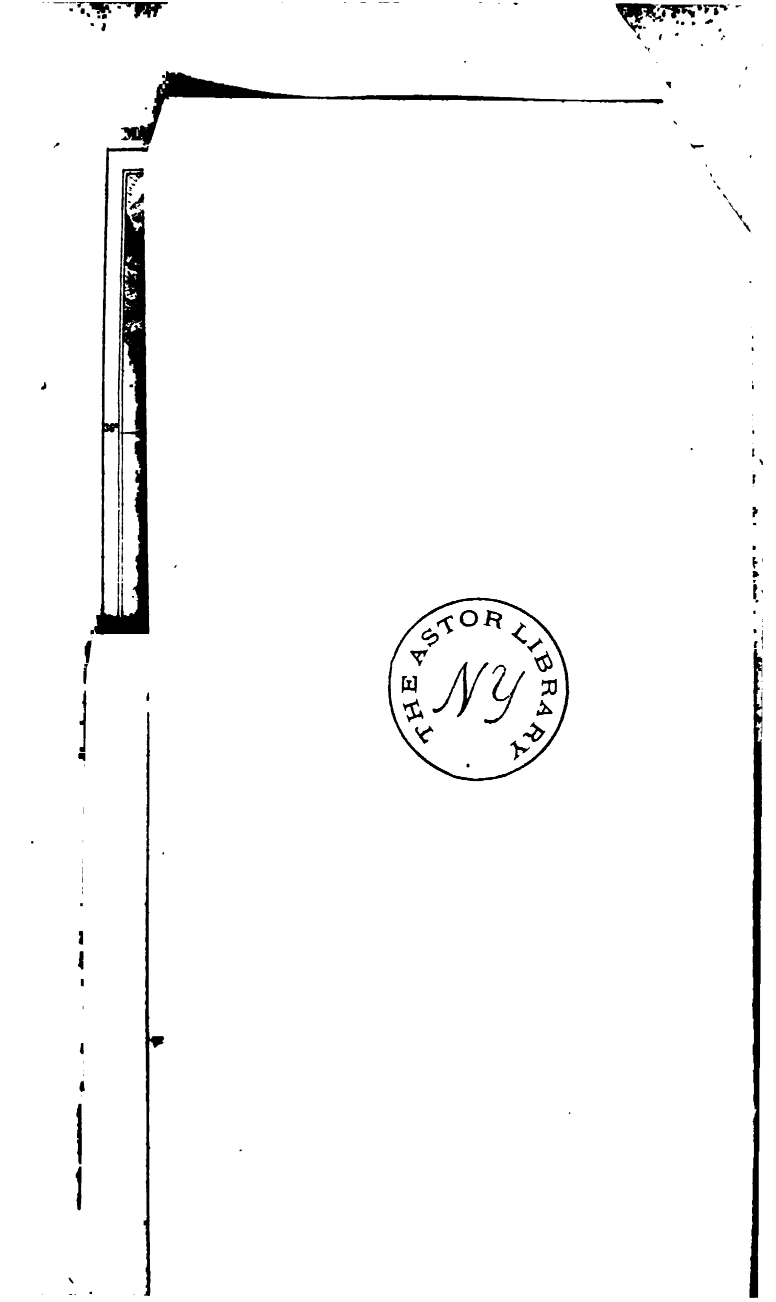
CHAPITRE V.

LA CONQUÊTE ÉGYPTIENNE.

La Syrie et l'empire chaldéen depuis l'invasion cananéenne jusqu'aux invasions égyptiennes. — La dix-huitième dynastie. — La dix-neuvième dynastie. — Séti Ier et Ramsès II.

La Syrie et l'empire chaldéen depuis l'invasion cananéenne jusqu'aux invasions égyptiennes.

Ce fut Thotmès Ier, fils et successeur d'Amenhotep, qui le premier entraîna les Égyptiens à la conquête de l'Asie. Le pays qu'ils rencontrèrent au delà de l'isthme portait


THE ASTOR LIBRARY NY


THE ASTOR LIBRARY
NY

dès lors le nom de Syrie[1]. La Syrie se termine vers le nord aux derniers escarpements du mont Tauros. Elle est bornée à l'est par l'Euphrate et le désert, au sud par la mer Rouge, à l'ouest par la Méditerranée. Elle est traversée du sud au nord par deux chaînes de montagnes parallèles, le Liban et l'Antiliban; entre les deux s'étend une large vallée parcourue dans toute sa longueur par le Natsana (Litany) et l'Oronte. L'Oronte prend sa source dans l'Antiliban. Il est formé par la réunion d'un nombre considérable de petits ruisseaux et de torrents. Il coule d'abord au nord-nord-ouest, mais, arrivé dans la plaine, il tourne à l'est, traverse un lac d'environ trois lieues de long sur une lieue de large, puis incline au nord et court presque parallèlement à la mer jusque vers 36° de latitude. En cet endroit il se jette brusquement à l'ouest, puis au sud, et se précipite dans la mer après un cours d'environ soixante lieues, dont la violence lui a fait donner par les riverains le nom de Nahr-el-Assy, le fleuve rebelle. Le Natsana[2] naît dans l'Antiliban, à quelques kilomètres de l'Oronte, et se dirige vers le sud-sud-ouest. A mesure qu'il s'éloigne de sa source, la vallée s'étrécit peu à peu et le force à resserrer son cours: elle finit par former une gorge abrupte de plus de trois cents mètres de profondeur, et si étroite qu'en un endroit des masses de rochers détachés d'un des flancs de la montagne sont venus s'arc-bouter sur le flanc de la montagne opposée et forment comme un pont naturel au-dessus de la vallée. Le Natsana ne sort de ce ravin que pour tomber dans la mer, à trente lieues environ de sa source principale. Le bassin des deux rivières n'est qu'une seule vallée d'environ quatre-vingts lieues de long et coupée à la naissance du Natsana et de l'Oronte par une mince chaîne

1. Le nom égyptien est *Khar*, ou, par dégénérescence de l'aspirée *kh* en shuintante *Shar*. C'est peut-être une variante du nom d'*Akharrou*, l'*Occident*, sous lequel les Assyriens désignaient la côte syrienne de la Méditerranée. Les monuments égyptiens des basses époques donnent la forme *Ashar*. — 2. Sur le nom de *Natsana*, cf. Maspero, dans les *Mélanges*, t. I, p. 140-141.

de collines peu élevées. Peu de pays du monde antique étaient aussi fertiles que cette région creuse de la Syrie. Vers le sud, ce sont des champs de blé et des vignobles qui tapissent le fond de la vallée et s'étagent aux flancs de la montagne, partout où le pied de l'homme a pu atteindre. Au nord, les alluvions de l'Oronte ont produit un sol noir et fecond, riche en céréales et en fruits de toute sorte. Aussi la Syrie Creuse (Cœlé-Syrie), après avoir nourri tour à tour les conquérants égyptiens, assyriens, persans, macédoniens, qui ont passé sur elle, a-t-elle fini par devenir entre les mains des Romains un des greniers de l'univers.

Autour de cet heureux pays, qui est comme le noyau de la Syrie entière, s'étendent dans toutes les directions, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, des régions de nature et d'aspects différents. Vers le nord, entre l'Oronte et l'Euphrate, se trouve une contrée aride et pauvre, bordée à sa partie septentrionale et occidentale par le Tauros et le Khamana (Amanos). De ces deux montagnes se détachent des contre-forts qui s'abaissent graduellement et se déploient bientôt en plateaux crayeux ou rocheux, semés de collines à croupe arrondie et pelée, ravinés de vallées étroites et tortueuses ouvertes vers l'Euphrate, l'Oronte et le désert. Aux plateaux succèdent de vastes plaines traversées par des rangées de collines basses et nues : le sol est sec et pierreux, la végétation rare, les cours d'eau sont peu nombreux et d'un faible débit. Le plus important est la rivière d'Alep (le Khalus de Xénophon), qui traîne lentement son cours du nord au sud et va se perdre à la lisière du désert dans un petit lac salé semé d'îlots. A peu près à égale distance entre le Khalus et l'Euphrate se trouve un second lac salé d'assez vastes dimensions, mais sans écoulement. Les céréales, la vigne, l'olive, la pistache, croissent à grand'-peine dans ces régions brûlées : la partie montagneuse est seule assez riche pour nourrir ses habitants.

A l'est de l'Antiliban s'étend la Syrie Damascène, véritable jardin dominé par les cimes neigeuses de l'Hermon et où deux rivières, l'Abana et le Pharphar, entretiennent en face du désert une végétation luxuriante. C'est une large

plaine entrecoupée de canaux : au contraire, le pays situé à l'ouest du Liban n'est qu'une bande de terrain dont la largeur n'excède pas huit ou dix lieues. De l'embouchure du Natsana à celle de l'Oronte se déroule comme un long ruban de sable creusé de havres nombreux et coupé fréquemment de pointes rocheuses qui s'avancent assez loin dans la mer pour former des ports excellents. Au delà de la plage, sur les premiers versants des collines et dans les ravins, l'olivier, la vigne, le blé, croissent à merveille. Les parties hautes de la montagne étaient revêtues jadis d'immenses forêts de chênes, de sapins et de cèdres. Nulle grande rivière, mais partout des torrents impétueux, le Léon, le Lykos (Nahr-el-Kelb), qui s'élancent presque d'un seul bond des sommets du Liban dans la mer.

Sur le flanc ouest de l'Hermon, à l'extrémité méridionale de l'Antiliban, commence une vallée qui ne ressemble à aucune autre au monde. C'est une déchirure produite à la surface de la terre par les actions volcaniques, une large fissure qui s'est entre-bâillée au commencement des siècles et ne s'est jamais plus refermée. Le Jourdain qui l'arrose y forme, à quelques lieues à peine de sa source, un lac, celui de Merom, dont le niveau concorde avec le niveau de la Méditerranée. Mais à partir de ce point la vallée se creuse et s'enfonce pour ainsi dire en terre ; le fleuve descend du lac de Merom au lac de Génésareth, du lac de Génésareth à la mer Morte, où la dépression du terrain atteint son maximum d'intensité, quatre cent dix-neuf mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Au sud de la mer Morte la vallée se resserre, s'élève rapidement jusqu'à une hauteur de cinq cents mètres avant de venir expirer au fond de la mer Rouge.

Rien de plus différent comme aspect que les pays situés à l'est et à l'ouest du Jourdain. A l'est, le terrain monte brusquement jusqu'à une hauteur d'environ mille mètres, puis se déploie et forme un immense plateau légèrement ondulé sur lequel courent les grands affluents du Jourdain et de la mer Morte, l'Yarmouk, le Jabbok et l'Arnon. A l'ouest ce sont des masses confuses de collines arrondies dont la

croupe pierreuse et à peine recouverte d'un sol maigre produit néanmoins le blé, l'olive et le figuier. Un rameau détaché de la chaîne principale un peu au sud du lac de Génésareth, le Carmel (Karmana), se projette vers le nord-ouest et va droit à la mer. Le pays au nord du Carmel, la Galilée, abondait en eaux fraîches et en vertes collines; « les grosses fermes étaient ombragées de vignes et de figuiers; les jardins étaient des massifs de pommiers, de noyers, de grenadiers. Le vin était excellent, s'il en faut juger par celui que les Juifs recueillent encore à Safed. » Au sud du Carmel, la contrée se partage naturellement en trois zones parallèles. C'est d'abord une plage sablonneuse qui court le long de la mer, puis une large étendue de plaines boisées par endroits et arrosées par des rivières encombrées de roseaux, enfin la région montagneuse qui sépare le versant maritime de la vallée du Jourdain. La région des dunes est susceptible de culture, et les villes qu'elle renferme, Gaza, Joppé, Ashdod, sont entourées de bosquets d'arbres fruitiers. La plaine est d'une fertilité merveilleuse, formée d'un sol d'alluvion qui produit chaque année des moissons considérables sans engrais et presque sans travail. Les montagnes, assez bien boisées dans certains endroits, deviennent de plus en plus nues à mesure qu'on avance vers le sud. Les vallées y sont sans eau; le sol aride et brûlé perd peu à peu de sa fertilité et finit par se confondre avec le désert. Dès lors ce n'est plus jusqu'à la mer Rouge qu'une série de plaines sablonneuses, ravinées par le lit de torrents à sec et dominées par des massifs volcaniques, à l'est le Séïr, au sud le Sinaï. Les pluies du printemps y développent pendant quelques semaines une végétation hâtive qui suffit aux besoins des tribus nomades et de leurs troupeaux.

Les peuples qui occupaient cette vaste étendue de territoire au temps de l'ancien empire égyptien avaient disparu presque entièrement de la scène du monde au moment où les lourds bataillons de Thotmès Ier franchissaient pour la première fois l'isthme et le désert. Surpris et débordés par la grande invasion cananéenne, ils avaient été en partie

détruits, en partie absorbés par les conquérants. C'est à peine si quelques-unes des tribus primitives purent garder leur indépendance. La conquête hébraïque trouva encore des Rephaïm établis à l'orient du Jourdain [1]. « Un peuple grand et de forte stature », les Anakim, et de qui on disait : « Qui peut tenir devant les enfants d'Anak [2]? » vivait dispersé dans les massifs montagneux qui bordent la mer Morte. Un de leurs chefs mythiques, Arba, y avait fondé, « sept ans avant Tanis d'Egypte [3] », la ville de Kiriath-Arba, qui plus tard devint Hébron [4]. Sur les confins du désert, les Horim habitaient les parages du mont Séïr [5] et les Avvim la plaine au sud-est de Gaza [6]. D'autres tribus durent échapper et se maintenir au moins pour quelque temps sur quelques points du territoire : mais celles-là mêmes succombèrent à la longue. Leur nom s'éteignit, leur souvenir s'effaça ou se perdit au milieu des fables. On se figura les anciens maîtres du pays comme des géants (*Rephaïm*), à la voix bourdonnante et indistincte (*Zomzommim*), des monstres formidables (*Emim*) [7] devant qui les autres peuples « paraissaient comme des sauterelles [8] ». La Syrie entière, renouvelée par des invasions successives, se trouva bientôt divisée et comme répartie entre trois grandes races issues d'une souche commune et parlant les dialectes d'une même langue : les Araméens au nord et à l'est du Liban ; les Cananéens le long des côtes, au cœur et au midi de la contrée, dans les vallées de l'Oronte supérieur, du Natsana et du Jourdain ; les Térachites au midi et à l'orient de la mer Morte, sur les confins du désert d'Arabie.

Les Araméens établis sur les deux rives de l'Euphrate, en Mésopotamie aussi bien qu'en Syrie, ne se sont jamais avancés bien loin vers le sud. Plusieurs de leurs tribus, les Solymes, les Érembes, franchirent l'Amanos et se glissèrent le long des côtes méridionales de l'Asie Mineure jus-

1. *Deut.*, III, 8. — 2. *Ibid.*, IX, 2. — 3. *Nomb.*, XIII, 22. — 4. *Juges*, I, 10; *Josué*, XIV, 15. — 5. *Gen.*, XIV, 6; *Deut.*, II, 12-22. — 6. *Deut.*, II, 23. — 7. *Deut.*, II, 10-11, 20-21. — 8. *Nomb.*, XIII, 34.

qu'en Lycie[1]. Les autres s'échelonnèrent sur les plateaux rocheux de la Syrie du nord et sur le versant oriental de l'Antiliban, entre la montagne et le désert : elles formèrent bientôt deux grands centres de population, l'Aramée du nord entre l'Euphrate et l'Amanos, l'Aram Dammesek ou Syrie Damascène autour de la grande ville de Damas.

Grâce à sa position intermédiaire entre les deux principaux États du monde antique, la Chaldée et l'Égypte, l'Aramée du nord ne tarda pas à devenir un des marchés les plus riches de l'Orient. Les caravanes, au lieu d'affronter le désert et d'aller directement des bords de la mer Morte et du Jourdain aux bords de l'Euphrate et du golfe Persique, remontaient la vallée du Natsana et de l'Oronte pour aller rejoindre le cours moyen de l'Euphrate et de là redescendre sur Babylone. Les Araméens, maîtres en cet endroit des deux rives du fleuve, avaient construit des forteresses sur chacun des gués qui mènent de la rive syrienne à la rive mésopotamienne. Au gué le plus méridional s'éleva Tour-méda ou Thapsaque[2]; au gué central, Karkemish; au gué le plus septentrional, Samosate. Le gué de Samosate, situé au débouché des montagnes, aurait forcé les chefs de caravanes à faire un détour inutile de près de quarante lieues : il fut peu fréquenté par les marchands qui allaient d'Egypte en Chaldée. Thapsaque était trop rapprochée du désert et par conséquent trop exposée aux incursions des Bédouins. Karkemish, au contraire, placée au cœur d'un pays civilisé, à peu près à égale distance des barbares du sud et des barbares du nord, devint bientôt le passage préféré et l'entrepôt des caravanes. Elle était à quelques kilomètres du fleuve, auprès d'une source qui fit donner le nom de Mabog d'abord au quartier religieux de la ville, et plus tard à la ville entière. Les Grecs, qui la confondaient parfois avec l'antique Ninive[3], en attribuaient la fondation à Sémiramis, à Deuca-

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, p. 176 sqq.; Knobel, *Die Völkertafel*, p. 229-231; Renan, *Hist. des langues sémit.*, t. I, p. 49-52. — 2. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 164. — 3. Ammien Marcellin, l. XIV, 26.

lion, au dieu Bacchos, au Lydien Attès. Les Syriens de l'époque chrétienne racontaient qu'elle avait été bâtie au temps du prophète Élijah par deux mages, le Thrace Orphée et le Perse Zoroastre. Elle devint bientôt le centre d'un grand mouvement commercial et religieux. Les fêtes de sa grande déesse Atargath furent un rendez-vous pour les dévots et l'occasion de véritables foires annuelles où les marchands de tous les pays affluèrent sous couleur de religion[1].

A quelques lieues au sud-ouest de Karkemish s'élevaient Padan (Batnæ) et Khalep (Alep)[2]. Khalep, moins favorablement située que Karkemish, n'eut jamais l'importance de sa voisine : c'était pourtant une ville considérable et renommée jusqu'en Égypte pour les produits de « ses champs altérés[3] ». Au sud de ces villes on rencontrait l'Aram Tsobah, dont le territoire s'étendait des rives de l'Oronte aux rives de l'Euphrate[4], et sans doute aussi plusieurs petits États de moindre valeur, perdus dans les vallées de l'Antiliban, qui formaient comme une chaîne de tribus araméennes entre l'Aramée du nord et l'Aramée du sud. Damas, la métropole de l'Aramée du sud, occupe un des sites que la nature semble avoir destinés de tout temps à l'emplacement d'une grande ville. D'après la tradition hébraïque, elle avait été fondée par Ouz, fils d'Aram, arrière-petit-fils de Noé. Elle s'allonge dans la plaine au milieu des vergers qui la serrent de toutes parts et pénètrent dans ses murs, coupée en deux parties inégales par l'Abana et sans cesse rafraîchie par les canaux que ce fleuve lance dans toutes les directions. Encore aujourd'hui sa vue arrache un cri d'admiration au voyageur qui débouche des gorges de l'Antiliban. « Il a devant lui la ville, dont quelques édifices se dessinent déjà à travers les arbres; derrière lui, le dôme majestueux de l'Hermon, avec ses sillons de neige qui le font ressembler à la tête chenue d'un vieillard; sur sa droite, le Hauran, les deux petites

1. Sur Karkémish voy. G. Maspero, *De Carchemis oppidi situ*. Paris, 1873, in-8°. — 2. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 101-110. — 3. *Papyrus de Leyde*, I, 343, pl. VII, l. 8. — 4. Knobel, *Die Völk.*, p. 127-128.

chaînes parallèles qui resserrent le cours inférieur du Pharphar[1], et les tumulus de la région des lacs; sur sa gauche, les derniers contre-forts de l'Antiliban, allant rejoindre l'Hermon. L'impression de ces campagnes richement cultivées, de ces vergers délicieux, séparés les uns des autres par des rigoles et chargés des plus beaux fruits, est celle du calme et du bonheur.... Vous vous croyez à peine en Orient dans ces environs de Damas[2], et surtout, au sortir des âpres et brûlantes régions de la Gaulonitide et de l'Iturée, ce qui remplit l'âme, c'est la joie de retrouver les travaux de l'homme et les bénédictions du ciel. Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, toute cette zone qui entoure Damas de fraîcheur et de bien-être n'a eu qu'un nom, n'a inspiré qu'un rêve, celui du « paradis de Dieu[3] ». La domination de Damas s'étendait sur toutes les villes situées dans la plaine et sur tous les villages nichés dans les gorges de l'Hermon, sur Abila, sur Khelbon, la ville des vins, et sur quelques petits États voisins, l'Aram Rohob[4], l'Aram Maacha[5], le pays de Gessour[6], situés dans la vallée du haut Jourdain. Damas n'avait pas encore à cette époque le rôle important qu'elle joua plus tard. Elle n'était pas sur la route que suivaient les caravanes, et vivait au milieu de ses jardins, séparée du reste de la Syrie et protégée contre les invasions par la chaîne de l'Antiliban.

Bientôt après la conquête, les tribus cananéennes s'étaient séparées en deux groupes. Les unes s'étaient répandues dans les vallées de l'intérieur de l'Amanos au Séïr et dans les plaines qui s'étendent au sud du Carmel jusqu'au désert et à la frontière d'Égypte. Les autres s'étaient logées le long des côtes entre le Carmel et l'embouchure de l'Oronte, le mont Liban et la mer. La différence de sites amena entre ces deux groupes une différence de mœurs et de caractère. Les Cananéens de l'intérieur, agriculteurs ou

1. *Nahr-el-Awadj.* — 2. La plaine est, en effet, à plus de dix-sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer. — 3. Renan, *Les Apôtres*, II, p. 177-178. — 4. II *Sam.*, X, 6, 8. — 5. I *Chron.*, XIX, 6. — 6. II *Sam.*, XV, 8.

pasteurs selon les localités, se subdivisèrent en un grand nombre de tribus sans cesse en guerre les unes contre les autres. Les Cananéens de la côte, étouffés entre la montagne et la mer, se firent marins et commerçants.

L'antiquité classique donnait aux Cananéens de la côte le nom de Phéniciens. Selon certaines traditions grecques, ils avaient été appelés ainsi de Phénix, fils d'Agénor et fondateur de la race[1]. Selon divers auteurs, *Phœnikes* signifiait simplement le peuple rouge, soit en souvenir de la mer Rouge (Érythrée), aux bords de laquelle ils avaient habité si longtemps, soit à cause des fabriques de pourpre qu'ils établirent dans toutes leurs colonies, soit enfin par allusion à la teinte de leur visage. L'opinion la plus reçue jusqu'à ces derniers temps voit dans *Phœnix* le nom du palmier, et dans *Phœnikia* le *Pays des Palmes*[2]. En fait, *Phœnix* est une forme élargie de *Phoun* (*Pœni*, *Puni*), vieux nom national que les Cananéens portaient dans leur patrie primitive et qui les suivit dans toutes leurs migrations. Les monuments égyptiens les plus anciens identifient les régions orientales de l'Arabie au pays de Pount : les Cananéens du golfe Persique firent passer le nom de Pnénicie en Syrie, les Phéniciens de Syrie le menèrent en Afrique, et les Phéniciens d'Afrique (*Pœni*) le répandirent jusque dans leurs colonies les plus lointaines.

La Phénicie syrienne comptait un grand nombre de villes, dont plusieurs très-importantes. C'étaient, en allant du sud au nord, Ako (Saint-Jean d'Acre), Akhzib, Ous, Tyr, Sarepta, Sidon, Bérouth, Gebel, Arka, Sinna, Botrys, Tripolis, Simrôn, Simyra, Arad, Marath, Karne et Paltos. Ces villes, réparties d'une manière inégale entre les différentes tribus, finirent par former de petits États indépendants les uns des autres, ceux des Sidoniens, des Giblites, d'Arka, de Sinna, de Simyra. Au début, les Giblites semblent avoir exercé sur le reste des Phéniciens une autorité réelle[3]. Ils avaient deux royaumes : ceux de Gebel et de

1. Ét. de Byzance, s. v. Φοινίκη. — 2. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 1er Theil, p. 1-4. — 3. *Id.*, II, 1er Theil, p. 105-107.

Bérouth. Gebel ou Gebôn[1], que les Grecs appelaient Byblos, se vantait d'être la ville la plus vieille du monde. Elle avait été bâtie par le dieu El au commencement des âges, sur un emplacement différent de celui qu'elle eut dans la suite. Elle s'élevait alors à quelques lieues dans l'intérieur des terres, sur la rive septentrionale du Nahr-el-Kelb. Plus tard elle fut abandonnée, et la population, reportée au bord de la mer, construisit, près du fleuve Adonis, une seconde ville qui prit le nom de la première. Bérouth, « la cité des puits, » partageait avec Gebel la gloire d'avoir le dieu El pour fondateur : c'était un port bien abrité, situé à l'extrémité d'une des plaines les plus fertiles de la Phénicie. Le territoire de ces deux villes ne possédait qu'une étendue de côtes assez restreinte, mais s'avançait assez loin dans l'intérieur des terres. Au nord, il confinait avec le pays des Arkéens et des Sinites, les uns établis sur la mer entre la montagne d'Akkar et le Nahr-el-Kébir (Éleuthéros), les autres logés au cœur même du Liban. Venaient ensuite les Simyréens, dans une grande plaine bien arrosée, et de l'autre côté de la montagne, sur le moyen Oronte, la grande ville royale d'Hamath. Tous ces États, trop faibles pour garder longtemps leur indépendance, étaient condamnés d'avance à disparaître : leur territoire fut démembré, leurs villes furent prises, colonisées, ou si bien détruites qu'on n'en trouve plus le moindre vestige[2].

Par l'affaiblissement des Giblites Sidon devint rapidement la plus importante des villes phéniciennes, « le premier-né de Canaan. » Malgré ce titre ambitieux, Sidon n'était d'abord qu'un simple village de pêcheurs[3] de beaucoup inférieur à Tyr, à Gebel, à Bérouth[4]. Elle avait été fondée en même temps que Tyr par Bel, l'Agénor des Grecs, sur le penchant septentrional d'un petit promontoire

1. La forme Gebôn pour le nom de cette ville est donnée par le *Pap. Anastasi* I, pl. XX, l. 17. Cf. Chabas, *Le voyage d'un Égyptien*, p. 156-160. — 2. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 1er Theil, p. 113-117. — 3. D'où son nom Tsidôn, *pêcherie*. — 4. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 1er Theil, p. 250 sqq.

qui se projette obliquement vers le sud-ouest. Le port, si célèbre dans l'antiquité, est formé par une chaîne basse de rochers qui part de l'extrémité nord de la péninsule et court parallèlement au rivage sur une longueur de quelques centaines de mètres. La plaine environnante est arrosée par le « gracieux Bostrên » (*Nahr-el-Aoualy*) et couverte de jardins dont la beauté avait fait donner à la ville le nom de Sidon la fleurie[1].

Sidon avait deux rivales : Arad au nord, Tyr au sud. Arad s'élevait sur un îlot, à quelque distance du continent. « C'est un rocher de tous côtés battu par la mer, et d'environ sept stades de tour. Il est tout couvert d'habitations et si peuplé encore à présent, que les maisons y ont un grand nombre d'étages. Les habitants boivent de l'eau de pluie conservée dans des citernes, ou de l'eau qu'on fait venir de la côte opposée. » Il y avait dans le détroit même, entre l'île et la côte, une source d'eau douce qui jaillissait au fond de la mer et servait à l'approvisionnement de l'île en temps de guerre. Des plongeurs portaient une cloche en plomb munie à son extrémité supérieure d'un long tube de cuir, et l'appliquaient sur l'orifice de la source. L'eau, emprisonnée de la sorte, montait dans le tube selon les lois de l'hydrostatique et arrivait douce à la surface, où on la recueillait[2]. En face d'Arad se trouvaient deux grandes villes, Karne et Marath, toutes deux soumises aux Aradiens. La domination de ce petit peuple s'étendait assez loin le long de la côte et jusque dans l'intérieur des terres. Au nord, ils possédaient Gabala et Paltos ; au sud, ils avaient soumis la tribu et la ville de Simyra ; à l'est, Hamath sur l'Oronte leur obéit pendant quelque temps.

Le territoire des Sidoniens, borné au nord par le Tamour et le royaume de Bérouth, allait au sud jusqu'à l'embouchure du Natsana : au delà de cette rivière commençait le domaine propre des Tyriens. Dans les premiers âges du

1. Σιδόνα ἀνθεμόεσσαν (Denys le Périégète). — 2. Strabon, l. XVI, ch. 3, p. 753 ; cf. Pline, l. II, 103 ; V, 31.

monde, quand les dieux vivaient encore au milieu des hommes, Samemroum construisit sur le continent une ville de roseaux et de papyrus, en face de laquelle son frère Isôos, le premier marin, occupa quelques petits îlots où il éleva des colonnes sacrées. Ce fut le commencement de Tyr. Vint ensuite Melkarth, l'Hercule tyrien. Les prêtres de ce dieu racontaient à l'historien Hérodote que « le temple avait été fondé en même temps que la ville elle-même; or ils habitaient la ville depuis deux mille trois cents ans. » Le calcul des prêtres tyriens nous reporte vers l'an 2750, c'est-à-dire vers le temps des Pasteurs et de l'invasion cananéenne. Comme Arad, Tyr avait une partie insulaire où s'élevaient ses temples et ses arsenaux, une partie continentale qu'on appelait la vieille Tyr (Palæ-Tyros). La Tyr insulaire n'avait pas, comme Arad, la ressource d'une fontaine sous-marine : ses habitants n'avaient pour s'abreuver que l'eau de citerne ou celle qu'ils faisaient venir du continent dans des barques[1]. Tyr possédait toute la côte depuis l'embouchure du Natsana jusqu'au mont Carmel.

Les Cananéens de l'intérieur, répandus depuis l'Amanos jusqu'à la pointe méridionale de la mer Morte, ne formaient pas une masse aussi compacte que les Cananéens de la côte. La plupart de leurs tribus s'étaient divisées en fractions plus ou moins considérables et fixées sur différents points du territoire. Les Hittites, la plus importante de toutes, avaient deux établissements principaux, l'un au nord du pays dans les gorges de l'Amanos, l'autre au sud, dans le massif montagneux situé à l'ouest de la mer Morte. Les Hittites du nord, connus des Égyptiens sous le nom de Khétas, occupaient les deux versants de l'Amanos jusqu'à l'Oronte d'une part, jusqu'au Tauros de l'autre. Les Hittites du sud, après avoir dominé sur le cours moyen du Jourdain, s'affaiblirent graduellement et finirent par se concentrer autour d'Hébron, où les difficultés du terroir les protégèrent longtemps encore contre l'invasion des

1. *Pap. Anastasi* I, pl. XXI, l. 1-2; cf. Chabas, *Le voyage d'un Égyptien*, p. 165-171.

peuples voisins [1]. Après les Hittites venaient par rang d'importance les Amorrhéens, les Hivites et les Girgaséens. Le gros de la nation amorrhéenne, campé sur le plateau à l'est du Jourdain, y avait deux royaumes principaux : celui du nord, capitale Édréï, entre l'Hermon et le Jabbok, confinait à l'Aram Dammesek; celui du sud, entre le Jabbok et l'Arnon, touchait vers le midi aux États des Térachites et avait Khesbon pour capitale [2]. Une tribu avait poussé jusque dans la vallée de l'Oronte, où elle possédait la célèbre Kadesh [3]; une autre vivait au bord de la mer entre Ékron et Joppé [4]; une troisième, installée à Jébus autour du mont Moriah, se faisait appeler Jébusites [5]; d'autres enfin s'étaient fixés près de Sichem et au sud d'Hébron, en assez grand nombre pour imposer aux montagnes qui bordent la mer Morte le nom de monts des Amorrhéens [6]. Les Hivites [7] vivaient à l'orient de Sidon, dans les vallées du haut Jourdain et du Natsana : leurs colonies allaient au nord jusqu'à Hamath, au sud jusque dans le pays d'Édom. Quant aux Girgaséens, la dernière et la plus obscure des grandes races cananéennes, une partie d'entre eux paraît avoir habité à l'orient du Jourdain [8], le reste dans la Syrie du nord, non loin des Hittites septentrionaux [9].

Les tribus Térachites n'avaient alors qu'une importance secondaire. Les enfants d'Israël, enfermés en Égypte, y devaient rester de longs siècles encore, avant de revenir au pays de leurs pères. Les Ammonites disputaient aux Amorrhéens la possession du pays situé au nord de l'Arnon. Les Moabites vivaient au sud de l'Arnon et se maintenaient à grand'peine sur les bords de la mer Rouge Les Édomites, ralliés autour du mont Seïr, touchaien vers le nord aux Moabites, et s'étendaient au sud dans la direction de la mer Rouge. Ils avaient sans cesse à batailler contre les tribus arabes du désert, Amalécites et autres,

1. *Genèse*, XIV, 13; XXIII, 3 sqq. — 2. Knobel, *Die Völkertafel*, p. 201, sqq. — 3. Brugsch, *G. Ins.*, t. II, p. 21-22. — 4. *Juges*, *I*, 34. — 5. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 1[ter] Theil, p. 80. — 6. *Deutéronome*, *I*, 71, 19-20, etc. — 7. Knobel, *Die Völkertafel*, p. 336. — 8. *Id.*, p. 333. — 9. Ils sont nommés *Qirqasha* dans les textes du temps de Ramsès II.

que les Égyptiens désignaient sous le nom générique de Shôs (*pillards*). Ces Shôs ou Shasou répandus de l'isthme de Suez aux bords de l'Euphrate, à la lisière des terres cultivées, ne cessaient de harceler tous les peuples de Syrie. On les trouvait dans les plaines du Sud comme dans celles du Nord; la Cœlé-Syrie et la Phénicie même étaient sujettes à leurs incursions et le voyageur les rencontrait jusque dans les gorges du Liban [1].

Au delà de l'Euphrate commençait, sinon l'empire chaldéen, au moins les nations placées plus directement sous l'influence des rois de Chaldée. La conquête élamite n'avait pas suffi à détruire les petits états qui se partageaient le bassin inférieur du Tigre et de l'Euphrate: elle les avait rendu tributaires d'un étranger, mais leur avait laissé l'existence. Koudour-Nakhounta, le premier d'entre eux, gouvernait de Suse et ses successeurs immédiats agirent comme lui. Les plus connus d'entre eux, Koudour-Lagamer et Koudour-Mabouk, entreprirent des conquêtes lointaines. La Bible nous raconte que Koudour-Lagamer (Khodor-Laomer) envahit la Syrie avec ses vassaux, Amraphel, roi de Sinéar, Ariokh, roi d'Élassar et Thargal, roi des nations barbares de la Mésopotamie. Il battit les princes de la Syrie du sud confédérés contre lui, et leur imposa le tribut pendant douze années consécutives. La troisième année fut marquée par un soulèvement général : Koudour-Lagamer accourut, vainquit les révoltés dans la vallée de Siddim et pilla leurs villes. C'est au retour de cette expédition qu'il fut, dit-on, attaqué par Abraham, chef des Hébreux, et essuya une légère défaite [2]. Un de ses successeurs, Koudour-Mabouk, conduisit encore des expéditions en Syrie; mais après lui le pouvoir de la dynastie élamite ne cessa d'aller toujours diminuant. Les rois de la Chaldée du sud, surtout ceux de Larsam, affirmèrent hautement leur indépendance, tandis qu'au nord les princes d'Aganê commençaient d'étendre les frontières de leur territoire. L'élément sémito-kou-

1. *Pap. Anastasi* I, pl. XIX, l. 1-2. Cf. Chabas, *Voyage*, p. 112, 199. — 2. *Genèse*, XIV, 1; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, p. 161-163; Fr. Lenormant (*La langue primitive de la Chaldée*, p. 372-379).

shite prédominant à Babylone et jusqu'alors subordonné à l'élément touranien, réagissait contre l'oppression à laquelle il avait été soumis : Saryoukin I, roi d'Aganê et l'un des héros de l'antiquité chaldéenne finit par le faire triompher.

Les aventures de Saryoukin I donnèrent naissance à des légendes populaires que l'histoire officielle finit par recueillir. La statue qui lui fut élevée plus tard dans la ville d'Aganê portait sur sa base l'inscription suivante : « Saryoukin, le roi puissant, le roi d'Aganê, c'est moi. Ma mère ne connut point mon père; mais ma famille appartenait aux maîtres du pays. En la ville d'Azpiranni, qui est située sur les bords de l'Euphrate, ma mère me conçut : elle me mit au monde dans une place secrète. Elle me déposa dans une corbeille de joncs dont elle ferma le couvercle avec du bitume et me jeta ainsi au fleuve dont l'eau ne put pénétrer jusqu'à moi. La rivière m'entraîna : elle m'emporta jusque vers Akki, l'ouvrier tireur d'eau. Akki, l'ouvrier tireur d'eau, dans la bonté [de son cœur], me recueillit; Akki, l'ouvrier tireur d'eau, m'éleva comme son propre fils ; Akki, l'ouvrier tireur d'eau, m'établit commme jardinier.... ; [dans ma profession] de jardinier, Istar me fit prospérer, [au bout de...] ans, je m'emparai du pouvoir royal. » C'est toujours l'histoire populaire des fondateurs de religion ou d'empire : l'histoire de Moïse jeté sur les eaux et recueilli par la fille de Pharaon, l'histoire de Kyros et de Romulus exposés et nourris par un berger jusqu'à l'adolescence[1].

Saryoukin I fut un conquérant : il soumit les petits royaumes chaldéens à l'exception de ceux de Larsam et d'Apirak, et pénétra jusqu'au golfe Persique, puis, se tournant contre les Élamites, les vainquit et les contraignit au tribut. Les tribus du nord, les Goutim, qui occupaient tout le pays entre l'Euphrate et les monts Gordyæens, furent réduites, et

1. Smith, *Notes on the early history*, et Fox Talbot, *A fragment of ancient Assyrian mythology* dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 271-280; Fr. Lenormant, *Les Premières civilisations*, t. II, p. 104-110.

Saryoukin, reprenant les voies tracées par les conquérants élamites, pénétra jusque dans la Syrie. Au retour de ces expéditions, il fit rebâtir le temple d'Aganê et la pyramide Oulbar, consacrée à la déesse Anounit. Son règne marque au dehors l'apogée de la puissance chaldéenne, au dedans le commencement de la prépondérance des races sémito-koushites sur toute la Chaldée. Il fonda à Ouroukh une bibliothèque qui fit bientôt donner à cette ville le nom de *Ville des Livres*. Pour la remplir, il fit rechercher tous les vieux livres qui renfermaient les traditions du sacerdoce chaldéen et composer des livres nouveaux en langue sémitique. Un des grands ouvrages résumait les règles d'augures et les observations des astronomes antérieurs; un autre donnait les règles de grammaire des deux langues sémitique et touranienne. Pour les traités de magie et de législation, qui avaient été rédigés primitivement dans le vieil idiome touranien, Saryoukin les fit traduire et commenter. Rassemblés et transcrits à grand'peine sur des tablettes de terre cuite, ils subsistaient encore plus de quinze siècles après; le roi d'Assyrie Assour-ban-habal, en fit prendre des copies, dont les débris trouvés à Ninive forment une des richesses du Musée britannique[1].

Saryoukin I eut pour successeur son fils Naram-sin, comme lui roi guerrier et grand constructeur. Il combattit en Chaldée, en Syrie, et poussa jusqu'au pays de Magan, riche en cuivre, probablement jusqu'à la péninsule du Sinaï[2]. Mais après lui le pouvoir tomba aux mains d'une femme, Ellat-baou. Le prince qui régnait alors à Larsam, Rim-akou, en profita pour reconquérir toute la Chaldée méridionale; il allait sans doute se jeter sur Babylone elle-même, quand il fut prévenu par un ennemi plus redoutable. Khammouragas, roi des Kassi du pays d'Élam, détrôna la reine Ellat-baou et s'intronisa à sa place. Il fit réparer les canaux an-

1. Smith, *Notes on the early history;* Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, 1re partie, troisième fascicule, p. 79; *Les premières civilisations*, t. II, p. 105-106. — 2. Smith, *Ibid.*; Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, 1re partie, troisième fascicule, p. 79-80; cf. Haigh dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 20-23, et Schrader dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 50-53.

ciens, rectifier le cours du fleuve et creuser des bras nouveaux, restaurer les monuments de ses prédécesseurs. Il se tourna ensuite contre Rim-akou et acheva la conquête de toute la Chaldée[1]. Babylone agrandie devint sa capitale, et celle de ses successeurs après lui. La dynastie cissienne, dont il fut le fondateur, continua de régner pendant plusieurs siècles, sans grand éclat à ce qu'il semble : si nous avions d'une manière complète les annales de cette époque, nous n'y trouverions guère que des révoltes contre l'autorité centrale, interrompues çà et là par des luttes contre des Élamites, l'indication des temples restaurés et fondés, des canaux nettoyés ou creusés à nouveau. La Chaldée, repliée sur elle-même, avait perdu les conquêtes lointaines de Koudour-Lagamer et de Koudour-Nakhounta, de Saryoukin I et de Naram-sin.

Cependant au nord de Babylone et dans les pays jusqu'alors occupés par les Goutim, venaient de s'élever une ville et un royaume nouveau, Elassar et le pays d'Assour. Elassar[2] était construite sur la rive gauche du Tigre, à soixante kilomètres au-dessus de sa jonction avec le Zab inférieur. Sur la même rive du fleuve, mais plus haut vers la source, au delà du Zab supérieur, on rencontrait la forteresse de Nini, ou Ninive[3]. Le pays d'Assour, gouverné par des souverains pontifes Shakannakou[4], relevait de la Chaldée. Ses premiers princes connus, Ismi-dagan et Samsi-Bin, régnaient à la fois sur Nipour et sur l'Assyrie : ils vivaient entre 1800 et 1760 avant notre ère[5], et se trouvaient contemporains des premiers rois de la dix-huitième dynastie. Leurs successeurs, sinon eux-mêmes, étaient destinés à sentir bientôt le poids de la puissance égyptienne.

1. J. Ménant, *Inscriptions de Hammourabi ;* J. Oppert, *Histoire des empires.* p. 34-37 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 168-169 ; Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, p. 80 ; G. Smith, *Notes.* — 2. Aujourd'hui *Kalah-Sherghat.* — 3. *Nini, Nii,* est la forme égyptienne du nom. — 4. Ce nom a été lu *Patis.* M. Pognon a trouvé des variantes qui démontrent l'authenticité de la lecture Shakannakou. — 5. J. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 17-19.

La dix-huitième dynastie.

Il serait curieux de connaître l'impression que fit ce monde nouveau sur les premiers Égyptiens, qui s'y aventurèrent. Par malheur, le récit des campagnes de Thotmès Ier n'est pas arrivé jusqu'à nous. Nous savons seulement que dès l'an I de son règne, il poussa jusqu'au nord de la Syrie[1] et qu'il éleva ses stèles de victoire sur les bords de l'Euphrate[2], probablement dans les environs de Karkémish. Cette première campagne, ou plutôt ce voyage de découverte, traça la route que les armées égyptiennes devaient suivre désormais dans toutes leurs guerres, sans jamais s'en écarter. Au sortir d'Égypte elles marchaient sur Raphia, la plus méridionale des villes syriennes, de là sur Gaza, Ascalon et Iertsa. A la station de Iouhem, la route se divisait en deux branches. La première, de moitié plus courte que l'autre, menait droit au nord, laissant un peu sur la gauche le grand port de Jopé et ses jardins délicieux : près d'Aaloun elle s'enfonçait dans les gorges du Carmel, puis reparaissait dans la plaine, un peu au nord de Taânak, une des villes royales des Cananéens, et, quelques milles plus loin, aboutissait à Mageddo. L'autre branche tournait à l'est, au sortir de Jouhem et courait à travers les monts Amorrhéens; elle remontait vers le Jourdain par Tsewta, contournait les massifs d'Éphraïm par Ophra la Grande et Ophra la Petite, laissait un peu sur la droite Bethshear, puis descendait dans la plaine de Iesréel par Kishion et Shounem, pour aboutir derrière Mageddo, à peu près à mi-chemin entre la ville et le Thabor. Mageddo, bâtie au bord du torrent de Qina, barrait les voies du Liban et pouvait à volonté ouvrir ou fermer la route aux armées qui marchaient vers l'Euphrate. Aussi joua-t-elle dans toutes les guerres des Égyptiens en Asie un rôle prédominant : elle fut le point de ralliement des forces cananéennes et le poste

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 5. — 2. De Rougé, *Annales de Touthmès III*, p. 17.

avancé des peuples du Nord contre les attaques venues du sud. Une bataille perdue sous ses murs livrait la Palestine entière aux mains du vainqueur et lui permettait de continuer sa marche vers la Cœlé-Syrie.

Au sortir de Mageddo, les Égyptiens franchissaient le Thabor et débouchaient sur les bords de la mer de Galilée, auprès de Kinneret, remontaient le Jourdain presque jusqu'à sa source par Mérom, Kadesh (plus tard Kadesh de Naphtali), Laïs, Hazor, Rohob et franchissaient les collines qui séparent la vallée du Jourdain de celle de Natsana, non loin du bourg actuel de Ghazzé. Ils remontaient jusqu'à la source du Natsana, non loin de Tibekhat (Baalbeck?) et descendaient la vallée de l'Oronte jusqu'à Hamath. Kadesh la Grande était la plus importante des villes qu'ils rencontraient en chemin. Elle était bâtie aux pays des Amorrhéens, sur la rive et dans un des replis de l'Oronte. Les chefs syriens, battus à Mageddo, rétrogradaient d'ordinaire jusqu'à cette ville et livraient leur seconde bataille sous ses murs. Vaincus, ils n'avaient d'autre ressource que de se disperser et de s'enfermer chacun dans sa forteresse. Les rois d'Égypte longeaient l'Oronte, prenaient Hamath, puis, arrivés à peu près à la hauteur d'Antioche, tournaient à droite et gagnaient Khalep et Patan (Batanæ)[1]. De là à Karkémish il n'y avait que quelques heures de marche.

Les peuples situés à droite et à gauche de cette route militaire reconnurent l'autorité des Pharaons et firent partie de leur empire. Les uns, à l'exemple des Phéniciens, se soumirent presque sans combat; il fallut, pour réduire les autres, de longues guerres et des batailles acharnées. Aussi bien ne peut-on guère se représenter la domination égyptienne comme quelque chose d'analogue à ce que fut plus tard la domination romaine. La Syrie, l'Arabie, l'Éthiopie ne devinrent jamais des provinces assimilées aux nomes de l'Égypte et administrées par des officiers de race égyptienne. Elles gardèrent leurs anciennes lois, leurs anciennes religions, leurs anciennes coutumes, leurs dynasties, res-

1. G. Maspero, *de Carchemis oppidi situ*, p. 5.

tèrent, en un mot, ce qu'elles étaient avant la conquête. Elles formaient une sorte d'empire féodal dont le Pharaon était le suzerain, et les chefs syriens ou nègres les grands vassaux. Les vassaux devaient hommage au suzerain, lui payaient tribut, accordaient aux troupes égyptiennes et refusaient aux ennemies le libre passage sur leur territoire. Pour le reste, ils étaient maîtres chez eux et pouvaient s'attaquer les uns les autres, faire la paix, chercher des alliances, sans que le suzerain songeât à s'y opposer.

Un empire établi de la sorte n'était pas des plus solides. Tant que le pouvoir suprême était aux mains d'un prince énergique, ou plutôt tant que le souvenir de la défaite restait assez vivant dans l'esprit des vaincus pour étouffer leurs velléités d'indépendance, les chefs syriens demeuraient fidèles à leur vasselage et payaient l'impôt. Mais la mort du souverain régnant et l'avénement d'un nouveau souverain, un échec ou simplement le bruit d'un échec subi par les généraux égyptiens, le moindre événement suffisait à soulever une révolte générale. Chaque peuple refusait l'impôt, les différents royaumes redevenaient indépendants, l'Égypte se trouvait en quelques jours réduite à son seul territoire. Il fallait alors recommencer tout à nouveau. D'ordinaire une coalition se formait et ses troupes réunies attendaient le choc sous Mageddo ou sous Kadesh. Une ou deux batailles avaient raison de cet effort : les alliés se séparaient et couraient se fortifier chacun dans son royaume ou dans sa ville. Les Égyptiens ne trouvaient plus devant eux de grandes armées ; mais ils devaient poursuivre chaque prince rebelle et l'assiéger longuement avant de le réduire. La révolte avait renversé l'empire en un jour : il fallait plusieurs années de combat, parfois même tout un long règne pour le rétablir en son intégrité. C'est en vain que le vainqueur avait recours aux moyens de rigueur, saccageait les campagnes, enlevait les troupeaux, rasait les forteresses, mettait les villes à feu et à sang, déposait et faisait mourir les chefs, emmenait des tribus entières en esclavage : rien n'y faisait. Après avoir conquis le pays pendant la durée de chaque règne, on le perdait

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie




THE ASTOR LIBRARY
NY

au commencement du règne suivant, pour le reconquérir et le reperdre plus tard, sans arriver jamais à rien fonder qui durât.

Quelque temps avant sa mort, Thotmès Ier avait associé au trône sa fille Hatasou[1], et l'avait mariée selon l'usage à son jeune frère Thotmès II[2]. Le règne de Thotmès II dura quelques années à peine et ne fut marqué par aucun événement considérable. Quelques expéditions contre les Syriens et les Nègres suffirent à maintenir la suzeraineté de l'Égypte sur l'Asie et sur l'Éthiopie. Les tribus du Soudan, sans cesse en armes depuis l'époque d'Ahmès I, semblèrent enfin se résigner à la perte de leur indépendance. Elles formèrent une vice-royauté qui s'étendit de la première cataracte aux montagnes d'Abyssinie. D'abord confié à de grands fonctionnaires, le gouvernement de l'Éthiopie devint bientôt une des charges les plus importantes de l'État, et l'usage s'établit à la cour d'Égypte d'y nommer l'héritier de la couronne avec le titre de prince de Koush. Quelquefois ce titre était purement honorifique : le jeune prince demeurait auprès de son père tandis qu'un chef administrait pour lui le pays. Souvent il gouvernait lui-même et faisait dans les régions du haut Nil l'apprentissage de son métier de roi.

La reine Hatasou tenait du chef de sa mère Ahmès et de sa grand'mère Ahmès Nowertari des droits supérieurs même à ceux de son père et de son mari. Elle était aux yeux de la nation l'héritière légitime du trône et le représentant direct des dynasties anciennes. Aussi quand Thotmès Ier, sur la fin de ses jours, prit le parti de l'appeler au pouvoir, la raison d'état eut au moins autant de part que l'affection paternelle à sa résolution. L'autorité de la reine, consacrée par le chef de la famille, ne fit que grandir pendant la vie de Thotmès II, et parvint à l'apogée quand ce prince mourut sans laisser d'héritiers mâles. Hatasou, chargée de la régence pendant la minorité

1. Ou bien *Hatshepou*. — 2. De Rougé, *Étude des monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*, t. I, p. 50.

de son second frère, ne tarda pas à mettre de côté le souverain enfant et à s'attribuer la plénitude du pouvoir[1]. Elle construisit et dédia des temples en son nom, offrit le sacrifice royal, commanda les armées; elle alla même jusqu'à se faire représenter en homme avec la barbe postiche des souverains. Elle sut d'ailleurs maintenir intacte la la souveraineté sur les pays du Sud et du Nord, reçut comme son père le tribut des Routen ou peuples de la Syrie septentrionale, et fit reconnaître le To-nouter, où nul Égyptien n'avait mis le pied. Le To-nouter confinait au Pount et comprenait toutes les régions inconnues situées à l'orient de l'Égypte, entre autres l'Arabie. Située entre les deux grandes régions commerciales de l'ancien monde, l'Inde et l'Asie sémitique, l'Yémen était une sorte d'entrepôt général pour le négoce des nations orientales. Les vaisseaux du Deccan y apportaient leurs marchandises, que les Arabes et les Chaldéens transportaient à Babylone, en Assyrie, au Naharaïn, en Phénicie, et jusque sur les côtes égyptiennes de la mer Rouge, où les marchands de Coptos venaient les recevoir. Hatasou, maîtresse de la Syrie et de l'Éthiopie, résolut de « connaître la terre de Pount, jusqu'aux extrémités du To-nouter », et d'y aller chercher directement par mer les bois de luxe, les gommes, les aromates, l'or, l'argent, le lapis-lazuli, les pierreries, toutes les denrées précieuses que l'Égypte recherchait pour les besoins du culte et de la civilisation. Elle lança sur la mer Rouge une escadre de cinq vaisseaux qu'un voyage heureux mena chez l'une des tribus qui habitaient la côte du pays des Aromates. Les Égyptiens descendus à terre y trafiquèrent en paix avec les habitants et échangèrent les denrées qu'ils apportaient contre les richesses du pays. On voit parmi les objets qu'ils se firent donner à cette occasion trente-deux arbrisseaux à parfum disposés dans des paniers avec des mottes de terre. La reine les fit planter ensuite

1. De Rougé, *Étude des monuments du massif de Karnak*. dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*, t. I, p. 44, 50-51.

dans ses jardins de Thèbes. C'est là, je crois, le premier essai connu d'acclimatation[1].

Hatasou mourut vers l'an XXI du règne officiel de son jeune frère Thotmès III, et sa mort fut suivie bientôt d'une violente réaction contre sa mémoire. On se plut à considérer comme une usurpatrice la femme dont la vie avait été si glorieuse pour l'Égypte. Les inscriptions où étaient racontées ses grandes guerres furent martelées, ses cartouches effacés, ses titres remplacés par ceux de ses frères.

Une formidable insurrection marqua l'arrivée du nouveau roi aux affaires. Le Routen refusa l'impôt, et les contrées voisines suivirent son exemple : en quelques jours la Syrie entière était perdue, à l'exception de Gaza. Thotmès se rendit dans cette ville, y célébra les fêtes de son couronnement et prit lentement la route du nord : dix jours après son départ, il n'était encore qu'à une vingtaine de lieues de Gaza, près du bourg de Jouhem, et attendait les rapports de ses éclaireurs pour régler définitivement son plan de campagne. Le 16, il apprit enfin que les confédérés, commandés par le prince de Kadesh, s'étaient retranchés un peu en avant de Mageddo, au débouché des gorges du Carmel et couvraient avec des forces imposantes la route du Liban. Quelques généraux égyptiens, redoutant les dangers que pouvait présenter une attaque de front, proposèrent de tourner la position par le chemin qui passait à Tsewta et tombait dans la plaine de Iezréel entre Mageddo et Thabor sur les derrières de l'ennemi. Thotmès rejeta leur avis, qu'il trouvait entaché de lâcheté. Trois jours de marche rapide l'amenèrent au bourg d'Aaloun, que les Syriens avaient négligé d'occuper. Parti d'Aaloun, le 20 de bon matin, il franchit le col sans rencontrer d'autre obstacle que la difficulté du terrain, s'arrêta un instant sur le versant septentrional de la montagne pour rallier son arrière-garde attardée, et déboucha en plaine vers la

1. Les textes relatifs à cette campagne ont été publiés par J. Dümichen dans son grand ouvrage, *Die Flotte einer Ægyptischen Königin*. Cf. Mariette, *Histoire*, p. 48-51 ; de Rougé, *Étude des monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*, t. I, p. 49.

septième heure. Comme il était trop tard pour rien entreprendre le jour même, il établit son camp au bord du Qina, en face du camp ennemi.

Le 21, dès l'aube, l'armée égyptienne se rangea en bataille. La droite s'appuyait au torrent de Qina, la gauche s'étendait en plaine jusqu'au nord-ouest de Mageddo, sans doute afin de déborder l'ennemi et de le rejeter sous les murs de la ville : le roi était au centre. Les Syriens, surpris par une brusque attaque, furent saisis de panique. Ils abandonnèrent leurs chars et leurs chevaux et s'enfuirent dans la direction de Mageddo ; comme ils se précipitaient pour pénétrer dans l'enceinte, la garnison, craignant de voir entrer les Égyptiens après eux, leur ferma les portes. C'est tout au plus si l'on consentit à hisser les généraux sur le rempart au moyen de cordes. Le reste de l'armée se dispersa et gagna la montagne avec tant de rapidité qu'elle n'eut pas le temps d'essuyer des pertes considérables. Il n'y eut que quatre-vingt-trois morts et trois cent quarante prisonniers ; mais les Égyptiens trouvèrent sur le champ de bataille deux mille cent trente-deux chevaux, neuf cent quatre-vingt-quatorze chars, et tout le butin que les Asiatiques avaient abandonné dans la déroute. Mageddo, qui à elle seule valait « mille villes », tint à peine quelques jours : elle se rendit avec tous les princes qui s'y trouvaient renfermés et sa chute décida du succès de la campagne[1]. Les chefs de la Syrie et de la Mésopotamie, celui du pays d'Assour tout le premier, se hâtèrent de payer le tribut et de rendre hommage au vainqueur.

Mais bientôt le prince de Kadesh, remis du trouble où l'avait jeté la défaite de Mageddo, reprit les armes et souleva le nord de la Syrie. L'an XXIX, Thotmès s'empara de Tounep, de Khalep et d'Arad : l'an XXX, il vint mettre le siége devant Kadesh même. La ville fut enlevée d'assaut et pillée, son enceinte fortifiée détruite en partie : la prise

1. De Rougé, *Annales de Touthmès III*, p. 8-9, 26-28 ; *Sur quelques textes inédits du règne de Touthmès III*, p. 35-40.

de Simyra et d'Arad acheva la campagne. Thotmès reçut les chefs à merci, mais se fit livrer leurs fils et leurs frères, qu'il envoya en Égypte. Si quelqu'un des princes régnants venait à mourir, il le remplaçait par un des otages. Après s'être assuré ainsi de la fidélité des provinces syriennes, il franchit l'Euphrate en l'an XXXIII, non loin de l'endroit où son père Thotmès I avait dressé sa stèle de victoire, à l'occident du fleuve, et s'enfonça dans les plaines de la Mésopotamie. Il vainquit les Araméens et les mit en fuite « sans que nul osât regarder derrière lui », traversa le Khabour, parvint aux bords du Tigre et remonta jusqu'à Ninive. Le chef du pays d'Assour n'offrit aucune résistance et l'expédition se changea en marche triomphale. L'armée se livra avec passion à la chasse des grands animaux qui peuplaient alors l'Asie antérieure : cent vingt éléphants furent tués et leurs défenses rapportées en Égypte parmi les tributs des nations étrangères. Thotmès revint de cette lointaine expédition sans rencontrer aucun obstacle : les peuples tributaires lui apportaient sur son passage les provisions nécessaires aux troupes et l'impôt annuel dont il les avait grevés. L'Asie semblait soumise à tout jamais, et pourtant dès l'année suivante la guerre recommença. La Syrie du nord reprit les armes en l'an XXXIV, la Mésopotamie en l'an XXXV. Kadesh, sortie de ses ruines, se plaça à la tête d'une nouvelle coalition et fut emportée d'assaut en l'an XLII. La révolte toujours comprimée éclatait toujours à nouveau, sans que ni rigueur ni clémence pussent la prévenir [1].

Au sud, il ne se passait guère d'année où le vice-roi d'Ethiopie n'eût affaire aux Ouàouà. Les tribus nègres du haut Nil, habituées de longue date à trembler devant les Égyptiens, tenaient à peine et cherchaient un refuge dans le désert, les montagnes ou les marais ; le vainqueur entrait dans les villages abandonnés, pillait et brûlait les cabanes, y faisait quelques prisonniers, ramassait les trou-

1. Cf. Ebers, *Thaten und Zeit Tothmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 1, sqq., et Chabas, *Mél. égypt.*, 3e série, t. II, p. 279 sqq.

peaux et les objets précieux, bois d'ornement, poudre et lingots d'or, vases de métal émaillés ou ciselés, plumes d'autruche, que les pauvres gens n'avaient pas eu le temps de cacher ou d'emmener avec eux, puis rentrait triomphalement en Égypte après quelques semaines de victoires faciles. Au sud comme au nord le long règne de Thotmès III ne fut qu'une série de guerres toujours heureuses : aussi n'est-ce pas sans raison qu'on a donné à ce prince le nom de Grand. Sans cesse en marche d'une extrémité de son empire à l'autre, une année sous les murs de Ninive et l'année d'après au fond de l'Ethiopie, il rendit à ses successeurs le monde Égyptien plus large qu'il ne l'avait reçu et tel qu'il ne fut jamais après lui : quoi d'étonnant si ces guerres incessantes ont inspiré dignement les poëtes assemblés à sa cour :

« Je suis venu » lui dit le dieu Ammon sur une stèle découverte à Karnak, « je suis venu, je t'accorde d'écraser les princes de *Tsahi;* je les jette sous tes pieds à travers leurs contrées ; — je leur fais voir ta majesté, telle qu'un seigneur de lumière, lorsque tu brilles sur leurs têtes comme mon image.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares d'Asie, d'emmener en captivité les chefs des peuples *Routennou;* — je leur fais voir ta majesté couverte de ta parure [de guerre], quand tu saisis tes armes, sur le char.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser la terre d'Orient; Kewa et Asi sont sous ta terreur; — je leur fais voir ta majesté comme un taureau jeune, ferme de cœur, muni de ses cornes auquel on n'a pu résister.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs ports et les régions de Mâden tremblent sous ta terreur; — je leur fais voir ta majesté comme l'hippopotame, seigneur de l'épouvante sur les eaux, et qu'on n'a pu approcher.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs îles; ceux qui vivent au sein de la mer sont sous ton rugissement; — je leur fais voir ta majesté comme un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les Tahennou ; les îles des Danaens sont au pouvoir de ton esprit ; — je leur fais voir ta majesté telle qu'un lion furieux qui se couche sur leurs cadavres à travers leurs vallées.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les contrées maritimes, tout le pourtour de la grande zone des eaux est lié à ton poing ; — je leur fais voir ta majesté telle que le maître de l'aile (l'épervier), qui embrasse en un clin d'œil ce qui lui plaît.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs lagunes, de lier les maîtres des sables (Heroushâ) en captivité ; — je leur fais voir ta majesté semblable au chacal du midi, seigneur de vitesse, coureur qui rôde à travers les deux régions.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares de Nubie ; jusqu'au peuple de Pat, tout est dans ta main ; — je leur fais voir ta majesté semblable à tes deux frères, dont j'ai réuni les bras pour assurer ta puissance[1]. »

Thotmès III mourut le dernier jour de Phamenoth après cinquante-quatre ans de règne[2]. Le souvenir de ses victoires était encore si présent à l'esprit des chefs syriens qu'ils accueillirent sans révolte l'avénement d'Amenhotep II. Seuls les rois d'Assyrie qui se croyaient suffisamment garantis par la distance, osèrent se déclarer indépendants. Le roi se mit en marche pour aller les châtier : il franchit l'Euphrate et « comme un lion furieux » se dirigea vers Ninive. Le 26 Tybi, il se trouvait sur les bords du fleuve Arasat qu'il franchit le jour même après une reconnaissance dirigée vers le pays d'Anat par des cavaliers syriens auxiliaires, une bataille décisive s'engagea dans laquelle les Égyptiens furent vainqueurs. Amenhotep hiverna en Mésopotamie et ne reprit les opérations qu'au mois d'Épiphi

1. Mariette, *Revue générale de l'Architecture*, 1860, t. XVIII, col. 57, 60, et *Notice des principaux monuments exposés au musée de Boulaq*, 3e édit., p. 78-80 ; Birch, *Archæologia*, t. XXVIII ; de Rougé, *Revue archéologique*, 1861 ; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 85-89. — 2. Ebers, *Thaten und Zeit Tothmes III*, dans le *Zeitschrift*, 1873, p. 7. La durée exacte est cinquante-quatre ans et onze mois.

de l'an II. Le 10 Épiphi, il était devant Ninive, qui se soumit sans combat : « les habitants, hommes et femmes, étaient sur les murs pour honorer Sa Majesté. » Il descendit ensuite le cours du Tigre et parvint jusqu'à la ville d'Accad, dont il s'empara[1]. L'an III, après une campagne d'environ deux ans, la révolte était complétement étouffée et le Pharaon put rentrer en Égypte. Sa barque triomphale portait suspendus à la proue les corps de sept chefs du pays de Takhis qu'il avait tués lui-même au cours de ses victoires. La tête et les mains de six d'entre eux furent exposées sur les murs de Thèbes; le septième fut transporté à Napata, pour servir d'exemple aux petits princes nègres et leur apprendre à respecter l'autorité de Pharaon[2]. Amenhotep II parvint à conserver et même à étendre l'empire : son fils, Thotmès IV, sans porter ses armes aussi loin, sut commander le respect aux nations étrangères par des expéditions heureuses en Syrie et en Éthiopie[3]. Sous Amenhotep III qui succéda à Thotmès IV, les limites de la domination égyptienne étaient fixées vers l'Euphrate au nord, au sud vers le pays des Gallas[4]. Les guerres n'avaient plus pour but la conquête : c'étaient des razzias, des chasses à l'esclave entreprises pour recruter la population ouvrière et suffire aux grandes constructions qui s'élevaient dans la vallée du Nil.

Les premiers rois de la dix-huitième dynastie, Ahmès et Amenhotep, avaient assez à faire de chasser les pasteurs et de réorganiser l'Égypte. Ils se bornèrent à rouvrir les carrières voisines de Memphis et à réparer les monuments qui avaient le plus souffert pendant l'invasion et la guerre de l'indépendance. Thotmès Ier, au retour de son expédition d'Asie, employa comme maçons les nombreux prisonniers qu'il ramenait à sa suite et commença de grands travaux, que ses successeurs continuèrent sans interruption.

1. Champollion, *Not. man.*, t. II, p. 185-186. — 2. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 65, l. 16-20. — 3 Lepsius, *Ibid.*, III, pl. 69, *e, f*; Sharpe, *Eg. Insc.*, pl. 93, l. 5-6; Louvre, C, 202. — 4. Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 77, *c.*; Louvre, Salle historique, vitrine N, 582; *British Museum*, n° 138; cf. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 115.

Toute la vallée du Nil de la quatrième cataracte à la mer se couvrit de monuments. A Napata, Amenhotep III fonda un temple dont les avenues sont précédées de béliers accroupis en guise de sphinx; il embellit le temple de Thotmès III à Soleb, entre la deuxième et la troisième cataracte. Thotmès III restaura le temple élevé à Semneh en l'honneur du grand conquérant de la douzième dynastie, Ousortesen III, et commença près d'Amada la construction d'un temple de Râ qui nous a conservé quelques-uns des textes historiques les plus curieux de l'époque[1]. A Eléphantine, à Ombos, à Esneh, à Eilithyia, à Coptos, dans la plupart des grandes villes de l'Egypte propre, on trouve encore aujourd'hui les traces de l'activité des Pharaons de la dix-huitième dynastie. Seule Tanis, la capitale des rois Pasteurs et le centre du culte de Soutekh, fut négligée par eux. Ahmès avait démantelé la ville, ses successeurs l'oublièrent systématiquement[2].

Au temps des rois Memphites, Thèbes n'était qu'une petite ville de province, bâtie sur la rive droite du Nil et sans autre monument d'importance qu'un sanctuaire consacré à la triade d'Ammon, Mout et Khons. Sur l'autre rive, à Drah abou'l Neggah, s'élevaient les pyramides funéraires des princes de Thèbes et les tombeaux de leurs sujets. Les rois de la douzième dynastie travaillèrent de leur mieux à l'embellissement de la ville. Amenemhat Ier a laissé sur la rive gauche, à l'Assassif, les traces de son passage[3]. Ousortesen Ier commença la construction d'un temple de granit et de grès, auquel travaillèrent Amenemhat II et Amenemhat III[4]. Les monuments de cette époque, entretenus soigneusement pendant la domination des Pasteurs, existaient encore sous les rois de la dix-huitième dynastie; Thotmès Ier n'y toucha point et les entoura d'un cercle d'édifices dont la construction fut achevée par Thotmès II et par la régente Hatasou. Thotmès III éleva un second

1. Cf. sur ce temple Chabas, *Une inscription historique du temps de Séti Ier*.—2. Mariette, *Lettre à M. de Rougé*.—3. Wilkinson, *Handbook of a traveller*, p. 328. — 4. *Ibid.*, p. 328, 376, 378; Champollion, *Not. man.*, t. I, p. 45; cf. Mariette, *Karnak* in-fol. 1875, avec un vol. in-4° de *Texte*.

sanctuaire en granit, dans les cours duquel il fit graver le récit de ses victoires. Ses successeurs, Amenhotep II, Thotmès IV, Amenhotep III, continuèrent les travaux des rois précédents et en entreprirent de nouveaux; le temple, agrandi par ces additions successives, finit par former un tout immense dont les diverses parties étaient rattachées les unes aux autres, soit par de longues avenues de sphinx, soit par des murs en briques crues[1].

Au sud de Karnak, Amenhotep III fonda un autre temple, consacré au culte d'Ammon. Il est construit au bord du fleuve, à l'endroit nommé maintenant Louqsor, et peut passer pour un des chefs-d'œuvre de l'art égyptien[2]. Sur la rive gauche du Nil, les souverains de la dix-huitième dynastie ont laissé des traces nombreuses de leur passage. Ils travaillèrent à l'Assassif, à Médinet-Habou, à Deir-el-Bahari, où la reine Hatasou fit peindre et sculpter en détail sa campagne contre l'Arabie. Devant le temple construit par Amenhotep III et aujourd'hui ruiné, se dressaient deux statues colossales qui firent pendant longtemps l'étonnement du monde ancien. L'une d'elles fut brisée pendant le grand tremblement de terre de l'an 27 av. J. C.; la partie supérieure se détacha et tomba sur le sol, l'inférieure resta seule en place. Bientôt après le bruit se répandit que du socle de la statue sortaient chaque matin, au lever du soleil, des bruits semblables au son que produit en se brisant une corde de harpe ou de lyre[3]. Les touristes accoururent, et bientôt une légende se forma. Malgré le témoignage des habitants de Thèbes[4], les Grecs se refusèrent à voir dans la statue vocale un colosse du Pharaon Amenhotep III : ils la prirent pour une image de Memnon l'Éthiopien, fils de Tithon et de l'Aurore, qui après la mort d'Hector était venu au secours de Priam contre les Grecs et avait été tué par Achille. Tous les matins, Memnon, en fils bien élevé, saluait d'une voix harmonieuse l'Aurore, sa mère. Vers le milieu du second siècle de notre ère,

1. De Rougé, *Sur les monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 35-51, 66-74. — 2. Mariette, *Karnak*. — 3. Strabon, l. XVII, c. 1. — 4. Pausanias, I, 42, 2.

l'empereur Hadrien et l'impératrice Sabine entreprirent le voyage de la Haute Égypte pour entendre sa voix miraculeuse. La piété toujours croissante des adorateurs de Memnon finit par leur inspirer le désir de restaurer la statue divine; l'empereur Septime Sévère la fit rétablir telle qu'elle était avant sa chute. Mais, contre toute attente, Memnon se tut. « Je ne nie pas la réalité des harmonieux accords que tant de témoins affirment unanimement avoir entendus moduler par le merveilleux colosse aussitôt qu'il était frappé des premiers rayons du soleil. Je dirai seulement que plusieurs fois, assis au lever de l'aurore sur les immenses genoux de Memnon, aucun accord musical sorti de sa bouche n'est venu distraire mon attention du mélancolique tableau que je contemplais, la plaine de Thèbes, où gisent les membres épars de cette aînée des villes royales[1]. »

Amenhotep III avait épousé une femme d'origine et de religion étrangères, la reine Taï[2]. Il en eut un fils, qui lui succéda sous le nom d'Amenhotep IV. Le portrait d'Amenhotep IV, tel que nous le font connaître les monuments, nous force à « reconnaître dans tout l'ensemble de sa personne ce type particulier et étrange que la mutilation imprime sur la face, les pectoraux et l'abdomen » des eunuques. D'autre part, on sait qu'il épousa fort jeune la reine Nowertïouta et en eut sept filles. « Il est donc probable que s'il éprouva réellement le malheur dont ses traits semblent porter l'évidence, ce fut pendant les guerres d'Amenhotep III, au milieu des peuplades nègres du sud. L'usage de mutiler les prisonniers et les blessés est parmi ces peuplades aussi ancien que le monde[3]. » Amenhotep IV, sans doute imbu des idées religieuses de sa mère, manifesta une grande horreur pour le culte d'Ammon et reporta ses hommages sur les divinités solaires, principalement sur le disque. La crainte de soulever une

1. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 312. Cf. pour l'histoire anecdotique du colosse, les mémoires de Letronne sur *La statue vocale de Memnon*, in-4°, 1832. — 2. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 118. — 3. Mariette, dans le *Bulletin archéologique*, 1855, p. 57.

révolte parmi ses sujets l'empêcha d'abord d'afficher trop ouvertement son hérésie. Il se contenta de changer son nom d'Amenhotep, qui renfermait le nom d'Ammon, contre celui de Khounaten, splendeur du disque solaire, et continua de rendre hommage en même temps à son père Amenhotep et au dieu Ammon lui-même[1]. Plus tard le fanatisme religieux l'emporta sur la prudence. Le culte d'Ammon fut proscrit, son nom effacé partout où l'on put l'atteindre. Les Égyptiens de race pure, devenus suspects pour cause de religion, disparurent de l'entourage du roi : ils cédèrent la place à des personnages asiatiques modelés à l'image du Pharaon et privés comme lui de la virilité. Thèbes, remplie de monuments consacrés au dieu disgrâcié, perdit son rang de capitale; Khounaten se construisit à Tell-el-Amarna une capitale nouvelle où rien ne pouvait lui rappeler le souvenir de l'antique religion.

Le soleil était le dieu principal de la religion nouvelle · toutes les anciennes divinités solaires, Râ, Harmakhis, Hor, furent respectées[2] Les monuments nous montrent le dieu sous forme d'un disque dont les rayons descendent vers la terre; chaque rayon est terminé par une main qui tient la croix ansée, emblème de vie. Le disque se nommait *Aden*, *Aten*, et ce n'est peut-être pas sans raison qu'on a comparé ce nom à celui d'Adonaï dans les religions sémitiques. Partout où va le roi, le disque solaire l'accompagne et répand sur lui la bénédiction. Les préoccupations religieuses n'empêchèrent pas Khounaten d'être, à l'exemple de ses ancêtres, un grand constructeur et un conquérant. Il travailla en Éthiopie, à Thèbes, à Memphis[3], et continua d'exercer l'autorité souveraine sur la Syrie aussi bien que sur l'Afrique. A sa mort, la couronne passa au prince Aï, son frère de lait et le mari de sa fille aînée Taï. Le nouveau roi, sans renoncer à la religion du disque, suspendit les persécutions dont Ammon avait été l'objet et rendit un culte aux anciennes divinités du pays.

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 91, 110. — 2. Birch, *On a remarkable object in the Arch. Journ.*, 1851. — 3. Nicholson. *On some remains of the Disk-Worshippers*.

Il eut pour successeurs deux de ses beaux-frères, Toutankhamen et plus tard Râsâakakheprou, dont le règne assez court paraît avoir été prospère. Au moins Toutankhamen est-il représenté comme un Pharaon tout-puissant auquel les peuples étrangers rendent hommage en tremblant. Mais, après eux, des guerres civiles et religieuses désolèrent l'Égypte : on vit passer successivement sur le trône des princes éphémères dont les noms mêmes nous sont inconnus. Le roi Haremheb (Armaïs) rétablit la paix, supprima la religion solaire, détruisit les monuments de Khounaten et restaura partout l'ancien culte. Au dehors, il reconquit l'Éthiopie un moment perdue, imposa un tribut à la terre de Pount, mais ne tenta aucune expédition en Syrie. Les conquêtes des Thotmès et des Amenhotep, si chèrement achetées de ce côté, avaient été perdues pendant les guerres de religion. Les petits princes locaux avaient cessé de payer le tribut : pour les réduire à nouveau, il fallut toute une génération de conquérants.

La dix-neuvième dynastie ; Séti Ier et Ramsès II.

Haremheb mourut sans laisser d'héritiers directs, et la couronne passa dans une famille nouvelle. Le chef de la dix-neuvième dynastie, Ramsès I, paraît avoir été originaire des districts sémitiques de la Basse Égypte et se rattachait peut-être à la race royale des Pasteurs[1]. Après avoir servi sous Aï et sous Haremheb, il finit par arriver au trône dans un âge assez avancé et profita de son autorité pour rétablir dans le pays l'ordre et la paix. Une expédition de l'an II contre l'Éthiopie[2], une courte campagne contre les Syriens, suivie d'un traité avec les Khêtas, signalèrent au dehors son passage sur le trône. Au bout de six à sept années il mourut, laissant pour successeur son fils Séti, le Séthos des traditions grecques.

Dès les premiers jours de son règne, Séti s'annonça

1. Mariette, *La stèle de l'an 400*. — 2. Louvre, C, 57.

comme un conquérant. Une expédition, commencée contre les Bédouins-Shasou, le conduisit en Palestine, et de là au pied du Liban, dans la vallée de l'Oronte. Ce premier succès, après un demi-siècle au moins de paix intérieure, enivra les Égyptiens. La rentrée du vainqueur fut un triomphe perpétuel, depuis la frontière, où les grands et les prêtres vinrent l'accueillir de leurs acclamations, jusqu'à Thèbes, où il présenta les prisonniers qu'il avait faits à son père Ammon [1] : l'Égypte put se croire revenue aux beaux temps des Thotmès et des Amenhotep. Par malheur, ces victoires avaient plusd'apparence que de fonds. L'état de l'Asie avait changé depuis un siècle. La Syrie méridionale, écrasée par le passage des armées, avait abandonné toute idée de résistance acharnée et se livrait presque sans combat. Les Phéniciens trouvaient qu'un tribut volontaire coûtait moins qu'une guerre contre les Pharaons et se consolaient amplement de la perte de leur indépendance en accaparant le commerce maritime de l'Égypte. Mais au nord les Routen, affaiblis par leurs défaites incessantes, avaient fait place aux Khêtas. D'abord cantonnés sur les croupes de l'Amanos, les Khêtas avaient longtemps subi l'ascendant des Routen et fait partie de la grande confédération commandée par ces peuples ; vaincus en même temps qu'eux, ils avaient comme eux payé tribut à Thotmès III et à ses successeurs. Vers l'époque des rois hérétiques, ils s'affranchirent de la sujétion dans laquelle ils avaient vécu jusqu'alors. Leur suprématie s'étendit sur tout le Naharaïn, de Kadesh à Karkémish, et le premier de leurs rois qu'on connaisse, Sapalel, attaqué par Ramsès I[er], força ce prince à le traiter d'égal à égal. Dès la seconde année de son règne, Séti I[er] le rencontra à la tête de ses ennemis. La lutte se concentra dans le pays des Amorrhéens, autour de Kadesh, et tourna encore à l'avantage des Egyptiens. Après plusieurs combats heureux la ville tomba entre les mains de Pharaon, et ses dépouilles allèrent enrichir le

1. Brugsch, *Reiseberichte aus Ægypten*, p. 149 sqq.

grand sanctuaire d'Ammon Thèbain[1]. La lutte se prolongea plusieurs années, pendant laquelle la ténacité des Khêtas, toujours vaincus mais toujours prêts à recommencer, lassa la patience de leurs adversaires. De guerre lasse, Séti traita avec le roi Motour (Motener) et conclut une alliance offensive et défensive qui dura jusqu'à sa mort.

Désormais la frontière égyptiennne ne dépassa plus l'embouchure de l'Oronte : l'autorité des Pharaons, restreinte à la Syrie du Sud et à la Phénicie, n'en devint que plus solide sur ces contrées. Au lieu d'exiger simplement le tribut, Séti imposa aux peuples vaincus des gouverneurs de race égyptienne et mit des garnisons permanentes dans les places fortes, Gaza, Ascalon, Mageddo : la révolte devint moins facile et la paix mieux assurée[2]. C'était là un grand résultat, mais, si on le compare aux résultats obtenus par Thotmès III, on ne peut s'empêcher de remarquer combien l'Égypte était plus puissante au temps de la dix-huitième dynastie. Jamais les Pharaons d'alors n'auraient considéré les roitelets syriens comme des égaux avec qui l'on pouvait conclure une paix honorable : ils ne voyaient en eux que des ennemis qu'il fallait vaincre, ou des rebelles qu'il fallait châtier. La guerre se terminait par leur soumission sans conditions ou par leur ruine complète, mais non par une simple convention. Séti avait beau se décerner les titres de vainqueur du Routen et du Pount, se vanter de ses victoires sur les Bédouins, proclamer que son empire s'étendait des bords de la Méditerranée aux bras du Vent (Bab-el-Mandeb) : les régions adjacentes à l'Euphrate lui échappaient sans retour. Il ne pouvait aller guerroyer à son gré en Mésopotamie ou en Chaldée : un petit peuple, la veille inconnu, tenait ses armées en échec et lui barrait le chemin de la haute Asie.

Du vivant de son père, il avait épousé une princesse de l'ancienne famille royale, petite-fille d'Amenhotep III, et nommée Taï comme sa grand'mère : il avait de la

1. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 128-130. — 2. *Ibid.*, p. 135.

sorte légitimé l'usurpation dont Ramsès Ier s'était rendu coupable. Le fils qui naquit de cette union, Ramsès, hérita naturellement tous les droits de sa mère et dès l'instant de sa naissance fut considéré par les Égyptiens loyalistes comme seul souverain de droit. Son père, roi de fait, fut contraint de l'associer au trône alors qu'il était encore « petit garçon », sans doute pour éviter une révolte. Ce ne fut d'abord qu'une fiction légale, agréable sans doute aux amis des vieilles traditions politiques, mais indifférente au reste de la nation, et peu respectée par Séti lui-même ou par les ministres de son gouvernement. Pendant toute cette première partie de son existence, Ramsès ne fut précisément ni roi, ni prince héréditaire : il occupa entre ces deux conditions une place intermédiaire et probablement assez mal définie. Souverain reconnu des deux Égyptes, en principe il avait droit à tous les insignes et à toutes les prérogatives de la royauté, mais en fait il ne portait pas toujours les uns et n'exerçait nullement les autres. Il avait droit à l'urœus et à la double couronne, mais s'en tenait le plus souvent à la coiffure ordinaire des simples princes royaux, une grosse tresse recourbée et pendante. Il avait droit aux deux cartouches et aux qualifications les plus pompeuses de la chancellerie égyptienne, mais les scribes chargés de rédiger les inscriptions oubliaient souvent d'y insérer son nom, et ne lui accordaient que les titres modestes de « fils qui aime son père » ou d'héritier. Il avait droit au poste d'honneur et au rôle principal dans les cérémonies du culte, mais les monuments nous le montrent toujours au second rang : il tient un plat d'offrande, verse une libation ou prononce les invocations tandis que son père accomplit les rites sacrés. Ramsès n'avait du roi que le titre et l'apparence : les scribes de la chancellerie oubliaient ses droits indiscutables ou, s'ils venaient à se les rappeler, ce n'était que par occasion et par boutade[1].

1. G. Maspero, *Essai sur l'inscription d'Abydos*, et *Revue critique*, 1870, t. II, p. 35-40.

Dès l'âge de dix ans Ramsès fit la guerre en Syrie, et s'il faut en croire les historiens grecs, en Arabie. C'est à la suite de ces campagnes qu'éprouvé par l'habitude du commandement militaire et mûri par l'âge, il commença de prendre une part active au gouvernement intérieur de ses États et réclama son héritage royal. La transformation du prince obscur et presque inconnu de ses sujets en roi *Maître des deux mondes* et craint de tous ses ennemis se produisit lentement, graduellement, au fur et à mesure que la valeur personnelle de Ramsès se développait et s'accentuait de plus en plus. Séti, vieilli et fatigué par les guerres de sa jeunesse, lui céda peu à peu le pouvoir et finit par disparaître presque entièrement devant son glorieux fils. Retiré dans ses palais, il y acheva sa vie entouré d'honneurs divins. Certains tableaux du temple d'Abydos le montrent assis sur le trône, au milieu des dieux; il tient la massue d'une main et de l'autre un sceptre complexe formé par la réunion des divers symboles de force et de vie. Isis est à ses côtés et les dieux parèdres, rangés trois à trois, siégent derrière le couple tout-puissant auquel Ramsès rend hommage. C'est une apothéose anticipée dont la conception fait honneur à la piété du nouveau roi, mais ne laisse aucun doute sur la situation réelle de Séti dans sa vieillesse. On adore un dieu, mais il ne règne pas. Séti ne faisait pas exception à cette règle commune; on l'adorait, mais il ne régnait plus[1].

La paix fut troublée soudain par un danger imprévu. Les peuples de l'Asie Mineure, qui jusqu'alors étaient restés en dehors de la sphère d'action de l'Égypte, firent contre le Delta une tentative d'invasion. Des peuples nouveaux, les Shardanes, les Tourshâ (Tyrsênes), débarquèrent sur la côte d'Afrique et s'allièrent aux Libyens. Ramsès II les battit. Les prisonniers qu'il avait faits sur eux furent incorporés dans la garde royale[2]. Le reste retourna en Asie Mi-

1. Maspero, dans la *Revue critique*, 1870. — 2. De Rougé, *Extrait d'un Mémoire sur les attaques*, p. 5-6.

neure, emportant un tel souvenir de sa défaite que l'Égypte fut à l'abri de leurs incursions pendant près d'un siècle.

La paix assurée au nord, Ramsès se rendit en Éthiopie, où il passa les dernières années du règne de son père à combattre et à réduire les tribus qui peuplent les rives du haut Nil. Il remporta même dans ces régions des succès importants, que la tradition grecque eut le tort d'exagérer. « Il dirigea d'abord ses armées contre les Éthiopiens, les défit et leur imposa des tributs consistant en bois d'ébène, en or et en dents d'éléphant. Il détacha ensuite vers la mer Rouge une flotte de quatre cents navires et fut le premier Égyptien qui ait construit des vaisseaux de guerre. Cette flotte prit possession des îles situées dans ces parages ainsi que de tout le littoral jusqu'à l'Indos[1]. » D'après Strabon, il avait pénétré en Afrique jusqu'à la région qui produit la cannelle : on y montrait des stèles qu'il y avait laissées. Il avait colonisé aussi les côtes de la mer Rouge, où certains endroits s'appelaient encore du temps des Grecs « le mur de Sésostris », et placé une inscription au promontoire Dirê, sur le détroit de Bab-el-Mandeb[2]. Ces récits sont évidemment exagérés : Sésostris n'eut jamais de flottes et n'alla jamais jusqu'à l'Indos. Rien n'indique non plus qu'il ait soumis les peuples riverains de la mer Rouge et qu'il soit parvenu à l'Océan d'Afrique. Il se borna, comme l'indiquent les monuments, à faire contre les tribus nègres du haut Nil quelques razzias productives et peu dangereuses.

A la nouvelle de la mort de son père, Ramsès II, désormais seul roi, quitta l'Éthiopie et alla prendre possession du pouvoir à Thèbes. Il était alors dans la force de l'âge et avait autour de lui un grand nombre d'enfants, dont quelques-uns étaient déjà assez âgés pour combattre sous ses ordres. Ses premières années ne furent troublées par aucune guerre d'importance ; c'est à peine si les monuments signalent deux courtes expéditions en Syrie, dont

1. Hérodote, II, 102. — 2. Strabon, l. XV, 2.

l'une le conduisit au bord du Nahr-el-Kelb, près de Bérouth[1]. Les Khêtas, fidèles au traité d'alliance conclu avec Séti, ne cherchèrent pas à exciter de révolte. Les peuples de Canaan, maintenus par la présence des garnisons égyptiennes, ne bougèrent pas. Tout semblait donc aller pour le mieux, quand vers la fin de l'an IV une guerre terrible éclata. Tous les peuples de la Syrie du nord, les Khêtas, le Kati, Karkémish, Kadesh, Arad, formèrent une coalition dans laquelle entrèrent des nations qui jusqu'alors n'avaient pris aucune part aux guerres contre l'Égypte. Les Khêtas, logés sur les deux versants de l'Amanos et du Tauros, appartenaient en même temps à l'Asie Mineure et à la Syrie : ils pouvaient pousser d'une part jusqu'aux Amorrhéens, d'autre part jusqu'à l'Hellespont. Ils rencontrèrent dans leurs courses vers le nord et vers l'ouest les populations troyennes et lyciennes, comme eux à la recherche de butin et d'aventures. L'espoir de piller sinon l'Égypte elle-même, du moins les provinces égyptiennes de la Syrie, décida Ilion, Pêdasos, les Dardaniens, les Mysiens, les Lyciens, à s'allier aux coalisés contre Sésostris. On vit les armées troyennes traverser la péninsule dans toute sa longueur et venir camper en pleine vallée de l'Oronte, à trois cents lieues de leur patrie[2]. Ramsès établit sa base d'opérations à la frontière de l'Égypte et du désert Arabique, dans la ville nouvelle qu'il venait de fonder sous le nom de Pa-Ramsès Aanakhtou (la ville de Ramsès le très-brave), traversa Canaan qui lui obéissait encore, se porta rapidement sur les contrées septentrionales et ne s'arrêta qu'à Shabtoun, bourgade syrienne située un peu au sud-ouest de Kadesh et en vue de la ville. Il s'y arrêta quelques jours, étudiant le terrain et tâchant de discerner la position des ennemis, sur laquelle il n'avait que des données assez vagues. Les alliés au contraire, parfaitement renseignés par leurs espions qui appartenaient pour la plupart aux tribus nomades des Shasou, n'ignoraient aucun de ses mouvements.

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 170. — 2. De Rougé, *Extrait d'un Mémoire sur les attaques*, p. 4 ; Maspero, *De Carchemis oppidi situ*, p. 37-58.

Le prince de Khêta, leur chef, conçut et exécuta une manœuvre habile qui mit l'armée égyptienne à deux doigts de sa perte et n'échoua que devant la valeur personnelle du Pharaon.

Un jour que Ramsès s'était avancé un peu au sud de Shabtoun, deux Bédouins vinrent lui dire : « Nos frères, qui sont les chefs des tribus réunies avec le vil chef de Khêta, nous envoient dire à Sa Majesté : Nous voulons servir le Pharaon v. s. f. Nous quittons le vil chef de Khêta; il est dans le pays de Khalep au nord de la ville de Tounep, où, par crainte du Pharaon, il a rétrogradé rapidement. » Le roi fut trompé par ce rapport qui ne manquait pas de vraisemblance : rassuré contre une surprise par l'éloignement présumé de l'ennemi (Khalep est en effet à quarante lieues au nord de Kadesh), il s'avança sans défiance à la tête de ses troupes, escorté seulement de sa maison militaire, tandis que les légions d'Ammon, de Phra, de Phtah et de Soutekh qui formaient le gros de son armée, le suivaient à distance. Au moment même où il divisait ainsi ses forces, les alliés que des traîtres lui représentaient comme fort éloignés se massaient en secret au nord-est de Kadesh et se tenaient prêts à fondre sur l'armée égyptienne pendant la marche de flanc qu'elle devait nécessairement exécuter le long de cette place. Leur nombre était considérable à en juger par ce fait qu'au jour de la bataille, un seul d'entre eux, le prince de Khalep, pouvait mettre en ligne dix-huit mille soldats d'élite; le poëme de Pentaour nous apprend d'ailleurs qu'ils comptaient deux mille cinq cents chars, dont chacun portait trois hommes.

Sur ces entrefaites, les éclaireurs amenèrent deux nouveaux espions qu'on venait de saisir. Le roi, qui semble dès lors avoir conçu quelques soupçons, fit bâtonner vertement les prisonniers et leur arracha des aveux complets. Ils reconnurent avoir été envoyés pour surveiller les manœuvres de l'armée égyptienne et déclarèrent que les forces des alliés, concentrées depuis longtemps derrière Kadesh, n'attendaient pour se montrer qu'une occasion favorable. Ram-

sès convoqua son conseil de guerre et apprit aux officiers la situation critique dans laquelle il se trouvait. Les généraux s'excusèrent de leur mieux, alléguant l'imprudence des gouverneurs de province qui avaient négligé de reconnaître chaque jour la position de l'ennemi, et dépêchèrent un exprès vers le gros de l'armée pour le ramener, s'il en était temps, au secours de son chef. Le conseil était encore réuni quand on apprit que l'ennemi venait de se démasquer et d'entrer en mouvement. Le prince de Khêta fit passer rapidement ses forces au sud de Kadesh, tandis que le roi était déjà au nord de la ville sur la rive occidentale de l'Oronte, détruisit la légion de Phra qui marchait au centre et coupa en deux l'armée égyptienne. Le roi dut charger lui-même à la tête de sa maison militaire. Huit fois de suite, il s'élança sur l'ennemi qui l'entourait, rompit les rangs, rallia ses troupes dispersées et soutint le choc pendant le reste de la journée. Vers le soir, l'ennemi, perdant l'avantage qu'il avait remporté le matin, dut battre en retraite devant le gros de l'armée égyptienne qui entrait enfin en ligne : la nuit suspendit le combat et la bataille fut remise au lendemain. Après une lutte sanglante, les Khêtas et leurs alliés, enfoncés sur plusieurs points, se mirent en pleine déroute. L'écuyer du prince de Khêta, Garbatous, le général de son infanterie et de ses chars, le chefs des eunuques et Khalepsar, l'écrivain des livres, sans doute l'annaliste officiel, chargé de transmettre à la postérité les actions de son souverain, restèrent sur le champ de bataille.

Une partie de l'armée syrienne, acculée à l'Oronte, se jeta dans le fleuve pour essayer de le franchir à la nage. Le frère du prince de Khêta, Mizraïm, réussit à gagner l'autre rive; le chef du pays de Nissa, moins heureux, se noya, et le prince de Khalep fut retiré du courant à moitié mort. Les tableaux de la bataille nous le montrent suspendu par les pieds et dégorgeant l'eau qu'il avait absorbée. Les vaincus auraient probablement tous péri, si une sortie de la garnison n'avait arrêté le progrès des Égyptiens et permis aux habitants de Kadesh de recueillir les blessés et les

fugitifs. Dès le lendemain, le prince de Khêta fit demander et obtint la paix[1].

Au contraire de ce qu'on devait attendre, cette victoire ne termina pas la guerre. Le pays de Canaan et les provinces voisines se soulevèrent sur les derrières de l'armée victorieuse. A la faveur de cette diversion inespérée, Khêta reprit courage, répara ses forces et rompit la trêve : la Syrie entière était en feu des bords de l'Euphrate aux bords du Nil. La confédération, écrasée à Kadesh, ne se reforma pas : les peuples d'Asie Mineure abandonnèrent la partie et ne reparurent pas dans la lice. Il n'y eut plus de grandes batailles, mais une série d'affaires de détail et de siéges qui occupèrent près de quinze ans ; la guerre se portait tantôt sur un point, tantôt sur un autre, éclatant au nord quand elle se terminait au sud, sans aucun plan déterminé. L'an VIII vit les armées égyptiennes en Galilée, où elles réduisirent Mérom et Thabor. L'an XI, la ville importante d'Ascalon fut prise, malgré la résistance héroïque des Cananéens qui la défendaient. Dans une autre campagne, le roi transporta la guerre plus au nord, et prit deux villes du pays de Khêta où il trouva sa statue. La guerre traîna ainsi d'année en année jusqu'au moment où les deux peuples, épuisés par tant d'efforts inutiles, se décidèrent à poser les armes. Le nouveau prince de Khêta, Khêtasar, qui avait succédé à son frère Motour, assassiné pendant la lutte, proposa la paix au souverain de l'Égypte. Elle fut acceptée et conclue en l'an XXI.

La minute du traité avait été rédigée primitivement dans la langue des Khêtas : elle était gravée sur une lame d'argent qui fut solennellement remise au Pharaon dans la ville de Ramsès. Les bases du traité furent essentiellement les mêmes que celles des traités conclus auparavant entre les rois d'Égypte et les princes de Khet au temps de Ramsès Ier et de Séti Ier. Il y fut stipulé que la paix serait éternelle

1. De Rougé, *le poëme de Pentaour ; Cours de* 1868-69, résumé par M. Robiou dans la *Revue contemporaine ;* Chabas, *Analyse de l'inscription d'Ibsamboul.*

entre les deux peuples. « Si quelque ennemi marche contre les pays soumis au grand roi d'Égypte et qu'il envoie dire au grand prince de Khêta : « Viens, amène-moi des forces « contre eux, » le grand prince de Khêta fera [comme il lui aura été demandé par le grand roi d'Égypte]; le grand prince de Khêta détruira ses ennemis. Que si le grand prince de Khêta préfère ne pas venir lui-même, il enverra les archers et les chars [du pays de Khêta au grand roi d'Égypte] pour détruire ses ennemis. » Une clause analogue assure au prince de Khêta l'appui des armées égyptiennes. Viennent ensuite des articles spéciaux destinés à protéger le commerce et l'industrie des nations alliées et à rendre plus certaine chez elles l'action de la justice. Tout criminel qui essayera de se soustraire aux lois en se réfugiant dans le pays voisin sera remis aux mains des officiers de sa nation; tout fugitif non criminel, tout sujet enlevé par force, tout ouvrier qui se transportera d'un territoire à l'autre pour s'y fixer à demeure, sera renvoyé chez son peuple, mais sans que son expatriation puisse lui être imputée à crime. « Celui qui sera ainsi renvoyé, que sa faute ne soit pas élevée contre lui, qu'on ne détruise ni sa maison, ni sa femme, ni ses enfants; qu'on ne tue pas sa mère; qu'on ne le frappe ni dans ses yeux, ni dans sa bouche, ni dans ses pieds; qu'enfin aucune accusation criminelle ne s'élève contre lui. » Égalité et réciprocité parfaite entre les deux peuples, alliance offensive et défensive, extradition des criminels et des transfuges, telles sont les principales conditions de ce traité, qu'on peut considérer jusqu'à présent comme le monument le plus ancien de la science diplomatique[1].

Ainsi se terminèrent les guerres de Ramsès II. Si glorieuses qu'elles fussent en réalité, la tradition ne les trouva pas suffisantes. Suivant les historiens grecs, Sésostris[2] aurait pénétré jusqu'au fond de l'Asie, soumis la Syrie, la Médie, la Perse, la Bactriane l'Inde jusqu'à l'Océan; puis,

1. Le texte de ce traité a été publié dans Champollion, *Not. man.*, t. II; Brugsch, *Monuments*, t. I, pl. XXVIII, et dans le grand ouvrage de Lepsius. — 2. Le nom Sésostris et Sesoôsis est tiré d'un des noms populaires de Ramsès II, *Sestou-râ* ou *Sessou-râ*.

revenant par les déserts de la Scythie, il se serait avancé jusqu'au Tanaïs et aurait laissé dans les environs de la Palus Mœotis un certain nombre d'Égyptiens qui donnèrent naissance au peuple de Colchide[1]. On dit même qu'il passa en Europe et ne s'arrêta qu'en Thrace, où le manque de vivres et la rigueur du climat mirent fin à ses conquêtes. Il revint en Égypte après avoir, pendant neuf ans, couru de victoire en victoire, laissant partout comme marque de son passage des statues ou des stèles qui portaient son nom[2]. Hérodote avait vu plusieurs de ces monuments en Syrie et dans l'Ionie. On a retrouvé en effet près de Beyrout, à l'embouchure du Nahr-el-Kelb, trois stèles gravées dans le roc et datées des ans II et IV de Ramsès II. L'une des deux figures qu'Hérodote disait exister de son temps en Asie Mineure, se voit aujourd'hui encore près de Ninfi, entre Sardes et Smyrne. Au premier abord, elle semble avoir réellement le caractère des œuvres pharaoniques; mais un examen attentif y fait reconnaître une foule de détails étrangers à l'art égyptien. La chaussure est recourbée à la pointe comme les souliers à la poulaine du moyen âge, la coiffure plus semblable à une tiare phrygienne qu'à la double couronne, et la calasiris striée de droite à gauche au lieu de l'être de haut en bas[3]. Il est vraisemblable que cette sculpture n'est pas due au ciseau d'un Égyptien, et tout à fait certain qu'elle ne représente pas Sésostris.

De l'an XXI à la mort du roi, pendant quarante-six ans, la paix ne fut plus troublée. Les conditions du traité furent loyalement observées de part et d'autre; bientôt même une alliance de famille vint resserrer les liens d'amitié qui s'étaient formés entre les deux souverains. Ramsès épousa la fille aînée du prince de Khêta et, quelques années après, invita son beau-père à visiter la vallée du Nil. « Le grand

1. Hérodote, II, 103-105. M. Hyde Clarke a essayé de prouver la réalité de cette tradition par la philologie, *Memoir on the comparative Grammar of Egyptian, Coptic and Ude*. London, 1873. — 2. Hérodote, II, 102-107. — 3. Charles Texier, *Asie Mineure*, II, 304. On nomme calasiris l'espèce de jupon court et bridant sur la hanche, qui était la pièce la plus importante du costume national égyptien.

chef de Khêta envoie mander au prince de Kati : « Prépare-« toi, que nous allions en Égypte. La parole du roi s'est « manifestée, obéissons à Sésostris. Il donne les souffles de « la vie à ceux qui l'aiment : [aussi] toute terre l'aime, et « Khêta ne fait plus qu'un avec lui [1]. » Le prince syrien visita en l'an XXIII la ville de Ramsès, peut-être même celle de Thèbes ; on fit graver à cette occasion une stèle sur laquelle il est représenté en compagnie de sa fille et de son gendre. Ce ne fut pas sans une sorte d'étonnement mêlé de reconnaissance que l'Égypte vit ses ennemis les plus acharnés devenir ses alliés les plus fidèles et « les peuples du Kêmit n'avoir plus qu'un seul cœur avec les princes de Khêta, ce qui n'était pas arrivé depuis le temps du dieu Râ. »

A la faveur de cette paix profonde, le roi put se livrer à son goût pour les constructions monumentales. « Il fit, disent les historiens grecs, bâtir un temple dans chaque ville à la divinité principale du lieu. » Et de fait, Ramsès II est le roi constructeur par excellence. Pendant les soixante-sept années de règne qui lui furent si largement mesurées, il eut le temps d'achever ce que ses prédécesseurs avaient commencé et d'élever partout de nouveaux édifices. On peut dire sans s'écarter de la vérité qu'il n'y a pas une ruine en Égypte et en Nubie qui ne porte son nom [2]. Le grand spéos d'Isamboul était destiné à perpétuer le souvenir des campagnes contre les Nègres et les Syriens ; quatre colosses monolithes de vingt mètres de haut en décorent l'entrée. A Thèbes, le temple d'Amenhotep III (Louqsor) fut terminé et orné de deux obélisques en granit, dont le plus beau se trouve aujourd'hui sur la place de la Concorde, à Paris. Le second pylône du grand temple d'Ammon (Karnak) fut couvert de tableaux représentant la bataille de Kadesh. Le temple de Gournah, commencé par Séti en l'honneur de Ramsès Ier, fut achevé et consacré. Le Ramesseïon, connu des anciens sous le nom de Tombeau d'Osy-

1. *Pap. Anastasi II*, pl. II ; *Pap. Anastasi IV*, pl. VI, l. 7-9. Cf. Chabas, *Mél. Égypt.*, 2e série, p. 151, et G. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 102. — 2. Mariette, *Histoire d'Égypte*, p. 60-61.

mandias, rappela une fois de plus dans ses sculptures le souvenir de la campagne de l'an V. Partout, dans le temple d'Abydos, comme à Memphis et à Bubaste, aux carrières de Silsilis comme aux mines du Sinaï, on retrouve la main de Ramsès II. Le grand temple de Tanis, négligé par les souverains de la dix-huitième dynastie, fut restauré et agrandi par lui; la ville elle-même, rebâtie presque en entier, se releva de ses ruines. Dans plusieurs endroits, les architectes, pressés de travail, commirent de véritables usurpations : ils firent effacer sur des statues et des temples le nom des rois constructeurs pour y substituer les cartouches de Ramsès II[1].

Les travaux d'utilité publique eurent leur large part de soin et d'argent. Dès l'an III, le Pharaon, désireux d'assurer l'exploitation facile des mines d'or de Nubie, avait fait construire sur la route qui mène du Nil au Gebel-Ollaki une série de stations munies de citernes et de puits[2]. Il fit plus tard nettoyer et compléter le réseau de canaux qui sillonnait la basse Égypte, entre autres le canal des deux mers[3]. Il éleva sur la limite du désert une série de postes fortifiés destinés à mettre l'Égypte à l'abri des Bédouins. Les nécessités de la politique le forçant à résider à l'orient du Delta, il avait fondé dans cette partie du pays plusieurs villes nouvelles, dont la plus importante portait son nom. Les poëtes du temps nous en ont laissé des descriptions pompeuses. « Elle s'étend, disent-ils, entre la Palestine et l'Égypte, — toute remplie de provisions délicieuses. — Elle est comme la reproduction d'Hermonthis; — sa durée est celle de Memphis; — le soleil se lève — et se couche en elle. — Tous les hommes quittent leur ville et s'établissent sur son territoire[4]. » — « [Les riverains] de la

1. Le grand sphinx A, 21, du Louvre, par exemple, a été taillé sous un roi de la douzième ou de la treizième dynastie. — 2. Birch, *Upon an historical tablet of Ramses II*, dans *l'Archæologia*, t. XXXIV, p. 357, 399; Chabas, *Les Inscriptions des mines d'or*, p. 13, 199. — 3. Aristote, *Météor.*, I, 14; Strabon, l. I, § 1; l. XVII, § 1; Pline, *H. N.*, VI, 29, § 165. Tous ces auteurs disent que l'entreprise fut commencée, mais non achevée. Un monument du temps de Séti I[er] nous montre le canal en activité dès avant Ramsès II. — 4. *Pap. Anastasi II*, pl. I, l. 2-5; *Pap.*

mer lui apportent en hommage des anguilles et des poissons, — et lui donnent le tribut de leurs marais. — Les tenants de la ville sont en vêtements de fête, chaque jour, — de l'huile parfumée sur leur tête dans des perruques neuves; — ils se tiennent à leurs portes, — leurs mains chargées de bouquets, — de rameaux verts [du bourg] de Pâ-Hathor, — de guirlandes [du bourg] de Pahour, — au jour d'entrée du Pharaon.... — La joie règne et s'étend — sans que rien l'arrête, — ô *Ra-ousor-mâ step-en-Râ!* v. s. f. dieu Month dans les deux Égyptes, — *Ramsès-Meïamoun!* v. s. f. le dieu[1] ! »

Comme on voit, la poésie florissait au temps de Ramsès II, et les manuscrits nous ont conservé le nom et les œuvres des poëtes alors en vogue, Amenemapt et Pentaour. Ce dernier est l'auteur d'une des œuvres les plus considérables et les mieux inspirées de la littérature égyptienne, le poëme où sont racontées la campagne de l'an V et la bataille de Kadesh. On sait déjà quelles sont les données du poëme : le roi, surpris par le prince de Khêta, est réduit à charger lui-même à la tête de sa maison militaire. « Voici que Sa Majesté se leva comme son père Month; elle saisit ses armes et revêtit sa cuirasse, semblable à Baal en son heure. Les grands chevaux qui portaient Sa Majesté, « Victoire à « Thèbes » était leur nom, sortaient des écuries de Râ-ousor-ma step-en-Râ, aimé d'Ammon. Le roi, s'étant lancé, pénétra dans les rangs de ces Khétas pervers. Il était seul de sa personne, aucun autre avec lui; s'étant ainsi avancé à la vue de ceux qui étaient derrière lui, il se trouva enveloppé par deux mille cinq cents chars, coupé dans sa retraite par tous les guerriers du pervers Khêta et par les peuples nombreux qui les accompagnaient, par les gens d'Arad, de Mysie, de Pédase. Chacun de leurs chars portait trois hommes, et ils s'étaient tous réunis.

« Aucun prince n'était avec moi! aucun général, aucun

IV, pl. VI, l. 2-4. Cf. Chabas, *Mél. Égypt.*, 2[e] série, p. 151; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 102. — 1. *Pap. Anastasi III*, pl. III, l. 1-9. Cf. Chabas, *Mél. Ég.*, 2[e] série, p. 132-134; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 105-106.

officier des archers ou des chars. Mes soldats m'ont abandonné, mes cavaliers ont fui devant eux, et pas un n'est resté pour combattre auprès de moi. » Alors Sa Majesté dit : « Qui es-tu donc, ô mon père Ammon? Est-ce qu'un père oublie son fils? Ai-je donc fait quelque chose sans toi? N'ai-je pas marché et ne me suis-je pas arrêté sur ta parole? Je n'ai point violé tes ordres. Il est bien grand, le seigneur de l'Égypte qui [renverse] les barbares sur sa route! Que sont donc auprès de toi ces Asiatiques? Ammon énerve les impies. Ne t'ai-je pas consacré des offrandes innombrables? J'ai rempli ta demeure sacrée de mes prisonniers; je t'ai bâti un temple pour des millions d'années, je t'ai donné tous mes biens pour tes magasins. Je t'ai offert le monde entier pour enrichir tes domaines.... Certes, un sort misérable soit réservé à qui s'oppose à tes desseins! bonheur à qui te connaît! car tes actes sont produits par un cœur plein d'amour. Je t'invoque, ô mon père Ammon! Me voici au milieu de peuples nombreux et inconnus de moi; toutes les nations se sont réunies contre moi, et je suis seul de ma personne, aucun autre avec moi. Mes nombreux soldats m'ont abandonné; aucun de mes cavaliers n'a regardé vers moi; quand je les appelais, pas un d'entre eux n'a écouté ma voix. Mais je pense qu'Ammon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille cavaliers, qu'une myriade de frères ou de jeunes fils, fussent-ils tous réunis ensemble! L'œuvre des hommes n'est rien, Ammon l'emportera sur eux. J'ai accompli ces choses par le conseil de ta bouche, ô Ammon! et je n'ai pas transgressé tes conseils : voici que je t'ai rendu gloire jusqu'aux extrémités de la terre! »

Songez qu'il se trouve sur un champ de bataille, que les Syriens l'entourent et qu'il est seul contre tous. Il ne s'agit plus pour lui de vaincre, mais de rompre la ligne ennemie et de mourir comme il convient à un roi : malgré le danger qui le presse, son premier mouvement le porte vers Dieu. Au moment de se précipiter dans la mêlée et de risquer l'effort suprême, il prend à témoin son père Ammon et l'appelle au secours, non pas brièvement, par quelques mots jetés

au hasard entre deux coups d'épée, mais longuement, avec autant de calme et de sérénité que s'il était encore dans les sanctuaires pacifiques de Thèbes. La pensée divine s'est emparée de lui et l'a pour un instant ravi à la terre : le danger a disparu, les ennemis se sont évanouis, le monde entier semble s'être dérobé sous ses pas; il se trouve porté sans secousse aux confins d'un monde si calme et si haut, que le bruit de la bataille n'arrive plus jusqu'à lui. Il contemple Ammon face à face, lui rappelle les honneurs qu'il a rendus aux dieux, les bienfaits dont il a comblé leurs temples, et réclame l'aide des puissances célestes, non pas, comme un simple mortel pourrait le faire, en termes humbles et suppliants, mais sur un ton grandiose et impérieux où perce le sentiment de sa propre divinité.

Le secours ne se fait pas attendre. « La voix a retenti jusque dans Hermonthis, Ammon vient à mon invocation : il me donne sa main. Je pousse un cri de joie, il parle derrière moi : « J'accours à toi, à toi Ramsès-Meïamoun, « v. s. f.; je suis avec toi. C'est moi, ton père! ma main est « avec toi et je vaux mieux pour toi que des centaines de « mille. Je suis le seigneur de la force aimant la vaillance; « j'ai trouvé un cœur courageux et je suis satisfait. Ma vo- « lonté s'accomplira. » Pareil à Month, de la droite je lance mes flèches; de la gauche je bouleverse les ennemis. Je suis comme Baal en son heure, devant eux. Les deux mille cinq cents chars qui m'environnent sont brisés en morceaux devant mes cavales. Pas un d'entre eux ne trouve sa main pour combattre; le cœur manque dans leur poitrine et la peur énerve leurs membres. Ils ne savent plus lancer leurs traits et ne trouvent plus de force pour tenir leurs lances. Je les précipite dans les eaux comme y tombe le crocodile; ils sont couchés sur la face, l'un sur l'autre, et je tue au milieu d'eux. Je ne veux pas qu'un seul regarde derrière lui ni qu'un autre se retourne : celui qui tombe ne se relèvera pas. »

L'effet produit par cette subite irruption de la divinité au milieu de la bataille est grand, même pour un moderne, habitué à considérer l'intervention des dieux comme une sim-

ple machine de théâtre. Pour un Égyptien, élevé au respect illimité des forces surhumaines, il devait être irrésistible. Le prince de Khêta, tout triomphant qu'il paraisse être, se sent comme arrêté soudain au milieu de sa victoire par un pouvoir invisible, et « recule frappé de terreur. Il fit alors avancer des chefs nombreux munis de leurs chars et de leurs gens exercés à toutes les armes : le prince d'Arad, celui de Mysie, le prince d'Ilion, celui de Lycie, celui de Dardanie, le prince de Karkémish, celui de Qarqisha, celui de Khaleb. Ces alliés de Khêta réunis ensemble formaient trois mille chars. » Tous les efforts sont superflus. « Je me précipitai sur eux pareil à Month; ma main les dévora dans l'espace d'un instant; je tuai et je massacrai au milieu d'eux. Ils se disaient l'un à l'autre : « Ce n'est pas un homme qui « est au milieu de nous, c'est Soutekh le grand guerrier, « c'est Baal en personne. Ce ne sont pas les actions d'un « homme, ce qu'il fait : seul, tout seul, il repousse des cen- « taines de mille, sans chefs et sans soldats. Hâtons-nous, « fuyons devant lui, cherchons notre vie et respirons [en- « core] les souffles ! » Quiconque venait pour le combattre sentait sa main affaiblie; ils ne pouvaient plus tenir ni l'arc ni la lance. Voyant qu'il était arrivé à la jonction des routes, le roi les poursuivit comme le griffon. »

Les ennemis en déroute, c'est alors seulement qu'il appelle ses soldats, moins pour leur demander secours que pour les prendre à témoin de sa valeur. « Soyez fermes, affermissez vos cœurs, ô mes soldats ! vous voyez ma victoire, et j'étais seul : c'est Ammon qui m'a donné la force, sa main est avec moi. » Il encourage son écuyer Menna, que le nombre des ennemis remplit d'effroi, et se jette au milieu de la mêlée. « Six fois je chargeai à travers les ennemis. » Enfin son armée arrive vers le soir et le dégage : il rassemble ses généraux et les accable de reproches. « Que dira la terre entière, lorsqu'elle apprendra que vous m'avez laissé seul et sans un second? que pas un prince, pas un officier de chars ou d'archers n'a joint sa main à la mienne? J'ai combattu, j'ai repoussé des millions de peuples, à moi seul. *Victoire à Thèbes* et *Noura satisfaite* étaient mes

grands chevaux, c'est eux que j'ai trouvés sous ma main quand j'étais seul au milieu des ennemis frémissants. Je leur ferai prendre moi-même leur nourriture devant moi, chaque jour, quand je serai dans mon palais, car je les ai trouvés quand j'étais au milieu des ennemis, avec le chef Menna, mon écuyer, et avec les officiers de ma maison qui m'accompagnaient et sont mes témoins pour le combat : voilà ceux que j'ai trouvés. Je suis revenu après une lutte victorieuse et j'ai frappé de mon glaive les multitudes assemblées. »

Le combat du premier jour ne fut que le préliminaire d'une action plus considérable. Le lendemain matin, la bataille recommença; avec quel succès pour les Égyptiens et quelles pertes pour les Asiatiques, nous l'avons montré plus haut. Pentaour n'entre pas dans le détail de cette seconde journée : il la décrit rapidement en quelques lignes consacrées tout entières à l'éloge du roi. C'est qu'en effet le sujet du poëme n'est pas la victoire de Kadesh et la défaite des armées syriennes : pour importants à l'historien que soient ces événements, le poëte les laisse presque entièrement de côté. Il a voulu chanter le courage indomptable de Sésostris, sa foi dans le secours des dieux, la force irrésistible de son bras; il a voulu montrer le héros surpris, abandonné des siens, et rachetant par sa vaillance les fautes de ses généraux, marchant seul à l'ennemi, le faisant six fois reculer et le tenant en échec jusqu'au coucher du soleil. Tous les faits qui pourraient nuire à l'impression générale ou diminuer l'éclat de la vaillance royale sont rejetés dans l'ombre. De la maison militaire une seule mention; du second jour de la bataille une description insuffisante. Le roi des Khêtas implore la paix : Sésostris la lui accorde et rentre triomphant dans ses États. « Ammon vint le saluer en disant : « Viens, notre fils chéri, ô Ramsès Meïamoun ! » Les dieux lui ont donné les périodes infinies de l'éternité sur le double trône de son père Atoum, et toutes les nations sont renversées sous ses sandales[1]. »

1. Le texte du poëme se trouve aux *Papyrus Raifé* et *Sallier III*,

CHAPITRE VI.

LES GRANDES MIGRATIONS MARITIMES ET LA VINGTIÈME DYNASTIE.

La colonisation sidonienne et l'Asie Mineure. — Les migrations des peuples de l'Asie Mineure et l'Exode. — Ramsès III et la vingtième dynastie.

La colonisation sidonienne et l'Asie Mineure.

De tous les peuples de Syrie les Phéniciens étaient celui qui avait le mieux profité de la conquête égyptienne. Placés en dehors de la route ordinaire des armées, ils n'avaient pas à souffrir de leur passage non plus que des péripéties de la lutte, comme les autres nations de Canaan. Les gens d'Arad et de Simyra avaient, sous Thotmès III, pris part aux révoltes des Rotennous, et avaient été châtiés d'une manière qui leur avait ôté l'envie de recommencer. Gebel et Bérouth, Sidon et Tyr, étaient restées fidèles à leurs maîtres étrangers depuis le temps de Thotmès Ier jusqu'à celui de Ramsès II. Elles avaient acquis le privilége de faire le commerce en Égypte pour le compte des étrangers, et à l'étranger pour le compte de l'Égypte. Grâce à ce privilége, Sidon, qui avait succédé aux Giblites dans la suprématie de la nation phénicienne, avait pu développer sa marine et était parvenue au plus haut point de richesse et de gloire.

Le commerce des Phéniciens avec les peuples du dehors se faisait à la fois par terre et par mer, au moyen de caravanes et sur des vaisseaux. Toutes les routes qui, des grands marchés de l'extrême Orient, de l'Inde, de la Bac-

ainsi qu'à Ibsamboul, Louqsor, Karnak, et au Ramesseïon. La traduction est de M. de Rougé, *Recueil de travaux*, 1870, t. I. p 1-8.


LIBRAIRIE HACHETTE & Cie
PONT EUXIN
(OU MER NOIRE)
Sinope S.
Sesamos S.
Danube
Phase
Rhodes S.
Karpathos S.
Chypre
Paphos
Amathus S.
Golgos G.
Oronte
Thipsaka
Hamath
Euphrate Fl.
Carchemis
Beroutli
Damas
Laïs S.
Joppé
Gaza
Mer Morte
Elath
Memphis
Thèbes
M. ROUGE
LIBYE
NÉE
Lebens.
Thorus.
Nil Fl.
Dessiné par J. Gaultier.

THE ASTOR LIBRARY
NY

triane, de la Chaldée, de l'Arabie, des régions du Caucase, se dirigeaient vers l'Occident, venaient aboutir à Sidon et à Tyr. Il est assez difficile de savoir si les marchands phéniciens allaient chercher eux-mêmes l'or des monts Altaï et les produits du Gange, ou s'ils se contentaient de tirer leurs denrées des entrepôts intermédiaires de l'Arabie et de la Chaldée. Ce qui est certain, c'est qu'ils s'étaient établis aussi loin que possible sur les grandes voies du commerce et en avaient occupé les points principaux au gué des rivières et au défilé des montagnes[1]. Laïs, aux sources du Jourdain, non loin de l'endroit où la route qui mène d'Égypte en Assyrie passe de la Syrie méridionale dans la Cœlé-Syrie, était une colonie de Sidoniens[2]. Hamath, dans la vallée de l'Oronte, Thapsaque, au gué de l'Euphrate[3], Nisibis[4], près des sources du Tigre, passaient pour être de fondation phénicienne. Ces villes, et d'autres encore dont l'histoire n'a pas gardé souvenir, étaient comme autant de jalons que les marchands de Sidon avaient plantés sur la route de leurs caravanes, et d'entrepôts où ils amassaient les produits des régions environnantes pour les diriger sur leurs magasins du Liban.

Mais Hamath, Nisib, Thapsaque, perdues au milieu des terres, n'étaient pas à proprement parler des possessions sidoniennes : c'étaient des comptoirs dépendants des princes ou des tribus voisins, nullement de la métropole. Le commerce maritime avec les peuples méditerranéens amena, au contraire, la création d'un véritable empire colonial. L'histoire et les progrès de cette colonisation, qui fit de la Méditerranée une mer phénicienne, ne nous sont qu'imparfaitement connus : les documents et les relations que renfermaient à ce sujet les archives de Tyr et de Sidon sont aujourd'hui détruits, comme les ouvrages que les écrivains d'époque gréco-romaine avaient composés à leur aide. Presque tout ce que nous savons nous est parvenu sous forme de mythe. On contait que Melkarth,

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 159-165. — 2. *Josué*, XIII, 6; *Juges*, XVIII, 7-8. — 3. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 164. — 4. Ét. de Bysance, s. v., Νίσιβις.

l'Hercule tyrien, avait rassemblé une armée et une flotte nombreuse dans le dessein de conquérir l'Ibérie, où régnait Khrysaor, fils de Géryon. Il avait soumis, chemin faisant, l'Afrique, y avait introduit l'agriculture et fondé la ville fabuleuse d'Hécatompyles, franchi le détroit auquel il donna son nom, bâti Gadès et vaincu l'Espagne. Après avoir enlevé les bœufs mythiques de Géryon, il était revenu en Asie par la Gaule, l'Italie, la Sardaigne et la Sicile. A cette tradition d'ensemble qui résume assez bien les principaux traits de la colonisation phénicienne, venaient se joindre mille traditions locales. C'était Kinyras à Chypre et à Mélos; c'était Europe enlevée par Zeus. Kadmos, envoyé à la recherche de sa sœur, visitait Chypre, Rhodes, les Cyclades, bâtissait la Thèbes de Béotie, et allait mourir en Illyrie. Partout où les Phéniciens avaient été, la grandeur et l'audace de leurs entreprises avaient laissé dans l'imagination du peuple des traces ineffaçables. Leur nom, leurs dieux, le souvenir de leur domination, étaient passés à l'état de légendes, et c'est avec ces légendes mêlées de fables qu'on parvient à reconstruire en partie l'histoire perdue de leurs découvertes.

A peine établis dans leur nouvelle patrie, les Phéniciens s'étaient jetés à la mer. Les Giblites avaient les premiers lancé leurs colonies sur les côtes environnantes[1]. Les Sidoniens, vainqueurs des Giblites, avaient continué et poussé plus loin leurs explorations : après avoir occupé les embouchures de l'Oronte, ils avaient débarqué à Chypre. Au jugement des anciens, Chypre n'était inférieure à aucune des îles du monde alors connu[2]. Elle est longue d'environ soixante lieues et large en moyenne de vingt ; elle projette vers le nord-est une péninsule étroite et assez semblable à un doigt tendu vers l'embouchure de l'Oronte. Elle est traversée par une chaîne de montagnes peu élevées et possède quelques plaines favorables à la culture. Boisée dans l'antiquité[3], elle a été peu à peu dénudée par

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 103 sqq. — 2. Strabon, l. XIV, 6; Eustathe, *Ad Dionys.*, v. 508. — 3. Ératosthène dans Strabon, l. XIV, 6.

la main de l'homme. Le sol est généralement fertile, produit du blé en quantité suffisante pour la nourriture des habitants et se prête à l'élève de la vigne et de l'olivier; sa principale richesse est dans ses mines. Les collines de Tamassos renfermaient tant de cuivre, que les Romains prirent l'habitude de donner à ce métal le nom de *cyprium*, qui est passé depuis dans toutes les langues de l'Europe. Dès le moment de l'arrivée des Phéniciens en Syrie, Chypre fut peuplée par deux rameaux de la race chananéenne : les Hamathites et les Khittites ou Kittites, qui refoulèrent à l'intérieur les aborigènes et fondèrent les deux villes d'Hamath (Amathonte) et Kition. Des immigrations fréquentes vinrent renforcer les envahisseurs, et finirent par livrer toute l'île aux Phéniciens. Byblos fonda sur la côte ouest le grand sanctuaire de Paphos; Golgos, Lapethos, Kourion, Karpasia, Tamassos, s'élevèrent sur différents points et formèrent autant de petits États indépendants gouvernés par des rois. D'abord soumis à l'influence de Byblos, les royaumes de Chypre passèrent sous l'autorité de Sidon. Ils reçurent des colonies sidoniennes qui assurèrent leur soumission à la métropole et achevèrent de faire de l'île un pays sémitique[1].

Vers le sud, les Phéniciens ne formèrent pas d'établissements durables. Ils eurent des postes fortifiés sur la côte méridionale de la Syrie, à Dor, à Joppé, à Ascalon, au mont Casios, sur la frontière de l'Égypte. Au delà du mont Casios, leur pouvoir s'arrêtait : Pharaon n'aurait jamais permis à des étrangers de posséder des forts ou des comptoirs indépendants sur son territoire, à l'embouchure de son fleuve. Ils durent se contenter d'avoir dans les grandes villes du Delta, à Tanis, à Bubaste, à Mendès, à Saïs, des entrepôts relevant de l'autorité égyptienne. Leurs magasins, établis à Memphis, au quartier Ankhtaoui, acquirent un développement considérable et devinrent une véritable ville[2]. D'Égypte leurs vaisseaux s'a-

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 203-246. — 2. Brugsch, dans la *Zeitschrift für ægyptische Sprache*, 1863, p. 9.

vancèrent vers l'ouest le long de l'Afrique, mais d'abord sans grands résultats : les côtes inhospitalières de la Marmarique durent arrêter pour quelque temps de ce côté l'essor de la colonisation.

Aussi bien les pays du nord offraient aux marins de Byblos et de Sidon un vaste champ d'explorations et d'aventures. Un peu au delà de l'Oronte, le rivage tourne vers l'ouest et ne quitte plus de longtemps cette direction : la Syrie cesse, l'Asie Mineure commence. De même que les pays de l'Asie antérieure, elle affecte la forme d'un plateau massif, borné de tous les côtés et sillonné par de puissantes chaînes de montagnes : c'est comme « un petit Iran qui s'élève du sein de trois mers », la Méditerranée, la mer Égée et le Pont-Euxin[1]. Au sud, le plateau est borné par le Tauros; au nord, par une chaîne de moindre hauteur, détachée du Caucase, qui court parallèlement à la mer Noire et se termine à l'Olympe de Mysie, entre Nicée et Dorylée. Une ligne de collines peu élevées rejoint le Tauros à l'Olympe et traverse la Péninsule en diagonale du sud-est au nord-ouest; à l'est, le pays est adossé à l'Euphrate et au massif montagneux de l'Arménie. Les eaux qui descendent à l'intérieur vers le centre du plateau n'arrivent pas toutes à la mer. Seuls, le Pyramos et le Saros au sud, l'Iris, l'Halys et le Sangarios au nord, ont assez de force pour se frayer un chemin à travers l'épaisse barrière qui les sépare du rivage. Les autres rivières se terminent dans des bas-fonds, où elles forment des marais et des lacs analogues aux lacs de l'Iran et de la Tartarie. Le plus grand de ces lacs, le Tatta, est salé, et varie d'étendue selon les saisons.

« Nulle part plus qu'en Asie Mineure on n'observe le contraste de la région de l'intérieur et de celle du littoral. La côte est comme une autre terre, soumise à d'autres lois que l'intérieur[2]. » Dans la région occidentale, ce sont de larges vallées ouvertes à l'ouest et arrosées par des fleuves tra-

1. « Wie ein kleines Irân baut es sich aus der Mitte dreier Meere auf » (E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 5). — 2. E. Curtius, *Die Ionier vor der Ionischer Wanderung*, p. 9.

vailleurs dont les alluvions empiètent chaque année sur la mer : le Kaïkos, l'Hermos, le Caystre, le Méandre. Tous ces fleuves roulaient l'or en abondance, au moins dans la haute antiquité; ils sont séparés l'un de l'autre par des lignes de montagnes qui se dressent subitement sur la surface unie de la plaine comme des îles à la surface de l'Océan, le Messogis (*Kastaneh-dagh*), entre le Méandre et le Caystre; le Tmôlos (*Kisilia-mousa-dagh*), entre le Caystre et l'Hermos. La côte, profondément dentelée, est semée de grandes îles fertiles : Lesbos, Chios, Samos, Cos, Rhodes, la plupart assez rapprochées du continent pour en commander les débouchés, assez éloignées de lui pour être à l'abri d'une invasion soudaine. Terroir riche en blés, en vignes, en olives, comme en marbres et en métaux, ports nombreux et sûrs, la région occidentale de l'Asie Mineure réunissait tous les avantages d'un pays de culture et d'un pays de commerce : elle devait devenir le siége de peuples à la fois laboureurs et marins, producteurs et marchands. Elle était enserrée entre deux groupes de montagnes détachés du plateau central : au nord, l'Ida, couvert de forêts, riche en métaux, riche en troupeaux; au sud, les cimes volcaniques de la Lycie, où la tradition plaçait la chimère au souffle de flamme. A l'ouest de la Lycie et au sud du Tauros s'allongeait une côte abrupte, interrompue par l'embouchure de torrents qui descendent à pic du sommet de la montagne à la mer, et forment autant de petites vallées parallèles l'une à l'autre. Vers l'extrémité orientale, à peu près à l'angle déterminé par la rencontre de la Cilicie et de la Syrie, les efforts réunis du Pyramos et du Saros avaient créé une vaste plaine d'alluvions, à laquelle les anciens avaient donné le nom de Cilicie plane (*Cilicia campestris*), par opposition aux régions pierreuses du Tauros (*Cilicia Trachæa*).

Toutes les races du monde antique semblent s'être donné rendez-vous en Asie Mineure. Au début de l'histoire on y trouve les Touraniens et les Koushites établis chacun selon ses instincts nationaux, les Touraniens sur les côtes du Pont et sur le plateau central, dans un pays

de montagnes et de mines; les Koushites sur le versant de la mer Égée, dans des régions propres à la culture et au commerce maritime. Les Koushites disparurent les premiers sans presque laisser de traces; c'est à peine s'il est permis de reconnaître dans les Cares primitifs les restes d'une de leurs tribus les plus puissantes[1]. Les Touraniens, retranchés derrière leurs montagnes, résistèrent, bien qu'amoindris, jusqu'à l'époque romaine. Les peuples de la Colchide, les Saspires, les Chalybes, livrés de tout temps à l'exploitation des métaux, fournissaient de fer et d'étain l'Asie antérieure. Plus au sud dominaient deux nations unies par des liens étroits d'amitié, les Mouskaï et les Toublaï, le Meshekh et Toubal de la Bible. Les Toublaï, établis dans le bassin de l'Iris, touchaient à la mer Noire; les Mouskaï occupaient les deux rives de l'Euphrate supérieur et s'étendaient jusqu'à l'Halys. Des deux capitales de la Cappadoce classique, l'une, Mazaca, sur le mont Argéion, avait gardé leur nom; l'autre, Koumanou (Comana), avait été fondée par eux et leur avait longtemps appartenu. Il fallut des siècles de lutte pour les déposséder de leur patrimoine et les refouler vers le Caucase.

Les Touraniens de l'Asie Mineure, comme les Touraniens des bords de l'Euphrate et de l'Iran, succombèrent sous les attaques combinées des Aryens et des Sémites. Il est assez probable que, dans les premiers moments de l'invasion, les Sémites ne se bornèrent pas à coloniser la Syrie et les bords de l'Euphrate, mais jetèrent des rameaux à l'ouest vers le Pont-Euxin et la mer Égée; par malheur, la preuve historique de ce fait est encore impossible à donner. La plupart des mots qui nous restent des langues anciennes de l'Asie Mineure se rattachent à la souche aryenne; les mythes et la religion des peuples sont apparentés de plus près aux mythes de la Grèce qu'aux religions sémitiques. On a bien identifié Loud, fils de Sem, avec les Lydiens; mais, quand même cette assimilation

1. D'Eckstein, *Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques*, p. 37 sqq., et *Les Cares dans l'antiquité*.

serait certaine, elle ne prouverait rien quant à l'origine du peuple lui-même. Les tables ethnographiques de la Genèse rangent dans la catégorie sémitique tant de peuples à langues non sémitiques, que la présence de Loud parmi les fils de Sem ne saurait être un argument contre l'origine aryenne des Lydiens. Si quelques tribus sémitiques s'aventurèrent sur les hauteurs de la Phrygie, elles furent bientôt refoulées ou détruites; c'est en Lycie seulement, et le long de la côte méridionale, qu'elles parvinrent à s'établir solidement. Un rameau de la branche araméenne, fixé au sud du Tauros, colonisa la Cilicie et forma bientôt avec les Solymes et les Érembes l'avant-garde des peuples sémitiques contre les nations de race aryenne.

Les Aryens d'Asie Mineure appartiennent tous à une même famille dont le domaine s'étendit du massif de l'Arménie au Tauros et à la mer de l'Archipel. Le gros de la nation se concentra sur la partie occidentale du plateau, dans la partie arrosée au nord par le Sangarios, au sud par le Méandre. Ce pays, auquel on donna le nom de Phrygie, a toujours été renommé pour la fertilité de ses champs et la beauté de ses prairies; assez chaud pour se prêter à la culture de la vigne, assez tempéré pour conserver aux émigrants toute leur vigueur native, il devint bientôt le siége d'un royaume puissant et d'une race laborieuse. La langue phrygienne est apparentée au grec de plus près peut-être que le gothique n'est au moyen haut-allemand[1]; sa déclinaison et sa conjugaison avaient les flexions et subissaient au moins en partie les lois phonétiques du grec[2]. Séparés de la mer par des peuples de la même famille, les Phrygiens s'isolèrent bientôt et donnèrent à leur civilisation un tour particulier. Leurs tradi-

1. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 31. — 2. Ainsi le changement de *m* final en *n* (E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 63). Le nominatif singulier est marqué par — *as*, — *es*, — *is*, — *os*, et — *a*; le génitif par — αϝος, le datif par — *aï*, — *eï*. La troisième personne du singulier du verbe, *sosesaït* (exstruxit), etc., se termine par le — *t* au lieu du — ς grec, etc.

tions nous montrent les plus puissants de leurs rois établis aux sources du Sangarios. C'est là que vivaient et Gordios et Midas, le fils de Gordios et de la déesse Kybêlê. Midas est un prince riche et guerrier que les deux villes de Prymnêsos et Midaïon honoraient comme héros fondateur. La royauté phrygienne prospéra et s'étendit sous une série de rois dont plusieurs portèrent le nom rendu fameux par leur ancêtre. Près des sources du Sangarios, un voyageur anglais, Leake, découvrit au commencement du siècle une vallée pleine de tombeaux antiques. « Ces tombeaux sont d'une époque inconnue, mais de beaucoup antérieure à la domination grecque et romaine ; leur caractère tout indigène nous révèle le style architectural des vieux Phrygiens. La langue même des inscriptions est purement phrygienne ; et cette langue, avec l'alphabet encore incomplétement déchiffré qui nous en a conservé les rares débris, reste enfermée dans les limites de l'ancien royaume où régna la dynastie de Midas. Dans toute l'étendue de pays où se trouvent ces restes vénérables du peuple indigène, on ne voit que de rares débris de monuments appartenant à l'époque romaine ; il semble que les conquérants successifs de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre la persécution du paganisme, peut-être aussi contre l'invasion musulmane[1]. » Quelques tombeaux, des ruines de forteresses et des bas-reliefs inexpliqués[2], c'est là tout ce qui nous reste de ces rois de Phrygie si célèbres au début de l'histoire grecque par leur richesse, leur amour pour les chevaux et l'adoration fanatique qu'ils rendaient à la mère des dieux et à Dionysos. Le char royal de Midas et son nœud gordien restèrent longtemps intacts comme un souvenir de l'ancienne suprématie phrygienne : il fallut l'épée d'Alexandre pour trancher le nœud, et l'invasion grecque pour faire oublier les vieux rois nationaux.

1. Ch. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, p. 153. — 2. V. ces bas-reliefs et le plan des forteresses de Pichmich-Kalé-si et Giaour-Kalé-si dans Perrot, *Exploration archéologique*, p. 135-149, 156-163, etc., et pl. 8, 9, 10, 34-52, 53-68, etc.

Au nord de la Phrygie, quelques tribus aryennes peu nombreuses se répandirent dans les forêts qui bordent la côte du Pont-Euxin, et devinrent entre le Billæos et l'Halys la race obscure des Paphlagoniens. A leur gauche, les Thraces, sous le nom de Thyni, Bithyni, Bebrykes, occupaient les deux rives du Bosphore. Plus à gauche encore, la grande nation des Mysiens et les peuplades qui tiraient d'elle son origine, Teucriens, Kébrênes, Dardanes, couvraient la vallée du Rhyndakos et celle du Caïque, le massif de l'Ida et la péninsule qu'il forme entre la Propontide, l'Hellespont et la mer Égée. La légende racontait de Dardanos qu'il avait, sous les auspices de Jupiter Idéen, fondé la ville de Dardania, et qu'il était devenu la souche des Dardanes. Une partie de ses enfants descendit de la montagne aux rives du Scamandre et s'y bâtit une ville sur une colline escarpée qui domine au loin la plaine et la mer. « Entourée à l'orient par un large repli du fleuve, cette colline s'abaisse vers l'ouest en pentes douces. Les nombreux filets d'eau qui jaillissent sur ces pentes s'assemblent et forment deux ruisseaux qui se distinguent par leur abondance et leur température toujours égale en toutes les saisons de l'année. C'est comme une marque immuable qui nous permet de reconnaître dans cette citadelle escarpée la forteresse d'Ilion. Ils sont restés les mêmes qu'au temps où les Troyennes descendaient pour puiser l'eau et laver le linge; aujourd'hui encore les vieux murs contiennent l'eau et la rassemblent[1]. »

Les fouilles entreprises dans les derniers temps ont fait retrouver près de l'emplacement où fut Troie les ruines de plusieurs villes superposées[2]. Les débris découverts dans la plus ancienne de ces villes prouvent l'existence d'une civilisation originale où l'on chercherait en vain les traces d'une influence égyptienne ou assyrienne. La plupart des outils sont en pierre ou en os taillé, mais leur usage n'exclut pas l'usage des métaux. Le cuivre, l'or,

1. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 66. — 2. Le résultat de ces fouilles a été publié par M. Schliemann.

l'argent et ses alliages, étaient connus et employés, l'or surtout. Les poteries étaient faites à la main sans le secours du tour; elles ne sont ni peintes ni vernies, mais seulement lustrées au moyen d'un polissoir en pierre. La première Troie périt dans un incendie allumé sans doute par des tribus voisines confédérées contre elle, mais sortit bientôt de ses ruines. « Sur les pentes adoucies de la montagne s'éleva la ville même; au-dessus se dressa, sur une roche escarpée, la forteresse Pergame. Du haut de ses créneaux l'œil embrassait toute la plaine étendue jusqu'à la mer où le Simoïs et le Scamandre mêlaient leur cours, et, par delà la plaine, la vaste mer, du point où les flots puissants de l'Hellespont se précipitent dans la mer Egée, jusque vers Ténédos. Aucune ville royale de l'Ancien Monde n'était plus heureusement située que cette forteresse troyenne : bien couverte et sûre, elle avait vue sur tout ce qui l'entourait et commandait au loin. Derrière elle, les versants boisés et riches en troupeaux de la montagne; à ses pieds, la plaine féconde; devant elle, une large mer du sein de laquelle les cimes lointaines de Samothrace, vigie de Poseïdôn, se dressaient en face de l'Ida où Zeus siége en sa gloire[1]. »

Au sud de la Troade et de la Mysie habitait tout un groupe de races indécises, Lydiens, Léléges, Lyciens et Cares. Les Lydiens exploitaient les riches vallées de l'Hermos, du Caystre et du Méandre. Les plus anciennes traditions du pays conservaient la mémoire d'un État puissant établi sur les flancs du mont Sipylos, entre la vallée de l'Hermos et le golfe de Smyrne. Il avait pour capitale Magnésie, la plus vieille des villes, le siége primitif de la civilisation en ces contrées, la résidence de Tantale, l'ami des dieux, le père de Niobé et des Pélopides. Les Léléges apparaissent sur tous les points de la côte à la fois, mêlés aux souvenirs les plus lointains de la Grèce et de l'Asie Mineure. Ils se trouvent en Lycie comme en Troade, sur les bords du Méandre comme sur les versants de l'Ida. Les

1. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 67.

légendes de Mégare plaçaient au commencement des âges un héros, Lelex, qu'elles faisaient venir d'Égypte; la Pedasos du Satnioeis était une de leurs fondations; en Carie, on montrait encore au temps de Strabon des tombeaux à moitié détruits et des villes ruinées auxquelles on donnait le nom de Lelegia. A côté des Léléges, les Cares, mêlés de sang koushite, dominaient sur les côtes et les îles de la mer Egée; les Lyciens, resserrés au sud entre les Solymes et les Cares, s'étendaient dans l'intérieur jusqu'aux bords de l'Halys et de l'Euphrate, où les monuments assyriens signalent leur présence[1]. Une partie de la Troade au sud de l'Ida s'appelait Lycie; il y avait une Lycie en Attique, des Lyciens en Crète[2]. Ces trois nations, les Cares, les Lyciens, les Léléges, sont tellement mêlées à l'origine, qu'il est impossible de fixer les limites précises de leur domaine, et qu'on se voit souvent obligé d'appliquer à toutes ce qui n'est affirmé que d'une seule.

Les Phéniciens n'avaient pas rencontré d'opposition en Cilicie et dans le pays des Solymes : aussi couvrirent-ils la côte de leurs colonies, Kibyra, Masoura, Rouskopous, Sylion, Mygdalê, Phaselis, Sidyma[3]. Il n'en fut plus de même dès qu'ils sortirent du domaine sémitique pour entrer dans les régions occupées par les races aryennes. Au lieu d'accueillir amicalement les marins qui leur apportaient les produits des civilisations orientales, les Lyciens s'opposèrent à leur établissement et ne permirent point la fondation de colonies. Du promontoire Sacré à la pointe de Cnide il n'y eut sur le continent qu'un seul comptoir phénicien d'importance, Astyra, en face de Rhodes[4]. Les Cares offrirent moins de résistance. Ils laissèrent les Sidoniens débarquer à Rhodes, refouler dans les montagnes les habitants indigènes et s'emparer des trois ports, Jalysos, Lindos et Camyros[5]. Ils se mirent au service des

1. De Rougé, *Mémoire sur les Attaques*, p. 29-30; Finzi, *Ricerche*, p. 256. — 2. E. Curtius, *Die Ionier vor der Ionischer Wanderung*, p. 34-36. — 3. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 346. — 4. Ét. de Bysance, s. v. Ἄστυρα; cf. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 247-257. — 5. Idem, *ibid.*, p. 247-257.

étrangers, s'unirent à eux par des mariages et reçurent une telle proportion de sang phénicien qu'on donna parfois à leur pays le nom de Phœnikê, terre phénicienne. Le peuple qui sortit de ce mélange eut pendant longtemps une importance incommensurable pour le développement de la civilisation dans les pays qui bordent la mer Égée. Il se répandit au loin, à Mégare, en Attique, où plusieurs des grandes familles du pays tiraient de lui leur origine; puis il disparut entièrement sans avoir laissé une histoire durable, comme c'est le cas pour la plupart des peuples bâtards. L'arrivée et le contact des Phéniciens l'avaient fait naître à la vie civilisée; uni aux Phéniciens et monté sur leurs vaisseaux, il courut le monde à leurs côtés; quand la puissance des Phéniciens commença de décroître, les Cares reculèrent. Ils disparurent de l'histoire générale le jour où la dernière colonie égéenne des Phéniciens succomba sous l'influx de la civilisation grecque.

Au delà de Rhodes, deux voies s'ouvraient au navigateur. Il pouvait tourner au nord, remonter la côte d'Asie et gagner l'embouchure de l'Hellespont. Une partie des flottes phéniciennes suivit cette route. Toujours écartées du continent par les aryens, elles se dédommagèrent de leur impuissance en occupant celles des Sporades et des Cyclades que leur position ou leurs richesses naturelles désignaient à l'attention des conquérants[1]. Aidées par les Cares[2], elles colonisèrent et Délos, et Rhénée, et Paros. Oliaros tomba aux mains des Sidoniens[3] et Mélos aux mains des Giblites[4]. Mélos produisait en abondance le soufre, l'alun, le blanc de foulon; elle avait des mines aussi riches que celles de Thèra et de Siphnos. Il y eut des pêcheries de pourpre à Nisyra, à Gyaros; des teintureries et des manufactures d'étoffes à Cos, Amorgos, Mélos. Toutes ces îles devinrent autant de postes moins faciles à attaquer et plus

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 262-263. — 2. Thucydide, I, 4-8. — 3. Héraclide de Pont dans Ét. de Bysance, s. v. Ὠλίαρος. — 4. Ét. de Bysance, s. v. Μῆλος; cf. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 130-131.

faciles à défendre que n'étaient les comptoirs de terre ferme[1]. Les Sidoniens ne s'en tinrent pas là; ils remontèrent aux côtes de Thrace et commencèrent d'exploiter les mines d'or du mont Pangée. Leurs colonies couvrirent Samothrace, Lemnos, Thasos, mais sans grand succès : il appartenait aux Tyriens de reprendre et de développer l'œuvre que les Sidoniens avaient tentée en ces régions.

Des Cyclades les Phéniciens rayonnèrent sur tous les pays environnants. Toujours à la recherche de nouveaux débouchés pour leur commerce, ils s'engagèrent dans l'étroit canal de l'Hellespont et tombèrent dans un bassin spacieux et tranquille bordé au sud de grandes îles sur lesquelles ils abordèrent. Après s'être assuré la possession du détroit par la fondation de Lampsaque et d'Abydos, ils se logèrent à Pronectos[2], à l'entrée du golfe d'Ascanie, au débouché des mines d'argent que les Bithyniens exploitaient dans leurs montagnes[3]. Au fond de cette première mer intérieure, ils découvrirent un nouveau canal, plus semblable à l'embouchure d'un grand fleuve qu'à un détroit; ils le franchirent avec peine, sans cesse en danger d'être jetés à la côte par la violence du courant et brisés contre les écueils qui semblaient se rapprocher pour les écraser[4], et se trouvèrent devant une mer immense, aux flots orageux, dont les rives boisées s'étendaient à perte de vue vers l'orient et l'occident. Ils filèrent le long de la côte orientale où les attirait la renommée des mines du Caucase. A l'aide de leurs alliés les Cares, ils établirent, du Bosphore à la Colchide, une série de postes fortifiés, Héraclée Pontique, Sesamos, Karambys, Sinope, qui plus tard, sous la domination grecque, devinrent des villes florissantes. Une nouvelle Tyr s'éleva à l'embouchure du Dnieper, et les Sidoniens s'aventurèrent même dans les grandes plaines de la Russie méridionale[5]. Ils rapportèrent

1. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 263-373. — 2. Et. de Bysance, s. v. Πρόνεκτος. — 3. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 295-297. — 4. Cf. chez les Grecs la légende des *Symplégades*, qui écrasaient les galères à la sortie du Bosphore. — 5. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 297-308.

de ces mers lointaines le thon et la sardine, la pourpre, l'ambre, l'or et l'argent, le plomb, l'étain nécessaire à la fabrication du bronze, et qu'ils recevaient auparavant par voie de terre, à travers l'Arménie et la Syrie.

De Rhodes on aperçoit au loin, vers le sud, les cimes des montagnes crétoises. Tandis qu'une partie des flottes phéniciennes courait à la découverte du Pont-Euxin, une autre partie cingla vers la Crète et l'occupa. Cette île barre, vers le sud, l'entrée de la mer Egée, et forme à elle seule comme un petit continent qui se suffit à lui-même. Elle renferme des vallées fertiles et des montagnes couvertes de forêts. Les Phéniciens chassèrent de la plaine les indigènes, qui se réfugièrent dans les replis de l'Ida. Les pêcheries de pourpre d'Itanos furent ouvertes; Lappa et Kairatos[1] au nord, Phœnikê ou Arad, Gortyne, Lebênê au sud, furent occupées ou fondées[2]. De Crète on passa bientôt à Cythère. Cythère, située à l'entrée du golfe de Laconie, à trois lieues à peine du continent, servait de relâche aux navires qui se rendaient d'Orient en Italie ou en Sicile[3]. Le *murex brandaris*, dont on tirait la « pourpre des îles[4] », s'y trouvait en telle quantité, qu'à une certaine époque l'île prit le nom de Porphyroessa, « la pourprée[5]. » Les Phéniciens s'y établirent à demeure et y bâtirent un sanctuaire d'Astartè, le premier peut-être qui eût jamais été élevé en Grèce[6]. Ils se répandirent de là au long du Péloponèse, puis en Illyrie et en Italie[7]. La Grèce continentale, entamée au sud par Cythère, à l'est par les Cyclades, ne tarda pas à recevoir elle-même leur visite. L'isthme de Corinthe et les îlots qui le précèdent, Égine, Salamine, l'Argolide, l'Attique, furent explorés tour à tour. Kadmos, le fondateur de Thèbes et l'inventeur des lettres, établit en Béotie une colonie puissante[8].

1. Plus tard *Knôsos*. — 2. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 258-261. — 3. Thucydide, IV, 53. — 4. *Ézékiel*, XXVII, 7. — 5. Ét. de Bysance, s. v. Κύθηρα. — 6. Hérodote, I, 105; Pausanias, I, 15, 5; III, 23, 1. — 7. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2ter Theil, p. 341-343. — — 8. Idem, *ibid.*, p. 85-92; Fr. Lenormant, *La légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce*, dans *Les premières civilisations*, t. II.

Aucun de ces établissements ne devait survivre à l'invasion dorienne; mais leur présence au milieu des populations primitives de la Grèce eut sur le caractère et la religion de la race hellénique une influence dont on commence à rechercher les traces après l'avoir niée trop longtemps.

Les migrations des peuples de l'Asie Mineure et l'Exode.

Certaines nations de l'Asie Mineure, les Cares et les Lydiens surtout, avaient subi l'ascendant des nations sémitiques au point de perdre en partie leur physionomie aryenne ; d'autres, les Lyciens au sud, les Phrygiens et les Mysiens au nord, résistèrent plus énergiquement et se maintinrent pures de tout mélange étranger. « Nous donnons aux peuples maritimes de l'Asie Mineure, à ceux du moins qui appartiennent à la race phrygo-pélasgique, le nom de Grecs orientaux. Si différent qu'ait été le maintien de chacun d'eux vis-à-vis des Phéniciens, tous sans exception surent s'approprier la civilisation du peuple plus cultivé et lui prendre habilement ses arts. Habitués de longue date à la pêche, ils commencèrent à munir leurs barques de quilles qui les rendirent capables de trajets plus audacieux ; sur le modèle du navire de commerce, aux formes arrondies et au large ventre, ils construisirent le « cheval « de mer, » comme ils l'appelaient ; ils apprirent à se servir de la voile en même temps que de la rame ; le pilote, à son banc, tint le regard fixé, non plus sur les accidents successifs du rivage, mais sur les constellations. Les Phéniciens avaient découvert au pôle l'étoile sans éclat qu'ils reconnaissaient comme le guide le plus sûr de leurs courses nocturnes ; les Grecs choisirent une constellation plus brillante, la Grande Ourse, mais, s'ils ne déployèrent pas en cela la même sûreté d'observation astronomique que leurs maîtres, ils devinrent pour tout le reste leurs disciples et leurs rivaux heureux. Par là ils réussirent à chasser entièrement les Phéniciens de leurs eaux; de là vient que, malgré tout, on trouve sur les rivages de la mer

d'Ionie si peu de traces de la domination phénicienne[1]. »

Les Sidoniens et les Cares ne s'étaient pas fait faute d'exercer la piraterie dans les mers de l'Archipel. Comme les Normands du moyen âge, ils s'en allaient au loin à la recherche des aventures profitables; ils rôdaient le long des côtes, toujours à l'affût des belles occasions et des bons coups de main. S'ils n'étaient point en force, ils débarquaient paisiblement, étalaient leurs marchandises et se contentaient comme pis-aller du gain légitime que pouvait leur valoir l'échange de leurs denrées. S'ils se croyaient assurés du succès, l'instinct pillard reprenait le dessus : ils brûlaient les moissons, saccageaient les bourgs et les temples isolés, enlevaient tout ce qui leur tombait entre les mains, principalement les femmes et les enfants, qu'ils allaient ensuite vendre comme esclaves sur les marchés de l'Orient, où le bétail humain était taxé à plus haut prix. Les Grecs « s'habituèrent à voir dans la piraterie un métier comme un autre, celui de chasseur ou de pêcheur, par exemple : quand des inconnus abordaient quelque part, on leur demandait ingénument (c'est Homère qui l'affirme) s'ils étaient marchands ou pirates. » Les flottes et les factoreries phéniciennes furent attaquées à leur tour, les Cyclades reconquises. Les Sidoniens ne songèrent bientôt plus qu'à se maintenir sur quelques points importants, à Thasos au nord, à Mélos et à Théra dans les Cyclades, à Rhodes et à Cythère au sud. Les Étéocrétès, renforcés sans doute par des émigrants du continent, chassèrent les colons cananéens : la Crète délivrée forma un royaume de cent villes, dont la capitale fut Cnôsos. « Le premier empire de la Grèce antique fut un État d'îles et de côtes; le premier roi, un roi de mer, » Minos. C'est à Minos qu'on attribuait la gloire d'avoir détruit la piraterie dans les îles de l'Archipel et d'avoir réprimé les courses des Phéniciens et des Cares. L'avénement de la domination crétoise marque la fin de la domination sidonienne dans les mers de la Grèce : les quelques colonies qui se maintinrent çà et là

1. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 37-38.

ne purent subsister qu'à force de concessions et de ménagements[1].

Autant qu'on peut en juger, cette révolution s'accomplit vers les dernières années de la dix-huitième dynastie. Les Phrygiens isolés dans l'intérieur des terres n'y prirent aucune part et laissèrent le soin de l'achever à cette catégorie de peuples à moitié légendaires : Méoniens, Tyrséniens, Troyens, Lyciens, que les historiens classiques et les monuments égyptiens nous ont fait connaître[2]. D'après les traditions du pays, Manès, fils de Zeus et de la Terre, eut Cotys de Callirrhoé, fille de l'Océan. Cotys engendra Asies, qui donna son nom à l'Asie, et Atys, qui fonda en Lydie la dynastie des Atyades. Callithea, fille de Tyllos et femme d'Atys, mit au monde deux fils, nommés, selon les uns, Tyrsênos ou Tyrrhênos et Lydos[3], selon les autres, Torrhêbos et Lydos[4]. L'examen de cette généalogie, où sont compris tous les héros éponymes du pays, montre qu'il y eut d'abord sur la côte ouest de l'Asie Mineure un grand peuple appelé Mæones, formé de plusieurs tribus : les Lydiens, les Tyrsênes ou Tyrrhênes (Toursha), les Torrhèbes, les Shardanes. Quelques-unes de ces tribus, attirées vers la mer sans doute par l'attrait de la piraterie, finirent par quitter le pays et par aller chercher fortune au loin. « Aux jours d'Atys, fils de Manès[5], il y eut une grande famine par toute la terre de Lydie.... Le roi se résolut à partager la nation par moitié et à faire tirer les deux portions au sort : les uns devaient rester dans le pays, les autres s'exiler. Il continuerait de régner lui-même sur ceux qui obtiendraient de rester : aux émigrants il assigna pour chef son fils Tyrsênos. Le tirage accompli, ceux qui devaient partir descendirent à Smyrne, con-

1. E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 58-62. — 2. Pour les sources égyptiennes, voir de Rougé, *Extrait d'un Mémoire sur les attaques*, dans la *Revue archéologique*, septembre 1867; Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, p. 191 sqq. — 3. Hérodote, I, 94. — 4. Xanthos de Lydie, dans Denys d'Halicarnasse, *Ant. Rom.*, I, XXVIII. — 5. Atys était petit-fils de Manès, d'après les autres généalogies.

struisirent des navires, y chargèrent tout ce qui pouvait leur être utile et partirent à la recherche de l'abondance et d'une terre hospitalière. Après avoir passé bien des peuples, ils parvinrent en Ombrie, où ils fondèrent des villes qu'ils habitent jusqu'à ce jour. Ils posèrent leur nom de Lydiens et, d'après le fils de roi qui leur avait servi de guide, se firent appeler Tyrséniens[1]. » Quoi qu'en dise Hérodote, cette migration ne se fit pas en une seule fois et dans une seule direction : elle se prolongea pendant près de deux siècles, du temps de Séti Ier au temps de Ramsès III, et porta sur les régions les plus diverses. On trouve les Pélasges tyrrhéniens à Imbros, à Lemnos, à Samothrace et dans la péninsule de Chalcis, sur les côtes et dans les îles de la Propontis, à Cythère et à la pointe méridionale de la Laconie. Arrivés en Afrique, ils s'allièrent aux Libyens et attaquèrent l'Égypte vers la fin du règne de Séti Ier. Nous avons déjà vu qu'ils furent repoussés si rudement qu'ils s'abstinrent de toute hostilité pendant le règne de Ramsès II. Les Shardanes, faits prisonniers dans cette campagne, furent incorporés à l'armée égyptienne et se distinguèrent dans la guerre contre les Khêtas. Ils s'y trouvèrent face à face avec les Lyciens, les Mysiens et les Troyens, qui essayaient d'accomplir par terre, et avec l'aide des Syriens, ce que les peuples de la mer n'avaient pu faire avec les Libyens[2]. La défaite de Kadesh dégoûta les Troyens des expéditions lointaines : à partir de ce moment, ne prirent aucune part aux coalitions contre l'Égypte.

Au moment du traité avec le prince de Khêta, Ramsès II était déjà âgé d'au moins cinquante ans et avait fourni quarante années de guerres[3]. On conçoit qu'il ait éprouvé le besoin du repos et délégué le pouvoir royal à l'un de ses fils. Les trois premiers étant morts, il choisit vers l'an XXX le quatrième, Khâmouàs, qui était chef du sacerdoce memphite. L'autorité de Khâmouàs dura jusqu'à sa mort, en

1. Hérodote, l. I, 94. — 2. V. plus haut, p. 217-222. — 3. Maspero, *Essai sur l'inscription d'Abydos*, p. 80.

l'an LV, et passa au treizième fils du roi, Ménephtah. Nommé très-jeune prince héritier, décoré de titres honorifiques fort élevés, Ménephtah paraît avoir partagé avec la princesse Bet-Anat et le prince Khâmouas, tous deux, comme lui, enfants de la reine Isi-Nowert, la faveur particulière de Sésostris. Au moins est-il qualifié plusieurs fois de prince « qui a surgi comme Phtah au milieu des multitudes pour établir des lois excellentes sur les deux terres. » Il fut régent douze ans, de l'an LV à l'an LXVII, et devint roi à la mort de son père sous les titres de Bânrâ mernouterou, fils du Soleil, Ménephtah hotep-hi-ma. C'est du second de ces noms que Manéthon ou plutôt ses compilateurs ont tiré le Pharaon Amenephthès ou Aménophis, successeur de Ramsès Meïamoun.

Au début de son règne, Ménephtah n'était plus un jeune homme. Né au plus tard dans les premières années du règne de son père, il devait avoir soixante ans, sinon plus : c'était donc un vieillard succédant à un autre vieillard, dans un moment où l'Égypte aurait eu grand besoin d'un roi jeune et actif. Néanmoins les premières années furent heureuses. Au dehors, les garnisons des villes syriennes ne furent point troublées[1] ; les Khêtas, qu'une famine désolait, reçurent d'Égypte des secours en blé et ne rompirent point la paix par reconnaissance. Au dedans, les grandes constructions continuèrent à Thèbes, à Abydos, à Memphis, surtout dans le Delta, où Ménephtah, à l'exemple de son père, avait fixé sa résidence. Tout semblait annoncer un règne paisible, sinon un règne glorieux. Mais, depuis leurs défaites sous Séti et sous Ramsès II, les peuples de l'Asie Mineure et de la Libye avaient eu le temps de reprendre courage. La présence du vieux roi sur le trône les avait tenus à l'écart : l'avénement de Ménephtah les décida à faire une nouvelle tentative. On apprit soudain à Thèbes que les flottes de l'Archipel avaient débarqué sur la côte de Libye des bandes de Tyrsènes, de Shardanes et de Lyciens, accompagnées d'auxiliaires jusqu'alors inconnus, les Achéens et les Sha-

1. *Pap. Anastasi III*, verso des pages 5-6.

kalash[1]. Le roi des Libyens, Mermaïou, fils de Deïd[2], se joignit à eux avec les Tamahou, les Mashouash et les Kehak, et tous ensemble prirent le chemin de l'Égypte. L'armée d'invasion ne se composait que de troupes d'élite; c'étaient des hommes de premier choix, pris parmi les coureurs les plus agiles de leur pays. Ils partaient avec la ferme résolution, non pas de faire une simple razzia, mais de conquérir le Delta et de s'y établir en colonie.

L'annonce de leur approche surprit l'Égypte. La longue paix dont on avait joui depuis l'an XXI de Ramsès II, pendant un demi-siècle, avait calmé singulièrement l'ardeur belliqueuse des Égyptiens. L'armée, réduite en nombre, n'avait plus de corps auxiliaires; les forteresses, mal entretenues, laissaient la frontière ouverte. Le premier mouvement des populations directement menacées fut de se soumettre sans combat. Ménephtah, accouru sur le lieu du danger, rétablit partout l'ordre et la discipline. Il rassembla et recruta l'armée, fit venir d'Asie des troupes mercenaires et lança sa cavalerie en avant pour signaler l'arrivée de l'ennemi. Lui-même couvrait Memphis avec le gros de ses forces et fortifiait le grand bras du Nil, pour mettre au moins la partie orientale du Delta à l'abri de toute incursion.

Les préparatifs étaient à peine achevés, que l'ennemi parut dans les plaines de Paarisheps (Prosopis)[3] et se répandit sur tous les pays environnants, comme s'il voulait s'y établir à demeure. Ménephtah lui opposa d'abord sa cavalerie et ses troupes auxiliaires, et promit aux généraux d'avant-garde de les rejoindre avec le reste de l'armée au bout de quatorze jours. Dans l'intervalle le dieu Phtah lui apparut en songe et lui ordonna de ne point se montrer sur le champ de bataille[4]. Cette circonstance fâcheuse ne troubla pas, à ce qu'il paraît, l'ardeur des Égyptiens : le 3 Épiphi, après six heures de lutte, ils mirent en pleine déroute les Libyens et leurs alliés. La garde de Mermaïou fut enfoncée et détruite, lui-même obligé de prendre la fuite en aban-

1. Cf. le nom de la ville de Sagalassos en Pisidie. — 2. Sur ce nom, voy. Goodwin, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 39. — 3. Brugsch, dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 98. — 4. De Rougé, *Mémoire sur les Attaques*, p. 9.

donnant son arc, son carquois et sa tente. Le camp fut enlevé, le butin reconquis : les barbares, poursuivis sans relâche par la cavalerie égyptienne, ne purent se reformer et quittèrent le pays plus vite qu'ils ne l'avaient envahi. C'est tout au plus si le chef libyen réussit à s'échapper sain et sauf. La nouvelle de cette victoire remplit l'Égypte d'un enthousiasme d'autant plus sincère que l'effroi avait été plus grand. Le retour du roi à Thèbes ne fut qu'un long triomphe. « Il est très-fort, Bânrâ v. s. f. ; — très-prudents sont ses projets ; — ses paroles sont bienfaisantes comme Thot, — tout ce qu'il fait s'accomplit. — Lorsqu'il est comme un guide à la tête des archers, — ses paroles pénètrent les murailles. — Très-amis de qui a courbé son échine — devant Meïamoun v. s. f. — ses soldats vaillants épargnent celui qui s'est humilié — devant son courage et sa force ; — ils tombent sur les.... — consument le Syrien. — Les Shardanes, que tu as ramenés de ton glaive, — font prisonniers leurs propres tribus. — Très-heureux ton retour à Thèbes, — triomphant ! Ton char est traîné à la main ; — les chefs vaincus marchent à reculons devant toi, — tandis que tu les conduis à ton père vénérable, — Ammon, mari de sa mère [1]. »

Cette victoire délivra le pays des envahisseurs ; mais pour l'arracher à l'abattement que signalent les inscriptions, il aurait fallu une main plus ferme que celle d'un vieillard de soixante à soixante-dix ans. La faiblesse de Ménephtah dut encourager les espérances des princes qui se croyaient des droits à la couronne : il semble même que certains d'entre eux n'attendirent pas sa mort pour afficher ouvertement leurs prétentions. Sur une stèle d'Abydos, conservée au musée de Boulaq, un premier ministre du roi, Ramessès em per-en-Râ, surnommé Meriou, fait suivre son nom de la formule inusitée : aimé de Ramsès Meïamoun comme le soleil pour l'éternité. « En se rappe-

1. *Pap. Anastasi II*, pl. IV, l. 4 ; pl. V, l. 4. Cf. de Rougé, *Mémoire sur les Attaques*, p. 35-36 ; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 82-83 ; Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX[e] dynastie*, p. 93-94.

lant que Ramsès II a été divinisé, et en suppléant après *aimé de Ramsès Meïamoun* les mots *tâ-ankh* (vivificateur), on n'en sera pas moins surpris de voir qu'un particulier, si élevé en dignité qu'il ait pu être, se soit attribué un titre ordinairement réservé aux rois. En l'absence de documents, il nous est impossible d'apprécier à sa valeur l'espèce d'usurpation dont cette stèle porte la trace [1]. » Après tout, ce Ramsès per-en-Râ, au lieu d'être un usurpateur, n'était peut-être qu'un vice-roi, revêtu de titres extraordinaires et de la même autorité que Ménephtah lui-même avait eue du vivant de son père.

Mais, tout en admettant que les usurpations plus ou moins déguisées ne commencèrent peut-être pas sous le règne de Ménephtah, on ne saurait trop nier qu'elles se produisirent après sa mort [2]. Au milieu de l'obscurité qui recouvre cette époque ressort un fait à peu près certain : Séti II, fils de Ménephtah, qui, du vivant de son père, était déjà prince de Koush et héritier présomptif, ne monta pas immédiatement sur le trône d'Égypte. Il fut supplanté par un prince nommé Amenmesès, fils ou petit-fils d'un des enfants de Ramsès II, mort avant leur père [3]. Amenmesès était originaire du nome d'Aphroditopolis, de la ville de Kheb, « d'où Isis l'a tiré pour le faire régner sur tout le pourtour du soleil [4]; » son autorité s'étendait sur Thèbes et probablement sur l'Égypte entière. Son successeur, Ménephtah II Siphtah, originaire comme lui de la ville de Kheb, parvint à s'établir *sur le trône de son père*, grâce au dévouement de son ministre Baï [5] et sans doute aussi grâce à son mariage avec la reine Taousert, dont le nom se trouve toujours accolé au sien. Il gouvernait l'Éthiopie et se vante d'avoir reçu les envoyés de toutes les nations [6]. Il semble

1. Mariette, *Catalogue du musée de Boulaq*, p. 156. —2. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 114-118, a compris d'une manière différente toute l'histoire de cette époque. Jusqu'à nouvel ordre, je suis l'arrangement proposé par M. de Rougé, *Étude sur une stèle*, p. 185 sqq. — 3. Cf. à cet égard G. Maspero, *Lettre à M. G. d'Eichthal*, p. 40-43. — 4. Lepsius, *Denkm.*, III, 201.—5. Idem, *ibid.*, 202, *c*. — 6. Idem, *ibid.*, 201, *a*.

qu'un compromis s'établit entre ses partisans et ceux du fils de Ménephtah : un Séti, qui paraît bien être le même que Séti II, vivait auprès de lui comme « prince de Koush, gouverneur des mines d'or appartenant à Ammon, flabellifère à la droite du roi, intendant du palais, directeur de la bibliothèque royale. » La seule date précise qu'on ait du règne de ces princes est de l'an III de Siphtah, et les listes de Manéthon semblent n'indiquer pour eux qu'une douzaine d'années tout au plus. Après la mort du dernier d'entre eux, Séti II monta enfin sur le trône, soit à la suite d'une révolution heureuse, soit à la faveur d'un compromis entre les deux branches rivales. Une inscription de l'an II lui attribue des victoires sur les nations étrangères[1], et l'un des papyrus du Musée Britannique loue sa grandeur en termes éloquents. Je ne sais trop jusqu'à quel point on doit se fier à ces indications : le chant de victoire contenu au papyrus Anastasi IV n'est que la copie presque mot pour mot d'un chant de triomphe dédié jadis à Ménephtah, et approprié à Séti II par une simple substitution de noms. Plusieurs documents contemporains semblent indiquer, sous lui, des troubles et des usurpations analogues à celles qui attristèrent les dernières années de Ménephtah. Séti II, qui était déjà sans doute d'un certain âge à l'avénement de son père, à moins qu'on ne préfère voir en lui un enfant de la vieillesse de Ménephtah, écarté pendant dix à douze ans du trône par l'usurpation des princes de Kheb, était un vieillard à son arrivée au trône, et ne devait plus avoir l'énergie nécessaire pour faire face aux circonstances. Une des statuettes du Louvre représente « un homme accroupi tenant entre ses jambes un naos où figure le dieu Phtah-Sokaris. Les cartouches du roi Séti II sont gravés sur ses épaules et déterminent son époque; son nom se lit Aïari. Ses titres sont tellement élevés, qu'ils ne conviendraient qu'à un prince héritier du trône, si les troubles profonds qui suivirent le règne de Ménephtah ne nous permettaient

1. Lepsius, *Denkm.*, III, 204. Cf. les légendes de l'hypogée, dans Champollion, *Not. Desc.*, t. I, p. 459.

pas de soupçonner ici l'usurpation d'un degré d'honneur illégitime. Outre les titres ordinaires du souverain pontife de Memphis, que notre personnage s'attribue comme droit héréditaire, il se qualifie héritier dans la demeure du dieu Seb (l'Égypte), et héritier supérieur des deux pays. La fin de la légende est brisée, mais aucune parenté royale n'est alléguée, malgré ces titres si éminents [1]. »

Toutes ces causes diverses, impuissance des rois trop âgés, révoltes des hauts fonctionnaires, usurpations des dynasties collatérales qui depuis près d'un demi-siècle travaillaient l'Égypte, amenèrent enfin sous le règne de Séti II, ou immédiatement après sa mort, la dissolution complète, je ne dirai pas de l'empire égyptien, mais de l'Égypte elle-même. « Le pays d'Égypte s'en allait à la dérive [2] : les gens qui s'y trouvaient, ils n'avaient plus de chef suprême, [et cela pendant] des années nombreuses, jusqu'à ce que vinrent d'autres temps, car le pays d'Égypte était aux mains de chefs de nomes qui se tuaient entre eux, grands et petits. D'autres temps vinrent après cela, pendant des années de néant [3], où un Syrien nommé Arisou [4] devint chef parmi les princes des nomes, et força le pays entier à payer hommage devant lui : chacun complotait avec le prochain pour piller les biens l'un de l'autre, et comme on traita les dieux de même que les hommes, il n'y eut plus d'offrandes faites dans les temples [5]. » Les termes sont explicites et témoignent d'un anarchie complète. Ils nous montrent avec quelle facilité l'agrégat de nomes qui formait l'Égypte pouvait se séparer dès que le pouvoir central venait à faiblir. Sésostris parcourait l'Asie et l'Afrique à la tête de ses armées victorieuses; moins de cinquante ans après sa mort, l'Égypte était morcelée. « Supposez que

1. De Rougé, *Notice des Monuments*, 3e édit., p. 37-38, A, 71. — 2. Litt. : « était jeté, se jetait au dehors. » — 3. Litt. : « des années *vides*. » — 4. Cf. אריסי, nom du fils d'Hamon. — 5. *Grand Papyrus Harris*, pl. LXXV, l. 2-6. Cf. Eisenlohr, *On the political condition of Egypt before the reign of Ramses III*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 355-384, et Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 1-23.

le désert devienne plaine et que les montagnes s'abaissent, disait un scribe du temps, les barbares du dehors viendront en Égypte. » Il n'y eut pas besoin de ces miracles pour que l'invasion se fît. Depuis Ramsès II, la puissance militaire de l'Égypte et sa domination extérieure avaient rapidement décliné. Ménephtah avait entretenu l'alliance hittite et tenu garnison dans les principales villes de la Palestine. Mais sous Amenmesès, sous Siphtah, sous Séti II lui-même, bien qu'on trouve des affirmations de victoires, on ne voit plus la trace de grandes expéditions au dehors. Il avait fallu sans doute retirer les troupes des provinces syriennes, afin de parer aux éventualités des guerres civiles. Quand les peuples étrangers, jusqu'alors repoussés dans leurs tentatives, essayèrent une fois de plus la fortune, ils ne trouvèrent plus devant eux qu'une résistance des plus molles et réussirent pour un moment dans leurs entreprises.

A la faveur des troubles et de l'invasion, les esclaves étrangers que les Pharaons de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie avaient emmenés en Égypte se soulevèrent de toutes parts. « On dit que ceux des prisonniers de Sésoôsis qui étaient Babyloniens se révoltèrent contre le roi, incapables qu'ils étaient de supporter plus longtemps les travaux auxquels on les soumettait. Ils s'emparèrent d'une position très-forte qui domine le fleuve, livrèrent divers combats aux Égyptiens et gâtèrent tout le pays environnant; à la fin, quand on leur eut accordé l'impunité, ils colonisèrent la place et l'appelèrent Babylone, du nom de leur patrie. » On contait une histoire analogue sur la bourgade voisine de Troja[1]. Condamnés à extraire la pierre, à mouler la brique, à creuser les canaux, à construire les temples, les palais et les forteresses, les esclaves avaient une vie fort pénible et ne pouvaient être maintenus dans le devoir que par une surveillance perpétuelle[2]. A la pre-

1. Diodore de Sicile, l. I, 56. *Troja* est la ville égyptienne de *Trouwou* (Brugsch, *Zeitschrift*, 1867, p. 89 sqq.); Babylone est probablement *Hâbenben*, dont on a les variantes *Hâ-beben*, *Hâ-beber*. — 2. Voir

mière occasion ils se révoltaient et cherchaient à s'échapper. Leur nombre était considérable, surtout dans la Basse-Égypte, où les Pharaons avaient transplanté des tribus entières d'origine libyenne et sémitique, les Wenkhou, les Matsiaou. Parmi eux se trouvaient les enfants d'Israël, ceux du moins qui avaient préféré rester en Égypte après l'expulsion des Pasteurs. Réduits à la condition d'esclaves publics, ils n'avaient pas tardé à regretter le temps des Pharaons « qui connaissaient Joseph[1] ». Ramsès II plus que tout autre dut leur être cruel : privé par la paix avec les Khêtas des ressources que lui procurait la guerre, il se servit, pour la construction de ses monuments, d'Égyptiens et surtout des tribus étrangères établies en Égypte. Les traditions nationales des Hébreux faisaient de la condition de leur peuple pendant son temps une peinture lamentable. « Ils établirent sur le peuple des commissaires d'impôts pour l'affliger en le surchargeant; car le peuple bâtit des villes fortes à Pharaon, savoir : Pithôm et Ramsès. — Mais plus ils l'affligeaient, plus il multipliait et croissait en toute abondance; c'est pourquoi ils haïssaient les enfants d'Israël. — Et les Égyptiens faisaient servir les enfants d'Israël avec rigueur; — tellement qu'ils leur rendirent la vie amère par une rude servitude, leur faisant faire du mortier de briques et toute sorte d'ouvrage qui se fait aux champs; tout le service qu'on tirait d'eux était avec rigueur[2]. » De même que les autres prisonniers, les Hébreux n'attendaient qu'une occasion pour se dérober à leur servitude.

La tradition la plus accréditée place l'Exode sous le règne de Ménephtah[3]. Ce prince serait le Pharaon de la Bible, celui qui refusa aux Hébreux la permission d'aller sacrifier dans le désert. Mais, à tenir compte des monuments jusqu'à présent connus, rien encore dans l'état de l'Égypte

à cet égard Brugsch, *Histoire d'Égypte*, t. I, p. 106, et Chabas, *Mél. Égypt.*, 2e série, p. 108-165. — 1. *Exode*, I, 8. — 2. *Exode*, *I*, 11-14. — 3. De Rougé, *Examen critique de l'ouvrage de M. le chevalier de Bunsen*. 2e partie, p. 74.

sous Ménephtah n'indique une décomposition assez profonde pour que la révolte et la fuite d'une tribu considérable aient pu se produire heureusement. L'attaque des peuples de la mer porta à l'occident du Delta et ne pénétra jamais jusqu'au pays de Goshen, où les livres juifs nous montrent les principaux cantonnements du peuple hébreu. Elle ne dura pas assez longtemps pour donner aux esclaves étrangers le temps de se concerter et de prendre les mesures nécessaires à leur délivrance. Ce n'est donc pas sous le règne de Ménephtah, après une victoire qui maintint quelque temps encore à l'extérieur le prestige des armées égyptiennes, et dans un moment où toutes les forces de l'Égypte étaient prêtes à la répression, que les Hébreux auraient pu effectuer impunément leur périlleuse sortie. C'est seulement pendant les années qui précédèrent et suivirent la mort de Séti II que se trouvent réunies les conditions favorables à l'Exode : décomposition et démembrement de la monarchie égyptienne, invasion étrangère, guerre contre les envahisseurs, qui s'étendirent sur tout le Delta et durèrent longtemps. On comprend aisément qu'au milieu du désordre général une tribu étrangère persécutée par les Égyptiens et lasse de la persécution ait pu quitter ses cantonnements et prendre le chemin du désert sans être énergiquement combattue par ses anciens maîtres, trop menacés dans leur propre existence pour [s'inquiéter beaucoup de la fuite d'une bande d'esclaves.

Les traditions nationales des juifs contaient que Pharaon, soucieux de l'accroissement d'Israël, voulut faire tuer tous les enfants mâles qui naîtraient. Une femme de la tribu de Lévi, après avoir caché le sien pendant trois mois, l'exposa sur le Nil dans un berceau d'osier, à l'endroit où la fille de Pharaon avait accoutumé de venir se baigner. La fille de Pharaon eut pitié de l'enfant, l'appela Moïse, le sauvé des eaux, et le fit élever près d'elle dans toute la science de l'Égypte. Il avait déjà quarante ans lorsqu'un jour il assassina un Égyptien qui frappait un Hébreu et se sauva au désert du Sinaï. Après quarante années d'exil, Dieu lui apparut dans un buisson ar-

dent et lui ordonna de tirer son peuple d'esclavage. Moïse et son frère Aaron se rendirent à la cour du roi et demandèrent pour les Hébreux l'autorisation d'aller sacrifier dans le désert. Ils ne l'obtinrent qu'après avoir frappé le pays des dix plaies légendaires et fait périr tous les premiers-nés de la nation. Poursuivis par Pharaon, les Hébreux traversèrent à pied sec la mer Rouge, dont les eaux se séparèrent pour les laisser passer et se refermèrent pour engloutir les Egyptiens[1]. Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ce cantique à l'Eternel et dirent : « Je chanterai à l'Éternel, car il s'est hautement élevé; il a jeté « dans la mer le cheval et celui qui le montait. — L'Éternel est ma force et ma louange et il a été mon Sauveur, « mon Dieu fort. Je lui dresserai un tabernacle, c'est le « Dieu de mon père, je l'exalterai. — L'Éternel est un « vaillant guerrier, son nom est l'Éternel. — Il a jeté dans « la mer les chariots du Pharaon et son armée; l'élite de « ses capitaines a été submergée dans la mer Rouge. — Les « gouffres les ont couverts ; ils sont descendus au fond des « eaux comme une pierre. » — .... L'ennemi disait : « Je « poursuivrai, j'atteindrai, je partagerai le butin; mon âme « sera assouvie d'eux; je tirerai mon épée, ma main les dé-« truira. — Tu as soufflé de ton vent: la mer les a cou-« verts ; ils ont été enfoncés comme du plomb au profond « des eaux[2]. »

La tradition égyptienne prenait les choses autrement. Le roi Aménophis eut, dit-elle, la fantaisie de contempler les dieux comme avait fait Hôros, un de ses ancêtres. Un voyant qu'il consulta à cet égard lui répondit qu'il devait avant tout délivrer le pays des lépreux et autres hommes impurs; sur quoi il fit rassembler au nombre de quatre-vingt mille tous les Égyptiens affligés de vices corporels et les jeta dans les carrières de Tourah. Il y avait parmi eux des prêtres, et ce sacrilége irrita les dieux : le voyant, craignant leur colère, écrivit une prophétie dans laquelle il annonçait que certaines gens s'allieraient avec les Im-

1. *Exode*, I, 14. — 2. *Ibid.*, XV, 1-10.

purs et domineraient l'Égypte pendant treize ans, puis se tua. Le roi finit par avoir pitié des proscrits et leur concéda la ville d'Avaris, demeurée déserte depuis le temps des Pasteurs. Ils s'y constituèrent en corps de nation sous la conduite d'un prêtre d'Héliopolis, Osarsyph ou Moïse, qui leur donna des lois contraires aux coutumes égyptiennes, les arma en guerre et conclut une alliance avec les débris des Pasteurs réfugiés en Syrie depuis plusieurs siècles. Tous ensemble attaquèrent l'Égypte et l'occupèrent sans combat. Aménophis se rappela la prédiction du voyant, rassembla les images des dieux et s'enfuit en Éthiopie avec son armée et une multitude d'Égyptiens. « Les Solymites, qui avaient envahi le pays avec les Impurs, se comportèrent si indignement envers les hommes, que leur domination devint insupportable à ceux qui durent alors subir leurs impiétés. En effet, non-seulement ils brûlèrent les villes et les villages, et ne se retinrent point de piller les temples et de briser les images des dieux, mais ils se servirent pour leur cuisine des animaux les plus révérés et forcèrent à les immoler et à les dépecer les prêtres et les prophètes qu'ensuite ils jetaient tout nus au dehors.... Après cela, Aménophis revint d'Éthiopie avec une grande armée ainsi que son fils Ramsès qui, lui aussi, avait une armée. Tous deux attaquèrent ensemble les Pasteurs et les Impurs, les vainquirent et, après en avoir tué un grand nombre, les poursuivirent jusqu'aux frontières de Syrie [1]. »

Ramsès III et la vingtième dynastie.

Au milieu du désordre général une dynastie nouvelle s'éleva. Son chef Nekht-Séti, descendant de Ramsès II et maître de Thèbes, réduisit les rebelles et déposséda le Syrien Arisou. « Il fut comme les dieux Khepra et Soutekh en sa violence, remettant en état le pays entier qui était en désordre, tuant les rebelles qui étaient dans le Delta,

1. Manéthon, dans Josèphe, *Contra Apionem*, I, XXVI, XXVII.

purifiant le grand trône d'Égypte; il fut régent des deux terres à la place de Toum, s'appliquant à réorganiser ce qui avait été bouleversé, si bien que chacun reconnut un frère dans ceux qui avaient été séparés de lui pendant si longtemps[1], rétablissant les temples et les sacrifices, si bien qu'on rendit aux cycles divins leurs hommages traditionnels[2]. »

Son fils Ramsès III, qu'il avait déjà associé au trône de son vivant, fut le dernier des grands souverains de l'Égypte. Pendant les trente-deux années de son règne, il ne cessa de travailler à rétablir au dehors l'intégrité de l'empire, au dedans la prospérité du pays. Malgré les succès qu'avait obtenus son père, il trouva les provinces syriennes perdues et les frontières entamées de toutes parts. A l'ouest les Bédouins harcelaient les postes fortifiés du Delta et les colonies minières du Sinaï; à l'est les nations de Libye avaient envahi la vallée du Nil. Entraînés par leurs chefs, Déïd, probablement le fils du Mermaïou qui avait été battu sous Ménephtah, Mashaken, Tamar et Tsaoutmar, les Tahennou, les Tamahou, les Kehak et leurs voisins avaient quitté les plateaux sablonneux du désert. Ils avaient occupé le nome Maréotique, le nome Saïtique, les embouchures du Nil jusqu'au grand bras du fleuve, bref toute la partie occidentale du Delta depuis la ville de Karbana à l'est[3] jusqu'à la banlieue de Memphis au sud. Ramsès III, après avoir châtié vertement les Bédouins, se tourna contre les Libyens en l'an V, et les battit complétement. « Ils furent épouvantés comme des chèvres attaquées par un taureau qui bat du pied, frappe de la corne et ébranle les montagnes en se ruant sur qui l'approche. » Les ravages des barbares avaient exaspéré les Égyptiens : ils ne firent point quartier dans la bataille. Les Libyens s'enfuirent en désordre: quelques-unes de leurs tribus

1. Litt. : « son frère *de ceux qui avaient été murés.* » — 2. *Grand Papyrus Harris*, pl. LXXVI, l. 8-9. Cf. Eisenlohr, *On the political condition*, p. 363, 364; Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 23-27. — 3. Sur *Karbana*, voir G. Maspero, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*, t. I, p. 110.

attardées dans le Delta furent surprises, enlevées et incorporées à l'armée auxiliaire[1].

A peine délivré de ce côté, Ramsès III dut se tourner contre la Syrie. Les peuples de l'Asie Mineure et des îles de la Grèce, encouragés par le désordre où ils avaient vu l'Égypte plongée, s'étaient levés en masse et avaient pris une fois encore le chemin du Delta. Les Danaens, les Tyrséniens, les Shakalash, les Teucriens, qui avaient succédé aux Dardaniens dans l'hégémonie des nations troyennes, les Lyciens, les Philisti, entrèrent dans la confédération. Les uns, montés sur les navires, devaient attaquer les côtes; les autres devaient traverser la Syrie entière et assaillir les forteresses de l'isthme. Le rendez-vous de la flotte et de l'armée de terre était à la pointe orientale du Delta, non loin du site où plus tard s'éleva Péluse. Ramsès III arma les bouches du Nil, mit les places des nomes limitrophes en état de défense et se porta à la rencontre de l'ennemi en l'an VIII. Les alliés avaient écrasé et entraîné à leur suite les Khêtas, les gens de Karkémish, du Kati, d'Arad, de Kadesh; après avoir séjourné quelque temps aux environs de cette ville dans le pays des Amorrhéens, ils avaient poussé droit sur l'Égypte. Leur armée et leur flotte rencontrèrent l'armée et la flotte égyptiennes qui les attendaient entre Raphia et Péluse, sous les murs d'un château fort qu'on appelait la *Tour de Ramsès III*. « Les embouchures du fleuve étaient comme un mur puissant de galères, de vaisseaux, de navires de toute sorte, garnis de la proue à la poupe de vaillants bras armés. Les soldats d'infanterie, toute l'élite de l'armée d'Égypte, étaient là comme des lions rugissants sur la montagne; les gens de chars, choisis parmi les plus rapides des héros, étaient guidés par toute espèce d'officiers sûrs d'eux-mêmes[2]. Les chevaux frémissaient de tous leurs membres et brûlaient de fouler aux pieds les nations. Pour moi, dit Ramsès, j'étais comme Month le belliqueux :

1. Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, p. 230-250. — 2. Litt. : *connaissant leur main.*

je me dressai devant eux, et ils virent l'effort de mes mains. Moi, le roi Ramsès, j'ai agi comme un héros qui connaît sa valeur et qui étend son bras sur son peuple au jour de la mêlée. Ceux qui ont violé mes frontières ne moissonneront plus sur la terre : le temps de leur âme est mesuré pour l'éternité.... Ceux qui étaient sur le rivage, je les fis tomber étendus au bord de l'eau, massacrés comme des charniers; [je chavirai] leurs vaisseaux; leurs biens tombèrent à l'eau[1]. »

Cette victoire si prompte ne termina pas cependant les guerres de Ramsès III. Les anciens alliés des peuples de la mer, les Libyens, n'auraient pas mieux demandé que de prendre part à la campagne de l'an VIII contre l'Égypte : s'ils ne le firent pas, ce fut sans doute parce qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de réparer leurs pertes. Dès qu'ils se sentirent prêts, ils entrèrent en scène. Leur chef Kapour et son fils Mashashar entraînèrent les Mashouash, les Sabata, les Kaïqash et d'autres tribus moins importantes, puis, aidés par des auxiliaires tyrséniens et lyciens, envahirent le Delta en l'an XI. « Leur âme s'était dit pour la deuxième fois qu'ils passseraient leur vie dans les nomes de l'Égypte et qu'ils en laboureraient les vallées et les plaines comme leur propre territoire. » Le succès ne répondit pas à leur attente. « La mort vint sur eux en Égypte, car ils étaient accourus de leurs propres pieds vers la fournaise qui consume la corruption, sous le feu de la vaillance du roi qui sévit comme Baal du haut des cieux. Tous ses membres sont investis de force victorieuse; de sa droite il saisit des multitudes; sa gauche s'étend sur ceux qui sont devant lui, semblable à des flèches contre eux, pour les détruire; son glaive est tranchant comme celui de son père Month. Kapour, qui était venu pour exiger l'hommage, aveuglé par la peur, jeta ses armes, et son armée agit comme lui : il éleva au ciel un cri suppliant et

1. Greene, *Fouilles à Thèbes*, 1855. Cf. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques*, dans l'*Athenæum français*, 1855, et Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, p. 250-288.

son fils suspendit son pied et sa main. Mais voilà que se leva près de lui le dieu qui connaissait ses plus secrètes pensées. Sa Majesté tomba sur leur tête comme une montagne de granit; elle les écrasa et mélangea la terre de leur sang comme de l'eau : leur armée fut massacrée, mas sacrés leurs soldats.... On s'empara d'eux; on les frappa, les bras attachés, pareils à des oiseaux jetés au fond d'une barque, sous les pieds de Sa Majesté. Le roi était semblable à Month; ses pieds victorieux pesèrent sur la tête de l'ennemi; les chefs qui étaient devant lui furent frappés et tenus dans son poing. Ses pensées étaient joyeuses, car ses exploits étaient accomplis[1]. » Les Libyens se gardèrent de troubler désormais la paix de l'Égypte.

Les victoires de ces douze années réparèrent les désastres des années précédentes. Les anciennes provinces syriennes, les nations alliées de Khêta, de Karkémish, du Kati, s'étaient soumises sans résistance après la défaite des peuples de la mer. Une expédition maritime fut dirigée bientôt après contre l'Arabie. « J'équipai des vaisseaux et des galères, pourvus de nombreux matelots et de nombreux ouvriers. Les chefs des auxiliaires maritimes s'y trouvaient avec des vérificateurs et des comptables pour les approvisionner des produits innombrables de l'Égypte : il y en avait de toute grandeur par dizaines de mille. Allant sur la grande mer de l'eau de Kati[2], ils arrivèrent aux pays de Pount, sans que le mal les abattît, et préparèrent le chargement des galères et des vaisseaux en produits de Tonouter, avec toutes les merveilles mystérieuses de leur pays, et en des quantités considérables de parfums de Pount, chargés par dizaines de mille, innombrables. Leurs fils, les chefs du Tonouter, vinrent eux-mêmes en Égypte avec leurs tributs; ils arrivèrent sains et saufs au pays de Coptos, et abordèrent en paix avec leurs richesses. Ils les apportèrent en caravanes d'ânes et d'hommes et les chargèrent dans des barques sur le fleuve, au port de

1. Chabas, *Études sur l'Antiquité historique*, p. 242-249. — 2. Un des noms de la mer Rouge.

Coptos[1]. » D'autres expéditions dans la péninsule du Sinaï replacèrent les districts miniers sous l'autorité du Pharaon[2]. L'empire égyptien se trouva reconstitué tel qu'il était un siècle auparavant au temps de Ramsès II. On ne vit plus les Shardanes, les Tyrsênes, les Lyciens, les Troyens, débarquer en masse sur les côtes d'Afrique. Le courant de l'émigration asiatique, tourné contre la vallée du Nil pendant cent cinquante ans au moins, reprit sa route vers l'Ouest et arriva en Italie à la suite des colonies phéniciennes. Les Tyrséniens prirent terre au nord de l'embouchure du Tibre ; les Shardanes occupèrent la grande île qui fut plus tard appelée Sardaigne. Il ne resta bientôt plus en Asie et en Égypte que le souvenir de leurs déprédations et le récit légendaire des migrations qui les avaient conduits des côtes de l'Archipel aux côtes de la Méditerranée occidentale. Un seul des peuples confédérés, celui des Philisti, réussit à s'établir en Syrie : il se logea le long de la côte méridionale entre Joppé et le torrent d'Égypte, dans une région occupée jusqu'alors par les Cananéens, et y vécut d'abord dans le vasselage de Pharaon. A l'autre frontière du Delta, une tribu libyenne, celle des Mashouash, obtint de même une concession de territoire : les soldats mashouash levés soit en Libye même, soit dans la portion de la tribu campée aux bords du Nil, formèrent un corps d'élite dont les chefs jouèrent bientôt un grand rôle dans l'histoire intérieure de l'Égypte.

Hérodote racontait qu'au retour de ses campagnes Sésostris faillit être tué par trahison. « Son frère, à qui il avait confié le gouvernement, l'invita à un grand repas et avec lui ses enfants, puis il fit entourer de bois la maison où se trouvait le roi et ordonna qu'on y mît le feu. Le roi l'ayant appris, délibéra sur-le-champ avec sa femme, qu'il avait amenée avec lui : celle-ci lui conseilla de prendre deux de ses six enfants, de les étendre sur le bois enflammé et de se sauver sur leurs corps comme sur un pont. Sésostris le fit, et

1. *Grand Papyrus Harris*. Cf. Chabas, *Recherches sur la XIX[e] dynastie*, p. 59-63. — 2. Idem, *ibid.*, p. 63-68.

brûla de la sorte deux de ses enfants; le reste se sauva avec le père[1]. » Les monuments nous ont prouvé que le Sésostris de la légende d'Hérodote est ici non pas Ramsès II, mais son homonyme Ramsès III. Un des frères du roi que les documents désignent sous le nom fictif de Pentaourt conspira contre lui avec un certain nombre de grands officiers et de femmes du harem : il s'agissait de tuer le Pharaon et de mettre son frère à sa place. Le complot fut découvert, les conjurés cités devant les tribunaux et condamnés, les uns à mort, les autres à la prison[2]. Ramsès III, délivré de toute inquiétude, passa en paix les dernières années de son règne. Il construisit à Thèbes, en souvenir de ses guerres, le grand palais de Médinet-Habou, agrandit Karnak, restaura Louqsor. Le détail de ses fondations dans le Delta nous a été conservé par un manuscrit de la bibliothèque d'Héliopolis, le grand papyrus Harris[3] : on voit par ce document que l'Égypte avait non-seulement recouvré son empire extérieur, mais repris toute son activité commerciale et industrielle. Les beaux jours de Thotmès III et de Ramsès II semblaient être revenus.

Pourtant la décadence était proche. L'Égypte, épuisée par quatre siècles de guerres perpétuelles, devenait de plus en plus incapable d'un effort sérieux : la population, décimée par le recrutement, mal renouvelée par l'introduction incessante d'éléments étrangers, n'avait plus la patience et l'enthousiasme des premiers temps. Les classes élevées, accoutumées au bien-être et à la richesse, n'estimaient plus que les professions civiles et raillaient tout ce qui touchait au militaire. « Pourquoi dis-tu que l'officier d'infanterie est plus heureux que le scribe? demandait un scribe à son élève. — Arrive, que je te peigne le sort de l'officier d'infanterie, l'étendue de ses misères ! — On l'amène, tout enfant, pour l'enfermer dans la caserne : — une plaie qui le coupe se forme sur son ventre, — une plaie d'usure est sur

1. Hérodote, II, 107. — 2. Th. Devéria, *Le Papyrus judiciaire de Turin*, où les pièces du procès sont traduites et commentées. — 3. Voir, sur ce papyrus, Chabas, *Le Papyrus magique Harris*, p. 2, et les traductions de MM. Birch et Eisenlohr, dans la *Zeitschrift*, 1873-1874.

son œil, — une plaie de déchirure est sur ses deux sourcils; sa tête est fendue et couverte de pus[1]. — Bref, il est battu comme un rouleau de papyrus, — il est brisé par la violence. — Arrive, que je te dise ses marches vers la Syrie, — ses expéditions en pays lointains! — Ses pains et son eau sont sur son épaule comme le faix d'un âne — et font son cou et sa nuque semblables à ceux d'un âne; — les jointures de son échine sont brisées. — Il boit d'une eau corrompue, — puis retourne à sa garde. — Atteint-il l'ennemi, — il est comme une oie qui tremble, — car il n'a plus de valeur en tous ses membres. — Finit-il par aller en Égypte, — il est comme un bâton qu'a mangé le ver. Est-il malade, l'alitement le saisit-il, — il est emmené sur un âne; — ses vêtements, des voleurs les enlèvent; — ses domestiques se sauvent[2]. » — Voilà pour le fantassin; le cavalier n'est pas beaucoup mieux traité. « Le scribe Amenemapt dit au scribe Penbesa : « Quand te sera apporté cet « écrit de communication, applique-toi à devenir scribe; « — tu primeras tout le monde. — Arrive, que je te dise « les devoirs fatigants de l'officier de chars. — Lorsqu'il « est placé à l'école par son père et sa mère, — sur cinq « esclaves qu'il possède (?) il en donne deux[3]. — Après que « l'on a dressé, il part pour choisir un attelage — dans « les écuries, en présence de Sa Majesté v. s. f.; — à peine « a-t-il pris les bonnes cavales, — il se réjouit à grand « bruit. — Pour arriver avec elles à son bourg, — il se « met au galop, — mais n'est bon qu'à galoper sur un « bâton. — Comme il ne connaît pas l'avenir qui l'attend, « — il lègue tous ses biens à son père et à sa mère, — « puis emmène un char — dont le timon pèse trois *outen*, « — tandis que le char pèse cinq *outen*[4]. — Aussi, quand « il veut s'en aller au galop sur ce char, — il est forcé

1. C'est une description des plaies produites par l'usage du casque et de la cuirasse. — 2. *Papyrus Anastasi III*, pl. V, l. 5; pl. VI, l. 2; *Ibid. IV*, pl. IX, l. 4; pl. X, l. 1; de Rougé, *Discours d'ouverture*, p. 34-35; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 41-42. — 3. Sans doute pour payer les frais de son éducation. — 4. C'est-à-dire un char de pacotille dont les parties sont mal proportionnées.

« de mettre pied à terre et de le tirer. — Il le prend, tombe « sur un reptile, — se rejette dans les broussailles : — ses « jambes sont mordues par le reptile,—son talon est percé « par la morsure. —Lorsqu'on vient pour faire l'inspection « de ses effets, sa misère est au comble : — il est allongé « sur le sol et frappé de cent coups[1]. » — Songez que ces lignes furent écrites sous le règne de Ramsès II et au bruit des chants de triomphe. La multitude se laissait encore emporter à l'enthousiasme de la victoire et suivait de ses acclamations le char triomphal du Pharaon. La première ivresse passée, les classes populaires, épuisées par des siècles de guerres incessantes, écrasées sous le poids des corvées et des impôts, retombaient dans leur découragement habituel ; les lettrés tournaient les souffrances du soldat en ridicule. Cet ennui du succès, ce dégoût de la victoire sanglante et chèrement payée, nous expliquent bien des points obscurs de l'histoire d'Égypte et furent pour beaucoup dans la chute rapide de l'édifice si laborieusement élevé par les princes de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie. L'Égypte de Thotmès III voulait la guerre : l'Égypte de Ramsès III voulait la paix à tout prix[2].

On le vit bien au cours de la vingtième dynastie. En l'an XXXII, Ramsès, fatigué du pouvoir, appela son fils Ramsès IV à le partager[3], et mourut peu après. Ramsès IV lui-même paraît n'avoir pas régné plus de trois à quatre années, et eut pour successeur un parent éloigné qui prit le nom de Ramsès V. Vinrent ensuite les quatre fils de Ramsès III, Ramsès VI, Ramsès VII, Ramsès VIII et Meïamoun-meri-toum, qui passèrent rapidement sur le trône sans laisser grandes traces de leur activité. Le règne de Ramsès IX s'écoula tranquillement, et, pour trouver quelque événement digne d'être rapporté, il faut descendre jusqu'à Ramsès XI Meïamoun II. Ramsès XI étendait encore son autorité non-seulement sur l'Éthiopie, mais sur

1. *Papyrus Anastasi III*, pl. VI, l. 2-10 ; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 42-43. — 2. Idem, *ibid.*, p. 43-44. — 3. Chabas, *Recherches*, p. 73-75.

la Syrie entière. Au début de son règne, dans une visite qu'il fit en Palestine, un des chefs du pays lui avait envoyé sa fille aînée comme otage : Ramsès l'aima et en fit sa première femme. Quelques années après, il apprit que la jeune sœur de cette reine, Bentreshit, était atteinte d'une maladie qu'on attribuait à la puissance d'un esprit possesseur. Il envoya pour la délivrer le chef des magiciens royaux, Thotemhebi, dont le savoir échoua devant la ténacité de la maladie et de l'esprit. Après dix années de souffrances, le père de la jeune fille se décida à réclamer un secours plus efficace. « Il envoya une seconde fois vers le roi pour lui dire : « Souverain suprême, ô mon seigneur, plaise Ta Ma-
« jesté ordonner qu'un dieu soit apporté au pays de
« Bakhtan pour combattre cet esprit ! » Cette nouvelle demande parvint au roi en l'an XXVI, le 1er du mois de Pakhons, pendant la panégyrie d'Ammon ; Sa Majesté était alors en Thébaïde. Le roi revint en la présence de Khons, dieu tranquille dans sa perfection, pour lui dire :
« Mon bon seigneur, je reviens pour t'implorer en faveur
« de la fille du prince de Bakhtan. » Puis il fit conduire Khons, dieu tranquille dans sa perfection, vers Khons, conseiller de Thèbes, dieu grand qui chasse les rebelles. Sa Majesté dit à Khons, dieu tranquille dans sa perfection :
« Mon bon seigneur, si tu voulais tourner ta face vers
« Khons, le conseiller de Thèbes, le grand dieu qui chasse
« les rebelles, et l'envoyer au pays de Bakhtan par une grâce
« insigne ! » Puis Sa Majesté dit : « Donne-lui ta vertu di-
« vine, j'enverrai ensuite ce dieu pour qu'il guérisse la fille
« du prince de Bakhtan. » Par sa faveur la plus insigne, Khons de Thébaïde, dieu tranquille dans sa perfection, donna quatre fois sa vertu divine à Khons, conseiller de Thèbes. Le roi commanda qu'on fît partir Khons, conseiller de Thèbes ; de nombreux cavaliers marchaient à sa gauche et à sa droite.

« Le dieu arriva au pays de Bakhtan, après un voyage d'un an et cinq mois. Le prince de Bakhtan vint avec ses soldats et ses chefs à la rencontre de Khons le conseiller ; s'étant prosterné ventre à terre, il lui dit : « Tu viens donc

« vers nous, tu descends chez nous par les ordres du roi « d'Égypte, le soleil seigneur de justice, approuvé du dieu « Râ. » Voici que ce dieu vint à la demeure de Bentrechit; lui ayant communiqué sa vertu, elle fut soulagée à l'instant. L'esprit qui demeurait en elle dit en présence de Khons, le conseiller de Thèbes : « Sois le bienvenu, « grand dieu qui expulses les rebelles; la ville de Bakhtan « est à toi, ses peuples sont tes esclaves, moi-même je suis « ton esclave. Je m'en retournerai vers les lieux d'où je « suis venu pour satisfaire ton cœur sur le sujet de ton « voyage. Que Ta Majesté veuille ordonner qu'une fête soit « célébrée en mon honneur par le prince de Bakhtan! » Le dieu daigna dire à son prophète : « Il faut que le prince « de Bakhtan apporte une riche offrande à cet esprit. » Pendant que ces choses se passaient et que Khons, le conseiller de Thèbes, conversait avec l'esprit, le prince de Bakhtan restait avec son armée, saisi d'une crainte profonde. Il fit offrir de riches présents à Khons, conseiller de Thèbes, ainsi qu'à l'esprit, et célébra une fête en leur honneur; après quoi l'esprit s'en alla paisiblement où il voulut sur l'ordre de Khons, le conseiller de Thèbes. Le prince fut transporté de joie, ainsi que toute la population de Bakhtan; puis il se dit en lui-même : « Il faudrait que ce dieu « pût rester à Bakhtan; je ne le laisserai pas retourner en « Égypte. » Il y avait trois ans et neuf mois que le dieu Khons demeurait à Bakhtan, lorsque le prince, reposant sur son lit, crut le voir quitter son naos; il avait la forme de l'épervier d'or et s'élevait au ciel dans la direction de l'Égypte. Le prince s'étant éveillé se trouva souffrant; il dit alors au prêtre de Khons, conseiller de Thèbes : « Le « dieu veut nous quitter et retourner en Égypte: faites « partir son char pour ce pays. » Khons rentra dans son temple de Thèbes chargé de présents [1].

Les Ramessides firent çà et là quelques expéditions, jamais de grandes guerres : ils passèrent leurs jours dans la paix du dehors et la paix du dedans, et, s'il est vrai que ces

1. De Rougé, *Étude sur une stèle égyptienne appartenant à la Bibliothèque impériale*, Paris, in-8, 1856.

peuples-là sont heureux qui n'ont point d'histoire, l'Égypte fut heureuse sous leur sceptre. Plus de luttes annuelles, plus de courses lointaines aux montagnes d'Arménie et aux sources du Nil. La Syrie continua de payer tribut pendant quelque temps, car, si l'Égypte était épuisée de sa victoire et avait à peine la force de se faire obéir, la Syrie était épuisée de sa défaite et n'avait plus la force de se révolter. Mais il y avait entre les deux pays cette différence que l'un, âgé déjà de trois mille ans d'histoire, touchait à la vieillesse et ne devait plus se relever, tandis que l'autre se remit promptement de ses blessures. Des révolutions intérieures vinrent bientôt achever ce que la lassitude avait commencé. Les grands prêtres d'Ammon, chefs suprêmes du sacerdoce thébain, n'avaient cessé de croître en influence politique depuis l'avénement de la XX[e] dynastie : ils avaient successivement envahi toutes les hautes fonctions civiles et militaires, étaient devenus généraux, magistrats, gouverneurs des provinces du midi et du nord, princes de Koush. Quelques années après la mort de Ramsès XI, l'un d'eux, Her-hor, osa déposséder le Ramsès qui régnait alors et se faire roi à sa place. Il prit bravement pour cartouche prénom le titre même de sa dignité *Hon nouter tep en Amen*, Premier prophète d'Ammon, et ceignit le diadème. Son autorité fut d'abord reconnue même à l'étranger ; il put se vanter de recevoir les tributs de la Syrie comme ceux de l'Éthiopie. Mais les partisans de Ramsès ne le laissèrent pas longtemps jouir de son triomphe. Son fils Pinotsem I ne régna pas et fut obligé de rester grand prêtre, un ou deux Ramsès se succédèrent sans bruit sur le trône. Piankhi I, fils de Pinotsem, réussit à recouvrer la couronne et à se faire proclamer roi, dans le Sud. Une dynastie nouvelle, la XXI[e], s'éleva à Tanis avec Smendès et s'établit dans le Delta. Dans les guerres qui suivirent, l'Égypte usa le peu de force qui lui restait et perdit la suprématie nominale qu'elle avait gardée jusqu'alors en Syrie. Elle avait dominé près de sept siècles sur l'Asie antérieure et sur l'Éthiopie[1].

1. Brugsch (*Geschichte*, p. 643 sqq.) a fait de la chute de la XX[e] dynastie et de l'avénement des dynasties suivantes un récit que, après mûr examen, je ne puis adopter en aucune manière.

18e DYNASTIE.

DIOSPOLITAINE

I. Ahmès I, Rânebpehti.
II. Amenhotep I, Râsarka.
III. Tahoutmes I, Rââakhoperka.
IV. Tahoutmes II, Rââakhoperen.
V. Amenkhnoumt Hatasou, Râmaka.
VI. Tahoutmes III, Râmenkhoper.
VII. Amenhotep II, Rââakheprou.
VIII. Tahoutmes IV Khakhaou, Ramenkheprou.
IX. Amenhotep III, Râmâneb.
X. Amenhotep IV, Rââanowrou, Khounaten.
XI. Nouter atew Aï haq nouter ouâs, Râkhoper kheprou ar mâ.
XII. Toutankhamen haq On-res, Rakhoprovneb.
XIII. Râsâakakheprou, Râânkhkheprou.

. . . .

? Haremheb Meïamoun, Râtseserkheprou stepen Râ.

19e DYNASTIE.

DIOSPOLITAINE

I. Ramessou I, Ramenpehti.
II. Seti I Menephtah, Râmamen.
III. Ramessou II Meïamoun I, Râousormastepenra.
IV. Menephtah I Hotephima, Banra Meïamoun.
V. Amenmeses haq On, Râmenkha stepenra.
VI. Menephtah II Septah, Khounra stepenra.
VII. Seti II Menephtah, Râousorkheprou Meïamoun.

. . . .
(?Arisou).

20e DYNASTIE.

DIOSPOLITAINE

I. Nekht Seti MeriRâ Meïamoun Râousorkhaou Meïamoun
II. Ramessou III haq nouter on, Râousorma Meïamoun.
III. Ramessou IV haq ma Meïamoun, Râousorma stepenamen.
IV. Ramessou V Amen-hi-khopesh-ew Meïamoun, Râousorma skhoperenra.
V. Ramessou VI Amen-hi-khopesh-ew nouter haq On Ra nebma Meïamoun.
VI. Ramessou VII At-Amen Nouter haq On Râousorma Meïamoun stepenra.
VII. Ramessou VIII Set-hi-khopesh-ew Meïamoun Râousorma Khounamen.
VIII. Meïamoun Meritoum. . . . , ...
IX. Ramessou IX Septah SekhanRa Meïamoun.
X. Ramessou X Meïamoun Nower-kaou-Ra stepenrâ.
XI. Ramessou XI Meïamoun II Râousorma stepenrâ.
XII. Ramessou XII Khâmouas Nouter haq On Meïamoun Ramen ma stepenptah.
XIII. Ramessou XIII Meïamoun Amen-hi-khopesh-ew Râ Khoper ma stepenra.
XIV. [Herhor se-amen Nouter hon tepen Amen.]
XV. ? Ramessou XIV ?
XVI. ? Ramessou XV ?
XVII. ? Ramessou XVI ?

LIVRE III.

L'EMPIRE ASSYRIEN ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'A L'AVÉNEMENT DES SARGONIDES.

CHAPITRE VII.

LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN. — LES JUIFS AU PAYS DE CANAAN.

L'Assyrie; Ninos et Sémiramis; Touklat-habal-asar Ier. — Conquête du pays de Canaan par les enfants d'Israël; Moïse; Josué; les Juges. — La Palestine et la Phénicie au temps des Juges.

L'Assyrie; Ninos et Sémiramis; Touklat-habal-asar Ier.

La Syrie est ainsi placée qu'elle ne peut être indépendante qu'à la condition de ne pas avoir de voisins puissants. Dès qu'un État conquérant s'élève sur le Nil ou sur le Tigre, il semble que les richesses de Damas et de Sidon, de Karkémish et de Gaza l'attirent invinciblement. L'Égypte, délivrée des Pasteurs, s'était ruée sur le pays de Khar, avait tenu garnison dans les villes, imposé le tribut à toutes les nations grandes ou petites, et cela pendant plusieurs siècles. Les armées égyptiennes n'en étaient pas encore sorties, que les armées assyriennes se présentaient pour y entrer.

Le pays d'Assour occupait la partie moyenne du bassin du Tigre depuis le confluent du Kournib jusque vers l'endroit où il débouche dans les plaines d'alluvion de la Chaldée. A l'est, le cours moyen du grand Zab et quelques

contreforts du Zagros le séparaient comme une barrière naturelle de la contrée de Namri et des tribus touraniennes de la Médie. Au nord le mont Masios, au sud-est l'Adhem, lui servaient de limites; à l'ouest et au sud-ouest il s'allongeait vers le Khabour et l'Euphrate, sans qu'on sache s'il atteignit jamais ces deux fleuves[1]. La partie orientale arrosée par de nombreuses rivières, le Kournib ou Khabour, le petit et le grand Zab, l'Adhem, sillonnée de collines, était riche en métaux et en minéraux, fertile en blés et en fruits de toute sorte. Dans l'antiquité, une foule de canaux dérivés du Tigre et de ses affluents couvraient le pays et suppléaient à la rareté des pluies pendant les mois d'été. On y trouvait beaucoup de villes riches et populeuses dont les noms remplissent les annales des rois et dont les ruines parsèment encore le sol, sans qu'il soit toujours possible de les identifier avec certitude : deux des capitales de l'Assyrie, Ninive et Kalakh, y avaient été fondées par les premiers colons chaldéens. A l'ouest du fleuve, c'était un vaste plateau largement ondulé et à peine interrompu à la hauteur de Singar par quelques groupes de collines crayeuses. Là, dans un canton maigre et mal arrosé, excepté sur les bords mêmes du Tigre, s'élevaient Singar et El-Assour, la plus ancienne des villes royales de l'Assyrie.

Depuis le temps de Thotmès III, la position relative des États qui dominaient en ces régions avait changé. La Chaldée déjà fort affaiblie n'avait cessé de s'affaiblir encore : Assour, au contraire, commençait à s'agrandir. Aux premiers des pontifes rois Ismi-Dagan, Samsi-Bin, Iri-Amtouk, dont plusieurs avaient payé tribut aux Pharaons, avaient succédé des rois (*sar*) indépendants de l'Égypte et surtout de la Chaldée, Assour-Narara, Nabou-Dagan, Assour-Bel-Nisisou, dont les règnes nous reportent vers le quinzième siècle avant notre ère. Grâce aux efforts de ces souverains,

1. Aux temps classiques le nom d'Assyrie servit à désigner des régions d'étendue fort diverse. Hérodote l'applique à la Chaldée, I, 106, 192; III, 92; Pline à toute la Mésopotamie, *H. N.*, 26. Cf. Strabon, XVI, 1. Le district de Ninive s'appelait plus spécialement Ἀτυρία.

encore obscurs, Assour avait appris à se faire respecter de ses voisins. Assour-Bel-Nisisou et son fils Bousour-Assour (entre 1400 et 1370) traitaient déjà d'égal à égal avec Kara-indas et son successeur Bournabouriyas I, rois de Chaldée. Ce dernier épousa une fille d'Assouroubalat, successeur de Bousour-Assour, à qui ce mariage fournit l'occasion d'intervenir dans les affaires intérieures de Babylone. Karardas, fils de Bournabouriyas, ayant été tué dans une révolte des Kassi et remplacé par un certain Nazibougas, Assouroubalat entra en Babylonie, tua l'usurpateur et rétablit à sa place le second fils de Bournabouriyas, nommé Kourigalzou. Un siècle s'était à peine écoulé qu'un autre prince assyrien, Touklat-Adar I (vers 1270), entrait à Babylone, non plus en auxiliaire, mais en conquérant, et soumettait toute la Chaldée[1]. Dès lors Babylone fut considérée comme vassale de l'Assyrie; les princes que le vainqueur y établit furent traités en sujets et soumis au tribut. Il fallut que la Chaldée attendît huit siècles pour recouvrer complétement son indépendance.

Plus tard, vers l'époque perse, des légendes mythologiques furent substituées au récit des faits que nous venons d'énoncer. On raconta qu'au début de l'histoire un chef nommé Ninos s'était illustré par ses conquêtes et avait fondé un empire qui comprenait la Babylonie, l'Arménie, la Médie et toutes les contrées situées entre la Méditerranée et l'Indos. Il construisit Ninive au bord du Tigre. « On donna à la ville la forme d'un carré long, dont le plus grand côté avait cent cinquante stades et le plus court quatre-vingt dix : l'enceinte totale avait quatre cent quatre-vingts stades de pourtour (quatre-vingt-neuf kilomètres)... Outre les Assyriens qui formaient la partie la plus riche et la plus importante de la population, Ninos admit dans sa capitale un grand nombre d'étrangers, et bientôt Ninive devint la ville du monde la plus grande et la plus

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 54-59; Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 55-59; Ménant, *Annales*, p. 15-28; *Babylone et la Chaldée*, p. 117-124.

florissante. » Une guerre contre la Bactriane vint arracher le roi à ses travaux de construction : il alla mettre le siége devant Bactres. Il y rencontra Sémiramis, à laquelle on attribuait une origine divine. On la disait fille d'un simple mortel et de la déesse Derkétô d'Ascalon. Exposée à sa naissance, elle avait été recueillie par un berger nommé Simas ; Oannès, gouverneur de Syrie, l'avait épousée pour sa beauté et menée avec lui à la guerre. Ninos, émerveillé de sa bravoure, l'enleva à son mari, la prit pour femme et en fit son héritière.

Une fois reine, Sémiramis fonda Babylone sur un plan mieux entendu encore que celui de Ninive. Le mur d'enceinte eut trois cent soixante stades (soixante-six kilomètres) de long : il était flanqué de deux cent cinquante grosses tours et assez large pour laisser passer six chars de front. L'Euphrate fut endigué, bordé de quais sur un développement de cent soixante stades (trente kilomètres), et ses deux rives réunies par un pont. Au milieu de la ville s'éleva le temple du dieu Bel. Les travaux étaient à peine terminés qu'une révolte éclata en Médie : Sémiramis la réprima et se mit à parcourir les diverses provinces de son empire. Elle fonda Ecbatane en Médie, Sémiramocarta en Arménie sur le lac de Van, Tarse en Cilicie. Partout où elle allait, elle perçait les montagnes, brisait les rochers, pratiquait de grandes et belles routes. Dans les plaines, elle érigeait des tumulus qui servaient de tombeaux à ses généraux morts pendant l'expédition ou de base à des villes nouvelles. Arrivée aux confins de la Syrie, elle franchit l'isthme, soumit l'Égypte et l'Ethiopie. La renommée des richesses de l'Inde la ramena des rives du Nil à celle de l'Indos : mais là sa fortune l'abandonna. Elle fut battue par le roi Stratobatês et rentra dans ses États pour n'en plus sortir. Elle avait élevé ses stèles de victoires aux confins de la terre habitable, en pleine Scythie, non loin de l'Iaxarte, où le grand Alexandre les retrouva, encore intactes. « La nature, y disait-elle, m'a donné le corps d'une femme, mais mes actions m'ont égalé au plus grand des hommes. J'ai régi l'empire de Ninos qui vers l'ouest

touche au fleuve Hinaman (Indos?), vers le sud aux pays de l'encens et de la myrrhe, vers le nord aux Sakes et aux Sogdiens. Avant moi, aucun Assyrien n'avait vu la mer : j'en ai vu quatre que personne n'abordait, tant elles étaient éloignées. J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais, et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils étaient utiles : j'ai rendu féconde la terre stérile en l'arrosant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables, j'ai percé avec le fer des routes à travers des rochers impraticables. J'ai frayé à mes chariots des chemins que les bêtes féroces elles-mêmes n'avaient jamais parcourus. Et au milieu de ces occupations j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour mes amis. »

Tous ces exploits ne la mirent pas à l'abri des conjurations. Ayant appris que son fils Ninyas conspirait contre elle, elle abdiqua en sa faveur et se changea en colombe. A ce dernier trait on reconnaît la déesse. Ninos et Sémiramis n'appartiennent pas à l'histoire : ils forment un couple divin et cachent sous leur nom la figure d'Adar-Samdan et d'Istar, l'Hercule et la Vénus assyriens. Leurs exploits doivent être rangés au nombre des fables dont l'épopée babylonienne avait rempli les premiers âges du monde [1]. Ce fut seulement au temps des rois perses que l'historien Ctésias de Cnide recueillit les récits épars sur eux et fit de ces deux personnages mythologiques des rois véritables [2].

Il y a loin du roman de Ninos et de Sémiramis à l'histoire véritable des premiers rois assyriens. La conquête de la Chaldée entraîna les successeurs de Touklat-Adar dans une longue suite de guerres sanglantes. A sa mort, Bin-bal-idin, un des chefs qu'il avait imposés au pays vaincu, se révolta contre son fils Bel-koudour-oussour, chassa les garnisons assyriennes et, après avoir reconstruit les vastes fortifications de Nipour, envahit l'Assyrie. Bel-

1. Voir plus haut, p. 164-166.—2. Fr. Lenormant, *la Légende de Sémiramis*, 1872. Récemment un savant anglais, M. Daniel Haigh, a émis la prétention d'identifier la Sémiramis de Babylone avec la reine Ahmès Nowertari d'Égypte (*Zeitschrift*, 1874, p. 18-23).

koudour-oussour fut battu et tué; le sceau royal de Touklat-Adar enlevé dans la déroute fut déposé comme trophée au trésor de Babylone, où il resta six cents ans. Adar-habal-asar reprit l'offensive : « après avoir organisé le pays d'Assour et institué le premier les armées assyriennes », il réussit à battre Bin-bal-idin sous les murs d'El-Assar. Dès lors la puissance des Ninivites alla toujours croissant. Assour-Dayan, fils d'Adar-habal-asar, « surpassa tout ce qui avait été avant lui. » Il remporta des succès importants sur Zamana-zikir-idin, roi de Babylone, prit les villes de Zabba, Irriga, Agarsal, et rentra dans ses États chargé de butin. Ses deux successeurs, Moutakkil-Nebo et Assour-ris-isi, furent plus heureux encore. Le dernier d'entre eux « attaqua les contrées des rebelles et soumit les princes de toute la terre. » Deux fois Nabou-koudour-oussour I, roi de Babylone, envahit l'Assyrie : deux fois il fut contraint de fuir, laissant ses chars, son bagage et l'étendard royal qu'on portait devant lui, entre les mains du vainqueur[1].

L'Assyrie formait un royaume compacte et puissant dont toutes les forces pouvaient être concentrées sur un même point de manière à briser toute résistance. Sauf vers le sud, où la Chaldée était à craindre, ses rois n'avaient devant eux que des tribus isolées, sans lien et sans consistance, qu'ils écrasaient sans peine les unes après les autres. Aussi depuis longtemps avaient-ils étendu leur domination sur le haut bassin du Tigre et sur la Mésopotamie : le pays de Koummoukh (la Commagène)[2], une partie du Naïri[3] leur payaient tribut. Touklat-habal-asar I (Tiglath-Phalasar) agrandit considérablement ce domaine. Dès le début de son règne, les Mouskai (Moskhiens)[4], commandés par cinq rois, descendirent des montagnes où

1. Ménant, *Annales*, p. 29-32; *Babylone et la Chaldée*, p. 125-127. — 2. Ce n'est pas la Commagène des historiens classiques, mais une autre Commagène plus étendue, qui occupait les versants du Tauros, près de Samosate, et tout le haut bassin du Tigre, jusque vers Diarbekir. — 3. Le pays situé sur les deux versants du mont Masios, entre le haut Tigre et le moyen Euphrate. — 4. Voir plus haut, p. 219.

ils étaient cantonnés et envahirent la Commagène. Ils avaient jadis obéi aux rois d'Assyrie, mais s'étaient révoltés soixante ans auparavant et avaient conservé leur indépendance. Touklat-habal-asar courut à leur rencontre et les battit. « Je remplis de leurs cadavres les racines de la montagne. Je leur coupai la tête. Je renversai les murs de leurs villes. Je pris des esclaves, du butin, des trésors sans nombre. Six mille des leurs qui s'étaient soustraits à ma puissance me prirent les genoux et je les fis prisonniers. » La conquête de la Commagène suivit de près la défaite des Moskhiens. Les Assyriens franchirent le Tigre, et enlevèrent la capitale de la province malgré l'intervention de quelques tribus voisines. « Le reste de leurs soldats qui avait craint mes armes terribles et n'avait pu résister au choc de ma puissante attaque s'était dirigé pour sauver sa vie vers le sommet des montagnes sur des plateaux élevés, vers les clairières des forêts, par les ravins tortueux des montagnes que le pied de l'homme peut à peine traverser. Je montai derrière eux; ils en vinrent aux mains avec moi et je les mis en fuite : je passai comme une tempête sur les rangs de leurs combattants, au milieu des ravins des montagnes..... J'ai soumis le pays de Koummoukh dans toute son étendue, et je l'ai compris désormais dans les limites de mon empire.

« [Car] je suis Touklat-habal-asar, le roi puissant, le destructeur des méchants, celui qui anéantit les bataillons ennemis. »

La conquête de la Commagène et la soumission des Moskhiens ne pouvaient être durables, si les tribus voisines restaient indépendantes. L'année suivante, tandis qu'une partie de ses troupes franchissait le petit Zab et exécutait des razzias heureuses dans les montagnes du Kourdistan, Touklat-habal-asar « marcha contre les pays de Kharia et les armées du vaste pays de Kourkhié, dans des forêts impénétrables qu'aucun roi n'avait encore explorées. Le dieu Assour, mon seigneur, me dit de marcher; je disposai mes chars et mes armées et je m'emparai des forteresses du pays d'Itni et du pays d'Aya, sur les pics élevés des

montagnes impénétrables, aiguës comme la pointe d'un poignard et qui n'offraient pas de passage à mes chars. Je laissai mes chars dans la plaine et je pénétrai dans les montagnes tortueuses. » Cette expédition le mena au cœur du massif montagneux de l'Arménie. Il y battit les habitants du pays de Kourkhié et prit vingt-cinq villes du pays de Kharia. «Je couvris de ruines les pays de Saranit et d'Ammanit; depuis un temps immémorial, ils n'avaient pas fait leur soumission. Je me suis mesuré avec leurs armées dans le pays d'Arouma, je les ai châtiés, j'ai poursuivi leurs guerriers comme des bêtes fauves, j'ai occupé leurs villes, j'ai emporté leurs dieux. J'ai fait des prisonniers, je me suis emparé de leurs biens et de leurs trésors, j'ai livré les villes aux flammes, je les ai démolies, je les ai détruites, j'en ai fait des ruines et des décombres, je leur ai imposé le joug pesant de ma domination et, en leur présence, j'ai rendu des actions de grâces au dieu Assour, mon seigneur[1]. »

La soumission des pays du nord et de l'est assurée, Touklat-habal-asar se dirigea vers la Syrie. Sa première campagne dans cette direction fut consacrée tout entière à la conquête du Naïri. « Brave dans la mêlée, courageux dans les batailles, j'ai marché sans égal contre les rois des bords de la mer supérieure, qui n'avaient jamais fait leur soumission, et qu'Assour m'avait signalés. J'ai traversé des marais inaccessibles, des contrées fiévreuses, dans lesquels personne parmi les rois antérieurs n'avait jamais pénétré; j'ai passé par des chemins difficiles, dans des fourrés épais. » Les tribus situées à l'est de l'Euphrate n'opposèrent pas une grande résistance et se soumirent presque sans combat. Mais au delà du fleuve il fallut

1. M. François Lenormant croit cette campagne dirigée contre les parties centrales de l'Asie Mineure; *Kourkhié* serait pour lui la Cilicie Trachée ou pays de *Korykos*, *Adanit*, la ville d'*Adana*, en Cilicie. Korykos et Adana sont toutes deux situées près de la Méditerranée, et Touklat-habal-asar dit n'avoir atteint la Méditerranée que dans la campagne suivante contre la Syrie. (*Essai de commentaire sur Bérose*, p. 146-147.)

disputer le terrain pied à pied. Vingt-trois rois du Naïri, rassemblèrent leurs troupes, firent venir du secours des bords de la Méditerranée et livrèrent bataille aux Assyriens. Ils furent battus, leurs villes détruites, leurs fils emmenés en otages. Ce succès ne fut que le prélude de succès plus grands encore. Touklat-habal-asar partit d'Élassar l'année suivante « après avoir fixé un jour propice d'après un songe qu'il avait eu, et marcha sur le pays d'Aram, qui ne reconnaissait pas Assour, son seigneur. » Il remonta l'Euphrate à partir de l'embouchure du Khabour, battit les Tsoukhi, les poursuivit jusqu'en face de Karkémish, franchit le gué à leur suite et se trouva le premier de sa race sur le territoire des Hittites septentrionaux.

Depuis près de deux siècles, la puissance des Hittites n'avait fait que décroître. Accablés par la grande invasion des peuples de la mer, puis délivrés par Ramsès III, ils avaient accepté sans difficulté l'autorité de ses faibles successeurs : même Her-hor leur avait imposé tribut [1]. Leur nom avait fini par s'appliquer à tous les peuples de la Syrie du nord compris entre l'Euphrate et le golfe d'Issos, par opposition aux Araméens qui vivaient plus au sud entre le Liban et l'Euphrate. Touklat-habal-asar, arrivant chez ces peuples encore récents de la domination égyptienne, n'eut pas de peine à les réduire. Il traversa la Syrie du nord, franchit le Liban et entra dans le pays d'Akharrou; Arvad lui ouvrit ses portes et lui prêta ses vaisseaux. Il se donna la satisfaction de s'avancer en pleine mer et tua un dauphin de sa propre main. Le bruit de ses victoires se répandit sur tous les pays du sud et jusqu'en Égypte : le Pharaon qui régnait alors crut prudent de ne pas réclamer contre cette violation des droits que ses ancêtres avaient pu lui léguer sur les Khêtas. Il envoya des cadeaux au puissant roi d'Assyrie, entre autres des crocodiles (*namsoukh*) et des hippopotames (*oummi*). Ces bêtes, inconnues sur les bords du Tigre, y excitèrent la plus vive

1. Voir plus haut, p. 284.

curiosité, et la mention de leur envoi fut jugée digne de figurer parmi les faits intéressants du règne.

Le récit de ces guerres ne peut manquer de donner une haute opinion du caractère du prince qui les entreprit et de son peuple. Comme autrefois les grands Pharaons de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie, Touklat-habal-asar est avant tout un général infatigable. Il conduit en personne la plupart des expéditions, attaque et réduit d'innombrables tribus, court d'une extrémité à l'autre de son empire, sans souci de la distance et des obstacles matériels; de plus, grand chasseur de lions et grand tueur d'animaux sauvages. Les Assyriens étaient sans contredit l'une des mieux douées parmi les races de l'Asie antérieure. Ils avaient moins d'originalité que les Chaldéens, leurs maîtres en civilisation, mais plus de ténacité et d'énergie. Ils possédaient au plus haut degré les qualités militaires, la force physique, l'activité, l'adresse, le sang-froid, la bravoure imperturbable : ils cherchaient le taureau sauvage ou le lion qui abondait dans leur contrée, et l'abordaient face à face. De grands vices déparaient ces vertus. C'était un peuple de sang, plein de violence et de mensonges [1], sensuel, orgueilleux à l'excès, fourbe et traître par mépris des ennemis. Peu de nations ont abusé plus insolemment des droits du plus fort. Ils démolissaient et brûlaient les villes sur leur passage, empalaient ou écorchaient vifs les chefs rebelles : malgré l'éclat et les raffinements de leur civilisation extérieure, ils demeurèrent toujours des barbares.

Et c'était au nom d'Assour qu'ils commettaient ces atrocités, car ils étaient le peuple religieux par excellence. « Le roi se glorifie beaucoup, mais glorifie les dieux encore plus. Il combat pour sa propre gloire et pour l'extension de son territoire, mais combat aussi pour l'honneur des dieux que les autres nations rejettent et pour répandre leur culte au loin dans tous les pays connus. Ses guerres sont des guerres de religion autant au moins que des guerres de conquête; ses constructions, celles du moins

1. Cf. *Nahoum*, III, 1.

sur lesquelles il appuie avec le plus de complaisance, sont des constructions religieuses [1]. » — « Le temple d'Anou et de Bin, les grands dieux, mes seigneurs, que dans le temps de Samsi-Bin, Patis d'Assour, fils d'Ismi-Dayan, Patis d'Assour, avait construit six cent quarante et un ans auparavant, était tombé en ruines. Assour-Dayan, roi du pays d'Assour, fils d'Adar-habal-asar, roi du pays d'Assour, démolit ce temple, mais ne le reconstruisit pas. Pendant soixante ans on ne toucha pas à ses fondations. » Touklat-habal-asar le rebâtit plus grand qu'auparavant, et l'entoura de temples et de palais dont il vante la splendeur. Malgré ces éloges, l'architecture assyrienne ne saurait se comparer à l'architecture égyptienne, ni pour la grandeur du dessin, ni pour le choix des matériaux. Ses masses sont insignifiantes à côté des masses de Louqsor et de Karnak, ses formes gauches et empruntées. Elle se servait surtout de briques, recouvertes de minces dalles de pierre travaillée et sculptée, tandis que les architectes égyptiens employaient de préférence le calcaire et le granit. Les palais et les temples assyriens n'ont pas eu la durée des monuments égyptiens : ils se sont effondrés en monceaux informes.

Après la conquête du Naïri, Touklat-habal-asar avait fait dresser à l'une des sources du Tigre une stèle de victoire. « D'après la volonté d'Assour, de Samas, de Bin, les grands dieux, mes maîtres, moi, Touklat-habal-asar, roi du pays d'Assour, fils d'Assour-ris-isi, roi du pays d'Assour, fils de Moutakkil-Nebo, roi du pays d'Assour, le vainqueur des peuples depuis la grande mer jusqu'au pays de Naïri, pour la troisième fois j'ai soumis le pays de Naïri. » Une nouvelle expédition amena la conquête du pays de Khoumanou (Comana). Une autre porta le roi au cœur de la Chaldée : deux années durant, il la parcourut en tous sens ; Dour-Kourigalzou (Akkerkouf ?), Sippar, Babylone, Oupi (Opis), furent prises, le pays de Tsoukhi, ravagé. Mais des revers éclatants ne tardèrent pas à effacer la gloire

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 72-73.

de ces premiers succès. Mardouk-idin-akhê, roi de Babylone, chassa les envahisseurs, pénétra à leur suite en Assyrie et s'empara de la ville d'Hékali. Il en enleva les statues des dieux et les transporta à Babylone, où elles restèrent quatre cent dix-huit ans prisonnières.

Assour-bel-kala répara les désastres de son père : il prit Bagdada (Bagdad), ravagea les environs de Babylone et força le roi Nabou-zapik-iskoun à demander la paix. Elle dura sous son successeur Samsi-Bin II, comme lui fils de Touklat-habal-asar. Mais Assour-rab-amar, fils de Samsi-Bin, eut un règne malheureux. Il fut battu non loin de Karkémish par les Hittites confédérés et perdit toutes les conquêtes de son grand-père. La Syrie échappa aux mains des Assyriens et resta maîtresse de ses destinées [1].

1. J. Ménant, *Annales*, p. 53-56. Voici le tableau des premières dynasties assyriennes autant qu'il m'a été possible de le reconstruire :

PATIS D'ASSOUR

I. — Ismi-Dayan (v. 1800).	III. — Te....ba.
II. — Samsi-Bin (v. 1760).	IV. — Iri-Amtouk (v. 1520).
. . . .	

ROIS D'ASSOUR

I. — Assour-narara et Nabou-dagan (v. 1500).	X. — Bel-koudour-oussour (v. 1260).
. . . .	XI. — Adar-habal-asar (v. 1250).
II. — Assour-bel-nisisou (v. 1400).	XII. — Assour-dayan (v. 1190).
III. — Bousour-Assour (v. 1390).	XIII. — Moutakkil-Nabou (v. 1150).
IV. — Assourou balat (v. 1370).	XIV. — Assour-ris-isi (v. 1150).
. . . .	XV. — Touklat-habal-asar Ier (v. 1130).
V. — Bel-nirari (v. 1350).	XVI. — Assour-bel-kala (v. 1090)
VI. — Poudiel (v. 1330).	XVII. — Samsi-Bin II (v. 1070).
VII. — Bin-nirari Ier (v. 1310).	XVIII. — Assour-rab-amar (v. 1060).
VIII. — Salman-asar Ier (v. 1290).	
IX. — Touklat adar Ier (v. 1270).	

Conquête du pays de Canaan par les enfants d'Israël; Moïse; Josué; Les Juges.

Au sortir de l'Égypte, les enfants d'Israël avaient d'abord marché vers le nord-est, comme pour entrer en Asie par le chemin le plus court : à la troisième étape, ils tournèrent vers le sud, franchirent la mer Rouge et gagnèrent le désert. C'était le moment où les Libyens et les peuples de la mer menaçaient l'Égypte : il fallait se tenir à l'écart des grandes voies militaires, afin d'éviter le choc des barbares et la poursuite de Pharaon. Le peuple d'Israël s'enfonça dans la péninsule du Sinaï.

Il est certain que Moïse tira les juifs d'Égypte, leur donna des lois et les conduisit aux frontières du pays de Canaan, mais le détail de sa vie est tellement mêlé de légendes qu'on ne peut l'établir avec certitude. On sait qu'arrivé au Sinaï[1] il promulgua les dix articles de la loi fondamentale et prétendit les avoir reçus de Dieu lui-même au milieu des éclairs et du tonnerre. Du Sinaï les émigrants remontèrent vers le nord et traversèrent le désert de Pharan : à Kadesh-Barnéa, sur la lisière de Canaan, ils jugèrent prudent de reconnaître le pays avant de s'y engager. Les rapports des espions les effrayèrent tellement qu'il fallut rebrousser chemin et redescendre vers la mer Rouge : trente-huit années durant ils errèrent dans le désert de l'égarement entre Kadesh-Barnéa et le bourg d'Étsiôngeber. Aussi bien était-ce le temps des grandes guerres de Ramsès III : la Syrie méridionale n'était plus qu'un champ de bataille disputé par les Égyptiens aux peuples de la mer et à leurs alliés. Mieux valait rester dans le désert, s'y exercer au métier des armes et à la vie indépendante, y préparer une constitution. Les Hébreux étaient dès lors

1. L'emplacement réel du Sinaï n'est pas connu. La tradition le place au Djebel-Moussa ; un grand nombre d'auteurs anciens et modernes, Eusèbe, Jérôme, Cosmas, Lepsius, le placent au Djebel-Serbâl. Cf. le dernier ouvrage sur la matière, Ebers, *Durch Gosen zum Sinaï*, p. 385-426.

divisés en douze tribus ou branches, dont dix, Juda, Siméon, Benjamin, Dan, Ruben, Gad, Issashar, Naphtali, Zebulon, Asher, venaient directement du patriarche Jacob, et les deux autres, Éphraïm et Manassé, se rattachaient à Joseph ; une treizième, celle de Lévi, consacrée tout entière au sacerdoce, n'avait pas d'existence politique. Chaque tribu, indépendante des onze autres, avait ses autorités civiles régulièrement constituées qui dirigeaient les affaires : elle se divisait en *races*, qui elles-mêmes se subdivisaient en *maisons*. Les chefs de races et de maisons, les *anciens*, formaient un conseil dont les décisions étaient souveraines. Les tribus étaient autant de petites républiques qui tantôt s'isolaient l'une de l'autre, tantôt s'unissaient en confédérations de trois ou quatre : elles n'avaient d'autre lien entre elles qu'une origine et une foi communes.

Les Cananéens et les tribus térachites autres que les Hébreux, Edom, Ammon, Moab, possédaient des religions analogues à celle de la Chaldée et de l'Assyrie. Mais à Babylone les mythes, travaillés par une caste sacerdotale puissante, avaient fini par se coordonner et par former un ensemble de dogmes complet. En Syrie, ils étaient demeurés à l'état flottant, et les dieux se partageaient le pays comme autant de princes féodaux. L'adoration de Baal, le maître, le seigneur suprême, et de sa compagne Astarté, impliquaient la croyance primitive au dieu unique, de même que l'adoration de Tammouz et de Baalit, de Marna et de Derkéto, d'Hadar et d'Atargath. « La multiplicité des Baalim secondaires ne prouve pas plus contre cette unité primordiale que la subdivision du dieu égyptien en ses puissances divinisées; seulement en Phénicie » et en Syrie « cette répartition de la puissance divine est plus géographique et politique que philosophique. Ce sont moins les attributs divins que les sanctuaires locaux qui ont donné naissance aux dieux secondaires, *Baals* éponymes des principales villes. Baal, adoré à Tyr, à Sidon, à Tarse, devient Baal-Tsour, Baal-Sidon, Baal-Tars. Comme tel, il peut recevoir un nom particulier qui achève de détruire dans l'esprit du vulgaire son caractère primitif, mais qui n'en

laisse pas moins subsister la notion confuse de l'unité primordiale ; c'est ce qu'une inscription nous démontre en deux mots. Melqarth, le grand dieu de Tyr dont le culte avait été porté au loin par les colonies tyriennes, n'était autre que le Baal de la métropole : « au dieu Melqarth, Baal de Tyr.[1] » L'hommage aux dieux se rendait sur les hauts lieux (*bamôth*) et dans les bocages sacrés. Il admettait des pratiques licencieuses et barbares dont la seule idée faisait horreur aux prophètes d'Israël. Moloch exigeait des sacrifices humains et voulait qu'on brulât des enfants devant lui. Astarté (Astoreth), à la fois guerrière et voluptueuse, avait pour prêtresse des courtisanes sacrées (*kedeshôth*). En Phénicie et à Chypre comme à Babylone, toutes les femmes devaient une fois au moins pendant leur vie s'enfermer dans l'enceinte du temple et s'y offrir au premier venu : le salaire de leur infamie appartenait au trésor de la déesse.

Seuls, parmi les nations cananéennes, les Phéniciens avaient essayé de réunir leurs mythes en un corps de doctrine. Un prêtre, que la tradition nomme Sankhoniathôn, avait composé une sorte de Genèse phénicienne. « Au commencement, disait-il, était le chaos (*bohou*), et le chaos était plein de ténèbres et troublé, et le souffle (*rouah*) flottait sur le chaos. — Et le chaos n'avait pas de fin et il fut ainsi des siècles et des siècles. — Mais alors le souffle se prit d'amour pour ses propres principes et il se fit un mélange, et ce mélange fut nommé désir (*khephets*) : — or le désir fut le principe qui créa tout, et le souffle ne connut pas sa propre création. — Le souffle et le chaos se mêlèrent et *môt* (le limon) naquit, et de *môt* sortit toute semence de création, et *môt* fut le père de toutes choses : or *môt* avait la forme d'un œuf. — Et le soleil, la lune, les étoiles et les grandes constellations brillèrent. — Il y eut des êtres vivants privés de sentiment, et de ces êtres vivants naquirent des êtres intelligents, et on les appela *Tsophésamim* (comtemplateurs des cieux). — Or l'éclat du tonnerre dans la lutte de ces éléments qui commençaient à se séparer éveilla ces

1. De Vogué, *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 51-52.

êtres intelligents comme d'un sommeil, et alors les êtres mâles et les êtres femelles commencèrent à se mouvoir (et à se rechercher) sur la terre et dans la mer.[1] » Il est malheureux que ces débris nous soient parvenus si mutilés qu'à peine on peut en rétablir le sens.

Les croyances des Israélites formaient avec les religions cananéennes le contraste le plus frappant. On trouve bien çà et là quelques traces confuses d'un paganisme primitif, des dieux (*elohim*), des pierres sacrées (*Beth-el*, *Bétyles*), des idoles (*teraphim*), qui sont les dieux de la famille et dont les images font partie du patrimoine de la tribu; mais, en fait, ils sont monothéistes. Et même leur monothéisme n'est jamais caché sous une enveloppe panthéiste comme celui de l'Égypte et de l'Assyrie : il est au fond et à la surface. Ils n'ont qu'un seul dieu et ne confondent pas ce dieu avec l'univers, n'admettent pour lui ni la subdivision, ni le sexe. Leur dieu est séparé du monde, n'engendre pas et n'est pas engendré, ne conçoit pas et n'est pas conçu, n'a ni semblable, ni inférieur. La nature entière est l'œuvre de ses mains; les lois de la nature ne sont pas ses puissances divinisées, mais restent toujours les effets voulus de sa divinité. Le tonnerre est sa voix; l'éclair, sa lumière; la grêle et l'orage, son arme. Tonnerre, éclair, grêle ne deviennent jamais des êtres indépendants : ce sont des actes de dieu.

Ce dieu unique, ce Jahveh[2], est avant tout le Dieu national d'Israël, comme Kamosh est le dieu national de Moab, et Marna le dieu national de Gaza. Au commencement, il a fait un pacte avec le père mythique de la nation, Abraham, et ce pacte plusieurs fois renouvelé assure aux enfants d'Israël son éternelle protection. Il a pris l'engagement de

1. Sankhoniathon, fr. I, dans Müller, *Fragm. H. Græc.*, t. II. Cf. Bunsen, *Egypt's place*, t. V, p. 257-295. — 2. *Jahveh* est probablement la lecture du tétragramme mystique יהוה. Par respect, on ne prononçait pas ce nom, auquel on substituait d'ordinaire, soit *Adonaï*, soit *Elohim*. C'est pourquoi, lorsqu'on commença de noter les points voyelles, les quatre lettres de יהוה furent ponctuées de manière à se lire *Yéhova* ou *Iéhovi*, selon le mot dont on se servait dans la récitation.

défendre son peuple envers et contre tous, à condition que son peuple n'adore aucun autre Dieu. Si le peuple rompt sa foi et court après les Baalim, Jahveh retire sa main de lui et le livre aux entreprises des voisins. Pour rentrer en grâce, il faut briser les idoles et revenir à l'observance de la loi. « Je suis Jahveh, ton Dieu, qui t'ai retiré du pays d'Égypte, de la maison de servitude. — Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face. — Tu ne prendras point le nom de Jahveh ton Dieu en vain; car il ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris son nom en vain. — Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier. — Tu travailleras six jours et tu feras toute ton œuvre, mais le septième jour est le repos de Jahveh ton Dieu. — Tu ne feras aucune œuvre ce jour-là, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes portes. — Honore ton père et ta mère afin que tes jours soient prolongés sur la terre. — Tu ne tueras point. — Tu ne commettras pas adultère. — Tu ne déroberas point. — Tu ne porteras pas de faux témoignage contre le prochain; — tu ne convoiteras pas la maison du prochain; tu ne convoiteras pas la femme du prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit au prochain[1]. » Le signe extérieur de l'alliance entre Jahveh et le peuple était l'arche, sorte de naos en bois de cèdre lamé d'or, analogue pour la forme aux naos représentés sur les bas-reliefs égyptiens. On portait l'arche au milieu du peuple et sa présence lui inspirait une confiance illimitée dans le pouvoir de dieu.

Aux dix préceptes fondamentaux se joignait sans doute un code de lois plus ou moins développé. Certaines prescriptions ritualistiques, certaines cérémonies empruntées évidemment aux pratiques du culte égyptien doivent se reporter jusqu'au temps où les enfants d'Israël, à peine sortis d'Égypte, adaptèrent au culte de Jahveh nombre de rites qu'ils avaient vu célébrer devant les statues d'Ammon et de Phtah. Mais en somme, ce qu'on sait et ce qu'on

1. *Exode*, xx, 2-17.

possède de la législation primitive des Hébreux se réduit presque à rien. C'est tout au plus si on peut attribuer à Moïse, sinon pour la forme, au moins pour le fond, les dix commandements et peut-être un petit nombre de prescriptions éparses au milieu des lois postérieures dans les livres écrits sous son nom. La perte de la législation mosaïque, si tant est qu'il y ait jamais eu vraiment une législation mosaïque, ne diminue en rien la grandeur du rôle joué par Moïse. Moïse fut l'organisateur du peuple hébreu. Il lui laissa sa constitution patriarcale et assura l'indépendance des tribus, mais en resserrant le lien qui les avait unies. Il fit du dieu national, jusqu'alors traité à peu près sur le même pied que les dieux étrangers, un dieu jaloux et exclusif dont le culte réunit les douze tribus dans une même adoration. Il l'institua roi invisible du peuple, législateur et juge souverain, maître et propriétaire des biens de la nation. Et ce dieu n'eut qu'un seul sanctuaire pour tous ses enfants, l'arche d'alliance. Chaque année le peuple se rassembla autour du lieu saint et célébra de grandes fêtes, la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tentes. Il était sorti d'Égypte façonné à la servitude et à l'idolâtrie, prêt à reprendre sa chaîne et à renier son dieu : grâce à Moïse, il sortit du désert ferme dans sa foi et tout armé pour la conquête.

Quarante années, dit-on, s'étaient écoulées depuis le passage de la mer Rouge, quand il obtint la permission d'entrer dans la Terre promise. La puissance égyptienne, affermie par les victoires de Ramsès III, s'étendait toujours sur la Syrie. Mais les Ramessides, fidèles à la politique traditionnelle de leur race, n'occupaient que les points stratégiques. Il leur suffisait de posséder Gaza, Mageddo et les quelques places fortes situées sur la grande voie militaire; peu leur importait après cela qui dominait le reste du pays. Pour écarter toute chance de querelle avec un voisin si fort, Moïse évita de se porter d'abord sur les contrées situées à l'occident de la mer Morte. Il préféra passer par le pays de Moab. Sihon, roi des Amorrhéens, et Og, roi de Bashan, furent battus l'un après l'autre : tout le

pays de Gilead resta aux mains du peuple d'Israël, des rives de l'Arnon au pied de l'Hermon. Trois tribus ou fractions de tribus s'y établirent, Ruben au sud, entre l'Arnon et le torrent d'Arbôth, Gad le long du Jourdain jusqu'à la mer de Galilée, la moitié de Manassé dans le royaume de Bashan, et quelques familles de Juda près de la source du fleuve. Il ne restait plus que le Jourdain à franchir : Moïse ne le franchit point. Il vit de loin la Terre promise et mourut « et personne n'a connu son tombeau jusques aujourd'hui[1]. » Son successeur dans le commandement, Josué, fils de Noun, passa le fleuve un peu au-dessus de son embouchure et prit Jéricho. La chute de cette place entraîna celle des villes voisines, Aï, Béthel, Sichem. Sichem au cœur même du pays devint aussitôt le point de ralliement du peuple : Josué y fixa sa résidence et fit élever sur le mont Ébal un grand autel de pierre où étaient gravés les principaux titres de la loi. Une première coalition, formée par les Cananéens du Sud aux ordres d'Adonisédek, roi de Jébus, fut battue sous les murs de Gibéon et ses chefs mis à mort. Une seconde, organisée par Jabin, roi d'Hazor, ne réussit pas mieux : Jabin fut défait près des eaux de Merom, sa capitale prise et brûlée. Israël se trouvait maître de tout le pays à droite et à gauche du Jourdain, depuis Kadès-Barnéa jusqu'aux sources du fleuve : la plaine et la côte placées sous la domination directe des Égyptiens furent respectées pour le moment.

Les tribus se partagèrent sans retard le territoire conquis. Juda prit la partie méridionale du pays entre la mer Morte et la plaine de Gaza : il confinait vers le sud-ouest à Siméon, vers le nord à Dan et à Benjamin. Au centre, Éphraïm et ce qui restait de Manassé : Issashar, Zébulon, Napthali et Asher se fixèrent le long de la côte au nord du Carmel et dans la plaine de Jezréel. La tribu de Lévi « n'eut point d'héritage, car l'Éternel, dieu d'Israël, est son héritage[2]. » Çà et là quelques villes cananéennes surent garder leur indépendance et vécurent isolées au milieu des Israé-

1. *Deutéronome*, XXXIV, 6. — 2, *Josué*, XIII, 33.

lites : Jebus, Gibeon au sud, Laïs au nord et d'autres moins importantes. L'arche d'alliance, établie d'abord à Guilgal en avant de Jéricho, puis à Shilo et confiée à la garde d'Éphraïm, demeura le sanctuaire commun de la nation.

La Palestine et la Phénicie au temps des Juges.

Josué n'eut pas de successeur. Le culte national fut maintenu tant bien que mal après sa mort, « tout le temps des anciens qui lui survécurent, » et la conquête continua ; mais le manque d'unité dans le commandement et le décousu des efforts individuels ne permirent pas d'obtenir des résultats décisifs. Au sud, Juda et Siméon battirent les Cananéens à Bezek et chassèrent toutes les tribus indigènes qui habitaient la montagne des Amorrhéens, à l'exception des Jébusites : ils n'osèrent pas affronter en rase campagne les chariots et les lourds bataillons vêtus de fer des Philistins. Au centre, Manassé négligea de prendre Beth-shean et sa banlieue ; Taanak et Mageddo, situées sur la grande route d'Égypte en Mésopotamie et placées sous la surveillance spéciale des Pharaons, ne furent pas attaquées. Au nord, les petites tribus d'Asher, de Zébulon, de Naphtali, d'Issashar et de Dan purent à peine occuper la moindre partie du territoire qui leur avait été assignée[1].

De ce côté, les enfants d'Israël avaient rencontré dans les Sidoniens de redoutables adversaires. Pendant quatre siècles, la Phénicie avait payé tribut à Pharaon, et s'était trouvée heureuse d'acheter, au prix de quelques sacrifices, le monopole du commerce égyptien. Elle avait tiré le plus grand parti possible de la protection que l'Égypte lui avait accordée et du développement que l'ouverture des riches marchés du Delta avait donné à sa marine. L'essor de la colonisation dans la mer Égée avait été arrêté, il est vrai, par l'influence toujours croissante des Grecs et par les migrations des peuples de la mer : chassés de la Crète

1. *Juges*, I.

et des Cyclades, les Sidoniens ne gardaient plus que certains postes importants, Rhodes, Mélos, Thasos, Cythère, au débouché des grandes voies maritimes[1]. Partout ailleurs, le cercle de leurs navigations s'était agrandi et le nombre de leurs colonies avait augmenté. De Grèce et d'Italie ils passèrent en Sicile; de Sicile, à Malte et en Afrique. Kambé s'éleva sur l'emplacement où fut plus tard Carthage, et Utique non loin de là[2].

Tout porte à croire qu'ils rencontrèrent en Afrique des races apparentées à la leur. A la suite de l'invasion des Pasteurs en Égypte, quelques-unes des tribus cananéennes, au lieu de s'arrêter dans le Delta, continuèrent de marcher vers l'Occident. Elles longèrent le territoire de la Libye jusqu'au delà des Syrtes, franchirent les embouchures du lac Triton, et s'arrêtèrent dans les cantons fertiles de la Byzacène[3]. Grâce au concours de leurs descendants, les Sidoniens purent fonder sur la côte de nombreux postes commerciaux (*emporia*). C'était à peu près le moment où les Hébreux, franchissant le Jourdain, chassaient devant eux les populations établies dans les montagnes du pays de Canaan. Réfugiés sous la protection des Phéniciens et menacés à chaque instant d'être jetés à la mer, les restes des Cananéens s'embarquèrent pour l'Occident. Une tradition courante encore au sixième siècle de notre ère rapportait que les Girgaséens s'étaient sauvés en Afrique à l'approche des Israélites commandés par Josué et s'étaient répandus jusqu'aux colonnes d'Hercule. « Ils y habitent encore, dit l'historien Procope, et se servent de la langue phénicienne. Ils bâtirent un fort dans une ville de la Numidie, où est maintenant Tigisis. Il y a là, près de la grande fontaine, deux stèles de pierre blanche, couvertes de caractères phéniciens qui, en langue phénicienne, expriment ce qui suit : *Nous sommes ceux qui ont pris la fuite devant Josué, fils de Navê*[4]. » Leur arrivée changea les

1. Voir plus haut, p. 251-252. — 2. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 2er Theil, p. 509-514. — 3 Movers, *Ibid.*, t. II, 2ter Theil, p. 412-442. — 4. Procope, *De bello vandalico*, l. II, ch. xx. Cf. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 2ter theil, p. 427-435.

postes commerciaux en véritables colonies. Une nation nouvelle, celle des Libyphéniciens, naquit du mélange des nouveaux venus avec les descendants des tribus cananéennes et les gens de race berbère, qui formaient le fond de la population autochthone : Leptis, Æa, Sabrata, Thapsus, furent construites sur les rivages de la Syrte. Tout le commerce de l'Afrique occidentale passa aux mains des Sidoniens.

Les richesses accumulées dans les villes de Phénicie durent être pour les Hébreux un sujet perpétuel de convoitise, mais de convoitise difficile à satisfaire. Malgré leurs victoires, les enfants d'Israël n'étaient pas, à proprement parler, un peuple militaire. Les flèches du Philistin les mettaient en déroute : ils n'osaient guère s'aventurer en rase campagne contre les soldats armés de fer des Cananéens de la plaine, à plus forte raison attaquer des villes aussi bien défendues que l'étaient les villes du littoral. Asher, Naphtali, Zébulon, chargés de s'emparer du territoire sidonien, reculèrent devant l'entreprise. D'autre part, les Sidoniens, voyant les Israélites en possession de la plupart des routes de terre qui conduisaient en Égypte, en Arabie et en Chaldée, avaient intérêt à ménager les nouveaux maîtres du pays. Par une sorte de compromis tacite, ils leur accordèrent la permission de s'établir en métèques sur le territoire de leurs villes. « Asher ne déposséda point les habitants d'Acco, ni les habitants de Sidon, ni d'Akhlab, ni d'Akhsib, ni de Rohob ; — mais ceux d'Asher habitèrent parmi les Cananéens, habitants du pays, car ils ne les dépossédèrent point[1]. » Les gens de Dan, que les Amorrhéens harcelaient sans cesse, faillirent troubler cet accord : ils surprirent en pleine paix la colonie sidonienne de Laïs, passèrent le peuple au fil de l'épée et construisirent une autre ville qu'ils nommèrent Dan, « selon le nom de Dan, leur père, qui était né en Israël[2]. » Sidon se consola aisément de la perte de ce poste isolé au milieu des terres et conserva ses relations pacifiques avec les tribus. Ceux d'Asher, de Zébu-

1. *Juges*, I, 31-32. — 2 *Juges*, XVIII.

lon, d'Issashar, de Naphtali, employés comme constructeurs, comme agriculteurs, comme conducteurs de caravanes, gardèrent toute leur liberté, et prirent part aux actes de la vie nationale, aux offrandes et aux fêtes annuelles, même aux guerres contre les Cananéens. Plus tard, la domination phénicienne s'appesantit sur eux : ils furent traités en sujets, transportés au loin et vendus comme esclaves à l'étranger. Sidon compta au premier rang parmi les oppresseurs d'Israël[1].

Cependant le lien qui rattachait entre elles les douze tribus devenait de plus en plus lâche à mesure que se perdait le souvenir de Moïse et de Josué. En théorie, l'arche d'alliance, établie à Shilo, en Éphraïm, restait toujours le sanctuaire commun de la nation ; en fait, les unions répétées avec les races indigènes ne tardèrent pas à diminuer encore le sentiment religieux déjà fort amoindri. « Ils prirent pour femmes les filles des Hittites, des Amorrhéens, des Phérésiens, des Hivites et des Jébusites, et ils donnèrent leurs filles à leurs fils, et servirent leurs dieux. Les enfants d'Israël firent donc ce qui déplaît à Jahveh : ils oublièrent Jahveh, leur Dieu, et servirent les Baalim et les bocages[2]. » L'unité religieuse rompue, l'unité politique tomba d'elle-même. Éphraïm continua de remplir le rôle le plus important, mais sans réussir à se placer d'une manière incontestée à la tête du peuple. Les guerres de tribu à tribu éclatèrent ; les races les plus fortes laissèrent les Cananéens opprimer les races les plus faibles, et se montrèrent elles-mêmes impuissantes à défendre leur indépendance. Israël, malgré ses quarante mille hommes en état de porter les armes, devint la proie des peuples voisins. Les Amorrhéens, les Ammonites, les Moabites, les Philistins, dominèrent tour à tour sur les diverses fractions du peuple et lui firent payer en détail les maux que Josué leur avait infligés au temps de l'invasion. « Partout où les enfants d'Israël allaient, la main de Jahveh était contre eux en mal, comme Jahveh le leur avait juré ; et

1. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 2ter Theil, p. 302-315. — 2. *Juges*, III, 5-7.

THE ASTOR LIBRARY NY


THE ASTOR LIBRARY
NY

ils furent dans de grandes angoisses. Alors Jahveh leur suscitait des Juges, qui les délivraient de la main de ceux qui les pillaient. Mais ils ne voulaient pas même écouter leurs Juges; ils paillardaient après d'autres dieux et se prosternaient; ils se détournaient aussitôt du chemin par lequel leurs pères avaient marché, obéissant aux commandements de Jahveh; mais eux ne faisaient pas ainsi. Or, quand Jahveh leur suscitait des Juges, Jahveh était aussi avec le juge, et il les délivrait de la main de leurs ennemis pendant tout le temps du juge, car Jahveh se repentait pour les sanglots qu'ils jetaient à cause de ceux qui les opprimaient et les accablaient. Puis il arrivait qu'avec la mort du juge, ils se corrompaient de nouveau plus que leurs pères, allant après d'autres dieux pour les servir et se prosterner devant eux : ils ne diminuaient en rien leur mauvaise conduite ni leur entêtement[1]. »

L'autorité des Juges s'étendait rarement sur toute la nation : le plus souvent son action était locale. Une tribu ou un groupe de tribus perdait patience sous l'oppression et chassait l'étranger : l'homme qui s'était mis à la tête de la révolte heureuse exerçait, quelques années ou sa vie durant, l'autorité suprême. La plupart des Juges sont loin de répondre à l'idée que s'en firent plus tard les écrivains théocratiques de la Judée. Ce sont rarement des héros de douceur et de piété : Gédéon s'appelle aussi Jéroubaal (celui qui craint Baal), et dresse une idole dans sa ville; Abimélek est un tyran de la pire espèce, et Jephtah débute par se faire voleur de grand chemin. « La vie de quelques-uns est racontée tout au long. Nous n'avons sur les autres que des détails insignifiants. Celui sur lequel nous possédons les récits les plus étendus, le fort Samson, doit être considéré, il est vrai, comme un personnage historique; mais la description de ses exploits et de ses souffrances a un caractère tout légendaire et montre un tel mélange de raillerie amère et de profondeur tragique qu'on ne rencontre rien de semblable dans l'Ancien

1. *Juges*, II, 15-19.

Testament[1]. » La chronologie résultant des récits juxtaposés est artificielle et presque sans valeur pour l'histoire; elle ne tendrait à rien moins qu'à placer un intervalle de cinq siècles entre la sortie d'Égypte et l'avénement de la royauté juive. Les données de la chronologie égyptienne nous ont forcé de diminuer considérablement ce chiffre.

Huit années durant, Kousan-Rishataïm, roi de la Syrie du Nord, opprima le pays entier; après quoi Othniel, neveu de Kaleb, délivra ses compatriotes, et fut le premier juge, le premier du moins dont on ait mention. Bientôt après, Éhoud le Benjaminite et Samgar fils d'Anath affranchirent les tribus méridionales de la domination des Moabites et des Philistins, sans réussir à remettre l'ordre en Israël[2]. Au nord, vers les sources du Jourdain, les Cananéens contraignirent les tribus de la Galilée à payer tribut à Jabin, roi d'Hazor. Or, « en ce temps-là, Déborah, prophétesse, femme de Lappidoth, jugeait Israël. Et Déborah se tenait sous un palmier, entre Rama et Béthel, en la montagne d'Éphraïm, et les enfants d'Israël montaient vers elle pour être jugés. » Elle appela aux armes Barak, le Naphtalite, fils d'Abinoam, et convoqua les douze tribus contre les Cananéens. Juda et Siméon, Dan et Asher, une partie des gens de Ruben et tous ceux de Gilead, ne répondirent pas à son appel; Zébulon et Naphtali attaquèrent Sisera, général de Jabin, auprès du mont Thabor et le battirent. Barak poursuivit les chariots jusqu'à Aroseth des nations, et toute l'armée de Sisera fut passée au fil de l'épée; il n'en demeura pas un seul. Et Sisera s'enfuit à pied dans la tente de Jael, femme d'Héber, Kénite, qui le tua pendant son sommeil en lui enfonçant un clou dans la tempe. La guerre, si bien commencée, continua avec le secours d'Éphraïm, d'Issashar et de Benjamin : « la puissance des enfants d'Israël s'avança et se renforça de plus en plus contre Jabin, roi de Canaan, jusqu'à ce qu'ils l'eurent exterminé. » La victoire inspira à Déborah un cantique

1. Th. Nœldeke, *Histoire littéraire de l'ancien Testament*, trad Soury et H. Derenbourg, p. 62. — 2. *Juges*, III.

d'actions de grâces qu'on peut ranger parmi les plus beaux de la littérature hébraïque. « Bénissez Jahveh de ce qu'il a fait de telles vengeances en Israël, et de ce que le peuple a été porté de bonne volonté. — Vous, rois, écoutez; vous, princes, prêtez l'oreille; moi, je chanterai à Jahveh, je psalmodierai à Jahveh, le Dieu d'Israël. — .... Aux jours de Samgar, fils d'Anath, aux jours de Jael, les grands chemins n'étaient plus battus, et ceux qui allaient par les chemins allaient par des routes détournées. — Les villes non murées n'étaient plus habitées en Israël; elles n'étaient point habitées, jusqu'à ce que je me sois levée, moi Déborah, jusqu'à ce que je me sois levée pour être mère en Israël. — Éveille-toi, éveille-toi, Déborah; éveille-toi, éveille-toi. Lève-toi, Barak, et emmène en captivité ceux que tu as faits captifs, fils d'Abinoam. — .... Bénie sois-tu par-dessus toutes les femmes, Jael, femme d'Héber, Kénite : bénie sois-tu par-dessus toutes les femmes qui se tiennent dans les tentes! — Il a demandé de l'eau, elle lui a donné du lait; elle lui a présenté de la crème dans la coupe des magnifiques. — Elle a étendu sa main gauche vers le clou et sa main droite vers le marteau des ouvriers; elle a frappé Sisera et lui a fendu la tête; elle a transpercé et traversé ses tempes. — Il s'est affaissé entre les pieds de Jael; il est tombé, il s'est affaissé entre les pieds de Jael; il s'est affaissé, il est tombé, et au lieu où il s'est affaissé, il gît tout défiguré. — Cependant la mère de Sisera regardait par la fenêtre et s'écriait en regardant à travers les treillis : « Pourquoi son char tarde-t-il tant « à venir? Pourquoi ses chariots vont-ils si lentement? » — Et les plus sages de ses dames lui ont répondu, et elle aussi se répondait à soi-même : « N'ont-ils pas à trouver « et à partager le butin, une, deux jeunes filles par tête, « le butin des étoffes bariolées et peintes qui est pour « Sisera? » — Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, ô Jahveh; et que ceux qui t'aiment soient comme le soleil quand il sort en sa force[1]. »

1. *Juges*, IV-V.

La victoire de Barak avait délivré les peuples du Nord; ceux du Sud, qui n'avaient pris aucune part à la lutte, eurent bientôt affaire aux petits princes du désert d'Arabie. « Quand Israël avait semé, Madian montait avec Amalek et les Orientaux, et ils montaient contre lui; — et faisant un camp contre eux, ils ravageaient les fruits du pays jusqu'à Gaza, et ne laissaient rien de reste en Israël, ni vivres, ni menu bétail, ni bœufs, ni ânes. — Car eux et leurs troupeaux montaient, et ils venaient, avec leurs tentes, en aussi grand nombre que les sauterelles, tellement qu'eux et leurs chameaux étaient sans nombre, et ils venaient au pays pour le ravager. » Un homme de la tribu de Manassé, Jéroubaal, qui est aussi Gédéon, sauva Israël. A la tête de quelques hommes résolus, il surprit les Madianites pendant la nuit et les mit en pleine déroute : les fugitifs furent achevés, au passage du Jourdain, par les gens d'Éphraïm. Le succès fut si grand qu'on proposa au vainqueur de lui donner le titre de roi pour lui et pour ses enfants; il répondit : « Moi, je ne dominerai point sur vous, ni mon fils ne dominera sur vous; Jahveh dominera sur vous. » Gédéon se faisait de son Dieu une idée assez étrange, s'il est vrai que pour mieux l'honorer il ait fondu, avec l'or du butin, une idole qu'il établit à Ophra, dans sa maison; aussi l'auteur du livre des *Juges* a-t-il soin d'ajouter que cette idole « devint un piége pour Gédéon et pour sa maison ». L'un des soixante-dix fils du héros, Abimelek, fit égorger tous ses frères à Sichem, et se proclama roi; il périt au bout de trois ans dans une révolte. L'anarchie qu'il avait essayé de combattre recommença plus forte que jamais[1] et livra Israël sans défense aux entreprises des Philistins.

Il y a longtemps déjà qu'on a reconnu l'origine étrangère des Philistins. « Une hypothèse très-vraisemblable, adoptée par les meilleurs exégètes et ethnographes, les fait venir de Crète[2]. Le nom seul de *Plischti* (Ἀλλόφυλοι) indique

1, *Juges*, III-IX. — 2. Hitzig. *Urgeschichte und Mythologie der Philistæer*, p. 14 sqq.; Gesenius, *Thesaurus*, aux mots *Caphtor*, *Crethi*,

une origine étrangère ou de longues migrations, et rappelle celui des *Pélasges*. Plusieurs fois ils sont appelés dans les écrivains hébreux *Crethi*[1], mot où l'on ne peut se refuser à reconnaître le nom de *Crétois*. Ailleurs[2], ce mot paraît s'échanger contre celui de *Cari* (Cariens?), pour désigner la garde du corps des rois de Juda : on sait que les Cariens étaient alliés aux Crétois, et jouaient[3] comme eux dans l'antiquité le rôle de mercenaires. Les traditions hébraïques sont du moins unanimes pour faire venir les Philistins de l'île de Caphtor[4], mot vague qui, comme les noms de *Kittim*, de *Tharsis* et d'*Ophir*, n'offrait aux Hébreux d'autre idée que celle d'un pays maritime et lointain. Le mot *Caphthor*, il est vrai, correspond assez bien à celui de *Kupros*. Mais quand on voit les Hébreux désigner en général toutes les îles et les côtes de la Méditerranée par *Kittim* (nom propre de la ville de *Kittium*, dans l'île de Chypre) et *Tharsis* (la colonie phénicienne de *Tartesse* en Espagne), on admet facilement qu'ils aient pu appliquer le nom de l'île de Chypre à bien d'autres îles, et en particulier à la Crète. Étienne de Byzance[5] nous présente la ville de Gaza comme une colonie crétoise[6]. » Les monuments égyptiens confirment cette hypothèse et nous donnent la date de la migration philistine. Les Philistins faisaient partie des tribus qui envahirent l'Égypte au temps de Ramsès III. Battus par ce prince, ils préférèrent entrer à son service plutôt que de retourner dans leur patrie loin-

etc.; Ewald, *Geschichte des Volks Israel*, I, p. 325 sqq., 2e édit.; Bertheau, *Zur Geschichte der Israeliten*, p. 188 sqq.; Movers, *Die Phœnizier*, I, p. 3-4, 10, 27-29, 33 sqq., 663 ; Tuch, *Commentar über die Genesis*, p. 243; Lengerke, *Kenaan*, I, p. 193 sqq.; Knobel, *Die Vœlkertafel die Genesis*, p. 215 sqq; Munk, *Palestine*, p. 82 sqq. — 1. I *Sam.*, xxx, 14; *Sophon.*, II, 5; *Ézéch.*, xxv, 16. — 2. II *Sam.*, xx, 23; II, *Rois*, xi, 4, 19. — 3. Ewald, *Geschichte*, I, 285; Winer, *Bibl. Realw.*, art. *Krethi und Plethi*; Bertheau, *Zur Geschichte*, p. 307, 312 sqq. — 4. Le chapitre x, 14, de la Genèse semble les faire venir d'Égypte ou du pays des *Casluhim*, mais il est probable qu'il y a en cet endroit une transposition et qu'il faut placer les mots.... *et les Caphtorim* après *Casluhim*. — 5. Aux mots Γάζα et Μινῴα. — 6. E. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, 4e édit., t. I, p. 53-55.

taine et obtinrent de lui la permission de s'établir sur la côte méridionale de la Syrie[1].

Le territoire qui leur fut concédé à l'angle de la Syrie et du désert s'étendait du torrent d'Égypte aux environs de Joppé. On y trouvait jusqu'à cinq villes considérables, Gaza, Ascalon, Ashdod, Ekron et Gath, qui toutes commandaient les débouchés de la Palestine et les abords de l'isthme. Aussi les Pharaons avaient-ils cherché dès longtemps à s'assurer la possession du pays. Thotmès III, Séti Ier, Ramsès II avaient entretenu des garnisons sémitiques à Gaza[2]. Ramsès III introduisit une tribu étrangère sur la fidélité de laquelle il pensait pouvoir compter. Les Philistins trouvèrent la campagne et les bourgs ouverts dont elle était semée occupés par les Avvim, qui n'offrirent aucune résistance. Ils prirent possession des cinq villes et s'unirent par des alliances répétées à la population primitive, dont ils adoptèrent la langue et la religion : Marna de Gaza et les dieux-poissons d'Ascalon, Dagon et Derkéto, devinrent leurs dieux. La race qui résulta de ce mélange se divisa naturellement en deux classes : une classe populaire, formée surtout des familles authochtones, et une aristocratie militaire, descendue des colons de Ramsès III. A leur entrée dans la Palestine, les Israélites, intéressés à ne pas attirer sur eux la colère des Égyptiens, n'eurent garde d'attaquer les Philistins, vassaux directs des Pharaons. Ils l'eussent fait, qu'ils n'auraient pas réussi : Gaza, Ashdod, Ascalon, Ekron et Gath, attribuées pour le principe à Juda, ne furent jamais soumises. Les Enakim, chassés des environs d'Hébron, et les Amorrhéens, dépossédés de leurs montagnes, trouvèrent un asile assuré sous les murs d'Ekron, d'Ashdod et de Gath. L'arrivée de

1. M. Chabas conteste cette opinion; *Études sur l'antiquité historique*, 1re édition, p. 292-296 ; *Recherches sur l'histoire de la dix-neuvième dynastie*, p. 99-101; cf. à ce sujet Maspero dans la *Revue critique*, 1873, t. II, p. 84-85 et Fr. Lenormant, *Histoire ancienne*, t. I, p. 207-208. — 2. Voir au *Papyrus Anastasi III*, verso, pl. V-VI, la liste des chefs sémites en garnison à Gaza, sous Ménephtah Ier, un demi-siècle à peu près avant l'arrivée des Philistins. Cf. Chabas, *Recherches sur l'histoire de la XIXe dynastie*, p. 95-99.

ces fugitifs accrut le nombre des Philistins et ne contribua pas peu à l'affermissement de leur puissance. Les cinq « villes sœurs » devinrent bientôt les capitales de cinq principautés unies par un lien de fédération très-étroit. Gaza exerçait d'ordinaire une sorte d'hégémonie justifiée par l'importance militaire et commerciale de sa position : venaient ensuite par rang d'influence Ashdod, Ascalon, Gath et Ekron. Chacune d'elles était gouvernée par un chef militaire ou *Seren;* à Gath, dont la population était mêlée plus fortement qu'ailleurs d'éléments cananéens, le Seren était héréditaire et portait le titre de roi (*melek*). Les cinq Sarnim se réunissaient en conseil pour délibérer des affaires et pour offrir les sacrifices au nom de la confédération : ils faisaient la guerre en commun, chacun à la tête du contigent de la cité dont il était chef. Leur principale force consistait en chars montés par la noblesse et en archers dont l'adresse était proverbiale en Israël[1].

Quand les rois-prêtres durent renoncer même à la domination nominale que les Égyptiens exerçaient encore sur la Syrie, les Philistins avaient déjà fait l'essai de leur puissance sur les nations voisines. Leur première tentative contre Israël, repoussée par Samgar, paraît avoir été insignifiante : ils préféraient encore le métier de pirates à la guerre de terre. Leurs vaisseaux, partis d'Ascalon ou de Maïoumas, le port de Gaza, écumaient les mers et couraient sus aux Phéniciens. Leur audace s'accrut tellement, qu'une de leurs flottes, commandée par le chef d'Ascalon, attaqua Sidon, battit l'escadre sidonienne et prit la ville[2]. Cet échec porta un coup mortel à la domination des Sidoniens. L'aristocratie se réfugia à Tyr, où elle pensait trouver un asile sûr contre les entreprises des pirates : Sidon perdit son rang de capitale et disparut de la scène pendant plusieurs siècles. Sa chute fut pour les Israélites des petites tribus du Nord un événement heureux : elle les délivra des Phéniciens et leur assura la paix pendant un

1. Sur les Philistins consulter l'excellente monographie de Starke, *Gaza und die Philistæische Küste*, Iéna, 1852. — 2. Justin, l. XVIII, ch. II. Cfr. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 1er Theil, p. 315-317.

demi-siècle. « Tolah, fils de Pouah, fils de Dodo, homme d'Issashar, fut suscité pour délivrer Israël; et il habitait à Samir dans la montagne d'Éphraïm. — Il jugea Israël pendant vingt-trois ans; puis il mourut et fut enseveli à Samir. Après lui fut suscité Jaïr, Galaadite, qui jugea Israël vingt-deux ans; — et il eut trente fils, qui montaient sur trente ânons, et qui avaient trente villes, qu'on appelle les villes de Jaïr jusques à ce jour, lesquelles sont au pays de Gilead[1].»

Au sud, les Philistins ne tardèrent pas à devenir menaçants. Tandis que les Ammonites et les Amorrhéens envahissaient la Pérée, ils attaquaient Dan, Siméon et Juda. Jephtah de Gilead, qui avait commencé par exercer le métier de brigand au pays de Tob, battit successivement les Amorrhéens et les Ammonites. On dit que pour obtenir la victoire il promit à l'Éternel de lui offrir en holocauste tout ce qui sortirait de sa maison au-devant de lui quand il reviendrait en paix du pays des enfants d'Ammon. « Comme il venait à Mitspah en sa maison, voici, sa fille qui était seule et unique, sans qu'il eût d'autre fils ou fille, sortit audevant de lui avec tambours et flûtes. — Et il arriva qu'aussitôt qu'il l'eut aperçue, il déchira ses vêtements et dit : Ah ! ma fille, tu m'as entièrement abaissé, et tu es du nombre de ceux qui me troublent; car j'ai ouvert ma bouche à Jahveh, et je ne m'en pourrai point rétracter. — Et elle répondit : Mon père, as-tu ouvert ta bouche à Jahveh, fais-moi selon ce qui est sorti de ta bouche; puisque Jahveh t'a vengé de tes ennemis, les enfants d'Ammon. — Toutefois elle dit à son père : Que ceci me soit accordé : Laisse-moi pour deux mois, afin que je m'en aille et que je descende par les montagnes, et que je pleure ma virginité, moi et mes compagnes. — Et il dit : Va. Et il la laissa aller pour deux mois. Elle s'en alla donc avec ses compagnes et pleura sa virginité dans les montagnes. — Et au bout de deux mois elle retourna vers son père, et il lui fit selon le vœu qu'il avait voué. Et ce fut une coutume en Israël, —

1. *Juges*, x, 1-4.

que, d'année en année, les filles d'Israël allaient pour lamenter la fille de Jephtah, de Giléad, quatre jours dans l'année[1]. » Les victoires de Jephtah remportées sur les Ammonites n'avaient affranchi que les tribus du centre et de la Pérée : celles du Sud restaient toujours en butte aux aggressions des Philistins. La résistance du peuple des campagnes, personnifiée dans Samson le Danite, avait beau multiplier les miracles : Israël s'affaiblissait chaque jour, sans qu'il fût aisé de prévoir le moment où s'arrêterait son déclin.

CHAPITRE VIII.

L'EMPIRE JUIF.

Débuts de la royauté juive; Samuel, Saül et David. — Salomon; le schisme des dix tribus.— Israël et Juda jusqu'à l'avénement d'Omri; la vingt et unième dynastie égyptienne : — Sheshonq Ier; commencements du royaume de Damas.

Débuts de la royauté juive ; Samuel, Saül et David.

Après avoir soumis Juda et Siméon, les Philistins se portèrent contre les races du centre, Éphraïm, Benjamin et Manassé. Le peuple crut trouver un remède à ses maux dans la réunion du pouvoir civil et de la puissance sacerdotale : il choisit le grand prêtre Éli pour juge et chef d'armée. Tant que dura sa jeunesse, Éli ne faillit pas à l'espoir d'Israël ; mais, devenu aveugle sur ses vieux jours, les violences et les débauches de ses fils éloignèrent de sa maison l'amour du peuple. Les Philistins envahirent la plaine de Jezréel, vinrent camper en Aphek, et tuèrent quatre mille hommes aux Israëlites dans un premier combat. Alors les anciens d'Israël dirent : « Pourquoi Jahveh nous

1. *Juges*, XII.

a-t-il battus aujourd'hui devant les Philistins? Faisons-nous amener de Shilo l'Arche d'alliance de Jahveh, et qu'elle vienne au milieu de nous et nous délivre de la main des ennemis. » — « Et, comme l'Arche d'alliance entrait au camp, tout Israël se mit à jeter de si grands cris de joie, que la terre en retentissait. » Quand les Philistins apprirent la nouvelle, ils eurent peur et dirent : « Malheur à nous ! car ceci n'est pas arrivé aux jours passés.— Malheur à nous! qui nous délivrera de la main de ces dieux-là si glorieux?... — Philistins, renforcez-vous et soyez hommes, de peur que vous ne soyez asservis aux Hébreux, comme ils vous ont été asservis ; soyez donc hommes et combattez. » Mille trois hommes d'Israël restèrent sur le champ de bataille et l'Arche fut prise. « Or, un homme de Benjamin s'enfuit de la bataille et arriva à Shilo ce même jour-là, ayant ses vêtements déchirés, et de la terre sur sa tête.— Et comme il arrivait, voici, Éli était assis sur un siége à côté du chemin, attentif; car son cœur tremblait à cause de l'Arche de Dieu. Cet homme donc vint portant les nouvelles dans la ville et toute la ville se mit à crier. — Éli, entendant le bruit de ce cri, dit : « Que veut dire ce grand tumulte? » Et cet homme se hâtant, vint à Éli et lui raconta tout. — Or Éli était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans ; et ses yeux étaient tout ternis, et il ne pouvait voir. — Cet homme donc dit à Éli : « Je suis celui qui vient de la bataille, car je « me suis échappé aujourd'hui de la bataille. » Éli lui dit : « Qu'y est-il arrivé, mon fils? — Et celui qui portait les nouvelles répondit, et dit : « Israël a fui devant les Philis-« tins et même il y a eu une grande défaite du peuple ; et « tes deux fils, Ophni et Phinéas, sont morts, et l'arche de « Dieu a été prise. » — Et aussitôt qu'il eut fait mention de l'Arche de Dieu, Éli tomba à la renverse de dessus son siége à côté de la porte et se rompit la nuque du cou et mourut : car il était vieux et pesant[1]. »

Un prophète sauva Israël. De tout temps on avait vu paraître, au milieu de la foule, des voyants (*Roë*, *Hozé*), des

1. I *Samuel*, IV, 1-18.

prophètes (*nâbî*), auxquels une subite illumination révélait les secrets du passé, du présent et de l'avenir. Le nâbî était l'interprète de Dieu, la bouche de Dieu dont il se sert pour parler aux hommes, « et c'est pourquoi il emploie souvent la première personne quand Dieu parle. La personnalité humaine disparaît parfois chez lui complétement, mais c'est pour reparaître bientôt avec éclat : car cette forme de langage n'est qu'une expression de la plus haute inspiration, ou de l'intime conviction que la volonté ou la pensée de l'homme ne font qu'un avec la volonté ou la pensée de Dieu. Celui-là seul est un prophète qui est animé par des pensées et des sentiments moraux et religieux, et qui les met au service de la religion d'Israël. Il n'a que l'apparence en commun avec le devin, l'extatique et le convulsionnaire [1]. » Samuel, fils d'Elkanah, né après de longues années de stérilité, avait été voué au culte de Jahveh par sa mère Hannah. Il fut dès l'enfance envoyé à Shilo : vêtu « d'un éphod de lin » et d'un petit manteau que sa mère lui apportait chaque année, quand elle venait avec son mari offrir le sacrifice solennel, il servit l'Éternel en présence d'Éli, jusqu'au jour où l'inspiration divine le saisit. Dès lors « Jahveh fut avec lui et ne laissa point tomber à terre une seule de ses paroles. — Tout Israël, depuis Dan jusques à Bershéba, connut que c'était chose assurée que Samuel serait prophète de Jahveh [2]. »

Vingt années après le désastre d'Aphek, Samuel crut le moment venu de secouer le joug Philistin. Il exhorta le peuple à renoncer au culte des Baalim et le convoqua à Mitspah pour faire pénitence de ses péchés. Les Philistins, inquiets de ce rassemblement qui ne présageait rien de bon à leur autorité, « montèrent contre Israël ; ce que les enfants d'Israël ayant appris, ils eurent peur des Philistins. — Alors Samuel prit un agneau de lait et l'offrit tout entier à Jahveh en holocauste ; et Samuel cria à Jahveh pour Israël et Jahveh l'exauça. » Les Philistins, mis en

1. Th. Nœldeke, *Histoire littéraire de l'ancien Testament*, p. 293-284. — 2. I *Samuel.*, I-III.

déroute par les grondements du tonnerre, eurent peine à rentrer sur leur territoire. « Alors Samuel prit une pierre et la mit entre Mitspah et le rocher ; et il appela le nom de ce lieu la Ebenezer, et dit : « L'Éternel nous a secourus « jusques en ce lieu-ci ». Il se hâta de profiter de la victoire, frappa les Tyriens, les Amorrhéens, reprit les villes perdues[1]. Il ne put empêcher toutefois les ennemis d'élever une citadelle à Mikhmas, de tenir garnison à Gibéa et de désarmer les habitants des tribus méridionales. Dans tout le pays d'Israël il ne se trouva plus aucun forgeron, car les Philistins avaient dit : « Il faut empêcher que les Hébreux ne fassent des épées ou des hallebardes. — C'est pourquoi tout Israël descendit vers les Philistins, chacun pour aiguiser son soc, son coutre, sa cognée et son hoyau, lorsque leurs hoyaux, leurs coutres et leurs fourches à trois dents et leurs cognées avaient la pointe gâtée, même pour raccommoder un aiguillon[2]. » Samuel se consola de son impuissance en restaurant du mieux qu'il put le culte de Jahveh. Il fixa sa résidence à Rama, sa ville natale, où il avait bâti un autel à l'Éternel : chaque année, il quittait sa résidence, et s'en allait en tournée à Béthel, à Guilgal, à Mitspah, où il tenait des assemblées populaires et « jugeait Israël[3] ».

Devenu vieux, « il établit ses fils pour juger sur Israël. — Son fils premier-né avait nom Joël, et le second avait nom Abijah; et ils jugeaient à Bershéba. » Il en fut d'eux ce qui avait été des fils d'Éli ; « ils se détournèrent après le gain déshonnête et ils s'éloignèrent de la justice. » Israël, las de leur domination, las aussi de ses divisions et de l'impuissance à laquelle elles le condamnaient, résolut de faire comme les nations voisines et de se choisir un roi. Samuel essaya de les dissuader de ce projet par la peinture des maux que cette décision attirerait sur eux. « Le roi prendra vos fils et les mettra sur ses chars et parmi ses gens de cheval, et ils courront devant son char. — Il les prendra aussi pour les établir gouverneurs sur milliers

1. I *Samuel*, VII. — 2. I *Samuel*, XIII, 19-21. — 3. I *Samuel*, VII, 16.

et gouverneurs sur cinquantaines, pour faire son labourage, pour faire sa moisson et ses instruments de guerre et tout l'attirail de ses chariots. — Il prendra aussi vos filles pour en faire des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères. — Il prendra aussi vos champs, vos vignes et les terres où sont vos bons oliviers et il les donnera à ses serviteurs.— Il prendra vos serviteurs et vos servantes, et l'élite de vos jeunes gens et vos ânes et les emploiera à ses ouvrages. — Il dîmera vos troupeaux et vous serez ses esclaves. — En ce jour-là vous crierez à cause de votre roi que vous vous serez choisi ; mais Jahveh ne vous exaucera pas en ce jour-là. » Le peuple ne voulut rien écouter : « Il y aura un roi sur nous. — Nous serons alors comme toutes les nations, et notre roi nous jugera. Il sortira devant nous et conduira nos guerres[1]. » Du moment qu'il fallait leur donner un roi, Samuel se promit de leur en donner un qui fût à sa discrétion.

Nahash l'Ammonite était venu mettre le siége devant Jabès de Giléad et la serrait de près. Ce fut en vain que les habitants essayèrent d'obtenir une paix honorable ; il refusa leur s offres. « Je traiterai avec vous à condition de vous crever à tous l'œil droit et de jeter ainsi l'opprobre sur Israël.» Ils envoyèrent des messagers dans les douze tribus pour implorer secours, et partout où les messagers passaient, tout le monde se mettait à gémir. Saül, fils de Kis, s'indigna de la lâcheté et des larmes inutiles de ses compatriotes : il prit une paire de bœufs qu'il ramenait des champs, les coupa en morceaux et envoya les quartiers dans Israël, avec menace de traiter ainsi les bœufs de ceux qui ne suivraient point Saül et Samuel. Saül était fort, bien fait, plus grand d'une tête que le reste du peuple : on s'assemble à sa voix, et Jabès fut délivrée. Samuel crut avoir trouvé l'homme qu'il lui fallait et proclama Saül roi dans Guilgal.

L'accord ne dura pas longtemps entre le prophète et sa créature. Samuel comptait bien être le maître réel sous le

1. I *Samuel*, VIII.

nom de Saül, et Saül, de son côté, ne tarda pas à se lasser de la tutelle dans laquelle Samuel entendait le maintenir. Pour avoir sous la main une force toujours prête, il avait organisé une petite armée permanente de trois mille hommes, dont deux mille restaient avec lui et mille étaient sous les ordres de son fils Jonathan. Jonathan en profita pour enlever aux Philistins la forteresse de Gibea qu'ils possédaient depuis longtemps déjà : aussitôt Saül convoqua le peuple à Guilgal et pria Samuel d'offrir au Seigneur le sacrifice expiatoire. « Il attendit sept jours, mais Samuel ne vint pas à Guilgal et le peuple s'écarta de Saül. — Et Saül dit : Amenez-moi un holocauste et des sacrifices de prospérités. Et il offrit l'holocauste. » A peine avait-il fini, que Samuel arriva et, jaloux de ce qu'il considérait comme une usurpation, accabla le roi de reproches. « Jahveh aurait affermi ton règne pour Israël à toujours. — Mais maintenant ton règne ne sera pas affermi. Jahveh s'est cherché un homme selon son cœur et lui a commandé d'être le conducteur de son peuple, parce que tu n'as point gardé le commandement de Jahveh. » Saül, réduit à six cents hommes, n'en battit pas moins les Philistins près de Mikhmas, et les poursuivit jusqu'à Beth-Aven. Cette victoire affermit son autorité et rendit courage aux Israélites : les Moabites, les Ammonites, les Édomites, les rois syriens de Tsobah furent vaincus tour à tour. Amalek fut frappé le dernier et les circonstances qui accompagnèrent sa défaite augmentèrent encore la haine de Samuel pour le roi.

Samuel avait ordonné aux Israélites de détruire Amalek. «Fais mourir tant les hommes que les femmes, les adultes comme les enfants à la mamelle, le gros et le menu bétail, les chameaux et les ânes.» Saül vainqueur épargna le roi Agag et réserva le meilleur du butin. Samuel, indigné de cette désobéissance, maudit Saül encore une fois. « N'est-il pas vrai qu'au temps où tu étais petit à tes propres yeux, tu as été fait chef des tribus d'Israël, et Jahveh t'a oint pour roi sur Israël? — Or Jahveh t'avait envoyé pour cette expédition et t'avait dit : Va et détruis ces pé-

cheurs, les Amalekites, et fais-leur la guerre jusqu'à ce qu'ils soient consumés. — Pourquoi n'as-tu pas obéi à la voix de Jahveh ? » Saül essaya en vain de s'excuser; Samuel lui répondit : « Je ne retournerai pas avec toi, parce que tu as rejeté la parole de Jahveh et que Jahveh t'a rejeté afin que tu ne sois plus roi sur Israël. » — Et comme Samuel se tournait pour s'en aller, Saül lui prit le pan de son manteau, qui se déchira. — Alors Samuel lui dit : « Jahveh a aujourd'hui déchiré le royaume d'Israël de dessus toi et l'a donné à ton prochain qui est meilleur que toi. » — Et Saül répondit : J'ai péché, mais honore-moi maintenant, je te prie, en la présence des anciens de mon peuple et en la présence d'Israël et retourne-t'en avec moi et je me prosternerai devant Jahveh ton Dieu. » Samuel y consentit, et donna l'ordre qu'on lui amenât Agag. Quand celui-ci parut, Samuel s'écria : « Comme ton épée a privé les femmes de leurs enfants, ainsi ta mère sera privée d'enfants entre les femmes. » Et il mit Agag en pièces devant Jahveh à Guilgal, et s'en retourna à Rama. Saül ne le revit plus de ce jour

Aussi bien le vieux prophète ne songeait à rien moins que susciter roi contre roi dans Israël. Il se rendit à Bethléhem, sous prétexte d'y célébrer un sacrifice, et sacra mystérieusement comme héritier du trône David, le plus jeune des fils du riche Isaï (Jessé). Appelé à la cour pour distraire le roi de la mélancolie dans laquelle il était tombé, David devint bientôt le favori de Saül et l'ami de cœur de Jonathan. Ses exploits et son courage dans une guerre contre les Philistins le désignèrent à l'attention du peuple. « Comme il revenait, des femmes sortirent de toutes les villes d'Israël en chantant et en dansant au-devant du roi Saül, avec des tambours et des cymbales. — Et les femmes qui jouaient des instruments se répétaient l'une à l'autre : « Saül a frappé ses mille, et David ses dix mille. » La jalousie de Saül s'éveilla : dans un accès de fureur, il essaya de percer David de sa lance. Revenu à lui-même, il éloigna le jeune homme, le fit capitaine et bientôt, en récompense de ses services, lui donna la main

de sa seconde fille Mikhal. Sauvé à plusieurs reprises par sa femme, par son beau-frère Jonathan et par le grand prêtre Akhimelek, David finit par quitter le pays et par se retirer chez Akhis, roi de Gath, et de là au pays de Moab. Il mena désormais l'existence aventureuse d'un condottiere, un jour allié aux Philistins, le lendemain leur ennemi, poursuivi avec acharnement par Saül et ne vivant que de la charité d'une femme ou de ce qu'il prenait dans les champs. La fortune semblait l'accabler de toutes les manières : Samuel mourut à Rama ; Saül fit tuer son ami le grand prêtre Akhimelek et lui enleva sa femme Mikhal pour la marier à un autre homme. De guerre lasse, il se réfugia chez les Philistins : Akhis le reçut avec bienveillance et lui donna pour résidence la ville de Tsiklag.

Il y était depuis un an et demi quand la guerre éclata. Saül rassembla son armée au nord d'Éphraïm sur les monts de Gilboa; mais son cœur se troubla pour la première fois et son âme fut remplie de sombres pressentiments. La légende raconte que dans un moment de découragement il se rendit chez une magicienne d'Endor et la pria d'évoquer l'ombre de Samuel. Samuel apparut, la figure enveloppée de son manteau et renouvela les malédictions qu'il avait lancées contre Saül. « Jahveh a déchiré le royaume entre tes mains et l'a donné à ton serviteur David, parce que tu n'as pas obéi à la voix de Jahveh et que tu n'as pas exécuté l'ardeur de sa colère contre Amalek; à cause de cela, Jahveh t'a fait ceci aujourd'hui. Et même Jahveh livrera Israël avec toi entre les mains des Philistins, et vous serez demain avec moi, toi et tes fils, Jahveh livra aussi le camp d'Israël entre les mains des Philistins[1]. » Le lendemain, en effet, les Israélites furent battus à Gilboa : Jonathan et deux de ses frères périrent dans le combat : Saül, désespéré, se perça de son épée. Les ennemis lui coupèrent la tête, et pendirent le cadavre de Saül à la muraille de Bethshean, où les habitants de

1. I *Samuel*, XXVIII, 8-19.

Jabès de Giléad vinrent l'enlever. A la nouvelle de ce désastre David éclata en sanglots : « O Israël, ceux qui ont été tués sont sur tes hauts lieux ! tes hommes forts sont tombés ! — Ne l'allez point dire dans Gath et n'en portez la nouvelle sur les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en tressaillent de joie. — O monts de Gilboa, que la rosée et la pluie ne tombent point sur vous, ni sur les champs qui y sont haut élevés ; car c'est là qu'a été jeté le bouclier des héros et le bouclier de Saül, comme s'il n'eût pas été l'oint du Seigneur. — L'arc de Jonathan ne revenait jamais sans le sang des morts, et sans la graisse des forts ; et l'épée de Saül ne retournait jamais sans effet. — Saül et Jonathan, qui s'aimaient dans leur vie, n'ont pas été séparés dans leur mort. Ils étaient plus légers que les aigles, ils étaient plus forts que les lions. — Filles d'Israël, pleurez pour Saül, qui faisait que vous étiez vêtues d'écarlate, que vous viviez dans les délices et que vous portiez des ornements d'or sur vos vêtements. — Hélas ! les forts sont tombés, au milieu de la bataille ; il a été tué sur les hauts lieux ! — Jonathan, mon frère, je suis dans l'angoisse pour l'amour de toi : tu faisais tout mon plaisir, l'amour que j'avais pour toi était plus grand que celui qu'on a pour les femmes. — Hélas ! les forts sont tombés et les instruments de guerre ont péri [1] ! »

Contre toute attente, les Philistins ne poursuivirent pas leur succès : ils se retirèrent dans leurs villes et posèrent les armes. Aussi bien, il semblait qu'Israël n'eût plus besoin pour succomber des attaques du dehors, mais suffit à consommer sa propre ruine. Au lieu de s'unir devant l'ennemi, les douze tribus se séparèrent et la guerre civile éclata. Tandis que David se faisait proclamer à Hébron par Juda, Abner ralliait les débris de l'armée et donnait pour roi au reste de la nation Ishbaal (Ishboseth), fils de Saül : Makhanaïm, au pays de Giléad, devint le siége de la nouvelle royauté. Les hostilités durèrent plus de sept

1. II *Samuel*, I, 19-27.

ans avec chances diverses. Elles allaient peut-être se terminer au désavantage de David, lorsque Abner, insulté gravement par son maître, l'abandonna : Ishbaal fut bientôt après assassiné par deux de ses gens et David resta sans rival. Les représentants des tribus se rendirent à Hébron et le firent sacrer en présence des anciens. Les fêtes du couronnement durèrent trois jours : de partout, même des contrées lointaines, d'Asher, de Zébulon et de Naphtali, « on apportait du pain sur des ânes et sur des chameaux, sur des mulets et sur des bœufs, de la farine, des figues sèches, des raisins secs, du vin, de l'huile, et on amenait des bœufs et des brebis en abondance, car il y avait joie en Israël[1]. »

Hébron, située au centre de Juda, était la capitale naturelle de la tribu, mais non celle d'un royaume qui s'étendait sur tout Israël : David chercha une ville moins reculée vers le sud, et choisit la forteresse cananéenne de Jébus. Jébus s'élevait sur une éminence entourée à l'est, au sud et à l'ouest par le lit du Kédron et la gorge de Hinnom, bornée au nord par une légère dépression de terrain. Elle ne présentait pas une surface unie : elle était coupée en deux par un ravin profond qui courait du nord au sud et séparait les hauteurs de Sion des collines de Millo et de Moriah. Un assaut vigoureux, conduit par Joab, fit tomber la ville aux mains des Hébreux. En changeant de possesseur, elle changea de nom : elle devint Jérusalem. David se hâta de la mettre en état de défense : laissant Moriah au peuple, il établit sa résidence à Sion et fortifia Millo, sans toutefois enfermer ces trois points dans une enceinte continue[2]. Plus tard, quand le succès de ses premières guerres lui donna quelques instants de repos, il se fit construire, par des ouvriers tyriens, un palais en bois de cèdre et en pierre de taille[3] : pour le moment, il alla chercher l'arche à Kiriath-Jearim, où elle était restée depuis la mort d'Éli et la plaça auprès de lui sur la colline de Sion[4].

1. II *Chroniques*, XII, 40. — 2. II *Sam.*, V, 5-9 ; I *Chr.*, XI, 4-8. — 3. II *Sam.*, V, 11 ; I *Chron.*, XIV, 1. — 4. II *Sam*, VI ; I *Chron.*, XIII, XV-XVI.

C'était faire de Jérusalem, non-seulement, la capitale politique, mais la capitale religieuse du pays : les Hébreux s'habituèrent à voir dans la ville nouvellement conquise le siége du roi et le siége de Dieu. David sut tirer profit de cette disposition. Assis sur la frontière de Benjamin, adossé à Juda, il pouvait descendre par Jéricho sur la vallée du Jourdain et passer de là au pays de Giléad. Sans doute, Zébulon, Asher, Naphtali étaient encore éloignées de lui plus qu'il n'était nécessaire : mais c'étaient des tribus de peu d'importance. Pour dominer, il fallait tenir en main Éphraïm et Juda : c'est à quoi le site de Jérusalem se prêtait admirablement.

Tant qu'Ishbaal vécut, les Philistins, dont les discordes d'Israël assuraient la tranquillité, n'avaient pas troublé la paix : la réunion des douze tribus leur causa des craintes sérieuses. Ils résolurent d'attaquer le nouveau roi avant qu'il eût trouvé le temps de rétablir l'ordre et d'organiser une armée. Juda fut envahi, Jérusalem menacée, Bethléhem assiégée, le tout en vain. David battit les Philistins à deux reprises, les poursuivit de Gabaon jusqu'à Guézer[1], et, sans leur laisser le temps de se remettre, passa de la défensive à l'offensive. La lutte engagée sur toute la frontière de Gath à Ékron dura longtemps avant de produire aucun résultat : pendant plusieurs années, ce ne furent qu'incursions, surprises, escarmouches perpétuelles de part et d'autre. David ne se ménageait point et payait bravement de sa personne. Un jour, il s'avança si loin dans la mêlée, qu'Abisaï eut peine à le tirer du danger : ses compagnons lui défendirent désormais de prendre part aux batailles. Il avait toujours auprès de lui un corps de six cents braves (*gibborim*) qui formaient le noyau de son armée et dont les chefs, Joab et Abisaï, Éléazar, fils de Dodo, Elkhanan de Bethléhem, Jonathan, Benaïah, restèrent à jamais populaires en Israël. On se racontait longtemps après leur mort comment Jabsokham, fils de Hakmoni, avait mis bas trois cents hommes à lui tout seul, un jour

1. II *Sam.*, v, 17-25; I *Chron.*, xiv, 8-17.

de bataille[1], et comment « Benaïah aussi, fils de Jehoïada, fils d'un vaillant homme de Kabtséel avait fait de grands exploits. Il tua deux des plus vaillants hommes de Moab et il descendit et frappa un lion au milieu d'une fosse, un jour de neige. Il tua aussi un homme égyptien qui était haut de cinq coudées. Cet Égyptien avait en main une lance grosse comme une ensouple de tisserand; mais il descendit contre lui avec un bâton, arracha la lance des mains de l'Égyptien et le tua de sa propre lance[2]. » Les Philistins, toujours battus, demandèrent la paix. Gath et les villages de son ressort demeurèrent au pouvoir des Israélites[3] : les quatre autres villes gardèrent leur indépendance et ne furent pas même astreintes à un tribut régulier. Israël n'eut plus désormais à redouter leurs soudaines attaques : leur puissance militaire était détruite et ne se releva jamais entièrement.

L'heureuse issue de cette longue guerre mit David en goût de succès : son royaume s'affermit et se développa sur tous les points à la fois avec la rapidité propre aux monarchies orientales. Moab succomba le premier : les deux tiers de la population furent massacrés de sang-froid, le reste se soumit[4]. Au Nord, les Hébreux rencontrèrent un ennemi plus puissant. La Syrie était divisée comme au temps des Égyptiens en royaumes rivaux, ceux de Damas, de Maacha, de Rohob, de Tsobah, d'Hamath. Le prince qui régnait alors sur Tsobah, Hadarezer, fils de Réhob, les réduisit les uns après les autres et finit par établir un semblant d'unité. La fondation d'un grand État dans la vallée de l'Oronte ne pouvait être bien vue de David : il attaqua l'Aram-Tsobah au moment où Hadarézer « allait pour recouvrer ses frontières sur le fleuve d'Euphrate, » et remporta une victoire signalée. Les gens de Damas, arrivés trop tard pour prendre part à la bataille, l'attendaient au retour : il les battit, prit leur ville et y laissa une garnison. La nouvelle de ces succès remplit de joie,

1. I *Chron.*, XI, 11. — 2. II *Sam.*, XXIII, 20-21; I *Chron.*, XI, 22-23. — 3. I *Chron.*, XVIII, 1. — 4. II *Sam.*, VIII, 2; I *Chron.*, XVIII, 2.

non-seulement les Hébreux, mais plusieurs princes syriens que gênait l'humeur inquiète d'Hadarézer : Thoï, roi d'Hamath, envoya son fils Joram à David pour le féliciter de sa victoire[1]. Cette conquête en entraîna d'autres : afin d'occuper Damas, il avait fallu dégarnir les territoires du sud et laisser Juda sans défense. Les Iduméens en profitèrent pour recommencer leurs razzias sur la frontière : David détacha en toute hâte une partie des forces qui faisaient la guerre en Syrie. Joab et Abisaï battirent les Iduméens dans la vallée du Sel, au sud de la mer Morte[2]. Le roi périt dans l'action, et son fils Hadad s'enfuit en Égypte avec quelques serviteurs fidèles. Joab tua tous les hommes qui lui tombèrent entre les mains : le pays fut occupé militairement[3], et des garnisons juives s'installèrent à Élath et à Etsiongaber à la pointe orientale de la mer Rouge. David consacra à l'Éternel le butin de ces guerres et l'Éternel reconnaissant « le garda partout où il allait[4] ».

Quelques années d'une politique habile avaient suffi à faire des Hébreux un peuple conquérant. Leur autorité s'étendait des bords de l'Euphrate au torrent d'Égypte et aux rives de la mer Rouge. Moab, Édom, Damas relevaient directement de leurs officiers; les Philistins fournissaient le froment et l'huile à la table royale; la Phénicie cherchait à gagner leur amitié en offrant ses bois précieux et en prêtant ses artistes : Tsobah, Hamath et les États de l'Aramée payaient le tribut. L'empire de David était un véritable empire oriental, formé sur le même modèle que ceux d'Égypte et de Chaldée, mais moins large et moins durable. Les peuples tributaires n'avaient pas abdiqué tout désir d'indépendance : au fond de leur cœur, ils rejetaient la souveraineté d'Israël et n'attendaient qu'une occasion bonne ou mauvaise pour tenter de nouveau la fortune des armes. Nahash, roi des Ammonites étant mort, David, qu'il avait jadis protégé contre les poursuites de Saül envoya complimenter son fils Hanoun. Hanoun s'ima-

1. II *Sam.*, VIII, 3-10; I *Chron.*, XVIII. 3-10. — 2. II *Sam.*, VIII, 13-14; I *Chron.*, XVIII, 12-13; *Ps.* IX. — 3. I *Rois*, XI, 15-16. — 4. II *Sam.*, VIII, 11-12; I *Chron.*, XXIII, 10-11.

gina que les ambassadeurs étaient des espions chargés de lever le plan de sa ville royale : il leur fit raser la moitié de la barbe, couper la moitié des vêtements jusqu'à la ceinture et les renvoya ignominieusement. Ce fut le signal de la guerre. Les Ammonites s'entendirent avec Hadarézer et réussirent à soulever la Syrie : vingt mille hommes de Rohob, mille de Maacha, douze mille de Tob et l'armée de Tsobah tout entière accoururent à leur aide. Joab, qui commandait en l'absence de David, se trouva pris entre les Ammonites et les troupes de secours : il partagea son armée en deux corps, garda le commandement de celui qui faisait face aux Syriens et confia l'autre à son frère Abisaï. Les Syriens furent enfoncés, les Ammonites se débandèrent et Joab ne jugea pas à propos de les poursuivre jusque dans leur ville. Hadarézer rassembla tout ce qu'il avait de soldats et envoya même demander des renforts aux Araméens d'au delà l'Euphrate. Cette fois, David prit l'offensive : il franchit le Jourdain et s'avança jusqu'auprès d'Alam, où Sobakh, général d'Hadarézer, l'attendait à la tête de ses troupes. Les Syriens plièrent de nouveau : Sobakh fut tué dans la déroute et Hadarézer, abandonné de tous ses alliés, se soumit. L'année suivante, Joab mit le siége devant Rabbah. Au moment où la place allait céder, il appela le roi au camp pour lui laisser l'honneur de la conquête. Les Ammonites furent traités aussi durement que leurs cousins de Moab : « on les mit sous des scies, et sous des herses de fer, et sous des haches de fer, et on les fit passer par les fourneaux où on cuit la brique[1]. » La clémence ne comptait point parmi les vertus favorites de David.

La Syrie avait enfin trouvé son maître. Les Assyriens rejetés sur le Tigre par la défaite d'Assour-rab-amar ne songeaient plus à l'inquiéter, et l'Égypte usait dans des guerres civiles le peu d'énergie qui lui restait : l'occasion était favorable pour faire un seul État et un seul peuple des nations situées entre l'Euphrate et la mer Rouge. La création de

1. II *Sam.*, x-xii ; I *Chron.*, xix-xx.

l'empire juif ne donna pas à la Syrie l'unité qui lui aurait été nécessaire pour se maintenir indépendante et résister avec quelque chance de succès aux tentatives de ses puissants voisins. L'antagonisme des religions suffisait à entretenir l'antagonisme des peuples : à la rigueur Baal aurait pu s'accommoder de Jahveh, si Jahveh avait voulu se prêter à une transaction. Mais Jahveh ne pouvait souffrir aucun autre dieu près de lui : ses fidèles ne devaient adorer et connaître que lui. Quand même on aurait persuadé aux Juifs de tolérer l'idolâtrie syrienne, on aurait échoué devant d'autres obstacles. Les matelots phéniciens, les marchands de Damas, les agriculteurs de la Cœlé-Syrie pouvaient plier un instant devant les Israélites ou devant toute autre nation militaire assez forte pour s'imposer : mais comment les décider à se comprendre les uns les autres et à se fondre en un seul peuple? L'empire juif ne fut qu'un amas de provinces et de royaumes vassaux dont les parties mal soudées tendirent sans cesse à se disjoindre. La force les avait soumis : la force pouvait seule les contenir. Le jour où la force d'Israël disparut, l'empire tomba de lui-même et fut oublié de tous aussi complétement que s'il n'avait jamais existé.

David aurait dû mourir au lendemain de sa dernière victoire : comme la plupart des grands souverains d'Orient, il vécut plus qu'il ne fallait et passa par les épreuves misérables qui attristent d'ordinaire la fin d'un long règne. Pendant le siége de Rabbah, il avait séduit Bathsheba, femme d'Uriah le Hittite et fait tuer le mari dont la présence lui devenait gênante : vertement réprimandé par le prophète Nathan, il s'était repenti et avait gardé la femme[1]. Sa maison n'était déjà que trop peuplée : les querelles entre enfants de mères différentes ne tardèrent pas à y éclater. Amnon, né d'Akhinoam viola sa sœur Tamar, fille de Maacha : Absalom, frère de Tamar, se vengea de ce crime en assassinant le criminel. Gracié par son père, il se révolta bientôt après,[2] et entraîna tout le peuple. Ses

1. II *Samuel*, XI, XII. — 2. Le texte hébreu dit : *au bout de quarante*

hésitations au moment décisif laissèrent à David le temps de se réfugier au delà du Jourdain : la multitude indisciplinée qu'il traînait après lui fut aisément dispersée par la petite armée royale, et lui-même tué par Joab dans la déroute[1]. Le chef mort, il semblait que la guerre civile n'eût plus d'objet: la jalousie des tribus contre Juda la fit traîner quelques temps encore. Elle ne se termina que sous les murs d'Abel-beth-Maacha par la mort de Sibah le Benjaminite[2]. David n'eut plus de révoltes populaires à craindre; mais le choix de son successeur le jeta dans des difficultés inextricables. Selon l'ordre naturel, le trône devait appartenir à son quatrième fils Adonijah : Bathsheba et le prophète Nathan décidèrent le vieux roi à faire proclamer Salomon dans Jérusalem et à lui remettre le pouvoir de son vivant. David survécut quelques mois à peine à cette abdication: il mourut à l'âge de soixante et onze ans, dans la quarante et unième année de son règne[3].

La mémoire de ses fautes et de ses crimes s'effaça bientôt. On oublia qu'il avait servi les Philistins dans sa jeunesse, que plus tard il n'avait pas reculé devant l'adultère et avait prodigué le meurtre, pour ne plus voir en lui que le vrai fondateur du royaume, « l'homme selon le cœur de Dieu. » L'amant de Bathsheba et le meurtrier d'Uriah devint le prototype du Messie, de celui qui devait venir pour purifier Israël. On lui attribua toutes les poésies religieuses que la littérature hébraïque produisit jusqu'à l'époque des Machabées, et on ajouta à sa gloire politique une gloire littéraire plus durable. Entre les éloges exagérés des vieux écrivains et les attaques passionnées de beaucoup d'écrivains modernes, il faut prendre un terme moyen. David ne fut pas toujours « l'homme selon le cœur de Dieu »; mais il ne fut pas toujours « un homme de sang ». Son œuvre poétique a péri presque tout entière[4] : mais ce qui

ans (II *Samuel*, xv, 17). Le texte syriaque et Josèphe (*Ant. Jud.*, VII, 9, 2) donnent seulement *quatre ans*. — 1. II *Samuel*, XIII-XIX. — 2. *Ibid.* XX. — 3. I *Rois*, I-II. — 4. Nous n'avons plus de David que les morceaux contenus au second livre de Samuel et peut-être quelques psaumes (XXIV, 7-10; CI, etc.).

en reste lui assure le titre de grand poëte, comme ce que nous savons de sa carrière politique suffit à lui assurer la renommée d'un grand roi.

Salomon; le schisme des dix tribus.

Aussitôt après la mort de son père, Salomon se débarrassa de ses rivaux et de ses ennemis. Adonijah et Joab furent assassinés, ce dernier dans le lieu saint où il s'était réfugié : le grand prêtre Abiathar fût remplacé par Tsadok et relégué dans la ville d'Anathoth. Tous les sujets de David s'inclinèrent devant son successeur : Tyr, qui seule alors égalait en richesse l'empire Juif, rechercha son alliance. Depuis la chute de Sidon, Tyr était devenue la capitale de la Phénicie. D'abord gouvernée par deux *shophetim*, elle s'était donnée un roi Abibaal, à peu près dans le même temps que les Hébreux acclamaient David à Hébron. Hirom I[er], fils d'Abibaal, avait toujours entretenu des relations d'amitié avec David : il lui avait fourni des bois et des artistes phéniciens pour la construction du palais royal. Il continua la même politique sous Salomon et gagna à cette conduite habile, sinon une extension de territoire, au moins la paix et la liberté. Tyr, qui avait déjà colonisé la Sicile, le Nord de l'Afrique et le pays de Tharshish[1], put consacrer tout ce qu'elle avait de force et d'énergie à l'agrandissement de son empire lointain.

Lorsque Salomon monta sur le trône, la paix durait presque sans interruption depuis un quart de siècle, et avait favorisé partout le développement de la population. « Juda et Israël étaient en grand nombre, comme le sable qui est sur le bord de la mer, tant ils étaient en grand nombre; ils mangeaient, buvaient et s'éjouissaient.... Ils habitaient en assurance chacun sous sa vigne et sous son figuier, depuis Dan jusqu'à Bersheba[2]. » Le sol était naturellement fertile et ne demandait qu'un peu de travail : il produisit bientôt en abondance le blé et l'orge, l'huile,

1. L'Espagne méridionale. — 2. I *Rois*, IV, 20, 25

le miel, le vin, les laines, pour lesquels il avait été renommé. Cette augmentation de richesse amena comme il était juste une augmentation de charges : Salomon frappa d'impôt les restes des tribus cananéennes qui jusqu'alors avaient véçu au milieu d'Israël sans rien payer[1], et astreignit les Juifs eux-mêmes à la prestation en nature pour l'entretien de la maison royale. Le territoire fut partagé, sans distinction de tribus, en douze arrondissements financiers placés aux ordres de douze commissaires « qui faisaient les provisions du roi et de sa maison; et chacun avait un mois de l'année à pourvoir de vivres. » Défrayer une cour et une armée aussi considérables que l'étaient la cour et l'armée de Salomon devait être pour le pays une lourde charge : il fallait chaque jour « trente *kors*[2] de fine farine et soixante de farine bise, dix bœufs gras, vingt bœufs des pâturages et cent moutons, sans les cerfs, les daims, les buffles et les volailles engraissées[3]. » Le revenu des domaines de la couronne, les trésors amassés par David au cours de ses longues guerres, les tributs annuels des nations vassales, complétaient le rendement des impôts et firent du roi des Hébreux un des princes les plus riches de son temps.

Il voulut joindre à ces ressources les produits du commerce et de l'industrie. Jusqu'alors Israël s'était borné à écouler sur les marchés phéniciens le surplus du blé, de l'huile et des autres denrées qu'il ne consommait pas dans le pays ; il n'avait pris aucune part au grand commerce de caravanes qui se faisait entre l'Égypte, la Phénicie et les régions de l'Euphrate. Salomon prétendit qu'il en eût sa part. La route suivie d'ordinaire par les marchands remontait jusqu'à Karkémish[4] : il en occupa fortement toute la partie qui courait sur son territoire. Hamath devint le principal entrepôt de la frontière juive, et le dernier anneau d'une chaîne de postes qui s'étendait au long du Liban pour protéger les caravanes et servir de relais[5].

1. II *Chron.*, VIII, 7-8. — 2. Le *kor* valait environ 388 litres. — 3. I *Rois*, IV, 7-29. — 4. Voir plus haut, p. 190. — 5. I *Rois*, IX, 19 ; II *Chron.*, VIII, 4-6.

Mais il y avait d'autres voies qui menaient de la frontière d'Égypte en Mésopotamie, sans sortir un seul instant des terres juives : elles quittaient la route ordinaire, soit près de Damas, soit près de Hamath, s'enfonçaient dans le désert et allaient rejoindre l'Euphrate à Thapsaque. Les marchands araméens et cananéens, les gens d'Arad et de Tyr, les fréquentaient malgré les déprédations des Arabes et le manque d'eau; Salomon voulut les améliorer et y faire passer tout le commerce de la Phénicie et de l'Égypte. Il « bâtit Tadmor au désert[1] ». La situation de Tadmor, la ville des palmes, a quelque analogie avec celle de Damas, mais il lui manque un Abana et un Pharphar pour changer son désert en un paradis : elle est au pied d'une chaîne de collines qui court du S. O. au N. E.; deux sources peu abondantes l'arrosent et entretiennent les bouquets de palmiers qui lui ont valu son nom[2]. Depuis longtemps déjà ce devait être une station recherchée des marchands, quand Salomon la choisit et l'entoura de murailles[3]. La soumission de Hamath-Tsobah affermit la domination des Israélites sur ces contrées[4]. De Damas ou d'Hamath à Tadmor, de Tadmor à Thapsaque, les caravanes passèrent désormais sans avoir à redouter les Arabes ou les Araméens.

Par sa frontière méridionale, l'empire confinait à l'Égypte et à la mer Rouge. Salomon rechercha l'alliance de l'Égypte. La ville de Guézer s'était révoltée, et les Hébreux, inhabiles à la guerre de siége, ne savaient comment la réduire. Salomon demanda en mariage la fille du Pharaon de Tanis[5], et décida son beau-père à intervenir. Les ingénieurs égyptiens eurent bientôt raison de la ville, la démantelèrent, et la remirent au roi juif comme dot de sa nouvelle femme[6]. Les rapports commerciaux entre les deux pays devinrent plus étroits. Depuis l'invasion des Pasteurs, les chevaux s'étaient multipliés en Égypte : chaque grande ville du Delta et de l'Heptanomide avait

1. I *Rois*, IX, 18; II *Chron.*, VIII, 4. C'est la tradition ordinaire. Le texte primitif avait Tamar et non pas Tadmor, Palmyre. — 2. Porter, *Handbook*, p. 543. — 3. Josèphe, *Ant. Jud.*, VIII, 9. — 4. II *Chron.*, VIII, 3. — 5. C'était Psinakhès ou Psousennès II. — 6. I *Rois*, III, 1; VII, 8; IX, 16.

ses haras et ses fabriques, où les rois voisins venaient se fournir de chevaux et de chars[1]. Salomon s'attribua le monopole de la vente des chevaux égyptiens : « chaque chariot montait et sortait d'Égypte pour six cents pièces d'argent, et chaque cheval pour cent cinquante; et ainsi on en tirait, par le moyen des fermiers royaux, pour tous les rois des Hittites[2] et pour tous les rois d'Aram[3]. » La possession des ports de l'Idumée, sur la mer Rouge, lui inspira un projet des plus hardis. Hirom lui prêta des ouvriers et des matelots phéniciens qui construisirent une flotte à Etsiôngaber, l'équipèrent et partirent à la recherche des pays d'Ophir[4]. Ils revinrent au bout de trois ans avec de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des pierreries, des bois précieux et des animaux curieux, tels que des singes et des paons. Le succès de ce premier voyage d'exploration encourageait à le renouveler : pendant une partie au moins du règne, la flotte fit des voyages réguliers qui mirent les Juifs en rapport avec les princes de l'Arabie méridionale[5]. Le profit réel de ces expéditions lointaines ne dut pas être considérable, mais l'audace qu'elles supposaient frappa vivement les imaginations et valut à Salomon plus de renommée légendaire que les autres entreprises de son règne.

Les richesses qui provenaient de tant de sources diverses, il les dépensa royalement. Le luxe de sa cour dépassait tout ce que les Hébreux avaient imaginé jusqu'alors, et prit encore dans la légende des proportions

1. Fr. Lenormant, *Le cheval dans le nouvel empire égyptien*, dans *les Premières civilisations*, t. I, p. 306 sqq. — 2. Il s'agit ici des Hittites du Nord, *Khêtas* ou *Khatti*, non soumis à Salomon. — 3. I *Rois*, x, 29-29 ; II *Chron.*, I, 16-17. — 4. On ferait une bibliothèque entière rien qu'avec les traités qu'on a écrits sur l'emplacement du pays d'Ophir. On a voulu le placer en Arabie, sur la côte d'Afrique, en Perse, dans l'Inde, à Java et jusqu'au Pérou. Les noms du bois d'*Almoug*, des paons, paraissent être d'origine indienne et ont fait pencher la balance en faveur de l'Inde. Il se pourrait cependant qu'au lieu d'aller chercher ces objets dans l'Inde même les matelots de Salomon les aient trouvés dans un des nombreux comptoirs de la côte d'Afrique, qui étaient en rapport direct avec l'Inde depuis une haute antiquité. —5. I *Rois*, IX, 26-28 ; x, 11, 15, 22 ; II *Chron.*, VIII, 17-18 ; IX, 10, 13, 21.

exagérées. Il s'était fait fabriquer un trône d'ivoire revêtu d'or fin, les boucliers de sa garde étaient en or, sa vaisselle en or également : « il n'y en avait pas en argent, car l'argent n'était estimé au temps de Salomon.... non plus que les pierres du chemin[1]. » Au moins une partie de ces trésors passa-t-elle à des dépenses utiles. On releva les fortifications de Mageddo et d'Hazor; Guézer et les deux Bethoron rebâties à nouveau couvrirent la frontière philistine[2]. Les routes qui conduisaient à Jérusalem furent pavées de basalte noir du pays de Bashan[3], et la ville entourée de murailles. Salomon y fit construire un palais pour lui-même et un palais pour la fille de Pharaon, des piscines, des portiques splendides : « le bois de cèdre n'était non plus prisé à Jérusalem que les sycomores qui sont dans les plaines, tant il y en avait[4]. »

David avait choisi l'emplacement du temple : Salomon se chargea de l'élever. Le Moriah avait une figure irrégulière dont la surface naturelle se prêtait mal à l'usage auquel on la destinait : il en rectifia les contours par des murs de soutènement qui, selon les exigences du terrain, s'appuyaient sur les flancs de la montagne ou descendaient jusqu'au fond de la vallée; l'espace circonscrit entre ces murs fut comblé de terre et forma une sorte d'esplanade carrée sur laquelle reposa le temple. Moyennant une contribution annuelle d'huile et de blé, Hirom se chargea de fournir les ouvriers, les ingénieurs et les bois de construction nécessaires à l'entreprise[5]. L'édifice construit par les architectes tyriens faisait face à l'Orient : il était large de vingt coudées, long de soixante et haut de trente. Les murs étaient en gros blocs de pierre, et les boiseries en cèdre sculpté et doré; pour y entrer, on passait sous un portique (*oulam*) et entre deux colonnes de bronze ciselé, qu'on nommait Yakîn et Boaz. L'intérieur ne comprenait que deux chambres, le lieu saint (*hékal*), qui renfermait l'autel des parfums, le chandelier à sept branches et la Table des

1. I *Rois*, x, 16-21, 27; II *Chron.*, I, 15-20, 27. — 2. I *Rois*, x, 15-19; II *Chron.*, VIII, 5-6. — 3. Josèphe, *Ant. Jud.*, VIII, 7, § 4. — 4. I *Rois*, x, 27. — 5. *Ibid.*, v, 7-11; II *Chron.*, II, 3-11.

pains de proposition; le Saint des Saints (*debir*), où l'arche d'alliance reposait aux ailes de deux chérubins en bois doré. Sur trois des côtés de la nef, et jusqu'à moitié de la hauteur, s'étageaient trois rangées de cellules où l'on gardait les trésors et le matériel sacré. Le grand-prêtre avait le droit d'entrer une fois l'an au Saint des Saints. Le lieu saint était accessible aux prêtres, et servait aux cérémonies ordinaires du culte : on y brûlait les parfums, et on y déposait les pains de proposition. Dans le parvis intérieur et vis-à-vis de l'entrée du temple se trouvaient le grand autel des holocaustes, la *mer de bronze* et les dix bassins de moindre taille, où on lavait les différentes pièces des victimes, les chaudières, les couteaux, les pelles, tous les ustensiles qu'on employait dans les sacrifices sanglants. Un mur bas, couronné d'une balustrade en bois de cèdre, séparait cette cour intérieure d'une autre cour où le peuple avait accès en tout temps. L'an XII de son règne, Salomon dédia lui-même le temple : il transporta l'arche d'alliance de Sion au Saint des Saints, et offrit les sacrifices au milieu de la joie et de l'admiration universelles[1]. L'inexpérience des Hébreux en matière d'architecture leur fit considérer l'œuvre de Salomon comme un modèle unique : en fait, il était aux édifices grandioses de l'Égypte et de la Chaldée ce que leur empire lui-même était aux autres empires du monde antique, un petit temple pour un petit peuple.

A peine terminé, il commença de prendre sur les destinées du peuple d'Israël une influence décisive. Salomon y faisait célébrer en grande pompe les trois fêtes principales de l'année agricole, la Pâques, la Pentecôte et les Tabernacles, auxquelles la légende avait déjà rattaché des souvenirs empruntés aux premiers temps du peuple d'Israël[2].

1. I *Rois*, VI-VIII ; II *Chron.*, II-VII. — 2. La Pâques ou fête des *pains azymes* (*Hag Hammatçôth*) annonçait le commencement de la récolte : elle durait depuis le 14 d'*Abîb* au soir, jusqu'au soir du 21. On la célébra plus tard en commémoration de la sortie d'Égypte. Sept semaines après, la Pentecôte signalait la fin de la récolte des céréales ; la tradition en fit l'anniversaire de la proclamation de la loi. Le quinzième jour du

Le désir de voir le temple aussi bien que la piété attira à Jérusalem les Juifs provinciaux ; le rapprochement des distances rendit ces voyages aisés et peu coûteux; bientôt, sous l'influence sacerdotale, les trois grandes fêtes annuelles devinrent des pèlerinages obligatoires. Les anciens sanctuaires de Shilo, de Guilgal, de Mitspah, de Rama, furent désertés; les sacrifices offerts sur les hauts lieux tombèrent en désuétude et ne tardèrent pas à être considérés comme des marques d'idolâtrie. Au lieu qu'autrefois tout enfant d'Israël pouvait égorger la victime, le prêtre du temple devint l'intermédiaire obligé entre le fidèle et Dieu. Les familles sacerdotales quittèrent leurs tribus pour s'établir dans la ville sainte: une fois réunies, elles commencèrent à sentir leur force et à s'organiser mieux qu'elles n'avaient fait jusqu'alors. Elles se divisèrent en deux classes, selon la nature du lien réel ou supposé qui les rattachait à la tribu de Lévi. Celles qui passaient pour descendre directement d'Aaron et de ses fils formèrent le haut clergé, les prêtres (*cohanîm*) chargés des fonctions du sacerdoce proprement dit. Elles se répartirent en vingt-quatre classes qui avaient chacune un chef et se relayaient dans l'accomplissement de leurs devoirs. Les *cohanîm* entraient dans le lieu saint, y allumaient les parfums sur l'autel d'or matin et soir, nettoyaient le grand candélabre d'or, renouvelaient l'huile des lampes, posaient chaque semaine sur la table sacrée les pains de proposition, prononçaient la bénédiction solennelle à la fin des sacrifices publics ; au dehors du temple, ils visitaient les malades et expliquaient la loi. Les autres, qu'on appelait simplement Lévites, se partageaient les menus emplois. Ils chantaient et jouaient des instruments, ouvraient et fermaient le

septième mois commençait la fête des cabanes ou Tabernacles (*sukkôth*), qui marquait la clôture de toutes les récoltes, la rentrée de tous les fruits des arbres et de la vigne. Pendant sept jours les Hébreux devaient demeurer dans des cabanes de feuillage, qu'on dressait soit dans les rues et sur les places publiques, soit sur les toits et dans la cour des maisons. On prétendit plus tard que c'était pour rappeler la vie nomade du désert.

temple, nettoyaient les vases sacrés, préparaient les pains de proposition et les pâtisseries, veillaient aux trésors et aux provisions, montaient la garde aux portes et dans les parvis. Tous ces gens, réunis par un même sentiment religieux et par une communauté de priviléges, formèrent bientôt une sorte de nation sacerdotale au milieu de la nation. Leur chef, le grand prêtre, ne tarda pas à prendre une part plus grande aux affaires politiques. Peu à peu son importance augmenta : il égala d'abord, puis dépassa l'autorité des rois, et finit par faire de Jérusalem la capitale d'une véritable théocratie.

Salomon était loin de prévoir qu'il préparait un maître à ses successeurs dans le temps où il élevait le temple. Quoiqu'il fût plein de respect pour la loi juive, il ne se piquait pas, comme son père, d'une fidélité exclusive au Dieu national. Moitié débauche, moitié politique, il avait multiplié le nombre de ses femmes outre mesure et rempli son harem d'étrangères, esclaves achetées sur les marchés d'Égypte et de Phénicie, ou simples otages qui répondaient de la fidélité de leur père ou de leurs frères : la mère de son fils aîné, Rehabeam, était une Ammonite, la reine une Égyptienne. De même que les Pharaons, sans rien relâcher de leur piété, avaient fait des offrandes aux dieux des vaincus, Salomon, pour plaire à ses femmes et sans doute aussi à ses vassaux païens, non-seulement toléra, mais pratiqua lui-même à l'occasion les cultes étrangers. « Il servit Astarté, la divinité des Sidoniens, et Milkom, dieu des Ammonites ;... il bâtit un haut lieu à Kamosh, dieu des Moabites, sur la montagne qui est vis-à-vis de Jérusalem, et à Moloch, dieu des enfants d'Ammon[1]. » Ce que nous savons de son caractère nous montre en lui des tendances philosophiques qui devaient le prédisposer à regarder sans horreur les divinités étrangères. De même qu'on attribuait à son père presque toute la littérature lyrique, on mettait sous son nom toute la littérature philosophique du peuple hébreu. « Dieu donna

1. I *Rois*, XI, 1-13, 33.

à Salomon une science et une sagesse extraordinaires, et un esprit aussi étendu que les sables de la mer.... Et la science de Salomon dépassa celle de tous les Arabes et la science de l'Égypte. — Il s'éleva en sagesse au-dessus de tous les hommes, au-dessus d'Éthan, Ezrahite, et de Héman, et de Calcol, et de Darda, fils de Mahol[1], et son nom se répandit chez les nations environnantes. — Il prononça trois mille proverbes (*maschal*) et composa mille et cinq cantiques (*shîr*). — Et il traita de tous les arbres, depuis le cèdre qui est au Liban jusqu'à l'hysope qui sort des murailles ; et il parla des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des poissons. — Et l'on venait de tous les pays entendre la science de Salomon, de la part de tous les rois qui avaient ouï parler de sa sagesse[2]. » Les ouvrages de Salomon sont perdus : ceux qu'on lui a longtemps attribués, le *Cantique des Cantiques*, les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, la *Sagesse*, appartiennent à des époques différentes. Les traditions relatives à ces livres n'en montrent pas moins la haute idée qu'on se faisait du génie poétique de Salomon et la part qu'il prit au mouvement littéraire de son siècle.

Tout donc, la puissance extérieure, le commerce, les arts, la littérature, concourait à donner à ce règne un caractère unique dans l'histoire d'Israël. Plus tard, au milieu des douleurs de l'exil et de la captivité, les Juifs se reportèrent vers ce temps de grandeur et se plurent à l'embellir encore de légendes. On raconta que Jahveh avait apparu à Salomon trois fois, le lendemain de la mort de David, pour lui accorder la sagesse et la prospérité[3]; après la dédicace du temple, pour le confirmer dans la pratique du culte[4]; vers la fin de sa vie, pour lui reprocher ses faiblesses idolâtres et lui prédire la chute de sa maison[5]. On le mit en correspondance réglée avec tous les rois de l'univers[6], et l'on fit venir la reine de Saba du fond de l'Arabie

1. Ce sont des chanteurs auxquels la tradition attribue plusieurs psaumes. — 2. I *Rois*, IV, 39-34. — 3. *Ibid.*, III, 4-5 ; II *Chron.*, VII, 7-12. — 4. I *Rois*, IX, 1-9 ; II *Chron.*, VII, 12-22. — 5. I *Rois*, IX, 9-13. — 6. *Ibid.*, IV, 34 ; cf. Eupolemos, dans Eusèbe, *Prop. ev.*, I. IX, *c. ult.*

pour lui rendre hommage[1]. Comme il arrive souvent dans les monarchies orientales, la fin du règne ne répondit pas aux commencements. Salomon avait laissé la puissance militaire de son père décroître entre ses mains. Les généraux et les vétérans de David étaient morts; aucune guerre d'importance n'avait donné aux troupes nouvelles l'occasion de s'exercer, et le roi n'était pas belliqueux de nature. Pourtant, dans la confiance de sa force, il avait accablé les peuples sujets et blessé les rois vassaux. Hirom, qui l'avait aidé à la construction du temple et lui avait fourni des matelots, n'avait reçu en échange de ses services que vingt misérables bourgs de la Galilée : il les rendit à leur maître avec dédain, mais n'osa pousser plus loin son mécontentement et risquer la fortune de Tyr dans une lutte inégale[2]. L'Égypte avait changé de dynastie et était devenue l'asile de tous les mécontents. Elle avait permis à Hadad, fils du roi d'Édom tué sous David, de rentrer dans son royaume avec une poignée d'aventuriers. Il y commença une guerre d'escarmouches dont Salomon ne put triompher, et qui arrêta le commerce de la mer Rouge[3]. Au nord-est, Rézon, qui avait jadis servi Hadarézer, roi de Tsobah, s'empara de Damas et chassa des pays environnants les garnisons hébraïques[4]. Son royaume barra la route de Tadmor et dut faire perdre aux Juifs la possession du désert de Syrie

A l'intérieur, des signes non équivoques de décadence se manifestaient de toutes parts. Les trésors de David et les revenus du commerce avaient d'abord suffi aux grandes entreprises et au luxe de la maison royale, mais à la longue ces ressources s'étaient épuisées et les charges étaient devenues insupportables. L'érection du temple, en assurant à Juda la suprématie religieuse aussi bien

1. I *Rois*, x, 1-13 ; II *Chron.*, ix, 1-12. Les Éthiopiens se sont emparés de la légende de la reine de Saba et en ont fait un épisode de leur histoire nationale. Cf. Prætorius, *De Fabulâ reginæ Saba apud Æthiopas*, 1871 — 2. I *Rois*, ix, 11-14 ; cf. II *Chron.*, viii, 2. — 3. I *Rois*, xi, 14-22. — 4. *Ibid.*, xi, 23-24.

que la suprématie politique, avait soulevé la jalousie des autres tribus; Éphraïm surtout ne pouvait s'accoutumer à la perte de son autorité. Les prêtres et les gens pieux déploraient en secret la tolérance du roi, tandis que les prophètes l'accusaient publiquement d'impiété; ils allèrent jusqu'à menacer sa famille de déchéance et à lui désigner un successeur de son vivant. Un d'entre eux, Akhijah de Shilo, donna Jéroboam, fils de Nébat, de la tribu d'Éphraïm, pour chef aux mécontents. Il alla le trouver aux champs, lui déchira en douze pièces le manteau neuf qu'il portait sur les épaules et lui en remit dix, « car ainsi a dit Jahveh, le dieu d'Israël : « Voici que je m'en vais « arracher le royaume des mains de Salomon et que je t'en « donnerai dix tribus. » Après une pareille prédiction, Jéroboam n'avait rien de mieux à faire que quitter le royaume au plus vite : il s'enfuit en Égypte et y resta près de Sheshonq jusqu'à la fin du règne de Salomon[1].

Salomon venait à peine de mourir (929), quand la révolte éclata de toutes parts contre son fils Rehabeam. Le peuple se rassembla en Éphraïm, dans la vieille cité de Sichem : Jéroboam, qu'on avait été chercher dans son exil, se chargea de présenter au nouveau roi les plaintes d'Israël. « Ton père a mis sur nous un joug pesant, mais toi, allége la rude servitude de ton père et le joug pesant qu'il a mis sur nous, et nous te servirons. » Rehabeam demanda un délai de trois jours, et commença par consulter les vieux serviteurs de la couronne, qui lui conseillèrent de céder. L'avis des jeunes gens qui l'entouraient prévalut : quand Jéroboam revint, ce fut pour recevoir des outrages et des menaces. « Mon père avait mis sur vous un joug pesant, et moi je rendrai votre joug plus pesant encore; mon père vous a châtiés avec des verges, moi je vous châtierai avec des fouets garnis de pointes. » La désertion fut générale : toutes les tribus du nord et de l'est, les Philistins, Moab, Ammon, reconnurent la prééminence d'Éphraïm et proclamèrent Jéroboam roi d'Israël. Il ne

3. I *Rois*, XII, 26-40; II *Chron.*, IX, 29; X, 2.

resta plus au fils de Salomon que Juda, le territoire de Siméon, quelques villes de Dan et de Benjamin, et la suzeraineté sur Édom. Ce qui demeurait encore des conquêtes de David vers le nord fut perdu à jamais, et passa des mains des rois d'Israël aux mains des rois de Damas[1].

Ainsi tomba la maison de David et avec elle l'empire qu'elle avait essayé de fonder. Certes, à ne prendre que le caractère des deux rois qu'elle fournit, on ne peut s'empêcher de penser que son entreprise méritait de mieux réussir. David et Salomon offrent l'assemblage si curieux de qualités et de défauts qui font les grands princes des races sémitiques. Le premier, soldat de hasard et héros d'aventure, nous représente bien le fondateur de dynastie, fourbe, cruel et dissolu, mais brave, prévoyant, capable de dévouement, de générosité et de repentir; le second est le monarque fastueux, sensuel, dévot à la fois et philosophe, qui succède d'ordinaire au chef de la famille. S'ils n'établirent rien de durable, c'est qu'ils méconnurent l'un et l'autre la nature du peuple auquel ils avaient affaire. Les Hébreux n'étaient pas une race guerrière, et David les jeta dans la guerre; ils n'étaient ni marins, ni constructeurs, ni portés alors au commerce ou à l'industrie, et Salomon leur imposa des flottes, des routes, des relations commerciales. Ils avaient l'horreur de l'étranger et le fanatisme de leur religion : il leur donna l'exemple de la tolérance. Le hasard des circonstances parut un moment les favoriser. L'affaiblissement de l'Égypte et de l'Assyrie, les divisions de l'Aram et de la Phénicie, permirent à David de gagner des batailles et de faire des conquêtes : l'alliance intéressée de Tyr fournit à Salomon le moyen de réaliser ses projets de commerce et de constructions. Mais l'empire qu'ils avaient fondé ne reposait que sur eux : dès qu'ils eurent disparu, il s'évanouit sans secousse et sans bruit par la seule force des choses.

1. I *Rois*, XII, 1-19 ; II *Chron.*, X.

Israël et Juda jusqu'à l'avénement d'Omri ; la vingt-et unième dynastie égyptienne : Sheshonq Ier ; commencements du royaume de Damas.

Malgré l'apparence, la force réelle des deux royaumes était la même. Israël avait pour lui l'étendue et le nombre, mais Juda était plus compacte et mieux organisé. Il possédait avec Jérusalem les arsenaux et les trésors de Salomon, tandis que Jéroboam était contraint de créer une administration et de grever son peuple d'impôts. La rude leçon que Rehabeam venait de recevoir ne fut pas perdue pour lui. Il avait songé d'abord à revendiquer son droit par les armes, mais la prudence et les conseils du prophète Shémaïah l'en détournèrent. Il appliqua ses ressources à mettre le royaume en défense, à fabriquer des armes nouvelles et à relever les murailles des places fortes[1]. Jéroboam de son côté ne resta pas inactif. Il s'établit de sa personne à Sichem et, pour surveiller les tribus orientales, fortifia sur la rive gauche du Jabbok le bourg de Penuel[2]. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté générale, il songea à régler les affaires religieuses de ses États. Sous Salomon, le temple de Jérusalem avait servi de sanctuaire commun aux douze tribus. « Jéroboam dit en soi-même : Maintenant le royaume pourrait bien retourner à la maison de David. — Si ce peuple monte à Jérusalem pour faire des sacrifices dans la maison de Jahveh, le cœur de ce peuple se tournera vers son seigneur Rehabeam roi de Juda, et ils me tueront et ils retourneront à Rehabeam roi de Juda. » Pour remédier à ce danger, il n'était pas nécessaire de rejeter Jahveh : il suffisait de donner un culte nouveau à la divinité antique. Pendant son séjour en Egypte, Jéroboam avait pu voir les figures mystiques auxquelles les prêtres rendaient hommage : c'était le moment où le culte d'Hapi se développait dans toute sa splendeur et prenait à Memphis une importance qu'il n'avait jamais eue jusqu'alors. « Le roi fit deux veaux d'or et dit au peuple :

1. I *Rois*, XII, 21-24 ; II *Chron.*, XI, 1-12. — 2. I *Rois*, XII, 25.

« Ce vous est trop de peine de monter à Jérusalem : voici « tes dieux, ô Israël, qui t'ont fait sortir du pays d'Égypte » Deux images furent établies, l'une à Dan sur la frontière du Nord, l'autre à Béthel sur la limite de Juda et d'Ephraïm [1]. A tout prendre, ce que faisait Jéroboam n'était pas une innovation: les Hébreux avaient adoré des images avant lui et ne cessèrent d'en adorer que fort tard. Jusque sous Hizkiah, les prêtres de Jérusalem offrirent de l'encens au grand serpent d'airain [2]. Rehabeam lui-même en faisait autant, sinon pis, de son côté. Il était fils de Naamah l'Ammonite, et honorait le dieu de sa mère, comme Salomon avait fait ceux de ses femmes. A son exemple le peuple de Juda consacrait partout des hauts lieux, plantait des bois sacrés et se prosternait devant les anciennes divinités cananéennes [3]. Jéroboam porta atteinte aux priviléges de la classe sacerdotale. Non content d'enlever au temple de Jérusalem la plus grande partie de ses fidèles, il ne reconnut pas aux Lévites le droit d'être seuls prêtres, mais choisit au hasard parmi les tribus : « Quiconque voulait se consacrait et était des sacrificateurs des hauts lieux; et cela tourna en péché à la maison de Jéroboam, de sorte qu'elle fut retranchée et exterminée de dessus la terre. » Il mit le comble à son audace en élevant non-seulement temple contre temple, mais fête contre fête. Il choisit le huitième mois pour célébrer à Béthel la fête des récoltes, et pour offrir des sacrifices devant le veau d'or [4]. Les prêtres ne lui pardonnèrent jamais cette offense : tout ce qu'il y avait dans Israël de Lévites et de gens pieux émigra vers Juda, afin de pouvoir sacrifier à Jahveh dans le temple, aux époques et selon les rites traditionnels [5].

L'Égypte, seule des États environnants, était alors assez forte pour songer à tirer parti des embarras des Juifs. Le temps qui s'était écoulé depuis l'usurpation des rois-prêtres et l'évacuation de la Palestine par les dernières trou-

1 I *Rois*, XII, 26-30. — 2. *Ibid.*, XVIII, 4. — 3. *Ibid.*, XIV, 22-24. — 4. *Ibid.*, XII, 31-33 ; XIII, 33-34. — 5. II *Chron.*, XI, 13-17.

pes de Pharaon avait été rempli de guerres civiles et de révolutions. Une Égypte était morte, la vieille Égypte des grands rois thébains, et une Égypte nouvelle était née en sa place : la vie avait commencé à se retirer du Sud et de Thèbes pour se reporter vers le Nord et dans les villes du Delta. Tant que les conquêtes des Pharaons étaient restées à peu près enfermées dans le bassin du Nil, Thèbes avait été le centre naturel du pays. Placée à peu près au point d'arrivée des principales voies commerciales de l'Afrique et de l'Arabie, elle était comme un vaste entrepôt où venaient s'entasser toutes les richesses des contrées étrangères, depuis le golfe Persique jusqu'au delà du Sahara, depuis la Méditerranée jusqu'à la région des grands Lacs. Les cités du Delta, tournées vers des nations avec lesquelles on n'entretenait encore que des relations irrégulières, avaient peu d'influence : Memphis elle-même, malgré son étendue, malgré les souvenirs de Ména et des premières dynasties, n'arrivait qu'en seconde ligne. L'invasion des Pasteurs, en faisant de la Thébaïde le refuge et le dernier rempart de la nationalité égyptienne, augmenta cette importance : pendant les siècles de lutte, Thèbes ne fut plus la première ville du pays, mais le pays lui-même et le cœur de l'Égypte battit sous ses murailles. Les victoires d'Ahmès, les conquêtes de Thotmès Ier élargirent le cercle du monde, l'isthme de Suez fut franchi, la Syrie soumise, l'Euphrate et le Tigre traversés, au profit et à la grandeur de Thèbes ; pendant deux cents ans elle vit tous les peuples vaincus défiler à l'ombre de ses palais. Mais, quand vinrent les temps anxieux de la XIXe et de la XXe dynastie, quand les barbares d'Asie, si longtemps foulés, se redressèrent et tinrent tête aux Pharaons, on commença de trouver qu'il y avait bien loin de Karnak à la frontière de Syrie et qu'une ville située à plus de cent lieues dans l'intérieur était un mauvais quartier général pour des princes toujours en alerte. Ramsès II, Ménéphtah, Ramsès III, passèrent la plus grande partie de leur vie active dans la région orientale du Delta. Ils y agrandirent les vieilles villes et en fondèrent

de nouvelles que le commerce avec l'Asie enrichit promptement. Le centre de gravité de l'Égypte, qui après la chute du premier empire avait été reporté au Sud vers Thèbes par la conquête de l'Éthiopie et le développement de la puissance égyptienne dans le Soudan, remonta peu à peu vers le Nord et vint tomber dans le Delta. Tanis, Bubaste, Saïs, se disputèrent le pouvoir avec des chances à peu près égales et devinrent tour à tour villes royales, sans jamais approcher la splendeur de Thèbes ni produire aucune dynastie comparable aux dynasties des rois thébaïns.

Sous les derniers Ramsès, Thèbes était restée par habitude la capitale de l'Égypte. Quand Herhor voulut substituer l'autorité des grands prêtres d'Ammon à celle des descendants de Ramsès III, les cités du Nord réclamèrent contre cette prétention. Tanis se souleva sous les ordres de Simentou Meïamoun, le Smendès de Manéthon, et devint la capitale d'une dynastie nouvelle, la XXI[e]. Ce ne fut pas sans difficulté que Simentou parvint à se faire reconnaître par tout le pays, et ses successeurs eurent à lutter contre des résistances perpétuelles. Thèbes ne leur obéit que par intervalles; l'Ethiopie, trop éloignée du Delta pour être aisément maintenue dans le devoir, se rendit indépendante sous un descendant des grands prêtres d'Ammon. Les nomes, obéissant à leurs traditions de libertés locales, s'insurgèrent contre le pouvoir central; la population égyptienne, amoindrie par les guerres étrangères, cessa de fournir des contingents suffisants pour recruter les armées. Les Pharaons de Tanis en furent réduits à rechercher l'appui des peuples voisins, à marier leurs filles aux rois juifs ou leurs fils à des princesses cananéennes: pour se maintenir, ils livrèrent l'Égypte aux barbares.

L'irruption des barbares dans les affaires de l'Egypte fut moins soudaine et moins imprévue qu'on ne pourrait le supposer au premier abord. De tout temps, on avait considéré comme d'une bonne politique de combler avec des prisonniers les vides que la guerre faisait dans la population. Les Pharaons de la XII[e] dynastie s'étaient vantés déjà de transporter au Midi les nations du Nord et au Nord

les nations du Midi: ils avaient implanté dans la vallée du Nil des peuples entiers. L'invasion des Pasteurs en livrant le pays pour des siècles à des gens venus du dehors augmenta considérablement le nombre des étrangers. Après la victoire d'Ahmès, la famille royale et la classe guerrière émigrèrent en Asie, mais le gros de la population resta sur le sol: Haouar, Tanis, les villes et les nomes situés au Nord-Est du Delta, particulièrement aux environs du lac Menzaleh, restèrent pour ainsi dire aux mains des Sémites. Sujets égyptiens, les Sémites ne perdirent pas leurs traditions nationales: ils gardèrent une sorte d'autonomie, refusèrent de payer certains impôts et se vantèrent de ne pas être de la race des Pharaons. Leurs voisins de vieille souche égyptienne leur donnèrent des sobriquets d'étrangers, *Pa-shemour*, les barbares (Baschmourites), *Pi-amou*, les Asiatiques (*Biahmites*[1]). Sous la XVIIIe dynastie, quelques-uns d'entre eux obtinrent des commandements importants ou parvinrent aux hautes charges du sacerdoce. Leurs divinités, Soutekh, Baal, Baal-Tsephon, Marna, Astarté, Anata, Kadesh, s'introduisirent dans le Panthéon égyptien et eurent leurs temples à Memphis. Vers le milieu de la XIXe dynastie, les conquêtes de Sésostris et l'alliance étroite que ce prince conclut avec le souverain des Khêtas mirent à la mode l'usage des dialectes syriens. On tint à honneur de les enseigner non-seulement aux enfants libres, mais aux esclaves nègres et libyens; les gens du monde et les savants se plurent à émailler leur langage de locutions étrangères. Il ne fut plus de bon goût d'habiter une ville (*nout*), mais une *qiriath;* d'appeler une porte *ro,* mais *tarâa;* de s'accompagner sur la harpe (*bent*), mais sur le *kinnor*. Les vaincus, au lieu de rendre hommage (*aaou*) au pharaon, lui firent le *salam*, et les troupes ne voulurent plus marcher qu'au son du *toupar* ou *toph* (tambour). Le nom sémitique d'un objet faisait-il défaut, on s'ingéniait à défigurer les mots égyptiens

1. A. Mariette, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 91-93.

pour leur donner au moins l'apparence étrangère. Au lieu d'écrire *khabes,* lampe, *sensh*, porte, on écrivait *khabousa*, *saneshaou*. Les raffinés de Thèbes et de Memphis trouvaient autant de plaisir à *sémitiser* que nos contemporains à semer le français de mots anglais mal prononcés[1].

A l'occident du Delta, autres races, autres influences. Saïs et les villes voisines, placées en rapport constant avec les tribus libyennes, leur avaient pris une partie de leur population. Les Matsiou et surtout, depuis le règne de Ramsès III, les Mashouash, y prédominaient; mais, tandis que les Sémites devenaient à la longue agriculteurs, lettrés, prêtres, marchands, aussi bien que soldats, les Libyens conservaient toujours leur tempérament guerrier et leur organisation militaire. Depuis plus de deux mille ans, les Matsiou étaient campés et non établis sur le sol; c'étaient des mercenaires par droit héréditaire plutôt que des habitants paisibles. Ils formaient des corps de police placés dans chaque nome à la disposition du gouverneur et des autorités, garnissaient les postes de la frontière, accompagnaient le Pharaon dans ses expéditions lointaines; les idées d'armes et de lutte étaient si étroitement liées à leur personne, qu'aux époques de décadence de la langue leur nom altéré en *Matoï* devint pour les Coptes le terme générique de soldat. Les Mashouash gardèrent toujours leur costume et leur armement spécial; on les reconnaît sur les monuments à la pièce d'étoffe qu'ils portent en guise de coiffure. Sans cesse recrutés parmi l'élite des populations libyennes que les hasards de la guerre ou l'appât d'une haute solde attiraient du dehors, ils ne tardèrent pas à former la force principale et le fond des armées égyptiennes. Les Pharaons s'entourèrent de ces étrangers comme d'une garde plus sûre que les troupes indigènes et leur donnèrent pour commandants des princes de sang royal. Les *chefs des Mashouash* finirent par se rendre à peu près indépendants de leur suzerain : les uns s'appuyèrent sur leurs soldats pour s'élever au trône les autres aimè-

1. G. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 9.

rent mieux faire et défaire les rois à leur gré. Dès la fin de la vingt et unième dynastie, l'Égypte se trouvait en proie aux étrangers : elle n'eut plus d'autres maîtres que ceux qu'il leur plut lui infliger[1].

Les Sémites et les villes situées à l'orient du Delta eurent d'abord le dessus. Vers le milieu de la vingtième dynastie, un Syrien nommé Bebaï[2] vint s'établir à Bubaste ou dans les environs. Ses descendants y prospérèrent, et le cinquième d'entre eux, nommé Sheshonk, épousa une princesse de sang royal, Meht-en-ousekh. Son fils Nimrod joignit aux dignités religieuses dont il était revêtu le titre militaire de commandant des Mashouash. Son petit-fils Sheshonq eut une fortune plus brillante encore. On le rencontre tout d'abord traité de *Majesté*, et qualifié *Prince des princes*, ce qui semble montrer qu'il tenait le premier rang parmi les chefs des Mashouash. Plus tard, il marie son fils Osorkon à la fille du dernier roi Tanite, Hor-Psiounkhâ-Meïamoun, le Psousennès II de Manéthon. A la mort de ce prince, il s'empare de la couronne et fonde une nouvelle dynastie, la vingt-deuxième[3]. C'était bien une famille sémite que le hasard des événements portait jusqu'au trône d'Égypte : malgré sa longue résidence sur le sol de sa patrie adoptive, elle n'avait perdu ni le souvenir de son origine ni la mémoire de ses dieux nationaux. Officiellement Sheshonq rendait hommage à Ammon-Râ, à Isis, à Bast surtout ; en particulier il conservait le culte des divinités syriennes et faisait acheter en Palestine des esclaves mâles et femelles pour honorer son père Nimrod, à la mode de ses ancêtres[4]. Il sut d'ailleurs ramener les petits chefs à l'obéissance et réunir l'Égypte entière sous un même sceptre. Si du côté de l'Éthiopie il ne parvint pas à sou-

1. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 237-241. — 2. Le nom est écrit *Bouaï* (*bis*), soit *Boubouaï*. Il me paraît être analogue au nom hébreu, בֵּבָי. — 3. Lepsius, *Ueber die XXII Ægyptische Königsdynastie*, p. 262 sqq. ; Brugsch, *Histoire d'Égypte*, t. I, p. 219-222. — 4. Brugsch, dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 85-86. Le tableau de la vingt et unième dynastie peut se dresser à peu près comme il suit :

mettre les princes de Napata, en Syrie sa politique fut plus heureuse. Sans rompre avec Salomon, il ouvrit son royaume à tous les mécontents : Hadad l'Iduméen et Jéroboam trouvèrent asile auprès de lui. Cinq années après le schisme des tribus il envahit la Judée et « monta contre Jérusalem ». Tous les trésors que Salomon avait amassés dans le temple et dans le palais tombèrent entre ses mains[1] : de là il passa dans Israël, dont les forteresses lui ouvrirent leurs portes sans résistance[2]. De retour dans son royaume, il fit graver sur les murailles de Karnak le nom des villes qu'il avait réduites. Ce fut là, avec le butin qu'il rapporta, le profit le plus net de sa campagne ; il mourut bientôt après, et ses successeurs ne songèrent pas à revendiquer la suzeraineté qu'il avait un moment exercée sur la Syrie.

Après la retraite de Sheshonq, Juda et Israël ne firent que s'enfoncer de plus en plus dans leurs guerres civiles, Jéroboam mourut en 908 et son fils Nadab fut assassiné devant Gibbéthon par Baesha, fils d'Akhijah, après deux années de règne. Le nouveau roi se jeta sur Juda, où Asa, fils d'Abijam, petit-fils de Rehabeam, venait de monter sur le trône, et fortifia Rama à deux lieues au nord de Jérusalem. Asa, qui avait su repousser, au dire de la légende, une armée prodigieuse d'Éthiopiens et de Libyens[3], ne se crut

VINGT ET UNIÈME DYNASTIE TANITE.

I. —	Ra-Nouter-khoper	stepenamen	Si Mentou	Meïamoun,	Σμενδῆς.
II. —	Ra-Âa-khoper	stepenamen	Psiounkhâ	Meïamoun,	Ψουσεννῆς α'.
III. —	....	....	....	....	Νεφελχέρης.
IV. —	Ra-ousor-ma	stepenamen	Amenemkam	Meïamoun,	Ἀμενωφθίς.
V. —	....	....	....	....	Ὀσοχὼρ.
VI. —	....	....	....	....	Ψιναχῆς.
VII. —	Ra-outs-hiq.......	....	Hor Psiounkhâ	Meïamoun,	Ψουσεννῆς β'.

1. I *Rois*, xv, 25-26. — 2. Un grand nombre de villes d'Israël sont nommées dans la liste de Karnak à côté des villes de Juda. — 3. Les *Chroniques*, II, xiv, 9-13, qui nous parlent de cette invasion plus que suspecte, nomment *Zerakh*, le chef des envahisseurs. Champollion croyait y voir *Osorkon I*, de la vingt-deuxième dynastie (*Précis du système hiéroglyphique*, 257-262); Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 228, prétend y reconnaître le nom d'un roi éthiopien, *Atserk Amen*, qui est de beaucoup postérieur.

pas assez fort pour résister aux Israélites et appela au secours le roi de Syrie. Depuis la révolte de Rézon, Damas n'avait cessé de croître en importance et en vigueur militaire sous Hézion[1], sous Tabrimmon, sous Benhadar Ier[2] : elle avait conquis Hamath, la Cœlé-Syrie et toutes les parties du désert qui confinent à l'Euphrate. Benhadar saisit l'occasion qui s'offrait d'étendre sa domination vers le sud : il envahit la Galilée et en prit les villes. Baesha, rappelé au nord, ne put se maintenir dans Rama, et Asa mit sa frontière à l'abri en fortifiant Gibea et Mitspah. Pas plus que Jéroboam, Baesha ne réussit à fonder une dynastie durable ; comme il avait fait à Nadab, Zimri fit à son fils Éla. Cette fois encore, l'armée était au pays des Philistins et devant Gibbéthon quand le meurtre fut commis : elle se souleva, acclama son chef Omri et marcha contre les meurtriers. Zimri, forcé dans Tirzah, mit le feu au palais royal et s'y brûla après avoir régné sept jours. Omri vainqueur trouva un rival dans Thibni fils de Ginath ; la guerre civile entre les deux partis dura quatre ans et ne se termina que par la mort naturelle ou violente de Thibni et de son frère Jehoram[3]. La prise de Jérusalem par Sheshonq, l'hostilité constante de Juda et d'Israël, les crimes et les luttes intestines des Israélites, achevèrent d'affaiblir le peuple hébreu et lui enlevèrent le peu de prestige qui s'attachait à son nom depuis David. L'hégémonie passa de Jérusalem à Damas. Les descendants de Rézon essayèrent de réunir les différentes nations de Syrie en un seul empire, et ils auraient peut-être réussi dans leur tâche, sans l'intervention décisive des armées assyriennes.

1. Le nom d'Hézion n'est peut-être qu'une corruption de celui de Rézon : en ce cas, il faudrait rayer Hézion de la série des rois de Damas. — 2. L'orthographe ordinaire *Ben-hadad* est fautive, comme le prouvent et l'assyrien *Bin-hidri* et la traduction υἱὸς Ἀδὲρ des Septante. — 3. D'après Josèphe, *Ant. Jud.*, VIII, 12, 5, Thibni fut assassiné

CHAPITRE IX.

LE SECOND EMPIRE ASSYRIEN JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE SARYOUKIN.

Assour-nazir-habal et Salmanasar III; les rois de Damas et la maison d'Omri. — Décadence momentanée de l'empire Assyrien; les prophètes d'Israël : Jéroboam II; Touklat-habal-azar II; chute de Damas. — La vingt-deuxième et la vingt-troisième dynastie; les Éthiopiens en Égypte : Piânkhi et Shabak; chute du royaume d'Israël.

Assour-nazir-habal et Salmanasar III; les rois de Damas et la maison d'Omri.

Les années qui suivirent la défaite d'Assour-rab-amar furent pour l'Assyrie des années de misère. Non-seulement elle perdit les conquêtes de Touklat-habal-asar en Syrie, mais les pays du Nord et du Sud échappèrent à sa domination. La Babylonie toujours impatiente rejeta le joug; les peuplades de l'Arménie et de la Cappadoce recouvrèrent leur indépendance; la Mésopotamie elle-même se sépara: c'est à peine si les monarques assyriens conservèrent les districts qui environnaient leur capitale. La vieille dynastie, abreuvée d'humiliations, ne survécut pas longtemps à son désastre. Quelque temps après la mort d'Assour-rab-amar un roi nouveau, Bel-kat-irassou, s'éleva et « fut l'origine de la royauté » (vers 1020): ses descendants Salmanasar II, Irib-bin, Assour-idin-akhé, Assour-dan-il Ier, Bin-nirari II, travaillèrent pendant près d'un siècle et demi à relever la grandeur de la monarchie. Ils réparèrent les villes et les temples, creusèrent et nettoyèrent les canaux d'irrigation, firent consolider les grandes digues qui protégeaient la plaine contre les invasions du Tigre. Touklat-Adar II (880-883), fils de Bin-nirari, reprit enfin l'œuvre de conquête si longtemps interrompue et se rendit célèbre par son courage et par sa férocité: « il exposa sur des pals les corps

des vaincus. » Les rois d'Assyrie passaient, à fortifier patiemment leur empire, le temps que les rois d'Israël et de Damas avaient usé dans des luttes stériles[1].

A mesure que leur autorité s'étendait vers le Nord, El-Assour perdait peu à peu l'importance qu'elle avait eue dans les premiers temps de la monarchie : elle cessait d'être le point central de l'empire et ne gardait son rang de capitale que par respect pour la tradition. Assour-nazir-habal, successeur de Touklat-Adar, lui porta un coup mortel en se choisissant une autre résidence. Près de cinq siècles auparavant, un des vieux rois d'Assyrie, Salmanasar Ier avait construit à Kalakh, sur la rive gauche du Tigre et au confluent de ce fleuve avec le grand Zab, une ville à laquelle le hasard des révolutions ne permit pas de se développer. La quatrième année de son règne, Assour-nazir-habal fit raser ce qui restait des constructions de son antique prédécesseur et jeta les fondements d'une cité nouvelle. Dès lors et pendant un siècle au moins, tous les rois d'Assyrie, Salmanasar III, Samsi-Bin, Bin-nirari, ne cessèrent de l'embellir et vinrent l'habiter dans les rares instants de répit que leur laissa la guerre. « Palais après palais s'éleva sur la riche plate-forme qui soutenait la ville, chacun richement orné de bois taillé, d'or, de peinture, de sculpture et d'émail, chacun rivalisant de splendeur avec les premiers construits : des lions de pierre, des sphinx, des obélisques, des sanctuaires, des tours sacrées, embellissaient la scène et en rompaient la monotonie par leur diversité. La haute pyramide à degré (*ziggourat*) attachée au temple d'Adar dominait tout et ralliait autour d'elle cet amas de palais et d'édifices. Le Tigre, qui baignait à l'ouest le pied de la plate-forme, reflétait la ville dans ses eaux et, doublant la hauteur apparente des édifices, dissimulait un peu l'écrasement des masses, qui est le point faible de l'architecture assyrienne. Quand le soleil couchant plaquait sur cette vue

1. Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 61-69 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, 80-83 ; Fr. Lenormant, *Histoire d'Orient*, t. II, p. 64-65 ; J. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, p. 59-64.

ces teintes éclatantes qu'on ne voit qu'au ciel d'Orient, Kalakh devait sembler comme une vision du pays des fées au voyageur qui l'apercevait pour la première fois[1]. »

C'est de là que les monarques d'Assyrie partaient presque chaque année pour leurs guerres. Adossés au plateau de Médie, bornés par les massifs de l'Arménie, ils ne devaient guère être tentés de s'étendre vers le nord et vers l'est : ils auraient trouvé dans ces régions beaucoup de peine et peu de profit. Tout au plus cherchèrent-ils à maintenir sous le joug les tribus remuantes qui habitaient l'extrême frontière de la vallée du Tigre et les montagnes du Kourdistan : s'ils dépassaient parfois ces limites, ce fut pour entreprendre quelques razzias vers la mer Noire et la mer Caspienne ou pour pousser des pointes hardies à travers la Médie jusque sur l'Indos. Leurs grands champs de bataille n'étaient pas dans cette direction : ils se trouvaient au sud à Babylone et dans l'Élam, à l'ouest et au sud-ouest en Syrie. Pendant deux siècles, les armées assyriennes refirent chaque année, mais en sens inverse, tout ou partie du chemin parcouru huit siècles auparavant par les armées de Thotmès III et d'Amenhotep II. Ils attaquèrent la Syrie et l'enlevèrent pièce à pièce malgré sa résistance obstinée, prenant d'abord Karkémish, puis la Phénicie et Damas, puis Israël et Gaza; abattant l'une après l'autre chacune des barrières qui les séparaient de l'Égypte, jusqu'au jour où les deux grands empires du monde oriental se trouvèrent de nouveau face à face comme au temps des Pharaons de la XVIIIe dynastie. Cette fois les rôles étaient changés. Alors c'était l'Égypte qui venait au-devant de sa rivale et traversait l'Asie antérieure pour arriver sous les murs de Ninive : maintenant, au contraire, l'Assyrie attaque et l'Égypte se défend à grand'peine. Memphis reçut une garnison étrangère, et les généraux d'Assour-ban-habal pillèrent les temples de Thèbes.

Assour-nazir-habal commença cette marche en avant. Grace à lui l'empire assyrien s'éleva tout à coup et se dé-

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 98-99.

veloppa sur toutes ses frontières à la fois. Ce fut d'abord une expédition dans le Kourdistan et dans les régions occidentales de l'Arménie. Les indigènes, incapables de tenir en bataille rangée, « se retirèrent sur les montagnes inaccessibles et se retranchèrent sur les sommets, afin que je ne pusse les atteindre ; car ces pics majestueux s'élèvent comme la pointe d'un glaive, et les oiseaux du ciel dans leur vol peuvent seuls y parvenir... En trois jours je gravis la montagne, je portai la terreur dans leurs retraites... leurs cadavres jonchèrent les pentes comme les feuilles des arbres, et le surplus chercha un refuge dans les rochers. » Après avoir incendié les villages de ces malheureux, le conquérant s'abattit sur le district de Karkhi[1] ; « j'y passai par les armes deux cent soixante combattants, je leur coupai la tête et j'en construisis des pyramides. » Après Karkhi, ce fut le tour du pays de Koummoukh. Il avait déjà reçu le tribut des Mouskaï et se préparait à pousser plus loin vers le nord, quand la révolte d'une ville de Mésopotamie le contraignit à revenir sur ses pas. Les révoltés jetèrent les armes à son approche et implorèrent le pardon de leur faute : il fut impitoyable. « J'en tuai, dit-il, un sur deux... Je construisis un mur devant les grandes portes de la ville; je fis écorcher les chefs de la révolte et je recouvris ce mur avec leur peau. Quelques-uns furent murés vifs dans la maçonnerie, quelques autres crucifiés ou empalés au long du mur; j'en fis écorcher un grand nombre en ma présence et revêtir le mur de leur peau. Je fis assembler leurs têtes en forme de couronnes et leurs cadavres transpercés en forme de guirlandes. » Le chef principal fut emmené à Ninive, écorché et sa peau clouée à la muraille. Après cela, on ne peut trop s'étonner, si les gens du pays de Laki se soumirent sans lutte. D'autres révoltes qui éclatèrent dans des recoins de l'Arménie furent étouffées avec non moins de promptitude et de cruauté : en rentrant à Kalakh vers la fin de cette première année, Assour-nazir-habal pouvait se vanter d'avoir fait sentir la

1. Aujourd'hui Kourkh.

force de son bras dans toute l'étendue de son territoire et sur tous les points de sa frontière.

Les années qui suivirent ne démentirent pas les promesses de ces heureux débuts. En 881, guerre contre les peuples situés dans la région du Zagros; en 880, guerre contre l'Arménie; en 879, guerre contre le Koummoukh, le Naïri et la plupart des tribus du Haut-Tigre. Ce sont toujours les mêmes récits de victoires et les mêmes cruautés contre les vaincus. En 879, les habitants de Karkhi, attaqués une seconde fois, « abandonnèrent leurs places fortes et leurs châteaux; pour sauver leur vie, ils s'enfuirent vers Matni, un pays puissant. Je me mis à leur poursuite: je semai mille cadavres de leurs guerriers dans la montagne, je jonchai la montagne de leurs cadavres, j'en remplis les ravins. Deux cents prisonniers étaient tombés vivants entre mes mains: je leur tranchai les poignets. » Il restait encore au milieu de la Mésopotamie un certain nombre de villes et de tribus indépendantes : une campagne suffit à les réduire. Assour-nazir-habal descendit le Kharmis et le Khabour jusqu'à l'Euphrate, puis l'Euphrate depuis le confluent du Khabour jusqu'à Anat. Ce fut une promenade militaire plutôt qu'une guerre: toutes les villes riveraines, Sadikanni[1], Bit-Khaloupiê, Sirki[2], Anat, payèrent le tribut sans se faire prier. Le prince de Tsoukhi, qui osa résister, fut vaincu dans une bataille de deux jours et s'enfuit par delà l'Euphrate au désert d'Arabie. Il avait avec lui quelques troupes chaldéennes commandées par un général du nom de Bel-bal-idin et par Zabdan, frère de Nabou-bal-idin, roi de Babylone. Ces deux personnages tombèrent aux mains du vainqueur, et Assour-nazir-habal en profita pour déclarer qu'il avait triomphé de la Chaldée. « La crainte de ma puissance s'étendit sur le pays de Kar-Dounias; la terreur de mes armes entraîna le pays de Kaldou. » C'était bien des mots pour un fait insignifiant. Nabou-bal-idin ne s'inquiéta pas autrement de ces fanfaronnades, et le roi d'Assyrie, satisfait de sa victoire, jugea qu'il serait prudent

1. Aujourd'hui *Arban*. — 2. *Circésium*, au confluent du Khabour et de l'Euphrate. Cf. Fox Talbot, *Assyrian Texts*, p. 30-31.

de ne pas la compromettre par une invasion en Chaldée. Aussi bien les Tsoukhi se soulevèrent-ils en 878, et Assour-nazir-habal dut parcourir une fois encore le théâtre de sa campagne précédente. Tous les districts qui s'étendent le long du Khabour et de l'Euphrate furent ravagés sans pitié, les villes brûlées, les prisonnniers empalés ou mis en croix. C'était avec justice qu'il pouvait s'écrier : « Sur les ruines ma figure s'épanouit, dans l'assouvissement de mon courroux je trouve ma satisfaction[1]. »

L'année d'après le vit dans des régions où nul monarque assyrien n'avait mis le pied depuis près de deux siècles. Au printemps de 877 il quitta Kalakh, s'enfonça dans la Mésopotamie, traversa le Khabour et le Balikh, et parvint aux rives de l'Euphrate. La Syrie du Nord était partagée en petits États indépendants réunis, comme au temps des Égyptiens, en une sorte de confédération. La plupart des peuples qui l'habitaient quelques siècles auparavant n'existaient plus. Les Routen avaient disparu sans laisser aucune trace de leur passage. Les Khêtas ne subsistaient plus comme corps de nation, mais leur nom du moins avait survécu : le pays situé entre l'Euphrate, l'Oronte et l'Amanos, s'appelait encore pays de Khatti. Le Khatti était divisé en une vingtaine de royaumes, dont la position exacte n'est pas connue : Mounzigani, Kaharga, Akhassi, Iatouri, Iaraki, etc. ; les principaux étaient Karkémish (Gargamish) et Batnæ (Pateni), dont le domaine s'étendait jusqu'au pied de l'Amanos[2]. C'était un pays riche et bien peuplé, à la fois industrieux et commerçant : les métaux précieux et usuels, or, argent, cuivre, étain, fer, y abondaient ; le commerce avec la Phénicie y amenait la pourpre et les étoffes de lin, les bois d'ébène et de santal. L'attaque d'Assour-nazir-habal paraît avoir surpris les chefs des Khatti en pleine paix. Sangar, roi de Karkémish, laissa les Assyriens franchir l'Euphrate sans leur disputer le passage, et leur ouvrit les portes de sa ville. Loubarna, roi de Kounouloua, « redouta la puissance de l'ennemi et l'issue de la

1. Oppert, *Histoire*, p. 92. — 2. Finzi, *Ricerche*, p. 357 sqq.

bataille; il paya vingt talents d'or, un d'argent, deux cents d'étain, cent de fer; donna mille bœufs, dix mille moutons, mille vêtements de laine et de fil, sans compter les meubles, les armes et les esclaves. Le pays de Loukhouti résista et fut traité en conséquence : les villes furent mises à sac et les prisonniers crucifiés. Après cet exploit, Assour-nazir-habal occupa les deux versants du Liban et descendit au bord de la Méditerranée. La Phénicie n'attendit pas son arrivée pour lui rendre hommage : les rois de Tyr, de Sidon, de Gebel et d'Arvad, « qui est au milieu de la mer », lui envoyèrent des présents. Les Assyriens employèrent leur temps à couper sur le Liban et sur l'Amanos des cèdres, des pins et des cyprès, qu'ils transportèrent à Ninive pour construire un temple à la déesse Istar [1].

A partir de ce moment, nous ne savons plus rien d'Assour-nazir-habal. Il régna huit ans encore, et ce que nous connaissons de son caractère ne nous permet pas de croire qu'il les passa dans le repos. Son fils Salmanasar III lui succéda en 858, et ne cessa de batailler à l'exemple de son père. Dès l'année de son avénement, il franchit l'Euphrate, reçut la soumission des Hittites, et ne s'arrêta qu'aux bords de la Méditerranée. Il employa les quatre années suivantes à réprimer des révoltes et à consolider le pouvoir qu'il exerçait sur la Syrie. Karkémish et Pateni soumises, il s'engagea dans la vallée de l'Oronte, où l'attendaient le roi de Damas et ses vassaux [2].

Après avoir vaincu Thibni, fils de Ginath, Omri avait cherché à consolider son pouvoir. Jusqu'alors Israël n'avait pas eu de capitale fixe : Sichem, Tirzah, Rama, avaient tour à tour servi de résidence aux successeurs de Jéroboam et de Baesha. Dans les derniers temps, Tirzah avait semblé l'em-

1. Oppert, *Histoire*, p. 69-104 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, 84-89 ; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 66-68; J. Menant, *Annales*, p. 64-90. — 2. Oppert, *Histoire*, p. 108-111 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 111 ; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 68-69; J. Menant, *Annales*, p. 96-99, 105-112.

porter sur ses rivales; mais son palais avait été brûlé par Zimri, et d'ailleurs la facilité avec laquelle elle avait été prise ne pouvait qu'exciter les inquiétudes d'un chef de dynastie. Omri choisit pour site de sa ville royale une colline élevée située un peu au nord-ouest de Sichem et du mont Ébal : il l'acheta du propriétaire, qui s'appelait Shemer, et lui donna le nom de Shimrôn (Samarie)[1]. Ce choix était habile et judicieux : le développement rapide que prit la ville le prouva bientôt. Placée dans une vallée large et profonde qu'elle dominait de toutes parts, bien pourvue d'eau et puissamment fortifiée par la nature, Shimrôn devint pour le royaume d'Israël ce que Jérusalem était pour celui de Juda, un centre de résistance autour duquel la nation se rallia au moindre danger. L'importance de cette fondation n'échappa point aux contemporains : le nom d'Omri s'attacha dans leur esprit à l'idée du royaume d'Israël et n'en fut plus séparé. Désormais Samarie et Israël lui-même furent pour les étrangers Beth-Omri, la maison d'Omri, et ce nom persista longtemps après qu'Omri et sa maison eurent cessé de régner sur les Hébreux[2].

Le vieux Ben-hadar Ier, qui avait fait la guerre à Baesha, profita des troubles où les guerres entre Omri et Thibni avaient jeté Israël, pour renouveler ses attaques : il enleva plusieurs villes et força le roi d'accorder aux Syriens la possession d'un quartier spécial de Samarie[3]. Jamais depuis Salomon Israël n'avait été plus près de perdre son indépendance. Démembré peu à peu, il se trouvait exposé à partager dans un temps plus ou moins long le sort des districts de la Syrie centrale, et à devenir une simple province du royaume de Damas. Omri le sentit bien et chercha un appui au dehors. L'Égypte était trop loin, les Assyriens venaient à peine de franchir l'Euphrate, les haines religieuses mettaient un abîme entre lui et Juda :

1. I *Rois*, xvi, 24. — 2. Oppert, *Histoire*, 105-106; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 91-93. — 3. I *Rois*, xx, 34.

il se tourna du côté de la Phénicie, et obtint pour son fils Akhab la main d'Izebel, fille d'Ithobaal, roi de Tyr.

Depuis la mort d'Hirom Ier, l'ami de David et de Salomon, Tyr avait été troublée par des révolutions sanglantes. Baleastart, fils et successeur d'Hirom, était mort après un règne de sept ans à peine. L'aîné de ses enfants, Abdastart, fut tué dans une révolte populaire. On sait l'influence dont jouissent en Orient les nourrices de roi : les quatre fils de la nourrice d'Abdastart, élevés à la cour et placés par leur mère, assassinèrent le roi et mirent le plus âgé d'entre eux sur le trône. Soutenus par cette masse d'esclaves, de soldats mercenaires et de populace sans fortune que renfermaient les villes phéniciennes, ils se maintinrent douze ans au pouvoir. Leur domination eut des effets désastreux : une partie de l'aristocratie émigra au loin, les colonies se séparèrent de la mère-patrie et se rendirent indépendantes. C'en était fait de l'empire tyrien, si cet état de choses avait duré. Une révolution chassa l'usurpateur et rétablit l'ancienne lignée royale sans rendre à la malheureuse ville la tranquillité dont elle avait besoin : les trois fils survivants de Baleastart, Astart, Astarim et Phéli, passèrent rapidement sur le trône. Le dernier fut assassiné après neuf mois de règne par un de ses parents, Ithobaal, grand prêtre d'Astarté, qui s'empara solidement du pouvoir et le garda trente-deux ans [1].

Le commencement de ces troubles avait coïncidé avec la scission des douze tribus : les Hébreux, occupés de leur guerre civile, n'avaient pu mettre à profit les malheurs de leur voisine. Néanmoins il était toujours à craindre qu'un roi plus entreprenant ou moins absorbé que ses prédécesseurs ne se laissât tenter aux richesses de la Phénicie et ne cherchât à s'en emparer. Ithobaal saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui d'écarter ce danger et de contracter une alliance de famille avec la nouvelle maison royale d'Israël. Izebel devint la femme d'Akhab et prit bientôt un empire absolu sur son mari.

1. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 1ter Theil, p. 340-346.

Superstitieuse comme toutes les femmes, et du reste nourrie à la piété par son père, qui avait été grand prêtre d'Astarté avant de devenir roi, elle sut décider Akhab à pratiquer ouvertement le culte des divinités phéniciennes. Baal et Astarté eurent leurs temples dans Samarie et leurs bois sacrés sur toutes les collines; leurs prêtres et leurs prophètes s'assirent à la table royale et se répandirent sur le pays, tandis que les prêtres et les prophètes de Jahveh en étaient réduits à se cacher pour échapper à la persécution. La masse de la nation resta indifférente entre les deux partis. Le prophète avait beau lui dire : « Si Jahveh est Dieu, suivez-le; mais si Baal est Dieu, suivez-le; » il ne répondait rien et continuait à « boiter des deux côtés [1]. » Le roi lui-même, plus superstitieux que vraiment religieux, ne savait se déclarer ouvertement ni pour Jahveh ni pour Baal : un jour il laissait massacrer les prophètes phéniciens [2], et le lendemain livrait les prophètes hébreux à la vengeance d'Izebel [3]. Les fidèles au dieu national trouvèrent un chef dans Élijah de Thisbé, dont les aventures et les exploits nous sont arrivés mêlés de tant de prodiges, qu'il est impossible de discerner la part de vérité qu'ils renferment. Élijah, inspiré par l'esprit de Dieu, se rend devant Akhab, lui annonce qu'il n'y aura dans les années suivantes ni rosée, ni pluie, sinon à sa parole, et s'enfuit au désert pour échapper à la colère du roi. Il est nourri d'abord par des corbeaux qui, soir et matin, lui apportent de la viande et du pain, puis, quand la source à laquelle il buvait fut tarie, par un baril de froment et une cruche d'huile inépuisables dont il partage le contenu avec une veuve de Sarepta au pays de Sidon. Le fils de cette femme meurt subitement : Élijah le resssuscite au nom de Jahveh, et toujours guidé par l'esprit d'en haut quitte sa retraite pour se présenter de nouveau devant le roi. Akhab le reçoit sans lui marquer aucune haine, rassemble les prophètes païens et les met face à face avec lui sur le Carmel. Les Phéniciens invoquent à grands cris leurs

1. 1 *Rois*, XVIII, 21. — 2. *Ibid.*, VIII, 40. — 3. *Ibid.*, XX, 2.

Baalim, se déchirent le corps à coups de couteaux. Élijah, après les avoir laissés s'épuiser en contorsions et en prières, implore à son tour Jahveh : le feu du ciel descend à sa voix et consume l'holocauste en un moment. Le peuple se jette sur les prêtres, les massacre, et la pluie commence à tomber. On dit qu'après cette victoire Élijah se retira encore une fois au désert et accomplit beaucoup de miracles; après quoi il se donna Élisha pour successeur, et monta vivant au ciel sur un char de feu[1]. Ainsi le veut la tradition, et son exagération même nous montre quelle impression puissante avait faite le grand prophète sur l'esprit du peuple d'Israël.

Aux querelles de religion s'ajoutèrent les malheurs d'une guerre étrangère. Benhadar Ier était mort et Akhab avait sans doute essayé de recouvrer son indépendance, à la faveur des troubles qu'un changement de règne soulève presque toujours dans les monarchies orientales. Benhadar II convoqua ses vassaux et marcha droit sur Samarie. Akhab, bloqué dans sa capitale par des forces supérieures, demanda la paix aux conditions qu'il plairait au vainqueur de lui imposer : la réponse à ses ouvertures était si outrageante que les Hébreux se résolurent à tout tenter plutôt que de se rendre. La fortune leur revint avec le courage : Benhadar fut surpris en plein midi par une brusque sortie des assiégés, la panique se mit dans son camp et son armée se sauva en désordre jusque sur le territoire de Damas. Elle revint à la charge l'année suivante, mais, au lieu de s'engager sur le territoire montueux d'Éphraïm, où elle perdait l'avantage du nombre, elle vint camper dans la plaine de Jezréel, près de la petite ville d'Aphek. Elle fut battue comme elle l'avait été sous les murs de Samarie, et Benhadar pris dans la déroute. Malgré ces défaites répétées, la puissance de Damas était encore si grande et la prise du roi si loin d'avoir fini la guerre, qu'Akhab n'osa point pousser sa victoire à fond. Il accueillit le vaincu « en frère », malgré l'opposition jalouse de quelques pro-

1. I *Rois*, XVII-XIX ; II *Rois*, I-II.

phètes, et lui rendit la liberté après lui avoir fait signer un traité d'alliance offensive et défensive. Israël rentra en possession des places qu'il avait perdues sous les règnes précédents, et les Juifs obtinrent le droit d'occuper à Damas un quartier particulier : c'était la contre-partie et la revanche du traité conclu entre Omri et Benhadar Ier [1].

La lutte venait à peine de prendre fin quand les Assyriens parurent sur la frontière septentrionale du royaume de Damas. Benhadar avait suivi d'un œil inquiet les progrès rapides qu'ils faisaient chaque jour dans la Syrie du nord et s'était préparé à les recevoir. il avait renouvelé ses alliances avec Hamath, Arvad et les autres villes de Phénicie, réclamé le secours d'Israël et des Arabes, racolé des auxiliaires jusqu'en Égypte et au pays d'Ammon. Lorsqu'à l'automne de 854, Salmanasar III franchit l'Euphrate pour l'attaquer, il marcha bravement au-devant des Assyriens et leur offrit bataille à Karkar [2]. Il avait avec lui deux mille chars et dix mille Juifs envoyés par Akhab, sept cents chars, sept mille cavaliers, dix mille fantassins de Hamath, mille mercenaires égyptiens, mille Ammonites qui, joints aux troupes de ses vassaux, formaient une armée de soixante-deux mille neuf cents fantassins, huit mille deux cents cavaliers et quatre mille huit cent dix chars ; un chef arabe nommé Djendib avait amené un corps de mille chameaux. Les alliés perdirent la bataille : quatorze mille des leurs périrent [3], le reste s'enfuit au delà de l'Oronte. Néanmoins la lutte avait été si chaude que Salmanasar ne put tirer parti de son succès : il repassa l'Euphrate sans avoir reçu la soumission de Damas et sans avoir imposé de tribut [4]. Il ne revint pas les années suivantes, occupé qu'il était au sud-est de son empire. Mardouk-inadinsou, roi de Babylone, trahi et

1. I *Rois*, xx. — 2. Ménant (*Annales*, p. 112) lit ce nom *Bourkarou*. — 3. Un autre texte porte *vingt mille cinq cents*. — 4. Oppert, *Histoire*, p. 111-119 ; 136-142 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 102-103 ; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 68-90 ; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 94-104 ; J. Ménant, *Annales*, p. 99, 112-113.

vaincu par son frère illégitime Mardouk-bel-ousatè, avait appelé le roi d'Assyrie. Salmanasar accourut et dans une première campagne (852) réduisit les districts situés au nord du Dhournat. L'année suivante il fut encore plus heureux : il battit le prétendant, le tua, s'empara de Babylone, de Barsip, de Kouti, et descendit dans la Chaldée maritime [1]. Cette conquête achevée, il reprit ses projets contre Damas.

La défaite de Karkar avait ébranlé un moment la puissance de Benhadar. En se faisant rendre les villes juives prises sur ses prédécesseurs, Akhab avait négligé de mentionner Ramoth-Gilead. C'était cependant une place importante : elle commandait toute la rive gauche du Jourdain et menaçait à la fois Israël et Juda. Akhab voulut profiter pour la reprendre de l'issue malheureuse de la campagne contre les Assyriens et chercha des alliés qui pussent l'aider dans cette entreprise. Un grand changement d'esprit et de politique venait de se faire à Jérusalem. Jehoshaphat, comme son père Asa, était un adorateur fervent de Jahveh : il s'efforçait de réprimer l'idolâtrie et avait dû ressentir vivement la persécution dirigée par son voisin contre les prophètes [2]. Mais sa piété ne le rendit pas aveugle aux nécessités politiques du temps présent. L'expérience des règnes passés avait montré combien était funeste la rivalité d'Israël et de Juda : pendant les guerres civiles, Moab, Ammon, Édom, les rois des Philistins s'étaient soulevés; Damas un moment ville juive était devenue la capitale d'un royaume puissant et menaçait de rétablir à l'avantage de Benhadar l'empire de Salomon. Jehoshaphat se convainquit, malgré l'opposition des prophètes, qu'il fallait avant tout faire cesser les discordes et réunir toutes les forces de la nation contre les Syriens. Il maria son fils Jehoram avec Athaliah, fille du roi d'Israël [3], et quand Akhab vint le prier de l'aider dans

1. Oppert, *Histoire*, p. 112 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 102 ; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 71 ; J. Menant, *Annales*, p. 99-100, 114. — 2. I *Rois*, XXII, 43-44 ; II *Chron.*, XVII, 3-4. — 3. Cf. II *Rois*, VIII, 18, avec II *Rois*, VIII, 26.

son entreprise contre Ramoth-Gilead, il consentit à l'accompagner et vint le rejoindre à Samarie [1]. Pour la première fois depuis près d'un siècle, l'armée de Juda entra sans intentions hostiles sur le territoire d'Ephraïm et se rangea sous le même drapeau.

Jehoshaphat s'était montré dès le début de son règne actif et belliqueux : il avait conduit contre ses voisins du sud plusieurs expéditions heureuses qui affermirent son autorité sur Édom [2]. Toute sa valeur ne put prévaloir contre la fortune de Benhadar. Il manqua d'être pris dans la bataille qui s'engagea sous les murs de Ramoth-Gilead, et son armée fut à moitié détruite. Akhab, blessé mortellement d'une flèche au commencement de la journée, succomba vers le coucher du soleil, et ses soldats, saisis de panique, se débandèrent dans toutes les directions. Akhaziah ramena le corps de son père à Samarie; Jehoshaphat s'enfuit jusqu'à Jérusalem [3] : il semblait que Benhadar n'eût qu'à s'avancer pour s'emparer sans effort d'Israël et de Juda (851). L'intervention des Assyriens sauva les Hébreux d'une ruine imminente. Le roi de Damas, rappelé vers le nord, trouva Salmanasar maître de tout le pays situé entre l'Euphrate et l'Oronte, et fut battu complétement malgré les secours d'Hamath et de la Phénicie, battu en 850, battu l'année suivante. Dix mille des siens périrent, une partie de ses chariots et de son matériel de guerre resta sur le champ de bataille. Mais les Assyriens, toujours victorieux, se trouvaient toujours trop affaiblis par leur victoire pour en profiter aisément. Ils employèrent les deux années suivantes à soumettre quelques tribus de l'Arménie et des marches médiques, et ne revinrent à la charge qu'en 846, avec leur succès habituel [4]. Benhadar fut vaincu encore une fois sans laisser entamer son royaume : à peine débarrassé de ces adversaires, il se retourna contre les Juifs.

1. I *Rois*, XXII, 1-19; II *Chron.*, XVIII, 1-27. — 2. *Ibid.*, XVII. — 3. I *Rois*, XXII, 20-29; II *Chron.*, XVIII, 28-34. — 4. Oppert, *Histoire*, p. 112, 120; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 71; J. Menant, *Annales*, p. 100-114.

Il les trouva remis de leurs défaites. Akhaziah n'avait fait que passer sur le trône de Samarie, mais son frère Jehoram s'était trouvé assez fort pour entretenir des idées de conquête. Après la bataille de Ramoth-Gilead, Mesha, roi des Moabites, s'était soulevé et avait refusé le tribut que son peuple payait depuis quarante ans aux rois d'Israël. Jehoram et Jehoshaphat essayèrent de le réduire. Comme ils n'osaient l'attaquer vers le nord, par crainte des garnisons syriennes qui étaient au pays de Gilead, ils passèrent au sud de la mer Morte et vinrent l'assiéger dans sa ville royale [1]. Malgré quelques victoires partielles, la campagne ne fut pas heureuse : non-seulement les Moabites restèrent indépendants, mais ils s'étendirent au détriment des gens de Ruben, et Mésha, dans le seul monument de son règne qui soit parvenu jusqu'à nous [2], put se vanter « d'avoir rendu leurs anciens noms aux villes qu'il annexa au pays de Moab. » L'invasion de Benhadar dut être pour quelque chose dans le triomphe des Moabites. Les armées syriennes se répandirent sur Éphraïm et montèrent jusqu'à Samarie : la ville tint bon, et Benhadar, désespérant de la prendre, leva le siége au moment où la famine l'avait réduite à la dernière extrémité. Il ne devait plus rentrer en Israël : tombé malade et déjà mourant, il fut achevé par un de ses officiers nommé Khazaël, qui se fit roi en sa place [3]. Il avait régné près de trente ans, non sans gloire et sans succès. Il avait noué d'étroites alliances avec Hamath et la Phénicie, dominé trente-deux rois vassaux et résisté vaillamment aux Assyriens ; il avait essayé de conquérir la Palestine entière, et, s'il n'avait pas réussi dans cette entreprise, au moins avait-il soumis presque tout le pays de Gilead, entre le Hauran et la frontière de Moab. Damas était devenue entre ses mains la capitale réelle et le boulevard de la Syrie.

Elle ne garda pas longtemps ce rang éminent. Khazaël eut, il est vrai, d'heureux débuts : il soumit les deux ver-

1. II *Rois*, III, 4-27. — 2. C'est la fameuse stèle de Dhibân, découverte en 1869 par M. Clermont-Ganneau et dont les fragments sont conservés au musée du Louvre. — 3. II *Rois*, VI, 8 ; VIII, 15.

sants de l'Anti-Liban et la majeure partie de l'Aram. Jehoram d'Israël et Akhaziah de Juda renouvelèrent contre Ramoth de Gilead la tentative qui avait été si funeste à leurs prédécesseurs quelques années auparavant : ils échouèrent comme Akhab et Jehoshaphat [1]. Un grand désastre effaça bientôt l'impression qu'avaient produite ces premiers succès. Salmanasar, après avoir combattu les tribus du haut Euphrate (845), poussé une pointe sur le plateau de Médie (844) et guerroyé contre les peuples de l'Amanos (843) reprit les hostilités contre l'Aram. Khazaël l'attendit dans une position choisie avec soin et fut vaincu. Ce fut la bataille la plus sanglante qui eût été livrée jusqu'alors par les Assyriens aux gens de Damas. Il perdit seize mille hommes de pied, quatre cent dix cavaliers, onze cent vingt et un chars : Damas fut prise ainsi que plusieurs autres places fortes; les Assyriens pénétrèrent jusque dans les montagnes du Hauran, pillant et brûlant tout sur leur passage. Les rois de Sidon et de Tyr, craignant pour leurs États un sort pareil, s'empressèrent de reconnaître la souveraineté du vainqueur. Celui d'Israël envoya en tribut des barres d'or et d'argent, des plats, des coupes et des ustensiles d'or, des sceptres et des armes : ce fut le commencement des relations entre les Hébreux et l'Assyrie (842) [2].

Dans les quelques mois qui venaient de s'écouler, les deux royaumes avaient été bouleversés par des révolutions sanglantes. Les prophètes n'avaient jamais pardonné à la maison d'Omri l'introduction des religions phéniciennes et les persécutions dont le culte national avait été l'objet. Déjà Élijah avait songé à détrôner Akhab et à le remplacer par Jehu [3]; Élisha, le disciple favori et le successeur d'Élijah, exécuta le projet de son maître. Jehoram avait été blessé devant Ramoth et s'était retiré pour se guérir

1. II *Rois*, VIII, 28-29. — 2. Oppert, *Histoire*, p. 113, 118 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 104-106; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 104-108; J. Menant, *Annales*, p. 100, 115-116. — 3. I *Rois*, XIX, 16.

au palais de Jezréel, loin de sa capitale et de son armée. Un émissaire d'Élisha se rendit au camp, sacra Jehu et lui ordonna au nom de Dieu de détruire la maison d'Akhab et de venger la mort des prophètes. Jehu se fit acclamer par toute l'armée et marcha contre Jezréel. Akhaziah de Juda était venu rendre visite à son oncle et à sa grand'mère Izebel. Quand la vigie annonça qu'on voyait avancer une armée, les deux rois, au lieu de s'enfuir, montèrent sur leurs chariots pour aller à sa rencontre. Jehu perça Jehoram d'une flèche, et fit assassiner par les gens de sa suite Akhaziah, qui essayait de s'échapper. Ce ne fut que le commencement de la tragédie. En apprenant le meurtre et l'approche du meurtrier, la vieille Izebel voulut du moins mourir en reine : « elle farda son visage, orna sa tête et regarda par la fenêtre . — Et comme Jehu entrait dans la porte, elle dit : « En a-t-il bien pris à Zimri qui tua son « seigneur? » — Et il leva sa tête vers la fenêtre et dit : « Qui est ici de mes gens? qui? » Alors deux ou trois eunuques regardèrent vers lui. — Et il leur dit : « Jetez en « bas. » Et ils la jetèrent, de sorte que son sang rejaillit contre la muraille et contre les chevaux; et il passa pardessus elle. » Restaient les princes de la maison d'Akhab : il se fit envoyer leurs têtes de Samarie et les exposa en deux tas à la porte du palais de Jezréel. Les princes de la maison de Juda qui venaient rejoindre Akhaziah, furent tués de même sur le bord de la route; les adorateurs et les prêtres de Baal, réunis par trahison dans le temple furent égorgés jusqu'au dernier, et le culte de Jahveh rétabli dans toute sa pompe, sinon dans toute sa pureté. Le contrecoup de cette révolution se fit sentir jusque dans Jérusalem d'une manière assez imprévue. Athaliah, fille d'Izebel et mère d'Akhaziah, voyant la maison royale à peu près détruite, fit exterminer ce qui restait des descendants de Jehoshaphat : un seul enfant, Jehoash, échappa par les soins du grand prêtre. Le massacre achevé, elle saisit le pouvoir, s'entoura d'une garde phénicienne, et se rangea au culte des Baalim. Les crimes de Jehu avaient donc produit ce résultat singulier de rétablir tant bien que mal la

religion nationale en Israël pour la renverser dans Juda: Jahveh trôna dans Samarie et Baal dans Jérusalem[1].

Khazaël restait toujours menaçant. Deux ans après sa première défaite, en 840, il avait de nouveau affronté les Assyriens sans succès : il avait perdu quelques forteresses et payé tribut de même que les rois de Tyr, de Sidon et de Gebel[2]. Ce fut son dernier essai de résistance contre Salmanasar: plutôt que de s'exposer encore à des défaites inévitables, il préféra acheter par la soumission le droit de poursuivre en paix ses entreprises contre les Israélites. Elles lui réussirent au delà de toute espérance : Jehu ne put tenir contre lui et fut vaincu « sur toutes ses frontières, — depuis le Jourdain jusques au soleil levant, dans tout le pays de Gilead, des gens de Gad, de Ruben et de Manassé, depuis Aroer qui est sur le torrent d'Arnon jusques en Gilead et en Bashan[3]. » Damas, humiliée au nord par les Assyriens, était encore assez puissante pour humilier les Juifs. Mais son ascendant ne pouvait être que passager : épuisée par tant de guerres successives, elle tendait à s'affaisser sur elle-même au premier choc sérieux. C'était encore le boulevard de la Syrie, mais un boulevard branlant et à moitié ruiné.

L'œuvre véritable de Salmanasar était accomplie. Son père avait conquis la Syrie du Nord : il fit un pas de plus dans la direction de l'Égypte, en abattant les royaumes de la Syrie centrale. Le reste de son règne se passa presque entier dans des expéditions contre les peuples du Nord et de l'Est. Deux années de guerre lui livrèrent les deux versants de l'Amanos et la Cilicie plane : Tarzi (Tarse) elle-même tomba entre ses mains (831). Le pays d'Ourartou et de Van en Arménie résista trois ans et finit par céder[4]. Cependant l'âge était venu et avec lui les infirmités: le vieux roi, épuisé par trente années de guerres, dut quitter les camps et céder le commandement à ses généraux. Son fils aîné, Assour-danin-habal,

1. II *Rois*, IX-XI, 2 ; II *Chron.*, XXII. — 2. Oppert, *Histoire*, p. 121; Menant, *Annales*, p. 101. — 3. II *Rois*, X, 32-33. — 4. J. Menant, *Annales*, p 101-104.

trouva qu'il vivait trop longtemps et souleva contre lui plus de la moitié de son empire. Assour, Amid, Arbèles et vingt-quatre autres villes, prirent part à la rébellion : Kalakh et Ninive demeurèrent fidèles. Salmanasar remit la direction des affaires à son second fils, Samsi-Bin. En moins de quatre ans, la révolte fut étouffée. Assour-danin-habal fut tué, et Salmanasar eut du moins la consolation de mourir en paix après trente-cinq ans de règne (823)[1].

Décadence momentanée de l'empire assyrien; les prophètes d'Israël : Jéroboam II; Touklat-habal-asar III; chute de Damas.

Après lui, la suprématie militaire de l'Assyrie se maintint quelque temps encore. Samsi-Bin III (823-810) par des expéditions répétées réduisit les tribus du Naïri et conquit la Médie jusqu'au pays de Bartsou[2], à l'extrémité orientale de la mer Caspienne. Mardouk-balat-irib, le plus puissant des princes qui régnaient alors sur la Chaldée septentrionale, ne put tenir tête à l'Assyrie, malgré l'appui de l'Elam et des Araméens de Mésopotamie : il perdit sept mille hommes, deux cents chars avec son étendard royal et ses bagages, à la bataille de Daban (819). Cette victoire ne fut pas décisive, non plus que deux autres expéditions dirigées en 812 et 811 contre Babylone. Elle prépara du moins les voies à Bin-nirari II (810-780), qui asservit les rois de la Chaldée. Bin-nirari se montra aussi remuant que l'avaient été son père et son aïeul : chacune des années de son règne est marquée par une campagne victorieuse. Il pénétra sept fois en Médie, envahit deux fois le pays de Van et trois fois la Syrie. Mariah, roi de Damas et l'un des successeurs de Benhadar III, s'était révolté : il l'assiégea et le prit dans sa ville royale. La rapidité avec laquelle les rebelles furent châtiés empêcha les

1. Oppert, *Histoire*, p. 122 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 109-110 ; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 73 ; J. Menant, *Annales*, 118-120. — 2. La *Parthyène*, comme l'indique M. Fr. Lenormant, et non la Perse.

autres rois de Syrie de suivre l'exemple de Mariah : la Phénicie, Israël, Edom, les Philistins, n'osèrent point s'agiter pendant toute la durée du règne[1]. L'empire assyrien s'étendait alors sur la plus grande partie de l'Asie antérieure : par ses vassaux il touchait d'une part au golfe Persique et à l'Elam, d'autre part à la mer Rouge et à l'Égypte. A l'Orient, il dominait sur la plupart des tribus touraniennes de la Médie et sur quelques-unes des tribus aryennes qui commençaient alors à s'avancer dans le plateau de l'Irân. En Arménie, peu de progrès avaient été faits depuis le temps de Touklat-habal-asar Ier : on occupait le pays des bords du lac de Van aux sources du Tigre, mais au delà les difficultés du terrain et la vaillance des habitants n'avaient pas permis de faire des conquêtes durables. La Mésopotamie, la Chaldée, la Syrie du Nord, reconnaissaient la souveraineté d'Assour ; même Salmanasar et ses successeurs avaient dépassé le Tauros et l'Amanos ; les plaines de la Cilicie, les Toubal, les habitants de la Cappadoce, leur obéissaient. La côte syrienne, de l'embouchure de l'Oronte à Gaza, et tous les royaumes de l'intérieur entre la mer et le désert, relevaient de Ninive. On pouvait déjà appliquer au roi d'Assyrie les paroles du prophète hébreu : il était « comme un cèdre au Liban, dont la hauteur s'est élevée par-dessus tous les arbres des champs. — Tous les oiseaux du ciel ont fait leur nid dans ses branches, et toutes les bêtes des champs ont fait leurs petits sous ses rameaux et les grandes nations ont habité sous son ombre[2]. »

Arrivé à ce degré de gloire et de puissance, l'empire parut s'affaisser tout d'un coup. Salmanasar IV (780-770) usa son règne à lutter sans succès contre l'Arménie

1. Une des femmes de Bin-nirari se nommait Sammourramit. Comme ce nom est le type original du nom de Sémiramis, on a proposé de reconnaître dans la femme de Bin-nirari la Sémiramis d'Hérodote, qui vivait un siècle et demi avant Nabopolassar et qui avait embelli Babylone. Cette Sémiramis elle-même serait le prototype de la Sémiramis légendaire. Ces deux hypothèses n'ont pas été généralement admises. — 2. *Ézékhiel*, xxxi, 3-6.

et la Médie : après une seule expédition contre Damas (772) il fut contraint d'abandonner la Syrie. Sous Assour-dan-Il II (770-752) ce ne sont plus seulement les vassaux de date récente qui se soulèvent : la révolte éclate aux portes mêmes de Ninive, dans le pays d'Arrapha et dans la ville de Gôzan. L'esprit militaire déclinait ; les souverains ne conduisaient plus leurs troupes en personne et renonçaient souvent à la guerre. Au lieu qu'Assour-nazir-habal, Salmanasar III, Samsi-Bin, Binnirari, avaient marqué chaque année d'une expédition heureuse, Assour-dan-Il resta en paix neuf années de son règne sur dix-huit. Sous Assour-nirari II (752-745), ce fut pis encore : en huit ans, il n'y eut que deux campagnes, dirigées toutes deux contre le pays de Namri, à quelques journées à peine de la capitale[1]. Les traditions classiques plaçaient vers cette époque une première destruction de Ninive. Elles ignoraient le nom des grands princes du siècle précédent et les remplaçaient par une lignée de rois fainéants issus de Ninos et de Sémiramis. Sardanapale, le dernier d'entre eux, passait, dit-on, sa vie dans le harem, entouré de femmes, habillé en femme et livré aux travaux d'une femme. Deux des princes vassaux, Arbakês le Mède et Bélésys de Babylone, se révoltèrent. L'imminence du danger éveilla dans Sardanapale les qualités guerrières de sa race : il se mit à la tête de l'armée qui lui restait, battit plusieurs fois les rebelles et allait les réduire, quand des troupes qui arrivaient de Bactriane à son secours firent défection et passèrent à l'ennemi. Il s'enferma dans Ninive et y résista deux ans à toutes les attaques ; la troisième année, le Tigre gonflé par les pluies déborda et renversa les murailles sur une longueur de vingt stades. Il se rappela alors qu'un oracle lui avait garanti la victoire jusqu'au jour où le fleuve se tournerait contre lui et ne voulut pas tomber vivant aux mains de ses sujets rebelles. Il se brûla dans son palais avec ses trésors et ses femmes, et l'empire périt avec lui[2]. Il est

1. Oppert, *Histoire*, p. 122-139; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 110-127; J. Menant, *Annales*, p. 119-134. — 2. Sur la

certain aujourd'hui que la première destruction de Ninive est un roman historique : mais les monuments nous prouvent que pendant trente années entre Bin-nirari II et Touklat-habal-asar III la puissance de l'Assyrie ne fit que déchoir[1].

Cette décadence momentanée avait rendu les peuples de Syrie à eux-mêmes : ils n'usèrent de leur délivrance que pour se déchirer mutuellement et s'abîmer de plus en plus dans leurs guerres civiles. Athaliah avait voulu détruire la maison de Jehoshaphat et établir officiellement en Juda le culte de Baal : elle ne réussit ni dans l'une ni dans l'autre de ces entreprises. Le grand prêtre Jehoïada avait dérobé au massacre un enfant d'Akhaziah et l'avait élevé secrètement dans le temple. Le parti des prêtres avait déjà fait à cette époque des progrès considérables. Comblé d'honneurs par Asa et par Jehoshaphat, toléré ou confirmé dans ses possessions par leurs successeurs, il avait su gagner la confiance du peuple et commençait à se mêler de politique. Jehoïada gagna les commandants de la garde royale et d'autres chefs militaires, leur révéla l'existence de Jehoash et le proclama roi dans le temple. Athaliah accourue au bruit fut tuée et Mattan, le grand prêtre de Baal, partagea son sort[2]. Jehoïada s'imposa comme tuteur au nouveau roi, qui avait sept ans à peine : ce fut le règne des prêtres. Ils se firent remettre l'administration des biens du temple et profitèrent de leur pouvoir pour s'approprier une partie des revenus sacrés : le scandale causé par leurs prévarications devint si fort que Jehoash dut retirer à Jehoïada et aux sacrificateurs la libre disposition de l'argent du temple. Israël était dans une situation pire encore que celle

légende de Sardanapale voir Ctésias, *Fragments*, édit. Didot, p. 39-41 ; cf. Diodore, II, 23-28 ; Athénée, XII, 7, etc. — 1. C'est ici que M. Oppert place la lacune de trente années qu'il a cru reconnaître dans le Canon assyrien (*Inscriptions assyriennes des Sargonides*, p. 3-18 ; *la Chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes*, 1-17). M. Lenormant, qui dans son *Histoire d'Orient*, t. II, p. 77-82, avait adopté l'opinion de M. Oppert, s'est rangé depuis à l'opinion contraire soutenue par MM. G. et H. Rawlinson, Smith et Schrader. — 2. II *Rois*, XI ; II *Chron.*, XXII, 10-12, XXIII.

de Juda. Malgré ses qualités militaires, Jehu ne put tenir tête aux ennemis qui le pressaient de toutes parts. Khazaël parcourut le royaume de Samarie en maître sans que rien pût l'arrêter. Il pénétra jusqu'à Gath sur la frontière philistine, la prit « et tourna son visage pour monter vers Jérusalem.» Jehoash acheta la paix : «il prit ce que Jehoshaphat, Jehoram et Akhaziah, ses pères, avaient consacré, et tout l'or qui se trouva dans les trésors du temple et du palais, et l'envoya à Khazaël, qui se retira de devant Jérusalem[1]. »

La misère parvint au comble sous le fils de Jehu. « Jehoakhaz fit ce qui déplaît à Jahveh, et la colère de Jahveh s'embrasa contre Israël et le livra entre les mains de Khazaël, roi de Syrie, et entre les mains de Ben-hadar, fils de Khazaël, durant tout ce temps-là[2]. » Jehoash, délivré par la retraite des Syriens des attaques du dehors et par la mort de Jehoïada d'un maître dont l'autorité lui pesait depuis longtemps, essaya de se soustraire à l'influence des prêtres. Il ne réussit qu'à soulever leur haine contre lui, et finit par être assassiné dans son lit[3]. Son fils Amatsiah le fit enterrer au tombeau des rois et vengea sa mort sur les meurtriers : mais, avec une générosité rare chez les gens de son siècle, « il ne fit point mourir les enfants de ceux qui avaient tué son père[4].» Deux années auparavant, Jehoakhaz était mort, laissant à son fils un trésor épuisé, une armée impuissante et un État réduit de moitié[5].

Au milieu du désordre et de la démoralisation générales, les prophètes avaient redoublé d'activité et d'énergie. Leur action s'exerçait surtout dans le royaume du Nord, où l'absence d'un sacerdoce régulier et la lutte des religions phéniciennes contre le culte national entretenaient une agitation perpétuelle parmi les esprits. D'abord peu nombreux, ils s'étaient multipliés en raison même des per-

1. II *Rois*, XII, 17-18. — 2. *Ibid.*, XIII, 1-8. — 3. Le livre des Chroniques altère et contredit le récit du livre des Rois, pour disculper les prêtres autant que possible. J'ai suivi exclusivement pour le règne de Jehoash le récit de II *Rois*, XII. — 4. II *Rois*, XIV, 5-6; II *Chron.*, XXV, 3-4. — 5. II *Rois*, XIII, 9-10, XIV, 1.

sécutions que les rois avaient dirigées contre eux et des obstacles qu'ils rencontraient dans la tiédeur du peuple. Ils s'étaient faits d'office les avocats de l'opprimé contre le juge inique ou vénal : sans titre ni pouvoir reconnu, ils maniaient le peuple par la seule force de leur volonté. Ils réclamaient de tous et du roi lui-même le respect de la justice, l'amour de Dieu, l'observance des lois, et, quand ils ne persuadaient pas, ils prenaient sur eux de punir: Elijah, Elisha et leurs amis plus obscurs avaient eu assez d'influence pour soulever des révolutions et provoquer des changements de dynastie. Mais ces vieux prophètes étaient hommes de parole et d'action plutôt qu'hommes de plume: ils n'écrivaient pas et s'inquiétaient peu de voir leurs discours survivre à l'effet produit. Il ne demeura de leur personne et de leurs actes qu'un souvenir confus proportionné à la grandeur des événements et à l'impression qu'ils avaient faite sur l'esprit des contemporains. Leur vie se mêla d'imaginations puissantes et grandioses comme pour Elijah, de miracles exagérés ou de légendes puériles comme pour Elisha. Dans Juda, où le corps sacerdotal était plus fortement constitué, l'esprit prophétique fut moins répandu, mais plus productif en œuvres littéraires. Parmi les prêtres et les lévites qu'on élevait dans l'art du chant et de la composition, il s'en trouva peu que l'inspiration saisit, mais ceux qu'elle saisit réellement eurent à leur service toutes les ressources d'une langue épurée et d'un art habile jusqu'à la minutie. Il n'y avait guère place à Jérusalem pour un illuminé soulevant les masses populaires : on eut des poëtes et des hommes d'État dont les écrits agirent sur les esprits d'élite et sur la classe éclairée. Les malheurs du peuple firent sortir des rangs les premiers prophètes dont nous ayons les livres, Joël d'abord, puis Amos et Hoshea. Dès lors l'histoire du temps nous apparaît à travers les écrits prophétiques et par les yeux des prophètes telle qu'ils l'entendent et parfois même telle qu'ils la font[1].

1. Sur la révolution qui s'opère alors dans l'esprit du prophétisme, voir Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, t. III, 1re partie, p. 276 sqq.

L'avénement de Jehoash au trône d'Israël et d'Amatsiah au trône de Juda sembla rendre quelque vigueur au peuple hébreu. Jehoash commença par battre Benhadar III, près d'Aphek[1], et fut vainqueur dans trois autres combats sans parvenir à chasser complétement les Syriens. On contait qu'avant d'entreprendre cette guerre de délivrance il avait consulté le vieil Elisha mourant. Le prophète lui avait ordonné de tirer des flèches contre terre en sa présence. « Le roi frappa trois fois, puis s'arrêta. — Et l'homme de Dieu se mit fort en colère contre lui et lui dit : « Il fallait « frapper cinq à six fois, et tu aurais frappé les Syriens « jusqu'à les anéantir; mais maintenant tu ne les frappe- « ras que trois fois[2]. » Amatsiah de son côté avait vaincu les Édomites dans la vallée du Sel, sur le vieux champ de bataille de David, et leur avait pris Sélah leur capitale. Enivré de son succès, il se crut appelé à rétablir le royaume de Salomon et envoya défier Jehoash dans Samarie. Le roi d'Israël répondit à sa provocation par une parabole : « Le chardon qui était au Liban fit dire au cèdre qui est au Liban : « Donne ta fille pour femme à mon fils. » Mais une bête sauvage du Liban vint à passer et foula le chardon aux pieds. — Parce que tu as rudement frappé Édom, ton cœur s'est exalté. Contente-toi de ta gloire et te tiens dans ta maison : pourquoi soulèverais-tu le mal par lequel tu tomberas, toi et Juda avec toi? » La rencontre eut lieu à Beth-shemesh sur la frontière philistine. Amatsiah fut vaincu et pris : Jehoash entra sans opposition dans Jérusalem, la démantela sur une longueur de quatre cents coudées, pilla le temple, emmena des otages et retourna à Samarie, où il mourut bientôt après[3]. Jéroboam II accomplit ce que son père avait à peine eu le temps de commencer. Les rois d'Assyrie avaient laissé échapper la suzeraineté sur l'Aram et sur la Phénicie. Damas, ruinée par ses guerres contre Salmanasar III et plus récemment encore par les défaites de son roi Mariah, ne put résister à l'attaque

1. II *Rois*, XIII, 17. — 2. *Ibid.*, XIII, 25. — 3. *Ibid.*, XIV, 1-15; II *Chron.*, XXV, 1, 24.

des Hébreux. Jéroboam reconquit au nord et à l'est tous les territoires que David et Salomon avaient possédés : les pays de Moab et d'Ammon, la Cœlé-Syrie, Damas et Hamath elle-même, tombèrent entre ses mains[1]. Après les longues années de misère durant lesquelles « les Syriens avaient déchiré Gilead avec des herses de fer[2], » son règne apparut comme une époque de paix et de sécurité : le commerce avec la Phénicie et l'Égypte reprit, et « les enfants d'Israël habitèrent de nouveau sous les tentes comme aux jours du passé[3]. » Ce furent quarante années de paix et de gloire, les dernières du royaume d'Israël. Six mois après la mort de Jéroboam, son fils Zakariah fut assassiné, en présence du peuple, par Shallum, fils de Jabèsh, et la maison de Jehu cessa de régner[4]. Shallum lui-même ne demeura qu'un mois au pouvoir : il fut tué dans Samarie et remplacé par Menakhem, fils de Gadi[5]. Taphsakh et plusieurs autres villes qui avaient essayé de résister à l'usurpateur furent traitées avec une cruauté sans égale.

Le châtiment ne se fit pas attendre. En 745, une révolte éclata à Kalakh, dans laquelle disparut Assour-nirari[6], et le pouvoir échut aux mains d'un homme peu disposé à mener la vie de roi fainéant. On ne sait d'où sortait Touklat-habal-asar II, s'il appartenait à la même famille que ses prédécesseurs, ou s'il n'était qu'un usurpateur habile. Si son origine est encore obscure, sa personne brille, dans l'histoire du temps, d'un éclat incomparable. Ce fut un roi taillé sur le patron des grands conquérants d'autrefois, actif et ambitieux, plus assidu au camp que dans son palais. Venant comme il faisait après des années de faiblesse et de décadence, son règne est un des points tournants de l'histoire d'Assyrie. Un successeur d'Assour-nirari qui aurait suivi les errements d'Assour-nirari aurait consommé la ruine du royaume : Touklat-habal-asar II releva les énergies de la nation, lui montra de nouveau le

1. II *Rois*, XIV, 23-28. — 2. Amos, I, 3. — 3. II, *Rois*, XIII, 5, où le passage est appliqué au temps de Jehoakhaz. — 4. II *Rois*, XV, 8-12. — 5. *Ibid.*, XV, 13-17. — 6. Menant, *Annales*, p. 134.

chemin de l'étranger et la conduisit plus loin qu'elle n'avait jamais été avant lui. Par malheur ce règne si brillant est l'un des règnes les plus difficiles à faire entrer dans le cadre reçu des histoires orientales : les données que ses monuments nous fournissent sur Israël et la Judée diffèrent tellement des récits hébraïques, qu'on ne saurait pour le moment en établir la chronologie exacte sans chance d'erreur ou de contradiction[1].

Il monta sur le trône le 13 Iyyar (avril) de l'an 745 et se mit à l'œuvre sur-le-champ. Sa première campagne n'eut

1. Touklat-habal-asar eut affaire à trois rois d'Israël, Menakhem, Pekakh, Hoshea, et à deux rois de Juda, *Asriyahou* et *Jeoakhaz*, dont les noms figurent sur ses monuments. La chronologie biblique ordinaire et des difficultés de lecture ont porté M. Oppert à considérer : 1° le Menakhem des Assyriens comme un Menakhem II non mentionné dans la Bible et qu'il intercale au milieu du règne de Pekakh ; 2° Asriyahou de Juda, comme le nom du fils de Tabéel, que Retzîn et Pékakh voulurent substituer à Akhaz (Jehoakhaz) de Juda (Oppert, *la Chronologie biblique*, etc., p. 29-32). J'ai adopté au contraire l'opinion de Schrader, qui raccourcit tous les chiffres donnés par la Bible et fait d'Asriyahou de Juda Azariah ou Ozziah le Lépreux. Les différences des deux systèmes seront mieux résumées dans le tableau suivant, qui présente les dates des règnes en litige d'après la Bible :

Azariah (Ozziah) aurait régné		de 809 à 759
Menakhem	—	de 771 à 761
Pekakh	—	de 758 à 738

D'après les monuments assyriens :

Azariah aurait encore régné		de 745 à 739
Menakhem	—	en 738
Pekakh	—	en 734 et même en 729

ce qui nous force à modifier considérablement le cadre généralement reçu. J'ai de plus considéré Touklat-habal-asar comme répondant à la fois au Phoul et au Tiglath-Pileser de la Bible. Le nom *Touklat-habal-asar* sera probablement devenu *Habal-asar*, puis *Habal*, *Bal*, *Pal* ou *Phoul* (Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 114-154, 291-306). J'ai partout sacrifié les données chronologiques du récit biblique au témoignage des monuments contemporains, car c'est à cette époque surtout qu'il convient d'appliquer les paroles de saint Jérôme dans sa lettre au prêtre Vitalis : « *Relege omnes et Veteris et Novi Testamenti libros, et tantam annorum reperies dissonantiam, et numerum inter Judam et Israël, id est, inter regnum utrumque, confusum, ut hujuscemodi hærere quæstionibus non tam studiosi quam otiosi hominis esse videatur.* » (Sancti Hieronymi *Opera*, édit. Martianay, Paris, 1669, t. II, col. 622.)

guère pour objet que de constater la
sur la Chaldée septentrionale. Nabou-
qui régnait alors à Babylone (747-73
sistance et fut maintenu[1]. Nabou-ou
Shalan, fut battu et mis en croix devan
Les royaumes environnants se sou
habal-asar rentra dans sa capitale apr
lement le titre de roi des Soumirs et
une expédition sans importance au pa
le Zab (744), il passa en Syrie et conv
d'Arpad[2], tous les vassaux qu'il ava
Les princes de Tyr, de Karkémish, de
autres, répondirent à son appel[4] : si

1. Nabou-natsir est la forme originale du n
quel Ptolémée commence son Canon astrono
on a reconnu que l'ère de Nabonassar ne repos
de phénomènes célestes, ni sur le renouvellem
riodes en lesquelles les Chaldéens divisaient
conclu qu'elle devait commencer par un fait
on a essayé de retrouver ce fait dans les trad
les données des monuments contemporains.
bonassar avec le Bélésys qui avait vaincu
et c'est le plus grand nombre — ont fait de
parent de Phul-Bélésys et le premier roi l
babylonien. M. Fr. Lenormant a proposé (*Es
mogoniques de Bérose*, p. 192-197) une explic
Les vieux rois de Babylone n'admettaient da
l'année purement lunaire, mais à partir d
les dates exprimées le plus souvent dans l'
jours. La révolution opérée par Nabonassar
substituer l'année solaire à l'année lunai
mencé la série des observations astronom
nassar, c'est que les observations antérieure
lunaire d'après les années de règne des rois,
qu'après une série de calculs fort longs et pe
dès l'époque alexandrine. — 2. Les inscript
nues confondent en un seul récit les deux ca
J'ai suivi les indications de Schrader, *Die Ke
Testament*, p. 140. — 3. Aujourd'hui *Tel-Er
au nord d'Alep (Kiepert, dans la *Zeits. der D
— 4. Il est probable, mais non certain, que
Retsin de Damas se soumirent au tribut. Cf.
dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 92.

de comparaître devant lui, une révolte de l'Arménie le rappela dans les provinces septentrionales de son empire et l'empêcha, pour le moment, de les châtier (743). Il revint l'année suivante afin de combattre une ligue qui s'était formée en son absence à l'instigation des gens d'Arpad. Le roi d'Hamath, plusieurs des princes de la côte et même des personnages aussi éloignés du théâtre des événements que l'était Azariah de Juda, entrèrent tour à tour dans la coalition sans pouvoir en retarder la ruine. Arpad fut prise après trois ans de siége (742-746); Hamath succomba bientôt après, et une partie de ses habitants fut transportée dans les villes d'Oullouba et de Birtou que le roi venait de saccager (739). Cet exemple décida les réfractaires : dix-huit rois se soumirent, parmi lesquels figurent cette fois Menakhem de Samarie et Retzîn de Damas[1].

Les quatre années qui suivirent furent employées au nord et à l'est contre l'Arménie et la Médie (738-735). Depuis longtemps, les peuples de la Mésopotamie entretenaient avec l'Inde et les régions centrales des relations suivies. Trois routes principales menaient de la vallée du Tigre moyen au plateau de l'Irân : l'une, la plus employée, franchissait le grand Zab et débouchait dans le bassin du lac d'Ouroumiyèh par le col de Kéli-shin; l'autre conduisait à travers la passe de Banneh jusqu'à l'Ecbatane du Nord; une troisième enfin remontait le petit Zab. Par ces trois routes, les caravanes apportaient à Ninive les produits de l'Inde et de la Bactriane, l'or, le fer et le cuivre, les étoffes, les pierres précieuses, comme la cornaline, l'agate et le lapis-lazuli, quelquefois enfin des animaux curieux, l'éléphant, le rhinocéros et le chameau à deux bosses de la Transoxiane[2]. Aussi la plupart des rois ninivites avaient-ils tenu à posséder le pays de Namri auquel aboutissaient les grandes voies commerciales. Quelques-uns avaient pénétré jusqu'à l'extrémité orientale de

1. Smith, *The Annals of Tiglath-Pilezer II*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 11-13, Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 114-120, 140-144. — 2. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 553-554; 557-558.

la Caspienne, au pays de Bartsou[1]; nul ne s'était aventuré au delà du désert de Médie, dans les contrées lointaines de l'extrême Orient. Au printemps de 736, Touklat-habal-asar envahit le Namri pour la seconde fois depuis son avénement, et monta jusqu'au district de Barroua[2] et au pays de Matti, sur les bords du lac d'Ouroumiyèh[3]. Il tourna ensuite à l'est et, longeant la rive méridionale de la Caspienne, parvint au pays de Partsoua dont il prit les principales villes : Abdadan[4], Ourzikki[5] et Istar[6]. Ses prédécesseurs s'étaient arrêtés dans ces parages et ne s'étaient pas souciés de s'éloigner davantage de l'Assyrie : il se lança dans la direction du Mont Nâl[7], traversa les districts de Zikrouti[8], de Nissa[9], de Tsibour[10], puis divisa son armée en deux colonnes, dont l'une descendit vers le sud, dans la direction du lac Hamoun, par les provinces de Paria[11] et de Boustous[12], tandis que l'autre continuait vers l'est, à travers l'Ariarva[13] et la vallée de l'Étymander. Les deux divisions se réunirent dans l'Araqouttou[14] et, continuant leur pointe vers le sud, arrivèrent dans la vallée de l'Indus au pays de Sakbati[15] et de Silkhari, auquel les marchands babyloniens qui fréquentaient ces parages donnaient le nom de Rouad. Ce fut le terme de leur marche : elles regagnèrent l'Araqouttou par Ousqaqqana[16] et les cantons orientaux de la Gédrosie, puis rentrèrent à Ninive par la route qu'elles avaient suivie en allant. Des conquêtes aussi lointaines ne pouvaient être qu'éphémères : Touklat-habal-asar était à peine de retour en son royaume, que les nouvelles pro-

1. Voir p. 360, note 2. — 2. La Οὔερα de Strabon, l. XI, 13, 3, peut-être Ecbatane du Nord, peut-être Gazaca. — 3. Les Ματιηνοί d'Hérodote, VII, 72. — 4. Aujourd'hui Abadan. — 5. Ἀρσὰκ (corrigé d'Ἀσαὰκ) d'Isidore de Charax, § 12, édit. C. Müller. — 6. Aujourd'hui *Aster-Abad*. — 7. Peut-être le Paropamisos, peut-être la chaîne qui sépare l'Arachosie de l'Inde et près de laquelle Ptolémée signale une ville de *Naulibé*, aujourd'hui *Nilab*. — 8. Les Σαγάρτιοι d'Hérodote, I, 125; cf. *Inscript. de Behistoun*, col. II, § 15. — 9. La Νίσαια d'Isidore, § 12; aujourd'hui *Nisapour*. — 10. Peut-être la Σαφρί d'Isidore, § 12; aujourd'hui *Sherif-abad* (?). — 11. Φρὰ (Isidore, § 16) ou Φράδα (*Ét. de Byzance*), aujourd'hui *Farrah*. — 12. Βιύτ ou Βίστ (Isidore, § 19), aujourd'hui *Bost* ou *Bist*. — 13. L'Arie. — 14. L'Arachosie. — 15. Les Σαμβαταὶ de Ptolémée, VI, 1, 2. — 16. Peut-être la Οσκάνα de Ptolémée, VI, 21, 5.

vinces se soulevèrent. Il revint sur ses pas et pénétra jusqu'en Arie (735). L'autorité de l'Assyrie dura quelques mois à peine après son départ, mais le souvenir de cette expédition ne s'éteignit pas. Longtemps après Touklat-habal-asar, on savait que les Assyriens avaient dominé un moment les pays au sud du Caucase indien, mais on attribuait à Sémiramis tout l'honneur de la conquête. Il appartenait à la science moderne de redresser cette erreur et de rendre à qui de droit tout le mérite de cette grande entreprise[1].

Cet épisode brillant de l'histoire de l'Assyrie était à peine terminé, que des soins plus pressants appelèrent Touklat-habal-asar au sud et à l'ouest de son empire. Jusqu'alors les rapports de Juda avec l'Assyrie avaient été rares et indirects. Après sa défaite par Jehoash, Amatsiah avait employé le reste de son règne à réparer ses pertes. Son fils Azariah ou Ozziah acheva la conquête d'Édom et recouvra sur la mer Rouge le port d'Elath perdu depuis Jehoshaphat. Surpris par la lèpre vers la fin de son règne, il associa son fils Jotham au trône. Grâce à l'énergie de ces deux princes, Juda redevint puissant et prospère au moment même où le dernier espoir d'Israël tombait avec Jéroboam II. Sa renommée se répandit au loin, et lorsque Hamath pressée par Touklat-habal-asar chercha des appuis, elle ne sut mieux faire qu'implorer l'aide d'Azariah. Cet essai d'alliance ne fut pas heureux et aurait pu avoir pour les Juifs des conséquences fâcheuses, si le monarque assyrien n'avait pas eu affaire en Médie[2]. Azariah et bientôt Jotham moururent en paix après avoir relevé leur royaume[3]. Israël, au contraire, s'abaissait de plus en plus. Toute l'énergie féroce de Menakhem ne put le mettre à l'abri des entreprises assyriennes : il dut acheter leur retraite au prix de ses trésors[4]. Son fils Pékakhiah, qui lui succéda, fut

1. Cf. sur cette campagne : E. Norris, *Assyrian Dictionary*, s. v. *Namri*, *Zikrouti*, *Ariarva*, *Araqouttou*; Fr. Lenormant, *Sur la campagne de Teglathphalazar II dans l'Ariane*, dans la *Zeitschrift*, 1870, p. 48-55, 69-71. — 2. Voir p. 370. — 3. II *Rois*, XIV, 17-21; XV, 1-7; 32-38; II *Chron.*, XXV, 25-28; XXVI-XXVII. — 4. II *Rois*, XV, 19-20, où

assassiné l'année d'après par un de ses généraux, Pekakh, fils de Remaliah[1]. Pekakh gagna à ce meurtre un royaume épuisé et pressé de toutes parts. Damas n'avait pas gardé longtemps les garnisons de Jéroboam II : après un Benhadar IV dont on ne sait rien[2], Retsîn ceignit la couronne. Sous sa direction, Damas sortit enfin de la torpeur où elle était resté plongée pendant un demi-siècle et reprit la haute main sur les affaires de Syrie. Il ne se sentit pas d'abord assez solidement établi pour tenir tête à l'Assyrie et reconnut la suzeraineté de Touklat-habal-asar[3] ; mais au Sud, dans les pays soumis jadis à Benhadar II et à Khazaël, son ambition se donna carrière. Pékakh, trop faible pour lui résister, trop pauvre pour l'éloigner à prix d'argent, se fit son vassal, et tous deux tournèrent leurs armes contre Juda. Un jeune homme de vingt ans, Akhaz[4], venait de succéder à Jotham : il fut battu en deux rencontres, ses campagnes furent ravagées, et les Juifs entraînés à Damas encombrèrent les marchés d'esclaves de la Syrie. Aussitôt les Édomites se révoltèrent, les Philistins se jetèrent sur les villes du Midi et de l'Ouest, Beth-Shemes, Ajalon, Socho, Timnah; dans une de ses pointes vers le Sud, Retzîn poussa jusqu'aux bords de la mer Rouge et prit Élath. Comme malgré tout Akhaz résistait encore, les deux alliés résolurent de le détrôner et de mettre en sa place une de leurs créatures, le fils de Tabéel, sur la fidélité duquel ils pouvaient compter[5]. Dans cette extrémité, Akhaz tourna les yeux vers le seul prince assez puissant pour le tirer de danger et assez ambitieux pour saisir un prétexte d'intervenir en Palestine : il mit à sec les trésors du temple et envoya une ambassade porter tribut au roi d'Assyrie[6].

Touklat-habal-asar a le nom altéré de Phoul. — 1. II *Rois*, xv, 22-25. — 2. Ce Benhadar est mentionné dans les textes assyriens comme père de Retsin. Cf. Schrader, *Die Keilinschrif.*, p. 152-153. — 3. Voir p. 370. — 4. Les textes assyriens l'appellent *Jehoakhaz*. — 5. M. Oppert a supposé que le nom du *fils de Tabéel* était Asriah d'après les monuments assyriens (cf. la *Chronologie biblique*, etc., p. 29-32). J'ai admis, comme M. Schrader, l'identité de l'Asriyahou des monuments assyriens avec Azariah de Juda. — 6. II *Rois*, XVI, 1-8 ; II *Chron.*, XXVIII, 1-19 ; *Jésaiah*, VII, VIII, IX.

Touklat-habal-asar accourut : voyant combien la force de Retzîn avait augmenté pendant son absence, il n'attaqua point Damas de front, mais se jeta sur Israël. Pékakh n'était pas de taille à lutter et s'enferma dans Samarie, laissant le reste du royaume à la discrétion du conquérant. Les tribus du Nord et de l'Est, déjà plus d'à moitié ruinées pendant les guerres contre Damas, reçurent le dernier coup. Touklat-habal-asar « vint et prit Ijon, Abel-Beth-Maacha, Janoha, Kedes, Hatzor, Giléad et la Galilée, même tout le pays de Naphtali, et en transporta le peuple en Assyrie[1]. » Le royaume d'Israël ne s'étendit plus que sur le territoire d'Ephraïm et sur quelques cantons voisins. Cette exécution sommaire remplit d'effroi la Palestine et précipita les soumissions. Hannon, roi de Gaza, qui en sa qualité d'ennemi d'Akhaz se croyait plus directement menacé, s'enfuit en Égypte ; le pays des Philistins se reconnut tributaire[2] (734). Soit crainte, soit faiblesse réelle, Retzîn avait laissé écraser son allié, sans tenter aucune diversion : Touklat-habal-asar se retourna aussitôt contre lui. Isolé qu'il était, il résista deux années entières (733-732), mais à la fin ses forces s'épuisèrent, sa capitale fut prise et lui-même tué. Huit mille habitants furent transportés à Kir, en Arménie, la contrée réduite en province assyrienne, et rien ne subsista plus de l'empire qu'elle avait exercé sur la Syrie[3]. Avant de s'éloigner, Touklat-habal-asar convoqua ses vassaux (732), et

1. II *Rois*, xv, 29. — 2. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 145-146. — 3. II *Rois*, xvi, 9 ; cf. Isaïe, xvii, 1 sqq. Schrader, *Die Keilinschriften*, p. 151-154 ; cf. Smith, *The annals of Tiglath-Pilezer II*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 14. Voici autant qu'on peut la connaître, la liste des rois de Damas depuis Salomon :

Rézon.	Benhadar III.
Hézion (?)	[Mariah.]
Tabrimmon.	....
Ben-hadar Ier.	[Benhadar IV.]
Benhadar II.	Retzin, (?)-732.
Khazael.	

vingt-cinq rois se rendirent à son appel. Akhaz vint comme les autres apporter son tribut et remercier son libérateur[1].

Toute la Syrie était conquise ou tributaire : il semblait que les Assyriens, pour compléter leur domination sur l'ancien monde, n'eussent plus qu'à passer en Égypte. La Chaldée les rappela des bords de la Méditerranée aux rives de l'Euphrate. Babylone leur restait toujours fidèle et les rois qui avaient succédé à Nabou-Natsir, Nâhid (733-731), Oukinzir et Poul (731-726), préféraient payer tribut plutôt que de courir les chances d'une lutte inégale. Les petits princes du Sud furent plus rudement traités encore qu'ils ne l'avaient été dans la campagne de 745. « Dougab, le fils d'Amoukkan, je l'enfermai dans Sapiya sa ville royale; j'élevai des monceaux de cadavres devant ses portes. Les plantations, les lentisques qui étaient devant son palais, je les coupai.... Toutes ses villes, je les ai détruites, désolées, brûlées. Le pays de Beth-Shilân, celui de Beth-Amoukkan et de Sahalli, je les ai rendus déserts, je les ai changés en collines et en monceaux de débris. » Le reste du pays n'attendit pas l'arrivée des Assyriens pour s'humilier. Balazou (Bélésys), Nadin et même Mardouk-bal-idinna (Mérodach-Baladan), roi de Beth-Yakin, vinrent apporter leur hommage sous les murs de Sapiya. Beth-Yakin n'avait jamais encore prêté serment au roi d'Assyrie: c'était une longue bande de terrain étendue aux embouchures de l'Euphrate et du Tigre, protégée au nord et à l'est par les marais, au sud par le golfe Persique, confinant à l'Élam et au désert d'Arabie[2]. La soumission de la Chaldée méridionale (731) fut le dernier fait important du règne. C'est à peine si la révolte de Mutton II, roi de Tyr, et l'assassinat de Pekakh (729) rendirent nécessaire une nouvelle intervention en Syrie : Hoshea fut installé roi d'Israël en la place de sa victime et paya comme cadeau d'avénement dix talents d'or et mille talents d'ar-

1. II *Rois*, XVI, 10 ; *Chron.*, XXVI, 20-21. — 2. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 128-132.

gent[1]. Quelque temps après, Touklat-habal-asar II mourut en paix à Kalakh, après dix huit-années d'un des règnes les plus glorieux et les mieux remplis qu'ait enregistrés l'histoire de son pays (727).

La vingt-deuxième et la vingt-troisième dynastie; les Éthiopiens en Égypte: Piânkhi et Shabak; chute du royaume d'Israël.

A la mort de Touklat-habal-asar une révolte générale éclata dans les pays nouvellement conquis : Israël et la Phénicie entière prirent les armes. Salmanasar V accourut en toute hâte. Un soulèvement des Kitiens contre Tyr lui rendit la victoire facile : la Phénicie rentra dans le devoir[2], et Israël abandonné à ses propres forces n'osa pas résister. Hoshea se résigna de nouveau à payer tribut, et sa soumission conjura pour quelque temps encore le danger qui menaçait Samarie[3]

Pour quelque temps, mais non pour longtemps. Hoshea n'était ni plus pervers ni plus méprisable que la plupart des rois qui l'avaient devancé au trône; peut-être même valait-il mieux que beaucoup d'entre eux, car les traditions nationales, tout en le comprenant dans la censure générale qu'elles infligent aux princes d'Israël, affirment que, « s'il fit ce qui déplaît à Jahveh, il ne le fit pas autant que ceux qui avaient été avant lui[4]. » Mais son royaume ne se soutenait plus : les pays au delà du Jourdain, le territoire des tribus du nord, la Galilée, étaient perdus; le jour était venu où nulle énergie ne pouvait plus sauver Éphraïm. Chacun le savait, le disait tout haut et s'y résignait presque par avance. Comme toujours les prophètes voyaient dans ce qui arrivait le dessein de Dieu : « Samarie, disait le prophète Hoshea, sera désolée, car elle s'est révoltée contre son Seigneur; ses habitants tomberont sous l'épée, leurs petits enfants seront écrasés, et on fen-

1. II *Rois*, xv, 30. Cf. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 146 sqq. — 2. Ménandre d'Éphèse, dans Josèphe, *Ant. Jud.*, IX, 4. — 3. II *Rois*, XVII, 3. — 4., *Ibid.*, XVII, 2.

dra le sein de leurs femmes enceintes[1]. » Du fond de Juda, Jésaïah joignait sa voix à celle des voyants d'Israël : « Malheur à la couronne d'orgueil des ivrognes d'Éphraïm, à la fleur fanée, la gloire de leur parure, qui est au front de la grasse vallée de ces gens étourdis par le vin ! — Voici, un fort et puissant homme vient de Dieu, comme une tempête de grêle, comme un orage destructeur ; comme un tourbillon de grosses eaux débordées il jette tout à terre avec violence. — Elle est foulée aux pieds la couronne orgueilleuse des ivrognes d'Éphraïm ; — et la fleur fanée, gloire de leur parure, qui est au front de la grasse vallée, tombe comme une figue hâtive, avant la cueillée[2]. » Hoshea lutta du moins autant qu'il put, malgré les conseils et les prédictions sinistres. Babylone et l'Élam, ces ennemis perpétuels de l'Assyrie, étaient si loin, qu'en ce temps de communications malaisées il ne devait pas compter sur leur appui ; Juda, les Philistins, Tyr, la Phénicie, étaient trop faibles pour s'engager de grand cœur dans une entreprise hasardeuse : toutes les anciennes alliances d'Israël lui manquaient à la fois. Il en chercha de nouvelles.

L'expédition de Sheshonq Ier en Palestine n'avait été dans l'histoire de la vingt-deuxième dynastie qu'un épisode glorieux, mais peu durable. Il était arrivé alors à l'Égypte ce qui arrive souvent aux peuples vieillis : l'avénement d'un prince actif et vaillant semble leur rendre quelque chose de leur vigueur première. Les troupes égyptiennes, même celles d'alors, bien commandées et lancées résolûment contre les masses désordonnées des bandes syriennes, ne pouvaient manquer de réussir : Jérusalem tomba sous leur effort et les villes de la Judée devinrent la proie du vainqueur. Seulement, il n'y avait plus moyen de rendre cette supériorité permanente : les éléments en demeuraient sans efficacité dès qu'un Pharaon médiocre arrivait au pouvoir. On le vit bien dans les siècles qui suivirent. Les successeurs de Sheshonq ne surent pas tirer le même parti que

1. *Hoshea*, XIII, 16. — 2. *Jésaïah*, XXVIII, 1-4.

lui des ressources qui restaient entre leurs mains; ils abandonnèrent sa conquête et ne parurent pas se soucier de ce qui se passait au dehors. Enfermés dans les limites de leur royaume, ils vécurent en paix avec tous leurs voisins, j'entends avec ceux de leurs voisins qui voulurent bien leur laisser la paix. Au moins employèrent-ils les années tranquilles de leur règne à des travaux d'utilité publique. Ils construisirent dans toutes les grandes villes de la Basse-Égypte, à Bubaste, leur résidence habituelle, à Tanis, à Memphis. Depuis la chute des Ramessides, Thèbes avait toujours été perdant de son importance. La population, attirée jadis par le séjour des rois et le mouvement du commerce, s'était éloignée peu à peu : elle avait presque entièrement disparu par endroits, mais elle s'était maintenue assez dense autour des principaux temples pour y former autant de bourgs et de villages que la ville antique comptait de grands édifices. Les Pharaons, que leur origine et les nécessités de la politique attachaient au Delta, ne pouvaient remédier aux progrès de cette ruine. Thèbes n'avait pas été seulement la capitale de l'Égypte, elle avait été la capitale du monde à une époque où le monde était égyptien : suffisante pour un empire, elle était trop grande pour un royaume et ne devait plus subsister. Quelque soin que l'on mît désormais à réparer ses monuments et même à en élever de nouveaux, on ne put y ramener la vie qui se retirait peu à peu : ce fut moins une ville qu'une sorte de musée où l'Égypte des dynasties glorieuses se retrouva tout entière.

Osorkon Ier, Takelôt Ier, Osorkon II, Sheshonq II, s'étaient succédé sur le trône, les Bubastites régnaient depuis cent ans déjà; à n'en juger que l'apparence, rien n'était changé dans l'état général du pays, et pourtant des actions et des réactions dont nous commençons enfin à deviner la nature avaient porté l'Égypte quelques degrés plus bas sur la pente qui la menait à la ruine. Pour éviter des usurpations analogues à celle des grands prêtres d'Ammon, Sheshonq et ses descendants s'étaient fait une loi de confier les charges importantes à des princes de la famille royale. Un

fils du Pharaon régnant, et d'ordinaire le fils aîné, était grand prêtre d'Ammon et gouverneur de Thèbes[1], un autre commandait à Sesoun, une autre à Khnensou, d'autres encore dans toutes les grandes villes du Delta et de la Haute-Égypte. Chacun d'eux avait avec lui plusieurs bataillons de ces soldats libyens Matsiou et Mashouash qui faisaient alors la force de l'armée égyptienne et sur la fidélité desquels il pouvait compter. Bientôt ces commandements devinrent héréditaires, et l'ancienne féodalité des chefs de nomes se rétablit au profit des membres de la famille royale. Le Pharaon continua de résider à Memphis ou à Bubaste, de toucher l'impôt, de diriger autant que possible l'administration centrale et de présider aux grandes cérémonies du culte, telles que l'intronisation ou l'ensevelissement d'un Hapi; mais, en fait, l'Égypte se trouva partagée en un certain nombre de principautés dont les unes comprenaient à peine quelques villes, tandis que d'autres s'étendaient sur plusieurs nomes continus. Bientôt les chefs de ces principautés s'enhardirent jusqu'à rejeter la suzeraineté du Pharaon : appuyés sur des bandes de mercenaires libyens, ils usurpèrent non-seulement les fonctions de la royauté, mais le titre de roi, tandis que la dynastie légitime, réléguée dans un coin du Delta, conservait à peine un reste d'autorité. Cette décomposition de l'Égypte dut commencer bientôt après la mort de Sheshonq Ier, mais on n'en rencontre aucun indice certain avant le règne de Takelôt II. Le fils aîné de ce prince, Osorkon, grand prêtre d'Ammon, gouverneur de Thèbes et des pays du Midi, ne préserva l'intégrité du royaume qu'au prix de guerres perpétuelles[2]. Les révoltes augmentèrent de gravité sous les successeurs de Takelôt II, Sheshonq III, Pimaï et Sheshonq IV. Quand ce dernier mourut après trente-sept ans au moins de règne[3], l'autorité des Bubas-

1. Lepsius, *Demkm.*, III, 253, *s.* 244, *c*, 255, *a*, *b*, *c*, 256. — 2. Idem *ibid.*, 256 ; cf. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, t. I, p. 233, et Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 2e série, p, 73-107. — 3. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans le *Bulletin archéologique* de l'*Athenæum français*, 1855, p. 98-100.

tites était tellement affaiblie que la suzeraineté leur échappa et passa aux mains d'une autre famille originaire de Tanis. La dynastie Tanite jeta un instant d'éclat dans ce siècle de révolutions rapides ; son fondateur Petsebast se substitua à l'héritier de Sheshonq IV, pénétra jusqu'à Thèbes[1] et parvint à établir sur ses contemporains une suzeraineté précaire qu'Osorkon III et Psemout maintinrent tant bien que mal pendant près d'un demi-siècle[2]. Sous leur domination l'Égypte en arriva à ce point de division qu'elle se trouva partagée entre près de vingt princes dont quatre au moins s'attribuaient le cartouche et les insignes de la royauté[3].

Au milieu de ces roitelets turbulents et pillards, une famille parut que son énergie politique et le mérite des hommes qui la composaient portèrent sans peine au-dessus de ses rivales. Certes, il ne manquait ni d'habiles ni d'ambitieux à Tanis, à Khnensou, à Bubaste ; mais aucune des villes ni aucun des souverains de cette époque ne jouèrent un rôle aussi prépondérant que celui de Saïs et des princes qui la gouvernaient. Actifs, remuants, batailleurs, mêlés à tous les événements qui s'accomplissent autour d'eux, dès l'instant que nous les voyons apparaître sur la scène, les Saïtes ont un but unique vers lequel tendent tous leurs efforts : ils veulent déposséder les petits princes et fonder sur les débris des dynasties locales qui ruinent le pays une dynastie nouvelle dont l'autorité s'étende sur l'Égypte entière. L'histoire du temps est au fond l'histoire des tentatives qu'ils font pour arriver à leurs fins et des échecs qui retardent à chaque instant les progrès de leur ambition. Les petits princes coalisés contre eux, mais incapables de résister, appellent l'étranger à leur secours et trahissent l'intérêt de la patrie commune au profit de leurs intérêts particuliers. De là les invasions éthiopiennes : la dynastie koushite arrête un moment les empiétements de la famille Saïte, sans pouvoir ni l'abattre, ni

1. Lepsius. *Denkm.*, III, 259, *a*, *b*. — 2. Idem, *Ueber die XXIIe Königsdynastie*. — 3. Cf. de Rougé, *Mémoire sur une inscription historique de Piânkhi Meriamoun*, p. 15 sqq.

même la décourager. L'insuccès de Tawnekht ne sert pas de leçon à Bokenranw; le désastre de Bokenranw ne fait pas hésiter ses successeurs. L'intervention assyrienne n'est pour eux qu'un moyen d'user la puissance éthiopienne. Les Éthiopiens vaincus, les Assyriens occupés en Asie, Psammétik reprend l'avantage et finit par donner de la réalité au rêve constant de sa race. En quelques années, il réunit sous sa main le pays tout entier et établit solidement cette vingt-sixième dynastie sous laquelle l'Égypte devait vivre encore quelques jours de gloire et de prospérité[1].

Tawnekht est le premier des Saïtes qui nous soit connu par les monuments. Il était d'origine obscure et ne possédait de son chef que la petite ville de Nouter, près de Canope[2]. Quelques expéditions heureuses contre ses voisins les plus proches lui permirent bientôt d'étendre le cercle de ses entreprises. Ce fut surtout une guerre de siéges. Les souverains locaux, maîtres chacun d'une part ou d'une parcelle du territoire national, ne pouvaient durer que par la force des armes : ils se sentaient en pays ennemi, et pour se mettre à l'abri des ambitions rivales ils avaient dû se retrancher fortement. Depuis un siècle, le sol s'était hérissé de citadelles nouvelles, placées aux points stratégiques de la vallée, sur les rares monticules qui s'élèvent au bord du Nil, dans les îles du fleuve ou à la rencontre des canaux de navigation. Embastillés dans leurs châteaux et dans leurs villes fortes, entourés de mercenaires Mashouash et Tahennou, les petits princes opposaient à l'envahisseur une résistance acharnée. Tawnekht triompha d'eux. Il s'empara de tous les nomes situés à l'occident de la branche principale du fleuve, le Saïte, l'Athribite, le Libyque, le Memphite. Respectant les régions situées à l'orient du Delta, où les Tanites continuaient de régner, il remonta le cours du Nil : Meïtoum, le Fayoum, Khnensou et son roi Pewââbast, Sesoun et son roi Osorkon, le reconnurent pour

1. Maspero, dans la *Revue critique*, 1869, t. II, p. 377. — 2. En copte *Hanouti*, près de Canope (Brugsch., *G. Ins.* t. I, p. 289-290, et Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 262).

maître. Il passa ensuite sur la rive droite et reçut l'hommage de On et de Panebtepâhe. Il poursuivait le cours de ses succès et venait de mettre à contribution le nome de Ouàb, quand les chefs encore insoumis du Delta et de la Haute-Egypte s'adressèrent au seul pouvoir qui fût alors capable de lui tenir tête, à l'Éthiopie [1].

Les descendants des rois-prêtres d'Ammon-Râ, exilés en Nubie par les Pharaons de la XXI[e] dynastie, y avaient fondé, avec les provinces conquises vingt siècles plus tôt par les Ousortesen, un royaume indépendant dont la capitale était Napata [2]. Bâtie au pied d'une colline à laquelle la piété des habitants avait donné le nom de montagne sainte (*Dou ouab*) et longtemps considérée comme un des chefs-lieux de la province égyptienne d'Éthiopie, Napata, aux mains de ses nouveaux maîtres, devint une sorte de Thèbes éthiopienne modelée, autant que possible, à l'image de Thèbes d'Égypte. Ammon-Râ, roi des dieux, avec Mout et Khons, y trônaient en souverains; le temple était construit à l'imitation des sanctuaires de Karnak; les cérémonies qu'on y célébrait étaient les cérémonies du culte thébain. Les rois, prêtres avant tout, comme ils l'avaient été dans leur patrie thébaine, étaient les chefs d'un État sacerdotal dont les limites varièrent selon les époques, mais qui s'étendait d'ordinaire des montagnes d'Abyssinie à la seconde cataracte. Dans la vallée même, depuis Syène jusqu'au confluent du Tacazzé, les colons de race égyptienne formaient le fond de la population; dans les plaines du haut Nil se trouvaient des nations de races différentes. Les unes étaient noires; les autres, alliées aux Himyarites et venues de l'Arabie méridionale, parlaient un idiome sémitique; d'autres enfin se rattachaient par le type et la langue aux Égyptiens et aux Berbères. Pendant les premiers temps, l'élément égyptien l'emporta et dirigea la politique générale. Sans cesse ramenés vers Thèbes par tous les souvenirs de leur origine et par leurs traditions

1. Mariette, *Monuments divers*, t. I, pl. I, l. 1-7. Cf. de Rougé, *Mémoire sur une inscription historique de Piânkhi Meïamoun*, p. 3-4; 21-23. — 2. Voir plus haut, p. 336.

religieuses, les rois-prêtres de Napata essayèrent de recouvrer au moins le sud de l'Égypte. Ils y réussirent vers le milieu de la XXIII[e] dynastie et poussèrent leurs avant-postes jusque dans les environs d'Abydos.

Piânkhi-Meïamoun, celui d'entre eux à qui les princes égyptiens adressèrent leur requête, régnait déjà depuis vingt ans lorsqu'on vint lui proposer la conquête de l'Égypte. L'idée de réunir toute la vallée du Nil sous un même sceptre lui sourit, il donna aux troupes qu'il avait en Thébaïde l'ordre de se porter en avant sans retard, tandis que lui-même rassemblait à Napata le gros de ses forces et se préparait à entrer en campagne. La guerre débuta par un succès : la flotte éthiopienne rencontra au nord d'Abydos la flotte de Tawnekht qui cinglait vers Thèbes, chargée de soldats et de munitions, en détruisit une partie et força l'autre à la retraite. Une autre flotte, montée par les contingents de trois rois et de tous les vassaux de Tawnekht, fut battue après un combat de trois jours, et les Éthiopiens vinrent aborder au nome d'Oun. La lenteur de leurs mouvements permit au roi Nimrod de se jeter dans Sesoun et de la mettre en état : une partie des troupes d'invasion resta en observation devant la place, tandis que le reste continuait de marcher vers le nord et prenait sur la rive gauche Pamatset, sur la rive droite Ta Tehni Oernakhtou [1] et Hebennou. Nimrod, cerné de tous côtés, ne pouvait plus espérer le secours de ses alliés ou de son suzerain : il n'en continua pas moins la résistance et tint les envahisseurs en échec. Il fallut pour le réduire l'arrivée de Piânkhi lui-même, à la tête de nombreux renforts. Piânkhi changea le blocus de Sesoun en siége régulier : il fit élever des *aggeres* contre la muraille et dresser des tours chargées d'archers et de frondeurs. En trois jours la place, battue de tous côtés à la fois, ne fut plus tenable, et son commandant fit demander grâce par sa femme, la reine Nestentnes, et par les dames du

1. Aujourd'hui Tehneh, sur la rive droite du Nil, un peu au-dessous de Minieh. Cf., sur Tehneh, Wilkinson, *Handbook*, p. 275-276.

harem. Piânkhi le reçut à merci, entra dans la ville au bruit des acclamations, alla prier au temple de Thot et prit solennellement possession du butin au nom d'Ammon Thébain. La chute de Sesoun entraîna la soumission de toute la moyenne Égypte. Khnensou se rendit sans résistance, ainsi que Pa Râ-Khemkhoper[1], qui commandait l'entrée du Fayoum. Meïtoum, Pa Sokarsehats et même Tetaouï, suivirent cet exemple : Piânkhi parvint aux portes de Memphis presque sans coup férir.

A peine arrivé, il envoya sommer la ville. « Ne fermez point [vos portes]; ne combattez point contre le pays de l'intérieur[2]. Shou, le dieu de la création, quand j'entre, il entre; quand je sors, il sort: [aussi] ne peut-on résister à mes attaques. Je ne veux qu'offrir des offrandes à Ptah et aux dieux du nome Memphite; je veux honorer Sokar dans sa chapelle, voir le dieu Res-anb-ew, et puis je retournerai en paix. [Si vous me livrez] Memphis, elle sera épargnée, et on n'y fera pas même un petit enfant pleurer. Voyez les nomes du Midi : on n'y a massacré personne, excepté les impies qui avaient blasphémé Dieu. On a exécuté ces obstinés. » Piânkhi avait fait appuyer ses paroles d'un détachement d'archers, de matelots et de soldats du génie, qui devaient s'emparer du port de Memphis. La garnison était sur ses gardes : elle repoussa ces troupes et leur infligea des pertes sérieuses. Bientôt après Tawnekht profita d'une nuit obscure pour se jeter dans la place avec un grand convoi d'armes et un corps de huit mille hommes, fortifia les points faibles de l'enceinte et partit vers le nord afin de rassembler une nouvelle armée. Il comptait sur une longue résistance, mais la flotte éthiopienne, trompant la vigilance des assiégés, pénétra par surprise dans le port et y captura tous les navires qu'elle trouva, tandis qu'une partie de l'armée se glissait le long de la rivière et s'introduisait dans la ville par les quais. Après deux jours de bataille dans les rues, la garnison

1. Place forte située à l'entrée du Fayoum, aujourd'hui *Illahoun*. — 2. *Khennou*, la Haute-Égypte et l'Éthiopie.

mit bas les armes, et Piânkhi put reprendre sa marche en avant. Il s'empara de toutes les forteresses avoisinantes et ne s'arrêta qu'un instant à Héliopolis pour y célébrer le sacrifice royal. « Il monta l'escalier qui conduit au grand adyton pour y voir le dieu qui réside dans Ha-benben, lui, lui-même. Tout seul, il tira le verrou, ouvrit les battants, contempla son père Râ dans Ha-benben, mit en ordre la barque Mâd de Râ, la barque Seket de Shou; puis il ferma les battants, plaça la terre sigillaire et y imprima le sceau royal. » C'était en quelque sorte prendre possession du pouvoir suprême. Osorkon de Bubaste reconnut le nouveau Pharaon; un mouvement des Éthiopiens décida les autres princes du Delta à suivre son exemple. Tawnekht, abandonné de ses vassaux, demanda la paix, et Piânkhi la lui accorda sans conditions. Après avoir reçu non loin d'Athribis, au cœur même de la basse Égypte, l'hommage de ses sujets, il reprit le chemin de son royaume et rentra dans Napata, chargé de gloire et de butin, « d'or, d'argent, de bronze et de vêtements précieux, de tous les bons produits des pays du Nord, de toutes les denrées de la Syrie et de l'Arabie[1]. »

Pour la première fois depuis deux cents ans, le royaume des Pharaons était reconstitué des sources du Nil Bleu aux bouches du fleuve, mais non plus au profit de l'Égypte. L'Éthiopie, si longtemps vassale, devenait maîtresse à son tour : Napata régnait à la place de Thèbes et de Memphis. On ne sait combien de temps dura ce premier asservissement : peut-être autant que la vie de Piânkhi, peut-être moins. La victoire des Éthiopiens n'avait pas détruit les éléments de discorde qui s'agitaient dans le pays. Les petits rois qui avaient appelé l'étranger à leur aide ne s'étaient pas livrés sans réserve : ils avaient voulu garder leur indépendance et la gardèrent, en effet, sous des apparences de soumission. Tawnekht avait été vaincu, mais non réduit à l'impuissance. Il avait même

1. La grande stèle de Piânkhi, publiée par Mariette, *Monuments divers*, pl. I-VIII, a été traduite en français par M. de Rougé, en allemand par M. Lauth, et en anglais par M. Cook.

gagné à sa défaite la reconnaissance de son pouvoir. Ce n'était plus seulement un aventurier heureux, un chef militaire sans autre titre que ses victoires, sans autre droit que le droit du plus fort. Piânkhi, en le recevant à merci, lui avait donné l'investiture officielle pour lui et pour sa famille. Il régnait désormais à Saïs aussi légitimement qu'Osorkon III à Bubaste, Nimrod à Sesoun, Pewââbast à Khnensou, et les autres princes dans les autres villes de l'Égypte. L'Éthiopie était loin, la dynastie tanite sans force et sans prestige; il ne dut pas tarder à reparaître sur la scène.

Les événements favorisèrent son ambition et celle de son fils. Piânkhi mourut quelque temps après son retour d'Égypte, et nous trouvons à sa place un certain Kashta, dont le nom trahit une origine étrangère à la lignée des grands prêtres d'Ammon. Kashta était arrivé au trône par son mariage avec une princesse encore inconnue de la famille thébaine, peut-être avec une fille de Piânkhi. On est porté à croire que son avénement et le changement de dynastie amenèrent des troubles qui l'obligèrent à retirer les troupes de la moyenne et de la basse Égypte[1]. Bokenranw, qui venait de succéder à Tawnekht, reprit les projets de son père et, ne trouvant plus d'Éthiopiens devant lui, réussit à les exécuter. Le succès fut grand et l'homme ne manquait ni de valeur, ni d'énergie : longtemps après sa mort, le peuple racontait sur son compte toutes sortes de légendes merveilleuses[2]. Il était, dit-on, faible de corps et manquait d'extérieur, mais rachetait ces défauts par la finesse de son esprit[3] : il avait laissé la renommée d'un prince simple dans son genre de vie[4], d'un législateur prudent[5] et d'un juge intègre[6]. Les rares monuments que nous avons de son règne

1. Sur Kashta, v. Mariette, *Notice des principaux monuments*, et *Monuments divers*, pl. XLVIII, *s.;* de Rougé, *Étude sur les monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 87-88. — 2. Élien l'appelle.... τὸν Βόκχοριν τὸν ᾀδόμενον ἐκεῖνον (*H. An.*, XII, 3). — 3. Diodore, I, 65, 94. — 4. Alexis, dans *Athénée*, X, 13, 418. — 5. Diodore, II, 94. — 6. Plutarque, *De vitios. Pud.* 3.

sont muets sur ses actions[1], mais ce que nous savons de la vie de Tawnekht éclaire d'une vive lumière la vie de son fils. Ce fut une lutte incessante contre les petits princes, une série de guerres perpétuelles, d'abord pour conquérir le Délta et l'Égypte moyenne, ensuite pour conserver la conquête et y maintenir à grand'peine une domination précaire. Les contemporains n'avaient pas foi dans la durée de la dynastie, et les dieux eux-mêmes annoncèrent sa chute par divers présages menaçants[2]. Et de fait la catastrophe ne se fit pas longtemps attendre. Kashta était mort, laissant pour héritier un fils, Shabak (Sabacon), et une fille, Ameniritis. Shabak était, comme l'événement le prouva bientôt, un prince actif et énergique, à qui la rébellion des Saïtes et l'établissement d'une dynastie nouvelle ne pouvaient convenir. Il partit à la conquête de l'Égypte et fut, sans doute, aidé dans son entreprise comme Piânkhi l'avait été auparavant par tous les petits princes des nomes. Bokenranw, battu, fut pris dans Saïs après sept ans de règne et brûlé vif comme rebelle[3]. Cette fois la dynastie saïte s'était attiré un échec qui semblait devoir mettre ses prétentions à néant. Dépouillés de leurs titres et de leurs domaines, les parents de Bokenranw s'enfuirent dans les marais du Delta et réussirent à y maintenir leur indépendance. L'histoire de leur vie errante finit par y devenir populaire et donna naissance à la légende de l'aveugle Anysis qui, réfugié dans une petite île du lac Menzaleh[4], y attendit cinquante ans le départ des Éthiopiens[5].

Il ne s'agissait plus, comme au temps de Piânkhi, d'établir une sorte de vasselage sur l'Égypte : Shabak prit le protocole des Pharaons, et devint le chef d'une dynastie

1. Ils sont aujourd'hui au Louvre, et se rapportent tous aux funérailles de l'Apis mort en l'an VI de Bokenranw. Cf. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français*, 1856, p. 58-62. — 2. Ainsi l'apparition d'un bélier à deux têtes et à huit pattes, doué de voix humaine (Elien, *H. An.*, XII, 3) ; cf. Manéthon, édit. Unger, p. 241. — 3. Manéthon, édit. Unger, p. 246; cf. de Rougé, *Inscription historique de Piânkhi Meïamoun*, p. 23. — 4. Thennésis, d'après Lepsius. — 5. Hérodote, II, CXXXVII-CXL.

nouvelle composée tout entière de rois éthiopiens[1]. Il essaya du moins de réorganiser le pays auquel il s'imposait, et de faire oublier par la sagesse de son administration l'odieux de son origine étrangère. Les princes locaux furent respectés, mais surveillés de près et contraints à obéir comme de simples gouverneurs. Leur soumission et la réunion du pays entre les mains d'un seul homme rendirent faciles certains travaux d'ensemble que les guerres des siècles antérieurs n'avaient pas permis d'exécuter. Les chaussées furent réparées, les canaux nettoyés et agrandis, le sol des villes exhaussé et mis à l'abri de l'inondation. Bubaste surtout gagna à ces travaux[2], mais les autres villes ne furent pas négligées. Par ordre du roi, plusieurs des temples de Memphis qui étaient tombés en ruine furent restaurés et les inscriptions ef-

1. Voici, autant qu'il est possible de le recomposer jusqu'à présent, le tableau des vingt-deuxième, vingt-troisième et vingt-quatrième dynasties :

VINGT-DEUXIÈME DYNASTITE BUBASITE

I. — RA-OUTS KHOPER STEPENRA SHESHONQ Ier MEÏAMOUN Σεσώγχις.
II. — RA-KHEM-KHOPER STEPENRA OSORKON Ier MEÏAMOUN Ὀσορθών.
III. — RA-OUTS STEPENAMEN NOUTER-HIQ-AN TAKELOT Ier MEÏAMOUN, SE ISI.
IV. — RA-OUSER-MA STEPENAMEN OSORKON II MEÏAMOUN SE BAST.
V. — RA-SEKHEM-KHOPER STEPENAMEN SHESHONQ II MEÏAMOUN.
VI. — RA-OUTS-KHOPER STEPENRA TAKELOT II MEÏAMOUN SE ISI, Τακέλωθις.
VII. — RA-OUSOR-MA STEPENAMEN SHESHONQ III MEÏAMOUN SE BAST.
VIII. — RA-OUSOR MA STEPENAMEN PIMAÏ MEÏAMOUN.
IX. — RA-AA-KHOPER SHESHONQ IV MEÏAMOUN.

VINGT-TROISIÈME DYNASTIE TANITE

I. — RA-SEHER PETSEBAST, Πετουβάστις.
II. — RA-AA-KHOPER STEPENAMEN OSORKON III MEÏAMOUN-RA Ὀσορχῶ
III. — RA-OUSOR-PTAH STEPENRA PSEMOUT. Ψαμμοῦς
IV. — — — Ζήτ.

VINGT-QUATRIÈME DYNASTIE SAITE

(*Tafnekht*, Τέχνατις, Τνέφαχθος, Τνεφαχθῶς, Νεόχαβις.)

I. — RA-OUAH-KA BOKENRANW. Βόκχοις

2. Hérodote, II, 136-138; Diodore, I, 65.

faćées par le temps furent gravées à nouveau[1]. Thèbes, placée directement sous l'autorité de la reine Amenirîtis, profita largement de la bienveillance de ses nouveaux maîtres. A Louqsor, on refit la décoration de la porte placée entre les deux massifs du grand pylone; à Karnak, on répara plusieurs parties du temple d'Ammon. Pour trouver les bras nécessaires, Shabak remplaça la peine de mort par celle des travaux publics, et cette politique bien entendue lui valut par toute l'Égypte un renom de clémence[2]. Le pays, rendu enfin à la tranquillité, commença de réparer ses ruines avec cette puissance de vitalité merveilleuse dont il avait déjà donné tant de preuves.

Une renaissance aussi inattendue devait attirer l'attention des peuples étrangers. Si naguère encore les rois d'Israël et de Juda avaient recherché l'appui d'un roitelet confiné à Tanis dans un coin du Delta, que ne devaient-ils pas faire pour s'assurer l'amitié d'un prince dont la domination s'étendait des régions fabuleuses de l'Éthiopie aux rives de la Méditerranée, et qui pouvait mettre sur pied des armées aussi considérables que celles du roi d'Assyrie? Phéniciens, Juifs et Philistins, tous les peuples que l'ambition de Touklat-habal-asar avait inquiétés, sentirent que, si le salut pouvait venir de quelque part, ce ne pouvait être que d'Égypte. Hoshea envoya des présents à Shabak et lui demanda son alliance contre Salmanasar[3]. Divers motifs poussaient l'Éthiopien à bien accueillir ces ouvertures. Il savait que ses prédécesseurs égyptiens avaient possédé la Palestine et porté leurs

1. Sharpe, *Egypt. Inscript.*, I, 30; cf. de Rougé, *Sur quelques monuments du règne de Tahraka*, dans le *Recueil*, I, p. 12, 20-21; Goodwin, *Upon an inscription of the reign of Shabaka*, dans Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 3e série, t. I, p. 349 sqq. — 2. Hérodote, II, 137; Diodore, I, 65. — 3. II, *Rois* XVII, 4. Le texte hébreu nomme סוא, *Sévé*, Soua, *Sô*, le Pharaon auquel Hoshea s'adressa; d'autre part les textes assyriens nomment Shabak, SHABÉ et son successeur Shabatak, SHABTIÉ. M. Oppert a donné la raison de ces divergences extraordinaires entre l'égyptien, l'assyrien et l'hébreu (*Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 12-14). Le ghéez possède une classe de gutturales particulières qu'on ne retrouve dans aucune autre des langues sémitiques et dont une entrait dans le nom des deux monarques éthiopiens. L'hé-

armes jusqu'au Tigre : ce qui avait été jadis possible et glorieux lui paraissait être possible encore à l'heure présente. Et quand même le désir d'ajouter un nom de plus à la longue liste des Pharaons conquérants ne l'aurait pas bien disposé en faveur des Juifs, la prudence lui conseillait de ne pas les décourager. Le progrès des Assyriens vers l'isthme de Suez, lent d'abord, avait pris depuis vingt ans une rapidité menaçante et devenait pour l'Égypte une source de craintes perpétuelles. Il fallait ou vaincre les nouveaux maîtres de l'Asie et les rejeter au delà de l'Euphrate, ou du moins maintenir devant eux une barrière de petits royaumes, contre laquelle vînt s'amortir l'effort de leurs attaques. Shabak affecta de considérer les présents d'Hoshea comme un tribut et ses demandes de secours comme un hommage : les murailles de Karnak, qui avaient jadis enregistré tant de fois les noms des peuples vaincus, enregistrèrent complaisamment ce que la vanité de l'Éthiopien appelait « les tributs de la Syrie ».

Ces négociations n'avaient pu être si secrètement conduites qu'elles échappassent à l'attention des Assyriens. Salmanasar, informé de ce qui se passait, manda Hoshea près de lui, et le Juif, pris à l'improviste, dut obéir aux ordres de son suzerain. S'il s'était imaginé pouvoir justifier sa conduite, cette illusion fut cruellement déçue : il fut jeté en prison et y disparut oublié de tous. L'armée assyrienne entra sur le territoire d'Israël et mit une dernière fois le siége devant Samarie. L'aristocratie d'Éphraïm,

breu supprime entièrement cette lettre embarrassante, *Sévé*, *Soua*, *Sô* ; l'égyptien lui donne pour équivalent le son plus rude de *k*, ך, *Shabak* ; l'assyrien enfin prend un terme moyen entre ces deux extrêmes et rend la lettre en question par un signe qui équivaut à peu près au ע hébraïque. On a donc pour les noms des rois éthiopeins la gamme de variantes :

Éthiopien.	Égyptien.	Assyrien.	Hébreu.	Grec.	
Shabak'	*Shabak*	*Shabé*	*Sévé*, *Soua*, *So*	Σαβάκων (Hér.)	Σαβάκων
Shabatok'	*Shabatok*	*Shabtié*	....	....	Σεβίχως,
Tahraqa	*Tahraqa*	*Tarqou*	*Tihrakah*	Τεαρκὼ (Strab.)	Τάρκος.
				Θαρσίκης (Jos.)	Τάρακος.

privée de son chef, n'en résista pas moins bravement. Shabak ne jugea pas à propos d'intervenir au profit d'alliés dont la cause paraissait si complétement perdue, mais le secours vint d'autre part. Tyr avait fini par triompher des Kitiens et son roi Louliya venait de se révolter à son tour contre l'Assyrie. Salmanasar laissa un corps d'armée devant Samarie et se rendit de sa personne en Phénicie. Le domaine de terre ferme des Tyriens tomba rapidement en son pouvoir, mais la ville elle-même, protégée par la mer, défiait tous ses efforts. Il rassembla chez ses vassaux de Sidon, de Gebel et d'Arad soixante vaisseaux sur lesquels il embarqua des troupes assyriennes, afin de tenter une descente dans l'île. Cette flotte fut détruite par une escadre de douze navires tyriens, et cinq cents Assyriens tombèrent aux mains de l'ennemi. Salmanasar renonça dès lors à toute attaque directe, et changea la guerre en une sorte de blocus continental, dans l'espoir que le manque d'eau obligerait Tyr à se rendre[1]. Il y usa les forces de son royaume et le reste de sa vie : le blocus de Tyr et celui de Samarie duraient déjà depuis deux ans, quand il mourut sans laisser d'enfants, après cinq années de règne. Saryoukin (Sargon), l'un des grands officiers de la couronne, lui succéda dans le commandement de l'armée et dans l'administration de l'empire[2].

1. Ménandre d'Éphèse dans Josèphe, *Ant. Jud.*, VIII. — 2. Voici, autant qu'il est permis de le rétablir, le tableau de la seconde dynastie assyrienne :

I. — BEL-KAT-IRASSOU (vers 1020-1010).	IX. — SALMAN-ASAR III (827-822). [ASSOUR-DANIN-HABAL] (829-822).
II. — SALMAN-ASAR II (1010-990).	X. — SAMSI-BIN III (822-809).
III. — IRIB-BIN (990-950).	XI. — BIN-NIRARI III (809-780).
IV. — ASSOUR-IDIN-AKHÈ (950-930).	XII. — SALMAN-ASAR IV (780-770).
V. — ASSOUR-DAN-IL Ier (930-...).	XIII. — ASSOUR-DAN-IL II (770-752).
VI. — BIN-NIRARI II (...-889).	XIV. — ASSOUR-NIRARI (752-745).
VII. — TOUKLAT-ADAR II (889-882).	XV. — TOUKLAT-HABAL-ASAR II (745-726).
VIII. — ASSOUR-NAZIR-HABAL (882-857).	XVI. — SALMAN-ASAR V (726-721).

On ne sait trop quels droits Saryoukin pouvait avoir à la couronne : peut-être il se rattachait par quelque alliance lointaine à la famille qui venait de s'éteindre ; peut-être il n'avait d'autre titre à la royauté que sa valeur personnelle et l'éclat des services rendus pendant les règnes précédents. Dès le début, il se trouva engagé sur deux points à la fois en Susiane et en Syrie. La Syrie était loin de Ninive : un échec aux bords de la Méditerranée ne compromettait pas l'existence de l'empire : le nouveau roi courut au plus pressé. Les Susiens qui avaient cru pouvoir tirer parti des troubles qu'un changement de dynastie aurait dû soulever, furent déçus dans leurs espérances. Ce fut en vain qu'ils rallièrent l'armée chaldéenne afin de se mettre au moins le nombre de leur côté. Saryoukin battit Susiens et Chaldéens réunis dans les plaines de Kalou, puis hâta de tourner ses armes contre les peuples de Palestine. La ténacité de Tyr et la résistance prolongée de Samarie avaient encouragé bien des princes à la révolte ; il fallait réprimer leurs velléités sur-le-champ, ou se résigner à lutter dans un bref délai contre une coalition générale des populations syriennes. Saryoukin se porta de sa personne au camp devant Samarie : le siége, mené vivement contre une garnison déjà épuisée par deux ans de lutte, se termina bientôt par la chute de la place. Elle fut pillée et toute la population emmenée en captivité « à Kalakh et sur le Khabour, sur le fleuve de Gozan et dans les villes des Mèdes[1]. » Elle fut remplacée par des Chaldéens faits prisonniers à Kalou, et plus tard par des colons venus d'Hamath : un gouverneur assyrien s'installa dans le palais des rois d'Israël, et les temples des dieux se dressèrent à l'endroit où s'étaient élevés les autels de Jahveh. Une partie du peuple des campagnes ne put supporter la domination étrangère et s'exila : les uns s'arrêtèrent en Judée auprès du roi Hizkiah, les autres s'enfuirent jusqu'en Égypte[2].

1. 27280 âmes, au témoignage de Saryoukin lui-même (Oppert, *Inscription du palais de Khorsabad*). — 2. II *Rois*, XVII, 30 ; cf. Schrader,

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie



Dessiné par J. Gaulti


THE ASTOR LIBRARY
NY

Ainsi tomba Samarie, et avec Samarie le royaume d'Israël, et avec Israël la dernière barrière qui séparait l'Égypte de l'Assyrie[1]. La marche en avant commencée par Assour-nazir-habal était enfin terminée : comme jadis sur l'Euphrate et le Tigre, les deux puissances rivales se trouvaient face à face sur la frontière de l'Afrique et de l'Asie, toutes prêtes à se disputer une fois encore l'empire du monde.

Die Keilinschriften und das Alte Testament, p. 158-168. — 1. Voici la liste des rois d'Israël :

I. — Jéroboam Ier.	II. — Nadab.
MAISON DE BAESHA.	
III. — Baesha.	IV. — Elah.
V. — Zimri.	
MAISON D'OMRI.	
VI. — Omri.	VIII. — Akhaziah.
VII. — Akhab.	IX. — Jehoram.
MAISON DE JEHU.	
X. — Jehu.	XII. — Jehoash.
XI. — Jehoakhaz.	XIII. — Jeroboam II.
XIV. — Zakariah.	
XV. — Shallum.	
XVI. — Menakhem.	
XVII. — Pékakhïah.	
XVIII. — Pékakh.	
XIX. — Hoshea.	

LIVRE IV.

LES SARGONIDES ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE KYROS.

CHAPITRE X.

LES SARGONIDES[1].

Saryoukin (721-704); guerres contre l'Égypte, l'Élam et l'Arménie; conquête de la Chaldée. — Sin-akhè-irib (704-681); Tahraqa et Hizkiah; guerres contre l'Élam; Assour-akhé-idin (681-667); campagnes d'Arabie. — Les Assyriens en Égypte; Tahraqa (692-666); conquête de l'Égypte par Assour-akhè-idin (672); Assour-ban-habal (667-6..); conquête de l'Élam

Saryoukin (721-704); guerres contre l'Égypte, l'Élam et l'Arménie; conquête de la Chaldée.

La croissance de l'Assyrie s'était faite jusqu'alors aux dépens de tribus à moitié barbares ou de petits royaumes impuissants à résister longtemps contre des forces supérieures. La destruction systématique de ces tribus et la chute progressive de ces royaumes la laissèrent partout en présence d'États aussi solidement organisés qu'elle-même pouvait l'être et capables non-seulement de lui tenir tête, mais de la battre. Au sud-ouest elle confinait à l'Égypte; au nord, elle rencontra le royaume d'Ourarti; au sud-est, la conquête des principautés chaldéennes la mit en contact direct avec le vieil empire d'Élam. L'Égypte, l'Ourarti, l'Élam, arrêtèrent son élan et formèrent entre elle et le reste du monde une barrière qu'elle ne parvint ja-

1. Le nom patronymique des descendants de Saryoukin a été dérivé de la forme *Sargon*, que le nom de *Saryoukin* prend dans Jésaïah, xx, 1.

mais à franchir. Saryoukin et ses successeurs ne cessèrent pas, un demi-siècle durant, de remporter des victoires sur les armées de ces trois royaumes, d'envahir leurs villes, d'y installer des gouverneurs, des princes vassaux et des garnisons. Il n'était pas aussi facile d'occuper un pays comme l'Égypte que de mettre la main sur Hamath ou sur Samarie. Les succès des Assyriens aux bords du Nil, de l'Aras et de l'Oulaï ne furent que succès éphémères, promptement effacés par des désastres : leurs soldats furent chassés autant de fois qu'ils crurent avoir réussi à s'établir solidement. Il est vrai qu'ils finirent par user leurs ennemis à force de victoires; mais leurs victoires les usèrent eux-mêmes. En abattant l'Égypte et l'Élam, ils croyaient travailler pour eux : ils travaillaient pour les Perses.

Dès les premières années de son règne, Saryoukin fut engagé avec ces trois ennemis de sa puissance. A Kalou, en 721, il avait frappé le roi d'Élam, Khoumbanigas; l'année d'après il eut affaire à l'Égypte. La ruine d'Israël n'avait porté atteinte ni aux projets de Shabak, ni aux espérances des Syriens. Tous les princes encore indépendants, depuis l'Euphrate jusqu'au Sinaï, sans cesse menacés de la déposition, de l'exil ou de la mort, tournaient leurs yeux vers le monarque éthiopien et n'attendaient plus qu'un signal de lui. Jahoubid[1], roi d'Hamath, usurpateur comme Saryoukin lui-même et le personnage le plus important du pays depuis que Retzîn était mort, les chefs d'Arpad et de Damas, les Phéniciens de Simyra, les quelques Juifs demeurés à Samarie, étaient prêts à prendre les armes. Les Tyriens défiaient tous les efforts tentés pour les réduire. Les chefs Philistins, les rois de Moab et d'Ammon, Juda lui-même, étaient ouvertement ou secrètement hostiles à l'Assyrie. Depuis 727, Jérusalem était gouvernée

1. Il est nommé ailleurs Ilou-bid par échange du nom divin *Iahou*, *Iahveh*, avec le nom divin *Ilou*. On a quelque raison de croire que certaines inscriptions en un caractère hiéroglyphique spécial trouvées récemment à Hamath appartiennent au règne de ce prince, ou du moins au siècle dans lequel il vivait.

par Hizkiah, fils d'Akhaz. Hizkiah avait montré dès sa jeunesse une piété ardente et s'était remis aux mains des prophètes. Le plus célèbre d'entre eux et celui qui eut le plus d'influence sur les destinées du peuple juif, Jesaïah, fils d'Amots, devint en quelque sorte le conseiller et le ministre du roi. Grâce à son influence, les prophètes eurent autant d'autorité sous Hizkiah que les prêtres en avaient eu pendant la minorité de Jehoash ; mais, plus hardis que Jehoïada, ils voulurent réformer le culte national. Ils détruisirent les hauts lieux et toutes les images divines, même le grand serpent de bronze qui était dans le temple et à qui on avait offert de l'encens jusqu'à ce jour[1]. Ce premier succès sur les dieux étrangers leur inspira des ambitions plus hautes : Jesaïah essaya de faire passer dans la religion populaire les conceptions des prophètes sur la divinité et sur les destinées du monde. Il voulut qu'on regardât Jahveh, non plus comme le Dieu national d'Israël, mais comme le seul vrai Dieu « qui a mesuré les eaux du creux de sa main et le ciel de la paume, qui a enfermé toute la poussière de la terre dans un boisseau et pesé à la balance montagnes et collines[2]. » Ce changement dans l'idée de Dieu entraînait un changement dans l'idée du culte. Sinon tous les prophètes, au moins Jesaïah ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment de dégoût pour les boucheries qu'on décorait du nom de sacrifices. « Qu'ai-je à faire, dit Jahveh, de la multitude de vos sacrifices? Je suis rassasié d'holocaustes de moutons et de la graisse des bêtes grasses ; je ne prends point de plaisir au sang des taureaux, ni des boucs, ni des agneaux.... Ne continuez plus de m'apporter des offrandes de néant ; l'encens me dégoûte ; mon âme hait vos nouvelles lunes, et vos sabbats et vos fêtes solennelles. — Quand vous étendez vos mains, je cache mes yeux de vous, et quand vous multipliez les prières, je n'entends point, car vos mains sont pleines de sang[3]. » L'offrande agréable à Dieu, c'est la pureté, l'équité, la simplicité et

1. II *Rois*, XVIII, 4. — 2. *Jesaïah*, XL, 12. — 3. *Idem*, I, 11-15.

la droiture d'esprit, la charité. « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos œuvres, cessez de mal faire. — Apprenez à faire le bien, recherchez le droit, aidez les opprimés, rendez justice à l'orphelin et prenez en main la cause de la veuve[1]. »

La piété, la crainte de Dieu, la bonne volonté envers les hommes, doivent être la règle et la défense du peuple : si le peuple agit comme ses prophètes le lui commandent, Dieu lui-même sera « son épée et son bouclier ». Si l'étranger opprime le peuple, c'est que le peuple a péché, et Dieu le punit : le devoir est de ne pas résister et de s'humilier sous la verge qui châtie. On conçoit quelle influence cette manière d'envisager les choses exerça sur la politique extérieure de Juda. Tandis qu'un parti nombreux, inquiet des progrès constants de l'Assyrie, et craignant sans cesse pour Jérusalem le sort de Samarie, cherchait au dehors la force qui manquait au dedans, les prophètes exhortaient les Juifs à la soumission et les décourageaient. L'Assyrie est à leurs yeux le fléau de Dieu dont il se sert pour écraser les méchants : lui tenir tête est se révolter contre Dieu même et se révolter sans espoir. « Passez jusques à Kalneh, et regardez, puis vous en allez de là en Hamath la Grande, puis descendez à Gath des Philistins : n'étaient-elles pas meilleures que vous, et leur pays n'était-il pas plus étendu que votre pays[2] ? » Ni Kalneh, ni Hamath, ni Gath n'ont pu tenir : l'Égypte elle-même « n'est qu'un roseau cassé ; qui s'appuiera sur lui, il lui entrera dans la main et la lui percera[3]. » Quand il s'agit de savoir si Juda devait se joindre à Shabak ou rester neutre dans la querelle, le parti de la prudence l'emporta. Hizkiah ne prit point les armes lorsque Jahoubid se mit en campagne avec les princes d'Arpad, de Simyra et de Damas, et l'événement montra qu'il avait eu raison d'agir de la sorte. Jahoubid fut battu à Karkar, pris et écorché vif[4], avant que le roi

1. *Jesaïah*, I, 16-17. — 2. Amos, VI, 2. — 3. Jesaïah, XXXVI, 6. — 4. Oppert, *Grande inscription du palais de Khorsabad*, p. 84-93 ; J. Menant,

d'Égypte eût le temps d'accourir à son aide. Shabak venait à peine de déboucher en Syrie et de rallier les troupes de son allié Hannon, roi de Gaza, lorsque Sargon parut en Palestine. Le choc des deux armées eut lieu à Ropeh (Raphia), au sud de Gaza, dans l'endroit même où, cinq siècles plus tard, Ptolémée Philopator rencontra Antiochos le Grand : les Égyptiens furent vaincus, Hannon pris, et Shabak, égaré dans sa fuite, ne dut son salut qu'à un berger philistin qui le conduisit à travers le désert[1]. La défaite de Raphia mit à néant les rêves de conquête que Shabak avait pu concevoir et compromit son autorité. Les petits princes du Delta relevèrent la tête et finirent par refouler les Éthiopiens vers Thèbes. Tanis, Bubaste, Khnensou, redevinrent indépendantes : un des parents de Bokenranw, nommé Stéphinatès par Manéthon, rétablit la principauté de Saïs et prit le titre de Pharaon. Cette révolution était achevée en 714, et ce fut sans doute pour l'annoncer officiellement au dehors que le nouveau roi de race indigène envoya cette année-là des présents à Saryoukin. Shabak, réfugié dans la Haute-Égypte, y mourut bientôt après, laissant à son fils Shabatok la possession de Thèbes et des nomes voisins[2].

L'Égypte vaincue, ce fut le tour de l'Ourarti. Le pays montagneux où le Tigre et l'Euphrate prennent leur source était habité alors par une seule race, différente des Arméniens modernes[3], mais affiliée aux Géorgiens et à quelques autres nations du Caucase[4]. Il était morcelé en un grand nombre de petits États dont nous savons les noms, sans qu'il soit toujours facile de leur assigner sur la carte une position certaine : le Naïri, aux sources du Tigre

Annales, p. 182 et 200-201 ; G. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 97. — 1. Oppert, *Grande inscription*, p. 74-77 ; *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 11-15. Shabak est nommé dans le texte *Shiltan* (selon d'autres *Tartan*), mais non Pharaon d'Égypte. Le titre de *Pharaon*, *Pir'ou*, paraît avoir été réservé par les Assyriens aux petits rois indigènes. — 2. Maspero, dans la *Revue critique*, 1870, t. II, p. 378-370. — 3. H. Rawlinson, *On the Alarodians of Herodot*, dans G. Rawlinson, *Herodotus*, t. IV, p. 203-206. — 4. Fr. Lenormant, *Lettres Assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 124-129.

et de l'Euphrate; le Manna (Van), au sud-est, et le Moussassir (Arsissa), au nord du lac de Van; les principautés du mont Mildis[1] et de Milid (la Mélitène); enfin l'Ourarti ou Ararti[2], qui avait réussi à réunir dans une même confédération toutes les tribus voisines. Touklat-habal-asar Ier avait envahi le Naïri[3], ses successeurs en avaient soumis la majeure partie : au neuvième siècle, presque toute la vallée du haut Tigre était vassale ou sujette des Assyriens. Assour-nazir-habal commença la conquête du Manna; Salmanasar III alla plus loin et s'attaqua à l'Ourarti. Il battit le roi Aramê en 841, son successeur Sadouri en 832, les troupes du roi de Manna en 830, celles d'Ourarti l'année suivante, le tout sans grand résultat : les ennemis toujours battus relevaient toujours la tête. Bin-nirari III dirigea deux expéditions contre le Manna en 813-814; Salmanasar IV fit quatre campagnes contre l'Ourarti (787-784), bientôt suivies de deux autres (782 et 780). Au contact de l'Assyrie le pays se civilisa : il prit les arts de ses rivaux et même leur écriture. Un de ses rois, Beliddouris Ier, fils de Loutibri, fit venir de Ninive des scribes qui rédigèrent ses inscriptions officielles dans leur langue et lui prodiguèrent les épithètes ronflantes du protocole royal assyrien. L'idiome de Ninive fut quelques années durant la langue savante de l'Ourarti, puis, sous Isbouinis Ier, fils de Beliddouris, le système graphique fut appliqué avec quelques modifications à l'écriture des dialectes indigènes. Avec Touklat-habal-asar II, l'Assyrie reprit l'avantage : Sarda, roi d'Ourarti, fut battu en 742, puis en 734, et si bien qu'il renonça à la guerre[4].

Minouas Ier, successeur de Sarda, n'avait pas fait parler de lui; Saryoukin trouva dans Oursa, fils aîné de Minouas, un des adversaires les plus redoutables de sa politique. Oursa voulait rétablir la suprématie de son peuple et usa de tous les moyens pour toucher à son but. Il essaya d'abord

1. Aujourd'hui le district d'Erzeroum. — 2. Cf. l'*Ararat* de la Bible et les *Alarodiens* d'Hérodote, III, 94, VII, 79. — 3. Voir p. 279-282. — 4. Fr. Lenormant, *Lettres Assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 121-122, 138-145.

de détacher de l'alliance assyrienne Iranzou, roi de Manna, et, comme ce prince refusait, il excita une insurrection contre lui de concert avec Mitatti, roi de Zikartou (Sagartie). Saryoukin accourut au secours de son vassal, enleva d'assaut les deux villes de Souandakhoul et de Dourdoukka, qui s'étaient données à Mitatti, les livra aux flammes et transporta les habitants en Syrie (719). Des révoltes graves, éclatées sur plusieurs points de l'empire à la fois, l'empêchèrent de poursuivre; il dut employer deux années à vaincre le pays de Sinoukta (718) et à détrôner Pisiris de Karkémish (717). Lorsqu'il revint en Arménie, Iranzou de Manna était mort, son fils Aza avait été assassiné dans une émeute et remplacé par Oullousoun, qui avait remis à Oursa en gage de fidélité vingt-deux de ses places fortes. Saryoukin, accouru en toute hâte, battit Oullousoun et Mitatti, ravagea le pays, depuis le lac d'Ouroumiyèh jusqu'au lac de Van; Bagadatti, roi du mont Mildis, étant tombé entre ses mains, il le fit écorcher vif à l'endroit même où Aza avait été assassiné. Oullousoun, craignant le même sort, « s'enfuit comme un oiseau, » puis vint se jeter aux genoux du vainqueur. Saryoukin le reçut en grâce et lui rendit ses domaines. Oursa allait être atteint, quand le pays de Kharkhar se souleva et força son gouverneur à reconnaître pour souverain Dalta, roi d'Ellibi. Saryoukin châtia rudement les rebelles (716); rappelé vers le nord par une révolte d'Oullousoun, il n'eut qu'à paraître pour faire tout rentrer dans le devoir et revint achever la conquête du pays d'Ellibi (715). Libre du côté de la Médie, il put enfin porter un coup décisif. En 714, il envahit l'Ourarti et remporta sur son adversaire une grande victoire; Oursa s'enfuit presque seul dans les montagnes, où il erra près de cinq mois sans pouvoir trouver un asile assuré. Son royaume fut pillé; plusieurs de ses villes données à Oullousoun, son dernier allié, Ourzana de Moussassir, vaincu[1].

1. Le cachet d'Ourzana est aujourd'hui au musée de La Haye. Il a été publié par Dorow, *Die Assyrische Keilschrift*, t. I, et par Cullimore, *Cylinders*, pl. VIII, 40.

A la nouvelle de ce désastre, il désespéra de sa cause et se tua [1].

Sa mort n'entraîna pas la soumission du pays; son frère Argistis lui succéda et tint tête aux Assyriens avec succès. La victoire sur l'Ourarti permit à Saryoukin de reporter ses forces à l'est, dans la Médie, qu'il parcourut tout entière et occupa en partie (713), au nord-ouest, en Cilicie, et dans le pays de Koumanou (Comana), auquel il donna un roi de sa main (712); son autorité sur l'Asie Mineure s'étendit jusqu'à l'Halys et au Saros. En Syrie, il avait été forcé vers 715 de lever le blocus de Tyr en se contentant d'une soumission nominale; cet échec fut plus que réparé par l'hommage de Pharaon et d'une reine des Arabes (714). Un moment, on put craindre qu'une guerre sérieuse n'éclatât de ce côté. Azouri, roi d'Ashdod, avait refusé de payer le tribut; il fut remplacé par son frère Akhmiti, mais les Philistins chassèrent leur nouveau roi et donnèrent la couronne à un certain Yavan qui n'appartenait pas à la famille royale. Yavan, inquiet pour son pouvoir et pour sa vie, entra en pourparlers avec les pays voisins de Juda, d'Édom et d'Égypte; ses ouvertures furent bien accueillies, mais la décision et l'énergie de Saryoukin les empêchèrent d'aboutir. Avant même que les confédérés eussent eu le temps de rassembler leurs troupes, le général (tartan) assyrien était en Palestine. Juda, Édom et les Philistins ne firent même pas mine de résister. Yavan s'enfuit en Libye, au pays de Miloukh [2], dont le roi le livra enchaîné aux Assyriens (711) [3].

Rien ne bougeait plus à l'ouest, au nord et à l'est; le moment était venu d'attaquer la Chaldée. Depuis la défaite de Kalou, Mardouk-bal-idinna avait employé toutes

1. Fr. Lenormant, *Lettres Assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 53-55, 148-151; G. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 98-99. — 2. On considère généralement Miloukh comme le nom de Méroé : mais Méroé s'appelait *Beroua* et ne renfermait aucun *h* ou *kh* finale. M. Fr. Lenormant a eu raison de voir dans *Miloukha* ou *Miloukhi* le *Meleh* ou *Mereh* égyptien, le pays de *Marea* et des lacs de Natron. — 3. G. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 99-100, 106-108.

ses ressources à mettre son royaume en état de défense. Il avait réparé les forteresses, augmenté le nombre de ses soldats et entretenu avec soin l'alliance élamite. Ses précautions ne l'empêchèrent pas d'être surpris au moment où il s'y attendait le moins. Au lieu de marcher droit sur Babylone et de se heurter de front aux forces de la Chaldée et de l'Élam réunies, Saryoukin s'étudia à séparer Mardouk-bal-idinna de son allié Soutrouk-Nakhounta, fils de Khoumbanigas[1]. Il partagea son armée en deux corps. Le premier, opposé aux Susiens, entra dans le canton de Rasi[2] et força le roi d'Élam à se replier dans la montagne pour couvrir Suse et Madaktou. Le second, placé aux ordres du roi lui-même, descendit vers la mer en suivant le cours du Tigre, soumit en passant le pays d'Yatbour, battit un des généraux de Mardouk-bal-idinna sous les murs de Dour-Atkhar, prit cette ville, y établit une garnison et se rendit maître de tout le Gamboul. Le but principal de la campagne se trouvait atteint; Mardouk-bal-idinna, coupé de son allié, n'essaya même pas de défendre Babylone. Il déroba une marche aux Assyriens, franchit le Tigre et tenta de forcer la ligne de postes qui l'enveloppait à l'est. Repoussé, il n'eut plus d'autre ressource que de se rejeter vers le sud et d'aller s'établir au bord de la mer dans son ancienne principauté de Bet-Yakin, où il se fortifia de son mieux. Babylone, abandonnée à elle-même, ouvrit ses portes au vainqueur. Saryoukin s'y fit proclamer roi de Chaldée et y passa l'hiver de 710[3].

Il reprit la campagne au printemps de 709. « Mardouk-« bal-idinna avait mis à contribution les villes d'Our, de « Larsam et de Kisik, la demeure du dieu Lagouda; il avait « réuni ses forces à Dour-Yakin et avait armé sa citadelle. » La bataille décisive se livra sous les murs de Dour-Yakin[4]

1. C'est l'orthographe des inscriptions suziennes: les textes de Saryoukin appellent ce prince Soutikrak-Nakhoundi. — 2. La Mésobatère des géographes classiques. — 3. Son nom, légèrement altéré en Ἀρχέανος pour [Σ]αρχέανος, figure à partir du commencement de 709 dans le canon royal de Ptolémée — 4. Aujourd'hui *Mohammerah*, à l'embouchure du Shatt-el-Arab.

en vue de la mer. « J'étendis mes combattants en même « temps sur toute la ligne de ses canaux, et ils mirent « l'ennemi en fuite. Les eaux des fleuves roulèrent les « cadavres de ses soldats comme des troncs d'arbres..... « J'anéantis les gardes du corps et les gens de Marsan, et « j'emplis de la terreur de la mort le reste des bataillons en- « nemis. Mardouk-bal-idinna abandonna dans son camp les « insignes de la royauté, le palanquin d'or, le trône d'or, le « sceptre d'or, le char d'argent, les ornements d'or, et il « s'échappa par une fuite clandestine. » Dour-Yakin tomba bientôt après aux mains du vainqueur et fut détruite. « Mardouk-bal-idinna, reconnaissant sa propre « faiblesse, fut terrifié; la crainte immense de ma royauté « s'empara de lui; il quitta son sceptre et son trône « en présence de mon envoyé, il baisa la terre. Il aban- « donna ses châteaux, il s'enfuit, et l'on ne revit plus ses « traces. » A la place du vieux roi fugitif, Saryoukin établit son fils comme prince de Bet-Yakin (709)[1].

Deux échecs marquèrent la fin de ce règne glorieux. Pendant que les armées assyriennes étaient occupées en Chaldée, l'Ourarti était sorti de ses ruines. Moitié force, moitié adresse, Argistis avait reconquis presque toutes les provinces que son frère avait perdues; les Assyriens eux-mêmes avaient été l'objet de ses attaques et n'avaient pu garder la province de Manna. En 708, menacé par le retour de Saryoukin, il détourna l'orage sur le pays de Koummoukh; le roi de ce pays perdit la couronne, mais Argistis ne fut pas inquiété et resta en possession de Manna, dont il fit une de ses résidences favorites[2]. Une guerre contre l'Élam n'eut pas plus de succès. Soutrouk-Nakhounta, battu dans l'Ellibi, en 707, prit sa revanche l'année suivante; non-seulement il recouvra les districts qu'il avait perdus en 710, mais il enleva aux Assyriens plusieurs de leurs villes frontières[3] (706). Saryoukin ne survécut pas

1. Fr. Lenormant, *les Premières civilisations*, t. II, p. 241. — 2. Fr. Lenormant, *Lettres Assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 151-154. — 3. G. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 109-110.

longtemps à ce revers : en 704, il fut assassiné dans le palais de Dour-Saryoukin[1] qu'il venait de construire, et remplacé par son fils, Sin-akhé-irib, le Sennachérib de la Bible[2].

Sin-akhè-irib (704-681); Tahraqa et Hiskiah; guerres contre l'Élam; Assour-akhè-idin (681-667); campagnes d'Arabie.

La nouvelle du meurtre se répandit rapidement par tout l'empire et fournit aux mécontents l'occasion qu'ils attendaient de se révolter. Sin-akhè-irib, accouru en toute hâte de Babylone où il commandait, n'arriva à Ninive que pour assister au prélude d'un soulèvement général. La Chaldée, déjà troublée quelques mois avant la mort de Saryoukin, commença de s'agiter ouvertement. Un des frères du nouveau roi qu'il avait laissé à sa place pour gouverner Babylone, mourut quelques semaines après son élévation, et un certain Hagisa, d'ailleurs parfaitement inconnu, lui succéda. Moins d'un mois après, Hagisa fut surpris et tué par le vieux Mardouk-bal-idinna, qui venait de reparaître en scène. Les peuplades de l'Arrapakhitis et de la Médie prirent les armes, tandis qu'à l'Occident la plupart des princes de la Phénicie et de la Palestine se déclaraient indépendants. Louliya (Élulæos), roi de Sidon, refusa le tribut, et son exemple fut suivi par le roi d'Ascalon. Les habitants d'Ekron, mécontents de Padi, le roi que Saryoukin leur avait imposé, se saisirent de sa personne et l'envoyèrent à Hizkiah de Juda. Celui-ci hésita un moment entre les conseils pacifiques de Jesaïah et ceux du parti de la guerre; les promesses de secours des rois d'Égypte finirent par le décider. Il accepta le don que les habitants d'Ekron lui faisaient de leur ville; mais, au lieu de mettre Padi à mort, comme le voulaient ses anciens sujets, il se contenta de le retenir prisonnier. Recevoir l'hommage des re-

1. Aujourd'hui Khorsabad. C'est de là que viennent la plupart des monuments assyriens du Louvre. — 2. J. Menant, *Annales*, p. 209.

belles était se mettre en état d'hostilité ouverte contre l'Assyrie. Plus prudents qu'Hizkiah et que Louliya, les petits princes d'Arad, de Byblos, d'Ashdod, les rois de Moab et d'Ammon, attendirent pour se décider que la fortune se fût prononcée en faveur de l'une des parties belligérantes.

Après deux ans d'attente, consacrés sans doute à préparer ses ressources, Sin-akhè-irib se porta de sa personne en Chaldée où le danger était le plus pressant. L'armée de Mardouk-bal-idinna, composée en partie de Babyloniens, en partie de Syriens auxiliaires, fut entièrement vaincue près de Kis, et son chef, échappé presque seul du champ de bataille, se réfugia auprès du roi d'Élam. Babylone fut prise, soixante-dix-neuf villes fortes et plus de quatre cents villages tombèrent entre les mains du vainqueur. Sin-akhè-irib ne se retira qu'après avoir établi comme roi un Assyrien, « Bel-ipnou, l'astrologue qui avait été élevé dans son palais. » Au retour, il saccagea le territoire occupé par les tribus araméennes du moyen Euphrate, mit leurs chefs en croix, amena leur bétail et rentra à Ninive chargé de gloire et de butin. Une campagne rapide dans les montagnes du Kourdistan fit rentrer dans le devoir les peuples rebelles de l'Arrapakhitis. Une partie de leur territoire fut colonisée militairement avec les prisonniers araméens, élamites et chaldéens faits l'année précédente et réduite en province assyrienne[1].

La tranquillité assurée au nord, à l'est et au sud, par cette suite rapide de succès, il se hâta de porter ses armes en Syrie. Là encore la célérité de ses marches et de son attaque déjoua les projets de ses ennemis. Louliya, le premier atteint, n'osa même pas résister. Il s'enfuit dans une des colonies insulaires dépendantes de Sidon, et son royaume fut livré à Ithobaal II. Sin-akhè-irib put, comme ses prédécesseurs, faire graver sa stèle de victoire sur les rochers du Nahr-el-Kelb, à côté des stèles de Ramsès II. Les rois d'Arad, de Byblos, d'Ashdod, d'Am-

1. Oppert, *les Sargonides*, p. 41-45; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 156-159; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 98; Menant, *Annales*, 214-218.

mon, de Moab, s'empressèrent de faire leur soumission. Le roi d'Ascalon, qui persista dans la révolte, fut pris et transporté en Assyrie avec toute sa famille.

Les résistances sérieuses ne commencèrent que sous les murs d'Ekron : au premier bruit de l'arrivée des Assyriens, les princes du Delta avaient rassemblé leurs armées et s'étaient portés au-devant de l'envahisseur. La rencontre eut lieu près d'Altakou[1], et cette fois encore la fortune de l'Assyrie l'emporta sur celle de l'Égypte. Les Égyptiens, défaits à grande perte, laissèrent entre les mains du vainqueur la majeure partie de leurs chars et les enfants d'un de leurs rois. Le fruit immédiat de la victoire fut la prise d'Altakou, que suivit celle de Tamnah, forteresse voisine : Ekron se rendit. « Je dégradai les officiers et les dignitaires qui s'étaient révoltés, et je les tuai; je mis en croix leurs cadavres sur les enceintes de la ville; je vendis comme esclaves les hommes de la ville qui avaient commis des violences et des vilenies. Quant aux personnes qui n'avaient pas perpétré de crimes ou de péchés, et qui ne méprisaient pas leurs maîtres, je prononçai leur absolution[2]. »

Seul de tous les rebelles Hizkiah de Juda restait encore debout. On se demande pourquoi il n'avait pas joint son armée aux armées égyptiennes, afin d'écraser les Assyriens dans une affaire décisive. Sans doute, en s'abstenant de tout acte d'hostilité ouverte, il pensait désarmer la colère du monarque assyrien. Il fut trompé dans son attente. Après la prise d'Ekron, Sin-akhè-irib envahit Juda. « Voici, Jahveh s'en va rendre le pays vide et l'épuiser; et il en renversera le dessus, et dispersera ses habitants. Et tel sera le sacrificateur que le peuple; tel le maître que son serviteur; telle la dame que sa servante; tel le vendeur que l'acheteur; tel celui qui prête que celui qui emprunte; tel le créancier que le débiteur. Le pays sera entièrement vidé, et entièrement pillé : car Jahveh a prononcé cet arrêt....

1. Eltekeh, sur l'ancien territoire de la tribu de Dan (*Josué*, XIX, 44). — 2. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 22-29.

Le vin excellent a mené deuil, la vigne languit, tous ceux qui avaient le cœur joyeux soupirent. La joie des tambours a cessé; le bruit de ceux qui s'égayent est fini; la joie de la harpe a cessé. On ne boira plus de vin avec des chansons; la cervoise sera amère à ceux qui la boivent. La ville défigurée a été ruinée; toute maison est fermée, tellement que personne n'y entre[1]. » Les paroles du scribe assyrien complètent les paroles du poëte : « Aidé par le feu, le massacre, les combats et les tours de siége, je les emportai, je les occupai : j'en fis sortir 200 150 personnes, grandes et petites, mâles et femelles, des chevaux, des ânes, des mulets, des chameaux, des bœufs, des moutons sans nombre, et je les pris comme capture. » Le souvenir de ces désastres resta si amer au cœur des Juifs que plusieurs siècles après Démétrios faisait de la captivité de Sin-akhé-irib l'une des captivités et la considérait comme aussi funeste à sa race que la captivité de Samarie par Saryoukin et la captivité finale de Babylone[2].

L'ennemi approchait et rien n'était prêt. Jérusalem elle-même était à peine en état de défense[3]. Depuis quelque temps seulement on avait observé que les brèches de la cité de David étaient grandes, et l'on avait abattu des maisons afin de fortifier la muraille[4]. On boucha à la hâte toutes les fontaines qui sont hors de la ville et le torrent qui se répandait sur le pays. On établit un réservoir entre ces deux remparts pour les eaux du vieil étang[5]. « Et le roi ordonna des capitaines de guerre sur le peuple et les assembla auprès de lui dans la place de la porte de la ville et leur parla selon leur cœur en disant : « Fortifiez-vous, ne craignez point et ne soyez point effrayés à cause du roi des Assyriens et de toute la multitude qui est avec lui; mais Jahveh, notre Dieu, est avec vous pour vous aider et pour conduire vos batailles[6]. » Sin-akhè-irib avançait toujours : après avoir mis à sac la meilleure partie du territoire de Juda, il venait d'emporter la forteresse de Lakhis et se

1. *Jesaïah*, XXIV, 1-3, 7-12. — 2. Dem. ap. Cl. d'Alex., *Strom.*, I, p. 403. — 3. *Jesaïah*, XXII, 9. — 4. *Id.*, 10. — 5. *Id.*, 11. — 6. II *Chron.*, XXXII, 6-8.

préparait à paraître devant Jérusalem : Hizkiah résolut de traiter à tout prix. Il envoya dire au roi des Assyriens : « J'ai fait une faute : retire-toi de moi, je payerai tout ce que tu m'imposeras. » Pour compléter les trois cents talents d'argent et les trente talents d'or qui furent exigés, le trésor royal ne suffit pas : il fallut mettre en pièces les portes du temple de l'Éternel et les linteaux que le roi lui-même avait fait couvrir de lames d'or peu de temps auparavant[1]. Padi, remis en liberté, fut rétabli dans Ekron, et reçut en dédommagement de son temps de captivité quelques villes de Juda. D'autres portions du territoire juif furent livrées à Mitinte, roi d'Ashdod, et à Ismi-Baal, roi de Gaza, pour les récompenser de leur fidélité au milieu des épreuves que l'Assyrie venait de traverser.

Tandis qu'Hizkiah se soumettait sans combat, ses alliés d'Égypte remis de leur défaite d'Altakou se préparaient à lui venir en aide. Sin-akhé-irib était encore à Lakhis, occupé à recevoir le tribut, quand il apprit qu'une armée égyptienne était en voie de formation à Péluse, et que le roi d'Éthiopie, Tahraqa, amenait les tribus du Haut-Nil au secours de la Judée. A cette nouvelle, il crut sans doute qu'Hizkiah n'avait traité avec lui que pour donner aux Africains le temps d'arriver : furieux de se voir joué, il envoya à Jérusalem trois des principaux personnages de son armée, le général en chef (tartan), le chef des eunuques (rab-saris) et le Rabshaké, pour lui demander raison de sa conduite. « Ainsi a dit le grand roi, le roi des Assyriens : « Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies? Tu parles, mais ce ne sont que des paroles; le conseil et la force sont requis à la guerre. Mais en qui t'es-tu confié, pour te rebeller contre moi? Voici maintenant tu t'es confié en Égypte, en ce bâton de roseau cassé sur lequel si quelqu'un s'appuie, il lui entrera dans la main et la percera; tel est Pharaon, roi d'Égypte, à tous ceux qui se confient à lui. Que si vous me dites : « Nous nous confions à Jahveh, notre Dieu! » n'est-ce pas

1. *Jesaïah*, XXXII, 14-16.

celui dont Hizkiah a détruit les hauts lieux et les autels, et a dit à Juda et à Jérusalem : « Vous vous prosternerez devant cet autel à Jérusalem ? » Or maintenant donne des otages au roi des Assyriens, notre maître, et je te donnerai deux mille chevaux, si tu peux donner autant d'hommes pour monter dessus. Comment donc ferais-tu tourner figure au moindre gouverneur d'entre les serviteurs de mon maître? Mais tu te confies en l'Égypte à cause des chariots et des gens de cheval. Mais maintenant suis-je monté sans Jahveh contre ce lieu-ci pour le détruire ? Jahveh m'a dit : « Monte contre ce pays-là, et le détruis. » Alors Éliakim, fils de Hilkija, et Sebna, et Joah, dirent au Rabshaké : « Nous te prions de parler en langue syriaque à tes serviteurs, car nous l'entendons ; et ne nous parle point en langue judaïque, le peuple qui est sur la muraille l'écoutant. » Au lieu de se rendre à ces prières, Rabshaké se tint debout, et s'écria à haute voix en langue judaïque, et parla, et dit : « Écoutez la parole du grand roi, le roi des Assyriens. Ainsi a dit le roi : « Qu'Hizkiah ne nous abuse point, car il ne pourra point vous délivrer de ma main. Qu'Hiskiah ne vous fasse point confier en Jahveh, disant : Jahveh indubitablement nous délivrera, et cette ville ne sera point livrée entre les mains du roi des Assyriens. N'écoutez point Hizkiah, car ainsi a dit le roi des Assyriens : Faites composition avec moi, et sortez vers moi ; et vous mangerez chacun de sa vigne, et chacun de son figuier, et vous boirez chacun de l'eau de sa citerne ; jusqu'à ce que je vienne, et que je vous emmène en un pays qui est, comme votre pays, un pays de froment et de bon vin, un pays de pain et de vignes, un pays d'oliviers qui portent de l'huile, et un pays de miel : vous vivrez et vous ne mourrez point. Mais n'écoutez point Hizkiah, quand il vous voudra persuader, en disant : Jahveh nous délivrera. Les dieux des nations ont-ils délivré chacun leur pays de la main du roi des Assyriens? Où sont les dieux de Hamath et d'Arpad? Où sont les dieux de Sépharvaim, de Hénah et de Hivah? Même a-t-on délivré Samarie de ma main? Qui sont ceux d'entre tous les dieux de ces pays-là qui aient délivré leur

pays de ma main, pour dire que Jahveh délivrera Jérusalem de ma main?» Et le peuple se tut, et on ne lui répondit pas un mot, car le roi avait commandé, disant : Vous ne lui répondrez point. Après cela, Éliakim, fils de Hilkijah, maître d'hôtel, et Shebna le secrétaire, et Joah, fils d'Asaph, commis sur les registres, s'en revinrent, les vêtements déchirés, vers Hizkiah, et lui rapportèrent les paroles du Rabshaké[1]. »

Sur les conseils de Jesaïah, Hizkiah se résolut à la résistance. En arrivant à Lakhis, les envoyés assyriens n'y trouvèrent plus leur roi : il avait levé son camp et s'était porté contre les Égyptiens, sans doute afin de les écraser avant l'arrivée de Tahraqa. En partant, il avait encore une fois menacé les Juifs de sa colère. « Que ton Dieu en qui tu te confies ne t'abuse point en te disant : Jérusalem ne sera point livrée entre les mains du roi des Assyriens. Voilà, tu as entendu ce que les rois des Assyriens ont fait à tous les pays, en les détruisant entièrement ; et tu échapperais ? Les dieux des nations que mes ancêtres ont détruites, *savoir*, de Gozan, de Kharan, de Retseph, et des enfants d'Héden, qui sont en Télasar, les ont-ils délivrées ? Où est le roi de Hamath, le roi d'Arpad, et le roi de la ville de Sépharvaïm, Hamath et Hivah[2]? » On sait quel démenti la fortune donna à ces paroles hautaines ; pendant la marche sur le Delta, l'armée assyrienne fut à moitié anéantie par la peste, et se trouva réduite à un tel état de désorganisation que Sin-akhè-irib rentra à Ninive presque seul[3]. Les Juifs et les Égyptiens, étonnés par la grandeur du désastre, attribuèrent chacun à leur dieu tout l'honneur du succès qui les délivrait. Selon les Juifs, Hizkiah, après avoir entendu les menaces du roi d'Assyrie, se serait mis en prières, et Dieu lui aurait fait dire par Jesaïah : « Je t'ai exaucé dans ce que tu m'as demandé touchant Sin-akhé-irib, roi des Assyriens..... Il n'entrera point dans cette ville, il n'y jettera même aucune flèche, il ne se présentera point contre elle avec le bouclier, et il ne se dressera point de terrasse

1. II *Rois*, XVIII, 28-37. — 2. *Ibid.*, XIX, 10-13. — 3. *Ibid.*, XIX, 20.

contre elle. Il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu, et il n'entrera point dans cette ville, dit Jahveh. Car je garantirai cette ville, afin de la délivrer, pour l'amour de moi, et pour l'amour de David, mon serviteur. Il arriva donc cette nuit-là qu'un ange de Jahveh sortit, et tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes au camp des Assyriens; et quand on fut levé d'un bon matin, voilà, c'étaient des corps morts. Et Sin-akhè-irib, roi des Assyriens, partit de là; il s'en alla, et s'en retourna, et se tint à Ninive[1]. » Au dire des Égyptiens, quand Sin-akhé-irib entra en Égypte, « la caste guerrière refusa de se battre pour le roi Séthon, prêtre de Ptah, qui l'avait dépouillée d'une partie de ses priviléges. Le prêtre, enveloppé dans ces difficultés, entra au temple et, devant la statue, se lamenta au sujet des dangers qu'il allait courir. Pendant qu'il gémissait, le sommeil vint à lui et il lui sembla, en une vision, qu'un dieu, se tenant à ses côtés, le rassurait et lui promettait qu'il n'éprouverait aucun échec en résistant à l'armée des Arabes : car lui-même devait envoyer des auxiliaires. Plein de confiance en ce songe, il réunit ceux des Égyptiens qui voulurent le suivre pour les conduire en armes à Péluse, porte de l'Égypte de ce côté. Nul des guerriers ne l'accompagna, mais des petits marchands, des foulons, des vivandiers. Ils arrivèrent à leur poste, et, durant la nuit, une nuée de rats des champs se répandit sur leurs adversaires, dévorant leurs carquois, les cordes de leurs arcs, les poignées de leurs boucliers, de telle sorte que, le lendemain, les envahisseurs, se voyant dépouillés de leurs armes, s'enfuirent, et qu'un grand nombre fut tué. On voit maintenant dans le temple de Ptah la statue en pierre de ce roi, ayant sur la main un rat, et cette inscription : « Que celui qui me regarde soit pieux[2]. »

Sin-akhè-irib ne revit plus jamais la Palestine. Non que la perte d'une seule armée fût un coup assez rude pour ame-

1. II *Rois*, XIX, 32-36. — 2. Hérodote, II, ch. CXLI. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 29-38; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 99-100; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 168-205; J. Menant, *Annales*, p. 218-219.

ner, comme le prétend Josèphe, la destruction de l'empire ninivite : il se refit promptement de sa défaite et reparut bientôt sur les champs de bataille, plus terrible que jamais ; mais les guerres sanglantes qu'il eut à soutenir vers l'orient et le nord ne lui permirent pas d'envoyer en Syrie la moindre partie de ses forces. Tandis qu'il était occupé sur les confins de l'Égypte, la Chaldée, fatiguée du gouvernement de l'Assyrien Belipnou, s'était soulevée et donnée de nouveau à Mardouk-bal-idinna. Celui-ci, qui s'attendait à une guerre immédiate, avait tâché tout d'abord de s'assurer des auxiliaires. Il avait déjà l'alliance de l'Élam, il rechercha celle de la Judée. Le désastre de Sin-akhè-irib avait en effet répandu au loin la réputation d'Hizkiah et l'avait « élevé à la vue de toutes les nations[1] ». Avec les tributs et les présents que les petits princes voisins lui envoyèrent, il avait refait son trésor royal, épuisé par la rançon qu'il avait payée : « Hizkiah donc eut de grandes richesses et une grande gloire, et amassa des trésors d'argent, d'or, de pierres précieuses, de choses aromatiques, de boucliers et de toute sorte de vaissolle précieuse. Et il fit des magasins pour la récolte du froment, du vin et de l'huile, et des étables pour toutes sortes de bêtes, et des rangées dans les étables. Il se fit aussi des villes, et il acquit des troupeaux du gros et du menu bétail en abondance ; car Dieu lui avait donné de fort grandes richesses. Hizkiah boucha aussi le haut canal des eaux de Guihon, et en conduisit les eaux droit en bas, vers l'occident de la cité de David. Ainsi Hizkiah prospéra dans tout ce qu'il fit[2]. » L'alliance de Juda était désirable à tous égards, mais il fallait trouver un moyen d'entrer en relation avec lui. Une maladie dont Hizkiah faillit mourir et à laquelle il n'échappa qu'à grand peine lui fournit un prétexte naturel. Mardouk-bal-idinna envoya une ambassade, soi-disant pour féliciter le prince juif de sa guérison miraculeuse, en fait pour sonder ses intentions au sujet de l'Assyrie. « Hizkiah en fut joyeux et leur montra les chambres où étaient toutes ses richesses, l'argent et l'or,

1. II *Chron.*, XXVII, 23. — 2. II *Chron.*, XXXII, 27-30.

et les choses aromatiques, et les onguents précieux, tout son arsenal, et tout ce qui se trouvait dans ses trésors. Il n'y eut rien qu'il ne leur montrât, ni dans sa maison ni dans sa cour[1]. » On dirait qu'enivré de son triomphe inattendu et de l'hommage qui lui venait de si loin, il se soit senti disposé à accueillir les propositions des Babyloniens. Jesaïah, plus prévoyant que son maître, sut s'interposer à temps. « Écoute, lui dit-il, la parole du Dieu des armées : voici venir les jours que tout ce qui est dans ta maison, et ce que tes pères ont amassé dans leurs trésors, jusques à aujourd'hui, sera emporté à Babylone ; il n'en demeurera rien de reste, a dit Jahveh. Même on prendra de tes fils qui sortiront de toi et que tu auras engendrés, afin qu'ils soient eunuques au palais du roi de Babylone[2]. » L'événement montra bientôt combien ces conseils étaient sages : Mardouk-bal-idinna et son lieutenant Souzoub, battus et poursuivis jusque dans les marais de la Basse Chaldée, s'enfuirent en Elam, où le premier mourut peu de temps après. Sin-akhè-irib, de retour à Babylone, y établit comme roi Assournadin, son fils aîné.

La paix était à peine établie en Chaldée qu'elle fut troublée sur les confins de la Médie. On alla relancer les tribus du mont Nipour jusque dans leurs repaires. « Elles avaient établi leurs demeures comme des nids d'oiseaux, en citadelles imprenables, au-dessus des monticules du pays de Nipour, et sur de hautes montagnes. Elles ne s'étaient pas soumises. J'ai laissé les bagages dans les plaines du pays de Nipour, avec les frondeurs et les porteurs de lances, et les guerriers de mes batailles incomparables ; je me posai devant elles comme un portique de colonnes. Les débris des torrents, les fragments des hautes et inaccessibles montagnes, je les transformai en trône ; je fis aplanir une cime sur la montagne pour y poser le trône. Je bus l'eau de ces montagnes, l'eau auguste, pure, pour étancher ma soif. Quant aux hommes, je les surpris dans les crevasses des forêts montueuses ; je les vainquis, j'attaquai leurs

1. *Jesaïah*, XXXIX, 2. — 2. *Id.*, XXXIX, 5-7

villes, en les dépouillant de leurs habitants, je les détruisis, je les démolis, je les réduisis en cendres[1]. » Il se laissa entraîner à entreprendre une expédition contre les Dahæ. « Perché sur les hauteurs des crêtes inaccessibles, le roi Maniya, fils de Bouti, attendait l'approche de mon armée; il avait abandonné la ville d'Oukkou, la ville de sa royauté, et s'était enfui vers le lointain. J'assiégeai et je pris la ville d'Oukkou, j'emmenai les habitants, j'emportai de la ville ses biens, ses dépouilles, le trésor de son palais, je le gardai comme bonne prise. J'occupai trente-trois villes de son territoire et son district; les hommes, les bêtes de somme, les bœufs et les moutons, je les enlevai des villes que je détruisis, démolis et réduisis en cendres[2]. »

Il semblerait qu'après tant d'années de luttes Sin-akhè-irib eût acquis le droit de se reposer en paix dans le palais qu'il venait de se faire bâtir à Ninive. Une nouvelle révolte l'appella encore une fois en Chaldée. La guerre commença dans les régions marécageuses qui bordent la rive du golfe Persique, à l'Occident de l'Euphrate. Les gens de Bet-Yakin, las de la domination ninivite, « rassemblèrent leurs dieux, les embarquèrent sur leurs navires » et vinrent s'établir de l'autre côté du golfe, sur une portion du territoire susien, que leur céda le roi Koudour-Nakhounta, fils du Soutrouk-Nakhounta, qui avait tenu tête à Saryoukin et supporté Mardouk-bal-idinna dans ses dernières tentatives. Sin-akhè-irib se mit à la poursuite des fugitifs, bien résolu, cette fois, d'en finir avec l'Élam. Il fit venir des matelots syriens qui descendirent l'Euphrate et transportèrent son armée au cœur même du pays rebelle. « Les guerres fréquentes qu'ils avaient faites sur la côte syrienne avaient familiarisé les Assyriens avec l'idée, sinon avec la pratique de la navigation; comme la suzeraineté qu'ils exerçaient sur la Phénicie mettait à leur disposition une quantité considérable d'ouvriers habiles

1. Oppert, *les Sargonides*, p. 46-47. — 2. Idem, *ibid.*, p. 47.

et nombre des meilleurs marins qu'il y eût au monde, ils furent tout naturellement amenés à employer des forces de mer aussi bien que des forces de terre à l'agrandissement de leur domination. Nous avons vu que dès le temps de Salmanasar les Assyriens s'étaient hasardés sur des navires, et, d'accord avec les Phéniciens du continent, avaient livré bataille aux flottes de la Tyr insulaire. Il est probable que le précédent ainsi établi fut suivi par les rois postérieurs et que Saryoukin et Sin-akhè-irib eurent, sinon d'une manière permanente, du moins par occasion, le service d'une flotte opérant sur la Méditerranée. Mais il y avait une énorme différence à se servir des marines vassales sur les mers où elles étaient accoutumées, et à transférer aux extrémités opposées de l'empire les forces jusqu'alors confinées dans la Méditerranée. Cette pensée, qui certainement ne pouvait pas s'offrir à l'esprit du premier venu, paraît s'être présentée pour la première fois à Sin-akhè-irib. Il conçut l'idée d'avoir une marine sur les deux mers qui baignaient son empire, et, comme c'était sur la côte occidentale seulement qu'il avait une quantité suffisante d'ouvriers habiles et de matelots, il résolut de transporter de la côte occidentale à la côte orientale ce qu'il faudrait de Phéniciens pour lui permettre d'accomplir son projet. Les constructeurs de Tyr et de Sidon furent amenés à travers la Mésopotamie sur les bords du Tigre ; ils y construisirent pour le monarque assyrien une flotte de navires semblables à leurs propres galères, qui descendit la rivière jusqu'à son embouchure, et donna aux yeux étonnés des populations riveraines du golfe Persique un spectacle jusqu'alors inconnu dans ces eaux. Bien que les Chaldéens eussent navigué depuis des siècles dans cette mer intérieure, cependant, ni comme matelots, ni comme constructeurs de navires, leur habileté n'était comparable à celle des Phéniciens. Les mâts et les voiles, la double rangée de rames, les éperons pointus des navires syriens, furent probablement des nouveautés pour les habitants de ces contrées lorsqu'ils virent pour la première fois déboucher du Tigre une flotte avec laquelle leurs propres navires étaient

incapables de lutter[1]. » Les Susiens s'étaient attendus à une attaque par terre, et avaient sans doute massé leurs forces le long de l'Euphrate. L'invasion maritime les prit entièrement par surprise. « J'emmenai captifs les hommes de Bet-Yakin, et leurs dieux, et les serviteurs du roi d'Élam. Je n'y laissai pas le moindre reste debout, et je les embarquai dans des vaisseaux et les menai sur les bords opposés; je fis diriger leurs pas vers l'Assyrie, je détruisis les villes de ces districts, je les démolis, je les réduisis en cendres, je les changeai en déserts et en monceaux de ruines[2]. » Une diversion inattendue sauva les Susiens d'une ruine complète. Le peuple de Babylone, voyant le roi engagé dans une expédition lointaine, au delà des mers, se souleva de nouveau et remit le pouvoir à Souzoub. Cette révolte rappela Sin-akhè-irib en Chaldée. Souzoub fut vaincu, fait prisonnier et conduit en Assyrie; quelques jours après, l'armée susienne, qui accourait au secours de son allié, fut battue et refoulée, sans que cet échec fût assez décisif pour décider Koudour-Nakhounta à traiter.

La guerre recommença donc au printemps suivant. Deux villes, que Soutrouk-Nakhounta avait gagnées à Saryoukîn et qui jusqu'alors étaient restées au pouvoir des Élamites, furent enlevées d'assaut et revinrent après plus de vingt ans aux mains de leurs anciens maîtres. Ce premier succès ouvrit à Sin-akhè-irib toute la partie basse de la Susiane, qu'il mit à feu et à sang. « Trente-quatre grandes villes et les petites villes des environs, dont le nombre est sans égal, je les assiégeai et les pris; j'enlevai les captifs, je les démolis et les réduisis en cendres; je fis monter dans les vastes cieux la fumée de leurs incendies comme celle d'un seul sacrifice. » La nouvelle de ces désastres remplit Koudour-Nakhounta de terreur · il ne se crut plus en sûreté à Madaktou et se retira avec toute son armée auprès de la ville de Khaïdali, dans les districts peu connus qui bornent la Médie, afin d'y préparer, à l'abri de ses mon-

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t II, p. 171-172. — 2. J. Oppart, *les Sargonides*, p. 48; J. Menant, *Annales*, 232.

tagnes, une résistance désespérée. Sin-akhè-irib n'alla pas la relancer dans sa dernière retraite. Au moment où il se préparait à marcher sur Madaktou, les augures se montrèrent si défavorables, qu'il préféra renoncer à son expédition et rentrer en Assyrie. Trois mois après, Koudour-Nakhounta mourut, et, selon la coutume du pays, son jeune frère, Oumman-Minanou, lui succéda[1].

Au retour, Sin-akhè-irib apprit que Souzoub, trompant la vigilance du préfet de Lakhir, son gardien, s'était échappé de sa prison et réfugié dans les marais de la Chaldée, d'où il essayait de soulever Babylone. La présence du roi d'Assyrie coupa court à ces tentatives. Souzoub, trop faible pour livrer bataille, n'eut que le temps de s'enfuir chez Oumman-Minanou. Il revint quelques mois après avec l'alliance des Susiens, et les Babyloniens « lui conférèrent la royauté des Soumirs et des Accads ». Afin de mieux s'assurer l'appui d'Oumman-Minanou et de se ménager les ressources qui lui manquaient, il ne craignit pas de commettre un sacrilége. « Il ouvrit le trésor du grand temple pyramidal; l'or et l'argent de Bel et de Zarpanit et des temples, il le pilla pour le donner à Oumman-Minanou, roi d'Élam. Il lui fit mander : « Dispose tes troupes et divise tes forces, marche vers Babylone et fortifie nos mains[2]. » Grâce à cette subvention, le Susien refit son armée, détruite dans la campagne précédente. Les tribus de la Perside et du bas Euphrate firent leur jonction avec lui, et se réunirent à Babylone aux nouvelles levées de Souzoub. « Ils vinrent pour commettre des crimes, comme des Arabes qui arrivent en masse et veulent piller. Au-dessus de la terre monta aux vastes cieux, sous leurs pas, comme une nuée de sauterelles, la poussière de leur marche[3]. » La bataille décisive de la guerre fut livrée près de Khalouli. Une première fois vaincue, mais non entamée, l'armée des rebelles s'était repliée, sans que le vainqueur osât l'attaquer dans sa retraite. Il fallut que Sin-

1. Oppert, *les Sargonides*, p. 48. — 2. Idem, *ibid.*, p. 49. — 3. Idem, *Ibid.*, p. 50.

akhê-irib achetât au chef d'état-major d'Oumman-Minanou les plans de campagne des alliés. Malgré cette trahison, la victoire ne fut obtenue qu'à grand'peine. « Sur la terre mouillée, les harnais, les armes prises dans mes attaques, nageaient tous dans le sang des ennemis, comme dans un fleuve; car les chars de bataille qui enlèvent hommes et bêtes avaient dans leurs courses écrasé les corps sanglants et les membres. J'entassai les cadavres de leurs soldats comme des trophées, et je leur coupai les extrémités. Je mutilai ceux que je pris vivants comme des brins de paille, et pour punition je leur coupai les mains[1]. » Oumman-Minanou et Souzoub s'échappèrent presque seuls. Toute l'aristocratie chaldéenne tomba aux mains du vainqueur ou périt dans la bataille. Babylone fut prise, et Sin-akhê-irib, exaspéré par le danger qu'il avait couru, résolut d'en finir avec la cité rebelle. « La ville et les temples, depuis leurs fondations jusqu'à leur toit, je les abattis, les minai, les brûlai par le feu; les forteresses et les chapelles, les tours de briques et de terre, je les détruisis toutes, et je comblai le grand canal de leurs débris. » Dans un des sanctuaires violés, il trouva les statues du dieu Bin et de la déesse Sala, que le roi Mardouk-idin-akhê avait enlevée de la ville de Hekali après la défaite de Touklat-habal-asar Ier quatre cent dix-huit ans auparavant, et le sceau de Salmanasar Ier, consacré par Bin-bal-idinna victorieux aux dieux de sa patrie. Ces trophées des antiques défaites, devenus les trophées d'une victoire éclatante, furent rapportés à Ninive et installés triomphalement dans un des temples de la ville. Pendant huit années, Babylone, à moitié ruinée, resta sans roi et presque sans habitants, et ne fut rétablie dans toute sa splendeur que par Assour-akhê-idin.

La destruction de Babylone termina d'une manière triomphante la carrière militaire de Sin-akhê-irib. Au moins ne connaît-on que deux expéditions, toutes deux assez peu importantes, qu'on puisse mettre dans les der-

1. Oppert, *les Sargonides*, p. 51.

nières années de son règne : l'une, dirigée contre les Arabes, amena la soumission de leur roi; dans l'autre, qui eut pour théâtre la Cilicie, il eut affaire aux Grecs, qu'il battit sur terre et sur mer.

Au milieu de ces guerres incessantes, on se demande comment il eut le temps de songer à l'administration de son empire et à la construction de temples ou de palais. Cependant, c'est peut-être de tous les rois d'Assyrie celui qui a laissé le plus de monuments importants. Grâce à sa prodigalité, grâce aussi aux nombreux prisonniers de guerre qu'il enleva de leur pays natal et fit travailler à ses édifices, l'art assyrien prit sous son règne un développement extraordinaire, et dépassa tout ce qu'il avait produit jusqu'alors. « Le caractère le plus frappant de l'ornementation adoptée par Sin-akhè-irib est un réalisme très-fort et très-marqué. Ce fut sous lui que la coutume se répandit de compléter chaque tableau par un fond semblable à celui qui existait au temps et dans la localité de l'événement représenté; les montagnes, les rochers, les arbres, les routes, les rivières, les lacs, furent figurés régulièrement, et l'on essaya de reproduire la localité telle qu'elle était avec autant de vérité que le permettaient l'habileté de l'artiste et la nature des matériaux. Dans ces essais on ne se bornait pas à reproduire les traits généraux et les grandes lignes de la scène. Évidemment on voulait comprendre tous les menus accessoires que l'œil observateur de l'artiste aurait pu noter, s'il avait fait son dessin d'après nature. Les différentes espèces d'arbres sont indiquées dans les bas-reliefs; les jardins, les champs, les étangs, les joncs, sont représentés avec soin; les animaux sauvages, cerfs, sangliers, antilopes, sont introduits avec leurs traits caractéristiques; les oiseaux volent d'arbre en arbre, ou sont perchés sur leurs nids, tandis que leurs petits allongent le cou vers eux; les poissons jouent dans l'eau; les pêcheurs exercent leur métier; les bateliers et les ouvriers des champs poursuivent leurs travaux; la scène est pour ainsi dire photographiée dans tous ses détails, — les moindres comme les plus importants — également mar-

qués, sans qu'on ait essayé de faire un choix ou de poursuivre l'unité artistique.

« Dans le même esprit de réalisme, Sin-akhè-irib choisit, comme sujet de représentation artistique, les scènes triviales de la vie journalière. Les longues files de serviteurs qui entraient chaque jour dans son palais avec du gibier pour son dîner, des gâteaux et du fruit pour son dessert, ont encore sur les murs des corridors l'apparence exacte qu'ils avaient au temps qu'ils passaient à travers les cours chargés des friandises que le roi aimait. Ailleurs, il met devant nous tous les procédés employés à la sculpture et au transport d'un taureau colossal, depuis le moment où l'on tire de la carrière l'énorme bloc non dégrossi, jusqu'au moment où il est hissé sur le tertre artificiel qui sert de soubassement à un palais, afin de décorer la porte monumentale d'une résidence royale. Nous voyons les haleurs traînant au cours d'une rivière le bloc brut porté sur un bateau à fond plat, et disposés par pelotons, sous les ordres de contre-maîtres qui jouent du bâton à la moindre provocation. La scène doit être représentée tout entière : aussi tous les haleurs sont-ils là, au nombre de trois cents, costumés chacun à la mode de son pays, et dessinés avec autant de soin que s'ils n'étaient pas la reproduction exacte de quatre-vingt-dix-neuf autres. Puis on observe le bloc mené à terre, et taillé rudement en forme de taureau : dégrossi de la sorte, il est chargé sur un traîneau et amené sur un terrain uni par des escouades d'ouvriers, arrangés à peu près de la même manière qu'auparavant, jusqu'au pied du tertre où il doit être placé. La construction du tertre lui-même est représentée en détail. On voit les briquetiers moulant les briques à la base, tandis que des maçons, la hotte au dos, pleine de terre, de briques, de pierres ou de décombres, montent péniblement — car déjà le tertre est à moitié de sa hauteur — et déchargent leur fardeau. Alors le taureau, toujours étendu sur son traîneau, est hissé jusqu'au sommet, le long d'un plan incliné, par quatre escouades de manœuvres, en présence du monarque et de sa suite. Après quoi, la

sculpture est complétée, et le colosse, dressé sur ses pieds, est conduit à travers la plate-forme jusqu'à la place exacte qu'il doit occuper[1]. »

De toutes les villes de l'empire, Ninive fut celle qu'il se complut surtout à embellir. Abandonnée par Saryoukin, et déchue du rang de capitale, elle était tombée rapidement. Les murailles ruinées formaient brèche en maint endroit, les aqueducs anciens étaient rompus; le Tigre, mal contenu dans ses quais, menaçait la ville de ses débordements. Quant au palais, ce n'était plus qu'une ruine. « La cour des dépendances, les rois, mes pères et prédécesseurs, l'avaient construite pour y déposer les bagages, pour exercer les chevaux, pour la remplir d'ustensiles. Son soubassement ne supportait plus qu'on l'habitât; son pourtour sculpté était ruiné par la durée du temps; sa pierre angulaire avait cédé; ses assises s'étaient effondrées; son sommet s'était penché[2]. » Il rendit à la ville son antique splendeur, rétablit les anciens aqueducs et en édifia de nouveaux, refit les quais du Tigre, fortifia l'enceinte et répara tous les vieux monuments. « J'ai reconstruit les rues anciennes, j'ai élargi les rues étroites et j'ai fait de la ville entière une cité resplendissante comme le Soleil. » Le palais royal fut abattu entièrement, et une vaste colline artificielle élevée de ses ruines. « Dans un mois heureux, au jour fortuné, j'ai construit, selon le vœu de mon cœur, au-dessus de ce soubassement, un palais d'albâtre et de cèdre, produit de la Syrie, et le palais le plus élevé, dans le style de l'Assyrie..... J'ai restauré et achevé ce palais, depuis ses fondations jusqu'à son pignon; j'y ai mis la consécration de mon nom. A celui qui, dans la suite des jours, sera, parmi mes fils, appelé à la garde du pays et des hommes par Assour et Istar, je dis ceci : Ce palais vieillira et tombera en ruines dans la suite des jours! Que mon successeur relève les ruines, qu'il rétablisse les lignes qui contiennent l'écriture de mon nom. Qu'il restaure les

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 181-183. — 2. J. Oppert, *les Sargonides*, p. 51.

peintures, qu'il nettoie les bas-reliefs et qu'il les remette en place! Alors Assour et Istar écouteront sa prière. Mais celui qui altère mon écriture et mon nom, qu'Assour, le grand dieu, le père des dieux, le traite en rebelle, qu'il lui enlève son sceptre et son trône, qu'il abaisse son glaive[1]. » L'avenir, et un avenir prochain, se chargea de donner un démenti sanglant aux promesses d'éternité que renfermaient ces paroles orgueilleuses. Entre la dédicace de ce palais et la destruction irréparable, il n'y a guère plus de soixante ans.

Le règne se termina par une tragédie. Un jour que Sin-akhè-irib était dans la maison de Nisroch, son dieu, « il arriva qu'Adrammelech et Saresser, ses fils, le tuèrent avec l'épée[2]. » Les meurtriers ne profitèrent pas de leur crime. Adrammelech essaya de se faire reconnaître comme roi, mais l'empire refusa de lui obéir. Son frère, Assour-akhè-idin (Esar-haddon), né d'une autre mère, acclamé par l'armée d'Arménie qu'il commandait, marcha sur Ninive et battit ses compétiteurs. Au dire des uns, Adrammelech périt dans le combat; d'après les autres, il s'échappa avec son frère et se réfugia en Arménie. S'il faut en croire la tradition locale, le roi du pays accueillit les vaincus avec bienveillance et leur donna des terres qui restèrent aux mains de leur postérité[3]. Dès le début du règne, une campagne dirigée contre les districts montagneux qui séparent le bassin du Tigre de la Caspienne assura une soumission momentanée de plusieurs peuplades aryennes de la Médie. Deux guerres contre les gens de Van, les Toubal, les Mouskaï et les Kimmériens d'Albanie, portèrent la domination assyrienne jusqu'aux bords de la mer Noire et jusqu'au pied du Caucase. Ces guerres avaient rempli quatre années, de 680 à 676. Assour-akhè-idin fut rappelé au sud-est de l'empire par une révolte des Chaldéens. Un fils de Mardouk-bal-idinna, Nabou-zirnab-azir, s'était emparé des pays qui bordent l'embouchure de l'Eu-

1. Oppert, *les Sargonides*, p. 52-53. — 2. II *Rois*, XIX, 37. — 3. Moïse de Khorène, *Hist. Arm.*, l. I, p. 22.

phrate, avec l'aide des Susiens : Assour-akhè-idin le prit et le remplaça par Nabou-nahid, auquel il imposa un lourd tribut. La Chaldée à peine pacifiée, ce fut le tour de la Syrie : le roi de Sidon, Abdimilkouth, se révolta. Battu sur terre, il s'enfuit dans l'île de Chypre, où il se croyait hors d'atteinte. Assour-akhè-idin traversa la mer « comme un poisson », fit son ennemi prisonnier, puis se tourna contre les régions montagneuses de la Phénicie qu'il mit à feu et à sang. Sidon fut détruite, ses grands furent égorgés, le roi et les habitants furent transportés en Assyrie et remplacés par des colons venus de la Chaldée et de la Susiane. Assour-akhè-idin put tourner ses armes vers des régions nouvelles et entreprendre des expéditions lointaines, à travers des pays où n'avaient jamais pénétré ses ancêtres.

Jusqu'alors, les rois d'Assyrie n'avaient eu affaire qu'à celles des tribus arabes qui bordaient les rives de l'Euphrate ou vivaient sur les confins de la Palestine et de la Syrie, tribus nomades et pillardes pour la plupart, qu'ils avaient attaquées plutôt afin de prévenir ou de punir leurs brigandages qu'afin d'étendre les frontières de l'empire. C'est ainsi que, dès le huitième siècle, Salmanasar III avait lutté contre Djendib l'Arabe, que Touklat-habal-asar II avait reçu successivement l'hommage de deux reines d'Arabie, et que Saryoukin avait entretenu des relations avec El-Etymiar, roi de Saba. Mais plus tard, lorsque le cercle des opérations se fut agrandi et que Ninive n'eut plus rien à craindre en Syrie, les monarques assyriens cherchèrent à porter le regard par-dessus ce rideau mouvant de tribus qui leur fermait l'entrée de l'Arabie, et commencèrent à convoiter la possession de l'Yémen, dont les caravanes ismaïlites ou les navires babyloniens leur apportaient les produits.

En effet, depuis le jour où Ramsès IV, le dernier des Pharaons qui se soit occupé d'entretenir des rapports entre l'Arabie et l'Égypte, ouvrit une voie nouvelle au commerce et peut-être essaya faiblement de rétablir sur le Tonouter et le Pount la suzeraineté exercée jadis par ses glorieux ancêtres de la dix-huitième et de la dix-neuvième

dynastie, le Yémen n'avait jamais cessé de prospérer, d'abord sous les derniers Adites, puis, quand Yareb, fils de Cahtân, eut soulevé les tribus Jectanides contre leurs maîtres de race koushite, sous les successeurs immédiats de ce prince. Malgré la perte de leur souveraineté, la plus grande partie des tribus koushites resta comme vassale dans le pays qu'elle avait si longtemps dominé. Quelques-unes se réfugièrent dans les montagnes du Hadhramaout, où elles se maintinrent jusqu'aux premiers siècles de notre ère. Un plus grand nombre passa en Afrique, où elles renforcèrent les tribus établies depuis longtemps au delà du détroit de Bab-el-Mandeb. Leur arrivée à peu près vers le temps où l'Égypte, épuisée par ses conquêtes, laissait échapper l'empire de l'Asie, et où les prêtres thébains, vaincus par les Pharaons de la vingt et unième et de la vingt-deuxième dynastie, établissaient au Gebel-Barkal un royaume rival, eut sur les destinées de la vallée du Nil une influence décisive. Grâce à ces recrues inespérées, les Koushites purent combler les vides que la conquête égyptienne avait faits dans leurs rangs pendant des siècles, et fournirent, à Piânkhi d'abord, aux rois de la vingt-cinquième dynastie ensuite, les armées qui luttèrent parfois avec succès contre les forces de l'Assyrie.

Cette révolution intérieure n'avait rien enlevé à l'activité commerciale des Sabéens. Malgré l'émigration des Koushites et l'établissement d'une véritable féodalité dont les chefs ne reconnaissaient pas toujours l'autorité du roi établi à Mareb, le pays ne cessa pas d'être le grand entrepôt du commerce de l'Inde et de la Phénicie. Sin-akhè-irib, vainqueur des Égyptiens et des Juifs, paraît avoir songé à les attaquer, eux et les autres peuples de l'Arabie lointaine qu'on devait aisément confondre avec eux. « La charge contre l'Arabie. Vous passerez pêle-mêle la nuit dans la forêt, troupes de Dédanim. Eau, venez au-devant de celui qui a soif; les habitants du pays de Téma sont venus au-devant de celui qui s'en allait errant çà et là avec du pain pour lui. Car ils s'en sont allés errants çà et là de devant les épées, de devant l'épée dégaînée, et de devant l'arc

tendu, et de devant le fort de la bataille. Car ainsi m'a dit le Seigneur : « Dans un an, tels que sont les ans d'un mer« cenaire, toute la gloire de Kédar prendra fin ; et le reste « du nombre des forts archers des enfants de Kédar sera « diminué : car Jahveh, le Dieu d'Israël, a parlé[1]. » Les révoltes perpétuelles de Babylone ne laissèrent pas au monarque assyrien le temps d'accomplir les menaces contenues dans cette prophétie. Seulement, vers la fin de son règne, il intervint dans les affaires du Hedjaz, et par la soumission du pays d'Ad-doumou, le Doumat des géographes arabes, et du pays de Hagar (Hedjir) dans le district de Bahreïn, prépara les voies pour une conquête future de l'Arabie méridionale.

Le premier soin d'Assour-akhè-iddin, avant de se diriger vers le midi de la péninsule, fut d'assurer les conquêtes de son père et de se ménager une base d'opérations dans le Nord. La ville d'Ad-doumou, qui s'était révoltée, fut mise à la rançon, et ses dieux emmenés en Assyrie prisonniers de guerre : sur quoi, la reine du pays fit sa soumission. Les statues des dieux qui avaient été mutilées dans le transport furent restaurées et renvoyées en grande pompe, après qu'on eut écrit sur elles « les éloges d'Assour et la gloire de mon nom. » Les Arabes payèrent cette concession de leur indépendance : Assour-akhè-idin leur imposa la reine Tabouya, qui avait été élevée dans le palais de Ninive et devait être toute dévouée à la politique assyrienne. Une augmentation de soixante-cinq chameaux sur le tribut payé jadis à Sin-akhè-irib fut considérée comme une compensation équitable pour la restitution des dieux. Dans le même temps, Khazael, roi d'Ad-doumou, étant venu à mourir, on accorda l'investiture royale au prince Yalâ, fils du défunt, mais à la condition que le tribut annuel serait augmenté de dix mines d'or, mille escarboucles et cinquante chameaux de l'espèce la plus estimée.

Sa base d'opérations assurée, Assour-akhè-idin se lança vers les régions du Sud, sans doute avec l'intention d'at-

1. *Jesaïah* XXI, 13-17.

teindre l'Yémen. Les déserts qui couvrent le centre de l'Arabie arrêtèrent sa marche. Il se contenta de soumettre le pays de Bâzou, « dont le site est lointain, un passage de dépérissement, une région de défaillance, un lieu où règne la soif, et celui de Khazou, dans lequel il tua huit rois. J'emportai en Assyrie leurs dieux, leurs dépouilles, leurs trésors et leurs sujets. Layale, roi de Yadih, s'était soustrait à ma domination ; il entendit le rapt de ses dieux, il comparut devant moi à Ninive, la ville de ma royauté; il s'inclina devant moi. Je lui remis son péché, je l'abordai avec bienveillance. Quant à ses dieux, j'écrivis au-dessus de leurs images les éloges d'Assour, mon maître, je les apportai et je les lui restituai. Je lui confiai ce pays de Bâzou et je lui imposai de payer un tribut à ma royauté. » Assour-akhè-idin, maître de l'Arabie, put tourner ses regards vers l'Afrique, où le progrès toujours croissant de la dynastie éthiopienne commençait à l'inquiéter.

Les Assyriens en Égypte; Tahraqa (692-666) ; conquête de l'Égypte par Assour-akhè-idin (672); Assour-banhabal (667-6..); conquête de l'Élam.

La victoire de Séthon sur Sin-akhè-irib avait délivré l'Egypte sans lui rendre sa force et son unité. Tandis que les deux principales dynasties du Nord, la Saïte et la Tanite, se disputaient la suprématie dans le Delta, la dynastie éthiopienne végétait misérablement à Thèbes. Un instant on put croire qu'elle réussirait à recouvrer quelque chose de sa grandeur passée : Shabatok, fils et successeur de Shabak, réussit à se faire reconnaître dans tout le pays [1]. L'invasion de Tahraqa mit fin à ce succès éphémère : Shabatok fut vaincu, pris et tué [2], le Delta soumis et Stéphinatès, qui représentait encore la dynastie saïte, dépouillé de Memphis. Tahraqa, pour consacrer sa victoire, appela d'Éthiopie sa mère qu'il qualifia grande régente, dame des

1. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 14; Mariette. *Monuments divers*, pl. 29, *e*. — 2. Manéthon, édit., Unger, p. 251.

deux pays, maîtresse de toutes les nations[1]. Le nom de l'Égypte figura au Gebel-Barkal et jusque sur les murailles des temples thébains parmi les noms des peuples vaincus[2]. Au bout de vingt ans de règne, Tahraqa pouvait se croire solidement établi sur le trône, quand l'invasion assyrienne vint remettre en question son autorité. Assour-akhè-idin pénétra par Péluse dans la vallée du Nil, battit les Éthiopiens et les dispersa si complétement que Tahraqa dut s'enfuir jusqu'à Napata. Memphis tomba entre les mains des ennemis, Thèbes fut pillée : les statues des dieux et des déesses, les parures d'or des prêtres et des prêtresses, tout le matériel du culte fut envoyé en Assyrie et consacré comme trophée dans les temples. Assour-ahkè-idin s'occupa ensuite d'organiser le pays à la mode assyrienne : il rendit l'indépendance aux vingt petits princes qui se partageaient le territoire de l'Égypte, leur imposa à chacun un tribut séparé, et plaça à leur tête, comme chef de la confédération, Néko Ier, roi de Saïs. Stéphinatès était mort vers 681, laissant pour héritier son fils Nékhepso, grand magicien et grand astronome, s'il faut en croire la tradition classique[3], mais piètre roi, qui resta sa vie durant vassal des Éthiopiens (681-674). Néko Ier, successeur de Nékhepso, était sur le trône depuis deux années environ, quand l'invasion assyrienne le délivra de Tahraqa. C'était, comme la plupart des hommes de sa race, un prince actif, remuant, prêt à tout oser pour arriver au but que poursuivait depuis un siècle l'ambition héréditaire de sa famille, la restauration de l'ancienne monarchie égyptienne. Il n'éprouva aucun scrupule à se faire l'allié des Assyriens, puisque cette alliance lui valut la suprématie sur les autres princes et la restitution de Memphis. Afin de prévenir un retour offensif des Éthiopiens, Assour-akhé-idin plaça dans les forteresses des garnisons sémitiques, puis reprit le chemin de Ninive. L'abaissement de l'É-

1. De Rougé, dans les *Mélanges d'Archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 82. — 2. Brugsch, *Histoire*, t. I, p. 245. — 3. Galien, *De simpl. medicam. facult.*, IX, 2, 19 ; Ausone, *Epig.*, 19 ; Firmicus, *Astronom.*, VIII, 5.

gypte, que tous ses prédécesseurs avaient préparé inconsciemment, se trouvait accompli. Il avait rendu à Thèbes l'affront que Thotmès III et Amenhotep II avaient infligé neuf siècles auparavant à Ninive. En rentrant dans ses États, il fit sculpter sur les rochers du Nahr-el-Kelb et à côté des stèles triomphales de Ramsès II une longue inscription où il racontait ses victoires et s'intitulait roi d'Égypte, de Thèbes et d'Éthiopie [1] (672).

Il employa les trois années de paix qui suivirent (671-669) à mener activement les travaux de construction qu'il avait entrepris au commencement de son règne. Il éleva en Assour et en Accad trente-six sanctuaires « revêtus de lames d'or et d'argent et resplendissants comme le jour. » Le palais qu'il construisit à Ninive, sur les ruines d'un ancien trésor, dépassait en grandeur tout ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour. La toiture était en poutres de cèdre sculpté, supportée par des colonnes de cyprès cerclées d'argent et de fer ; aux portails se dressaient des lions et des taureaux de pierre; les portes étaient en ébène et en cyprès incrusté de fer, d'argent et d'ivoire [2]. Son palais de Babylone est entièrement détruit, et celui qu'il commença à Kalakh avec le butin d'Égypte ne fut jamais terminé. L'ornementation en était à peine ébauchée lorsque en 669 il tomba gravement malade. Tahraqa envahit l'Égypte, battit les Assyriens sous les murs de Memphis, et enleva la ville après un siége meurtrier [3]. Assour-akhè-idin, incapable de reprendre la campagne, abandonna la couronne à son fils aîné Assour-ban-habal et se retira à Babylone où il mourut peu après (667).

Assour-ban-habal partit aussitôt pour l'Égypte. Il rallia en passant les contingents syriens, pénétra dans le Delta sans obstacle et rencontra l'armée éthiopienne près de Karbanit. Tahraqa fut battu et contraint d'évacuer Mem-

1. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Egypte et de l'Assyrie*, p. 38-43, 80 sqq; G. Smith, *Egyptian Campaigns of Esarhaddon and Assurbanipal*, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 91-94; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 192-194. — 2. Oppert, *les Sargonides*, p. 57. — 3. G. Smith, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 94-95.

phis, puis Thèbes, où les Assyriens s'arrêtèrent quelque temps. Les rois tributaires furent rétablis et le pays remis dans l'état où Assour-akhè-idin l'avait laissé cinq années auparavant. Assour-ban-habal le quitta, convaincu qu'il en avait fini avec l'Éthiopie. Il était à peine rentré dans sa capitale qu'une révolte éclata. Tahraqa vaincu paraissait encore plus redoutable aux dynastes égyptiens que le monarque ninivite. Ils lui envoyèrent des émissaires et conclurent avec lui un traité secret par lequel ils s'engageaient à le rétablir sur le trône des Pharaons. Les gouverneurs assyriens, instruits de ces menées, saisirent les chefs de la conjuration, Sarloudari de Tanis, Paqrour de Pasoupti et Néko, qu'ils envoyèrent à Ninive chargés de chaînes; ils saccagèrent, pour l'exemple, Saïs, Mendès et Tanis, qui avaient donné l'exemple de la révolte, mais ne réussirent pas à arrêter la marche de Tahraqa. L'Éthiopien reprit successivement Thèbes et Memphis, où il célébra les fêtes d'intronisation d'un nouvel Apis, et menaça de s'emparer du Delta. Dans cette conjoncture, Assour-ban-habal comprit qu'il convenait d'user de clémence envers les princes égyptiens qu'il tenait prisonniers. Après avoir mandé Néko devant son trône, il le fit revêtir d'un vêtement d'honneur, lui donna un cimeterre à fourreau d'or, un chariot, des chevaux, des mules : non content de lui rendre Saïs, il lui confia pour son fils aîné Psamétik[1] le gouvernement d'Athribi. Néko, de retour en Égypte, n'y trouva plus Tahraqa. Le vieux monarque, prévenu par un songe[2], s'était retiré en Éthiopie et venait d'y mourir (666); il avait régné vingt-six ans sur l'Égypte et près de cinquante ans sur l'Éthiopie.

Les Assyriens occupèrent Memphis sans difficulté, mais n'osèrent pas s'aventurer dans le Sud. Ourd-Amen, beau-fils de Tahraqa[3], se fit proclamer roi à Thèbes, concentra

1. Psamétik prit par reconnaissance le nom assyrien de Nabou-sezibanni. — 2. Hérodote, II, 152, où le nom de Sabacon a été substitué à celui de Tahraqa. — 3. Divers savants (D. Haigh, dans la *Zeitschrift*, 1868, 80-83; 1869, p. 3-4, et cf. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 50-51) ont proposé d'identifier *Ourdamen* avec le roi éthiopien *Noudt* [*meï*]

ses forces et reprit l'offensive. Les Assyriens furent vaincus une seconde fois en avant de Memphis, enfermés dans la ville et forcés de se rendre après un long siége. Néko, tombé entre les mains du roi éthiopien, fut mis à mort et Psamétik n'eut que le temps de s'enfuir en Syrie pour éviter le même sort [1]. Assour-ban-habal résolut d'en finir, une fois pour toutes, avec les velléités d'indépendance de l'Égypte et les prétentions conquérantes de l'Éthiopie. Ourd-Amen, battu dans le Delta, s'enfuit à Thèbes, où il espérait se refaire une armée. Poursuivi l'épée dans les reins, il abandonna la ville sans résistance et se sauva jusqu'à Kipkip en Éthiopie (666-665). Thèbes, qui commençait à se relever des ruines qu'Assour-akhè-idin y avait faites en 672, fut saccagée de nouveau. La population entière, hommes et femmes, fut emmenée en esclavage. « L'or, l'argent, les métaux et les pierres précieuses, tous les trésors des palais, les étoffes teintes en berom, » que le gouverneur Mentoumhâ venait de placer dans les temples [2], « deux obélisques du poids de cent talents » qui étaient à la porte d'un temple, furent transportés à Ninive [3]. Le pays fut de nouveau reconstitué à l'assyrienne et les vingt rois rétablis sur le trône pour la troisième fois depuis six ou sept ans. Psamétik hérita la principauté, mais non le rang de son père; Paqrour, prince de Pasoupti, devint le chef de la ligue. Ourd-Amen réfugié en Éthiopie ne reparut plus, et l'Égypte fut pour quelques années la vassale docile de l'Assyrie [4]. Un soulèvement des Phéniciens et de la Cilicie qui s'était produit en même temps que l'invasion d'Ourd-Amen fut promptement étouffé : Baal, roi de Tyr, obtint l'aman; Yakinlou, roi d'Arvad, se tua plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur; une courte campagne décida du

amoun. C'est une prétention difficile à soutenir et que ni M. de Rougé (*Mélanges d'Archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 89-91) ni moi n'avons pu admettre. — 1. Hérodote, II, 152, met le meurtre de Néko I[er] sur le compte de Sabacon. — 2. De Rougé, dans les *Mélanges d'Archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 17-20. — 3. Ammien Marcellin, XVII, 4, attribue aux Carthaginois le sac de Thèbes. — 4. Oppert, *Mémoire sur les rapports de l'Egypte et de l'Assyrie*, p. 87 sqq.

sort de la Cilicie. En 665 tout était terminé, et la renommée d'Assour-ban-habal si bien établie qu'un prince jusqu'alors inconnu, Gygès, roi de Lydie, lui rendit hommage et implora son aide contre les Kimmériens. L'empire d'Assyrie s'étendit au moins nominalement jusqu'à la mer Égée [1].

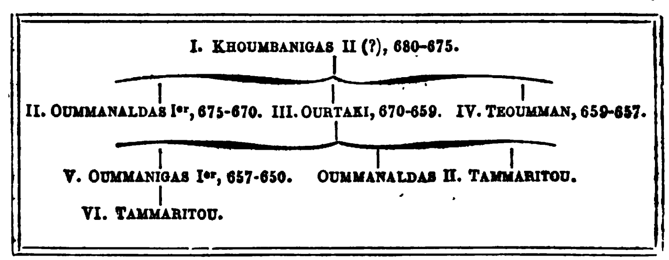
Une guerre insignifiante avec les gens de Manna tourna un moment vers les pays du Nord l'attention d'Assour-ban-habal [2]. On put croire qu'il allait recommencer contre l'Ourarti les entreprises de Saryoukin. L'Élam se jeta à la traverse de ses projets et attira sur soi les désastres qui menaçaient l'Arménie. Assour-ban-habal avait pourtant essayé de se mettre en relations amicales avec le roi Ourtaki. Pendant une grande famine qui désola la Susiane, il lui avait envoyé du blé et des secours de toute sorte. Ceux des Élamites qui s'étaient réfugiés sur le territoire assyrien avec leurs familles, pour échapper aux horreurs de la faim, n'y avaient pas été retenus en esclavage : après les avoir nourris le temps nécessaire, on les avait renvoyés dans leurs foyers. Ourtaki oublia vite les générosités de son rival : vers 659 [3], il envahit des districts qui relevaient de la vice-royauté de Babylone et les mit à feu et à sang. Vaincu par les Assyriens, il ne rentra dans ses États que pour y périr de la main d'un de ses sujets [4]. Il était arrivé au pouvoir par une usurpation : comme il avait fait à son frère aîné Oummanaldas et aux enfants de ce dernier, son plus jeune frère Téoumman fit à ses enfants [5]. Chassés d'Élam, ils s'enfuirent en Assyrie, tandis que leur oncle se proclamait roi. Assour-ban-habal, encouragé par ces querelles domestiques, reprit la campagne l'année suivante.

1. Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 115-116; Smith, *History of Assurbanipal*, p. 58-78; Menant, *Annales*, p. 257-259. — 2. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 84-99. — 3. Le canon des *Limmou* assyriens cesse brusquement en 665 à la troisième année d'Assour-ban-habal. A partir de ce moment il devient difficile d'établir pour l'histoire d'Assyrie une chronologie certaine. — 4. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 100-109; Menant, *Annales*, p. 281-282; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 204-205. — 5. Pour mieux faire comprendre au lecteur le récit qui va suivre, il ne sera pas inutile de

Les prodiges se multiplièrent en sa faveur : le soleil s'éclipsa et la déesse Istar lui apparut en songe, l'arc à la main, pour lui ordonner de tout détruire. Téoumman se retira derrière l'Oulaï et se retrancha dans le bourg de Toulliz, la rivière en front, un bois sur ses derrières : il fut vaincu et pris avec son fils aîné. Ses deux neveux, qui avaient combattu dans les rangs des Assyriens, furent mis à sa place et reconnus, Tammaritou vice-roi de Khaïdala, Oummanigas, roi de Suse et de Madaktou sous la suzeraineté d'Assour. Une expédition dans le pays de Gamboul, qui s'était déclaré pour les Élamites, acheva la guerre. Les chefs vaincus furent traités avec toute la cruauté assyrienne : Téoumman et son fils furent décapités, plusieurs de leurs généraux écorchés vifs, aveuglés ou mutilés. L'horreur causée par tant de supplices n'abattit pas le courage des Élamites : leur roi, élevé par les Assyriens et vassal de Ninive, se laissa bientôt gagner aux sentiments patriotiques de son peuple et devint l'ennemi acharné de ses anciens protecteurs.

Assour-akhè-idin avait remis la vice-royauté de Babylone à son second fils Saoul-masadd-youkin. Ce prince vécut d'abord en bonne intelligence avec son frère; mais le succès des guerres contre Téoumman lui fit craindre pour son autorité : il ne voulut pas rester l'humble vassal de son frère et songea à la révolte. Assour-ban-habal ressentit

dresser au moins dans ses parties essentielles le tableau généalogique de la famille royale susienne à cette époque :



G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 307 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 205.

amèrement l'ingratitude des Babyloniens. « Les enf
« de Babilou, je les avais placés sur des trônes, je
« avais donné des vêtements superbes, je leur avais
« aux pieds des anneaux d'or; les enfants de Babilou
« avaient été reçus au pays d'Assour et honorés sui
« mon ordre exprès. Et pourtant, lui, Saoul-masadd-
« kin, mon jeune frère, il ne tint aucun compte de
« suprématie, il souleva le peuple d'Accad, de Kaldo
« d'Aram, et les peuples de la côte..., et il les suscita co
« mon pouvoir. » Pour obtenir les secours de l'É
Saoul-masadd-youkin donna les trésors du temple de
à Babylone et du temple de Nebo à Barsip. Des cour
envoyés par toute la Chaldée et en Arabie décidèrent
« rois du pays de Gouti, du pays de Martou, du pay
« Miloukhi, à faire cause commune avec lui. » La coal
allait de l'Égypte aux bords du golfe Persique, et Ass
ban-habal ne savait encore rien du complot qui se tra
contre lui. Un incident imprévu le tira soudain de
tranquillité et lui révéla toute l'étendue du danger. Le
verneur assyrien d'Ouroukh apprit du gouverneur d'
qu'un messager de Saoul-masadd-youkin venait d'ar
dans cette ville et y excitait le peuple à la rébellion : a
avoir en vain essayé de rétablir l'ordre, il donna avis à
suzerain de ce qui se passait. Saoul-masadd-youkin es
de conjurer l'effet de cette révélation en faisant prote
de son dévouement à l'Assyrie par une ambassade so
nelle. Il gagna de la sorte le temps nécessaire pour c
pléter ses préparatifs : au retour des ambassadeurs, il
le masque et se proclama roi de Babylone[1].

Assour-ban-habal faiblit d'abord devant l'imprévu
cette attaque. Un songe lui rendit courage : « Voilà, lu
« le dieu Sin, ce que je prépare à ceux qui complo
« contre Assour-ban-habal, roi du pays d'Assour :
« combat aura lieu, après lequel une mort honteuse
« attend. Adar détruira leurs vies par l'épée, par le

1. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 110-150 ; J. Ménant, *Ann*
p. 282-285; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 205
Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 115-117.

« par la famine. » J'entendis ces paroles et je me préparai « dès lors à remplir la volonté de Sin mon seigneur. » Les discordes de la famille royale paralysèrent les forces de l'Élam. Tammaritou, fils d'Oummanigas, voyant que son père avait envoyé la fleur de son armée à Babylone, se révolta contre lui, le prit et le fit décapiter. A la faveur de cette diversion, Assour-ban-habal vainquit son frère en rase campagne et força les débris de son armée à s'enfermer dans Babylone, Sippar, Barsip et Kouta. Il assiégeait ces quatre places quand Tammaritou « s'avança contre lui « pour combattre. J'adressai, dit-il, ma prière à Assour et « à Istar : ils accueillirent mes supplications et entendi- « rent les paroles de mes lèvres. Son serviteur Indabigas « se révolta contre lui et le mit en déroute sur le champ « de bataille. » Le vaincu n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à Ninive et de se remettre à la merci du roi d'Assyrie. « Il embrassa mon pied royal et se couvrit la tête « de poussière devant l'escabeau de mes pieds.... Moi, « Assour-ban-habal, au cœur généreux, je l'ai relevé de sa « trahison, je l'ai reçu lui et les rejetons de la famille de « son père dans mon palais. » Privé, par cette catastrophe imprévue, de son allié le plus efficace, Saoul-masadd-youkin ne pouvait plus remporter la victoire. Il s'enferma dans Babylone et y résista jusqu'à la dernière extrémité : la famine fut telle que les assiégés « en furent réduits, pour se nour- « rir, à prendre la chair de leurs fils et de leurs filles. » Saoul-masadd-youkin, tombé aux mains de son frère, fut brûlé vif, « et le peuple qui l'avait suivi ne trouva pas sa « grâce. Ce qui ne fut pas brûlé avec Saoul-masadd- « youkin, son maître, s'enfuit devant le tranchant du fer, « l'horreur de la famine et les flammes dévorantes, pour « trouver un refuge. La colère des grands dieux, mes sei- « gneurs, qui n'était pas éloignée, s'appesantit sur eux; « pas un ne s'échappa, pas un ne fut épargné, ils tom- « bèrent tous dans mes mains. Leurs chariots de guerre, « leurs harnais, leurs femmes, les trésors de leurs palais, « furent apportés devant moi. Ces hommes dont la bouche « avait tramé des complots perfides contre moi et contre

« Assour, mon seigneur, j'ai arraché leur langue et j'ai « accompli leur perte. Le reste du peuple fut exposé vivant « devant les grands taureaux de pierre que Sin-akhè-irib, « le père de mon père, avait élevés, et moi, je les ai jetés « dans le fossé, j'ai coupé leurs membres, je les ai fait « manger par des chiens, des bêtes fauves, des oiseaux de « proie, les animaux du ciel et des eaux. En accomplissant « ces choses, j'ai réjoui le cœur des grands dieux, mes sei« gneurs. » C'était la deuxième fois, en moins d'un demi-siècle, que Babylone était saccagée par les Assyriens. Quand les soldats et le roi lui-même furent fatigués du massacre, « le reste des enfants de Babilou, de Kouta, de Sippar, « qui avait résisté aux souffrances et aux privations, reçut « son pardon. J'ordonnai qu'on épargnât leur vie... Je « leur imposai les lois d'Assour et de Beltis, les dieux du « pays d'Assour, les tributs et les redevances de provinces « soumises à ma domination [1]. »

Depuis la fuite de Tammaritou, l'Elam n'avait pris aucune part à la guerre. Indabigas, secrètement favorable à Saoul-masadd-youkin, s'était tenu sur la réserve : il craignait, en éloignant son armée, de s'exposer à quelque révolte des princes de sa famille. Après la chute de Babylone, il donna asile à plusieurs chefs chaldéens, et entre autres à Nabou-bel-soumê, petit-fils de Mardouk-bal-idinna, et, comme son grand' père, roi de Beth-Yakin. Assour-ban-habal réclama les fugitifs, Indabigas refusa de les livrer; des négociations s'engagèrent pendant lesquelles un général susien, Oummanaldas, assassina son maître et se mit sur le trône. Assour-ban-habal profita de ces dissensions pour envahir l'Elam. «Bet-Imbi, l'ancienne, « est la capitale des places fortes du pays d'Elam, elle en « divise la frontière comme une muraille. Sin-akhè-irib, « roi du pays d'Assour, le père du père qui m'a engendré, « l'avait prise; les Élamites avaient construit devant Bet-

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 151-204; J. Ménant, *Annales*, p. 261-264; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 205-207.

« Imbi l'ancienne une autre ville, ils l'avaient fortifiée, ils « avaient élevé ses remparts et l'avaient nommée Bet-Imbi. « Je l'ai prise au cours de mon expédition. J'ai détruit les « habitants qui ne sont pas venus solliciter l'alliance de « ma royauté, je leur ai coupé la tête, je leur ai arraché « les lèvres, et, pour les faire voir aux habitants de mon « pays, je les ai envoyés au pays d'Assour. » Oummanaldas quitta Madaktou et s'enfuit dans les montagnes. Tammaritou, qui avait suivi Assour-ban-habal, fut rétabli sur le trône comme vassal de l'Assyrie. Mais bientôt, las du rôle odieux qu'il jouait, il complota de massacrer les garnisons assyriennes ; il fut trahi et livré au vainqueur. Cette diversion inattendue donna à Oummanaldas le temps de réparer ses forces; il rentra dans Madaktou, et s'empara même de Bit-Imbi. Ce ne fut qu'un succès passager. Au printemps de l'année suivante, Assour-ban-habal parut en Élam, emporta l'une après l'autre toutes les lignes de défense qu'Oummanaldas avait établies en avant de Suse, et finit par enlever cette ville elle-même. « Par la volonté « d'Assour et d'Istar, je suis entré dans ses palais et je « m'y suis reposé avec orgueil. J'ai ouvert leurs trésors, « j'ai pris l'or et l'argent, leurs richesses, tous ces biens « que le premier roi d'Élam et les rois qui l'avaient suivi « avaient réunis et sur lesquels aucun ennemi encore « n'avait mis la main, je m'en suis emparé comme d'un « butin... J'ai enlevé Sousinak, le dieu qui habite dans les « forêts, et dont personne n'avait encore vu la divine « image, et les dieux Soumoudou, Lagamar, Partikira, « Amman-Kasibar, Oudouran, Sapak, dont les rois du « pays d'Elam adoraient la divinité. Ragiba, Soungoum- « soura, Karsa, Kirsamas, Soudounou, Aipaksina, Biloul, « Panintimri, Silagara, Napsa, Nalirtou et Kindakourbou, « j'ai enlevé tous ces dieux et toutes ces déesses avec leurs « richesses, leurs trésors, leurs pompeux appareils, leurs « prêtres et leurs adorateurs, j'ai tout transporté au pays « d'Assour. Trente-deux statues des rois en argent, en or, « en bronze et en marbre, provenant des villes de Sousan, « de Madaktou, de Houradi, la statue d'Oummanigas, le

« fils d'Oumbadara, la statue d'Istar-Nakhounta, celle « d'Hallousi, la statue de Tammaritou, le dernier roi qui, « d'après l'ordre d'Assour et d'Istar, m'avait fait sa soumis- « sion, j'ai tout envoyé au pays d'Assour. J'ai brisé les « lions ailés et les taureaux qui veillaient à la garde des « temples. J'ai renversé les taureaux ailés fixés aux portes « des palais du pays d'Élam et qui jusqu'alors n'avaient « pas été touchés ; je les ai jetés bas. J'ai envoyé en capti- « vité les dieux et les déesses. Leurs forêts sacrées, dans « lesquelles personne n'avait encore pénétré, dont les fron- « tières n'avaient pas été franchies, mes soldats les envahi- « rent, admirant leurs retraites, et les livrèrent aux « flammes. Les hauts lieux de leurs rois, les anciens et les « nouveaux qui n'avaient pas craint Assour et Istar, mes « seigneurs, et qui étaient opposés aux rois mes pères, je « les ai renversés, je les ai détruits, je les ai brûlés au « soleil; j'ai emmené leurs serviteurs au pays d'Assour, « j'ai laissé leurs croyants sans refuge, j'ai desséché les « citernes. » Pendant un mois et vingt-cinq jours, toute la partie basse du pays d'Élam fut livrée aux soldats et saccagée. Ce qui resta de la population au bout de ce temps fut envoyé « comme des troupeaux de moutons » dans les villes où siégeaient les dieux, les préfets, les commandants militaires et les gouverneurs de l'Assyrie.

Oummanaldas tenait encore dans la montagne ; pour obtenir la paix, il offrit au monarque assyrien de lui livrer Nabou-bel-soumê. Plutôt que de tomber vivant aux mains de l'ennemi, Nabou-bel-soumê se fit tuer par son écuyer. Son corps fut remis aux messagers du roi d'Assyrie, qui le décapita et le jeta à la voirie en défendant de lui donner la sépulture. La tête salée et préparée fut suspendue à l'un des arbres du jardin royal de Ninive; un bas-relief, aujourd'hui conservé au Musée Britannique, représente Assour-ban-habal banquetant avec ses femmes en présence de ce hideux trophée[1]. Cette lâcheté ne sauva pas Oummanaldas ; les vainqueurs le poursuivirent jusque dans les

1. Fr. Lenormant, *les premières Civilisations*, t. II, p. 306.

déserts où il s'était retiré et le contraignirent à quitter le pays sans espoir de retour. Lui chassé, tout son royaume fut réduit à l'état de province et placé directement sous la surveillance des généraux assyriens. L'Élam, le plus ancien des États de l'Asie antérieure, disparut de la scène du monde; les souvenirs de son histoire réelle s'effacèrent au milieu des légendes ; le fabuleux Memnon remplaça dans la mémoire des peuples ces lignées de souverains ambitieux et de hardis conquérants qui avaient possédé Babylone et la Syrie en des temps où Ninive n'était qu'une simple bourgade[1].

Une guerre heureuse contre les Nabatéens et contre les Arabes situés entre la vallée du Jourdain et celle de l'Euphrate assura la frontière de l'Assyrie sur le désert : un traité avec Sadouri, roi d'Ourarti, mit les régions du Naïri à l'abri de toute attaque. L'Égypte s'était rendue indépendante, sans doute pendant la révolte de Saoul-masadd-youkin, et la Lydie avait rompu ses relations avec Assour-ban-habal. C'étaient toujours les mêmes dangers et les mêmes difficultés qu'au temps d'Assour-nazir-habal ou de Touklat-habal-asar II; pour maintenir leur autorité, les rois d'Assyrie étaient contraints de courir sans relâche d'une extrémité de leur empire à l'autre. Toute guerre qui durait quelques années et retenait leurs armées à l'Est relâchait en Occident les liens d'allégeance; il fallait régulièrement recommencer la conquête ou renoncer à l'acquis des expéditions précédentes. Assour-ban-habal, fatigué de sa lutte contre l'Élam, résigna ses droits à la suzeraineté sur l'Égypte et sur la Lydie. Il n'en resta pas moins le souverain le plus puissant du monde oriental. Presque le dernier de sa race, il fut celui dont la domination s'étendit le plus, et dépassa tous ses prédécesseurs en activité, en courage, en énergie, en cruauté, comme si l'Assyrie, se sentant près de sa ruine, avait voulu réunir en un seul

1. G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 205-255, 300-307; Ménant, *Annales*, 264-270; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 206-209; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 118-122.

homme toutes les qualités qui avaient fait sa grandeur et tous les défauts qui ont souillé sa gloire.

CHAPITRE XI.

L'ASIE AU TEMPS DES SARGONIDES.

Les Sémites occidentaux; la Phénicie; la Judée. — La Médie et les migrations iraniennes. — La religion iranienne Zoroastre; les Mages.

Les Sémites occidentaux; la Phénicie; la Judée.

Les Sargonides avaient fondé sur les débris des royautés partielles un grand empire sémite. Araméens, Juifs, Phéniciens, les gens de l'Assyrie et de la Chaldée, même les Arabes, tout ce qui parlait un dialecte sémitique entre l'isthme de Suez et l'embouchure de l'Euphrate, reconnaissait un même chef et faisait pour la première fois partie d'une même domination. Les peuples conquérants d'autrefois, Egyptiens, Élamites, Touraniens de Médie ou de Chaldée, avaient succombé tour à tour sans espoir de se relever jamais. Mais le triomphe de la race sémitique sur ces vieilles races civilisées de l'ancien monde avait été chèrement acheté. Nous avons vu quel avait été le sort de Babylone et des Sémites orientaux pendant les dernières guerres; les Sémites occidentaux avaient souffert encore plus de la conquête que leurs cousins de Mésopotamie et de Chaldée. La Syrie, jadis si riche et si peuplée, était en pleine décadence: Kadesh n'existait plus que dans le souvenir des scribes égyptiens; Karkémish, Damas, Hamath, perdaient chaque jour de leur importance politique ou commerciale. L'Aram, écrasé par dix siècles de lutte, était à la merci du premier ennemi venu; Moab, Ammon, les Philistins, étaient plus qu'à moitié ruinés; Israël avait

disparu : seuls les Phéniciens et les Juifs conservaient encore quelque apparence de prospérité et de vie.

L'histoire intérieure des Phéniciens, depuis le temps d'Ithobaal I[er] jusqu'à l'avénement d'Assour-ban-habal, peut se résumer en quelques mots. Tyr avait succédé à Sidon dans l'hégémonie de la nation ; elle était à la tête d'une confédération composée des différentes cités sidoniennes, à l'exception de celle d'Arad, qui continuait de mener une vie indépendante ; mais les membres de cette confédération, toujours jaloux de la suprématie de Tyr, cherchaient à s'y soustraire et ne négligeaient aucune occasion de marquer leur hostilité. Les désordres de la nation ne faisaient que rappeler en grand les discordes de la ville elle-même, où l'aristocratie d'origine sidonienne était sans cesse en lutte ouverte avec la classe populaire. Pendant son long règne, Ithobaal avait réussi à maintenir la paix entre les partis ; mais bientôt après sa mort les mêmes accidents qui avaient suivi la mort d'Hirom I[er] se produisirent avec plus de force et des suites plus désastreuses. Baletsor, son fils, ne règna que huit ans ; il eut pour héritier un enfant de huit ans, Mutton, dont la jeunesse favorisa l'ambition des chefs de la faction populaire. Mutton lui-même ne laissa pour lui succéder qu'une fille, Élissar, mariée à son oncle Sicharbal, grand prêtre de Melkarth, et un enfant en bas âge du nom de Pygmalion[1]. Sicharbal, frère de roi, et en sa qualité de grand prêtre le premier dans l'État après le roi, avait été désigné par Mutton pour être régent pendant le temps de la minorité. Il fut renversé par le parti populaire et, quelques an-

1. Tous ces noms ont été altérés plus ou moins par les écrivains grecs et latins qui nous les ont conservés. Βαλέζωρος est *Baal-azor* (Schröder, *Phœnizische Sprache*, page 198) ; Mutton s'appelait מתן, comme le grand prêtre de Baal à Jérusalem au temps d'Athaliah (Voy. p. 363 de cette histoire). La variante Ἐλίσσα est pour Ἐλέσσαρ, comme Ἀμίλκας est pour Ἀμίλκαρ, et *Sicharbas* pour *Sicharbal* (Movers, *die Phœnizier*, t. II, 2[ter] Theil, p. 353, note 64 ; 355, note 67 ; 362, note 91). L'*Acerbas* de Justin est pour [*S*]*acerbas-Sicharbas*.

nées après, assassiné par son neveu. Élissar voulut venger son mari et ourdit une conspiration où l'aristocratie entra tout entière. Découverte, elle s'empara par surprise d'une flotte qui se trouvait alors dans le port prête à mettre à la voile, y embarqua ses partisans et se dirigea vers l'Afrique. Elle débarqua dans la Zeugitane, à l'endroit où les Sidoniens avaient fondé plusieurs siècles auparavant la ville de Kambê, acheta du terrain au roi des Liby-Phéniciens et fonda sur les ruines de l'ancienne ville une ville nouvelle, *Kiriath-Hadeshât*[1], dont les Grecs ont fait Karkhêdôn et les Romains Carthage[2].

La fondation de Carthage fut pour Tyr ce que l'émigration de l'aristocratie sidonienne à Tyr avait été pour Sidon : le commencement de la décadence. Déjà sous Ithobaal Ier les Assyriens avaient fait leur apparition en Phénicie; Assour-nazir-habal avait franchi le Liban et poussé jusqu'à la mer[3]. Les Tyriens suivirent à son égard la même politique que les Sidoniens avaient pratiquée à l'égard des Égyptiens; ils calculèrent qu'il serait plus profitable de se soumettre sans lutte que de résister à chances inégales et achetèrent la paix. La Phénicie du Nord, Arad et Simyra, ne voulut pas suivre cet exemple et s'attira de rudes leçons : Arad s'allia aux rois de Damas contre Salmanasar, fut battue et pillée à plusieurs reprises. Quand, après le règne de Samsi-Bin, le pouvoir des Assyriens commença de décliner, Tyr cessa de reconnaître leur suzeraineté et fit l'économie du tribut qu'elle leur avait payé pendant un demi-siècle; mais cinquante ans plus tard, sur un ordre de Touklat-habal-asar II, elle se hâta de reprendre sa chaîne, et son roi, Hirom II, vint, en 742, à Arpad apporter au vainqueur la rançon de ses sujets[4]. Dans l'intervalle, Sidon s'était emparée d'Arad, l'avait colonisée (vers 751)[5]; l'autorité de Tyr sur la Phénicie avait décliné et Sidon avait repris l'ascen-

1. Prononcé probablement *Kart-Hadshât*. — 2. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 2ter Theil, p. 350-371. — 3. Voir p. 347-348. — 4. Voir p. 369. — 5. Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 1ter Theil, p. 368-370.

dant. La défaite de Mutton II[1], successeur d'Hirom, qui voulut profiter de l'alliance de Retsin pour recouvrer son indépendance, devint le signal d'une révolte dans l'île de Chypre. Élouli[2] réussit à l'étouffer; mais quand, à l'exemple de son prédécesseur, il entra en lutte contre l'Assyrie, toutes les autres villes de Phénicie l'abandonnèrent et mirent leurs vaisseaux à la disposition de Salmanasar V. Élouli abandonna la Tyr continentale et s'enferma dans la ville maritime, d'où il défia les efforts de ses adversaires. La flotte phénicienne, montée par des Assyriens, fut battue, le siége changé en blocus[3], mais ni Salmanasar ni Saryoukin ne réussirent à triompher; en 715, Saryoukin leva le siége après dix ans d'une guerre sans résultat. Il se vengea de son échec, en 708, par la conquête de Chypre[4], et son fils Sin-akhè-irib finit par avoir raison de l'orgueilleuse cité. Il la prit en 700 et remplaça le vieil Élouli par Ithobaal II, qui se reconnut son tributaire[5]. Cette défaite porta le dernier coup à la puissance continentale de Tyr. Sidon redevint la métropole de la confédération, mais pour quelques années seulement. Vers 680, son roi Abdimilkout s'insurgea contre Assour-akhè-idin, sans succès, comme toujours. Le vainqueur rasa les murailles de Sidon et transporta une partie de la population en Assyrie[6]; Tyr recouvra un semblant de suprématie, que son roi Baal compromit de nouveau vers 666 en s'alliant à l'Éthiopien Ourdamani contre Assour-ban-habal. Assour-ban-habal eut bien vite raison de ces velléités d'indépendance; Baal implora et obtint son pardon; le roi d'Arad, qui résista, succomba à la peine et fut déposé[7]. La Phénicie, épuisée d'hommes, ne bougea plus jusqu'à la chute de Ninive[8].

1. Il est appelé *Mitenna* par les textes assyriens. — 2. Ἐλουλαῖος de Ménandre, *Louliya* des textes cunéiformes. — 3. Voir p. 391. — 4. Voir p. 401. — 5. Voir p. 405. Le fragment de Ménandre attribue à *Eloulæos* trente-six ans de règne. Les monuments assyriens ne placent entre la mention de Mitenna vers 730 et la prise de Tyr en 700 que trente ans. Il est donc probable qu'il faut corriger en *vingt-six* le chiffre *trente-six* de Ménandre. — 6. Voir p. 423. — 7. Voir p. 430. — 8. Fr. Lenormant,

L'empire colonial avait éprouvé les mêmes vicissitudes que les villes du continent. Il avait continué de croître jusqu'à Ithobaal Ier et même pendant le règne de ce prince. La Mauritanie et l'Espagne du Sud, occupées en partie par des peuples mixtes nés de l'alliance des Sémites avec les tribus indigènes, n'étaient déjà plus la limite extrême du commerce des Phéniciens vers l'Occident. Les amiraux de Tyr avaient exploré la côte du Maroc bien loin au sud, et fondé, entre le détroit de Gadir et le Sénégal, des colonies nombreuses; ils avaient remonté la côte d'Espagne, traversé la mer des Gaules et pénétré jusqu'aux îles de l'Étain, peut-être même jusque au delà de la Grande-Bretagne. Tyr était vraiment la métropole commerciale du monde entier. Les troubles qui suivirent la mort d'Ithobaal Ier interrompirent ce mouvement d'expansion et amoindrirent la force du pays au moment même où des ennemis puissants commençaient à l'attaquer sur plusieurs points à la fois. La marine étrusque arrêta ses progrès sur les côtes d'Italie et de Gaule, tandis que la marine grecque, après avoir enlevé dans la mer Égée ce qui restait de la

Histoire ancienne, t. III, p. 74-86. Pour juger de l'étendue des renseignements que les monuments assyriens nous ont déjà fournis sur l'histoire intérieure de la Phénicie, il suffit de comparer les quelques pages que je lui ai consacrées au chapitre de Movers qui traite de cette époque (*Die Phœnizier*, t. II, 1ter Theil, p. 350-371). La liste des rois Tyriens a reçu également de notables développements, comme le prouve la liste suivante :

ABIBAL.	PYGMALION.
HIROM Ier.	....
ABDASTART.	[HIROM II]
(Anonyme).	[MUTTON II]
ASTART.	ELOULI
ASTARYM.	[ITHOBAAL II]
PHELLES.	....
ITHOBAAL Ier.	[BAAL]
BALETSOR.	....
MUTTON Ier.	

vieille colonisation Sidonienne, couvert de ses colonies les côtes méridionales de l'Asie Mineure et pris pied à Chypre, s'aventurait jusqu'en Sicile. En 734, une première expédition fondait au pied de l'Etna Naxos et Mégare; en 734, les Corinthiens et les Corcyréens bâtissaient Syracuse : en quelques années les Grecs occupèrent toute la côte orientale et méridionale de l'île. Carthage acheva ce qu'ils avaient commencé. L'aristocratie tyrienne transportée en Afrique y déploya, pour la grandeur de sa nouvelle patrie, l'activité qui avait fait la grandeur de Tyr pendant les siècles précédents. La *Ville neuve* éclipsa ses voisines, Utique, Adrumète, Leptis, et ne tarda pas à entrer en rivalité d'intérêts avec la mère-patrie : soixante années à peine après sa fondation, elle conquérait pour son compte la partie méridionale de la Sardaigne. Les Phéniciens de Sicile, refoulés par les Grecs dans Makhanath (Panormos), Motya et Képher (Solonte), ceux de la côte d'Espagne et ceux de la côte d'Afrique, harassés sans cesse par les barbares, tous les peuples et tous les comptoirs que Tyr empêchée par ses guerres contre l'Assyrie ne pouvait plus défendre, se mirent sous la protection de Carthage. Le vieux nom national de *Pœni*, d'abord entendu sur les rives du golfe Persique, résonna sur les eaux de la Méditerranée et de l'Océan Atlantique, et l'empire Punique remplaça en Occident l'empire Phénicien. Chypre fut conquise par les Assyriens en 708; Thasos par les Pariens à peu près dans le même temps. Vers la fin du règne d'Assour-ban-habal, la Phénicie n'avait plus une colonie qui reconnût son autorité. Sa richesse et son commerce n'en souffrirent point : « elle fit le métier de revendre aux peuples en plusieurs « îles » et servit de commissionnaire en marchandises au monde entier, aux Carthaginois et aux Grecs comme à ceux d'Égypte et de Syrie. Sa force n'en était pas moins brisée : réduite à son territoire continental, elle garda assez d'énergie pour résister aux assauts des conquérants étrangers et pour succomber glorieusement, mais n'eut plus assez de puissance effective pour peser d'un grand poids dans les destinées de la Syrie.

Nous avons laissé les Juifs au lendemain de la défaite de Sin-akhè-irib [1]. Hizkiah avait attribué sa délivrance à un miracle et s'était senti confirmé dans sa piété par le désastre des Assyriens. Docile aux conseils de Jesaïah, il avait décliné l'alliance de la Chaldée et l'appui de l'Égypte. Il s'était borné à mettre son royaume en état de défense du mieux qu'il pouvait, sans provoquer les soupçons du monarque assyrien, tout-puissant malgré son désastre de Libnah. Juda sembla refleurir. « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et la lumière a relui sur ceux qui habitaient au pays de l'ombre de la mort. Tu as multiplié la nation, tu lui as accru la joie; ils se réjouiront devant toi, comme on se réjouit en la moisson, comme on s'égaye quand on partage le butin. Car tu as mis en pièces le joug dont il était chargé et le bâton dont on lui battait ordinairement les épaules, et la verge de son exacteur comme au jour de Madian [2]. » L'influence de ces quinze années de paix où « les campagnes se revêtirent sans cesse de troupeaux et les vallées se couvrirent de froment [3] » se fit sentir jusque dans la littérature. Hizkiah, défenseur éprouvé de Jahveh, et poëte lui-même, protégea la poésie religieuse, dans laquelle il trouvait encouragement et consolation. C'est à ses chantres que l'on doit une bonne partie des Psaumes qu'on attribua plus tard à David; c'est lui qui fit rassembler et mettre en ordre plusieurs des monuments les plus anciens de la poésie hébraïque, entre autres les vieux dictons populaires qui couraient sous le nom de Salomon [4].

Dans cette sorte de renaissance littéraire, dont les prophètes Joël, Amos, Hoshea, avaient été les précurseurs, Jesaïah joua le plus grand rôle. Il donna, dans ses écrits, le type de la plus haute perfection que la langue hébraïque ait jamais atteinte. « Tout ce qui constitue les œuvres achevées, le goût, la mesure, la perfection de la forme, se rencontre dans Isaïe, et atteste chez lui un degré de culture

1. Voir p. 413. — 2. *Jésaïah*, XXXIV, 10-15. — 3. Idem, ch. IX, V, 1-3. — 4. *Proverbes*, XXV. 1.

littéraire inconnu aux psalmistes et aux voyants des âges plus anciens[1]. » Pendant les dernières années d'Hizkiah, il vit le culte de Jahveh rétabli dans toute sa splendeur et Juda ramené de nouveau à la crainte de Dieu. Et pourtant son esprit était rempli de funèbres visions et de sombres pressentiments. Il connaissait trop son peuple, ce peuple « qui disait aux voyants : Ne voyez point ; et à ceux qui voient des visions : Ne voyez point de visions de justice, mais dites-nous des choses agréables, voyez des visions trompeuses[2], » pour se faire illusion sur la durée probable de ce temps de sagesse et de prospérité. Il savait qu'un parti nombreux, attaché au culte des dieux, n'attendait que la mort du vieux roi pour relever la tête et faire retomber Juda dans les errements d'où l'on avait eu tant de peine à le tirer. Il voyait, dans un avenir prochain, les autels renversés, le temple souillé de nouveau par les sacrifices païens, l'idolâtrie triomphante et provoquant la colère de l'Éternel. Ses chants d'allégresse sont toujours entremêlés de sinistres prédictions : « Femmes qui êtes à votre aise, levez-vous, écoutez ma voix; filles qui vous tenez assurées, prêtez l'oreille à ma parole : Dans un an, et quelques jours au delà, vous qui vous tenez assurées, serez troublées, car la vendange manquera; la récolte ne viendra plus. Vous qui êtes à votre aise, tremblez; vous qui vous tenez assurées, soyez troublées; dépouillez-vous, quittez vos habits et vous ceignez de sacs sur les reins. On se frappe la poitrine à cause des mamelles, à cause des champs désirables, à cause de la vigne abondante en fruit. Les épines et les ronces monteront sur la terre de mon peuple, même sur toutes les maisons où il y a de la joie et sur la ville qui s'égaye. Car le palais va être abandonné; la multitude de la cité va être délaissée; les lieux inaccessibles du pays et les forteresses seront autant de cavernes à toujours ; là se joueront les ânes sauvages, et les troupeaux y paîtront[3]. »

1. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, t. I, p. 131. — 2. *Jésaïah*, xxx, 10. — 3. Idem, xxxii, 9-14.

Sion elle-même sera détruite, et on pourra lui appliquer ce que le prophète a dit du pays d'Édom. « Elle sera désolée de génération en génération, il n'y aura personne qui passe par elle à jamais. Et le cormoran et le butor la posséderont ; le hibou et le corbeau y habiteront ; et on étendra sur elle la ligne de confusion et le niveau de désordre. Ses magistrats crieront qu'il n'y a plus là de royaume, et tous ses gouverneurs seront réduits à rien. Les épines croîtront dans ses palais, les chardons et les buissons dans ses forteresses, et elle sera le repaire des dragons et le parvis des chats-huants. Là les bêtes sauvages des déserts rencontreront les bêtes sauvages des îles, et la chouette criera à sa compagne ; là même se posera l'orfraie, et il y trouvera son repos. Là le martinet fera son nid, il y couvera, il y éclora, et il recueillera ses petits sous son ombre ; et là aussi seront assemblés les vautours l'un avec l'autre[1]. » Le peuple de Dieu sera emmené captif. Les désastres récents de Damas et de Samarie, ces deux ennemis perpétuels de Juda laissaient comprendre assez quel sort l'Assyrien ou le Chaldéen réservait au reste des douze tribus, le jour où le roi de Ninive fatigué des révoltes perpétuelles du peuple de Dieu songerait sérieusement à la vengeance. La ruine, l'exil, la déportation en pays lointain étaient procédés habituels de la politique assyrienne. Juda les avait vu trop souvent appliquer aux nations voisines pour ne pas prévoir le jour où on les lui appliquerait à lui-même.

Si sombres que soient les couleurs sous lesquelles il peint l'avenir prochain, sa confiance en la miséricorde divine lui donne, pour les siècles futurs, la certitude d'une parfaite félicité. L'Éternel a choisi Israël pour être son peuple : comment pourrait-il vouloir détruire son peuple et livrer toute la terre à l'idolâtrie ? Si Jérusalem est brûlée, si le temple est détruit, si Juda est emmené en servitude, les malheurs du temps présent ne sont qu'une épreuve passagère : Dieu veut purifier son peuple par la douleur. Lorsque les jugements dont le Seigneur frappe

1. *Jésaïah*, XXXIV, 10-15.

toutes les nations, les fortes aussi bien que les faibles seront accomplis, quand, dans Juda, le criminel et le pécheur, le serviteur des idoles et le faux prophète, auron disparu, « quand le Seigneur aura lavé la souillure des filles de Sion, et qu'il aura essuyé le sang de Jérusalem d'au milieu d'elle [1], » des ruines de la Jérusalem coupable sortira une Jérusalem parfaite, gouvernée par un roi idéal, dont la gloire se répandra partout. « Or il arrivera, aux derniers jours, que la montagne de la maison de Jahveh sera affermie aux sommets des montagnes, et qu'elle sera élevée par-dessus les coteaux, et toutes les nations y aborderont. Et plusieurs peuples iront et diront : Venez, et montons à la montagne de Jahveh, à la maison du Dieu de Jacob; et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers : car la loi sortira de Sion, et la parole de Jahveh sortira de Jérusalem. Il exercera le jugement parmi les nations, et il reprendra plusieurs peuples; ils forgeront de leurs épées des hoyaux, et de leurs hallebardes des serpes; une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et ils ne s'adonneront plus à la guerre. Venez, ô maison de Jacob ! et marchons dans la lumière de Jahveh. Certes, tu as rejeté son peuple, la maison de Jacob, parce qu'ils se sont remplis d'Orient, et de pronostiqueurs, comme les Philistins, et qu'ils se sont plu aux enfants des étrangers. Son pays a été rempli d'argent et d'or, et il n'y a point eu de fin à ses trésors; son pays a été rempli de chevaux, et il n'y a point eu de fin à ses chariots. Son pays a été rempli d'idoles; ils se sont prosternés devant l'ouvrage de leurs mains, devant ce que leurs doigts ont fait. Et ceux du commun se sont inclinés, et les personnes de qualité se sont baissées : ne leur pardonne donc point. Entre dans la roche et te cache dans la poudre, à cause de la frayeur de Jahveh, et à cause de la gloire de sa majesté. Les yeux hautains des hommes seront abaissés, et les hommes qui s'élèvent seront humiliés, et Jahveh

1. *Jésaïah*, IV, 4.

sera seul haut élevé en ce jour-là. Car il y a un jour assigné par le Dieu des armées, contre tout orgueilleux et hautain et contre tout homme qui s'élève, il sera abaissé[1]. »

Les prévisions du prophète ne tardèrent pas à s'accomplir. Lorsque Manashéh remplaça son père sur le trône, à l'âge de douze ans, le parti païen, tenu à l'écart pendant toute la durée du règne précédent, recommença de s'agiter, et réussit bientôt à faire tomber le nouveau roi dans les errements de son grand-père, Akhaz. Il rétablit les images et releva les bois sacrés, « bâtit des autels à toute l'armée des cieux dans les deux parvis de la maison de l'Eternel[2]. » Le Baal et l'Astarté phénicienne furent adorés sur la montagne de Sion; la vallée de Hinnom, où Akhaz avait déjà sacrifié un de ses enfants, vit de nouveau s'allumer le bûcher de Moloch. « Manashéh fit passer son fils par les flammes; il pronostiqua les temps et observa les augures, dressa un oracle de démons et de diseurs de bonne aventure; il faisait de plus en plus ce qui déplaît à Jahveh pour l'irriter[3]. » La plus grande partie de la nation suivit l'exemple du roi et revint à l'idolâtrie. Beaucoup parmi les prophètes commencèrent à deviner par le moyen des rêves ou à prophétiser au nom de Baal. Beaucoup parmi les prêtres renièrent Jahveh et adorèrent les dieux de pierre et de bois. Il y eut autant de dieux qu'il y avait de villes dans le pays[4]. Les fidèles de l'ancienne religion furent dépouillés de leurs biens et mis à mort, malgré les malédictions des prophètes. « Manashéh répandit une grande abondance de sang innocent jusques à en remplir Jérusalem d'un bout à l'autre[5]. » D'après les traductions rabbiniques, le vieux Jesaïah périt dans cette persécution : le roi, importuné de ses conseils et de ses anathèmes, le fit enfermer dans un tronc d'arbre évidé, et scier en deux. Un roi pareil n'était guère à craindre pour l'Assyrie : il en resta l'humble vassal sa vie

1. *Jésaïah*, II, 2-12. — 2. IV *Rois*, XXI, 1-6. — 3. *Jér.*, II, 8, 20, 26-30. — 5. II *Rois*, XXI, 16.

durant, et obtint par là de mourir en paix sur le trône [1] (640).

Le règne d'Ammon ne fut que le prolongement du règne de Manashéh : il se termina par une tragédie. Ammon fut assassiné (840) et remplacé par Joshiah, un enfant de huit ans. Le parti sacerdotal s'empara de l'éducation de ce prince et gouverna sous son nom. Non-seulement les cultes étrangers furent proscrits de nouveau, mais sous l'influence du grand prêtre Hilkiah une révolution religieuse se prépara dont l'influence fut décisive sur les destinées du peuple. Les Juifs possédaient un grand nombre de livres historiques, dont nous n'avons plus que des fragments. Les plus vieux de ces documents, ceux du moins qui se rapportaient aux époques les plus anciennes, dérivaient de deux sources différentes : dans les uns Dieu s'appelait Elohim, et Jahveh dans l'autre. Après avoir subi à plusieurs reprises des refontes portant sur des détails de style et d'arrangement, ils reçurent, vers le milieu du huitième siècle avant notre ère, une forme à peu près définitive. Le recueil qui fut divisé plus tard en quatre livres : la Genèse, l'Exode, le Lévitique et les Nombres, contient des récits traditionnels sur l'origine du monde et sur l'histoire du peuple hébreu jusqu'à la descente en Égypte, sur la sortie d'Égypte et les courses des Hébreux dans le désert, sur la prétendue législation mosaïque et sur la vie de Moïse. Le tout forme une compilation dont les parties mal soudées entre elles sont assez faciles à reconnaître. Quels que soient le nombre et la nature des remaniements successifs auxquels elle a été soumise, on ne saurait douter qu'elle n'ait été faite par un rédacteur *jéhoviste*, c'est-à-dire employant dans sa narration le nom de Jahveh. Jusqu'au temps d'Hizkiah les lois et les prescriptions qu'elle renfermait avaient suffi à diriger le peuple : l'apparition des écrits prophétiques et surtout la crainte qui s'était em-

1. Je n'ai pas cru devoir parler de sa captivité en Assyrie, cet événement ne nous étant connu que par le témoignage plus que suspect des Chroniques (II *Chron.*, XXXIII, 11-13).

parée des esprits depuis la chute de Samarie les firent trouver insuffisantes. On crut qu'elles ne défendaient plus assez la pureté de la foi, qu'elles ne proscrivaient pas assez sévèrement l'idolâtrie et les alliances avec l'étranger. De nouveaux prophètes apparurent qui renchérissaient encore sur les menaces de Jésaïah, et Jérémiah commença sa carrière.

Dans la dix-huitième année du roi Joshiah (622), le grand prêtre Hilkiah et le scribe Shaphan annoncèrent qu'ils avaient trouvé dans le temple le « Livre de la Loi[1] ». On sait quel sens les Orientaux attachaient à cette formule : elle marquait simplement que l'auteur, pour donner plus d'autorité à son écrit, le plaçait sous la protection divine ou lui attribuait une origine surnaturelle. Les prêtres égyptiens prétendaient avoir trouvé au pied de la statue des dieux les chapitres les plus vénérés de leur Livre des morts et les traités les plus importants de leur littérature scientifique. Lorsqu'on lut au roi le nouvel écrit, il fut rempli d'épouvante et déchira ses vêtements. L'écrivain inconnu supposait que Moïse, arrivé au terme de sa carrière, avait voulu exhorter le peuple à respecter la loi. Il énumérait les commandements, les complétait de nouvelles prescriptions et surtout menaçait de châtiments terribles la moindre infidélité. Joshiah revenu de sa terreur convoqua les anciens et se rendit avec eux au temple, où les prophètes, les prêtres et les gens du peuple accoururent en foule. Il fit lire devant cette assemblée le nouveau « Livre de l'alliance », la seconde loi (*Deutéronome*), et commença une réforme complète du culte. Les dieux étrangers qui étaient adorés dans le temple à côté de Jahveh furent détruits, les hauts-lieux de Salomon et de ses successeurs souillés à loisir. Quand tout fut purifié et que les prêtres des Baalim eurent été égorgés sur leurs propres autels, Joshiah ordonna de célébrer la Pâque « en la manière qu'il est prescrit au Livre de cette alliance. — Et certes jamais Pâque ne fut célébrée, ni au temps des juges qui avaient jugé en Israël, ni au

1. II *Rois*, XXII, 3.

temps des rois d'Israël et des rois de Juda, — comme cette Pâque qui fut célébrée en l'honneur de Jahveh, dans Jérusalem, la dix-huitième année du roi Joshiah[1]. »

Les Juifs pouvaient réformer leur culte et se préparer par la pénitence au rôle qui leur était réservé dans le développement religieux de l'humanité; leur rôle politique touchait à sa fin. Impuissants comme les Araméens, comme les habitants de la Phénicie, ils ne devaient être d'aucun secours aux Sémites dans la lutte contre les races aryennes de la Médie.

La Médie et les migrations iraniennes.

Les contrées à l'est de l'Assyrie se divisent assez naturellement en deux régions : une région de montagnes qui sépare le bassin du Tigre de celui de la Caspienne, et une région de plaines qui s'en va au sud vers l'océan Indien, à l'est vers l'Helmend. La partie montagneuse s'appuie contre une sorte de massif à peu près triangulaire, élevé sur les côtés, déprimé au centre : les eaux accumulées au fond de la dépression y ont formé un grand lac sans issue[2], allongé du N.-N.-O. au S.-S.-E., situé comme la mer Morte bien au-dessous du niveau de l'Océan et tellement saturé de sel que nul poisson n'y peut vivre. L'Elbourz se détache de ce massif à l'est, et, après avoir côtoyé la rive méridionale de la Caspienne, va rejoindre au loin l'Indou-Koush : un de ses sommets, le Démavend, s'élève en pyramide à près de vingt mille pieds dans les airs et passe pour être la plus haute montagne de cette région[3]. Sur le côté opposé courent cinq à six rangées parallèles, connues des géographes grecs et romains sous le nom de Khoatras et de Zagros. Elles sont dirigées en général du N.-N.-O. au S.-S.-E. et forment une contrée entrecoupée de torrents et de ravins profonds, de sommets presque inac-

1. II *Rois*, XXXII-XXXIII ; II *Chron.*, XXXIV-XXXV. — 2. Aujourd'hui le lac d'Ouroumiyèh. — 3. L'Ararat n'atteint que 17 000 pieds, et le plus haut pic du Caucase n'en dépasse pas 18 000.

cessibles et de vallées fertiles qui débouchent sur l'Assyrie ou l'Élam et portent leurs eaux dans le Tigre. Derrière ces lignes naturelles, comme derrière les murs d'un vaste camp retranché, s'étend un immense plateau légèrement ondulé dont la lisière, bien arrosée par de nombreux cours d'eau, peut nourrir une population nombreuse; à mesure qu'on s'éloigne de la lisière pour s'enfoncer dans l'intérieur du plateau, les rivières se perdent et le désert apparaît. Tout ce pays, sans approcher de l'Égypte et de la Chaldée, abondait en ressources. Les montagnes renferment du cuivre, du fer, du plomb, de l'or et de l'argent en petite quantité, plusieurs espèces de marbre[1], des pierres précieuses et surtout un lapis-lazuli fort estimé des anciens[2]. Nues par endroits, elles sont le plus souvent revêtues d'épaisses forêts où le pin, le chêne, le peuplier, s'étagent au-dessus du plane oriental, du noisetier et du saule. Les vallées du Zagros et de l'Ouroumiyèh sont de véritables vergers : elles produisent la poire, la pomme, le coing, la cerise, l'olive, la pêche, qui paraît être indigène. Sur le plateau, les arbres ne croissent qu'en petit nombre au voisinage des rivières et des étangs; mais les parties où l'eau ne manque pas sont fécondes en céréales et en légumes excellents. On y trouvait, à côté de bêtes féroces appartenant aux espèces les plus redoutables, le lion, le tigre, le léopard[3], l'ours, une foule d'animaux domestiques ou susceptibles de le devenir, l'âne sauvage, le buffle, la chèvre, le chien, le dromadaire et le chameau à deux bosses, alors presque inconnu en Assyrie et en Égypte, même plusieurs races de chevaux, dont une, la niséenne, était renommée pour sa force, sa taille et son agilité[4].

Les races qui ont peuplé l'ancien monde avaient de tout temps parcouru ces contrées. Les bandes Koushites et sémites traversèrent le plateau du nord au sud, de l'est à l'ouest, mais sans s'y arrêter. Une première invasion

1. Entre autres le marbre de Tebriz. — 2. On ne trouve plus aujourd'hui de lapis-lazuli dans ces contrées. — 3. Le lion, le tigre et le léopard ont presque disparu aujourd'hui. — 4. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 251-305.

aryenne y laissa plusieurs peuplades échelonnées entre la Bactriane et l'Asie Mineure[1]. La plus importante, celle des Mata ou Matiani, avait comme jalonné de ses établissements la route suivie par les émigrants. Quelques-unes des familles qui la composaient étaient restées en Sogdiane[2]; le gros de la nation s'était fixé au sud du lac d'Ouroumiyèh, dans ce qui fut plus tard la Médie Atropatène[3]; une tribu, emportée par l'esprit d'aventure, avait poussé de là jusque sur les bords de l'Halys[4]. Les Touraniens avaient trouvé le pays à leur convenance et l'avaient occupé dans toute son étendue. Ils le défendirent longtemps avec succès contre les attaques des Aryens au nord et des Sémites à l'ouest. Les grands rois de la dix-huitième dynastie n'arrivèrent pas jusqu'à eux; les premiers conquérants assyriens, Touklat-Adar et Touklat-habal-asar Ier, n'essayèrent pas de franchir la barrière que les chaînes du Khoatras et du Zagros opposaient à leur ambition. Ils entamèrent à peine quelques tribus descendues des montagnes dans les plaines arrosées par le Tigre. Ce fut au neuvième siècle seulement, à partir de Touklat-Adar II et d'Assour-nazir-habal, que les Assyriens commencèrent à gagner du terrain sur les nations de l'Est.

Sauf les Mata, Assour-nazir-habal ne trouva devant lui que des populations touraniennes. C'étaient en première ligne, et à commencer par le sud, le Kharkhar et le Namri : le Kharkhar sur le haut Gyndès et le haut Khoaspès, le Namri, séparé de l'Assyrie par le Zab inférieur, tous deux à cheval sur le Zagros et étendus au loin vers l'est, mais la partie occidentale de leur territoire habitée en partie au moins par des populations d'origine koushite. Au nord du Namri et par delà le Zab supérieur commençait le pays de Khoubouskia, qui courait le long du mont Khoatras, depuis la passe de Rowandiz jusqu'aux environs du lac de

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 371-376; *Herodotus*, t. I, p. 546. — 2. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 24. — 3. Pline, *H. N.*, IV, 16. — 4. Hérodote, I, 72. — 5. Thotmès III et Amenhotep II ne paraissent pas avoir de beaucoup dépassé Ninive.

Van. Placés en contact immédiat avec l'Assyrie, les peuples de ces régions ne furent pas épargnés ; ils n'en résistèrent pas moins avec obstination et se firent détruire à moitié plutôt que de se soumettre. Derrière eux Assournazir-habal et Salmanasar IV rencontrèrent, dans le bassin d'Ouroumyièh, les Mata, qui touchaient au Khoubouskia, puis le Madakhir, sur les rives septentrionales, et le Kharrou, sur les rives orientales du lac. Au delà du Kharrou, mais tirant vers le sud, le Mesa ; enfin, séparés du Mesa par « trois pics qui se perdent dans les nues et dont nul oiseau n'atteindrait le sommet dans son vol », le pays de Giratbounda et ses cinq cents villes [1]. Au sud de ces régions commençaient le pays d'Arazias [2], qui confinait à la fois au Kharkhar et au Namri, et par delà l'Arazias, le peuple de Barsou ou Parsou, qui dominait alors depuis le grand désert jusqu'à la Caspienne [3]. Salmanasar III écrasa toutes ces tribus, comme son père avait fait avant lui. En 842, pendant sa quatrième campagne, l'ardeur de la poursuite l'entraîna plus loin que le Parsou, dans des régions où nul prince assyrien n'avait pénétré avant lui. Il y rencontra un peuple nouveau, les Amadaï ou Madaï, qu'il battit et soumit au tribut.

Les Mèdes appartenaient à la race indo-européenne et formaient avec les Perses le gros de la famille iranienne. Ils portaient le nom générique d'Aryas [4], et remontaient par le souvenir jusqu'aux âges où ils vivaient dans l'Airyanem-Vâedjô [5], aux abords du plateau de Pamir. Un de leurs livres sacrés raconte qu'avant de venir se fixer sur le sol de l'Irân ils avaient longtemps couru le monde et habité des terres diverses qu'Ahoura-Mazdâ, le dieu bienfaisant, créait pour eux, mais d'où les manœuvres du mauvais principe, Angro-Mainyous, finissaient toujours par les chasser [6]. Forcés par le froid de quitter l'Airyanem-

1. Les Cadusii des auteurs antiques, aujourd'hui le Ghilân et le Mazanderân. — 2. La Médie propre. — 3. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, I[re] série, t. I, p. 23-26. — 4. Hérodote, VII, 62 : Οἱ δὲ Μῆδοι ἐκαλέοντο παλαὶ πρὸς πάντων Ἄριοι. — 5. « Demeure des Aryens. » — 6. Vendidad-Sadé, I[er] Fargard. Ce texte géographique a été l'objet de

Vaêdjô, ils se répandirent sur la Çoughdhâ[1] et la province de Môurou[2]. Les guerres civiles et les incursions des nomades voisins les contraignirent de s'exiler encore une fois. Ils remontèrent vers l'est, dans Bâkhdhî, « le pays des hautes bannières[3], » puis vers le sud-est, dans la contrée de Niçâya, « qui est entre Bâkhdhi et Môurou[4]. » Jusqu'alors ils étaient restés enfermés dans le bassin de l'Oxus : la crainte des tribus touraniennes les avait retenus d'escalader les pentes de l'Hindou-Koush et d'aborder le plateau qui s'étend de la Caspienne à l'océan Indien. Au sortir du Niçaya, ils y pénétrèrent par l'Harôyou[5] et descendirent sur le Vâekereta-Douhzaka[6], où ils se séparèrent en plusieurs corps de nation[7]. Les uns traversèrent l'Haraqaîti[8], l'Haêtoumat[9], et débouchèrent dans la vallée de l'Indus, Heptahendou[10] ; ils y rejoignirent les tribus d'origine aryenne qui s'y trouvaient déjà et se fondirent dans leur masse. Les autres poussèrent vers le sud-ouest et ne s'arrêtèrent qu'à la limite orientale de l'Élam, dans un canton montagneux qu'ils appelèrent Parçâ — la Perse. Les Mèdes, au lieu de s'enfoncer dans le désert qui sépare le bassin de l'Helmend du mont Zagros, s'élevèrent lentement vers le nord-ouest, à travers

nombreux travaux. Cfr. Rhode, *Die Heilige Sage des Zendvolks*, p. 61 sqq.; Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. I, p. 526 sqq.; Kiepert, dans les *Monatsb. d. Berl. Akad.*, 1856; Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 59-67, et *Commentar*, t. I, p. 1-48; Haug, *The First chapter of the Vendidad*, dans Bunsen, *Egypt's place*, t. III; Fr Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 29-34. Les données géographiques sont acceptées en général comme étant d'une exactitude rigoureuse ; voir pourtant M. Bréal. — 1. La Sogdiane des auteurs classiques. — 2. La Margiane, le *Margous* des inscriptions achéménides ; aujourd'hui le canton de *Merv*. — 3. C'est-à-dire « le siége de la royauté. » Bâkhdhî est la *Bakhtris* des textes perses, la Bactriane. — 4. La Νισαία de Strabon et de Ptolémée (VI, 10, 4) — 5. *Haraïva* des Perses, Aria ou Ariana des auteurs classiques. — 6. D'après Lassen et Haug, le Seïstan actuel, où se trouve la ville ruinée de *Doushak* (Djellabad), sur la rive orientale du lac Hamoun, au sud des embouchures de l'Helmend. — 7. Le Vendidad-Sadé n'indique en cet endroit que deux directions : vers la Médie et vers l'Inde. — 8. *Arakouttou* des Assyriens ; Arachosia des géographes grecs. — 9. Position incertaine. — 10. Le *Pendjab* actuel.

l'Ourvâ[1], le Khnenta Vehrkanâ[2], puis inclinèrent vers le sud et s'établirent à l'orient des Parsouas, dans les contrées de Rhagâ[3] et de Tchakhrâ[4], où Salmanasar IV dut les rencontrer en 841.

Les Perses ne paraissent pas avoir rencontré beaucoup de résistance : les peuplades koushites et touraniennes assez clairsemées qui habitaient entre l'Élam et la Carmanie ne tinrent pas devant eux[5]. Les Mèdes durent conquérir pied à pied le sol de leur nouvelle patrie. L'histoire a perdu le détail de leurs premières luttes contre les Touraniens, mais les traditions persanes ont conservé jusqu'au moyen âge le récit des exploits fabuleux qui les signalèrent et les noms des héros légendaires qui y furent engagés. A partir du neuvième siècle avant notre ère, les indications des monuments assyriens nous permettent d'entrevoir les progrès de la conquête aryenne vers l'occident. En 831, Salmanasar IV trouvait encore le pays dans l'état que nous avons décrit plus haut. Presque aussitôt après sa retraite, les Mèdes se mirent en mouvement dans la direction du Zagros. Les Parsouas, acculés à l'Assyrie vers l'ouest, au désert vers le sud, n'eurent d'autre ressource que de se réfugier dans les cantons montagneux qui formèrent plus tard la province de Parthyène. En moins de vingt ans les Aryens franchirent l'espace qui les séparait de la frontière assyrienne : ils s'emparèrent du pays de Varena[6] et du pays d'Illipi[7]. Les campagnes de

1. Ni Lassen ni Spiegel n'ont proposé d'identification précise pour ce nom. M. Haug place l'Ourvâ dans le Kaboulistan, sur la route de l'Inde; M. Meineke dans la partie orientale de la Parthyène. M. Fr. Lenormant le rapproche du pays nommé *Ourivân* dans les monuments assyriens, l'*Apauarctisene* d'Isidore, § 13, l'*Apavortene* de Pline, VI, 18. — 2. Le *Varkâna* des inscriptions perses, l'Hyrcanie des Grecs et des Romains, aujourd'hui le *Djourdjan*. — 3. Sauf, je crois, M. Kiepert, tous les commentateurs sont d'accord pour voir dans Rhagâ, Rhagæ, « la plus grande ville de Médie, » au dire d'Isidore, § 7. — 4. *Karkh*, à l'extrémité nord-ouest du Khorassan, d'après M. Haug. — 5. Fr. Lenormant, *Histoire ancienne*, t. II, p. 331-332. — 6. Le quatorzième séjour des Iraniens, d'après le Vendidad; peut-être la *Khorênê* de Strabon (l. XI), la *Khoarinê* d'Isidore, § 8, la *Choara* de Pline, VI, 17. — 7. D'après M. Oppert l'*Illipi* ou *Illibi* serait l'Albanie. M. Fr. Lenormant (*Lettres assyriolo-*

Samsi-Bin III (820-816) les forcèrent de s'arrêter un moment; mais durant les règnes qui suivirent, la décadence momentanée de l'Assyrie favorisa leurs entreprises et leur laissa toute liberté de s'affermir dans leur conquête. Quand, plus d'un demi-siècle après Bin-nirari, Touklat-habalasar II ramena les armées assyriennes vers l'est, la Médie s'étendait déjà du Zagros au désert et des frontières septentrionales de l'Élam aux bords de la Caspienne[1]. Des nations qui avaient jadis possédé ce vaste territoire, les unes avaient été ou dispersées ou réduites en servage; d'autres avaient émigré, comme les Parsouas; quelques-unes maintenaient à grand'peine un reste d'indépendance. Le Kharkhar et le Namri avaient perdu toute la partie de leurs domaines qui était située sur le plateau. Les Aryens avaient partout l'avantage sur les peuples de Tourân[2].

Quelques siècles après ces événements, au temps où les Grecs connurent les Iraniens, les légendes populaires et les convenances politiques avaient déjà altéré l'histoire de la conquête. Les Perses, successeurs des Mèdes dans l'empire d'Asie, ne pouvaient admettre qu'un peuple de leur race eût été si récemment encore l'humble vassal de l'Assyrie. Ils composèrent pour cette époque une sorte de roman glorieux, dont Ctésias de Cnide recueillit et consigna dans ses livres les principales dispositions. Vers 788, quand Bin-nirari III venait à peine de vaincre les premières tribus aryennes de la Médie, Ctésias place la révolte d'Arbakès, la prise de Ninive, et la fondation d'un grand empire mède qui se prolongea sans interruption jusqu'à Kyros. Les noms de ces prétendus rois manquaient ainsi que les années de leur règne; il créa de toutes pièces une dynastie[3]. Les monuments assyriens nous ont donné la preuve de cette fraude. Lorsque Touklat-habal-

giques, 1re série, t. I, p. 38-41) a montré que c'était la Médie supérieure. — 1. M. Haug pense que les mots qui servent à désigner au Vendidad la seizième station des Iraniens signifient « *sur les bords de la mer*. » Ce ne peut être en ce cas que le littoral de la mer Caspienne dans le Tabaristân. — 2. Fr. Lenormant, *Lettres assyriennes*, 1re série, t. I, p. 26-41. — 3. Volney a découvert la méthode dont Ctésias s'est servi

asar II envahit la Médie, dans les années qui correspondent au règne du prétendu Mandaukas, le pays était réparti entre un grand nombre de chefs indépendants qui exerçaient l'autorité chacun sur son canton ou sur sa ville, et ne relevaient d'aucun pouvoir supérieur. Il se borna à conduire vers l'Inde quelques expéditions lointaines, et à faire sur le plateau de l'Irân quelques razzias productives Vingt ans plus tard, Saryoukin entreprit sérieusement la conquête du pays. Il l'envahit vers 712, à la tête d'une nombreuse armée, s'empara de la plupart des villes et les annexa à l'Assyrie, construisit sur plusieurs points impor-

pour fabriquer sa dynastie. Plaçant la liste qu'il donne des rois mèdes à côté de celle que fournit Hérodote :

HÉRODOTE		CTÉSIAS	
Interrègne	∞	Arbakès	28
Déïokès	53	Mandaukas	50
		Sosarmos	30
		Artykas	50
Phraortès	22	Arbianès	22
		Artœos	4
		Artynès	22
Kyaxarès	40	Astybaras	40

on voit que, tout en changeant les noms d'Hérodote, Ctésias répète ses nombres deux à deux :

Phraortès..... 22 { Arbianès... 22 / Artynès.... 22

{ Artœos..... 40 / Astybaras.. 40 } Kyaxarès...... 40

À la place des quatre premiers rois, Hérodote indiquait Déïokès et un interrègne de longueur indéterminée. Ctésias prit pour les cinquante-trois ans de Déïokès le nombre rond de cinquante ans, et substitua à l'interrègne un règne qu'il évalua à la durée moyenne d'une génération humaine. Il appliqua à ce nouveau couple royal le procédé de reproduction dont il s'était servi pour le couple précédent :

Déïokès....... 53 { Mandaukas. 50 / Artykas.... 50

{ Arbakès.... 28 / Sosarmos... 30 } Interrègne.. . ∞

La substitution de vingt-huit pour trente au règne d'Arbakès n'est là que pour donner à tout le catalogue un air de vraisemblance. (Cf. Volney, *Recherches sur l'histoire ancienne*, t. I, p. 144 sqq. ; G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 329-330).

tants des forteresses destinées à maintenir ses nouveaux sujets dans l'obéissance. Fidèle aux traditions de la politique assyrienne, il transporta des Mèdes dans les provinces occidentales de son empire, à Hamath, dans la Cœlé-Syrie, et sema la Médie de colonies syriennes : une partie des Juifs de Samarie fut établie de la sorte au milieu des peuples aryens[1]. Comme tribut enfin, il exigea chaque année l'envoi d'un certain nombre d'étalons niséens. Sa domination comprenait toute la province de Médie, depuis le pays de Bikni, à l'est[2], jusqu'au canton de Karalla, aux confins de l'Atropatène[3]. Il régnait en souverain sur tous les chefs de cette région, sur celui d'Allabria[4] et sur celui d'Ellibi, sur les princes d'Agazi[5], d'Ouriakkou[6], d'Ambanda[7], de Zikartou[8], et sur vingt autres dont nous ne savons où placer les domaines[9]. Sin-akhè-irib n'eut pas de peine à conserver la suzeraineté de l'Assyrie : Assour-akhè-idin, dans sa dixième année (671), pénétra de nouveau dans le Bikni. Pendant un demi-siècle, la Médie fut complétement sous la dépendance des rois de Ninive.

Ici encore les traditions nationales avaient transformé une époque de soumission en un temps de gloire. Les Perses racontèrent à Hérodote que vers 708, c'est-à-dire au moment où Saryoukin venait de coloniser une partie du pays, toutes les tribus éparses de la Médie s'étaient réunies en un corps de nation et avaient fondé le royaume mède. « Il y avait chez les Mèdes un homme sage, à qui était nom Déïokès, le fils de Phraortès. Ce Déïokès, enamouré du

1. II *Rois*, XVII, 6 ; XVIII, 11. — 2. Le pays de *Bikni*, la partie extrême de la Médie à l'est, paraît répondre aux environs de la ville que Ptolémée (VI, 2, 17) appelle Ἀβάκαινα (Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 45). — 3. Fr. Lenormant, *l. l.* — 4. M. Fr. Lenormant (*op. cit.*, p. 36-37) voit dans *Allabria* une forme touranienne du nom *Harô-Berezaïti* de l'Elbourz, et dans le canton d'*Allabria* le district situé au nord de Rhagæ, dans la montagne. — 5. Var. *Agagi*. Cf. Ἄγαζα ou Ἄγαγα de Ptolémée, VI, 2, 8, dans l'Atropatène. — 6 Peut-être l'Ἀλούακα de Ptolémée, VI, 2, 10. — 7. Probablement la *Kampada* des inscriptions achéménides, la *Cambadinê* d'Isidore, *St. Parth.*, § 5. — 8. La Sagartie des auteurs classiques. — 9. Cf. Fr. Lenormant, *op. cit.*, p. 44-49.

pouvoir, fit comme il suit : Les Mèdes vivaient par bourgades; lui qui était, dès avant cela, des plus considérés dans la sienne, mit de plus en plus son étude à la pratique de la justice; et il en agissait ainsi quand le désordre était grand par toute la Médie, sachant combien l'injustice est ennemie du juste. Les Mèdes de sa bourgade, voyant ses manières, le choisirent pour leur juge. Et lui, comme il courtisait le pouvoir, était droit et juste. Agissant de la sorte, il eut louange non petite de ses concitoyens, à ce point qu'apprenant ceux des autres bourgades qui avaient été jusqu'alors frappés d'injustes sentences, comment Déïokès était le seul homme qui jugeât selon le droit, dès qu'ouïrent la chose, tout contents accoururent vers Déïokès et, jugés eux aussi, à la fin ne s'adressèrent plus à aucun autre. Comme la foule des clients augmentait toujours à mesure qu'on se persuadait de l'équité de ses jugements, voyant Déïokès que tout reposait sur lui, plus ne voulut s'asseoir au lieu où s'asseyant jusqu'alors avait rendu justice, et assura qu'il ne voulait plus juger; car point ne trouvait son compte à négliger ses propres affaires pour juger tous les jours celles d'autrui. Les rapines et le désordre revenant dans les cantons plus qu'ils n'avaient fait auparavant, les Mèdes s'assemblèrent en un même lieu et se consultèrent entre eux, parlant sur ce qu'il convenait faire. Selon ce que je pense, les amis de Déïokès parlèrent plus que tous les autres : « Nous ne pouvons « continuer d'habiter le pays dans l'état où nous sommes. « Allons, établissons un d'entre nous comme roi, et ainsi « le pays sera bien gouverné et nous retournerons à nos « affaires, et nous ne serons pas maintenus par l'injustice « dans un état de trouble perpétuel. » Parlant à peu près ainsi, ils se persuadèrent qu'ils voulaient un roi. Et sur le champ on examina qui on élirait roi : Déïokès fut proposé et fort loué par un chacun, si bien qu'ils convinrent de l'élire roi[1]. » Une fois maître, Déïokès se construisit un

1. Hérodote, I, 96-98.

grand palais et s'entoura d'une garde royale. Il commanda ensuite à ses sujets d'abandonner leurs villages et de se réunir auprès de lui, dans les murs d'une grande capitale. « Les Mèdes, dociles à ses ordres, bâtirent cette ville immense et bien fortifiée qu'on nomme Acbatana. Ses enceintes sont excentriques et construites de telle sorte que chacune dépasse l'enceinte inférieure seulement de la hauteur de ses créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, favorisa cet arrangement. Il y avait en tout sept enceintes, et dans la dernière le palais et le trésor du roi. Le pourtour de la plus grande égale à peu près le pourtour d'Athènes. Les créneaux de la première sont peints en blanc; ceux de la seconde en noir; ceux de la troisième en pourpre; ceux de la quatrième en bleu; ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé. Aux deux dernières les créneaux sont argentés pour l'une et dorés pour l'autre. Toutes ces fortifications, Déïokès les fit élever pour lui-même et pour son palais; il commanda au peuple de se loger hors de la citadelle. La ville terminée, il posa le premier en règle que nul n'entrerait chez le roi, mais que toutes les affaires s'expédieraient par l'entremise de certains officiers qui les rapporteraient au monarque; qu'il serait indécent de regarder le prince en face, de rire ou de cracher en sa présence. Il établissait ce cérémonial autour de lui pour ne pas donner à ses contemporains élevés avec lui, aussi bien nés et aussi bien doués que lui, l'occasion de s'aigrir à sa vue et de conspirer contre lui : il pensait qu'en se rendant invisible à ses sujets ils finiraient par le considérer comme un être d'une nature différente[1]. »

Le personnage de Déïokès n'a rien d'historique[2]; le nom a été retrouvé sur les monuments. En 713, Sargon soumit un pays de Bet-Dayakkou, ainsi nommé d'après son souverain : Dayakkou répond évidemment à Déïokès[3]. Mais il

1. Hérodote, I, 98-99. — 2. Voir sur la tournure grecque de l'histoire de Déïokès les observations de Grote (*History of Greece*, t. III, p. 307 sqq.) et G. Rawlinson (*Herodotus*, t I, p. 321) ; *The five great Monarchies*, t. II, p. 380-383). — 3. M. Henri Rawlinson avait pensé

y a entre Dayakkou et Déïokès une différence essentielle : Dayakkou fut et resta toute sa vie un petit chef obscur de Médie ; Déïokès est un fondateur d'empire. Il faut donc regarder et le personnage de Déïokès et son règne de cinquante-trois ans comme une fiction poétique agréable à la vanité des peuples aryens, démentie par l'histoire[1]. Sous Saryoukin, sous Sin-akhè-irib, sous Assour-akhè-idin, c'est-à-dire pendant le demi-siècle de puissance que la légende accorde généreusement à Déïokès (708-655), la Médie était morcelée en petites principautés dont la plupart payaient tribut à l'Assyrie[2].

La religion iranienne ; Zoroastre ; les Mages.

La religion des Mèdes et des Perses dérivait du culte des anciennes populations aryennes, tel que nous le font connaître en partie les livres sacrés de l'Inde. Ç'avaient d'abord été les mêmes rites, les mêmes croyances, les mêmes noms divins appliqués aux mêmes idées ; puis, des divergences s'étaient montrées, d'abord presque insensibles, bientôt assez accentuées pour former deux systèmes de dogmes contradictoires. Les Aryens connaissaient d'une manière confuse un dieu unique d'essence, multiple en ses manifestations et comme perdu en elles. Son unité se décomposait en une pluralité d'attributs dont chacun était susceptible de s'animer et de devenir une personne indépendante. C'est de cette conception une à la fois et multiple que sortirent par des procédés différents les religions polythéistes de l'Inde et de l'Europe ; c'est d'elle que sortit la religion dualistique des peuples Iraniens.

Les légendes nationales reportaient sur le prophète

que *Déïokès* répondait à *Dahak*, second élément du nom d'*Aj-dahak*, le serpent qui mord, en grec Ἀστυάγης (*Notes on the Early History of Babylonia*, p. 30, note 2). Je crois que M. Fr. Lenormant a raison d'identifier le mot Déïokès avec Dayakkou. — 1. M. Fr. Lenormant a essayé récemment de démontrer l'authenticité du Déïokès d'Hérodote (*Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 55-62). — 2. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 328 331 ; *The five great Monarchies*, t. II, p. 379-383.

Zarathoustra (Zoroastre)[1] l'honneur d'avoir établi la vraie religion. Presque tous les écrivains de l'antiquité classique s'accordent à placer ce personnage sur les plans les plus reculés de l'antiquité fabuleuse. Hermippos et Eudoxe le faisaient vivre six ou sept mille ans avant la mort d'Alexandre; Pline le disait de mille ans antérieur à Moïse[2], et Xanthos de Lydie prétendait qu'entre sa mort et l'avénement de Darios il s'était écoulé six cents ans[3]. Zarathoustra vivait aux premiers âges de la race iranienne, au temps où les tribus étaient encore campées en Bactriane. Il était de race royale et fut choisi par Dieu, dès avant sa naissance, pour régénérer le monde. Son enfance et sa jeunesse se passèrent dans des luttes incessantes contre les démons : toujours assailli, il était toujours vainqueur et sortait plus parfait de chaque épreuve. Quand il eut trente ans, un génie supérieur, Vôhou-manô, lui apparut et le conduisit en présence d'Ahourâ-mâzdâ. Invité à interroger Dieu, il demanda « quelle était la meilleure des créatures qui sont sur la terre? » On lui répondit que celui-là était parfait parmi les hommes dont le cœur est pur. Il voulut ensuite connaître le nom et la fonction de chacun des anges, la nature et les attributs du mauvais principe. Il traversa une montagne de flammes, se laissa ouvrir le corps et verser dans le sein du métal fondu, sans éprouver aucun mal; après quoi il reçut des mains de Dieu l'Avesta, le livre de la loi, et fut renvoyé sur la terre. Il se rendit à Balkh, auprès de Vîstâçpa, fils d'Aourvat-açpa[4], qui régnait alors sur la Bactriane, et y défia les sages de la cour. Pendant trois jours, ils essayèrent de le combattre et de l'égarer, trente à sa droite, trente à sa gauche. Lorsqu'ils se furent avoués vaincus, Zarathoustra déclara qu'il venait de

1. Le nom de Zarathoustra peut signifier la splendeur de l'or, mais il y a d'autres étymologies possibles. — 2. Plin., *H. N.*, XXX, 1, 2. — 3. Xanthos, dans O. Müller, *Frag. H. Græc.*, t. I, p. 44. Ctésias faisait de Zoroastre un roi de Bactriane contemporain de Ninos et Sémiramis. — 4. Les livres persans modernes nomment ce roi Goushtasp, fils de Lohrasp. Vîstâçpa-Goushtasp est devenu en grec Ὑστάσπης, mais le personnage de Vîstâçpa n'a rien de commun avec le père de Darios.

Dieu et commença de lire l'Avesta au roi. Persécuté par les sages, accusé de magie et d'impiété, il finit par l'emporter à force d'éloquence et de miracles. Vîstâçpa, sa femme, son fils, crurent en lui, et la plus grande partie du peuple suivit cet exemple. La légende ajoute qu'il vécut longtemps encore, honoré de tous pour la sainteté de sa conduite. Selon les uns, il mourut frappé de la foudre; selon les autres, il fut tué à Balkh par un soldat touranien. On s'est demandé souvent s'il était un personnage historique ou seulement un héros mythique égaré dans l'histoire[1]. On ne saurait trancher pareille question d'une manière décisive. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que, si Zoroastre a vécu réellement, nous ne savons rien de lui que le nom, — le nom et l'œuvre à laquelle il consacra sa vie[2].

Les livres attribués à Zoroastre ont subi le sort de tous les livres sacrés : ils ont été mutilés et interpolés tant de fois, qu'on ne sait pas toujours discerner avec certitude ce qu'ils renferment d'authentique. Nous n'avons de l'Avesta que des fragments conservés dans trois recueils : le Vendidad-Sadé, le Yesht-Sadé et le Boundéhesh. Le Vendidad-Sadé se compose du Vendidad ou « livre contre les démons », du Yaçna et du Vispered : il est écrit en zend, de même que le Yesht-Sadé. Le Boundéhesh est rédigé dans la langue vulgaire de la Perse au temps des Sassanides, le pehlevi. Il y a dans ces trois recueils des morceaux de tout âge et de toute valeur, les uns assez anciens pour nous donner, sinon la forme originelle, au moins l'esprit de la doctrine iranienne; les autres modernes et mêlés de formules étrangères. Les Iraniens adoraient un seul dieu, Aouramazdâ[3], l'esprit sage, « le lumineux, le

1. Voir sur cette question Kern, *Over het woord Zarathustra en den mythischen Persoon van diesen Naam*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences des Pays-Bas*, t XI, 1867. Tout le récit de la vie de Zoroastre repose sur des légendes modernes dont l'autorité est des plus douteuses. — 2. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. I, p. 668-711. — 3. C'est l'orthographe des inscriptions cunéiformes perses Le zend dit Ahourô-mazdâo et le persan moderne Ormouzd. De *Mazdâ* vient le nom *Mazdéisme*, qu'on donne souvent au système religieux des Iraniens.

resplendissant, le très-grand et très-bon, le très-parfait et très-actif, le très-intelligent et très-beau[1]. » Il est incréé, mais a créé toute chose par le verbe. Et sa création n'est pas, comme dans beaucoup d'autres cosmogonies, la mise en œuvre d'éléments préexistants : par l'acte de sa parole il a tout tiré du néant, esprit et matière[2]. Dès le commencement, il s'est donné, comme coadjuteurs dans l'administration du monde, six génies d'ordre supérieur qu'on appelle les Amesha-çpentas (Amshaspands), « les immortels », Vôhou-manô, le « bon esprit », Ashavahista, le « très-pur », Khshathra-vairya, le « royaume « désirable, » Çpenta ârmaïti, la « sagesse parfaite », Haourvatât, la santé, Ameretât, l'immortalité[3]. Après les Amesha-çpentas viennent les Yazatas (Yzeds), répandus par milliers dans l'univers pour veiller à la conservation et au jeu de ses organes, l'esprit du soleil, Mithra, le vent, Vayou, les différents génies de l'eau, du feu, de l'air et des astres[4]. Ils touchent de près à une classe d'êtres spéciaux, les Fravarshis (Frohar ou Feroüer). Chaque homme, chaque Yazata et Aouramazdâ lui-même avait son Fravarshi qui veillait sur lui et se dévouait à sa conservation. Après la mort de l'homme, le Fravarshi restait au ciel et y devenait une sorte de génie indépendant, d'autant plus puissant pour le bien que la créature à laquelle il s'était attaché sur la terre avait montré plus de pureté et de vertu[5].

Aouramazdâ avait fait le monde et avait voulu le faire bon. Mais la création ne peut subsister que par l'équilibre de forces opposées qu'elle met en jeu. L'opposition de ces forces inspira aux Iraniens l'idée qu'elles étaient mues par deux principes ennemis, l'un bon et utile, l'autre mauvais et nuisible à l'homme. Ce mauvais principe n'est pas coéternel au bon principe : tant qu'Aouramazdâ ne créa point le monde, le mal ne fut point : mais, le jour où

1. *Yaçnâ*, I, 1. — 2. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 21-31, a résumé tous les passages des livres sacrés où il est question d'Aouramazdâ. — 3. Idem, *ibid.*, t. II, p. 31-40. — 4. Idem, *ibid.*, p. 41-91. — 5. Idem, *ibid.*, p. 91-88.

dans l'œuvre de la création il tira la matière du néant et suscita les forces qui la régissent, leurs actions et leurs réactions firent apparaître, sans qu'il y eût de sa volonté, un génie destructeur, que les hommes appelèrent Angrômaïnyous (Ahriman), le destructeur. De même qu'Aouramazdâ se manifestait dans tout ce qu'il y a d'utile et de beau, dans la lumière, dans la justice, dans la vertu, Angrômaïnyous se montrait dans tout ce qui est nuisible et laid, dans les ténèbres, dans le crime, dans le péché. Le désir de détruire l'harmonie de l'univers rendit créateur ce pouvoir malfaisant[1]. Aux six Amesha-çpentas il opposa six esprits égaux en force et en puissance : Akômanô, le « mauvais esprit », Andra, qui cherche à semer dans le monde le chagrin et le péché, Çaourou, qui pousse les rois à la tyrannie, les hommes au vol et au meurtre, Nâonghaihya, Taourou et Zaïrica[2]. Contre les Yazatas il suscita les Daêvas (devs) ou démons, qui ne cessent d'assiéger la nature et de s'opposer à la régularité de ses mouvements[3]. Au moment de la création, tandis qu'Aouramazdâ faisait apparaître la lumière, l'homme, tout ce qu'il y a de bon en ce monde, Angrô-maïnyous tirait du néant les ténèbres, les animaux et les plantes nuisibles : jaloux de l'homme, il cherche à le faire décheoir. Avant l'arrivée de Zoroastre, ses créatures mâles (Yâtous) et femelles (Païrikas, Péris) se mêlaient librement aux hommes et contractaient des alliances avec eux : Zoroastre brisa leurs corps et leur défendit de se manifester autrement que sous forme d'animaux[4]. Leur pouvoir ne sera complétement détruit qu'à la fin des temps. Alors trois prophètes issus de Zoroastre, Oukhshyat-ereta, Oukhshyat-nemô, Çaoshyanç ou Açtvateretô, apporteront au monde trois nouveaux livres de la loi qui en compléteront le salut. Les ténèbres disparaîtront devant la lumière, la mort devant la vie, le bien devant le mal. Angrô-maïnyous lui-même devra reconnaître la sou-

1. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 121-126. — 2. Idem, *ibid.*, p. 126-130. — 3. Idem, *ibid.*, p. 130-141. — 4. Idem, *ibid.*, p. 145-148.

veraineté d'Aouramazdâ, et la perfection régnera sur l'univers[1].

Au milieu de la lutte entre les deux principes, l'homme, assailli par les Daêvas, défendu par les Yazatas, doit vivre selon la loi et la justice dans la condition où le sort l'a jeté. A côté du prêtre et du soldat, le législateur a réservé une place d'honneur à celui qui cultive la terre. « C'est un saint, celui qui s'est construit ici-bas une maison dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté : il avance la loi d'Aouramazdâ autant que s'il offrait cent sacrifices[2]. » L'homme a été placé ici-bas afin de disputer à Angrômaînyous les parties stériles du sol : labourer est son premier devoir. Pour le reste, on avait soin de ne pas surcharger sa vie de formules : on exigeait de lui qu'il crût en Dieu, qu'il lui adressât des prières et des sacrifices, qu'il fût simple de cœur, sincère de paroles, loyal dans tous ses actes. « Nous adorons Aouramazdâ, le pur, le seigneur de pureté; nous adorons les Amesha-çpentas, les possesseurs du bien, les distributeurs du bien; nous adorons tout ce que le bon esprit a créé, tout ce qui peut servir au bien de sa création et à l'extension de la vraie foi. — Nous louons toutes les bonnes pensées, toutes les bonnes paroles, toutes les bonnes actions qui sont ou qui seront, et nous conservons en pureté tout ce qui est bon. — Aouramazdâ, être toujours bon, toujours heureux! nous nous efforçons de penser, de parler, d'agir comme il convient pour assister les deux vies[3] », celle de l'âme et celle du corps. Aouramazdâ n'avait ni statues, ni sanctuaires mystérieux, ni autels[4]; mais sur les hauteurs s'élevaient des pyrées ou temples du feu où la flamme sacrée était entretenue d'âge en âge par des prêtres dont le devoir était de ne pas la

1. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 153-158. — 2. *Yaçna*, XXXIII, 2-3. — 3. *Ibid.*, XXXV, 1-3. — 4. Hérodote, I, 132.

laisser s'éteindre[1]. La principale victime était le cheval[2]; mais on offrait aussi le bœuf, la chèvre et la brebis. Après avoir préparé et distribué aux assistants le Haôma, sorte de boisson enivrante que les Iraniens avaient reçue des peuplades aryennes primitives[3], le prêtre tuait l'animal et en plaçait les morceaux non pas dans le feu que le contact aurait souillé, mais devant le feu sacré. La cérémonie se terminait d'ordinaire par un banquet solennel où l'on mangeait la chair de la victime[4].

Après la mort, on ne devait ni brûler le corps, ni l'ensevelir, ni le jeter dans une rivière : c'eût été souiller le feu, la terre ou l'eau. On avait deux manières différentes de se débarrasser du cadavre sans dommage pour la pureté des éléments. On pouvait le recouvrir d'une couche de cire et l'enterrer[5] : l'enduit passait pour empêcher la souillure qu'aurait produite un contact direct avec la terre. On pouvait l'exposer en plein air et le laisser dévorer aux oiseaux ou aux bêtes de proie[6] : en ce cas de grandes tours rondes servaient de cimetières[7]. L'âme, après être restée trois jours encore dans le voisinage de sa dépouille mortelle, la quittait à l'aube du quatrième pour se rendre au lieu du jugement. Le génie Rashnou pesait ses actions bonnes et mauvaises dans la balance infaillible et l'acquittait ou la condamnait selon le témoignage de sa propre vie. Au sortir du tribunal, on la menait à l'entrée du pont Çinvat qui était jeté sur l'enfer et menait au paradis. Impie, elle ne pouvait le franchir et tombait dans l'abîme, où elle devenait l'esclave d'Angrô-maînyous; pure, elle le passait sans peine avec l'aide de l'ange Çraosha. Vohou-manô lui

1. Strabon, l. XV, 3. — 2. Xénophon, *Cyrop.*, VIII, 3, § 24 ; *Yaçna*, XLIV, 18, où il est question d'un sacrifice de dix chevaux offerts par un seul individu. — 3. Le *haôma*, en sanscrit *sôma*, était extrait de la plante *haoma* ou *soma*, une sorte d'*Asclépias* ou *Sarcostema viminalis*. — 4. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 337-339, 45-346. — 5. Strabon, l. XV, 3 ; Hérodote, I, 140. — 6. Strabon, *l. l.*; Hérodote (I, 140) semble croire que les corps étaient enterrés après avoir été dévorés seulement en partie par les chiens ou par les oiseaux. — 7. Ces tours s'appellent *dakhmas* « monuments » (Vendidad, Farg., V-VIII).

souhaitait la bienvenue, la présentait au trône d'Aouramazdâ, comme il avait fait Zoroastre, et lui indiquait la place qu'elle devait occuper désormais jusqu'au jour de la résurrection des corps[1].

Transplanté sur le plateau de l'Iran, le Mazdéïsme s'y modifia selon les temps et les circonstances. Il se conserva longtemps intact chez les Perses, et s'altéra chez les Mèdes au contact des superstitions étrangères. Comme la plupart des peuples de leur race, les Touraniens de Médie considéraient que le bon principe est clément par essence et n'a pas besoin d'être adoré : ils réservaient leurs prières et leurs sacrifices pour les puissances infernales et ténébreuses. Leur culte était une sorte de sorcellerie plutôt qu'un culte réel, et s'adressait aux esprits du mal; leurs prêtres avaient des rites et des pratiques barbares par lesquels ils se flattaient de vaincre les démons et de les plier à la volonté humaine[2]. Sujets des Aryens, ils ne renièrent pas leurs croyances : ils les fondirent dans celles de leurs maîtres. Ils identifièrent leurs dieux bienfaisants avec Aouramazdâ et ses anges de lumière, leurs divinités malfaisantes avec Angrô-maïnyous et ses démons, et cette invasion des génies touraniens dans le système de Zoroastre en changea complétement la nature. Angrô-maïnyous avait été regardé jusqu'alors comme un être de race inférieure : on le chargeait de malédictions, et lui rendre hommage était se condamner à l'enfer pour jamais. A l'exemple des Touraniens, les Mèdes commencèrent à voir en lui une personne moins auguste que le bon principe, mais plus redoutable et plus nécessaire à fléchir : ils finirent par admettre qu'il était l'égal d'Aouramazdâ en puissance et en force, avait la même substance que son rival et durerait autant que lui. Restait à expliquer l'exis-

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 339-340; Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p 148-151. — 2. Les vieilles croyances touraniennes des peuples de Médie paraissent s'être maintenues fort altérées dans le culte bizarre des *Yezidis*, adorateurs du diable (Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 41 sqq. ; Oppert, *Rapport au Ministre de l'Instruction publique*, 1856).

tence de ces deux êtres consubstantiels et pourtant ennemis : on supposa qu'ils n'avaient pas existé de tout temps, mais émanaient d'un je ne sais quoi préexistant qu'on nomma le temps sans bornes (*Zrvan-akarana*)[1]. À ce point, l'évolution était complète. Le dualisme tel que Zoroastre l'avait conçu sans résoudre les problèmes qu'il soulevait, n'existait plus que de nom. Aouramazdâ n'était plus l'être incréé créateur de tout : dérivé d'un être antérieur, il avait organisé un univers préexistant en puissance. Sa lutte contre Angrô-maïnyous était la lutte de deux pouvoirs égaux et si exactement balancés, qu'aucun d'eux ne devait l'emporter sur l'autre. Le bien et le mal émanés d'une seule substance divine, distincts pour quelques siècles seulement et en apparence, étaient destinés à se réunir de nouveau dans le sein du même être indifférent d'où ils étaient sortis jadis, avec tout le cortége de la création[2].

En même temps que le dogme, la forme extérieure du culte s'altéra profondément. Les Touraniens de Médie avaient une caste sacerdotale dont les membres tenaient leur office par droit d'hérédité : ces prêtres, qu'on appelait *magoush* (mages), s'imposèrent aux vainqueurs et devinrent une des six tribus constituantes de la nation[3]. Ils infectèrent les Aryens de leurs pratiques superstitieuses, développèrent le culte du feu et des corps célestes et se posèrent en intermédiaires nécessaires entre l'homme et Dieu. On ne pouvait offrir le sacrifice ou faire acte de religion

1. Sur ce personnage et ses succédanés le *temps fini* (*Zrvan dareghô qadhâta*), l'*espace infini* (*Thwâsha*) et l'*espace fini* (*Miçvâna*), la *lumière sans fin* (*Anaghra raoçâo*) et les *ténèbres sans fin* (*Anaghra temâo*), voir Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 4-20. La croyance au Zrvan-akarana donna naissance à de nombreuses sectes, dont les plus célèbres, celles des *Zervaniens*, ont duré bien avant dans le moyen âge (Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t II, p. 165-187) : elle fait encore aujourd'hui partie du dogme religieux des Guèbres ou Parsis de Bombay. — 2. Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 335-338; *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 97-111; *Essai de commentaire sur les fragments cosmogoniques de Bérose*, p. 156 sqq.; *la Magie*, p. 191-215. — 3. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 348-349.

en leur absence[1]. Vêtus de longues robes blanches, coiffés de hautes tiares, les mains chargées du faisceau sacré de tamarisque (*bareçma, barsom*) sans lequel on ne devait rien faire[2], ils se rendaient en procession aux autels, préparaient la victime, versaient les libations et chantaient sur l'offrande les formules mystérieuses qui lui donnaient toute sa vertu. Ils se vantaient de posséder des facultés surhumaines, d'expliquer et de rendre les oracles, de prédire l'avenir. Les auteurs classiques affirment que sous des apparences d'austérité ils cachaient des vices monstrueux, qu'ils permettaient et pratiquaient l'inceste le plus horrible, celui du fils avec la mère[3], qu'ils ne reculaient devant aucun crime pour satisfaire leurs passions. Ce que nous savons de leur vie par les monuments originaux ne nous permet pas de combattre ou d'approuver ce jugement. Les mages acquirent une grande influence sur le peuple et sur les grands; s'ils en abusèrent parfois, ils ne firent ni mieux ni pis que d'autres n'avaient fait avant eux.

CHAPITRE XII.

LE MONDE ORIENTAL AU TEMPS DE L'EMPIRE MÈDE

L'empire mède; Kyaxarès; les Kimmériens en Asie; chute de Ninive (625); la Lydie. — La XXVI[e] dynastie; Psamétik I[er]; Néko II; bataille de Karkémish. — L'empire chaldéen et le monde oriental depuis la bataille de Karkémish jusqu'à la chute de l'empire mède.

L'empire mède; Kyaxarès; les Kimmériens en Asie; chute de Ninive (625); la Lydie.

Les traditions recueillies par Hérodote donnaient pour

1. Hérodote, I, 138; Ammien Marcellin, XXIII, 6. — 2. Strabon, l. XV, 3; *Vendidad*, Farg. XVIII, 1-6. — 3. Cette pratique est rapportée par plusieurs auteurs ecclésiastiques sur la foi de Xanthos de Lydie et de Ctésias, deux écrivains d'une bonne foi suspecte. M. George Raw-

EMPIRE CHALDÉEN
ET
EMPIRE MÈDE

Çougdha
Oxus F.
Margiane
Bakhtri
Bactres
Haraiva
Haraouvatis
Zaranka
Indus F.
M
Mâde
Kyrene
Lib
Oasis d'Amm

Imp. Clamaron-Gra Dessiné par J. Gaultier



THE ASTOR LIBRARY
NY

successeur à Déïokès un certain Phraortès (655-633) qui, après avoir soumis les Perses et conquis le plateau de l'Iran, aurait péri en 632 dans une expédition contre Ninive[1]. Je ne m'arrêterai pas à ce personnage dont le nom, Fravartis, a la tournure mède, mais dont l'histoire est aussi peu authentique que celle de son prétendu prédécesseur[2]. Ouvakhshatara, que les Grecs appellent Kyaxarès, fut le véritable fondateur du grand empire médique[3]. D'après Hérodote, il était fils de Phraortès et succéda à son père dans la possession d'un empire solidement établi[4]. On croit aujourd'hui qu'il n'était pas originaire de la Médie propre, mais était né sur les bords de la Caspienne, entre l'Atrek et l'Oxus : il se mit avec son père à la tête d'une nouvelle migration qui déboucha sur le plateau de l'Iran et doubla les forces de la race aryenne en ces parages. Les petits Etats qui se partageaient le pays furent soumis sans grande difficulté et réunis sous un même sceptre : les nouveaux venus, entraînés par la force de l'impulsion, ne s'arrêtèrent pas à la chaîne du Khoatras, et voulurent descendre dans la plaine du Tigre. Hérodote nous apprend comment se termina cette première tentative des Mèdes sur l'Assyrie[5] : le vieil Assour-ban-habal, ou son successeur Assour-edil-ilâni, se porta à la rencontre des envahisseurs et les vainquit. Phraortès périt dans la bataille : Kyaxarès ramena en arrière les débris de son armée et remonta sur le plateau de Médie pour y préparer une nouvelle guerre[6].

Il venait de se former une armée régulière[7] et de recommencer la guerre avec l'Assyrie, lorsqu'un ennemi inattendu vint séparer les deux pouvoirs rivaux. Bien loin vers le nord, au delà des fleuves de l'Arménie et des pics du

linson (*The five great Monarchies*, t. II, p. 351-353) n'admet pas le bien fondé de cette accusation. — 1. Hérodote, I, 102. — 2. Cf. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 383. M. François Lenormant (*Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 64-72) a récemment essayé de défendre l'authenticité du récit d'Hérodote. — 3. Cf. Eschyle, *Perses*, V, 761-764 : Μῆδος γὰρ ἦν ὁ πρῶτος ἡγεμὼν στρατοῦ, Ἄλλος δ' ἐκείνου παῖς τόδ' ἔργον ἤνυσε· Τρίτος δ' ἀπ' αὐτοῦ Κῦρος.... — 4. Hérodote, I, 103. — 5. Hérodote, I, 102. — 6. Cf. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 220; *Herodotus*, t. I, p. 331-333. — 7. Hérodote, I, 103.

Caucase, dans les vastes steppes du continent européen, vivaient des tribus à moitié sauvages, que les peuples anciens ont connues sous les noms assez vagues de Kimmériens, Scythes, Sarmates. Depuis une haute antiquité, les Kimmériens avaient l'habitude de franchir presque chaque année la barrière du Caucase pour venir piller les peuples de l'Asie. Leurs premières incursions avaient été dirigées de préférence vers le sud-ouest, dans la direction de l'Asie Mineure : ils avaient ravagé les contrées qui bordent le Pont-Euxin, traversé la Phrygie, la Mysie, la Lydie, atteint les villes grecques et barbares qui s'élevaient sur la côte orientale de la mer Égée[1]. Plus tard, la renommée de l'Assyrie pénétra jusqu'à eux et alluma leur convoitise; ils descendirent dans la direction du sud et rencontrèrent, quelquefois à leur désavantage, les armées assyriennes[2] Vers 632, le gros de la nation, dépossédé par la tribu des Scolotes[3], s'ébranla, passa le long de la Caspienne : en arrivant dans le bassin du Tigre, les Barbares trouvèrent deux armées en présence. Kyaxarès avait battu les Assyriens et forcé leur roi à se renfermer dans sa capitale. A l'approche des Kimmériens, il leva le siége et courut au-devant des envahisseurs. Il avait sur eux l'avantage de l'armement et de la discipline, mais ses soldats succombèrent sous le nombre. Madyès, chef des Barbares, remporta la victoire et imposa aux vaincus un tribut annuel. La Médie ne souffrit pas beaucoup : elle n'était pas encore assez riche pour tenter la cupidité des Scythes; mais sa suprématie sur les nations voisines parut être un moment compromise[4].

Le courant de l'invasion s'éloigna des montagnes de l'Iran pour se jeter sur les pays de l'Euphrate et de la Méditerranée. L'Assyrie, que les Scythes avaient sauvée sans le savoir, souffrit la première de leurs ravages; elle fut dévastée tout entière, et, si Ninive leur échappa, les autres

1. Strabon, l. I, 2; III, 2; XIV, 1; Orose, I, 21. Cf. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 404; *Herodotus*, t. I, p. 299-301. — 2. Les *Gimirri* ou *Kimmerii* sont mentionnés déjà sous Assour-akhè-idin, vers 678. — 3. Hérodote, I, 104. — 4. Idem, I, 103; Strabon, l. I, 3.

villes royales, Kalakh, El-Assour, furent brûlées et saccagées de fond en comble. La Mésopotamie et la Chaldée furent plus d'à moitié dépeuplées. Comme les Huns dix siècles plus tard, les Kimmériens n'épargnaient ni l'âge ni le sexe. Ils détruisaient les moissons, abattaient ou enlevaient les troupeaux, incendiaient les villages pour le seul plaisir de détruire ou d'effrayer; les habitants qui n'avaient pas réussi à se sauver dans la montagne ou à s'enfermer dans les forteresses étaient massacrés ou traînés en esclavage. Trop ignorants en l'art de la guerre pour assiéger les places fortes selon les règles, ils les laissaient d'ordinaire en repos moyennant un léger tribut; si les richesses enfermées dans une ville leur faisaient espérer un riche butin, ils la bloquaient jusqu'à ce que la famine la réduisît à se rendre. Mainte vieille cité où s'étaient accumulés les trésors des générations passées fut mise à feu et à sang; maint canton fertile et populeux fut ruiné et désolé. Ils allèrent ainsi de province en province, de la Mésopotamie dans la Syrie du Nord et dans la Phénicie, de la Syrie du Nord au pays de Damas et en Palestine[1]. Ils arrivèrent enfin aux frontières de l'Égypte et se préparaient à les franchir, quand Psamétik Ier les écarta par de riches présents. Ils revinrent sur leurs pas, et pillèrent au passage le temple de Derkètô, près d'Ascalon. A partir de ce moment leur pouvoir commença à décliner[2]. Engagés chaque année dans des guerres nouvelles, ils réparaient difficilement les vides que la victoire creusait dans leurs rangs; les excès de toute sorte les décimèrent; leur nombre diminua rapidement. Les vaincus relevèrent la tête et commencèrent à remuer.

Les Mèdes furent les premiers à secouer le joug. Kyaxarès invita le chef des Scythes et ses principaux officiers à un grand banquet; après les avoir enivrés, il les fit tous tuer, et dès le lendemain prit la campagne. Malgré la trahison qui les avait privés de leurs généraux, les hordes kimmériennes tinrent bravement tête à l'orage; il fallut pour les

1. Hérodote, I, 105; Justin, II, 3. — 2. Hérodote, I, 105.

expulser une guerre longue et sanglante dont les détails nous sont inconnus. Selon son habitude, Ctésias de Cnide a brodé sur ce thème toutes sortes d'aventures merveilleuses ou romanesques. Les Scythes unis aux Parthes étaient, dit-il, commandés par la reine Zarinæa, qui battit les Mèdes plusieurs fois et finit par traiter avec eux à conditions égales; la paix signée, elle se retira dans sa capitale Roxanakê et y termina ses jours[1]. En fait, Kyaxarès chassa les Scythes de Médie, et après sa victoire ils ne se maintinrent pas longtemps dans le reste de l'Asie. Les survivants rentrèrent en Europe par le Caucase[2], et leur expulsion fut si complète qu'on pourrait assurer qu'elle n'a laissé aucune trace, sans qu'une tradition douteuse leur attribue l'origine du nom de Scythopolis que prit Beth-Shean, ville de Palestine[3]. Hérodote prétend qu'ils dominèrent vingt-huit ans sur l'Asie, depuis la défaite de Kyaxarès jusqu'au soulèvement des Mèdes[4]. Il faut en rabattre beaucoup sur ce chiffre. Leur domination dura sept ou huit années au plus, de 634 à 627[5].

Les Scythes étaient à peine partis, que le roi des Mèdes songea de nouveau à envahir l'Assyrie. Elle avait été ruinée de fond en comble par les Scythes et essayait en vain de se relever sous Assour-edil-ilâni. Kyaxarès, rendu prudent par ses premiers échecs, chercha des alliés parmi les vassaux de son rival. Assour-edil-ilâni avait confié le gouvernement de la Chaldée à un de ses généraux, Nabou-bal-oussour; lui-même se réservait de tenir tête aux Mèdes. Nabou-bal-oussour, au lieu de faire son devoir, se proclama roi de Babylone (625) et envoya proposer à Kyaxarès une alliance offensive et défensive. Le Mède accepta et cimenta le traité par le mariage de sa fille Amytis avec Nabou-koudour-oussour, fils de son nouvel ami. Le roi d'Assy-

1. Diodore, II, 34, d'après Ctésias; Nicolas de Damas, *Fragm.*, 12; *Anonymus de Claris Mulieribus*, § 2. — 2. Hérodote, IV, 1. — 3. Polyhistor dans Eusèbe, *Præp. Ev.*, IX, 39. — 4. Hérodote, I, 106. — 5. De Saulcy, *Chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, p. 69; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 221-227; Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 74-83.

rie, trahi, s'enferma dans Ninive, y résista le plus longtemps qu'il put et se brûla dans son palais plutôt que de tomber vivant aux mains de l'ennemi (625)[1].

Ninive détruite, l'empire d'Assyrie tomba : au bout de quelques années il était passé à l'état de légende; moins de deux siècles après, on ne connaissait plus d'une manière certaine le site de sa capitale. Certes les autres grandes nations de l'Orient, l'Égypte et la Chaldée, n'avaient pas aux jours de leur gloire épargné les vaincus : les Pharaons des dynasties thébaines avaient foulé l'Afrique et l'Asie sous leurs sandales et emmené en esclavage des populations entières. Mais du moins, à côté de leur œuvre de colère, ils avaient accompli une œuvre de civilisation. C'est d'Égypte et de Chaldée que sont venus les arts et les sciences de l'antiquité; l'Égypte et la Chaldée nous ont donné les premières connaissances sérieuses qu'on ait eues en astronomie, en médecine, en géométrie, dans les sciences physiques et naturelles; si les monuments de la Chaldée ont péri sans retour, ceux de l'Égypte sont encore debout pour nous prouver à quel degré de perfection les premiers-nés des hommes avaient porté l'architecture. Et si maintenant nous demandons à l'Assyrie autre chose que des conquêtes, nous ne trouvons rien en elle qu'elle n'ait emprunté à ses voisins. Elle prit ses sciences à la Chaldée, ses arts à la Chaldée et un peu à l'Égypte, son écriture à la Chaldée, sa littérature scientifique et religieuse à la Chaldée; la seule

1. Diodore, II, 23-28, d'après Ctésias; Abydène dans Eusèbe (*Chron. Can.*, pars I, c. 9); Polyhistor, dans le même (pars I, c. 5). Cf. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 228-233; *Herodotus*, t. I, p. 334, 398-401; Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 83 92. Voici le tableau de la dynastie des Sargonides :

SARYOUKIN, 721-704.
SIN-AKHÈ-IRIB, 704-680.
ASSOUR-AKHÈ-IDIN II, 680-667.
ASSOUR-BAN-HABAL, 667-....
ASSOUR-EDIL-ILÂNI, ..-625.

chose qui lui appartienne en propre, c'est la férocité de ses généraux et la bravoure de ses soldats. Du jour qu'elle apparut dans l'histoire, elle ne vécut que pour la guerre et pour la conquête; le jour où sa population épuisée ne lui permit plus les succès du champ de bataille, elle n'eut plus sa raison de vivre et disparut. Kyaxarès se réserva l'Assyrie propre et ses dépendances immédiates au nord et au nord-ouest; Nabou-bal-oussour joignit à la possession de Babylone la suzeraineté sur l'Élam, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. Deux grands royaumes sortirent à la fois des ruines : le chaldéen, dans les contrées où l'histoire de l'Orient civilisé avait été enfermée jusqu'alors; le mède, dans les régions presque inconnues du nord et de l'est et chez des peuples qui venaient à peine de naître à l'histoire. Soit tolérance, soit crainte mutuelle, ils se respectèrent l'un l'autre et restèrent amis pendant plus d'un demi-siècle, et leur entente assura la paix du monde.

Kyaxarès, vainqueur de Ninive, ne s'en tint pas à ce premier succès. L'Ourarti et les pays voisins, à moitié ruinés par les Kimmériens, ne lui résistèrent pas. Les tribus touraniennes qui habitaient à l'ouest de l'Euphrate, Mouskaï et Toubals, furent refoulées vers la mer Noire ou le Caucase et remplacées par des nations, les unes d'origine phrygienne comme les Arméniens, les autres d'origine iranienne comme le peuple des Katpatouka (Cappadociens). Moins de dix ans après la chute de Ninive, Kyaxarès pénétrait au cœur de l'Asie Mineure[1]. Il trouva l'intérieur du pays habité à peu près de la même manière que les Égyptiens l'avaient connu neuf siècles auparavant. Les Phrygiens avaient continué de vivre obscurément, respectés pour leur richesse et leur bravoure. Midas, un de leurs derniers rois, avait manifesté l'intention d'entrer en rapport avec les peuples du dehors; le premier parmi les Barbares, il avait envoyé des présents à l'oracle de Delphes[2]. Cette tentative de rapprochement n'eut pas de suites; la Phrygie retomba dans son isolement. La plupart des autres

1. Hérodote, I, 103. — 2. Idem, I, 14.

peuples, Troyens, Lyciens, Cares, avaient diminué ou même disparu complétement sous l'effort de races nouvelles venues du continent européen. Au nord, les tribus thraces n'avaient pas cessé de franchir le Bosphore; elles avaient refoulé les indigènes et s'étaient établies en Bithynie. Depuis le onzième siècle, les colons grecs avaient afflué dans la partie du pays qui fait face à l'Hellade; les Éoliens dans l'ancienne Troade, à l'embouchure de l'Hermos, à Lesbos, dans les villes de Mitylène, de Kymê, d'Elæa, de Magnésie; les Ioniens à Chios, à Samos et, sur la côte, à Phocée, à Smyrne, à Téos, à Colophon, à Éphèse, à Priène, à Milet; les Doriens à Rhodes, à Carpathos, à Cos et sur les grandes presqu'îles de la Carie. La plupart de leurs villes, devenues métropoles à leur tour, avaient couvert de colonies les côtes de la Cilicie et de la Lycie au sud, celles du Pont-Euxin au nord [1]. Par position et par intérêt elles étaient en lutte constante avec la plupart des peuples de l'intérieur, Cariens, Thraces et Lydiens.

Depuis l'émigration en Italie des Tourshas, des Shardanes et des autres « peuples de la mer », la Lydie avait changé deux fois de dynastie. Vers la fin du treizième siècle [2], les Atyades avaient été remplacés par une famille d'Héraclides dont le fondateur, Agron, possède une généalogie plus mythique encore que sa personne. Il descendait d'Hercule et d'une esclave de Iardanos par Alkæos, Bêlos et Ninos. Les deux premiers noms nous reportent vers la Grèce et les deux derniers vers l'Assyrie, sans qu'il soit possible de soupçonner quels motifs ont pu déterminer les premiers chronographes lydiens à donner le grec Alkæos pour père à l'Assyrien Bêlos. Quelques écrivains d'époque postérieure rattachèrent l'établissement de la dynastie nouvelle à une prétendue domination des premiers rois de Ninive sur l'Asie Mineure. Ctésias rangeait la Lydie au nombre des provinces soumises au fabuleux Ninos, et con-

1. Voir au volume de cette collection consacré à l'*Histoire grecque* le récit détaillé de la colonisation des Grecs en Asie Mineure. — 2. Vers 1229, d'après les indications d'Hérodote (I, 7). Les monuments assyriens prouvent qu'il faut abaisser cette date d'une vingtaine d'années au moins.

sidérait l'apparition soudaine de Memnon le Koushite, au siége de Troie, comme un secours envoyé par le roi d'Assyrie à son vassal Priam[1]. On a conclu de ces indications qu'Agron était un fils de Ninos, placé par son père sur le trône de Lydie[2], que son nom, rapproché de l'Assyrien Agroun, signifiait *le fugitif* et marquait un prince chassé du pays d'Assour par une révolution. « Les appellations qu'Hérodote présente comme celles des trois ancêtres d'Agron, Bêlos, Alkæos, Héraklès, sont précisément la traduction du nom et du titre de l'Hercule assyro-chaldéen, surnommé *Samdan*, « le fort, le puissant, » et quelquefois assimilé à Bel, Bel-Adar-Samdan. Le fondateur de la dynastie des Héraclides de Lydie se révèle donc clairement, dans les traditions recueillies par le père de l'histoire, comme un prince assyrien et fugitif, issu d'une famille qui regardait le dieu Adar comme son auteur ou son protecteur spécial. Si nous nous reportons maintenant aux annales assyriennes, nous y voyons que, juste vers l'an 1200, régnait à Ninive le véritable fondateur de la puissance de cette monarchie, appelé Adarpalassar. « Adar protége son fils ; » des descendants de ce prince étaient, on le voit par le sens de son nom, très-naturellement appelés en grec Héraclides. Agron, « le fugitif, » nous semble, en conséquence, devoir être regardé comme un fils d'Adarpalassar, un frère puîné d'Assourdayan, qui, par suite d'événements à nous inconnus, probablement d'une compétition avec son frère, se retira en Lydie et s'y empara du pouvoir[3]. » Tout cela est plus ingénieux que solide : mieux vaut regarder la généalogie d'Agron comme l'invention d'un historien désireux de rattacher les rois de Lydie aux héros les plus célèbres de la Grèce et de l'Orient[4].

L'histoire de la seconde dynastie est aussi peu connue que celle de la première. Agron eut pour successeurs vingt

1. Ctésias, *Frag.*, 2, 18, *édit.* C. Müller — 2. Volney, *Recherches sur l'histoire*, t. I, p. 419. — 3. Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 384-385, *Essai de commentaire sur les fragments cosmogoniques de Bérose* p. 145-147. — 4. Cf. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 291-293.

et un rois, chacun fils du précédent et dont les règnes réunis forment un total de cinq cents ans[1]. Les noms de la plupart d'entre eux sont perdus, et ce qu'on nous dit des autres nous transporte en pleine légende. Kamblês était si vorace qu'une nuit, pendant son sommeil, il dévora la reine[2]; la femme de Mêlês donna naissance à un lion[3]. Le récit de l'expédition, en Palestine, d'un général lydien qui aurait fondé Ascalon sous le règne d'Alkimos[4], peut être un souvenir effacé des migrations tyrrhéniennes et semble montrer que, longtemps encore après le temps des peuples de la mer, les Lydiens allaient faire la course sur les côtes d'Égypte et de Syrie. Vers 700[5], les Héraclides furent renversés à leur tour : Gygès, fils de Daskylos, assassina le roi Candaule et s'empara de la royauté. Son histoire devint bientôt pour les Grecs un sujet de roman sur lequel leur fantaisie s'exerça sans contrôle. Hérodote contait déjà, d'après le poëte Archiloque, que le roi Candaule, affolé par la beauté de sa femme, la montra nue à Gygès : la reine, outrée de ce qu'elle considérait comme un affront, força le favori à tuer son maître, puis lui donna sa main et la couronne[6]. Le récit de Platon est plus merveilleux encore. Après un orage terrible, un berger du roi de Lydie aperçoit une fente dans le sol et y descend. Il y trouve un grand cheval de cuivre à moitié brisé, et dans les flancs du cheval le cadavre d'un géant, qui porte au doigt une bague d'or. Il s'aperçoit que la bague peut le rendre invisible à volonté, se rend à la cour, séduit la reine, assassine le roi et le remplace[7]. D'après une troisième légende, il ne tue le roi et ne monte sur le trône que pour accomplir un oracle[8]. Le changement de dynastie ne se fit pas sans lutte. Les partisans des Héraclides prirent les

1. Hérodote, I, 7. — 2. Athénée, X, 8, probablement d'après Xanthos de Lydie. — 3. Hérodote, I, 84. — 4. Xanthos dans Étienne de Byzance, *s. v.* Ἀσκάλων. — 5. 724 d'après la chronologie ordinaire fondée sur les calculs d'Hérodote. Les monuments assvriens prouvent que Gygès vivait encore entre 666 et 660, et nous forcent d'abaisser le chiffre traditionnel. — 6. Hérodote, I, 8-13. — 7. Platon, *République*, II, 3. — 8. Nicolas de Damas, dans Müller, *Fragm. Hist. Græc.*, t. III, p. 380-386, peut-être d'après Xanthos de Lydie.

armes et se préparèrent à soutenir la cause des souverains légitimes. Gygès, soutenu par des mercenaires cariens, préféra s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes, et cette décision lui fut favorable. « Dès qu'il fut fermement assis sur le trône, il envoya à Delphes des présents considérables, comme en font foi les offrandes en argent qu'il plaça dans le sanctuaire. Outre cet argent, il donna un grand nombre de vases en or, parmi lesquels les plus remarquables sont les gobelets, au nombre de six, et du poids de trente talents, qui sont déposés dans le trésor corinthien [1]. »

Les Lydiens avaient toujours été une race vaillante et belliqueuse, riche en hommes et en chevaux : Gygès les poussa à la conquête. De ses guerres à l'intérieur on ne sait rien, si ce n'est qu'il réunit à son empire la Troade entière, et probablement quelques cantons de la Phrygie [2]. Les colonies grecques occupaient la côte et lui barraient le chemin de la mer : il se tourna contre elles, envahit le territoire des Ioniens, mit le siége devant Milet et Smyrne sans succès, prit Colophon [3]. Ici encore la légende s'est mêlée à l'histoire pour étendre son autorité et donner une cause extraordinaire à ses succès. On conta qu'il avait pour favori un jeune homme d'une beauté merveilleuse, nommé Magnès, et que les Magnésiens défigurèrent au point de le rendre méconnaissable : il vint assiéger la place et ne se retira qu'après en avoir châtié les habitants [4]. Rien ne prouve que le roi de Lydie ait jamais réussi à prendre une ville grecque autre que Colophon.

Son règne se termina par un désastre. Pressé des Kimmériens, il avait reçu en rêve l'ordre de rendre hommage au roi d'Assyrie Assour-ban-habal, dont les premiers succès remplissaient de bruit le monde oriental. Aussitôt après la victoire il se repentit de sa démarche et envoya demander secours aux Égyptiens révoltés. Assour-ban-habal lâcha les Kimmériens contre lui. Gygès fut tué au cours

1. Hérodote, I, 13-14. — 2. Strabon, l. XIII, 2. — 3. Hérodote, I, 14. — 4. Nicolas de Damas, dans les *Fragm. Hist. Græc.*, t. III.

de l'invasion et son corps laissé sans sépulture[1], la Lydie entière dévastée, Sardes prise, à l'exception de la citadelle, qui tint bon (660)[2]. Ardys, fils de Gygès, parvint à leur recouvrer la plus grande partie du territoire perdu et s'agrandit aux dépens des villes grecques[3]. Ses deux successeurs, Sadyattès (637-625) et Alyattès (625-568), continuèrent la politique traditionnelle de leur race et s'attaquèrent de préférence à Milet. Après de longues luttes sans résultat, Alyattès, désespérant de réduire la ville par la force, essaya de la faire tomber par la famine. « Chaque été, dès que les fruits et les moissons commençaient à mûrir, il partait à la tête de son armée, qu'il faisait marcher et camper au son des instruments. Arrivé sur le territoire des Milésiens, il détruisait entièrement les récoltes et les fruits, et se retirait ensuite. » De guerre lasse, il finit par traiter, se rejeta sur d'autres villes moins fortes, enleva Smyrne[4], et il venait de rétablir la suzeraineté des Lydiens jusqu'à la rive gauche de l'Halys, quand les Mèdes parurent sur la rive opposée. L'Asie Mineure était trop riche et trop fertile pour ne pas exciter la convoitise de Kyaxarès : il chercha et trouva sans peine un prétexte pour l'envahir. Un corps de Scythes nomades, qu'il avait à son service, le quitta soudain et se réfugia auprès d'Alyattès : il les réclama comme transfuges, n'obtint pas leur extradition et déclara la guerre. Elle durait depuis six ans à succès égal, et les deux armées, après plusieurs batailles indécises, venaient de se rencontrer une fois encore, lorsqu'au milieu du combat le soleil s'éclipsa soudain. Elles se séparèrent sur-le-champ, et la crainte superstitieuse dont les remplit le phénomène leur inspira le désir de

1. Cf. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 64-68, 71-75. — 2. Hérodote, I, 15. Je considère la mention d'Hérodote comme se rapportant à la grande invasion où périt Gygès, et non pas à une invasion postérieure. (Cf. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I p. 79.) — 3. Hérodote, I, 15, attribue quarante-neuf ans de règne à Ardys; Eusèbe lui en donne trente-huit. Dans l'état actuel de la science, il n'est guère possible de le faire régner plus de vingt-trois ans, de 660 ou 659 à 637. — 4. Hérodote, I, 16-25.

la paix. Deux des principaux chefs, Syennésis de Cilicie, allié du roi lydien, et Nabou-nahid (Labynètos), commandant du contingent babylonien qui servait dans l'armée de Kyaxarès, proposèrent un armistice et finirent par décider les rivaux à s'accommoder. L'Halys resta la limite officielle des deux royaumes : pour consolider l'alliance, Alyattès donna sa fille Aryênis en mariage à Astyagès, fils de Kyaxarès. Selon l'usage du temps, les deux princes, après s'être prêté l'un à l'autre le serment d'amitié, scellèrent le contrat en se piquant mutuellement le bras et en buvant le sang qui coulait de la blessure (610)[1].

Kyaxarès renonça bientôt après à la guerre, et passa dans une paix profonde les derniers temps de sa vie : il mourut en 596. A son avénement, la race mède, partagée en petites tribus indépendantes, était à la merci de qui voulait l'avoir : à sa mort, l'empire mède s'étendait du désert d'Iran à la rive orientale de l'Halys, et présidait aux destinées de l'Asie Antérieure.

La XXVIe dynastie ; Psamétik Ier ; Néko II ; bataille de Karkémish.

Après de longs siècles de luttes intestines et de guerres contre l'Assyrie, la Chaldée se trouvait enfin réunie aux mains d'un seul maître. La chute de Ninive et l'amitié de la Médie lui assuraient la possession indisputée du bassin de l'Euphrate et de la Syrie : Nabou-pal-oussour jouit, quinze années durant, de sa nouvelle fortune, sans attaquer aucune des nations voisines et sans être attaqué d'elles. S'il prit part aux luttes de Kyaxarès contre les Lydiens, ce fut

1. Hérodote, I, 73-74. La date de 610, admise par la plupart des historiens (cf. Grote, *History of Greece*, t. II, p. 418 ; Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 302-304, et *The five great Monarchies*, t. II, p. 409-413), a été rejetée par d'autres, qui ont préféré voir dans l'éclipse mentionnée par Hérodote celle de 597 (Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 353), ou celle du 28 mai 585 (Bosanquet, *Fall of Nineveh*, p. 14). Cicéron (*de Divin.*, I, 86), Pline (*H. N.*, II, 12), Eusèbe (*Chron. Can.*, II, p. 331), placent la guerre sous le règne d'Astyagès.

seulement pour rester fidèle à ses engagements : son intervention au moment opportun décida de la paix et donna aux nations de l'Asie Antérieure un demi-siècle de tranquillité.

Vers la fin de ses jours, un danger imprévu le menaça. Depuis l'expulsion des Assyriens, l'Égypte avait passé par des fortunes diverses. Les petits rois qui se la partageaient, à peine échappés à la domination d'Assour-banhabal, étaient retombés sous le joug de l'Éthiopie. Un des successeurs d'Ourdamani, Nouat-Méiamoun, décidé par un songe qui lui promettait la royauté du midi et du nord, avait, dès les premiers jours de son règne, envahi la Thébaïde. A Thèbes même et dans les environs, où les descendants éthiopiens des grands-prêtres d'Ammon avaient toujours conservé un parti puissant, il n'avait rencontré aucune résistance. Sur son passage, les « riverains de l'ouest et de l'est se réjouirent en grand joie, disant : « Va en paix! Sois en paix! Rends la vie à l'Égypte! Re-« lève les temples qui tombent en ruine, redresse les sta-« tues et les images des divinités! Rétablis les fondations « faites aux dieux et aux déesses, les offrandes pour les « mânes! Remets le prêtre à sa place pour satisfaire à « toutes les cérémonies du culte. » Il battit les troupes des rois confédérés sous les murs de Memphis, enleva la ville et s'enfonça dans le Delta à la poursuite des vaincus. Ils n'osèrent plus l'attendre en rase campagne, s'enfermèrent dans leurs places fortes et le réduisirent à commencer une guerre de siéges interminable. Impatienté de cette résistance, il rentra à Memphis et ne savait comment sortir à son honneur de cette difficile entreprise, quand les chefs égyptiens le tirèrent d'embarras par leur soumission inattendue. Le plus puissant d'entre eux, Paqrour de Pasoupti, celui-là même qui avait été tour à tour l'allié et le rival de Néko, les amena rendre hommage au conquérant. « Ils dirent : « Accorde-nous les souffles de vie, car il ne « peut plus vivre, celui qui te méconnaît! Nous te serons « comme les gens qui sont sous toi, ainsi que tu l'as dé-« claré dès le début, le jour même où tu devins roi! »

Le cœur de Sa Majesté fut rempli de joie quand elle entendit ce discours : elle leur fit donner des pains, de la bière, toutes sortes de bonnes choses. » Après avoir passé quelques jours à Memphis auprès de leur nouveau suzerain, ils dirent : « Pourquoi restons-nous ici, ô prince « notre maître? » Sa Majesté leur répondit : « Pourquoi? » Ils dirent : « Laisse-nous aller dans nos villes, que nous « donnions des ordres à nos gens et que nous t'apportions « nos tributs ! » Ils revinrent quelques semaines après, et Nouat-Méïamoun rentra dans son royaume chargé de butin[1]. » Son autorité sur le nord ne dura probablement que le temps de son séjour à Memphis : elle continua de s'exercer trois années au moins en Thébaïde[2], puis disparut on ne sait comment[3].

Tout vaincu qu'il était, Paqrour n'en demeurait pas moins le plus puissant des princes du Delta : aussitôt après le départ des Éthiopiens, les Saïtes commencèrent à lui disputer la primauté. Psamétik Ier, fils de Néko, avait hérité le génie entreprenant de son père. Tant que les Assyriens lui avaient été utiles, il les avait soutenus : le jour où leur domination parut chanceler, il les abandonna sans scrupule. L'ambition le jeta dans toutes sortes d'aventures où plus tard la légende se donna carrière. En ce temps-là, disait-on, l'Égypte était partagée entre douze princes confédérés ; mais un oracle avait prédit qu'elle finirait par appartenir entière à celui qui ferait une libation au dieu Phtah dans une coupe d'airain. Un jour qu'ils étaient réunis dans le temple de Memphis, le grand prêtre leur présenta les coupes d'or dont ils avaient accoutumé de se servir ; mais il se trompa sur le nombre, et Psamétik n'en eut point. Afin de ne pas différer le sacrifice, le roi

1. Mariette, *Monuments divers*, t. I, pl. VII-VIII ; Maspero, *La stèle du songe*, dans la *Revue archéologique*, 1868, t. I, et dans les *Records of the Past*, t. IV ; de Rougé, dans les *Mélanges d'Archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 89-91. — 2. Lepsius, *Catalogue du Musée de Berlin*, p. 45, nos 223, 224. — 3. Nouat-Méïamoun est le dernier des quatre princes éthiopiens qui, d'après Diodore, I, 44, avaient régné sur l'Égypte.

de Saïs prit le casque d'airain qu'il avait sur la tête et s'en servit comme d'un vase à libations. Les autres s'en aperçurent, se rappelèrent l'oracle et exilèrent le coupable dans les marais du Delta, avec défense de jamais en sortir. L'oracle de Bouto, qu'il envoya consulter secrètement, afin de savoir ce qu'il pouvait attendre des dieux, lui répondit que la vengeance viendrait de la mer, le jour où les hommes d'airain en sortiraient. Il crut d'abord que les prêtres se jouaient de lui; mais, peu de temps après, des pirates cariens et ioniens, jetés à la côte, descendirent à terre revêtus de leurs cuirasses. L'Égyptien qui en apporta la nouvelle n'avait jamais vu auparavant un soldat armé de toutes pièces : il raconta que des hommes d'airain, sortis de la mer, pillaient la campagne. Psamétik reconnut aussitôt que l'oracle était accompli : il courut à la rencontre des étrangers, les enrôla à son service et renversa les onze rois [1]. Un casque d'airain et un oracle l'avaient détrôné; un autre oracle et des hommes d'airain le rétablirent sur le trône.

En écartant le merveilleux de ce récit, on doit conclure que Psamétik avait repris les projets ambitieux de sa famille. Vaincu une première fois par une coalition des chefs du Delta, et contraint de se réfugier dans les marais, il avait enrôlé des bandes de mercenaires ioniens et cariens qui étaient venus chercher fortune en Égypte. Ce secours imprévu lui permit de reprendre la campagne. Les princes confédérés, battus près de Momemphis, furent détrônés ou réduits à la condition de sujets [2]. La Thébaïde, qui depuis longtemps déjà ne pesait plus d'aucun poids dans les destinées du pays, se soumit sans résistance. Shabak en avait jadis confié le gouvernement à sa sœur Ameniritis, et celle-ci prit pour mari un certain Piankhi dont nous avons quelques monuments. De cette union était née une fille, Sha-

1. Hérodote, II, 147-152. Selon Polyen, *Strat.*, l. VII, § 3, l'oracle avait dit à Tementhès, un des douze, de se méfier des *coqs*. Psamétik apprit que les Cariens avaient les premiers mis des aigrettes sur leurs casques, et prit à sa solde un grand nombre de Cariens qui lui assurèrent la victoire. — 2. Diodore, I, 66.

pentep, en qui s'incarna le droit héréditaire des vieilles dynasties. Psamétik épousa cette princesse, qui devait être au moins aussi âgée que lui, et ce mariage donna à son autorité le caractère de légitimité qui lui manquait. Jusqu'alors il n'avait été qu'un usurpateur heureux : il fut désormais le seul roi légal[1]. On ne sait pas exactement en quelle année cet événement s'accomplit. Psamétik faisait remonter son avénement officiel à la mort de Tahraqa (666). L'expulsion des Assyriens, la dernière conquête éthiopienne, les guerres contre les petits princes, remplirent au moins une dizaine d'années. Ce fut en 656 au plus tôt, et d'après la tradition grecque en 651[2], qu'il resta seul maître du pays situé entre la première cataracte et les côtes de la Méditerranée. Le but que ses ancêtres avaient poursuivi sans défaillance depuis un siècle était enfin atteint.

La dynastie saïte fut la dernière des grandes dynasties nationales. Elle trouva l'Égypte dans un état déplorable de misère et d'abandon. Toutes les grandes villes avaient plus ou moins souffert : Memphis avait été assiégée et pillée à plusieurs reprises, Thèbes saccagée et brûlée deux fois par les Assyriens : de Syène à Tanis il n'y avait pas une bourgade qui n'eût été maltraitée par l'une ou l'autre des invasions. Les canaux et les routes, réparés sous Shabak, avaient été négligés depuis sa défaite ; les campagnes avaient été dévastées et la population décimée périodiquement. Des ruines de la vieille Égypte Psamétik fit sortir une Égypte nouvelle. Il rétablit les canaux et les routes, rendit la tranquillité aux campagnes, favorisa le développement de la population. Ses soins se portèrent sur les travaux nécessaires à l'achèvement et à la restauration des édifices sacrés. A Memphis, il construisit les propylées du temple de Phtah, qui sont à l'orient et au midi[3], et bâtit la

1. E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques récemment publiés par M. Greene*, p. 36-52 ; J. de Rougé, *Étude sur les textes géographiques du temple d'Edfou*, p. 59-63. — 2. Diodore fait durer la dodécarchie quinze années après la retraite des Éthiopiens (I, 66). — 3. Hérodote, II, 160 ; Diodore, I, 67.

grande cour où l'on nourrissait le bœuf Hapi[1]. A Thèbes, il fit relever les parties du temple de Karnak détruites pendant l'invasion assyrienne. La vallée du Nil devint comme un vaste atelier, où l'on travailla avec une activité sans égale. Les arts, encouragés par le roi lui-même et par les hauts fonctionnaires, ne tardèrent pas à refleurir. La peinture et la gravure des hiéroglyphes prirent une finesse admirable; les belles statues et les bas-reliefs se multiplièrent de toutes parts. L'art saïte est caractérisé par une élégance un peu sèche, par une grande entente du détail, par une habileté merveilleuse dans l'art d'assouplir les matières les plus rebelles au ciseau. Les proportions du corps s'amincissent et s'allongent; les membres sont rendus avec plus de souplesse et de vérité. Ce n'est plus le style large et quelque peu réaliste des époques memphites; ce n'est pas le style grandiose et souvent rude des monuments de Ramsès II : c'est un art doux et pur, plein de finesse et de chasteté[2].

Ce ne fut pas seulement dans les arts que l'avénement de la vingt-sixième dynastie marqua une véritable renaissance : la politique extérieure redevint ce qu'elle avait été au temps des grands rois, large et intelligente. L'Égypte n'était plus comme autrefois entourée de petits États; au sud et au nord-est, elle touchait à deux grands empires conquérants, l'Éthiopie et l'Assyrie; même à l'est, la fondation de Cyrène par les Grecs (entre 648 et 625 av. J. C.) venait de donner quelque consistance aux populations flottantes de la Libye. Il s'agissait avant tout de mettre en état de défense les points vulnérables du pays, les débouchés de la route de Syrie à l'est, les environs du lac Maréotis à l'ouest, et au sud ceux de la première cataracte. Contre les Assyriens, il fortifia Daphné, près de l'ancienne forteresse de Tsal. De fortes garnisons, établies près d'Abou et de Maréa, mirent la Thébaïde et les régions

1. Hérodote, II, 160. — 2. Voyez au musée du Louvre la reproduction en plâtre de la statue de la reine Ameniritis; les statues A, 83, 84, 86, 88, 91, 93, 94, les sarcophages D, 8, 9, 10; le naos D, 29; les stèles d'Apis, S. 2240, 2243, 2244, 2259, et le beau lion de Sérapéum.

occidentales du Delta à l'abri des Libyens et des Éthiopiens[1]. Ce point gagné, il passa de la défensive à l'offensive. De ses campagnes en Nubie nous ne saurions rien, si quelque mercenaire grec ne s'était avisé de graver son nom et celui de ses chefs sur la jambe d'un des colosses qui décorent la façade du temple d'Ibsamboul[2]. Les Égyptiens remontèrent le Nil jusqu'à Kerkis, dans le voisinage de la seconde cataracte, et restèrent maîtres de cette portion du pays, qu'on appela plus tard le *Dodécaschène*[3]. En Syrie, les expéditions ne furent pas poussées bien loin : Psamétik borna sagement son ambition à la conquête de la Philistie. Hérodote raconte qu'il employa vingt-neuf ans au siége d'Ashdod : c'est là une de ces exagérations dont sont prodigues les historiens grecs. Peut-être les interprètes d'Hérodote lui dirent-ils que la prise d'Ashdod tombait en l'an XXIX de Psamétik Ier, soit en 627. Si cette hypothèse pouvait être tenue pour vraisemblable, la guerre de Syrie aurait eu lieu dans le temps où les Assyriens, serrés de près par les Mèdes, ne pouvaient déjà plus protéger ceux de ses sujets qui se trouvaient à l'extrême occident de l'empire. Quelques années auparavant, les Kimmériens avaient menacé l'Égypte[4] : Psamétik acheta la retraite des barbares à force de présents[5], et sauva par quelques sacrifices d'argent son peuple, qu'il n'était plus en état de défendre par les armes.

Un désastre imprévu venait en effet de frapper le pays. A l'imitation des grands Pharaons d'autrefois, Psamétik avait essayé d'attirer les étrangers en Égypte. Après la chute de Samarie et les guerres de Saryoukin, un grand nombre de Juifs et de Syriens s'étaient réfugiés dans

1. Hérodote, II, 30. — 2. *Corpus Inscriptionum Græcarum*, n° 5126; Lepsius, *Denkm.* VI, pl. XCVIII-XCIX. Quelques soldats phéniciens ou syriens suivirent l'exemple de leurs camarades grecs et gravèrent à côté des inscriptions analogues. (Cf. Halévy, *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémétiques*, p. 89-96.) — 3. Ce nom signifie le pays des « douze schènes », parce que d'Éléphantine à sa frontière méridionale on comptait environ douze schènes, soit trente lieues communes de vingt-cinq au degré. Cf. Hérodote, II, p. 29; Ptolémée, IV, 5. — 4. Hérodote, II, 157. — 5. Idem, I, 105; cf. Strabon, l. XV, 1.

le Delta. A côté de ces populations sémitiques toujours croissantes il voulut placer des tribus de race différente. Il concéda des terres le long de la branche pélusiaque aux Cariens et aux Ioniens, dont les services lui avaient été si utiles[1]. Des colons milésiens, encouragés par cet exemple, vinrent aborder avec trente navires à l'entrée de la branche bolbitine, et y fondèrent un comptoir fortifié qu'ils nommèrent le *Camp des Milésiens*[2]. D'autres bandes d'émigrants vinrent successivement renforcer ces premiers établissements. Le roi leur confia des enfants du pays pour apprendre parfaitement la langue grecque et servir d'interprètes[3]. L'histoire ne dit pas si les Grecs confièrent à leurs hôtes des enfants pour apprendre la langue égyptienne; mais le fait en lui-même est peu probable. Les Grecs ont toujours montré peu de goût pour l'étude des langues étrangères[4]. Le nombre des interprètes s'accrut rapidement, à mesure que les relations de commerce et d'amitié devinrent plus fréquentes; ils finirent par former dans les villes du Delta une véritable classe, dont la fonction unique était de servir d'intermédiaire entre les deux peuples[5]. En mettant ses sujets en contact avec une nation active, industrieuse, entreprenante, pleine de séve et de jeunesse, Psamétik espérait sans doute se faire bien venir d'eux. Il se trompait : l'Égypte avait trop souffert depuis deux siècles des étrangers de toute nature pour être disposée à les bien accueillir sur son territoire, même quand ils se présentaient comme alliés. Peut-être aurait-elle toléré des peuples qu'elle connaissait depuis longtemps, des Phéniciens, des Juifs, même des Assyriens : elle ne voulut pas accepter les Grecs. Les Grecs, frappés d'étonnement à la vue de cette civilisation si grande encore et si imposante dans sa décadence, s'enamourèrent de l'Égypte : ils voulurent rattacher à ses dieux l'origine de leurs dieux, à ses

1. Hérodote, II, 154. — 2. Μιλησίων τεῖχος. Strabon, l. XVII, 1. — 3. Hérodote, II, 154. — 4. Letronne, *Mémoire sur la civilisation égyptienne depuis l'arrivée des Grecs sous Psammitichus jusqu'à la conquête d'Alexandre*, dans les *Mélanges d'érudition et de critique historique*, p. 164-166. — 5. Hérodote, II, 164.

races royales la généalogie de leurs familles héroïques. Mille légendes se formèrent dans les marines du Delta sur le roi Danaos et sur son exil en Grèce après une révolte contre son frère Armaïs[1], sur les migrations de Kékrops et sur l'identité d'Athênê avec la Neit de Saïs[2], sur la lutte d'Hercule contre le tyran Busiris, sur le séjour d'Hélène et de Ménélas à la cour du roi Protée[3]. L'Égypte devint une école où les grands hommes de la Grèce, Solon, Pythagore, Eudoxe, Platon, allèrent étudier les principes de la sagesse et des sciences. En retour de tant de respect, elle ne rendit aux Grecs que méfiance et mépris. Le Grec fut pour l'Égyptien de vieille race un être impur à côté duquel on ne pouvait vivre sans se souiller. Les gens des classes inférieures refusaient de manger avec lui, d'employer son couteau ou sa marmite[4]. Les gens des hautes classes le traitaient comme un enfant sans passé et sans expérience, dont les ancêtres n'étaient que des barbares quelques siècles auparavant[5].

Sourde au début, l'hostilité des indigènes contre les étrangers en vint bientôt à se manifester ouvertement. Psamétik avait comblé de faveurs les Ioniens et les Cariens, qui avaient aidé à le faire roi : il en avait fait sa garde du corps et leur avait confié le poste d'honneur à l'aile droite de l'armée ; au titre de garde du corps était attachée une haute paye considérable[6]. Quand les Mashouash et les troupes indigènes se virent enlever par les nouveaux venus les avantages qui leur avaient été réservés jusqu'alors, ils commencèrent à murmurer. Une circonstance fâcheuse mit le comble à leur mécontentement : les garnisons établies à Daphné, à Maréa et dans l'île d'Abou, ne furent pas relevées une seule fois dans l'espace de trois ans. Les soldats résolurent d'en finir, et comme une tentative de révolte leur parut présenter peu de chances de succès, ils

1. Manéthon, édit. Unger, p. 158, 195-198. — 2. Diodore, I, 14 ; Eustathe, *In Dionys.*, p. 56 ; Suidas, in. Προμηθ. — 3. *Id.*, II, 112-121 ; Cf. *Odyssée*, IV, 82 sqq. ; Clém. d'Alex., *Strom.*, I, p. 326, *a*. — 4. Hérodote, II, 41. — 5. On sait l'apostrophe d'un prêtre égyptien à Platon. — 6. Hérodote, II, 168.

prirent le parti de s'exiler. Deux cent quarante mille d'entre eux s'assemblèrent avec armes et bagages et se mirent en route pour l'Éthiopie. Psamétik, averti trop tard de leur projet, se lança à leur poursuite avec une poignée de monde, les atteignit et les supplia de ne pas abandonner les dieux de leur pays, leurs femmes et leurs enfants. L'un d'eux lui répondit avec un geste brutal que partout où ils iraient ils seraient sûrs de se procurer des enfants et des femmes. Le roi de Napata accueillit avec joie ce renfort imprévu : il les prit à son service et leur accorda la permission de conquérir pour son compte un territoire occupé par ses ennemis. Ils s'établirent dans la presqu'île que forment, à partir de leur réunion, le Bahr-el-Azrek et le Bahr-el-Abyad, et y formèrent un peuple considérable. En souvenir de l'insulte qui leur avait été faite, ils s'appelèrent eux-mêmes les *Asmakh*, les gens à la gauche du roi[1]. Les voyageurs grecs leur donnèrent tour à tour les noms d'*Automoles* et de *Sembrites*, qu'ils conservèrent jusque vers les premiers siècles de notre ère[2].

Cette désertion en masse au moment où l'Égypte avait plus que jamais besoin de toutes ses forces porta un coup cruel aux ambitions de Psamétik. Il vit la ruine de Ninive sans pouvoir en profiter. Après avoir usé la plus grande partie de sa vie à rendre la paix au pays, il employa les années qui lui restaient à lui refaire une armée et à lui donner une flotte. Il mourut en 611 et fut enterré à Saïs[3], laissant pour successeur un fils déjà âgé et qui portait comme son grand-père le nom de Néko. Néko II fut un roi énergique, taillé sur le modèle des grands Pharaons et à qui il ne manqua, pour égaler la gloire des Thotmès et des Séti, que des ressources semblables aux leurs. L'armée reconstituée par son père était forte et bien commandée ; il porta tous ses soins à la formation d'une marine militaire qui permît à l'Égypte de dominer à la fois sur la mer Rouge et sur

1. Cf. de Horrack, dans la *Revue archéologique*, 1864. — 2. Hérodote, II, 30 ; Diodore, I, 67 ; Ératosthène dans Strabon, . XVII, 2 ; Pline, l. VI, 30 ; Ptolémée, IV, 7. — 3. Hérodote, II, 169 ; Strabon, l. XV, 1.

la Méditerranée. Des ingénieurs grecs lui construisirent des chantiers maritimes et remplacèrent le vieux matériel par une flotte de trirèmes[1]. En même temps, il songeait à rétablir le canal des deux mers, abandonné et ensablé depuis les dernières années de la vingtième dynastie. La tradition contait qu'après avoir perdu cent vingt mille hommes dans cette entreprise il l'avait abandonnée sur la foi d'un oracle : on lui avait prédit qu'il travaillait pour les Barbares[2]. Déçu de ce côté, il tourna son activité vers un autre objet. Les expéditions des Tyriens et des Carthaginois avaient fait connaître, le long de la côte d'Afrique, des pays riches en or, en ivoire, en bois précieux et en produits de toute sorte, mais la politique jalouse des deux peuples empêchait les autres nations d'arriver à travers la Méditerranée jusque dans ces régions lointaines. Néko ordonna aux matelots phéniciens de sa flotte d'aller les chercher en partant du golfe Arabique et de rentrer en Égypte par les Colonnes d'Hercule. L'entreprise, hardie en tout temps, était des plus périlleuses pour les petits vaisseaux de l'époque; les marins devaient toujours se tenir en vue des côtes, et les côtes d'Afrique sont d'une navigation difficile. Les Phéniciens ne se laissèrent pas rebuter aux dangers de l'aventure et se lancèrent bravement dans l'inconnu. Pendant plusieurs mois ils marchèrent vers le sud, la droite au continent qui s'allongeait devant eux, la gauche à l'orient. Vers l'automne, ils débarquèrent sur la plage la plus proche, semèrent le blé dont ils s'étaient munis et attendirent que le grain fût mur : aussitôt après la moisson, ils reprirent la mer. Le souvenir précis de leurs observations et de leurs découvertes se perdit bientôt : on sait seulement qu'arrivés à un certain endroit ils virent avec stupeur que le soleil sembla modifier son cours et ne cessa plus de se lever à leur droite. Ils avaient doublé la pointe méridionale de l'Afrique et commençaient à remonter vers le nord. La

1. Hérodote, II, 159. — 2. Id., *ibid.*, 158. Cf. Diodore, I, 33. Le chiffre de cent vingt mille hommes est évidemment exagéré ; dans une entreprise pareille, le creusement du canal d'Alexandrie, Méhémet-Ali ne perdit que dix mille hommes.

troisième année, ils franchirent les Colonnes d'Hercule et rentrèrent au port. Leur voyage n'ouvrit aucune voie nouvelle au commerce; il demeura comme un fait curieux, mais sans résultat. Les prêtres égyptiens le racontèrent à Hérodote, et Hérodote lui-même nous l'a raconté sans trop y croire [1].

Le règne de Néko ne se passa pas tout entier dans des entreprises pacifiques. La vieillesse de Nabou-pal-oussour invitait à l'attaquer : au printemps de 608, Néko quitta Memphis et pénétra en Asie. Une fois de plus les armées égyptiennes s'acheminèrent le long de la route traditionnelle qui les avait autrefois menées jusqu'à l'Euphrate. Elles avaient déjà dépassé Ashdod et comptaient pénétrer sans combat dans la vallée du Jourdain et du Natsana, lorsque au débouché des gorges du Carmel elles rencontrèrent les avant-postes d'une armée ennemie. C'était celle de Joshiah. Avant d'entrer en campagne, Néko lui avait fait dire de rester tranquille dans Jérusalem : par scrupule de conscience, le roi juif essaya de barrer le chemin à l'adversaire de son suzerain. La bataille se livra près de Mageddo, à l'endroit même où, dix siècles auparavant, Thotmès III avait vaincu les Syriens confédérés [2]. Les Juifs ne tinrent pas devant le choc de l'armée égyptienne : Joshiah fut tué, et Néko, sans plus s'inquiéter de ce que devenait le royaume de Juda, poussa droit vers le nord. Il revit l'antique Kadesh [3], parut sous les murs de Karkémish et ne s'arrêta qu'à l'Euphrate. Après avoir placé des garnisons égyptiennes dans les postes importants, il redescendit vers le sud et s'arrêta quelque temps à Riblah, près d'Hamath, pour y recevoir l'hommage des petits princes syriens. Il y apprit que les Juifs, sans

1. Hérodote, II, 42. — 2. II *Rois*, XXIII, 29-30; II *Chroniques*, XXXV, 20-24; Hérodote, II, 159, nomme par erreur Magdôlos la ville où se livra la bataille. — 3. Kadesh avait perdu toute son importance; elle avait probablement changé de nom et n'était plus connue que dans la tradition égyptienne. Hérodote la confond avec Gaza, dont il entendit parler en Égypte sous le nom de *Katatou*, *Kazatou*: de là le nom de Κάδυτις qu'il lui donne et qu'il applique également à Gaza.

attendre ses ordres, avaient proclamé roi Jehoakhaz, fils de Joshiah. Il le manda à Riblah, le déposa après trois mois de règne et le remplaça par son frère Éliakim, auquel il imposa le nom de Jehoïakin : la Judée fut frappée d'une amende de cent talents d'argent et d'un talent d'or [1]. De retour en Égypte, il voulut récompenser les services des mercenaires grecs qui l'avaient servi dans cette campagne, et fit consacrer dans le temple d'Apollon Branchides, à Milet, la cuirasse qu'il avait portée [2]. Après cinq siècles de faiblesse et de discorde, l'Égypte se trouvait une fois encore maîtresse de la Syrie [3].

Sa domination ne dura que trois ans, pendant lesquels le vieux Nabou-pal-oussour, engagé dans la guerre de Lydie, ne songea pas à engager la lutte. Enfin, vers 605, il résolut de tenter un effort pour recouvrer les provinces perdues, et envoya son fils Nabou-koudour-oussour [4] contre Néko : la bataille décisive s'engagea sur les bords de l'Euphrate, non loin de Karkémish [5]. Les Égyptiens furent complétement battus et n'essayèrent même pas une seconde fois la fortune des armes. Nabou-koudour-oussour rentra en possession de tout le territoire, reçut en passant la soumission de Jehoïakin et des petits rois indigènes, et allait passer en Égypte, quand la mort de son père l'arrêta dans sa marche. Il craignit qu'un compétiteur ne s'élevât en Chaldée pendant son absence, conclut avec Néko un traité et partit en toute hâte. Son impatience d'arriver ne put s'accommoder aux longueurs de la route ordinaire par Karkémish et la Mésopotamie : il se lança à travers le désert d'Arabie avec une légère escorte, et entra dans Babylone au moment où on l'y attendait le moins [6].

1. II *Rois*, XXIII, 30-35 ; II *Chroniques*, XXXVI, 1-5. — 2. Hérodote, II, 159. — 3. Le seul monument égyptien que nous ayons des conquêtes de Néko est un gros scarabée du Musée de Boulaq publié dans Mariette, *Monuments divers*, t. I, pl. 48, *c*. — 4. Le nom de ce prince est écrit d'ordinaire Nabuchodonosor, Nabucadnezzar, par suite d'une confusion entre le ר *r* et le נ *n*. Les Septante transcrivent Nabucodorossor, et les textes originaux nous donnent la forme pleine Nabou-koudour-oussour, « Nabo, protége la couronne. » — 5. *Jérémie*, XLVI, 2 ; Josèphe, *Antiq. Jud.*, X, 7. — 6. Bérose, *Fragm.* 11, dans Josèphe, *Antiq.*, X, 11.

L'empire chaldéen et le monde oriental depuis la bataille de Karkémish jusqu'à la chute de l'empire mède.

Il trouva tout en ordre. Les prêtres avaient pris la direction des affaires et gardé le trône à l'héritier légitime : il n'eut qu'à paraître pour se faire acclamer et obéir[1]. Son règne fut long et prospère. De même que Kyaxarès avait été le héros de l'empire mède, Nabou-koudour-oussour II fut le héros de l'empire chaldéen. Sans lui, Babylone n'aurait eu dans l'histoire autre renom que d'une ville de commerce et d'industrie ; grâce à lui, elle fut connue de tout l'Orient pour ses victoires et sa puissance.

On sait que Nabou-koudour-oussour fit la guerre longtemps et avec bonheur, mais aucune inscription ne nous a révélé le détail et l'étendue de ses entreprises. Du côté du nord et de l'est, son alliance avec la Médie le mit à l'abri de toute attaque sérieuse ; il n'engagea avec les rois d'Ourarti que des hostilités sans importance[2]. A l'ouest et au sud, la paix de son empire fut troublée souvent et ses succès furent mêlés de revers. Il avait de ce côté une position analogue à celle où les rois d'Assyrie s'étaient trouvés moins d'un siècle auparavant. L'expérience des dernières années avait prouvé que le dernier but où tendait l'ambition des conquérants asiatiques était la possession de Memphis et de Thèbes, voire de l'Éthiopie : comme Saryoukin et Sin-akhè-irib, Nabou-koudour-oussour maître de la Syrie était un danger perpétuel pour l'existence de l'Égypte. Les Pharaons des dynasties précédentes avaient essayé de s'abriter derrière les États syriens, et la politique de Shabak avait consisté à maintenir la barrière de royaumes qui s'élevait entre lui et l'Assyrie. Damas et Samarie tombées, il ne restait plus à Pharaon d'autre ressource que de se faire conquérant et de s'emparer, s'il le pouvait, de la côte phé-

1. Bérose, *Fragm.* 11, dans Josèphe, *Antiq. Jud.*, l. X, c. 11. — 2. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 156-158.

nicienne. Psamétik I[er] avait commencé cette œuvre par la prise d'Ashdod. Néko II avait paru l'achever après la bataille de Mageddo. La défaite de Karkémish avait tout renversé, mais en prouvant la justesse de vue des hommes d'État égyptiens. Si la bataille perdue par Néko l'avait été entre Péluse et Gaza, c'en eût été fait de l'Égypte[1] : livrée sur les bords de l'Euphrate, elle donnait au vaincu le temps de mettre la vallée du Nil en état de défense. Malgré son insuccès, Néko ne perdit pas courage. Il appartenait à une race persévérante, qui avait mis un siècle à gagner la couronne et ne l'avait conquise qu'à force de patience et d'obstination. Il refit sa flotte et son armée en silence, comptant sur l'esprit remuant des Phéniciens et des Juifs pour trouver une occasion de prendre sa revanche.

Depuis ses luttes désastreuses contre l'Assyrie, la Phénicie avait conservé une haine profonde pour tous ceux de ses maîtres qui lui venaient de l'est. Il en était de même de la plupart des États syriens qui avaient encore un semblant d'indépendance, Ammon, Moab, les Nabatéens, le royaume de Juda. Néko exploita habilement ces haines; quatre ans après sa défaite, il décida Jehoïakin à se révolter contre les Chaldéens. Nabou-koudour-oussour se rendit sur les lieux, de sa personne, et comprima le mouvement avant que l'Égypte eût le temps d'intervenir; Jehoïakin rentra dans le devoir[2]. Trois ans plus tard, il se souleva de nouveau, toujours à l'instigation de Néko. Cette fois Nabou-koudour-oussour ne prit pas la direction des opérations militaires. Il se contenta d'envoyer un de ses généraux avec les contingents d'Ammon et de Moab, toujours prêts à oublier leur haine contre le Chaldéen, lorsqu'il s'agissait de satisfaire leur haine contre le Juif. Jehoïakin mourut pendant le siége de Jérusalem et fut remplacé par son fils, un jeune homme de dix-huit ans qui prit le nom de Jékoniah ou Jehoïakin II. Ce prince ne régna pas longtemps. Au moment même qu'il montait

1. On le vit bien plus tard, lors de la guerre entre Psamétik III et Kambysès. — 2. II *Rois*, XXIV, 1.

sur le trône, Nabou-koudour-oussour arrivait au camp ennemi. Sa présence précipita le dénoûment; trois mois après, Jéhoïakin II se rendit à discrétion. Le vainqueur épargna Jérusalem. Il se contenta d'enlever ce qui restait des trésors du temple et d'exiler le roi en Chaldée avec toute sa famille. L'armée juive fut réduite en esclavage, la population ouvrière transportée à Babylone, où on l'employa aux grandes constructions; le demeurant fut remis au dernier fils de Joshiah, Mattaniah, alors âgé de vingt et un ans (597). Mattaniah, comme ses prédécesseurs, changea de nom en changeant de condition : il se fit appeler Zédékiah[1].

Deux ans après, Néko mourut sans avoir rencontré l'occasion qu'il cherchait (595)[2], et son fils Psamétik II n'eut pas le temps de rien entreprendre contre l'Asie. Vers 591, une attaque du roi de Napata l'appela en Éthiopie, d'où il ne revint que pour mourir (589)[3]. Pendant cet intervalle, la Syrie, tranquille en apparence, n'avait cessé de s'agiter sourdement; les partis, qui ne voyaient le salut de la patrie que dans une alliance étroite avec l'Égypte, s'étaient relevés du coup dont les avait frappés l'échec de Néko et de Jéhoïakin. A Jérusalem, le courant qui portait les esprits vers l'Égypte devint si fort que Zédékiah, créature de Nabou-koudour-oussour, s'y laissa entraîner. Dès le commencement de son règne, il assembla des envoyés de Tyr et de Sidon, d'Ammon et de Moab, pour délibérer avec eux sur la meilleure manière d'abattre la puissance du Chaldéen. Cette réunion ne produisit rien, soit par l'influence du prophète Jérémiah qui s'était donné la tâche de décourager ses compatriotes, soit plutôt par le sentiment que les confédérés avaient de leur impuissance[4]. L'avénement d'Ouhabrâ au trône d'Égypte leur rendit confiance. On le

1. II *Rois*, XXIV; II *Chroniques*, XXXVI, 5-11. Cf. Jérémie, XXIV, XXV, XXVI, XXXV, XXXVI, etc. — 2. Manéthon (édit. Unger, p. 280) attribue six années de règne à Néko, et Hérodote, II, 1, seize. Deux stèles de Florence et de Leyde confirment ce dernier chiffre (Leemans, *Lettre à Rosellini*, p. 125-132). — 3. Hérodote, II, 160. — 4. *Jérémie*, XXVII-XXVIII.

savait entreprenant, ambitieux, préparé de longue main aux chances d'une guerre : Tyr et la Phénicie, Jérusalem et les pays situés au delà du Jourdain, se soulevèrent d'un commun accord. Nabou-koudour-oussour, accouru au premier bruit de la révolte, et placé entre trois adversaires, hésita un moment. « Il s'arrête au carrefour des chemins pour consulter l'avenir; il mêle les flèches divinatoires, interroge les Téraphim, inspecte le foie des victimes[1]. » Son indécision ne fut pas de longue durée. Juda était le nœud de la coalition; son territoire reliait les confédérés de la côte à ceux du désert, les forces de l'Égypte à celles de la Syrie méridionale. Tandis qu'une armée ravageait la Phénicie et commençait le blocus de Tyr, le roi de Babylone se jeta sur la Judée avec le gros de ses troupes. Zédékiah n'osa l'attendre en rase campagne et se renferma dans Jérusalem. Cette fois Nabou-koudour-oussour était résolu d'en finir avec les Juifs; il ravagea leur pays à loisir, livra les habitants des campagnes à la merci des Philistins et des Edomites, et ne parut devant la capitale qu'après avoir tout mis à feu et à sang[2]. Il commençait déjà à la serrer de près quand il apprit qu'Ouhabrâ venait de déboucher dans le sud de la Palestine avec une armée considérable. Il leva aussitôt le siége et courut à la rencontre de ce nouvel ennemi[3]. On ne sait pas exactement ce qui se passa en cette occurrence : selon les uns, le roi d'Égypte se retira sans combattre[4]; selon d'autres, il accepta la bataille et fut vaincu[5]. Nabou-koudour-oussour reparut sous les murs de Jérusalem plus menaçant que jamais. La chute de la ville n'était plus qu'une question de temps, et la résistance ne pouvait plus servir qu'à irriter le vainqueur. Les Juifs ne s'en défendirent pas moins avec l'obstination héroïque et malheureusement aussi avec l'esprit de discorde dont ils devaient plus tard donner tant de preuves. Tandis que Jérémie et les prophètes ne cessaient de prêcher la sou-

1. *Ézékiel*, XXI, 26. Cf. Fr. Lenormant, *La divination chez les Chaldéens*, 1875, p. 18. — 2. *Jérémiah*, XXXIV, 7. — 3. Idem, XXXVII, 5, 11. — 4. Jérémiah, XXXVII, 7 : « L'armée de Pharaon, qui est sortie à votre secours, va retourner en Égypte. » — 5. Josèphe, *Ant. Jud.*, X, 10

mission[1], Zédékiah et ses conseillers se montraient décidés à tenir jusqu'à la dernière extrémité. La famine se joignit bientôt aux ravages de la guerre et des maladies : il n'y avait plus de pain, et l'on ne parlait pas encore de se rendre. Enfin, après un an et demi de souffrances, « la onzième année de Zédékiah, au quatrième mois, le neuvième jour du mois, il y eut une brèche faite au mur de la ville. — Et tous les principaux capitaines du roi de Babylone y entrèrent et se portèrent à la porte du milieu. » Zédékiah essaya de s'enfuir au delà du Jourdain : pris dans la plaine de Jéricho, il fut conduit à Riblah, où Nabou-koudour-oussour tenait cour plénière. Le roi de Babylone traita le vaincu comme les gens de sa race étaient accoutumés de traiter leurs vassaux rebelles : il fit égorger ses fils et tous les magistrats de Juda en sa présence, puis commanda qu'on lui crevât les yeux et qu'on l'envoyât à Babylone chargé de doubles chaînes. La ville fut démolie et brûlée sous les yeux de Nabou-sar-adan, un des grands officiers de la couronne que Nabou-koudour-oussour délégua à cet effet. Les soldats, les prêtres, les scribes, tous les gens de haute classe furent transportés en Chaldée et dispersés dans différentes villes. Il ne resta plus au pays que le petit peuple des campagnes, à qui le vainqueur donna les vignes et les champs des riches. L'œuvre de destruction accomplie, les Chaldéens se retirèrent, laissant le gouvernement de la nouvelle province à un ami de Jérémiah, nommé Guédaliah[2].

Guédaliah ne vécut pas longtemps : il fut assassiné à Mitspah, avec les troupes juives et chaldéennes qui le soutenaient, par Ismaël, fils de Nataniah, de la race de David[3]. Ismaël fut attaqué à son tour par Jokhanan, fils de Kareah,

1. Cf. les paroles de Jérémiah à Zédékiah : « Si tu sors volontairement pour aller vers les principaux du roi de Babylone, ta vie te sera conservée » (XXXVIII, 17), et celles des généraux de Zédékiah au sujet de Jérémiah : « Il rend lâches les mains des hommes de guerre qui restent dans la ville, et les mains de tout le peuple en leur disant de telles paroles. » (XXXVIII, 4.) — 2. *Jérémiah*, XXXIX ; II *Rois*, XXV, 1-24 ; II *Chron.*, XXXVI, 13-21. — 3. *Jérémiah*, XL-XLI, 1-4.

et contraint de s'enfuir presque seul chez les Ammonites[1]. Les Juifs, qui avaient vengé Guédaliah et battu Ismaël, craignirent à leur tour que la colère de Nabou-koudour-oussour ne retombât sur eux; ils s'enfuirent en Égypte, entraînant le prophète Jérémiah et une partie du peuple[2]. Ouhabrâ leur donna des terres près de Daphné, d'où ils se répandirent à Migdol, à Memphis et jusque dans la Thébaïde[3]. Même après cette catastrophe, la mesure des maux de Juda ne fut pas comble. En 581, les débris de la population s'allièrent aux Moabites et tentèrent la fortune des armes. Une nouvelle défaite, suivie d'un nouvel exil, acheva la ruine du pays. Jérémiah assista de loin à ce désastre, et pleura l'anéantissement de sa race. « La Judée a été emmenée captive, tant elle est affligée et tant est grande sa servitude; elle demeure maintenant parmi les nations et ne trouve point de repos. — Les chemins vers Sion mènent deuil, parce que personne ne vient plus aux fêtes; ses portes sont béantes, ses sacrificateurs sanglotent, ses vierges sont accablées de tristesse; — ses enfants vont en captivité par devant l'ennemi. — O Jahveh, tu demeures éternellement et ton trône dure d'âge en âge! — Pourquoi nous oublierais-tu à jamais? Pourquoi nous délaisserais-tu à toujours? — Ramène-nous à toi, que nous nous convertissions; renouvelle nos jours comme ils étaient autrefois[4]. »

La défaite des peuples situés au delà du Jourdain suivit de près le désastre de la Judée. Ammon, Moab et les Nabatéens furent rudement châtiés de leur révolte[5]; l'Arabie subit à son tour le choc de l'invasion. Comme les rois assyriens ses prédécesseurs, Nabou-koudour-oussour se sentait attiré par le renom fabuleux de richesse dont jouissaient les régions lointaines du Yémen : les trésors accumulés par le commerce dans cet entrepôt du monde oriental excitèrent sa convoitise. Laissant de côté les

1. *Jérémiah*, XLI, 11-15. — 2. Id., XLI, 17-18; XLII; — 3. Id., XLIII-XLIV, 1. — 4. *Lamentations*, I, 3-5; V, 19-21. — 5. *Jérémiah*, XLVIII, XLIX; Josèphe, l. X, ch. XI.

populations éparses sur le plateau du Nedjed, il porta ses efforts sur le Hedjâz et sur les autres parties du pays où passait la grande route des caravanes. Les traditions arabes disent qu'après avoir battu et dispersé, près du bourg de Dhât-îrk, les Djorhom Jectanides, qui voulaient lui barrer le chemin de la Kaâbah, il arriva aux frontières du Yémen occidental. La fatigue de son armée l'empêcha de pousser plus loin : il revint sur ses pas, emmenant avec lui une foule de captifs et deux tribus entières, celles d'Hadhourâ et d'Ouabar, qu'il établit en Chaldée. Ce fut une grande razzia plutôt qu'une expédition régulière : il n'en retira d'autre profit qu'un butin considérable et une suzeraineté nominale bientôt perdue. Les Arabes n'oublièrent pas le conquérant qui les avait si rudement frappés : Bokhtnassar devint pour eux un héros légendaire auquel se rattachaient mille souvenirs héroïques ou fabuleux[1].

De tous les peuples qui s'étaient alliés en 589, Tyr et l'Égypte restaient seuls debout. Tyr, à l'abri derrière les murailles de son île, commandait la mer et bravait les efforts des Chaldéens. Après treize années d'efforts infructueux, ils se résignèrent à traiter avec le roi Ithobaal III, qui avait conduit la défense[2] (674); Nabou-koudour-oussour fut libre désormais de se tourner contre l'Égypte. Une tentative des Chaldéens contre ce pays était attendue depuis longtemps : dès le lendemain de la défaite de Néko il ne s'était guère passé d'année où les prophètes juifs ne l'eussent décrite comme prochaine. Jérémiah l'avait plusieurs fois

1. Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 81-99. — 2. Ménandre dans Josèphe, *Cont. Apionem*, I, 21, et Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I, 21, § 127. La plupart des auteurs ecclésiastiques ont soutenu que Tyr avait été prise par Nabou-koudour-oussour, contre le témoignage formel des annales phéniciennes et des historiens grecs (Jérôme, *Comment. in Ezech.*, c. XXVI, XXIX ; *Op. omnia*, t. III, p. 875, 908 ; Cyrille d'Alexandrie, *Comment. in Jesaïam*, 23, *Op. omnia*, t. II, édit. Aubert). Le Chaldéen, disent-ils, avait rattaché l'île au continent par le moyen d'une digue analogue à celle que construisit plus tard Alexandre. Encore au onzième siècle de notre ère, la tradition locale voulait qu'il n'eût pas réussi dans son entreprise (Guillaume de Tyr, *Hist.*, XIII, 4).

prédite sans se laisser décourager par le néant de ses prédictions[1] : en apprenant la reddition de Tyr, Ézékiel l'annonça de nouveau. « Ainsi a dit le Seigneur Jahveh : « Je ferai périr « le peuple d'Égypte par la puissance du roi de Babylone. « — Lui, et son peuple avec lui, les plus terribles d'entre « les nations, seront amenés pour ruiner le pays, et ils « dégaîneront contre l'Égyptien, et ils joncheront la terre « de morts. — Or je mettrai les canaux à sec, et je livrerai « le pays aux mains des ennemis ; je désolerai le pays et « tout ce qui s'y trouve par la main des étrangers. Moi, « Jahveh, j'ai parlé ainsi. » - Ainsi a dit le Seigneur Jahveh : « Je détruirai aussi les idoles, j'anéantirai les faux dieux « de Memphis, et il n'y aura plus de prince qui soit du « pays d'Égypte, et je répandrai la terreur au pays d'É« gypte. — Je désolerai la Thébaïde, j'incendierai Tanis, « et j'exercerai des jugements dans Thèbes ; — et je répan« drai ma fureur sur Péluse, qui est la force d'Égypte, et « j'exterminerai la multitude qui est à Thèbes. — Quand « je mettrai le feu en Égypte, Péluse sera grièvement tour« mentée et Thèbes sera rompue par diverses brèches, et il « n'y aura à Memphis que détresse en plein jour. — La « jeunesse d'On et de Bubaste tombera par l'épée, ou s'en « ira en captivité ; — et le jour faudra dans Daphné, lors« que je romprai les portes de l'Égypte et que l'orgueil de « sa force sera abattu ; une nuée la couvrira, et ses villes « iront en captivité[2]. »

S'il fallait en croire Josèphe, la prédiction du prophète aurait reçu son entier accomplissement : Nabou-koudour-oussour aurait envahi l'Égypte, battu et tué Ouhabrâ, dévasté le pays, puis installé un gouverneur sur sa nouvelle conquête, et serait retourné en Chaldée, emmenant avec lui les Juifs qu'il avait trouvés établis dans le Delta[3]. Les récits égyptiens ne nous permettent pas d'admettre l'authenticité de cette tradition ; ils prouvent au contraire que Nabou-koudour-oussour subit un échec sérieux.

1. *Jérémiah*, IX, 25-26 ; XLIII, 8-13 ; XLIX, 30 ; XLVI. — 2. *Ézékiel*, XXX, 10-18. — 3. Josèphe, *Ant. Jud.*, X, 11.

La flotte d'Ouhabrâ, équipée par des Grecs, battit la flotte phénicienne au service des Chaldéens; son armée de terre enleva Sidon d'assaut et força les autres villes à se rendre sans résistance [1]. Toute la côte syrienne tomba aux mains des Egyptiens sans que Nabou-koudour-oussour pût rien faire pour la leur disputer ou la leur reprendre. Les garnisons de Pharaon occupèrent Gebel et s'y construisirent, en pierre du pays, un temple dont les explorations récentes ont mis les ruines au jour [2]. Par un coup de fortune Ouhabrâ venait d'atteindre le but que ses ancêtres avaient poursuivi vainement pendant un demi-siècle: il put s'intituler « le plus heureux des rois qui avaient vécu auparavant, » et s'imagina, dans son orgueil, que « les dieux eux-mêmes seraient incapables de lui nuire [3]. »

Ce fut la dernière guerre de Nabou-koudour-oussour, la dernière du moins dont l'histoire ait gardé la trace. Au temps où elle se termina [4], le roi de Chaldée était déjà vieux et devait songer à toute autre chose qu'aux armes. Il est probable que son ambition se borna désormais à poursuivre et à terminer les grands travaux de construction qui rendirent son nom fameux dans l'antiquité. Pendant le siècle qui avait précédé la chute de Ninive, Babylone avait cruellement souffert des Assyriens. Elle avait été saccagée deux fois par Sin-akhè-irib et Assour-ban-habal, sans compter les siéges et les pillages partiels qu'elle avait subis au cours de ses révoltes perpétuelles. Nabou-pal-oussour avait déjà commencé l'œuvre de réparation; il semble l'avoir menée au nom d'une de ses femmes qui, par un hasard

1. Hérodote, II, 161; Diodore, I, 68. — 2. E. Renan, *Mission de Phénicie*, et le Mémoire de M. de Rougé sur les débris égyptiens trouvés en Phénicie par M. Renan. — 3. Hérode, II, 161. Pour toute l'histoire de la guerre contre Tyr et l'Égypte, j'ai adopté les conclusions de Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 1ᵉʳ theil, p. 426-428. — 4. La guerre d'Ouhabrâ contre la Phénicie ne put avoir lieu tant que le siége de Tyr durait encore, c'est-à-dire de 588 à 575. D'autre part, Ouhabrâ ne règne que dix-neuf ans, de 589 à 569 (Manéthon, édit. Unger, p. 281-283). La guerre de Phénicie doit donc se placer entre 674, date de la soumission de Tyr par les Chaldéens, et 569, date de la révolte d'Amasis.

étrange, porte dans la tradition classique le nom égyptien de Nitôkris[1]. Il rétablit les canaux qui unissaient le Tigre à l'Euphrate au-dessus de Babylone, répara les grands réservoirs où les rois des vieilles dynasties avaient reçu pendant l'inondation et emmagasiné les eaux de l'Euphrate, reconstruisit le pont qui mettait en communication les deux moitiés de la ville. Il employa aux travaux les nombreux captifs syriens, juifs, égyptiens, arabes, qu'il s'était procurés dans ses guerres. Le grand mur de Babylone fut édifié à nouveau, ainsi que le grand temple de Nebo à Barsip; le réservoir de Sippar, le canal royal, une partie au moins du lac Pallacopas, furent creusés; Kouti, Sipar, Barsip, Babel, sortirent de leurs ruines. Infatigable dans ses entreprises, Nabou-koudour-oussour fut pour la Chaldée ce que Ramsès II avait jadis été pour l'Égypte, le roi constructeur par excellence. Il travailla sans relâche à toutes les cités et à tous les temples : il n'y a pas autour de Babylone un endroit où l'on ne trouve son nom et la trace de sa merveilleuse activité[2].

Le successeur de Nabou-koudour-oussour, Avil-Mardouk (Evil-Mérodach), fut assassiné, après deux ans de règne (559), par son beau-frère Nirgal-sar-oussour (Neriglissor), qui lui-même mourut en 556, laissant pour successeur un enfant du nom de Bel-labar-iskoun (Laborosoarkhod). Neuf mois après son avénement, Bel-labar-iskoun fut mis à mort et remplacé par Nabou-nahid[3]. La maison de Nabou-koudour-oussour s'éteignit avec lui, et l'imagination populaire, étonnée d'une chute si rapide après tant de grandeur, vit dans cet événement la main de Dieu. La tra-

1. Hérodote, I, 185; Oppert, *Rapport adressé au ministre de l'instruction publique*, p. 16 ; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 216-218. — 2. Oppert, *Inscription de Nabuchodonosor sur les merveilles de Babylone*, in-12, Reims, 1866 ; cf. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 55-58; J. Ménant, *Babylone et la Chaldée*, p. 196-248. — 3. Bérose, l. III, dans Josèphe, *C. Ap.* I, 21, et dans Eusèbe, *Præp. Evang.*, IX, 40-41; Fr. Lenormant, *Histoire*, t. II, p. 239-241; cf. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 62-64. La variante touranienne du nom de Nabou-nahid est Nabou-imtouk, d'où semble provenir la variante grecque de Ναβοννήδοχος.

dition nationale racontait que, vers la fin de ses jours, Nabou-koudour-oussour, saisi de l'esprit prophétique, était monté sur le toit de son palais et avait prédit aux Chaldéens la ruine prochaine de leur empire[1]. La légende juive, implacable pour le prince qui avait renversé Jérusalem et détruit le temple, disait qu'enivré de sa gloire il s'était cru l'égal de Dieu et avait été changé en bête par la colère de Jahveh. Pendant sept ans il vécut dans les champs, se nourrissant d'herbes comme les bestiaux, puis reprit sa forme première et rentra en possession de la royauté[2].

Si pendant toute la durée de son règne Nabou-koudour-oussour n'était pas entré en lutte avec son voisin de Médie, cela tenait surtout au caractère du prince qui régnait alors à Ecbatane. Azi-dahak[3], que les Grecs ont nommé Astyagès, fils de Kyaxarès, n'avait pas été élevé, comme son père, pour la vie des champs de bataille. Sauf une guerre contre les Cadusiens[4], qui se termina par la soumission de ce peuple, il n'entreprit aucune expédition. Il vécut dans le faste d'une cour orientale, entouré de gardes et d'eunuques, sans autre passe-temps que la chasse dans les parcs de ses palais ou sur les confins du désert[5]. Bien que marié plusieurs fois, il n'avait pas d'enfant mâle, et la couronne devait passer après lui à sa fille Mandanê, ou aux enfants de sa fille. Mandanê, donnée à l'un des vassaux de son père, Kambouzia Ier (Kambysès), roi des Perses, en avait eu Kourous (Kyros), qui était élevé à la cour d'Ecbatane, partie comme petit-fils du suzerain, partie comme otage[6]. Kyros ne tarda pas à reconnaître combien l'humeur pacifique d'Astyagès avait affaibli la constitution militaire des Aryens de Médie et les faisait impuissants sous leur apparence de force et de grandeur. Il forma le dessein hardi de se révolter contre son grand-père, et de

1. Bérose et Abydène dans Eusèbe, *Præp. Evang.*, IX, 41. — 2. *Daniel*, IV. — 3. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, 1re série, t. I, p. 97-99. — 4. Nicolas de Damas, édit. C. Müller; Moïse de Khoren (I, 23-29) lui attribue de longues guerres avec un monarque arménien du nom de Tigrane. — 5. Cf. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 415-47. — 6. Hérodote, I, 107-199; Xénophon, *Kyrop.*, I, 1, etc.

substituer à l'empire des Mèdes l'empire du peuple dont lui-même était issu, les Perses[1].

Dès les premiers temps de l'invasion aryenne, les Perses avaient occupé les pays à l'Est de l'Elam. Ils avaient soumis sans peine les rares tribus touraniennes et koushites qui l'habitaient, et s'étaient établies sur le versant méridional du plateau iranien et sur les rives du golfe Persique. La Perse proprement dite s'étend depuis l'embouchure de l'Oroatis (Tab) à l'ouest jusque vers l'embouchure du détroit d'Ormuzd. La région qui borde la côte est formée de bancs d'argile et de sable rangés parallèlement : elle est stérile et mal arrosée. Le reste du pays est coupé par plusieurs chaînes de montagnes qui vont, s'élevant toujours, de la mer au plateau : il est infécond par places, surtout au nord et à l'est, mais boisé en maint endroit et fertile en céréales. Quelques rivières seulement, l'Oroatis (Tab), l'Araxês (Bendamir) et le Kyros (Kourab) rompent les barrières de montagnes qui les séparent de la côte et parviennent jusqu'à la mer : la plupart des cours d'eau n'ont pas d'écoulement et forment, au fond des vallées, des lacs plus ou moins étendus, selon les saisons. Les tribus des Perses partagèrent leur conquête en plusieurs districts : la Paraetakênê et la Mardiênê, dans la région des montagnes; la Taokênê, au long de la côte, et la Karmanie, vers l'orient. Ils s'y bâtirent quelques gros villages, Ormuzd, Sisidôna, Agrostana, Taôkê, sur la mer; dans l'intérieur, Karmana et les deux capitales Persépolis et Pasargades. Ils y vécurent dans l'obscurité, d'abord indépendants, puis, à partir de Phraortès, ou plutôt de Kyaxarès, soumis aux Mèdes. Ils prenaient leurs rois dans la famille d'un certain Akhamanish (Akhêmênês), qui avait été leur chef au moment de l'invasion; Akhamanish avait eu pour successeur Téispa (Têispês) et Téispa Kambouzia (Kambysès). Abrités par leur éloignement contre la corruption des mœurs babyloniennes, ils avaient conservé plus de simplicité et d'énergie que les Mèdes : Kyros, qui le

1. Cf. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 418-99.

savait, décida son père à courir les chances d'une révolte. Il s'échappa de la cour, dispersa une troupe envoyée à sa poursuite et rentra en Perse. Battu dans une première bataille et son père tué, il finit par rester vainqueur et par faire Astyagès prisonnier : son roi captif, la Médie ne résista plus et se livra tout entière au vainqueur. Ce fut un changement de dynastie plutôt qu'une conquête étrangère. Astyagès et ses prédécesseurs avaient été rois des Mèdes et des Perses, Kyros et ses successeurs furent rois des Perses et des Mèdes [1].

1 Cf. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, 422-426 ; t. III, p. 369.

LIVRE CINQUIÈME.

L'EMPIRE PERSE.

CHAPITRE XIII.

LA CONQUÊTE PERSE

Le monde oriental à l'avénement de Kyros : Krœsos et la Lydie; Ahmès II et l'Égypte; Nabou-nahid et la Chaldée; conquête de la Lydie (554); les Perses dans l'extrême Orient (554-539); chute de l'empire chaldéen (536) — Kambysès; Ahmès II et Psamétik III; conquête de l'Égypte; tentatives sur la Libye et l'Éthiopie; le faux Smerdis. — Gaumatâ et Darios Ier; réorganisation et division de l'empire perse; expéditions vers le Nord et vers l'Est : en Scythie et en Grèce.

Le monde oriental à l'avénement de Kyros : Krœsos et la Lydie; Ahmès II et l'Égypte; Nabou-nahid et la Chaldée; conquête de la Lydie (554); les Perses dans l'extrême Orient (554-539); chute de l'empire chaldéen (536).

Depuis le traité de 608, la paix n'avait pas été troublée entre les trois grands États qui se partageaient l'Asie Antérieure, la Médie, la Chaldée et la Lydie. Chacun d'eux, sûr de l'appui ou de la neutralité des deux autres, avait reporté toutes ses forces vers les régions où il comptait ne pas rencontrer de rivaux sérieux : la Médie vers les pays de l'extrême Orient, la Chaldée vers la Syrie, la Lydie vers les colonies grecques et les nations indigènes de l'Asie Mineure. Alyattès avait employé les dernières années de son règne à la construction d'un tombeau gigantesque à peine inférieur pour la masse aux grands édifices de l'Égypte et de Babylone[1]. Toutes les ressources du royaume

1. Hérodote, I, 93. Le tumulus d'Alyattès a été décrit par Hamilton, *Asia Minor*, vol. II, p. 145-146, et par Ch. Texier, *Asie Mineure*, vol. II, p. 252, 399; il a été fouillé par M. Spiegenthal, consul de Prusse à

avaient à peine suffi à ce travail : il fallut suspendre les guerres pour subvenir aux frais de l'entreprise. Krœsos, fils d'Alyattès, monta sur le trône (568) et se jeta sur les Grecs : Éphèse succomba la première, les villes de l'Ionie et de l'Éolide tombèrent l'une après l'autre. Il eut un moment la pensée d'équiper une flotte et d'attaquer les Cyclades. L'inexpérience des Lydiens en matière de navigation le força de renoncer à ce projet[1]. Il se retourna contre les nations de l'intérieur et réduisit en quelques années les Maryandiniens, les Thraces d'Asie, les Bithyniens, les gens de la Paphlagonie, les tribus phrygiennes qui avaient échappé à ses prédécesseurs, la Lycaonie, la Pamphylie et la Carie : sauf la Lycie et la Cilicie, tous les pays compris entre le Pont-Euxin, l'Halys et la Méditerranée reconnurent son autorité[2]. L'acquisition de tant de provinces fertiles et industrieuses fit de lui un des souverains les plus opulents de l'époque, et la générosité avec laquelle il sut dispenser ses trésors excita au plus haut degré l'admiration des contemporains[3]. Il consacra des offrandes somptueuses dans les différents temples de l'Hellade, dans celui d'Apollon Branchides près de Milet, d'Artémis à Éphèse et de Zeus Isménios à Thèbes de Béotie, dans le sanctuaire d'Apollon Delphien et dans celui du héros Amphiaraos[4]. Les Grecs lui rendirent en éloges et en reconnaissance ce qu'il leur donna en présents ; ils lui firent une renommée de richesse qui se répandit par tout le monde et dure encore de nos jours.

En apprenant la chute de l'empire mède, Krœsos se sentit directement menacé et chercha des secours au dehors. L'Égypte fut le premier pays auquel il s'adressa[5]. Elle avait été pendant les dernières années le théâtre de révolutions sanglantes au milieu desquelles avait disparu la famille de Psamétik. Ouhabrâ vainqueur de la Phénicie,

Smyrne (*Monatsb. der K. P. Akademie der Wissensch. zu Berlin*, 1854, p. 700-702). — 1. Hérodote, I, 26-27. — 2. Hérodote, I, 28. Cf. Arrien, *Periplus P. Eux.*, xv. — 3. Cf. Hérodote, VI, 125, l'histoire des dons qu'il fit à l'Athénien Alcméon. — 4. Hérodote, I, 50, 77, 92 ; V, 36 ; VIII, 25. Cf. Théopompe, *Frag.* 184, édit. C. Müller. — 5. Hérodote, I, 77.

ne jouit pas longtemps du fruit de ses succès. Les tribus libyennes de la côte, sans cesse harcelées par les colons grecs de la Cyrénaïque, s'étaient adressées à lui comme à leur protecteur naturel et lui avaient demandé secours contre les empiétements de leurs voisins. Il n'eût pas été prudent de mettre les mercenaires en face de leurs compatriotes. Ouhabrâ dépêcha contre Cyrène une armée égyptienne qui se fit battre près du bourg d'Irasa et souffrit si cruellement dans la déroute qu'un petit nombre des fuyards seulement parvint à regagner la frontière du Delta[1]. Leur retour produisit des troubles. Ouhabrâ avait encouru la haine des prêtres et de la populace pour la protection qu'il avait accordée aux étrangers. On crut ou on affecta de croire qu'il avait envoyé ses troupes égyptiennes en Libye pour les y exposer à une mort certaine et se débarrasser de gens dont il tenait la fidélité pour suspecte : une révolte éclata[2]. Il avait alors à sa cour un homme de basse extraction du nom d'Ahmès, que sa bonne humeur perpétuelle et son habileté avaient élevé des derniers rangs de l'armée au grade de général[3]. Il l'envoya au camp des rebelles avec ordre de les ramener au devoir. Ahmès commençait de haranguer les troupes, quand un soldat lui mit un casque sur la tête et le proclama roi. Devenu d'ambassadeur chef de la révolte, il marcha contre Saïs, et battit près de Momemphis[4] les trente mille mercenaires qui soutenaient encore le roi légitime (569). Ouhabrâ, pris dans la déroute, fut d'abord épargné et traité avec honneur; réclamé au bout de quelque temps par la populace de Saïs, il fut livré à ses ennemis et assassiné[5]. Ahmès II consolida son pouvoir en épousant une femme de sang royal, la reine Ankh-

1. Hérodote, IV, 159. — 2. Id., II, 161 ; Diodore, I, 68. — 3. Hérodote, II, 172, 174, où il est dit qu'Amasis était de Siouph, près de Saïs. Hellanicos de Lesbos (*Fragm.* 151, édit. C. Müller) contait qu'Amasis avait gagné la faveur du roi par le don d'une couronne de fleurs le jour anniversaire de sa naissance. Platon (*Timée*, p. 199, t. II, édit. Didot) assure qu'Amasis était de Saïs même. — 4. Hérodote, II, 163, 169 ; d'après Diodore, I, 68, la bataille s'engagea près de Marea. — 5. Hérodote, II, 162-163, 169. Diodore, I, 68 ; Cf. Hellanicos, *Fragm.* 151, édit. C. Müller, où Ouhabrâ est nommé *Patarmis*.

nas-Rânowerhet, petite-fille de Shapentep et de Psamétik Ier [1]; au dehors il maintint la suprématie égyptienne en Phénicie et compléta l'œuvre de ses prédécesseurs par la conquête de Chypre [2]. A changer de maître l'Égypte n'avait rien perdu de sa force et de son influence.

Les ambassadeurs de Krœsos furent d'autant mieux reçus qu'Ahmès lui-même voyait dans l'avénement de Kyros un danger prochain pour son royaume. Une alliance offensive et défensive fut conclue à laquelle adhérèrent bientôt Nabou-nahid de Babylone et les Lacédémoniens [3]; en 555, le roi de Lydie était à la tête d'une coalition dont les forces auraient mis aisément les Perses à la raison, s'il avait pu se résigner à n'agir que de concert avec ses alliés. Son impatience et sa présomption perdirent tout. Il s'était adressé aux différents oracles de la Grèce pour connaître l'avenir et en avait reçu plusieurs réponses ambiguës qu'il lui plut interpréter de la manière la plus favorable à ses intérêts; on lui avait dit que, s'il attaquait les Perses, il détruirait un grand empire, et que la puissance de sa nation durerait jusqu'au jour où un mulet s'assiérait sur le trône de Médie [4]. Il crut que les dieux lui promettaient la victoire et ne songea plus qu'à porter la guerre sur le territoire ennemi. Au printemps de 554, il franchit l'Halys, envahit la Ptérie et s'empara des villes principales de cette province. Kyros, pris à l'improviste, essaya de soulever une révolte sur les derrières des Lydiens et manda des messagers aux Grecs d'Ionie pour les inviter à se joindre à lui; ils refusèrent moins par amitié pour Krœsos que par crainte de la domination perse. Kyros, désappointé de ce côté, employa une partie de l'été à rassembler ses troupes et se porta à la rencontre des Lydiens. Ils acceptèrent la bataille, bien qu'ils fussent inférieurs en nombre,

1. De Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques récemment publiés par M. Greene*, p. 49, 54. — 2. Hérodote, II, 182. Polyen (*Strat.*, l. VII, 13) lui attribue une expédition contre les Arabes. — 3. Hérodote, I, 77. Cf. Xénophon, *Kyropédie*, VI, 2, §§ 10-11, où sont énumérés d'une manière assez exacte les alliés et les sujets de Krœsos. — 4. Hérodote, I, 53, 55.

et tinrent toute une journée sans rien perdre ni rien gagner. Le lendemain, Krœsos, voyant que l'ennemi ne bougeait plus, crut qu'il s'avouait battu; comme le petit nombre de ses troupes et l'état avancé de la saison ne lui permettaient pas de tirer parti de sa victoire supposée, il se replia dans la direction de Sardes, licencia ses mercenaires et envoya à ses alliés de Grèce, de Chaldée et d'Égypte l'intimation de se réunir au printemps suivant pour une campagne décisive. Il avait compté que les Perses n'oseraient pas le suivre et passeraient l'hiver en Cappadoce: mais Kyros sentit que, s'il attendait quelques mois encore, sa cause serait sinon tout à fait perdue, au moins gravement compromise. Attaqué de front par les contingents de la Lydie, de Lacédémone et de l'Égypte, menacé en flanc et sur ses derrières par les Chaldéens, il serait contraint de battre en retraite ou de diviser ses forces. Il franchit l'Halys malgré l'hiver et poussa droit à Sardes. Krœsos, surpris à son tour, rassembla tout ce qu'il avait de troupes indigènes et vint offrir la bataille aux assaillants. Même en ces circonstances défavorables il aurait remporté la victoire, si sa cavalerie, la meilleure qu'il y eût alors au monde, avait pu donner. Mais Kyros avait mis des chameaux sur le front de son armée; leur odeur effraya tellement les chevaux lydiens qu'ils se débandèrent et refusèrent de charger[1]. Krœsos, forcé à la retraite après une résistance héroïque, rentra dans Sardes et dépêcha message sur message à ses alliés, afin de hâter leur venue. La ville était bien défendue et passait pour imprenable; elle avait déjà repoussé un assaut et paraissait disposée à tenir longtemps encore, lorsqu'un accident précipita sa chute. Un soldat de la garnison laissa tomber son casque du haut de la citadelle, descendit le ramasser et remonta par le chemin qu'il avait pris. Un aventurier perse l'aperçut, escalada les rochers sur lesquels repose la citadelle et pénétra avec quelques-uns de

1. Xénophon (*Kyrop.*, VI, 2, §§ 11, 14) place le lieu de l'action au bourg de Thymbrara, sur le Pactole. Hérodote, I, 80, prétend qu'elle se livra à l'ouest de la ville, c'est-à-dire du côté opposé à celui d'où venaient les Perses.

ses compagnons dans le cœur de la place. Elle succomba après quatorze jours de siége[1] (554).

La Lydie ruinée, la coalition se défit d'elle-même. Les Lacédémoniens restèrent chez eux[2]; Ahmès, que son éloignement mettait hors d'atteinte, se garda de bouger; Nabounahid demeura sur la défensive et se prépara à repousser les assauts qu'il prévoyait. Tous les rois d'Orient, grands et petits, comprirent qu'ils étaient désormais à la discrétion des Perses, et cherchèrent à éviter le moindre sujet de querelle. Une campagne de quelques jours avait suffi à détruire l'œuvre de trois années de négociations. La chute si rapide de Krœsos remplit les Grecs de stupeur. C'était la première fois qu'ils voyaient se jouer sous leurs yeux une de ces grandes tragédies dont est remplie l'histoire du monde oriental. L'empire de Lydie les avait effrayés par sa puissance, éblouis par sa richesse, gagnés par sa générosité; ils l'avaient cru invincible et ne pouvaient pas s'imaginer qu'il eût été vaincu par des moyens naturels. Krœsos devint pour eux l'exemple le plus frappant de l'instabilité des choses humaines : sa vie fournit à leur imagination un thème inépuisable de légendes et de romans. Dès avant Hérodote on disait que Krœsos, aux jours de sa grandeur, avait reçu la visite de l'Athénien Solon et lui avait demandé qui était le plus heureux des hommes. Solon avait nommé successivement Tellus d'Athènes, les Argiens Cléobis et Biton, et, comme le roi se récriait, il lui avait déclaré qu'on ne peut juger du bonheur d'un homme tant qu'il vit, « car souvent Dieu nous donne un éclair de prospérité et nous plonge ensuite dans la misère. » Krœsos ne comprit pas la sagesse de cet avis sur le moment; mais l'événement ne tarda pas à lui ouvrir les yeux. Son fils Atys fut tué à la chasse par un homme à qui il donnait l'hospitalité; il n'était pas encore consolé de ce malheur

1. Hérodote, I, 84; Xénophon, *Kyropédie*, VIII, 2, § 1-13. Ctésias, *Persica*, § 4, et Xanthos, rapportaient l'issue du siége différemment (Polyen, *Strat.*, VII, 6, §§ 2, 10). Environ quatre siècles plus tard, Sardes fut prise de la même manière par un des généraux d'Antiochos le Grand (Polybe, VII, 4-7). — 2. Hérodote, I, 81-83.

quand la prise de Sardes fit de lui un mendiant et un esclave. Il faillit être tué dans la foule par un soldat perse qui ne le connaissait pas; un autre de ses fils, sourd et muet de naissance, vit le danger et en fut si effrayé que la parole lui revint aux lèvres : « Soldat, cria-t-il, ne tue pas Krœsos ! » Tels furent ses premiers mots, et depuis il conserva la faculté de parler. Krœsos, mené devant le vainqueur, fut condamné à mourir. Il était déjà sur le bûcher quand les paroles de Solon lui revinrent à l'esprit avec tant de force qu'il s'écria par trois fois : « Solon ! » Kyros, frappé de cette exclamation, l'interrogea, apprit son histoire et lui fit grâce. La flamme refusait de s'éteindre et Krœsos allait périr quand un orage amassé par Apollon éclata soudain et noya le bûcher en quelques instants[1]. Bien traité par Kyros, il devint l'ami fidèle et le conseiller du vainqueur, l'accompagna désormais partout et lui fut utile en plus d'une circonstance. En passant l'Halys il avait détruit un grand empire, mais cet empire était le sien. Le fils de Kambysès le Perse et de la femme mède, le Mulet, comme l'avait appelé l'oracle, retourna à Ecbatane après sa victoire et laissa à ses lieutenants le soin d'achever la conquête. Mazarès réprima une révolte de Sardes, prit l'une après l'autre les villes grecques de la côte et mourut à la peine. Son successeur, Harpagos, acheva sa tâche et conquit la Lycie, qui avait résisté avec succès à toutes les tentatives des rois de Lydie. Quelques-uns des colons grecs, les gens de Phocée et de Téos, s'expatrièrent; la population entière de Xanthos se fit massacrer plutôt que de se rendre. Le reste se résigna aisément à son sort et reconnut la souveraineté des Perses[2].

Tandis qu'Harpagos achevait la soumission de l'Asie Mineure, Kyros s'enfonçait dans les régions lointaines de l'extrême Orient. La Bactriane fut frappée la première. Ses habitants comptaient parmi les meilleurs soldats du

1. Hérodote, I, 29-46, 85-91. Cf. Ctésias, *Persica*, § 4; Nicolas de Damas, édit. C. Müller, où certaines circonstances du récit primitif sont passées ou adoucies. — 2. Hérodote, I, 141-176.

monde, et durent ne céder qu'après une résistance acharnée ; Ctésias affirme pourtant qu'ils mirent bas les armes en apprenant que Kyros avait épousé une fille d'Astyagès[1]. On ne voit pas trop en quoi le mariage du conquérant avec une princesse mède pouvait exercer quelque influence sur la décision des Bactriens; Ctésias n'aura fait sans doute que reproduire une légende reçue de son temps à la cour de Suse. La conquête de Bactres entraînait celle de la Margiane, de l'Ouvarazmiya (Khorasmie[2]) et de la Sogdiane. Kyros occupa solidement ces provinces et y construisit plusieurs places fortes, dont la plus célèbre, Kyropolis ou Kyreskhata, commandait un des gués principaux du fleuve Iaxartès[3]. Les steppes de la Sibérie arrêtèrent sa marche vers le nord, mais à l'est, dans les plaines de la Tartarie chinoise, vivait un peuple de race touranienne, les Çakâ ou Saces, renommés pour leur bravoure et leur richesse. Kyros les attaqua, prit leur roi Amorgès et crut les avoir réduits; mais Sparêthra, femme d'Amorgès, rassembla ce qui lui restait de troupes, battit les envahisseurs et les contraignit à lui rendre son mari en échange des prisonniers qu'elle avait faits[4]. Malgré leur victoire, les Saces se reconnurent tributaires[5], et formèrent désormais l'avant-garde de l'empire contre les nations de l'Est. En les quittant, Kyros remonta vers le sud sur le plateau de l'Iran et conquit l'Haraïva (Arie), les Thatagous (Sattagydie), l'Haraouvati, le Zaranka, le pays entre la rivière de Caboul et le fleuve Indos[6]. On ne sait s'il poussa bien loin au delà du grand lac Hamoun et parvint jamais aux bords de la mer Érythrée; une tradition d'époque postérieure prétendait qu'il avait essayé de soumettre la Gédrosie et n'avait réussi qu'à perdre son armée dans les déserts sans eau de cette région[7].

1. Ctésias, *Persica*, § 2. — 2. Aujourd'hui le pays au sud de la mer d'Aral, entre l'embouchure de l'Amou-Daria et le golfe de Kara-Boghâz. Cf. Ctésias dans Étienne de Byzance, *s. v.* Χωραμναῖοι. — 3. Arrien, *Anabasis*, IV, 2, § 1; 3, § 1-5. — 4. Ctésias, *Persica*, § 3. — 5. Hérodote, III, 93. — 6. Aujourd'hui le Kohistân et le Kaferistan. Cf. Arrien, *Historia Indica*, I, 2. — 7. Strabon, l. XV, 1; Arrien, *Anabasis*, VI, 24,

Ces guerres l'occupèrent quinze années sans relâche, de 554 à 539[1]. Elles doublèrent l'étendue de son empire et lui fournirent les forces nécessaires à la conquête de la Chaldée. Depuis la défaite de Krœsos, Nabou-nahid n'avait pas cessé de se préparer à la résistance. Il avait recruté son armée, réparé les fossés et les murailles, complété l'approvisionnement des villes fortes : il s'était ménagé dans Babylone une place de refuge où il comptait se retirer en cas de défaite et lasser la courte patience des Perses[2]. Lorsque la guerre éclata, en 538, il était prêt à la lutte et se tenait pour assuré de la victoire finale. L'événement parut d'abord lui donner raison : Kyros se trouva arrêté, dès le début de la campagne, par un accident qui éveilla les craintes superstitieuses de son armée. Au passage du Gyndès, un des chevaux sacrés fut entraîné par le courant et se noya. Il n'en fallait pas davantage pour frapper les esprits et faire mal augurer de l'issue. Kyros, afin de rallier les courages, s'emporta contre le fleuve et jura solennellement de le rendre si faible à l'avenir, que la première femmelette venue pourrait le franchir sans se mouiller les genoux. La marche fut suspendue, l'armée se sépara en deux corps et s'acharna tout l'été à creuser sur chaque rive cent quatre-vingt canaux où le Gyndès s'engloutit et disparut. Le travail achevé, la saison était déjà trop avancée pour qu'il fût prudent de commencer les opérations. Kyros remit l'attaque au printemps de l'année suivante[3].

La résistance fut moins dure qu'il ne l'avait supposé. Il passa le Tigre sans obstacle et marcha droit sur Babylone : à quelques kilomètres en avant, il rencontra l'armée chaldéenne aux ordres de Nabou-nahid et la dispersa. La plus

§ 3, d'après Néarque (*Fragm.* 23, édit. Müller). Cf. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 286-287. — 1. Hérodote, I, 177, les résume en quelques mots : Τὰ ἄνω Ἀσίης Κῦρος ἀνάστατα ἐποίε, παν ἔθνος καταστρεφόμενος καὶ οὐδὲν παριείς. — 2. Hérodote, I, 190. — 3. Id., *ibid.*, 189. Cette histoire a été regardée comme une fable par différents auteurs (Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 287, note 2; H. Rawlinson, dans l'*Herodotus* de G. Rawlinson, t. I, p. 262); elle a été acceptée par d'autres sans discussion, comme un trait de despotisme oriental (Grote, *History of Greece*, t. IV, p. 284-285).

grande partie des fuyards se jeta dans la place : le roi courut s'établir à Barsip avec quelques soldats[1]. Peut-être imaginait-il engager les Perses à le poursuivre et à diviser leurs forces; peut-être espérait-il avoir le temps de rassembler une nouvelle armée et de descendre en plaine une seconde fois. Son fils, Bel-sar-oussour, qu'il venait d'associer au trône[2], prit le commandement en son absence et repoussa les entreprises de l'ennemi avec tant d'énergie, que Kyros commença à douter du succès. Laissant un corps d'observation sous les murs de Babylone, il s'alla poster à quelques lieues plus haut et exécuta sur les bords de l'Euphrate les travaux de dérivation qui lui avaient si bien réussi sur les bords du Gyndès. Il établit des barrages, remit en état et agrandit le réseau de canaux qui faisaient communiquer la rivière avec les réservoirs à moitié vides, dont la légende populaire plaçait la construction au compte de la reine Nitôkris, et se ménagea la faculté de mettre à sec, en quelques heures, la partie du fleuve qui traverse la ville. Les travaux terminés, il attendit pour faire écouler l'eau le moment où les Babyloniens célébraient une de leurs grandes fêtes, engagea son armée dans le lit à moitié vide, et se glissa le long des quais à la tombée de la nuit. Si les assiégés avaient veillé tant soit peu, ils pouvaient prendre l'armée perse d'un coup de filet et la détruire sans qu'il en échappât un seul homme : Kyros avait compté sur leur négligence, et l'événement donna raison à sa témérité. Il trouva les murs déserts, les portes ouvertes et sans gardes : les sentinelles avaient abandonné leur poste pour se joindre à la fête. Le cri de guerre des Perses éclata soudain au milieu des chants de fête : la foule affolée se laissa massacrer sans se défendre, Bel-sar-oussour périt dans la bagarre, le palais royal prit feu. Au point du jour, Kyros était maître de la ville[3]. Le reste de la Chaldée ne résista pas : Nabou-nahid se rendit

1. Bérose, *Fragm.* 14, édit. Müller. — 2. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 70; J. Ménant, *Babylone et la Chaldée*, p. 256, 258-260. — 3. Hérodote, I, 90-91 : Xénophon, *Kyropédie*, VII, 5, §§ 1-37.

sans même avoir essayé de défendre Barsip (538). Il eut la vie sauve en récompense, fut exilé en Carmanie avec sa famille, et ne tarda pas à mériter l'approbation des Perses par la sagesse de sa conduite. Le successeur de Nabou-koudour-oussour, le prince qui avait régné dix-huit ans sur la moitié de l'Asie, devint gouverneur de province au service de ses vainqueurs[1] : Assour-edil-ilâni n'avait pas eu pareille fortune.

Les pays qui avaient appartenu au Chaldéen, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, passèrent aux mains des Perses. La Phénicie, entraînée par l'exemple, se détacha de l'Égypte sans qu'Ahmès fît rien pour la retenir : il voulait la tranquillité à tout prix et sacrifia ses possessions lointaines à l'amour de la paix. Les Sémites perdirent

1. Bérose, *Fragments* 9, 14. Voici, d'après le canon de Ptolémée et les monuments, le tableau des rois de Chaldée depuis Nabou-nâtsir :

I	Nabou-natsir,	Ναβονασσάρου,	747-733
II	Nahid,	Ναδίου,	733-731
III	Oukinzir et Poul,	Χινζίρου καὶ Πώρου,	731-726
IV	Ilou-illou,	Ἰλουλαίου,	726-721
V	Mardouk-bal-idinna,	Μαρδοκεμπάδον,	721-709
VI	Saryoukin,	Ἀρκεάνου,	709-704
	Premier interrègne,	Ἀβασιλεύτου πρώτου,	704-702
VII	Bel-ipnou,	Βηλίβου,	702-699
VIII	Assour-nadin-soum,	Ἀσσαραδίνου,	699-693
IX	Riou-Bel,	Ῥηγεβήλου,	693-692
X	Mousisi-Mardouk,	Μεσησιμορδάκου,	692-688
	Deuxième interrègne,	Ἀβασιλεύτου δευτέρου,	688-680
XI	Assour-akhè-idin,	Ἀσαραδίνου,	680-667
XII	Samoul-masadd-youkin,	Σαοσδουχίνου,	667-647
XIII	Assour-ban-habal, Assour-edil-ilani,	Κινηλαδάνου,	647-625
XIV	Nabou-bal-oussour,	Ναβοπολασσάρου,	625-604
XV	Nabou-koudour-oussour II,	Ναβοκολασσάρου,	604-561
XVI	Avil-Mardouk,	Ἰλλοαρουδάμου,	561-559
XVII	Nirgal-sar-oussour, Bel-labar-iskoun,	Νηριγασολασόρου,	559-555
XVIII	Nabou-nahid,	Ναβοναδίου,	555-538

Cf. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 332.

leurs anciens maîtres et en gagnèrent de nouveaux sans plus s'inquiéter du changement que s'il ne se fût point agi d'eux et de leurs intérêts : du moment qu'ils ne pouvaient plus être libres, peu leur importait qui régnait. Seuls les Juifs accueillirent la chute de Nabou-nahid avec enthousiasme, et saluèrent de leurs vœux l'avénement de Kyros comme roi de Babylone. Pendant les cinquante années de leur exil, ils avaient vécu dispersés au milieu des Chaldéens sans renier leur foi et sans perdre le sentiment de leur nationalité. Au lendemain de la victoire, ils demandèrent au conquérant la permission de retourner dans leur pays et d'y rétablir leur temple. Kyros avait besoin, sur les frontières d'Égypte, d'un peuple énergique et dévoué : il trouva que les Juifs réunissaient ces deux qualités et leur accorda la faveur qu'ils demandaient. Quarante-deux mille personnes des tribus de Juda et de Benjamin partirent aussitôt pour la terre promise, vinrent se loger sur les ruines de Jérusalem, et commencèrent sans plus tarder l'édification d'un nouveau temple. Ils avaient pour chefs Seroubabel, fils de Salthiel, et le grand prêtre Jeshua[1] (536).

Une guerre immédiate contre l'Égypte semblait être imminente : Kyros hésita un instant, puis se rejeta vers l'Est et disparut d'une manière mystérieuse (529). Au dire de Xénophon, il mourut dans son lit, entouré de ses enfants, et ne cessa d'édifier ceux qui l'approchaient par la sagesse plus qu'humaine dont il fit preuve à ses derniers moments[2]. Ctésias contait qu'il avait été blessé dans un engagement contre les Derbikes, peuple à moitié sauvage de la Bactriane, et qu'il avait succombé aux suites de sa blessure trois jours après la bataille[3]. Selon Hérodote, il

1. II *Chroniques*, xxxvi, 22-23; Esdras, i-iii. — 2. Xénophon, *Kyropédie*, l. VIII, c. vii, § 3-38. — 3. Ctésias, *Persica*, § 6-8. Une légende très-postérieure contait que Kyros, parvenu à l'âge de cent ans, avait demandé à voir tous ses amis. On lui répondit que son fils Kambysès les avait fait mettre à mort; le chagrin que la cruauté de son fils lui causa le tua en quelques jours (Lucien, *Macrob.*, xiv, d'après Onésicrite, *Fragm.* 32, édit. C. Müller)

fit demander en mariage Tomyris, reine des Massagètes, et fut repoussé. Le dépit le poussa à la guerre : il franchit le fleuve Araxès[1], battit les Massagètes et prit le fils de leur reine, Spargapisès, qui se tua de désespoir. « Tomyris ayant rassemblé ses forces, attaqua les Perses. De toutes les batailles livrées entre barbares, celle-là me paraît avoir été la plus sanglante, à en juger du moins par ce que j'ai ouï dire. Ils commencèrent par se cribler de flèches à courte distance; quand les flèches leur manquèrent, ils tombèrent les uns sur les autres à coups de piques et de sabres. Ils soutinrent la lutte pendant longtemps sans qu'aucun parti voulût fuir : à la fin les Massagètes prirent le dessus. La plus grande partie de l'armée perse resta sur le champ de bataille; Kyros lui-même y périt après un règne de vingt-neuf ans. Tomyris ayant rempli une outre de sang humain, ordonna qu'on cherchât parmi les morts le cadavre de Kyros : dès qu'on l'eut trouvé, elle lui fit plonger la tête dans l'outre et l'accabla d'injures. « Bien que je vive et que je sois victorieuse, tu « m'as perdue en m'enlevant mon fils par ruse : aussi moi « te rassasierai-je de sang[2]. » Les Perses parvinrent à recouvrer le corps de leur roi et le transportèrent à Pasargades, où ils l'ensevelirent somptueusement dans les jardins de son palais[3].

La poésie populaire, qui avait défiguré sa vie et substitué des histoires fabuleuses au récit véritable de ses actions, s'attacha à faire de lui le portrait idéal d'un prince d'Orient : il devint dans la légende le plus brave, le plus doux, même le plus beau des hommes. En fait, il paraît avoir eu toutes les qualités d'un général, l'activité, l'énergie, la bravoure, l'astuce et la duplicité si nécessaire en Asie au succès de la conquête : il n'eut pas les qualités d'un administrateur et ne fit rien pour consolider

1. Peut-être le *Iaxartès*. — 2. Hérodote, I, 204-214. — 3. Arrien, *Anabasis*, l. VI, 19, § 4-9, d'après Aristobule (*Fragm*. 37, édit. C. Müller). Cf. *Pseudo-Callisthenes*, l. II, ch. 18, où l'auteur place à côté l'un de l'autre le tombeau de Kyros et celui de « Nabonasar, que les Grecs appellent Naboukhodonosor. »

l'empire qu'il avait fondé. En Lydie seulement il mit un gouverneur perse : partout ailleurs il se contenta d'une déclaration d'obéissance et laissa le gouvernement aux mains des indigènes. Il avait su réunir tous les pays du vieux monde, l'Égypte exceptée, sous la domination de son peuple : il laissait le soin d'organiser la conquête à ceux qui viendraient après lui[1].

Kambysès ; Ahmès II et Psamétik III ; conquête de l'Égypte ; tentatives sur la Libye et l'Éthiopie ; le faux Smerdis.

Kyros avait légué l'empire à l'aîné de ses enfants, Kambouzia II, que les Grecs appelèrent Kambysès, et le commandement de plusieurs provinces à Bardiya (Smerdis), son second fils[2]. Réglant sa succession par avance, il s'était flatté de prévenir les querelles qui accompagnent d'ordinaire en Orient un changement de règne. Son espoir fut déçu : Kambysès, à peine monté sur le trône, fit mettre son frère à mort. Le crime fut commis avec tant de prudence et de secret qu'il passa inaperçu du vulgaire : le peuple et la cour crurent que Bardiya avait été enfermé dans quelque palais éloigné de la Médie et s'attendirent à le voir reparaître bientôt[3].

Après s'être débarrassé d'un rival qui pouvait devenir dangereux, Kambysès ne songea plus qu'à la guerre. Seule parmi les grandes nations du vieux monde l'Égypte demeurait indépendante : protégée par le désert et les marais du Delta, elle bravait la puissance des Perses et suivait en paix le cours de son développement. Depuis son inter-

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 388-390. — 2. Hérodote, I, 208 ; Ctésias, *Persica*, § 8 ; Xénophon, *Kyropédie*, VIII, 7, § 11. Ctésias donne à Bardiya le nom de Tanyoxarkès et lui attribue le gouvernement de la Bactriane, des Khorasmiens, des Parthes et des Carmaniens. Xénophon l'appelle Tanaoxarès et le fait régner sur les Mèdes, les Arméniens et les Cadusiens. — 3. Hérodote, III, 30 ; J. Ménant, *les Achéménides*, p. 106. D'après Hérodote, l'assassinat eut lieu pendant l'expédition d'Égypte ; d'après l'inscription de Behistoun, il eut lieu auparavant.

vention malheureuse en Lydie, Ahmès II s'était toujours conduit de manière à ne fournir à ses voisins aucun prétexte de guerre. Il réussit à se tenir en bonne intelligence avec Kyros et profita des vingt-cinq années de tranquillité que sa prudence lui assura pour porter son royaume au plus haut degré de la prospérité. Le réseau des canaux fut réparé et agrandi, l'agriculture encouragée, le commerce étendu : « on dit que l'Égypte ne fut jamais plus florissante ni plus prospère, que jamais le fleuve ne fut aussi bienfaisant pour la terre, ni la terre aussi féconde pour les hommes, et qu'on y comptait alors vingt-mille villes habitées[1]. » Les carrières de Trouwou et de Souan furent rouvertes et exploitées comme aux plus beaux jours[2]. Thèbes, où l'une des femmes d'Ahmès, la reine Onkhnas, paraît avoir passé la plus grande partie de sa vie[3], reprit quelque animation ; les monuments de Karnak furent restaurés à grand soin, et quelques riches particuliers se firent creuser des tombeaux qui, pour l'étendue et le fini des bas-reliefs, ne le cèdent en rien aux plus belles tombes d'autrefois. Le reste de la haute Égypte était déjà trop dépeuplé pour qu'il fût nécessaire d'y entreprendre des travaux considérables; les forces vives du pays se concentrèrent sur Memphis et sur les villes du Delta. A Memphis, Ahmès II fit bâtir un temple d'Isis qu'Hérodote qualifie de « très-grand et très-digne d'être vu » ; ce temple a malheureusement disparu, ainsi que le colosse couché de soixante-quinze pieds de long que le même prince avait placé devant le temple de Phtah[4]. A Saïs, il construisit dans le temple de Neith des propylées « qui surpassaient beaucoup les autres ouvrages de ce genre tant par leur élévation et leur grandeur que par la grosseur et la qualité des matériaux. » Ils étaient ornés de colonnes énormes et précédés d'une longue avenue de sphinx. On y admirait deux grands obélisques, une statue

1. Hérodote, II, 177. — 2. Id., *ibid.*, 175. — 3. Le sarcophage de la reine Onkhnas est aujourd'hui au British Museum. — 4. Hérodote, II, 176.

couchée en tout semblable à celle de Memphis, et une chapelle monolithe en granit rose que le roi avait fait venir d'Abou. Deux mille bateliers avaient été occupés pendant trois ans à la transporter. Elle avait à l'extérieur environ 11m de long, 7m,38 de large et 4 mètres de haut; évidée à l'intérieur, elle pesait encore près de cinq cent mille kilogrammes. Elle ne fut jamais placée au fond du sanctuaire, mais demeura toujours à l'entrée du temple. « On conte que l'architecte, au moment même où le monument atteignit son site actuel, poussa un soupir, songeant au temps qu'avait exigé le transport, et lassé par ce rude labeur. Ahmès entendit le soupir, et, le tenant à présage, point ne voulut qu'on menât plus loin la pierre. D'autres disent toutesfois qu'un des ouvriers employés à la manœuvre fut écrasé et tué par la masse et que ce fut la raison pourquoi on la laissa à l'endroit où elle est maintenant[1]. »

La révolution qui avait porté Ahmès au trône avait été faite par le parti national égyptien contre les étrangers. Les mercenaires et les marchands grecs avaient soutenu Ouhabrâ contre son rival : on pouvait craindre que celui-ci une fois vainqueur ne les chassât de son royaume. Il n'en fut rien : Ahmès roi oublia les injures d'Ahmès prétendant à la couronne. Ses prédécesseurs avaient bien accueilli les Grecs; lui, les aima passionnément[2], et se fit aussi Grec qu'il était possible à un Égyptien de le devenir. Moitié politique, moitié caprice, il épousa une femme de Cyrène, Ladikê, fille, selon les uns, d'Arkésilaos le roi, ou de Battos, selon les autres, d'un riche particulier nommé Critoboulos[3]. Il entretint des relations amicales avec les principaux sanctuaires de l'Hellade et leur fit des présents à plusieurs reprises. En 548 le temple de Delphes fut brûlé, et

1. Hérodote, II, 175; Letronne, *la Civilisation égyptienne depuis l'établissement des Grecs, sous Psammitichus, jusqu'à la conquête d'Aexandre*, p. 23-26. Le Musée du Louvre possède un naos monolithe plus petit que le naos décrit par Hérodote, mais taillé, comme lui, sous le règne d'Ahmès II (D, 29). — 2. Hérodote, II, 178, l'appelle φιλέλληνα. — 3. Id., *ibid.*, 181.

les Amphictyons s'engagèrent à le rebâtir moyennant trois cents talents dont un quart fourni par les Delphiens. Pour se procurer le reste de la somme il fallut quêter chez toutes les nations amies : Ahmès leur donna pour sa part mille talents d'alun d'Égypte, le plus estimé de tous, dont les quêteurs surent tirer bon profit[1]. Il envoya à Cyrène une statue de sa femme Ladikê, et une statue de Neith dorée complétement ; à la Minerve de Lindos, deux statues de pierre et une cuirasse de lin d'une finesse merveilleuse[2] ; à Junon Samienne deux statues en bois qui existaient encore au temps d'Hérodote[3].

Aussi les Grecs affluèrent en Égypte et s'y établirent en si grand nombre que, pour éviter toute querelle avec les indigènes, il fallut régler à nouveau leur position. Les colonies fondées le long de la branche Pélusiaque par les Ioniens et les Cariens de Psamétik Ier avaient prospéré et possédaient déjà une population qu'on peut évaluer à près de deux cent mille âmes[4]. Ahmès la transféra à Memphis ou dans les environs pour se garder contre ses sujets égyptiens[5]. Il concéda aux nouveaux venus près de la bouche Canopique une ville qui prit le nom de Naucratis et qu'il leur abandonna complétement[6]. Ce fut une vraie république, gouvernée par des magistrats indépendants, prostates ou timouques[7] ; on y trouvait un Prytanée, des Dionysiaques, des fêtes d'Apollon Komæos, des distributions de vin et d'huile, le culte et les mœurs de la Grèce[8]. Ce fut désormais le seul port ouvert aux étrangers. Lorsqu'un navire marchand poursuivi par les pirates, assailli par la tempête ou contraint par quelque accident de mer, abordait sur un autre point de la côte, son capitaine devait se pré-

1. Hérodote, II, 180. — 2. Les débris en subsistaient encore au temps de Pline l'Ancien, *H. N.*, XIX, 1, mais les curieux en arrachaient les morceaux, afin de vérifier si, comme l'assure Hérodote (III, 47), chacun des fils était formé de trois cent soixante-cinq brins, tous visibles à l'œil nu. — 3. Hérodote, II, 182. — 4. Letronne, *la Civilisation égyptienne*, p. 11. — 5. Hérodote, II, 154. — 6. Id., *ibid.*, 178. — 7. Hermias de Naucratis dans Athénée, IV, 149. — 8. Letronne, *la Civilisation égyptienne*, p. 11-12 ; G. Lumbroso, *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides*, p. 222-223.

senter devant le magistrat le plus proche, afin d'y jurer qu'il n'avait pas violé la loi de son plein gré, mais forcé par des motifs impérieux. Si l'excuse paraissait valable, on lui permettait de faire voile vers la bouche Canopique; quand les vents ou l'état de la mer s'opposaient à ce qu'il partît, il pouvait embarquer sa cargaison sur des bateaux du pays et la transporter à Naucratis par les canaux du Delta [1]. Cette disposition de la loi fit la fortune de Naucratis : elle devint en quelques années un des entrepôts les plus considérables du monde ancien. Les Grecs de tous pays la remplirent et ne tardèrent pas à se répandre sur les campagnes environnantes, qu'ils semèrent de villas et de bourgs nouveaux.

Les marchands qui ne tenaient pas à vivre sous le régime des lois grecques furent autorisés à s'établir dans telle ville d'Égypte qu'il leur plairait choisir et à s'y bâtir des factoreries. Ahmès leur accorda même le libre exercice de leur culte et leur donna le droit d'élever des temples aux dieux de leur patrie. Les Éginètes construisirent un temple à Zeus, les Samiens à Hêra, les Milésiens à Apollon. Neuf villes d'Asie Mineure s'entendirent pour édifier à frais communs un temple qu'elles nommèrent l'Hellênion [2]. La haute Égypte et le désert lui-même ne furent pas à l'abri de cette invasion pacifique. Les marchands grecs sentirent de bonne heure la nécessité d'avoir des agents sur la route des caravanes qui viennent de l'intérieur de l'Afrique : des Milésiens s'établirent dans l'antique cité d'Abydos [3], et les Samiens de la tribu Æskhrionie avaient poussé jusque dans la Grande Oasis [4]. La présence de ces étrangers au milieu d'eux ne dut pas peu scandaliser les indigènes de la Thébaïde, et ne contribua pas à diminuer les sentiments de haine qu'ils avaient voués au roi usurpateur. Les Grecs de leur côté rapportaient de ces régions

1. Hérodote, II, 179. — 2. Id., *ibid.*, 178. — 3. Étienne de Byzance, *s. v.* Ἄβυδος, raconte que les Milésiens avaient *fondé* Abydos d'Égypte. M. Letronne (*la Civilisation égyptienne*, p. 13) a fort bien vu qu'il s'agissait ici d'une factorerie fondée par les Milésiens vers le règne d'Ahmès. — 4. Hérodote, III, 26.

lointaines des récits merveilleux qui soulevaient la curiosité de leurs compatriotes et des richesses qui excitaient leur cupidité : philosophes, marchands, soldats, s'embarquaient pour le pays des merveilles, à la recherche de la science, de la fortune ou des aventures. Ahmès, qui craignait toujours une attaque des Perses, accueillait les émigrants à bras ouverts : ceux qui restaient s'attachaient à sa personne, ceux qui partaient emportaient avec eux le souvenir des bons traitements qu'ils avaient reçus et préparaient en Grèce les alliances dont l'Égypte devait avoir besoin dans quelques années au plus tard.

Dès que Kyros fut mort, Ahmès se prépara à la guerre : Kambysès ne cherchait qu'un prétexte à la déclarer et saisit le premier qui s'offrit. Au dire des Perses, il fit demander en mariage la fille du vieux roi dans l'espoir qu'on la lui refuserait et qu'il aurait une injure à venger : Ahmès, au lieu de sa propre fille, envoya Nitêtis[1], fille d'Ouhabrâ. « Quelque temps après, Kambysès se trouvant avec elle l'appela par le nom de son prétendu père. Sur quoi elle dit : « Je vois, ô roi ! que tu ne soupçonnes pas com-
« bien tu as été trompé par Amasis : il m'a prise et, me
« couvrant de parures, m'a envoyée à toi comme étant sa
« propre fille. De vrai, je suis l'enfant d'Apriès, qui était
« son seigneur et maître jusqu'au jour qu'il se révolta et,
« de concert avec le reste des Égyptiens, le mit à mort. » Ce discours et le motif de querelle qu'il renfermait soulevèrent la colère de Kambysès, fils de Kyros, et attirèrent ses armes sur l'Égypte[2]. » En Egypte, on contait les choses autrement. Nitêtis avait été envoyée à Kyros et lui avait donné Kambysès[3] : la conquête n'avait été qu'une revendication de la famille légitime contre l'usurpateur Ahmès, et Kambysès montait sur le trône moins en vainqueur qu'en petit-fils d'Ouhabrâ. C'est par une fiction aussi puérile que les Égyptiens de la décadence se consolaient de leur faiblesse et de leur honte. Toujours orgueilleux de leur gloire

1. La forme égyptienne de ce nom est *Neitiritis* ou *Nestartus*. — 2. Hérodote, III, 1; cf. Athénée, XIII. — 3. Hérodote, III, 2.

passée, mais incapables de vaincre et de commander, ils n'en prétendaient pas moins n'être vaincus et commandés que par eux-mêmes. Ce n'était plus la Perse qui imposait son roi à l'Égypte : c'était l'Égypte qui imposait le sien à la Perse et par la Perse au reste du monde.

Depuis longtemps le désert et les marais formaient le véritable boulevard de l'Égypte contre les attaques des princes asiatiques. Entre le dernier poste important de la Syrie, Jénysos[1] et le lac Serbônis, où se trouvaient les avant-postes égyptiens, il y a près de quatre-vingt-dix kilomètres d'intervalle, qu'une armée ne pouvait faire en moins de trois journées de marche[2]. Dans les siècles passés, l'étendue de désert avait été moins grande : mais les ravages des Assyriens et des Chaldéens avaient dépeuplé le pays et livré au pouvoir des Arabes nomades des régions jadis assez faciles à parcourir. Un événement imprévu tira Kambysès de l'embarras où le jetait la traversée du désert. Un des généraux d'Ahmès, Phanès d'Halicarnasse, déserta et vint prendre du service en Perse. Il avait du jugement, de l'énergie et une profonde connaissance de l'Égypte. Il conseilla au roi de s'entendre avec le sheikh qui dominait sur cette côte et de lui demander un sauf-conduit. L'Arabe disposa tout le long de la route des relais de chameaux chargés d'eau en quantité suffisante pour les besoins d'une armée[3].

En arrivant devant Péluse, les Perses apprirent qu'Ahmès était mort[4] et que son fils Psamétik III l'avait remplacé. Malgré leur confiance aux dieux et en eux-mêmes, les Égyptiens étaient en proie à de sombres pressentiments. Ce n'étaient plus seulement les nations du Tigre et de l'Euphrate, c'était l'Asie entière, du Gange à l'Hellespont, qui se ruait sur la vallée du Nil et menaçait de l'écraser. Le peuple, tourmenté par la crainte de l'étranger, voyait partout des signes et changeait en mauvais présage le moindre phénomène de la nature. La pluie est rare dans la Thé-

1. Aujourd'hui *Khan-Yoûnous*. — 2. Hérodote, III, 5. — 3. Id., *ibid.*, 4-9. — 4. Id., *ibid.*, 10; Diodore, I, 68.

baïde et les orages ne se produisent guère qu'une ou deux fois par siècle. Quelques jours après l'avénement de Psamétik, « la pluie tomba à Thèbes en petites gouttes, ce qui n'était jamais arrivé auparavant[1]. » La bataille qui s'engagea en avant de Péluse fut menée de part et d'autre avec une bravoure désespérée. Phanès avait laissé ses enfants en Égypte. Ses anciens soldats, les Cariens et les Ioniens au service de Pharaon, les égorgèrent sous ses yeux, recueillirent leur sang dans un grand vase à moitié plein de vin, burent le mélange et se lancèrent comme des furieux au plus fort de la mêlée. Vers le soir, la ligne égyptienne plia enfin et la déroute commença. Au lieu de rallier les débris de ses troupes et de disputer le passage des canaux, Psamétik, perdant la tête, courut s'enfermer dans Memphis. Kambysès l'envoya sommer de se rendre, mais la foule furieuse massacra les hérauts. Après quelques jours de siége, la ville fut prise. La Haute-Égypte se soumit sans résistance, les Libyens et les Cyrénéens n'attendirent pas qu'on les attaquât pour offrir un tribut. Une seule bataille heureuse avait suffi pour détruire l'empire des Pharaons[2] (523).

Cette chute rapide d'une puissance qui depuis des siècles défiait tous les efforts de l'Orient, et le sort de ce roi qui n'était monté sur le trône que pour tomber aussitôt, remplirent les contemporains d'étonnement et de pitié. On contait que, dix jours après la reddition de Memphis, le vainqueur voulut éprouver la constance de son prisonnier. Il fit défiler devant lui sa fille habillée en esclave, ses fils et les fils des principaux Égyptiens qu'on menait à la mort, sans qu'il se départît de son impassibilité. Mais un de ses anciens compagnons de plaisir étant venu

1. Hérodote, III, 10. Jusqu'à nos jours les gens de la Haute-Égypte ont considéré la pluie comme un événement de mauvais augure. Un d'eux disait, au commencement du siècle, en parlant de l'expédition du général Bonaparte : « Nous savions qu'un grand malheur nous menaçait : *il avait plu à Thèbes* un peu avant l'arrivée des Français. » — 2. Hérodote, III, 10-13 ; Diodore, I, 68, ignore Psamétik III, et Ctésias, *Persica*, § 9, le nomme Amyrtæos.

à passer, couvert de haillons comme un mendiant, Psamétik éclata en sanglots et se battit le front de désespoir. Kambysès, étonné de cet excès de douleur chez un homme qui venait de marquer tant de fermeté, lui en fit demander la raison. « A cette question il répondit : « O fils de « Kyros ! mes infortunes personnelles sont trop grandes pour « qu'on les pleure, mais non pas le malheur de mon ami. « Quand un homme tombe du luxe et de l'abondance dans la « misère au seuil de la vieillesse, on peut bien pleurer sur « lui. » Lorsque le messager rapporta ces paroles à Kambysès, il reconnut que c'était vrai ; Krœsos éclata en pleurs, lui aussi, — car il était en Égypte avec Kambysès, — et tous les Perses présents se mirent à pleurer. Même Kambysès fut touché de pitié. » Il traita son prisonnier en roi et allait peut-être le rétablir comme vassal sur le trône d'Égypte, quand il apprit que Psamétik conspirait contre lui. Il le fit mettre à mort[1] et confia le gouvernement de l'Égypte au Perse Aryandès[2].

1. Hérodote, III, 14-15. D'après Ctésias, *Persica*, § 9, le roi d'Égypte fut envoyé à Suse et y mourut prisonnier. — 2. Hérodote, IV, 166. Voici le tableau de la famille Saïte depuis Tawnekht :

I.	— Tawnekht,	Τνέφαχθος.
	XXIVe Dynastie.	
II.	— Râ-ouoh-ka Bokenranw,	Βόκχορις.
III.	—	Στεφινάτης.
IV.	—	Νεχεψῶς.
V.	— .... Nékô Ier,	Νεχαὼ α.
	XXVIe Dynastie.	
VI.	— Râ-ouh-ab Psamétik Ier,	Ψαμμήτιχος α, Ψαμμίτιχος.
VII.	— Râ-ouahem-ab Nékô II,	Νεχαὼ β, Νεκώς.
VIII.	— Râ-nower-het Psamétik II,	Ψάμμουθις ὁ καὶ Ψαμμήτιχος β, Ψάμμις.
IX	— Râ-hââ-ab Ouhabrâ,	Οὐάφρη, Ἀπρίης.
I.	— Râ-khnoum-ab Ahmès II, Si-Neit,	Ἄμωσις β, Ἄμασις.
II.	— Râ-ankh-ka-n Psamétik III,	Ψαμμεχερίτης, Ψαμμηνίτος.

Tout l'ancien monde civilisé était pour la première fois sous un seul sceptre : on pouvait se demander s'il serait possible de maintenir longtemps dans un même empire les gens du Caucase et ceux de l'Égypte, les Grecs de l'Asie Mineure et les Touraniens de Médie, les Aryens de la Bactriane et les Sémites des bords de l'Euphrate. Kambysès essaya d'abord de se concilier ses nouveaux sujets en se pliant à leurs mœurs et à leurs préjugés. Il prit le double cartouche, le protocole et le costume royal des vieux Pharaons ; tant pour satisfaire ses rancunes personnelles que pour se mettre dans les bonnes grâces du vieux parti loyaliste, il se rendit à Saïs, fit violer le tombeau d'Ahmès et brûler sa momie[1]. Cet acte de justice posthume contre l'usurpateur accompli, il traita bien Ladikê, veuve de son rival, et la renvoya chez ses parents[2]. Il ordonna qu'on évacuât le grand temple de Neith, où des troupes perses s'étaient logées au grand mécontentement des dévots, et répara à ses frais les dommages qu'elles avaient causés. Il poussa le zèle jusqu'à s'instruire dans la religion et reçut l'initiation aux mystères d'Osiris des mains du prêtre Outsa-Hor-soun[3]. Il songeait à faire de l'Égypte une base d'opérations solide pour la conquête de l'Afrique entière. A l'ouest, la renommée de Carthage, accrue encore par l'incertitude et la distance, excitait sa cupidité. Il voulut d'abord l'attaquer par mer, mais les Phéniciens qui montaient sa flotte refusèrent de servir contre leur ancienne colonie[4]. Forcé de l'aborder par voie de terre, il envoya de Thèbes une armée de cinquante mille hommes chargée d'occuper l'Oasis d'Ammon et de frayer le chemin au reste des troupes. Elle périt tout entière dans les sables, et l'em-

1. Hérodote, III, 17. Plus tard, les partisans d'Ahmès, pour laver sa mémoire de cet outrage, prétendirent que, prévenu par un oracle, il avait donné ordre qu'on substituât à son corps un autre corps embaumé royalement ; c'était cette fausse momie que Cambysès avait violée, tandis que la momie du roi reposait en paix dans un caveau secret. — 2. Hérodote, II, 181. — 3. De Rougé, *Mémoire sur la statuette naophore du Vatican*. — 4. Hérodote, III, 17, 19.

pire perse ne réussit pas à dépasser de ce côté les frontières de l'Égypte[1].

L'entreprise vers le sud paraissait plus facile : il semblait qu'en remontant toujours le Nil on pourrait arriver sans grande difficulté au centre même de l'Afrique. Depuis la retraite de Nouat-Méïamoun, le royaume de Napata avait cessé d'entretenir des relations avec les nations de l'Asie. Attaqué par Psamétik Ier et Psamétik II, il avait su conserver son indépendance et avait rompu ses relations avec l'Égypte. Les contrées de la Nubie inférieure entre la première et la seconde cataracte, si peuplées au temps des grands rois égyptiens, étaient devenues presque désertes : les villes fondées par les princes de la XVIIIe et de la XIXe dynastie étaient en ruines et leurs temples commençaient à disparaître sous les sables. Au delà de la seconde cataracte commençait le royaume de Napata, divisé en deux régions comme l'Égypte ; dans le To-Qens se trouvaient, en remontant le fleuve, Pnoubs[2] Dengour[3], la capitale Napata, sur la Montagne Sainte[4], Astamouras, au confluent du Nil et de l'Astamouras[5], Beroua enfin, la Méroé des géographes alexandrins ; au delà de Beroua commençait le pays d'Alo[6], qui s'étendait le long du Nil Blanc et du Nil Bleu jusque dans la grande plaine de Sennaar. Sur la frontière méridionale du pays d'Alo résidaient les Asmakh, descendants des soldats égyptiens émigrés en Éthiopie au temps de Psamétik Ier. A l'est, au sud et à l'ouest, entre le Darfour, le massif d'Abyssinie et la mer Rouge, vivaient une foule de tribus à moitié sauvages, les unes noires, les autres de race africaine, d'autres de race sémitique, les Rehrehsa, au sud de Baroua,

1. Hérodote, III, 25, 26. Cf. Diodore, X, 13, § 3. — 2. Brugsch, *Geog. Inschrift.*, t. I, p. 120. — 3. Dongolah. Cf. Maspero dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I. — 4. DOUOUAB, aujourd'hui Gebel-Barkal. — 5. Astaboras des géographes grecs, aujourd'hui le Tacassi. Cf. Maspero, *l. l.* — 6. Le royaume d'Aloah des géographes arabes du moyen âge. Quatremère, *Mémoires historiques sur l'Égypte*, t. II, p. 18 sqq. Cf. L. Burckhardt, *Travels*, p. 452 sqq. ; Maspero dans les *Mélanges d'archéologie*, t. II.

entre le Nil Bleu et le Tacassé[1], les Madi ou Maditi, entre le Tacassé et la chaîne de montagnes qui bordent la mer Rouge[2]. L'humeur belliqueuse des rois de Napata trouvait dans ces régions populeuses matière à victoires faciles et profitables : deux d'entre eux qui vivaient à peu près dans le même temps que Kambysès, Horsiatew et Nastosenen, avaient soumis la plupart de ces tribus et ruiné par des razzias incessantes celles d'entre elles qui résistaient[3].

La royauté éthiopienne était élective, au moins de nom. L'élection se faisait à Napata, dans le grand temple d'Ammon, sous la surveillance des prêtres et en présence d'un certain nombre de délégués choisis à cet effet par les magistrats, les lettrés, les soldats et les officiers du palais. Tous les *frères royaux*, membres de la famille régnante, étaient introduits dans le sanctuaire et mis en présence de la statue du dieu, qui indiquait par quelque signe convenu d'avance l'élu de son choix[4]. Nommé par les prêtres, le souverain restait toute sa vie durant sous leur domination. Il ne pouvait entreprendre aucune guerre, accomplir aucun acte important, sans en demander la permission au dieu et à ses ministres. S'il venait à désobéir ou simplement à marquer quelques velléités d'indépendance, le clergé lui envoyait l'ordre de se donner la mort, et il n'avait d'autre ressource que de se soumettre à cet arrêt. La loi si dure pour lui n'était pas plus tendre pour ses sujets. La moindre divergence d'opinion, le moindre changement introduit dans les pratiques du culte était considéré comme une hérésie et traité en conséquence. Vers la fin du septième siècle, quelques prêtres de Napata méditèrent une sorte de réforme religieuse. Ils voulurent, entre autres choses, substituer au sacrifice ordinaire du vieux rite égyptien différentes cérémonies, dont la principale consistait à manger crue la

1. Peut-être les Rhausi de l'inscription d'Adulis, Rhapsii de Ptolémée. — 2. Les Mataïa de l'inscription grecque d'Axoum, Matita de Pline et de Ptolémée. — 3. Maspero, *The steles of King Horsiatew and of King Nastosenen*, dans *Records of the Past*, t. VI. — 4. Mariette, *Quatre pages des Archives officielles de l'Éthiopie*, dans la *Revue archéologique*, sept. 1865; Maspero, *la Stèle de l'Intronisation*.

viande des sacrifices. Cette coutume, sans doute d'origine nègre, parut abominable aux yeux des orthodoxes. Le roi se rendit au temple d'Ammon, en chassa les hérétiques, et fit brûler vifs tous ceux qu'il put trouver. L'usage sacré de la viande crue n'en persista pas moins : il gagna du terrain à mesure que l'influence égyptienne allait s'affaiblissant et finit par s'établir si solidement, qu'il résista même au christianisme [1]. Encore au commencement de notre siècle, les Abyssins se régalaient de viande crue, qu'ils appelaient *brindé* [2].

L'isolement dans lequel les Éthiopiens vivaient depuis qu'ils avaient perdu l'Égypte avait été plus profitable que nuisible à leur renommée. A peine entrevus dans la distance par les nations de la Méditerranée, ils avaient été investis peu à peu de vertus merveilleuses et presque divines. On disait d'eux qu'ils étaient les plus grands et les plus beaux des hommes [3], qu'ils duraient jusqu'à cent vingt ans et au delà, qu'ils avaient une fontaine merveilleuse dont l'eau entretenait dans leurs membres une jeunesse perpétuelle [4]. Près de leur capitale, il y avait une prairie sans cesse couverte de boissons et de mets préparés : qui voulait venait et mangeait à sa fantaisie [5]. L'or était si commun qu'on l'employait aux usages les plus vils, même à enchaîner les prisonniers : le cuivre était rare et très-recherché [6]. Kambysès fit reconnaître le pays par des espions, et, sur leur rapport, quitta Memphis à la tête de son armée. Au lieu de remonter le Nil jusqu'à Napata, il prit la route plus courte du désert : mais il avait mal pris ses précautions : les vivres lui manquèrent au quart du chemin, et la famine l'obligea de revenir en Égypte après avoir perdu beaucoup de monde [7]. Ce désastre l'exaspéra :

1. Maspero, *la Stèle de l'Excommunication*, dans la *Revue archéologique*, mars 1873, et dans les *Records of the Past*, t. IV. — 2. Valentia et Salt, *Voyages dans l'Hindoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Égypte*, traduct. franç., t. III, p. 283; IV, 68. — 3. Hérodote, III, 20. — 4. Id., *ibid.*, 23. — 5. Id., *ibid.*, 17-18, 23. — 6. Id., *ibid.*, 23. — 7. Id., *ibid.*, 25. Diodore prétend que Kambysès arriva jusqu'à Méroé et y fonda une ville nouvelle (I, 33).

il oublia le peu de sens politique qu'il avait montré jusqu'alors et se laissa emporter à la violence de son caractère. Le bœuf Hapi était mort en son absence, et les Égyptiens, après avoir pleuré le défunt le nombre de jours réglementaires, venaient d'introniser un nouvel Hapi quand les débris de l'armée perse rentrèrent à Memphis. Kambysès trouva la ville en fête et s'imagina qu'elle se réjouissait de ses malheurs. Il manda auprès de lui les magistrats, puis les prêtres, et les fit mettre à mort sans écouter leurs explications. Il commanda qu'on lui amenât le bœuf et lui perça la cuisse d'un coup de poignard dont l'animal mourut quelques jours après [1]. Ce sacrilége excita dans le cœur des dévots plus d'indignation que n'avait fait la ruine de la patrie : leur haine redoubla quand le Perse mit autant de soin à heurter leurs préjugés qu'il avait pris de peine à les concilier auparavant. Il entra dans le temple de Phtah à Memphis et se moqua d'une des formes sous lesquelles on avait accoutumé de représenter ce dieu. Il fit violer les tombeaux anciens, afin d'en examiner les momies. Les Aryens eux-mêmes et les gens de sa cour n'échappèrent pas à sa rage. Il tua sa sœur, dont il avait fait sa femme malgré la loi qui défendait les mariages entre enfants du même père et de la même mère. Une autre fois, il perça d'une flèche le fils de Prexaspès, fit enterrer vifs douze des principaux parmi les Perses, ordonna de mettre Krœsos à mort, s'en repentit et cependant condamna les officiers qui n'avaient pas exécuté l'ordre qu'il se repentait d'avoir donné. Les Égyptiens prétendirent que les dieux l'avaient frappé de folie en punition de ses sacriléges [2].

Rien ne le retenait plus aux bords du Nil : il reprit la route d'Asie. Il était déjà dans le nord de la Syrie lorsqu'un héraut se présenta devant lui et proclama à l'ouïe de toute l'armée que Kambysès, fils de Kyros, avait cessé de régner, et somma tous ceux qui lui avaient obéi jusqu'a-

1. Il est dit dans le *de Iside* que Kambysès tua l'Hapi et le donna aux chiens. — 2. Hérodote. III. 27-38.

lors de reconnaître pour roi Bardiya, fils de Kyros. Kambysès crut d'abord que son frère avait été épargné par l'officier chargé de l'assassiner : il apprit bientôt que ses ordres n'avaient été que trop fidèlement exécutés et pleura au souvenir de ce crime inutile. Il finit par savoir que l'usurpateur était un certain Gaumatâ dont la ressemblance avec Bardiya était si frappante, que les personnes même prévenues s'y laissaient aisément tromper. Ce Gaumatâ avait pour frère un certain Patizêithès à qui Kambysès avait confié la surveillance de sa maison[1]. Tous deux connaissaient la mort de Bardiya; ils savaient aussi que la plupart des Perses l'ignoraient et croyaient le prince encore vivant. Gaumatâ profita de ces circonstances pour se proclamer roi, et son imposture fut bien accueillie partout[2] : les provinces orientales de l'empire venaient de se soumettre à lui sans opposition quand l'un de ses hérauts rencontra l'armée de Kambysès. D'abord atterré de cette nouvelle, Kambysès allait partir à la tête des troupes qui lui étaient restées fidèles, lorsqu'il mourut d'une manière mystérieuse. L'inscription de Béhistoun semble dire qu'il se tua de sa propre main dans un accès de désespoir. Hérodote raconte qu'en montant à cheval il s'enfonça la pointe de son poignard dans la cuisse à l'endroit même où il avait blessé le bœuf Hapi : « Se sentant blessé à mort, il demanda le nom de l'endroit où il se trouvait, et on lui répondit « Agbatana[3] ». Or, avant cela, il lui avait été annoncé par l'oracle de Bouto qu'il finirait ses jours à Agbatana. Il avait compris l'Agbatana de Médie, où tous ses

1. Denys de Milet, qui vivait un peu avant Hérodote, donne à Patizêithès le nom de Panzythès. Ctésias (*Persica*, § 10) et l'inscription de Behistoun (I, 11) ne mentionnent qu'un seul mage, que Ctésias appelle Sphendatès, et l'inscription Gaumatâ. Ce *Gaumatâ* est le Cométès de Trogue-Pompée et de Justin, I, 9. — 2. *Behistoun*, I, 48. Cf. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, II, p. 302, et G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 398. — 3. Étienne de Byzance mentionne une Echatane syrienne, et Pline, *H. N.*, V, 19, assure que la ville de Carmel s'appelait d'abord Ecbatane. On a voulu identifier l'Agbatana syrienne d'Hérodote avec Batanæa ou avec Hamath; peut-être faut-il la rapprocher du *Bakhtan* des textes hiéroglyphiques.

trésors étaient, et avait pensé qu'il y mourrait dans un âge avancé : mais l'oracle entendait Agbatana de Syrie. Lors donc qu'il eut ouï le nom de l'endroit, il revint à lui : il comprit le sens de l'oracle et dit : « C'est donc ici que Kambysès, fils de Kyros, est condamné à mourir. » Il expira vingt jours après, sans laisser de postérité et sans avoir désigné son successeur[1].

Gaumatâ et Darios Ier; réorganisation et division de l'empire perse; expéditions vers le Nord et vers l'Est: en Scythie et en Grèce.

On a considéré souvent la révolte de Gaumatâ comme une sorte de mouvement national qui rendit aux Mèdes leur ancienne suprématie et enleva un moment aux Perses l'empire de l'Asie[2]. Gaumatâ n'était pas Mède: il était né en Perse, dans la petite ville de Pisyaouvada, près du mont Arakadris[3]. D'abord soutenu par les provinces centrales et orientales, il fut reconnu de tout l'empire aussitôt après la mort de Kambysès. On le tenait généralement pour Bardiya, et cela suffisait pour lui assurer le respect et la fidélité des Perses. Afin de gagner à sa cause les

1. Hérodote, III, 64-65. Ce conte du personnage auquel on prédit qu'il mourra dans un endroit connu, et qui est frappé à mort dans un endroit inconnu du même nom, a servi plusieurs fois dans l'histoire. Témoin l'exemple de l'empereur Julien et celui du roi d'Angleterre Henri III, à qui on avait annoncé qu'il mourrait à Jérusalem, et qui mourut, en effet, dans une chambre du château de Westminster qu'on appelait Jérusalem. Ctésias (*Persica*, § 12) raconte que Kambysès se blessa à Babylone un jour qu'il s'amusait à sculpter du bois. — 2. La plupart des écrivains anciens ont partagé cette opinion (Hérodote, III, 61, 199; Platon, *Lois*, III, p. 694-695, etc.), que le plus grand nombre des écrivains modernes a cru devoir adopter à leur suite (Niebuhr, *Vorträge über alte Geschichte*, I, 157, 399; Grote, *History of Greece*, IV, p. 301-302; Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, II, p. 310). M. Georges Rawlinson a fort bien montré que le mouvement de Gaumatâ n'avait pas pris naissance en Médie et n'avait rien changé à la domination persane: il admet que l'usurpation des Mages était le prélude d'une révolution religieuse (*On the Magian Revolution and the Reign of the pseudo-Smerdis*, dans *Herodotus*, t. III, p. 454-459). — 3. *Behistoun*, Col. I, § II, l. 3.

peuples vaincus, il les dispensa pour trois ans de l'impôt et du service militaire[1]. Six mois durant il régna sans que personne soupçonnât l'imposture et vît en lui autre chose que l'héritier légitime du trône, le fils du grand Kyros et le frère de Kambysès.

A la fin pourtant la crédulité publique commença de s'ébranler. Les révélations faites par le dernier roi sur son lit de mort n'avaient trouvé d'abord que peu de créance : on les avait attribuées à la jalousie ou à la haine fraternelle et on avait passé outre. D'autres faits survinrent qui semblaient montrer que Kambysès avait eu raison de parler comme il l'avait fait. Selon l'usage, le nouveau roi avait pris avec la couronne le harem de son prédécesseur; on sut que les femmes en étaient tenues séquestrées et ne pouvaient plus communiquer entre elles ou avec le monde extérieur que par messages secrets au péril de leur vie. On apprit même, s'il faut en croire la tradition, que le prétendu Bardiya était essorillé, et l'on conclut de cette mutilation qu'il n'était pas le fils de Kyros[2]. Sept des principaux personnages de la cour, et parmi eux Daryavous (Darios[3]), fils de Vistaçpâ (Hystaspês), qui appartenait à la famille akhéménide, surprirent Gaumatâ dans son palais, et le forçèrent à se réfugier en Médie dans le fort de Sikthaouvatis. Il y fut tué avec les Mages qui l'avaient soutenu, et Darios monta sur le trône en sa place (521). Il avait régné six mois[4].

1. Hérodote, III, 67. — 2. Id., *ibid.* — 3. Strabon savait déjà que le véritable nom du prince appelé Δαρεῖος par les Grecs était Δαριαύης. — 4. Tous les récits d'Hérodote, III, 68-88, sur la mort du faux Smerdis, sur la délibération des sept conjurés, sur la manière dont Darios fut élu roi grâce à une ruse de son écuyer, doivent être mis au rang des légendes. L'inscription de Behistoun (col. 1, § 13) dit simplement : « Je priai vers Aouramazda, et Aouramazda me fut secourable. Le 10 du mois de *Bagayadis*, avec mes fidèles, je tuai ce Gaumatâ, le Mage, et ceux qui étaient ses principaux complices. Le fort Sikthaouvatis, dans le district de Médie nommé Nisaya, c'est là que je le tuai. Je le dépossédai de l'empire. Par la grâce d'Aouramazda je devins roi; Aouramazda m'accorda le sceptre.... L'empire qui avait été enlevé à notre famille, je le recouvrai. »

Les deux révolutions qui venaient de se succéder coup sur coup en moins d'une année avaient ébranlé la puissance des Perses. L'empire tel que l'avait établi Kyros ne différait guère des anciens empires de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Chaldée. A part l'étendue, c'était le même assemblage hasardeux de provinces administrées par des gouverneurs, de royaumes vassaux, de villes et de tribus mal soumises. Tout prétexte était bon à révolte pour ces sujets impatients du maître. Au regret du souverain qui avait allégé leurs charges se mêla bientôt le désir de profiter de sa mort pour recouvrer l'indépendance. La Susiane se souleva la première sous la conduite d'un certain Atrina, et de Susiane la contagion passa sur-le-champ en Chaldée. Nadintav-Bel, fils d'Aniri, se donna pour le fils de Nabou-nahid et prit le nom de Nabou-koudour-oussour, qui rappelait aux gens de sa race les souvenirs les plus glorieux de leur passé. Babylone s'insurgea (520), le reste du pays suivit bientôt cet exemple, et la révolte s'étendit à ce point que Darios, laissant à ses généraux le soin de battre Atrina, prit le commandement des troupes destinées à agir en Chaldée. Il força le passage du Tigre, rencontra les rebelles sur les bords de l'Euphrate près d'un bourg nommé Zazannou, les battit et en jeta une partie à la rivière. Nabou-koudour-oussour s'échappa avec quelques cavaliers et courut s'enfermer dans Babylone. La ville n'était pas préparée à soutenir un long siége; il dut se rendre après quelques semaines de résistance et fut mis à mort[1] (519). La légende ne tarda pas à défigurer le récit de cette guerre; moins d'un demi-siècle plus tard on contait déjà que Darios, arrivé devant Babylone, l'avait trouvée toute prête à la défense. Les habitants avaient réparé les murs, coupé les canaux, assemblé des provisions, et s'étaient débarrassés des bouches inutiles en tuant toutes leurs femmes, excepté celles dont on avait

1. *Behistoun*, I, § 16; II, § 1; Cf. J. Ménant, *les Achéménides*, p. 108-109, et Schrader, *Die Assyrisch-Babylonische Keilinschriften*, p. 344-345.

besoin pour faire le pain. Vingt mois s'étaient écoulés et les Perses commençaient à désespérer du succès, quand Zopyros, un des sept, se coupa le nez et les oreilles, se déchira le corps à coups de fouet, et s'introduisit dans la place comme transfuge et victime des cruautés de son maître. Mis à la tête d'un corps de troupes, il fit plusieurs sorties heureuses, obtint la garde du rempart et livra deux portes aux assiégeants. Trois mille Babyloniens furent mis en croix; les murs détruits et la ville repeuplée de colons étrangers[1]. L'antiquité entière admira sur la foi d'Hérodote la trahison de Zopyros; la découverte des monuments originaux a prouvé que c'était un conte de plus à retrancher de l'histoire.

Darios était encore engagé en Chaldée, lorsqu'une insurrection formidable éclata au nord et à l'est dans les provinces qui avaient fait partie de l'empire mède. La Médie, l'Arménie, l'Assyrie, reconnurent pour roi Fravartis, qui descendait de la race de Kyaxarès et prit en montant sur le trône le nom de Khshâtritâ. Avant de se lancer dans une lutte aussi redoutable, Darios voulut en finir avec les rebelles du sud. L'insuccès d'Atrina n'avait pas découragé l'Elam; un Perse nommé Martiya s'y fit proclamer roi sous le nom d'Oumman. Darios n'eut qu'à paraître pour triompher de ce rival; à la nouvelle de son approche, les Élamites saisirent Martiya et le mirent à mort[2]. Libre de ce côté, il dépêcha trois de ses généraux contre Fravartis; il confia à Dâdarshis l'Arménien le commandement de l'armée destinée à agir en Arménie, à Vaoumiça le soin de réduire l'Assyrie, à Vidarna, l'un des sept, la tâche plus difficile de reconquérir

1. Hérodote, III, 150-160. Ctésias (*Persica*, § 22) place le siége de Babylone sous Xerxès; d'après lui ce fut Mégabyzos, fils de Zopyros, et non pas Zopyros lui-même, qui se mutila et livra la ville. Polyen (*Stratag.*, VIII, 11, § 8) prétend que le stratagème de Zopyros fut conçu à l'imitation d'un Sace habitant au delà de l'Oxus. Les écrivains latins ont transporté l'histoire de Zopyros en Italie et l'ont placée à Gabies (Tite-Live, I, 59-54; Ovide, *Fastes*, II, 683-710), mais Sextus Tarquin ne pousse pas le dévouement jusqu'à se mutiler. — 2. *Béhistoun*, II, §§ 3, 4; J. Ménant, *les Achéménides*, p. 109-110.

la Médie propre. Les trois généraux attaquèrent de concert les troupes du prétendant et les battirent à plusieurs reprises sans obtenir d'avantage décisif; l'Hyrcanie et la Parthyène, qui jusqu'alors étaient restées indécises, se joignirent aux rebelles, et tout le bassin de la Caspienne fut perdu pour les Perses. L'imminence du danger décida Darios à donner de sa personne; il quitta Babylone, pénétra en Médie par la passe de Kerend, rallia Vidarna et rencontra l'ennemi près du bourg de Koudourous. Fravartis battu s'enfuit vers le nord, sans doute afin de gagner la montagne et d'y prolonger la guerre; il fut pris près de Ragâ, conduit à Ecbatane et crucifié à la vue de ses anciens sujets[1] (518). Lui vaincu, la soumission des autres provinces ne fut plus qu'une affaire de temps. Citratakhma, qui tenait encore en Sagartie, succomba le premier; Vistâçpa, père de Darios, réduisit l'Hyrcanie, et le gouverneur de Bactres comprima un mouvement de la Margiane. Une révolte de la Perse et de l'Arachosie, à l'instigation de Vahyazdâta, qui se fit passer pour Bardiya, fils de Kyros, un second soulèvement de Babylone, une troisième insurrection de l'Élam, furent étouffés promptement; les Saces, attaqués par Darios lui-même, ne posèrent les armes que longtemps après la défaite des autres rebelles[2]. Aucune des provinces occidentales n'avait bougé. Un instant seulement on put craindre quelques complications du côté de l'Asie Mineure. Oroitès, gouverneur de Lydie, affectait des allures d'indépendance et menaçait de devenir dangereux; il fallut l'assassiner pour s'en débarrasser. Bagæos, envoyé à Sardes, remet aux troupes perses qui s'y trouvaient l'ordre royal de ne plus garder Oroitès. « Aussitôt ils mirent bas leurs piques. Lors, Bagæos, voyant qu'ils obéissaient à ce décret, prit courage et remit aux mains du secrétaire une dernière lettre où il était dit : « Le roi Darios commande aux Perses qui sont à

1. *Behistoun*, II, 5-13. C'est à cette révolte de Médie qu'Hérodote fait allusion dans le livre I, 130, de son histoire. — 2. *Behistoun*, II, 13; IV, 1; J. Ménant, *les Achéménides*, p. 110-119.

« Sardes de tuer Oroitès. » Sur quoi les gardes tirèrent leurs sabres et le tuèrent sur-le-champ[1]. » Vers le milieu de 516 tout était fini : Darios régnait en paix sur le territoire que Kyros et Kambysès avaient possédé[2].

L'expérience de ces six années ne fut pas perdue pour lui. Il voulut rompre avec la tradition du passé et fonder, sur des principes nouveaux, un véritable état perse différent de ce qu'avaient été jusqu'alors les empires asiatiques. Il ne songea pas à fondre les races qui peuplaient son domaine. Loin de là, il les encouragea à retenir leur langue, leurs mœurs, leur religion, leurs lois, leurs constitutions particulières. Les Juifs obtinrent la permission d'achever la construction de leur temple[3] ; les Grecs d'Asie gardèrent leurs gouvernements variés, la Phénicie conserva ses rois et ses suffètes, l'Égypte ses nomarques héréditaires. Mais il y eut au-dessus de ces pouvoirs locaux une autorité unique, supérieure à tous et la même partout. Le territoire fut divisé en grands gouvernements, dont le nombre varia selon les temps. Au début, il y en avait vingt-trois :

1° La Parçâ ou Perse proprement dite ;

2° L'Ouvajâ, Élam, où se trouvait Suse, l'une des résidences favorites de Darios ;

3° Babirous, la Chaldée ;

4° Athourâ, l'Assyrie du Khabour au mont Zagros ;

5° Arabayâ, la Mésopotamie entre le Khabour et l'Euphrate, la Syrie, la Phénicie et la Palestine ;

6° L'Égypte (Moudrâya) ;

7° Les peuples de la Mer (Tyiya darayahyâ), parmi lesquels on comptait les Ciliciens et les Chypriotes ;

8° L'Yaounâ, qui renfermait, outre la Lycie, la Carie et

1. Hérodote, II, 126-128. — 2. H. Rawlinson, *The Persian Cuneiform Inscription at Behistun*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. X, 1849, et dans G. Rawlinson, *Herodotus*, t. II, p. 490-308 ; Oppert, *les Inscriptions des Achéménides*, Paris, 1852 ; Schrader, *Die Assyrisch-Babylonische Inschriften*, p. 339-359 ; J. Ménant, *les Achéménides*, p. 101-126 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 409-415 ; Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 316-327. — 3. *Ezra*, V, 2 ; *Haggaï*, I, 14.

la Pamphylie, les colons grecs de la côte, Ioniens, Eoliens et Doriens;

9° La Lydie et la Mysie (Çpardâ);

10° La Médie;

11° L'Arménie;

12° La Katpatouka, c'est-à-dire toute la région centrale de l'Asie Mineure, du Tauros au Pont-Euxin;

13° La Parthyène et l'Hyrcanie (Parthava);

14° La Zarânka (Zarangie);

15° L'Haraïva (Arie);

16° L'Ouvârazmiya (Chorasmie);

17° La Bactriane (Bakhtrîs);

18° La Sogdiane (Çoughdâ);

19° La Gandarie (Gandara);

20° Les Çaka ou Saces, aux plaines de la Tartarie, presque sur les confins de la Chine;

21° Les Thatagous ou Sattagydes, dans le bassin supérieur de l'Helmend;

22° L'Haraouvatis (Arachosie);

23° Les Maka, qui habitaient les pays à l'occident de la Caspienne, entre le Caucase et le lac d'Ouroumiyèh. Ce nombre s'accrut encore par la conquête : à la fin de son règne, Darios comptait dans l'empire trente et une satrapies[1].

Si chacun de ces gouvernements avait été régi par un seul homme, investi de pouvoirs royaux, et à qui il ne manquait du roi que le titre et l'hérédité, l'empire aurait couru le risque de se résoudre bientôt en un amas confus de principautés sans cesse en lutte contre la Perse. Pour éviter des révoltes perpétuelles, Darios évita de concentrer dans les mêmes mains l'autorité civile et le commandement militaire. Il établit dans chaque gouvernement trois officiers indépendants l'un de l'autre, et qui relevaient directement de la cour : le satrape[2], le secrétaire royal

1. *Behistoun*, § 1, § 6. L'inscription de Persépolis compte vingt-cinq satrapies; celle de Nach-i-Roustem en renferme trente et une; Hérodote (III, 90-95) n'en énumère que vingt. — 2. En perse : *khshatrapâ, khshâtrapan, khshatrapâva.*

EMPIRE PERSE

AU TEMPS DE DARIUS

Les noms en filiforme appartiennent à la nomenclature d'Hérodote.

Imp. Clamaron-Graff, Paris *Dessiné par J. Gaultier.*


THE ASTOR LIBRARY
NY

et le général. Les satrapes étaient choisis par le roi. Ils pouvaient être pris dans n'importe quelle classe de la nation, parmi les pauvres comme parmi les riches, parmi les gens de race étrangère comme parmi les Perses[1] : mais l'usage s'établit de ne confier les satrapies importantes qu'à des personnages alliés par le sang ou par un mariage à la famille royale. Ils n'étaient pas nommés pour un espace de temps déterminé, mais restaient en charge aussi longtemps qu'il plaisait au souverain les y maintenir. Ils exerçaient le pouvoir civil dans toute sa plénitude, avaient des palais, des parcs ou paradis, une cour, des gardes du corps, des harems bien fournis, répartissaient l'impôt à leur guise, administraient la justice, possédaient le droit de vie et de mort en matière civile et criminelle. Ils avaient auprès d'eux un secrétaire royal; ce personnage, chargé ostensiblement du service de la chancellerie, n'était en réalité qu'un espion occupé à surveiller tous les actes et toutes les démarches de son chef pour en rendre compte à qui de droit. Les soldats perses, les troupes indigènes et les mercenaires cantonnés dans la province, étaient sous la main d'un général, souvent ennemi du satrape et du secrétaire. Ces trois pouvoirs rivaux se balançaient et se tenaient mutuellement en échec, de manière à rendre une révolte, sinon impossible, au moins difficile. Ils étaient en rapports perpétuels avec la cour par des services de courriers, régulièrement établis, qui transportaient leurs dépêches d'un bout de l'empire à l'autre en quelques semaines. Pour surcroît de précautions, le roi envoyait chaque année dans les provinces des officiers qu'on nommait ses *yeux* et ses *oreilles*, parce qu'ils étaient chargés de voir et d'entendre pour lui ce qui se passait sur les parties les plus reculées de son territoire. Ils paraissaient à l'improviste, examinaient l'état des choses, réformaient certains détails d'administration, réprimandaient et suspendaient au besoin le satrape : ils étaient accompagnés d'un

1. Hérodote, IX, 107, connaît au moins un satrape grec, Xénagoras d'Halicarnasse.

corps de troupes qui appuyait leurs décisions et donnait à leurs conseils une autorité qu'ils n'auraient peut-être pas eue sans cela. Un rapport défavorable de ces officiers, une désobéissance légère, même le simple soupçon d'une désobéissance, suffisaient à perdre un satrape ; quelquefois on le déposait, souvent on le condamnait à mort sans procès, et on laissait aux gens de sa suite le soin de son exécution. Un courrier arrivait à l'improviste, remettait aux gardes l'ordre de tuer leur chef, et les gardes obéissaient sur simple vue du firman royal.

Cette réforme administrative ne plut pas aux Perses : ils se vengèrent par des railleries de l'obéissance à laquelle Darios prétendait les plier. Kyros, disaient-ils, avait été un père, Kambysès un maître : Darios n'était qu'un cabaretier affamé de gain [1]. La division de l'empire avait eu un but financier autant et plus encore qu'un but politique : répartir, lever, verser l'impôt, était le grand devoir des satrapes. La Perse propre fut dispensée de charge régulière : ses habitants étaient seulement tenus de faire un cadeau au roi toutes et quantes fois il traversait leur pays. Le cadeau était proportionné à la fortune de l'individu ; ce pouvait n'être qu'un bœuf ou un mouton, même un peu de lait ou de fromage, quelques dattes, une poignée de farine ou des légumes [2]. Les autres provinces furent frappées, en raison de leur étendue et de leur richesse, d'un tribut payable partie en argent, partie en nature. Le revenu en argent s'élevait à 1460 talents euboïques, ce qui fait en poids 82 799 866 francs, et en tenant compte de la valeur relative de l'argent aux différentes époques, environ 663 000 000 de francs. Afin de rendre les payements moins difficiles, Darios mit en circulation une monnaie d'or et d'argent à laquelle on a donné son nom. Les *dariques* portent au droit une figure de roi armée de l'arc ou de la javeline : elles sont épaisses, irrégulières, grossières de

1. Δαρεῖος μὲν κάπηλος, Καμβύσης δὲ δεσπότης, Κῦρος δὲ πατὴρ, μὲν ὅτι ἐκαπήλευε πάντα τὰ πράγματα.... (Hérodote, III, 89). — 2. Hérodote, III, 97 ; Elien, *Var. Hist.*, I, 31.

frappe. Tout l'argent brut qu'on recevait était coulé dans des vases de terre et conservé dans les trésors royaux, d'où il ne sortait que pour être monnayé selon les besoins ou le caprice du moment. L'impôt en nature n'était pas moins considérable. L'Égypte fournissait le blé nécessaire aux 120 000 hommes qui l'occupaient militairement[1]. Les Mèdes donnaient chaque année 100 000 moutons, 4000 mulets, 3000 chevaux; les Arméniens, 30 000 poulains[2]; les gens de Babylone, 500 jeunes eunuques; la Cilicie, 366 chevaux blancs, un pour chaque jour de l'année[3]. Les taxes royales n'avaient rien d'exagéré, mais elles ne sauraient donner la mesure des charges que supportait chaque province. Les satrapes ne recevaient aucun traitement de l'État : ils vivaient sur le pays avec leur suite et se faisaient payer largement par les indigènes. Le seul gouvernement de Babylone rendait chaque jour à son possesseur une pleine artabe d'argent[4] : l'Égypte, l'Inde, la Médie, la Syrie, ne devaient pas rapporter beaucoup moins, et les provinces les plus pauvres n'étaient pas les moins lourdement frappées. Les satrapes coûtaient à entretenir au moins autant que le roi.

Avec tous ses défauts, ce système était de beaucoup préférable à celui qu'on avait employé jusqu'alors dans tout l'Orient. Il assurait au souverain un budget régulier, mettait les provinces sous sa main, et rendait les révoltes nationales fort difficiles. La mort de chaque roi ne fut pas suivie comme autrefois de soulèvements dont la compression remplissait une bonne partie du règne suivant. Darios n'eut pas seulement la gloire d'organiser l'empire perse : il trouva une forme de gouvernement qui servit désormais de type aux grands États orientaux. Sa renommée d'organisateur a même nui à sa gloire militaire : on a trop souvent oublié qu'il avait agrandi ses domaines dans le temps qu'il en réglait l'administration. A force de victoires, les

1. Hérodote, III, 91. — 2. Strabon, l. XI, 13, 14. — 3. Hérodote, III, 91; VI, 42. — 4. Id., I, 192. Cela fait par an, en poids, près de 2 600 000 francs de notre monnaie.

Perses en étaient arrivés à ne plus trouver d'issues que dans deux directions opposées, à l'est vers l'Inde, à l'ouest vers la Grèce. Partout ailleurs ils étaient arrêtés par des mers ou par des obstacles presque infranchissables aux lourdes armées de l'époque, au nord : la mer Noire, le Caucase, la Caspienne, les steppes de la Tartarie ; au sud, la mer Érythrée, le plateau sablonneux de l'Arabie, le désert d'Afrique. Un moment, vers 512, on put croire qu'ils allaient se jeter à l'est[1]. Du haut des montagnes qui bornent l'Iran, ils dominaient au loin les immenses plaines de l'Heptahendou (Pendjab). Darios envahit ce pays, y conquit des territoires étendus, dont il forma une satrapie nouvelle, celle de l'Inde, puis, renonçant à pousser plus loin vers le Gange, fit reconnaître les régions du sud. Une flotte construite à Peukéla et placée sous les ordres d'un amiral grec, Skylax de Karyanda, descendit l'Indos jusqu'à son embouchure et soumit sur son passage les tribus qui bordaient les deux rives du fleuve. Parvenue à la mer, elle cingla vers le couchant et releva en moins de trente mois les côtes de la Gédrosie et de l'Arabie.

Une fois engagés dans l'Inde, les Perses auraient pu y fournir sans grand péril une carrière brillante et lucrative. Je ne sais quelle circonstance les empêcha de poursuivre leurs premiers succès et ramena leur attention sur les pays de l'Occident. Darios forma le dessein de soumettre les Grecs d'Europe. Mais, avant de se lancer dans cette expédition, la prudence lui commandait de conquérir ou du moins d'effrayer les peuples qui auraient pu inquiéter sa marche : il attaqua les Scythes. Une première expédition, commandée par Ariaramnès, satrape de Cappadoce, franchit le Pont-Euxin, débarqua sur la côte opposée quelques milliers d'hommes et ramena des prisonniers qui fournirent aux généraux perses toutes les informations dont ils avaient besoin[2]. Darios, renseigné

1. La satrapie de l'Inde n'est pas nommée dans l'inscription de Béhistoun, mais se trouve sur les listes de Persépolis et de Nach-i-Roustem. L'expédition de Darios doit donc se placer entre 515 et 512. — 2. Ctésias, *Persica*, § 16.

par eux, franchit le Bosphore avec huit cent mille hommes, soumit la côte orientale de la Thrace et passa le Danube sur un pont de bateaux construit par les Grecs d'Ionie (508). Les Scythes n'acceptèrent point la bataille qu'il leur offrait : ils détruisirent les fourrages, comblèrent les puits, emmenèrent le bétail et se retirèrent dans l'intérieur, le laissant aux prises avec la famine et les difficultés du terrain. L'intendance perse avait pris ses précautions et rassemblé toutes les provisions nécessaires : deux mois durant, Darios parcourut les steppes de l'Ister au Tanaïs. Il pénétra au cœur même de la Russie, brûla les villages, saccagea tout ce qu'il rencontra, puis revint vers le sud sans autre perte que celle de quelques malades. Pendant son absence, les Barbares avaient engagé les Grecs à détruire le pont de bateaux et à retourner chacun dans sa ville. Miltiades d'Athènes, tyran de Chersonèse, voulait qu'on suivît leur conseil : Histiæos de Milet s'y opposa, et son avis prévalut[1]. Darios, revenu sain et sauf, rentra en Asie, après avoir laissé à Mégabyzos une armée de quatre-vingt mille hommes qui soumit l'une après l'autre les tribus indigènes et les villes grecques de la Thrace et força le roi de Macédoine à se reconnaître tributaire (506). L'expédition de Scythie est considérée d'ordinaire comme un caprice de despote : en fait, ce fut une entreprise bien conçue et bien menée. Elle valut à la Perse une province nouvelle, la province de Thrace, et, ce qui valait mieux, elle assura à l'empire la tranquillité. Les Scythes terrifiés se gardèrent bien de l'inquiéter et en respectèrent désormais les frontières. Darios, assuré de ce côté, fut libre de poursuivre ses projets de conquête sur l'Occident.

La Thrace et la Macédoine soumises d'une part, les Grecs de la Cyrénaïque réduits de l'autre (506), les Perses se trouvaient mis directement en contact avec la Grèce propre. L'invasion qu'ils méditaient fut prévenue par une révolte de la Grèce d'Asie. Il n'entre pas dans le plan de

1. Hérodote, IV, 143; V, 2, 10, etc.

cette histoire de raconter en détail le soulèvement de l'Ionie et les événements qui suivirent. Pour la première fois depuis l'avénement de Kyros, l'empire perse éprouva un échec sérieux qui compromit sa sécurité. Sardes fut prise et brûlée; la Carie, les peuples de l'Hellespont, Chypre, rejetèrent le joug du grand roi : sans leurs désunions les Grecs d'Asie auraient réussi peut-être à rester libres. Leur défaite et leur soumission assurées, Darios songea à tirer vengeance des Athéniens et des Érétriens, qui avaient pris part à la lutte. Une première expédition sous Mardonios échoua (492). Deux ans plus tard, Datis et Artaphernès, débarqués en Attique, furent battus à Marathon (490). Ces désastres ne découragèrent pas le vieux roi : trois années durant il rassembla des armes, des provisions, des soldats, des vaisseaux : il allait se mettre en marche en 487, quand un accident imprévu l'arrêta.

CHAPITRE XIV.

LA DÉCADENCE ET LA CHUTE DE L'EMPIRE PERSE

Xerxès Ier; les guerres médiques; Artaxerxès Ier; Darios II. — Artaxerxès II (405-362). — Artaxerxès III Okhos (362-339); les dernières dynasties indigènes de l'Égypte (404-343); Darios III et Alexandre de Macédoine; chute de l'empire perse.

Xerxès Ier; les guerres médiques; Artaxerxès Ier; Darios II.

Depuis son avénement, Darios s'était toujours étudié à mériter l'amour, ou du moins à gagner la tolérance de ses sujets égyptiens. Avec un peuple dévot et plein de sa vieille gloire, le meilleur moyen d'y réussir était de respecter la religion et de s'incliner devant un passé dont le retour n'était pas à craindre. Il releva les temples abattus

par Kambysès et accorda sa faveur aux prêtres persécutés[1]. La conduite oppressive du satrape Aryandès faillit un moment détruire les résultats de cette politique : il le destitua et le mit à mort[2], pas assez tôt cependant pour prévenir une révolte. Il accourut en toute hâte, et le hasard voulut qu'il arrivât à Memphis quelques jours après la mort d'un Hapi. Kambysès s'était moqué du dieu et l'avait frappé : Darios le pleura et promit, dit-on, cent talents d'or à qui en trouverait un nouveau. Sa piété ramena les rebelles : ils se soumirent sans combat[3]. Avant de quitter le pays, il visita le grand temple de Phah et voulut y placer sa statue à côté de celle de Sésostris. Les prêtres ne le lui permirent point, « car, dirent-ils, Darios n'a pas égalé les actions « de Sésostris l'Égyptien. Il n'a pas vaincu les Scythes « que Sésostris avait vaincus. » Darios répondit qu' « il « espérait faire autant que Sésostris, s'il vivait aussi long- « temps que Sésostris avait vécu, » et s'inclina devant l'orgueil patriotique des prêtres ses sujets[4]. Il rétablit du mieux qu'il put les anciennes voies commerciales qui avaient jadis porté en Égypte toutes les richesses du monde ancien. Il rouvrit le canal des deux mers, auquel le voyage de Skylax avait donné plus d'importance que jamais[5] : les marchandises arrivèrent directement des bouches de l'Indos dans les ports de la Méditerranée. Il exploita la route qui va de Coptos à la mer Rouge, et celle qui mène de Siyout et d'Abydos au Soudan. La grande Oasis, où les princes saïtes avaient déjà envoyé des colons grecs, reçut de fortes garnisons et devint un des postes les plus importants de l'Égypte. Il y fit construire, dans la

1. De Rougé, *Mémoire sur la statuette naophore du Vatican.* — 2. Hérodote, IV, 166.— 3. Polyen., *Strat.*, VII, 11, 7. L'Hapi en question ne peut être l'Hapi mort en 517; l'inscription de Béhistoun ne marque aucune révolte de l'Égypte, et d'ailleurs la conquête de la Cyrénaïque par Aryandès (Hérodote, IV, 166-167, 200-204) est postérieure à l'expédition de Scythie. Le voyage de Darios en Égypte doit donc se placer vers le temps de la révolte d'Ionie, entre 504 et 498. — 4. Hérodote, II, 110; Diodore, I, 58, 5. — 5. Hérodote, II, 159. On a trouvé sur plusieurs points de l'isthme, et notamment à Chalouf, des stèles trilingues de Darios.

petite ville de Hib[1], un grand temple d'Ammon, dont les ruines subsistent encore aujourd'hui[2]. Les Égyptiens le mirent au nombre des six législateurs dont ils vénéraient le nom et la mémoire.

La reconnaissance ne fut pas assez forte pour étouffer en eux le souvenir de l'indépendance ou le désir de la liberté. En 486[3], ils chassèrent les Perses et proclamèrent roi Khabbash, qui descendait probablement de la famille de Psamétik. Darios ne voulut pas arrêter pour si peu sa grande expédition contre la Grèce : il rassembla une nouvelle armée et se préparait à mener les deux guerres de front, lorsqu'il mourut dans la soixante-treizième année de son âge, et dans la trente-sixième année de son règne (485)[4]. Avant d'être roi, il avait eu trois enfants d'une première femme, fille de Gobryas. Artabazanès, l'aîné d'entre eux, avait longtemps été considéré comme héritier présomptif et avait probablement exercé la régence en cette qualité pendant l'expédition de Scythie[5]. Mais au moment de la révolte d'Égypte, quand Darios eut à désigner son successeur, la reine Atossa lui remontra qu'il valait mieux choisir l'aîné de ses enfants à elle, Khshayarsha (Xerxès), qui était né dans la pourpre et descendait par elle de Kyros. Son influence était toute-puissante sur le vieux roi : il céda[6], et peu de temps après Xerxès monta sur le trône sans opposition. C'était un homme d'environ trente-quatre ans, faible d'esprit et de caractère. Il songea d'abord à suspen-

1. Aujourd'hui *el-Khargeh*. — 2. Cailliaud, *Voyage à l'oasis de Thèbes*, pl. x, 399; Hoskins, *Visit to the great Oasis*, p. 118; Lepsius, *Hieroglyphische Inschriften in den Oasen von Khârigeh und Dâkhileh*, dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 73-83. — 3. Le contrat démotique 3231 du Louvre porte la date du troisième mois de la seconde saison de l'an xxxv de Darios I[er]. La révolte de Khabbash eut donc lieu entre juin et septembre 486 (Unger, *Manetho*, p. 289). — 4. C'est le calcul d'Hérodote. D'après Ctésias, *Persica*, § 19, il avait vécu soixante-douze ans et régné trente et un. Sur Darios I[er], v. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 404-444; Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 315-317. — 5. Cf. à ce sujet G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 145-146. — 6. Hérodote, VII, 2. Ctésias, *Persica*, § 20, ne dit rien de ces événements.

dre les armements contre la Grèce, mais les conseillers de son père lui remontrèrent qu'il ne pouvait laisser sans vengeance l'échec de Marathon, et finirent par l'entraîner à la guerre. Avant de passer en Europe, il voulut réduire de nouveau l'Égypte à l'obéissance. Le roi Khabbash avait fait de son mieux pour recevoir chaudement les Perses. Il avait employé les trois années de répit qu'ils lui avaient données à parcourir les côtes du Delta, à mettre les marais et les bouches du fleuve en état de défense, afin de repousser l'attaque par mer qu'il prévoyait[1]. Ses précautions ne lui servirent de rien au moment décisif : Xerxès l'accabla sous le nombre. Les nomes du nord, qui avaient pris le plus de part à la révolte, furent imposés lourdement, les prêtres frappés d'amende et le temple de Bouto dépouillé de ses biens[2]. Khabbash disparut au milieu du désastre, sans qu'on sache au juste ce qu'il devint; Akhéménès, frère du roi, fut nommé satrape et prit toutes les mesures de rigueur nécessaires pour empêcher un autre soulèvement. Il ne vint pas à l'esprit de Xerxès de changer la constitution politique du pays : il laissa les nomes aux mains de leurs princes héréditaires, sans songer qu'en respectant les petites dynasties locales il donnait aux futures révoltes égyptiennes des chefs toujours préparés à l'action (582).

L'Égypte était à peine soumise, que des troubles éclatèrent en Chaldée : Babylone chassa la garnison perse et se déclara indépendante. Mégabysos, fils de Zopyros, qui était satrape de la province par droit d'hérédité, réduisit la ville après un long siége, et la traita avec une rigueur inaccoutumée : le temple de Bel fut pillé, les tombes royales violées et dépouillées, une partie de la population vendue en esclavage (581)[3]. Xerxès partit pour l'Europe : on sait ce

1. Mariette, *Monuments divers*, t. I, pl. XIII; Brugsch dans la *Zeitschrift*, 1871, p. 1-13. On a de Khabbash une date de l'an II trouvée au Sérapéum. — 2. Mariette, *Monuments divers*, t. I, pl. XIII, Cf. Hérodote, VII, 4. — 3. Ctésias, *Persica*, §§ 21-22, place ici sous le nom de Mégabyzos l'histoire qu'Hérodote raconte de Zopyros et de son dévouement.

qu'il y trouva, quelques succès bientôt effacés par les désastres de Salamine et de Platées. Le grand roi, après avoir vu la destruction de sa flotte des hauteurs du cap Colias, s'enfuit précipitamment et rentra en Asie sans attendre la déroute de son armée. Les victoires des Grecs préservèrent, dit-on, l'Europe de la barbarie et sauvèrent la civilisation. Cette phrase, souvent répétée, renferme plusieurs erreurs. Les Perses n'étaient pas des barbares au sens où nous prenons le mot : ils avaient une civilisation d'un type différent, inférieure en bien des points, mais en quelques endroits supérieure à la grecque. De son côté, la Grèce était encore trop vivante à ce moment pour qu'une défaite et une soumission passagères pussent arrêter son développement. Pour que la civilisation grecque pérît, il aurait fallu que la race grecque fût anéantie par le choc de l'Asie. Les Perses n'étaient pas un peuple destructeur; ils ne cherchaient pas à anéantir des nations entières : ils exigeaient le tribut et l'obéissance, et pour le reste permettaient à chaque peuple de se conduire à sa guise. La conquête perse aurait pu changer le cours de l'histoire grecque et modifier, jusqu'à un certain point, le développement de la civilisation : elle n'aurait pu l'arrêter.

Le résultat immédiat de la défaite de Xerxès fut le retrait de la frontière perse. Quelques garnisons restèrent au delà du Bosphore, à Byzance jusqu'en 478[1], à Eïon jusqu'en 477[2], à Doriskos jusqu'en 450 et même plus tard[3]. Leur maintien fut une satisfaction accordée à l'orgueil du grand roi plutôt que le résultat d'une nécessité politique : Xerxès aimait à se figurer qu'il avait pied en Europe et pourrait recommencer la guerre un jour ou l'autre, mais la Thessalie, la Macédoine, la Péonie, la Thrace, recouvrèrent leur indépendance. Bien plus, l'Asie fut menacée à son tour et les flottes athéniennes parcoururent à leur gré les parages où les flottes phéniciennes au service du grand roi avaient jusqu'alors régné sans

1. Thucydide, I, 94. — 2. Id., I, 98. — 3. Hérodote, VII, 106.

rivales. Si la Grèce avait pu prévenir ses discordes et poursuivre les avantages qu'elle venait d'obtenir, toutes les colonies de l'Asie Mineure étaient délivrées. Par malheur, Sparte n'aimait pas les aventures lointaines, Athènes avait assez à faire de relever ses murailles et de reconstituer sa puissance : la Perse fut sauvée d'une invasion.

Et tandis que le sort de son empire pendait dans la balance, que faisait Xerxès? Xerxès usait, dans des intrigues et des débauches de harem, le peu de courage qui lui restait. Douze années durant, la guerre traîna sans qu'il songeât à faire un nouvel effort, ni même à prévenir une attaque. Vers 466, une flotte athénienne parut sur les côtes de Carie et de Lycie, en chassa les garnisons et rencontra la flotte du grand roi mouillée à la bouche de l'Eurymédon. Ce fut un nouveau Mycale : la flotte ennemie détruite, les équipages athéniens débarquèrent et mirent en déroute l'armée qui l'accompagnait. Le vainqueur se dirigea vers Chypre, dispersa une seconde flotte de quatre-vingts voiles, et rentra au Pirée chargé de butin (466). Xerxès ne survécut pas longtemps à cette humiliation : il fut assassiné par l'eunuque Aspamithrès et le chef des gardes Artabanos (485)[1]. La même nuit, les meurtriers se rendirent auprès de son plus jeune fils, Artakhshathra (Artaxerxès), accusèrent du crime un autre fils du nom de Darios, et le tuèrent sous prétexte de venger le parricide. Ils essayèrent ensuite de faire périr Artaxerxès lui-même, mais furent trahis par un de leurs complices et mis à mort. Les fils d'Artabanos voulurent venger leur père et rassemblèrent quelques troupes : ils périrent les armes à la main. Enfin, comme si ce n'était pas assez de tant de crimes, le frère aîné du nouveau roi, Hystaspès, qui était absent à la mort de Xerxès et aurait dû hériter la couronne, se fit proclamer dans son gouvernement de Bactriane et vint réclamer ses droits à la tête d'une puissante

1. Hérodote, IX, 69; Diodore, XI, 69; Ctésias, *Persica*, § 29; Justin, III, 1, et Élien, *Var. Hist.*, XIII, 3, qui raconte que Xerxès fut assassiné la nuit, *par son fils*.

armée. Il fallut deux campagnes pour avoir raison de lui (462)[1].

Au milieu du désordre général, l'Égypte chercha une fois de plus à recouvrer son indépendance. Le prince de Marea[2], Inaros, fils d'un Psamétik, se mit à la tête du mouvement et entraîna à sa suite tous les chefs du Delta (463). Seul, il ne pouvait espérer triompher des Perses : il s'adressa aux Grecs. Depuis leur victoire d'Eurymédon, les Athéniens n'avaient cessé d'entretenir une flotte dans les eaux de Chypre : les deux cents navires qui la composaient alors reçurent l'ordre de se rendre en Égypte et d'y rester à la disposition des chefs insurgés[3]. Leur arrivée fut marquée par une victoire éclatante : Akhéménès, frère de Xerxès, et depuis 485 satrape de la province, fut battu près de Paprémis et son armée presque entièrement exterminée. Inaros le tua de sa propre main dans la mêlée et envoya son cadavre à Artaxerxès, peut-être par bravade, peut-être par respect pour le sang de la victime. Quelques jours après, l'escadre athénienne, aux ordres de Kharitimidès, surprit une flotte phénicienne qui accourait au secours des Perses, lui coula trente navires et lui en prit vingt. Les alliés remontèrent le fleuve et parurent devant Memphis, où s'étaient réfugiés les débris des Perses et les troupes indigènes restées fidèles. La ville succomba bientôt, mais la forteresse du Mur-Blanc tint jusqu'au bout, et sa résistance donna au grand roi le temps de rassembler une nouvelle armée. La force des rebelles était moins dans les masses égyptiennes et libyennes que dans le petit corps d'hoplites et de matelots athéniens. Avant d'aventurer ses troupes dans le Delta, Artaxerxès tenta d'opérer une diversion en Grèce : ses envoyés essayèrent d'acheter les Spartiates et de les engager à envahir l'Attique. La vertu spartiate fut cette fois, par hasard, à l'épreuve des dariques persanes. Mégabysos, envoyé en Égypte, battit l'armée

1. Ctésias, *Persica*, §§ 30-31. — 2. Thucydide, I, 104; Ctésias, *Persica*, § 32, qui nomme le satrape vaincu Akhœménidès, frère d'Artaxerxès. — 3. Thucydide, I, 104; Ctésias, *Persica*, § 32.

ennemie et força les vaincus à s'enfermer dans l'île de Prosopitis, où ils soutinrent un véritable siége de dix-huit mois[1]. Au bout de ce temps, Mégabysos parvint à détourner un des bras du fleuve, mit à sec la flotte athénienne et donna l'assaut. Inaros, trahi par les siens, tomba aux mains de l'ennemi et fut mis en croix. La plus grande partie des auxiliaires grecs périt dans le combat : quelques-uns réussirent à gagner Kyrène et à rentrer en Grèce. Pour comble de malheur, un renfort de cinquante navires, qui arriva à l'embouchure mendésienne peu de jours après, fut surpris par la flotte phénicienne et plus d'à moitié détruit (455)[2]. Thannyras, fils d'Inaros, fit sa soumission et reçut en récompense le royaume de son père[3]; l'Égyptien Amyrtæos, qui avait pris parti pour Inaros, se réfugia dans les marais de la côte qui avaient servi plusieurs fois d'asile aux Saïtes[4], et s'y défendit longtemps encore avec succès.

L'intégrité de l'empire était rétablie, mais la guerre avec les Grecs durait toujours. Six ans après leur désastre d'Égypte, les Athéniens équipèrent une flotte de deux cents voiles, qu'ils placèrent aux ordres de Cimon : il s'agissait de conquérir Chypre, ou du moins d'occuper solidement plusieurs villes chypriotes. Pour diviser les forces de l'ennemi, Cimon fit mine de vouloir recommencer la campagne d'Égypte et envoya une escadre de soixante navires au roi Amyrtæos : lui-même bloqua la place de Kition avec ce qui lui restait d'hommes et de vaisseaux. Il mourut bientôt après des suites d'une blessure, et ses successeurs furent obligés de lever le siége faute de vivres. En passant devant Salamine, ils défirent une flotte phénicienne et cilicienne, puis débarquèrent et battirent une armée perse qui se tenait près de la ville. Artaxerxès ne résista pas à ce dernier échec : il craignit que les Athéniens, une fois maîtres de Chypre, ne

1. Ctésias remplace le nom de *Prosopitis* par celui de Byblos, « ville forte de l'Égypte. » (*Persica*, §§ 33-34 ; cf. Et. de Byzance, *s. v.* Βύβλος.) — 2. Thucydide, I, 105 ; Diodore, XI, 71, 74 ; Ctésias, *Persica*, §§ 33-36. — 3. Hérodote, III, 15. — 4. D'après Hérodote, II, 140, l'île où il se réfugia se nomme *Elbô* et avait servi de retraite à l'aveugle Anysis.

parvinssent à soulever l'Égypte, toujours mal asservie, et décida de traiter à tout prix. La paix lui fut accordée à condition que les Grecs d'Asie resteraient libres. Aucune armée perse ne pourrait approcher à moins de trois journées de marche de la côte ionienne. Aucun navire de guerre perse ne pourrait naviguer dans les eaux grecques, depuis les îles Khélidoniennes jusqu'aux roches Kyanées, c'est-à-dire depuis la pointe est de la Lycie jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin. Ce traité mit fin à la première guerre contre les Perses et les Grecs (449) : les hostilités avaient duré un demi-siècle, depuis l'incendie de Sardes jusqu'à la dix-septième année d'Artaxerxès Ier (501-449).

Les empires orientaux ne vivent qu'à la condition d'être toujours en guerre et toujours victorieux. Ils ne peuvent ni se restreindre dans certaines limites, ni rester sur la défensive; du jour qu'ils s'arrêtent dans leur mouvement d'expansion, la décadence commence pour eux : ils sont conquérants ou ils ne sont pas. La Perse suivit la loi commune. Ce ne fut plus désormais que révoltes dans les provinces, en Égypte, en Chaldée, en Bactriane; tragédies de palais, où le poignard et le poison jouèrent leur rôle; guerres civiles, dans lesquelles les satrapes tournèrent contre le suzerain l'habileté qu'ils auraient dû tourner contre ses ennemis. La paix avec la Grèce était à peine signée, que Mégabysos, satrape de Syrie, mécontent de la manière dont le roi l'avait traité après la victoire d'Inaros, souleva sa province. Deux généraux, envoyés contre lui, furent battus l'un après l'autre : Mégabysos imposa ses conditions et ne fit sa soumission qu'après les avoir obtenues[1]. Le succès de sa révolte eut des conséquences déplorables : les satrapes virent qu'il n'était pas impossible de tenir tête au roi avec succès, et se relâchèrent de leur obéissance. Quelques années plus tard, Zopyros, fils de Mégabyzos, suivit l'exemple de son père et souleva la Carie et la Lydie[2]. La fidélité des gouverneurs de province ne fut

1. Ctésias, *Persica*, §§ 37-41. — 2. Id., *ibid.*, § 43.

plus désormais qu'une affaire de caprice ou de circonstance.

Artaxerxès mourut en 425, et l'on vit recommencer après lui les intrigues et les crimes qui avaient ensanglanté le début de son règne. Son fils légitime, Xerxès II, fut assassiné au bout de quarante-cinq jours par un de ses frères illégitimes, Sogdianos ou Sekudianos[1]. Celui-ci fut détrôné à son tour et tué, après six mois et demi, par un autre fils illégitime du vieux roi, Okhos, qui prit, en montant sur le trône, le nom de Darios[2]. Sa vie ne fut qu'un long tissu de misères et de crimes. Dès les premiers jours, son frère Arsitès et Artyphios, fils de Mégabyzos, prirent les armes en Asie Mineure, enrôlèrent des mercenaires grecs et battirent par deux fois les troupes envoyées contre eux. L'or perse fit ce que la vaillance perse ne pouvait plus faire : les deux rebelles, trahis par leurs soldats, se rendirent à condition qu'ils auraient la vie sauve. Darios II avait épousé sa tante Parysatis, une des femmes les plus cruelles et les plus dépravées qui soient entrées dans le harem de l'Orient : sur son conseil, il viola la parole donnée et fit périr Arsitès dans la cendre[3]. Cet exemple ne découragea point le satrape de Lydie. Pissuthnès appartenait à la famille royale[4] : il était en place depuis vingt ans au moins[5] et avait eu le temps de se préparer longuement à la guerre. Tissaphernès, envoyé contre lui, acheta les mercenaires qu'il avait à sa solde, et le força de se rendre à discrétion : Darios le mit à mort et donna sa succession au vainqueur[6]. Cette exécution ne termina pas les troubles de l'Asie Mineure : Amorgès, fils naturel de Pissuthnès, souleva la Carie, s'arrogea le titre de roi et résista jusqu'en 412 aux efforts de Tissaphernès[7].

C'était le temps où la guerre du Péloponnèse mettait en

1. Ctésias, *Persica*, § 43. — 2. Id., *ibid.*, §§ 44-48. Les Grecs nommèrent ce prince Νόθος, *le bâtard*. — 3. Id., *ibid.*, 40-51. Sur le supplice de la cendre, cf. Valère Maxime, IV, 2, 7; Ovide, *Ibis*, 317-318, etc. — 4. D'après l'hypothèse fort vraisemblable de G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 478. — 5. Thucydide, I, 115, le mentionne dès avant 440. — 6. Ctésias, *Persica*, § 52. — 7. Thucydide, VIII, 5, 19, 28.

feu la Grèce entière. Athènes venait de perdre le meilleur de sa flotte et l'élite de ses soldats en Sicile. Lorsque la nouvelle du désastre arriva en Orient, Darios vit que l'occasion était favorable à rompre le traité de 449. Il envoya aux satrapes de Mysie et de Lydie l'ordre de réclamer le tribut aux villes grecques de la côte et de traiter à tout prix avec les Lacédémoniens. Sparte accepta l'alliance qui s'offrait à elle; dès lors les différents États de la Grèce ne furent plus que des jouets dans la main du grand roi et de ses agents. Tissaphernès et Pharnabazos s'appliquèrent d'abord à tenir la balance égale entre les Doriens et les Athéniens, sans permettre à aucun des peuples rivaux de porter à l'autre un coup mortel. Cette politique de juste milieu ne dura pas longtemps. Darios avait deux fils, dont le second, nommé Kyros comme le fondateur de l'empire, obtint, par l'influence de Parysatis, le commandement suprême des provinces d'Asie Mineure. Kyros arriva au pouvoir avec des vues d'agrandissement personnel qui le rendirent traître aux véritables intérêts de sa nation. Il espérait que sa mère obtiendrait pour lui la succession dévolue de droit à son frère aîné, Arsakès; en cas d'échec, il comptait revendiquer le trône par la force des armes. Athènes, puissance maritime, n'était guère à même de l'aider dans une expédition dirigée contre les provinces de la haute Asie : il inclina vers Sparte et lui donna un appui si efficace, qu'en deux ans la guerre fut terminée à l'avantage des Péloponnésiens, par la bataille décisive d'Ægos-Potamos (405)[1].

Artaxerxès II (405-362). — Artaxerxès III Okhos (362-340). les dernières dynasties indigènes de l'Égypte; Darios III et Alexandre de Macédoine; chute de l'empire perse.

Le brusque dénoûment que l'intervention du jeune Kyros donnait à la guerre de Péloponèse et les menées se-

1. G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. III, p. 479-481.

crètes dont les satrapes de l'Asie Mineure accusaient ce prince parurent suspectes à bon droit. Darios appela son fils à Suse pour lui demander compte de sa conduite. Kyros arriva juste à temps pour assister à la mort de son père et à l'avénement d'un nouveau roi : Arsakès prit le nom royal d'Artakhshathra (Artaxerxès) et monta sur le trône en dépit des efforts de Parysatis[1]. Pendant les cérémonies du couronnement, Kyros se cacha dans le temple et voulut tuer son frère au pied de l'autel : dénoncé par Tissaphernès et par un des prêtres, il fut saisi et aurait été mis à mort, si sa mère ne l'eût enveloppé de ses bras et n'eût empêché le bourreau de faire son office[2]. Pardonné à grand peine, il retourna en Asie Mineure avec la ferme résolution de se révolter à la première occasion. Malgré la surveillance de Tissaphernès, il réunit sous divers prétextes treize mille mercenaires grecs et cent mille hommes de troupes indigènes, quitta Sardes à l'improviste (401), traversa l'Asie Mineure, la Syrie du nord et la Mésopotamie, sans être inquiété, rencontra l'armée de l'empire près de Cunaxa, à quelques lieues au nord de Babylone, et se fit tuer dans la bataille. Sa défaite et sa mort furent un véritable malheur pour la Perse. Il était brave, actif, ambitieux, doué de toutes les qualités qui font un bon monarque oriental. Il avait appris au contact des Grecs à connaître les côtés faibles de sa nation et paraissait tenir à cœur d'y remédier : s'il avait triomphé, peut-être eût-il réussi à raffermir l'empire pour un moment et à l'arrêter sur la pente qui l'entraînait à la ruine. Lui tombé, l'armée indigène qu'il avait amenée à sa suite se dispersa sur-le-champ. Les mercenaires, trahis par leurs alliés d'Asie, ne perdirent pas courage et gagnèrent les côtes du Pont-Euxin à travers l'Assyrie et l'Arménie. Jusqu'alors les Grecs avaient considéré l'empire comme un État compacte et redoutable qu'on pouvait vaincre sur mer et tenir éloigné

1. Ctésias, *Persica*, § 57 ; Plutarque, *Vie d'Artaxerxès*, 2. — 2. Xénophon, *Anabase*, I, § 3 ; Ctésias, *Persica*, § 57 ; Plutarque, *Vie d'Artaxerxès*, 3 sqq.

de l'Europe, mais qu'on ne pouvait attaquer chez lui sans imprudence. L'exemple des Dix Mille prouva qu'une poignée d'hommes perdus en pleine Chaldée, privés de leurs chefs par la trahison, sans guides, sans cartes, sans alliés, pouvaient traverser impunément les domaines du grand roi et rentrer en Grèce sans pertes considérables. Les résultats de cette expérience ne se firent pas attendre. Sparte victorieuse avait repris vis-à-vis des Grecs d'Ionie le rôle protecteur d'Athènes : la mort du jeune Kyros avait rompu ses attaches à la Perse et lui avait rendu sa liberté d'action. Pendant quatre ans de suite elle entretint la guerre en Asie : son roi Agésilas pénétra au cœur même de la Phrygie et se préparait à pousser plus avant sur la trace des Dix Mille, si l'or perse n'avait opéré en Europe une puissante diversion. Athènes reprit les armes : sa flotte unie à la flotte perse parcourut la mer Égée, et s'empara de l'île de Cythère ; les longs murs furent reconstruits aux frais du grand roi. Sparte n'oublia pas la leçon qu'elle venait de recevoir : elle renonça à délivrer les Grecs d'Ionie et s'efforça de traiter. Antalkidas envoyé à la cour de Suse réussit à l'amener à ses vues et conclut avec Artaxerxès un traité célèbre dans l'histoire de la Grèce. Un ordre parti de Suse vint notifier à tous les peuples au nom du grand roi qu'ils eussent à suspendre les hostilités et à se respecter désormais les uns les autres (387). Personne n'était de force à résister : il fallut obéir. Un peu plus d'un demi-siècle auparavant, Athènes traitant avec un Artaxerxès lui avait arraché la liberté des Grecs d'Asie : Sparte traitant avec un autre Artaxerxès lui livrait les Grecs d'Europe. La revanche de la Perse était complète[1].

Un désastre en Afrique compensa largement ce triomphe. L'Égypte un moment écrasée après la défaite d'Inaros n'avait pas tardé à s'agiter de nouveau. A Pausiris, fils d'Amyrtæos Ier, avait succédé un second Amyrtæos, aussi insoumis qu'avait été son grand-père. Dès 410, des troubles éclatèrent dans le Delta; en 404, à la mort de

1. Pour le détail de ces événements, V. l'*Histoire grecque* de M. Duruy.

Darios, le soulèvement devint général. Amyrtæos, reconnu par la plus grande partie du pays, reprit le vieux protocole pharaonique et devint le chef d'une dynastie nouvelle, la XXVIIIe, qui dura autant que lui, c'est-à-dire six ans[1]. Il ne réussit pas à chasser entièrement les Perses, car Artaxerxès avait encore des troupes égyptiennes dans son armée, en 401, au moment de l'expédition du jeune Kyros[2]. Amyrtæos eut pour successeur Naïwâouroud (Nephoritès) de Mendès, qui compléta l'œuvre de délivrance et fonda la XXIXe dynastie (399). Avec Naïwâouroud l'Égypte rentra en pleine possession d'elle-même et retrouva son ancienne activité. Sa conduite politique était tout indiquée par les circonstances : comme au temps des Saïtes, il fallait rechercher l'amitié des Grecs et détourner vers le nord les forces des puissances asiatiques. C'était le moment où Sparte venait de déclarer la guerre à la Perse : Agésilas préparait son expédition en Phrygie. Naïwâouroud conclut un traité d'alliance offensive et défensive avec les Lacédémoniens et leur envoya une flotte chargée d'armes, de blé et de munitions. L'Athénien Conon la rencontra à la hauteur de Rhodes et la dispersa. La retraite d'Agésilas et l'abandon de l'Asie Mineure par les Spartiates refroidirent les bonnes dispositions du roi d'Égypte : il concentra sur la frontière de Syrie les forces qu'il avait paru disposé à lancer au loin et se prépara à soutenir de son mieux un assaut qu'il pensait imminent.

L'attaque ne vint pas aussitôt qu'on s'y attendait. La retraite des Grecs n'avait pas terminé les affaires d'Asie Mineure : depuis la tentative de Kyros la plupart des peuples indigènes, Mysiens, Pisidiens, gens du Pont et de la Paphlagonie, avaient secoué le joug. Il fallut les soumettre à nouveau et dépenser contre eux les forces qu'on aurait

1. La date de l'avénement d'Amyrtæos et des événements qui le précédèrent a été l'objet de nombreuses controverses. On a voulu identifier Ἀμυρταῖος avec le nom *Roud-Amen* d'un roi égyptien : il paraît assez bien prouvé aujourd'hui que ce *Roud-Amen* était un des petits rois locaux de l'époque éthiopienne et n'a rien de commun avec le prédécesseur de Naïwâouroud. — 2. Xénophon, *Anabase*, I, 8, § 9.

dû envoyer en Égypte. Les Grecs de Chypre commandés par Évagoras, tyran de Salamine, profitèrent des embarras du maître pour reconquérir leur indépendance. Dès 391, ils traitèrent avec Athènes, avec Hékatomnos, roi rebelle de Carie, et avec l'Égypte. Hakori venait de succéder à Naïwâouroud (393) : il accepta l'occasion qui s'offrait de créer des embarras à la Perse et promit son secours. Évagoras, ainsi soutenu, prit l'offensive, enleva Tyr d'assaut et s'attaqua d'une part à la Cilicie, de l'autre à la Palestine. Une première expédition dirigée contre lui par Autophradatès, satrape de Lydie, manqua complétement. Mais, après la paix d'Antalkidas, Artaxerxès rassembla une flotte de trois cents trirèmes, une armée de trois cent mille hommes, et jeta toutes les forces de l'empire sur l'île de Chypre. Évagoras fut défait sur mer, défait sur terre, enfermé dans Salamine et contraint de traiter après une résistance de six ans (380). Non-seulement il obtint le pardon de sa révolte, mais la reconnaissance de son titre royal et l'assurance qu'il ne serait pas troublé dans l'exercice de sa royauté [1]. Une guerre contre les Cadusiens, que le grand roi avait voulu conduire en personne, n'eut pas d'issue aussi heureuse : l'armée, réduite à la famine et harcelée dans sa marche par un ennemi insaisissable, aurait été détruite sans l'adresse d'un des généraux perses, Tiribazos, qui décida les barbares à demander la paix au moment même où ils allaient triompher [2]. Les années qui suivirent furent employées à rétablir en Asie Mineure et en Syrie la suzeraineté des Perses fortement ébranlée par la révolte d'Évagoras. Ce fut seulement après avoir rétabli l'ordre partout qu'on songea à tourner contre l'Égypte les armes de l'empire.

Hakori n'était pas resté inactif : tandis que les Perses étaient occupés en Chypre, il avait mis le pays en état de défense et s'était efforcé de recruter en Grèce une armée et des généraux. Il était mort en 382, et ses successeurs,

1. Voir pour le détail de cette guerre l'*Histoire grecque* de M. Duruy. — 2. Plutarque, *Vie d'Artaxerxès*, 24 ; Corn. Nepos, *Datamès*, § 1.

Psemouth (383-382) et Naïwâouroud II, n'avaient fait que passer sur le trône[1]. Un prince de Sebennytos, Nakht-hor-heb (Nectanébès Ier), fondateur d'une dynastie nouvelle, la XXXe, acheva les préparatifs et confia le commandement de ses troupes à l'un des condottieri les plus renommés de l'époque, Khabrias d'Athènes. Khabrias s'établit sur la branche pélusiaque dans une forte position qu'il couvrit de retranchements et qui garda son nom : de là il surveillait les débouchés de la Syrie et commandait les approches du désert. La Perse fit des efforts proportionnés à l'importance de l'entreprise : elle confia à Pharnabazos une armée de deux cent mille hommes, fit venir Iphicratès d'Athènes, réussit par obtenir des Athéniens qu'ils rappelassent Khabrias d'Égypte. L'armée, partie d'Ako sur la côte de Syrie, débarqua à l'entrée de la branche mendésienne, et battit les corps égyptiens chargés de garder la côte. Iphicratès voulait marcher sur Memphis qu'il savait dégarnie de troupes : Pharnabazos hésita à suivre cet avis et laissa à Nakht-hor-heb le temps nécessaire pour revenir de sa surprise. Les Perses furent battus à plate couture près de Mendès, et contraints de se retirer. Pharnabazos rentra en Syrie ; Iphicratès fit voile vers Athènes : l'Égypte fut délivrée pour un quart de siècle[2].

Cet échec n'ébranla en rien l'influence que le grand roi avait exercée sur la Grèce depuis la paix de 387. Sparte, Athènes et Thèbes se disputèrent son alliance avec plus d'acharnement que jamais. En 372, Antalkidas reparut à la cour de Suse pour demander une nouvelle intervention ; en 367, Pélopidas et Isménias obtinrent un rescrit impérial ordonnant à tous les Grecs de rester en paix ; en 366, Athènes envoya des ambassadeurs qui lui obtinrent les subsides de la Perse. Il semblait que le grand roi fût devenu pour les États helléniques une sorte d'arbitre suprême devant lequel chacun venait plaider sa cause. Mais cet ar-

1. Manéthon, édit. Unger, p. 309. — 2. Diodore, XV, 29, 41, 43; Corn. Nepos, *Iphicratès*, § 2, etc.

bitre souverain qui imposait sa volonté au dehors n'était pas maître chez lui. Doux, facile d'humeur, plus enclin à pardonner qu'à sévir, Artaxerxès n'avait pas l'énergie nécessaire pour comprimer l'ambition des gouverneurs de provinces. Ariobarzanès de Phrygie, Aspis de Cappadoce, Datamès, s'insurgèrent tour à tour contre lui et défièrent ses armes : on ne put se débarrasser d'eux que par le meurtre et la trahison. Bientôt après tous les satrapes des provinces occidentales, des frontières de l'Égypte à l'Hellespont, formèrent une alliance offensive et défensive : l'empire allait s'effondrer, si les dariques n'étaient encore une fois intervenues dans la querelle. Orontès de Phrygie et Rheomithras vendirent leurs complices, mais trop tard pour empêcher la paix d'être troublée. L'Égypte, toujours à l'affût, avait trouvé dans la révolte une occasion nouvelle de montrer sa haine contre la Perse. Nakht-hor-heb était mort en 364 : son successeur Takho rassembla quatre-vingt mille hommes de troupes indigènes, dix mille mercenaires grecs, deux cents vaisseaux, et se jeta hardiment sur la Phénicie. Sa maladresse et sa mauvaise fortune sauvèrent Artaxerxès d'un désastre certain. Takho avait avec lui le vieil Agésilas : au lieu de lui remettre le commandement suprême, il se borna à lui confier les corps auxiliaires et réserva pour lui-même la direction suprême des opérations. A peine débarqué en Phénicie, il apprit que l'Égypte se soulevait derrière lui aux ordres de Nakhtnebew ; Agésilas, qu'il avait offensé, se déclara contre lui avec l'armée et le contraignit de passer dans le camp des Perses (361).

Nakhtnebew se prépara d'abord à continuer la guerre : une révolte du gouverneur héréditaire de Mendès coupa court à ses projets. Bloqué dans Tanis et presque réduit à se rendre, Agésilas rétablit ses affaires, défit le compétiteur et remit tout en ordre. Au milieu de ces luttes il avait fallu renoncer à la conquête de la Syrie, et cela dans le temps où les discordes de la famille royale perse offraient des chances inespérées de succès. Artaxerxès avait eu trois fils, Darios, Ariaspès et Okhos : Darios, impatient de régner, conspira et fut mis à mort ; Ariaspès se tua ;

Okhos, resté seul, abreuva son père de tant de dégoûts que le vieux roi mourut de chagrin à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans (362). Okhos prit en montant sur le trône le nom d'Artaxerxès et débuta par un acte de cruauté jusqu'alors sans exemple dans les annales de la Perse : il fit mettre à mort tous les princes et toutes les princesses de sang royal. Sa férocité cachait du moins quelque énergie : il voulut rétablir l'empire dans son intégrité et s'attaqua à l'Égypte. Son armée mal conduite fut battue par Nakhtnebew ou plutôt par les généraux grecs au service de Pharaon, Diophantos d'Athènes et Lamios de Sparte (351). A la nouvelle de cet échec, la Phénicie se souleva tout entière : Sidon massacra sa garnison perse et Chypre se déclara indépendante. Okhos employa les quatre années qui suivirent à combattre ces révoltes : Sidon, trahie par son roi Tennès, fut brûlée et ce qui survivait de ses habitants vendu comme esclaves. La Phénicie vaincue, ce fut le tour de l'Égypte : Okhos vint mettre le siége devant Péluse avec une armée de trois cent trente mille Asiatiques et de quatorze mille Grecs. Deux siècles auparavant, Psamétik III, attaqué par Kambysès, avait du moins lutté bravement : Nakhtnebew était fait pour les arts de la paix plutôt que pour la guerre. Il avait employé les instants de répit que lui accordait la fortune à restaurer les vieux monuments de l'Égypte et même à en construire de nouveaux. On a trouvé les traces de son activité tout le long de la vallée du Nil, à Philæ, à Thèbes, à Tourah, dans le Delta; ses bas-reliefs et ses statues comptent au nombre des chefs-d'œuvre de l'art saïte [1]. S'il avait déployé comme général la même activité qu'il montra comme constructeur, et, dit-on, comme magicien [2], le triomphe de l'Égypte était certain. Le malheur voulut qu'il fût lâche : il se sauva sans attendre la bataille. Il abandonna Péluse et les mercenaires grecs qui la défendaient, se retira à

1. Voir au Louvre les statues (A. 28), les sphinx (A, 29, 30, 30 *bis*) et les bas-reliefs (B, 33) de Nectanèbo. — 2. Voir dans le *Pseudo-Callisthènes* le récit des exploits magiques de Nectanèbo (l. I, 1-14).

Memphis et de Memphis s'enfuit en Éthiopie avec tous ses trésors. L'Égypte abandonnée de son chef se soumit sans résistance et rentra pour toujours sous la domination de l'étranger (345)[1].

Ce fut un grand succès pour la Perse, le dernier de tous. Déjà la Macédoine commençait à prendre la direction des affaires : encore quelques années, et elle se jettera sur l'Asie. Okhos mourut en 340, empoisonné par l'eunuque Bagoas; son fils Arsès ne fit que passer sur le trône et céda la place à un parent éloigné de la famille Akhéménide, Kodomannos, qui changea son nom en celui de Darios (337). Darios III monta sur le trône la même année qu'Alexandre : il vit les dangers que lui préparait l'ambition macédonienne et fut impuissant à les prévenir.

1. On peut reconstituer comme il suit la liste des dernières dynasties égyptiennes :

	XXVIIe DYNASTIE PERSE.		
I. —	RAMESOUT	KAMBAT,	Καμβύσης.
II. —	. . . .	(GAUMATA).	. . . .
III. —	RASTOUT	NTARIOUSH,	Δαρεῖος α.
	[SNEN TANEN STEPENPTAH KHABBASH].		
IV. —	. . . .	KHSHAIRSHA,	Ξέρξης α.
V. —	. . . .	ARTAKSHARSHA,	Ἀρταξέρξης α.
VI. —	. . . .	. . . .	Ξέρξης β.
VII. —	. . . .	. . . .	Σογδίανος.
VIII. —	MEIAMOUNRA	NTARIOUSH,	Δαρεῖος β.
	XXVIIIe DYNASTIE SAITE.		
I. —	. . . .	. . . .	Ἀμυρταῖος
	XXIXe DYNASTIE MENDÉSIENNE.		
I. —	BANRA MEI-NOUTEROU	NAÏWAOUROUD,	Νεφερίτης α.
II. —	RAKHNOUM MAT STEPENKHNOUM,	HAKORI	Ἄχωρις.
III. —	. . . .	[PSEMOUTH]	Ψάμμουτις.
IV. —	. . . .	NAÏWAOUROUD	Νεφερίτης β.
	XXXe DYNASTIE SÉBENNYTIQUE.		
I. —	RASNOTSEMHET STEPENANHOUR NAKHTHORHEB	MEIANHOUR SE ISI,	Νεκτανέβης.
II. —	. . . .	[TAKHO],	Τάχος, Τέως.
III. —	RAKHOPERKA	NAKHTNEBEW,	Νεκτανέβης, Νεκτάναβις.

Battu au Granique (334), battu à Issos (333), battu près d'Arbèles (331), il fut trahi et tué dans sa fuite par un de ses satrapes (330)[1]. La Macédoine hérita son empire et la race grecque joua désormais le rôle prépondérant que la Perse avait joué pendant deux siècles. Quant aux peuples civilisés de l'ancien monde, Égyptiens, Juifs, gens de la Phénicie et de la Chaldée, ils étaient trop habitués à la domination étrangère pour recouvrer jamais leur indépendance. Ils vécurent sous leurs maîtres grecs le même genre de vie qu'ils avaient vécu sous leurs maîtres iraniens, et durèrent par la force des choses près de huit siècles encore. On continua de parler et d'écrire l'égyptien à Memphis, le phénicien à Tyr, le chaldéen dans les écoles d'Ouroukh; il y eut des empires d'Égypte et de Syrie, des rois de Babylone et de Jérusalem. A jeter les yeux sur la carte du monde, il sembla que rien ou presque rien ne fût changé depuis le huitième siècle avant notre ère : les vieux peuples se mouraient ou étaient morts, mais le nom en était demeuré.

1. Voir pour le détail de ces événements l'*Histoire grecque* de M. Duruy. Voici la liste des princes de la famille akhéménide qui ont régné sur la Perse :

I. — KOUROUS,	Κῦρος.
II. — KAMBOUZIYA,	Καμβύσης.
III. — [GAUMATA,	Ψευδο Σμέρδις].
IV. — DARAYAVOUS Ier,	Δαρεῖος α.
V. — KHSHAYARSHA Ier,	Ξέρξης α.
VI. — ARTAKHSHATHRA Ier,	Ἀρταξέρξης α Μακρόχειρ.
VII. — KHSHAYARSHA II,	Ξέρξης β.
VIII. —	Σογδίανος.
IX. — DARAYAVOUS II,	Δαρεῖος β Ὦχος ἢ Νόθος.
X. — ARTAKHSHATHRA II,	Ἀρταξέρξης β Μνημών.
XI. — ARTAKHSHATHRA III,	Ἀρταξέρξης γ Ὦχος.
XII. —	Ἀρσῆς.
XIII. — DARAYAVOUS III,	Δαρεῖος γ Κοδόμαννος.

CHAPITRE XV.

LES ÉCRITURES DU MONDE ORIENTAL.

Des procédés employés à la formation des écritures antiques. — Les caractères cunéiformes. — Les écritures égyptiennes : l'alphabet, le syllabaire, les caractères déterminatifs. — Origine de l'alphabet phénicien, ses dérivés sémitiques; ses dérivés ariens.

Des procédés employés à la formation des écritures antiques. Les caractères cunéiformes.

Pour fixer l'expression de la pensée, l'homme a mis en œuvre deux procédés qu'il peut appliquer séparément ou ensemble : l'*idéographisme* ou peinture des idées, le *phonétisme* ou peinture des sons. On peut représenter les idées de deux manières : directement, par figure des objets eux-mêmes; symboliquement, par reproduction d'un objet matériel ou d'une figure convenue pour rendre une idée abstraite. On peut de même représenter les sons de deux manières : par syllabes, en exprimant d'un seul signe un ensemble formé d'une ou plusieurs consonnes et d'une voyelle; par caractères alphabétiques, qui représentent chacun une seule consonne ou une seule voyelle. Tous les systèmes d'écriture ont commencé par peindre les idées et ne sont arrivés que lentement à la peinture des sons.

Le procédé qui consistait à exprimer l'objet par la peinture de l'objet même, le soleil par un *disque* ⊙, la lune par un *croissant*), ne permettait de rendre qu'un certain nombre d'idées toutes matérielles. Il fallut aussitôt recourir aux symboles. Les symboles sont de deux sortes, simples ou complexes. Les simples se forment : par *synecdoche,* en peignant la partie pour le tout, la *prunelle,* ●, pour l'*œil,* ; la *tête de bœuf,* , pour le *bœuf* complet, . Par *métonymie,* en peignant la cause pour l'effet, l'effet pour la cause, ou l'instrument pour l'œuvre accomplie, le *disque solaire,* ⊙, pour le *jour;* le *brasier fumant,* , pour

le *feu;* le *pinceau,* l'*encrier* et la *palette* du scribe, , pour l'*écriture.* Par *métaphore,* en peignant un objet qui avait quelque ressemblance réelle ou supposée avec l'objet de l'idée exprimée, *les parties antérieures du lion,* , , pour marquer l'idée de *priorité;* la *guêpe,* , pour la *royauté;* le *têtard de grenouille,* , pour les *centaines de mille.* Par *énigme,* en employant l'image d'un objet qui n'a que des rapports fictifs avec l'objet de l'idée à noter; un *épervier sur un perchoir,* , pour l'idée de *dieu;* une *plume d'autruche,* , pour l'idée de *justice.* Les idéogrammes complexes se forment d'après les mêmes principes que les idéogrammes simples. Ils consistent, à l'origine, dans la réunion de plusieurs images dont la combinaison rend une idée qu'un symbole simple n'aurait pu noter. Ainsi, en égyptien, un *croissant renversé accompagné d'une étoile,* , rend l'idée de *mois;* un *veau courant et le signe de l'eau,* , celle de *soif.* L'écriture idéographique était un moyen fort incomplet de fixer et de transmettre la pensée. Elle ne pouvait que placer des images et des symboles à côté les uns des autres, sans établir de distinction entre les différentes parties du discours, sans noter les flexions spéciales aux temps du verbe, aux cas et au nombre des noms : il fallut joindre la peinture des sons à la peinture des idées. Bien que par nature les symboles d'idée ne représentent aucun son, celui qui les lisait était obligé de les traduire par le mot attaché dans la langue parlée à l'expression de la même idée. Au bout d'un certain temps, ils éveillèrent dans l'esprit de qui les voyait tracés, en même temps qu'une idée, le mot ou les mots de cette idée, partant une prononciation : on s'habitua à retrouver sous chaque figure et sous chaque symbole une ou plusieurs prononciations fixes et habituelles qui firent oublier au lecteur la valeur purement idéographique des signes pour ne produire sur lui que l'impression d'un ou de plusieurs sons.

Le premier essai de phonétisme se fit par *rébus;* on se servit des images sans tenir compte des idées pour représenter le son propre à leur sens premier. On en vint,

à peindre, de la même manière, des mots semblables de son, mais divers de sens dans la langue parlée. Le même assemblage de sons *NOWER* marquait, en égyptien, l'idée concrète de *luth*, et l'idée abstraite de *bonté :* le signe rendit par figure l'idée de *luth*, par rébus l'idée de *bonté*. En groupant plusieurs signes on écrivit de longs mots, dont la prononciation se composait, en partie, du son de tel signe, en partie de celui de tel autre. Le *lapis-lazuli* se dit, en égyptien, KHESDEB; on écrit quelquefois ce mot par la figure d'un *homme qui tire* (KHES) *la queue d'un cochon* (DEB), . Dans une langue où tous les mots n'ont qu'une seule syllabe, en chinois par exemple, l'emploi du rébus ne pouvait manquer de produire une écriture où chaque signe idéographique, pris dans son acception phonétique, représentait une syllabe isolée. Dans les autres langues, le système de rébus ne donnait pas encore un moyen facile de décomposer les mots en leurs syllabes constitutives et de représenter chacune d'elles séparément par un signe fixe et invariable. On choisit un certain nombre de caractères auxquels on attribua non plus la valeur phonétique qui résultait du son de toutes les syllabes, mais celle qui résultait du son de la syllabe initiale. On en vint de la sorte à former des systèmes d'écriture où tous les caractères idéographiques à l'origine ne représentaient plus à l'ordinaire que des syllabes simples ou complexes[1].

Les Touraniens de Chaldée nous ont laissé l'exemple le plus ancien d'une écriture syllabique. Leur système adopté par les Assyriens se répandit au nord et à l'est en Arménie, en Médie, en Susiane, en Perse, et ne cessa d'être employé que vers les premiers siècles de notre ère[2]. Oublié pendant toute la durée du moyen âge, il n'a été sérieusement étudié que depuis une centaine d'années. Niebuhr (1765), Tychsen (1798), Münter (1800), frayèrent la voie à Grotefend, qui le premier, en 1802, réussit à déchiffrer les

1. Fr. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'Alphabet phénicien parmi les peuples de l'Ancien monde*, t. I, p. 1-52. — 2. L'inscription cunéiforme la plus moderne porte le nom d'un roi parthe Pacorus, qui régnait entre 77 et 111 après J. C. Voir Oppert dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 23-29.

cunéiformes persans et donna un alphabet rectifié et complété en 1836 par les recherches d'Eugène Burnouf en France, de Christian Lassen en Allemagne. Quelques années plus tard un Anglais, Henry Rawlinson, porta l'étude des inscriptions Achéménides à un tel degré de perfection que les travaux de MM. Oppert et Spiegel n'ont pu changer que des détails à ses premières traductions. Le déchiffrement du perse ancien n'était qu'un acheminement à l'intelligence des textes babyloniens, assyriens et mèdes. La découverte de Ninive par M. Botta, consul de France à Mossoul (1846), les fouilles de M. Layard à Koyoundjik et à Nimroud (1849-1851), livrèrent au public une grande quantité de documents nouveaux que MM. Rawlinson, Hincks et Fox Talbot en Angleterre, de Saulcy et Oppert en France, parvinrent à déchiffrer avec certitude. Dès lors les progrès de la science assyrienne ont toujours été constants; après avoir lu les textes babyloniens, ninivites et mèdes on s'est attaqué aux débris de la vieille littérature chaldéenne. En moins de trente ans, un monde nouveau de langues et de peuples inconnus s'est ouvert à l'étude: trente siècles d'histoire sont sortis des tombeaux et ont reparu au grand jour [1].

Les écritures des différents systèmes sont toutes formées par les combinaisons d'un même signe horizontal ⊢—, vertical T, ou tordu en forme de crochet ⟨. Cet élément a le plus souvent l'aspect d'un clou ou d'un coin, d'où le nom de cunéiformes qu'on donne le plus souvent aux écritures de ce type [2]. Nous avons vu ailleurs que les paquets de clous qui forment aujourd'hui les caractères dérivent de signes hiéroglyphiques défigurés peu à peu au cours des âges. Quelques-uns d'entre eux sont de véritables idéogrammes; le plus grand nombre expriment des syllabes, les unes simples, c'est-à-dire composées d'une voyelle et d'une consonne; les autres complexes, c'est-à-dire formés de plusieurs consonnes.

1. Pour l'histoire du déchiffrement, voir J. Ménant, *Les écritures cunéiformes*, in-8°, Paris, 1864. — 2. Quelques savants anglais avaient proposé le nom de *arrow-headed, à pointe de flèche*, qui n'a pas été admis généralement.

Le tableau des syllabes simples peut se dresser comme il suit :

א, *A*, [cuneiform].

ב, *B*, [cuneiform], *ba*, [cuneiform], *ab*; [cuneiform], *bi*, [cuneiform], *ib*; [cuneiform], *bu*, [cuneiform], [cuneiform], *ub*.

ג, *G*, [cuneiform], [cuneiform], *ga*, [cuneiform], [cuneiform], *ag*; [cuneiform], *gi*, [cuneiform], *ig*; [cuneiform], *gu*, [cuneiform], *ug*.

ד, *D*, [cuneiform], *da*, [cuneiform], *ad*; [cuneiform], [cuneiform], *di*, [cuneiform], *id*; [cuneiform], *du*, [cuneiform], *ud*.

ה, *H* . . . . .

ו, *U*, [cuneiform], [cuneiform], [cuneiform].

ז, *Z*, [cuneiform], *za*, [cuneiform], *az*; [cuneiform], [cuneiform], *zi*, [cuneiform], *iz*; [cuneiform], *zu*, [cuneiform], [cuneiform], *uz*.

ח, *Kh*, [cuneiform], *kha*, [cuneiform], *akh*; [cuneiform], *khi*; [cuneiform], *khu*, [cuneiform], *ukh*.

ט, *T*, [cuneiform], *tu*.

י, *I*, [cuneiform], [cuneiform], *ya*.

כ, *K*, [cuneiform], [cuneiform], *ka*, [cuneiform], [cuneiform], *ak*; [cuneiform], [cuneiform], *ki*, [cuneiform], *ik*; [cuneiform], [cuneiform], *ku*, [cuneiform], *uk*.

ל, *L*, [cuneiform], *la*, [cuneiform], *al*; [cuneiform], [cuneiform], *li*, [cuneiform], *il*; [cuneiform], [cuneiform], *lu*, [cuneiform], [cuneiform], *ul*.

מ, *M*, [cuneiform], *ma*, [cuneiform], *am*, [cuneiform], *mi*, [cuneiform], *mi*, *me*, [cuneiform], *im*; [cuneiform], *mu*, [cuneiform], [cuneiform], *um*.

נ, *N*, , *na*, , *an*; , *ni*, , *ne*, , , , *in*; , *nu*, , , *un*.

ס, *S'*, , *s'a*, , *as'*; , , *s'i*, , *is'*; , *s'u*, , *us'*.

ע, ...

פ, *P*, , *pa*, , *ap*; , *pi*, , *ip*; , *pu*, , *up*.

צ, *TS*, , *tsa*, , *ats*; , *tsi*, , *its*; , , *tsu*.

ק, *Ḳ*, , , *ḳa*, , *aḳ*; , *ḳi*, , *iḳ*; , *ḳu*.

ר, *R*, , *ra*, , *ar*; , *ri*, , *ir*; , , *ru*, , , *ur*.

ש, *S*, , , *sa*, , *as*; , *si*, , *se*, , *is*; , , *su*, , *us*.

ת, *T*, , , *ta*, , *at*; , , *ti*, , *it*; , , *tu*, , *ut*.

Les syllabes complexes peuvent s'écrire de deux manières : 1° en les décomposant de manière à en former deux syllabes simples, dont la seconde commence toujours, dans la prononciation, par la voyelle de la première. Ainsi, le mot *NAPSAT*, *âme*, peut se chiffrer , *NA* + *AP* + *SA* + *AT*; 2° au moyen d'un caractère spécial répondant à la syllabe : , *NAP* + *SAT*, au lieu de

, *NA* + *AP* + *SA* + *AT*. Le nombre des caractères complexes est très-considérable :

	A.	I.	U.
BL			
BP		″	″
BR	″		
BS	″		″
BT			
GK			
GL			
GM			″
GN		″	
GTS		″	″
GP		″	
GR			
GS	″		″
GT	″		″
DKH	″		″
DK		″	

	A.	I.	U.
DL			″
DM			″
DN			
DP			
DR			
DS			″
ZK	″	″	
ZL		″	″
ZM		″	″
ZN		″	″
ZP			″
ZR	″		
KHL		″	″
KHM		″	
KHN	″	″	
KHS		″	″
KHP		″	″

	A.	I.	U.
KHR	[illegible]	[illegible]	/
KHS	[illegible]	/	/
KHT	[illegible]	/	/
TK	[illegible]	/	/
TL	[illegible]	/	/
TR	[illegible]	/	[illegible]
KK	[illegible]	/	/
KL	[illegible]	[illegible]	[illegible]
KM	[illegible]	[illegible]	[illegible]
KN	[illegible]	[illegible]	[illegible]
KTS	[illegible]	/	/
KP	[illegible]	[illegible]	/
KR	[illegible]	[illegible]	[illegible]
KS	[illegible]	[illegible]	[illegible]
KT	[illegible]	[illegible]	[illegible]
LKH	[illegible]	[illegible]	[illegible]
LK	//	[illegible]	/

	A.	I.	U.
LL			
LM			
LP			〃
LS	〃		〃
LT			
MKH			
MK	〃		
ML			〃
MN		〃	
MTS		〃	
MR			
MS			
MT			
NK			〃
NM			〃
NN	〃		
NP		〃	〃

	A.	I.	U.
NR	[illegible]	″	″
NS	[illegible]	″	″
NT	[illegible]	″	″
S'KH	″	″	[illegible]
S'K	[illegible]	[illegible]	[illegible]
S'L	[illegible]	″	″
S'M	[illegible]	″	″
S'N	[illegible]	″	″
S'P	″	[illegible]	″
S'R	″	[illegible]	[illegible]
PKH	″	[illegible]	″
PK	[illegible]	″	″
PL	[illegible]	[illegible]	″
PM	[illegible]	″	″
PN	[illegible]	″	″
PR	[illegible]	[illegible]	[illegible]
PS	″	[illegible]	″

	A.	I.	U.
PT			〃
TSL			〃
TSM		〃	〃
TSN	〃	〃	
TSP			〃
TSR			
ḲB		〃	〃
ḲL		〃	〃
ḲM	〃	〃	
ḲR			
ḲS	〃		〃
ḲT		〃	〃
RK			
RM		〃	〃
RP			
RS			〃
RT			〃

	A.	I.	U.
SKH		-	-
SK			
SL			
SM			
SN	-	-	
SP			
SR		-	
SS	-		
ST			
TK			
TKH		-	-
TL			
TM			
TN			
TP		-	
TR			
TS			

L'examen de ce tableau montre que la plupart des signes peuvent exprimer plusieurs sons différents. Ce phénomène, qu'on a nommé *polyphonie*, est une des grandes difficultés du déchiffrement. Il ne m'appartient pas d'exposer ici les procédés que les assyriologues emploient pour arriver à des lectures certaines. Je me contenterai de donner la transcription et l'explication d'une phrase assyrienne, afin de montrer la manière dont se combinaient les éléments du système cunéiforme :

AR - KI SU NABU - KUDUR - UTSUR NI - BI -

Après lui, Naboukoudouroussour (I) les armements

SE SU IS - SA - A A - NA ZA - AN - KI BIR - TI

de soi il porta aux défilés des frontières

SA ASSUR A - NA KA - SA - DI IL - LI - KA

d' Assour pour la conquête il vint.

On remarquera que les noms propres d'hommes et de pays sont précédés de signes spéciaux qui les annoncent. se met devant le nom de Naboukoudouroussour afin de montrer qu'il va être question d'un homme ; devant le nom d'Assour, pour montrer qu'il va être question d'un pays. *Nabou-koudour-oussour* est formé de trois éléments significatifs, dont le premier est un nom divin, celui de *Nebo* : ce fait est annoncé par la présence du signe idéographique des dieux , derrière le clou vertical et devant le signe idéographique du dieu Nebo . Les deux autres éléments sont également idéographiques, mais leur valeur est prouvée par la variante purement syllabique, , *NA-BI-UV-KU-DU-UR-RI-U-TSU-UR*, des briques de Babylone. Le nom de l'Assyrie est écrit avec l'idéogramme du dieu Assour , précédé du déterminatif des pays

4. Les autres mots sont écrits syllabe à syllabe au moyen des signes ordinaires dont j'ai donné le tableau[1].

Le système cunéiforme, légèrement modifié, fut employé à écrire, outre les dialectes sémitiques de l'Assyrie, quatre autres langues non ariennes[2], les dialectes touraniens de la Chaldée[3], de la Médie[4], de la Susiane et la langue des gens d'Ourarti. Vers le VIe siècle avant notre ère les Iraniens s'en emparèrent et firent, parmi les signes, un choix destiné à rendre les articulations de leur langue[5]. De cette opération sortit le système des cunéiformes ariens, le plus simple de tous et le plus facile à lire. La plupart des signes qui le composent sont alphabétiques ; quelques-uns sont restés syllabiques ou sont employés comme idéogrammes. Il n'a jamais servi à écrire que les inscriptions rédigées dans les dialectes iraniens de la Perse et de la Médie au temps des rois Achéménides : apparu avec Kyros, il disparaît deux siècles plus tard avec Darios Codoman.

Les écritures égyptiennes.
L'alphabet, le syllabaire, les signes déterminatifs.

Lorsqu'à la renaissance des lettres, les savants s'occupèrent de recueillir les fragments relatifs à l'antiquité, les livres consacrés aux écritures de l'Égypte et en particulier des *hiéroglyphes* d'Horapollon attirèrent leur attention. Égarés par les témoignages grecs et latins, les uns erronés, les autres mal compris, ils imaginèrent que les caractères hiéroglyphiques représentaient chacun une idée. Pendant deux siècles et demi, les savants perdirent leur temps à

1. Pour l'étude de l'assyrien, voir Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, et *Grammaire assyrienne*, 2e édit. Paris, 1867; J. Ménant, le *Syllabaire assyrien*, in-4°, Paris, 1869-1872, et *Leçons d'épigraphie assyrienne*, in-8°, Paris, 1874; Sayce, *Assyrian Grammar*, in-12, Londres, 1872; E. Schrader, *Die assyrisch-babylonischen Keilinschriften*, in-8°, Leipzig, 1872. — 2. De là le nom de *cunéiformes anariens* qu'on a donné aux systèmes dans lesquels sont écrits ces quatre langues. — 3. Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, 1-2, Paris, in-4°, 1872-1874. — 4. Norris, *Memoir on the scythic version of the Behistun inscription*, dans le *Journal of the royal Asiatic Society*, vol. XV, part I. — 5. Oppert, *Journal asiatique*, 1874, t. I.

rechercher sur les rares monuments, alors connus en Europe, les signes idéographiques dont les auteurs classiques leur donnaient le sens. Les uns, comme le jésuite Kircher, improvisèrent, de toutes pièces, un système ingénieux[1]; les autres, s'adressèrent à l'hébreu, au chaldéen, au chinois[2], pour y retrouver des analogues à l'égyptien. Tous les efforts avaient été vains et le livre de l'Egypte semblait devoir rester scellé à jamais, lorsqu'en 1799 un officier d'artillerie français, M. Boussard, trouva, près de Rosette, une inscription rédigée en trois écritures : hiéroglyphique, démotique et grecque. Le texte grec montra que c'était un décret solennel, rédigé par les prêtres, en l'honneur d'un Ptolémée, le cinquième du nom. Silvestre de Sacy[3], et bientôt après le Suédois Akerblad[4] en étudièrent la partie démotique qu'en raison de son aspect cursif on présumait être de nature alphabétique. Akerblad, avec une sagacité merveilleuse, démêla quelques-uns des principaux caractères du système nouveau qu'il avait sous les yeux, et dressa un premier alphabet démotique, dont la plupart des éléments sont restés acquis à la science : s'il avait persévéré dans la voie qu'il s'était tracée, il aurait peut-être résolu le problème des écritures égyptiennes. Rebuté par le mauvais état du texte hiéroglyphique, il laissa à d'autres le soin de reprendre son œuvre et de retrouver la clef du système.

Zoega avait remarqué déjà que les cartouches des obélisques devaient renfermer des noms de roi écrits au moyen de signes alphabétiques. Un savant anglais du plus grand mérite, Th. Young, essaya de reconstituer l'alphabet des cartouches. De 1814 à 1818, il s'exerça sur les divers systèmes d'écriture égyptienne, et sépara mécaniquement les groupes différents dont se composaient le texte hiéroglyphique et le texte démotique de l'inscription de Rosette. Après avoir déterminé, d'une manière plus ou moins exacte, le sens de chacun d'eux, il en essaya la lecture :

1. Kircher, *Œdipus Ægyptiacus*, f°, Romæ, 1652-1654, 3 parties en 4 vol. — 2. De Guignes, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, XXIX, II, XXXIV, I. — 3. *Lettre au citoyen Chaptal sur l'inscription égyptienne du monument de Rosette*, in-8°, Paris, 1802. — 4. *Lettre sur l'inscription égyptienne du monument de Rosette*, in-8°, 1802.

les signes du cartouche [cartouche] lui parurent exprimer le nom de Ptolémée, sans qu'il réussît à leur assigner à tous leur valeur exacte. Il reconnut que ■, ▲ et ǀǀ répondaient à *P*, *T*, *I*; mais il considéra [signe] comme un caractère superflu, et donna au lion couché, [lion], la valeur syllabique *OLE*, à [signe] celle de *MA*, à [signe] celle de *ÓS*, *OSH*. Encouragé par ce succès relatif, il prit le nom de Bérénice dans les textes de la *Description de l'Égypte*, et chercha à déterminer le son des hiéroglyphes qui le composaient. Analysant [cartouche], il trouva les lectures [signe] = *BIR*, [signe] = *E*, [signe] = *N*, [signe] = *KE*, *KEN*; il considéra [signe] comme inutile, ainsi que ▲ et ●. Défalquant les fausses valeurs qu'il avait cru découvrir, restait un total de cinq caractères exacts : ■, *P*; ▲, *T*; ǀǀ, *I*; [signe], *N*; et [signe], *F*, *V*, qu'il avait reconnus. Toutes ses tentatives pour aller au delà restèrent infructueuses : il déchiffra *Arsinoé*, où il y avait le titre *Autokratôr*, et *Evergétès* où il y avait *Kæsar*[1]. Ses idées étaient justes en partie, mais sa méthode imparfaite; il entrevit la terre promise, mais sans pouvoir y entrer.

Le véritable initiateur fut François Champollion, qu'on appelle Champollion le Jeune pour le distinguer de son frère aîné, Champollion-Figeac. Dès son enfance, il s'était livré à l'étude des langues orientales et surtout à celle du copte. Il publia, de 1811 à 1814, les deux premiers volumes d'un grand ouvrage intitulé : l'*Égypte sous les Pharaons*, dans lequel il rétablissait au moyen des documents coptes la géographie nationale de l'Égypte. La comparaison des monuments avec les manuscrits le porta à reconnaître que les trois systèmes de l'écriture égyptienne, l'hiératique, le démotique et l'hiéroglyphique ne différaient pas en réalité : l'hiératique et le démotique n'étaient que des tracés de plus en plus cursifs de l'écriture ordinaire. Après avoir cru fermement que les hiéroglyphes

1. Th. Young, *Archæologia*, 1817, XVII, 60 : *Encyclopædia Brit.* 4th edit. IV, 1st part; *Account of discoveries in hieroglyphic literature*, 8°. London. 1823.

étaient des signes d'idées, il finit par reconnaître qu'ils étaient des signes de sons, et reprit, vers 1821, le problème que M. Young n'avait pas résolu. Le premier résultat de ses travaux, publié en septembre 1822, dans une lettre adressée à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fut accueilli avec une curiosité mêlée de quelque incrédulité. Le *Précis du système hiéroglyphique*, paru deux ans plus tard, convainquit toutes les personnes de bonne foi et ne laissa subsister aucun doute sur l'authenticité de la découverte. Champollion, après avoir décomposé le nom de Ptolémée en ■, *P*; , *T*; , *O*; , *L*; , *M*; , *I*; , *S*, essaya les valeurs qu'il avait obtenues sur les cartouches

de , de

et de

où il lut les noms de Bérénice, de Cléopâtre et d'Alexandre. Il obtint de la sorte un alphabet

, , A, E.	, M.
, B.	, N.
, , D, T.	, O.
, I.	■, P.
, , K.	, , , S.
, , L, R.	, X.

qu'il compléta bientôt par l'analyse des autres noms royaux qui appartenaient à l'époque grecque ou romaine, et plus tard par l'étude de cartouches plus anciens, tels que ceux de , *Psmtk*, *Psammétique* (XXVI[e] dynastie); , *Thotms*, *Touthmôsis* (XVIII[e] dynastie), etc. On

pouvait penser que cette manière d'écrire les sons avec un alphabet était propre aux noms royaux, et qu'en dehors des cartouches on ne trouverait que des signes idéographiques. Champollion prouva que son alphabet appliqué aux textes courants permettait d'y retrouver, non-seulement beaucoup des mots, mais beaucoup des formes grammaticales de la langue copte. On le mettait au défi de déchiffrer autre chose que des noms propres; il traduisit des phrases et prouva le bien fondé de ses traductions. L'opposition n'en devint que plus forte, surtout chez les savants qui se connaissaient ou prétendaient se connaître en langue copte. M. Étienne Quatremère ne daigna même pas examiner le système et le condamna. Klaproth ne l'étudia que pour le combattre, avec une mauvaise foi et une animosité que la mort même de Champollion n'apaisa jamais.

Malgré ces attaques, la science s'imposa aux gens non prévenus. Lorsque Champollion mourut, en 1832, MM. Ch. Lenormant et Nestor L'Hôte, en France; Salvolini, Rosellini, Ungarelli, en Italie; et bientôt après MM. Leemans, en Hollande; Osburn, Birch et Hincks, en Angleterre; Lepsius, en Allemagne, se mirent courageusement à l'œuvre. Les écoles qu'ils fondèrent ont prospéré depuis, et l'égyptologie a fait, en un demi-siècle, des progrès considérables. Illustrée, en France, par MM. Emmanuel de Rougé, le second chef de l'école après Champollion, de Saulcy, Mariette, Chabas, Devéria, de Horrack, Lefébure, Pierret, J. de Rougé, Grébaut; en Allemagne, par MM. Brugsch, Dümichen, Lauth, Eisenlohr, Ebers, Stern; en Hollande, par M. Pleyte; en Norwége, par M. Lieblein; en Angleterre, par MM. Goodwin et Lepage-Renouf, elle ne cesse de s'affermir chaque jour. Ses recherches s'étendent, ses travaux gagnent en solidité; dans quelques années, les égyptologues déchiffreront les textes historiques et littéraires avec autant de certitude que les latinistes lisent les œuvres de Cicéron et de Tite-Live.

L'égyptien des époques classiques (XIIe, XVIIIe-XXe dynasties), possédait vingt-deux articulations différentes, et se

servait, pour rendre chacune d'elles, d'un ou plusieurs signes alphabétiques dont voici le tableau :

A......	H.......
Ạ ou À..	Ḥ ou H'..
Ā ou Â...	X ou KH.
I.......	S.......
U.......	S̆, S', SH.
W ou F...	Q.......
B ou V...	G, K....
P.......	Ḳ.......
M.....	T.......
N.......	D, Ṭ....
R-L.....	T', TS, DJ,

Les signes employés à rendre la même articulation s'appellent *homophones*, égaux de son. est *homophone* de et de , c'est-à-dire que ces trois signes expriment indifféremment dans l'écriture l'articulation *M*. On pense bien que, pendant les cinq mille ans pour lesquels nous avons des documents écrits, la phonétique de l'égyptien dut s'altérer. Jusqu'à présent les modifications ne sont bien sensibles que pour les dentales et les gutturales. , *TS*, a cédé successivement la place à , *D*, puis à , *T*; le mot , *MESTSETS*, *haïr*, est devenu , *MESTSED*, puis , *MESDED*, puis , *MESTET*, et enfin , *MESDI*, ou , *MÓSTE*. Dans l'état actuel de la science il nous est impossible de retrouver la plus grande partie des altérations analogues qui se produisirent au cours des siècles.

Mêlés aux signes alphabétiques, on rencontre à chaque instant dans l'écriture d'autres signes qui représentent à

eux seuls une ou plusieurs articulations formant syllabe. On les nomme *syllabiques*.

A.

AA.... , , .

AA.... .

AB.... , , , , , .

AP.... .

AM.... , , , .

AN.... , , , .

AR.... , , .

AS.... , , , . , .

AT.... ,

AD.... , .

À.

ÀS.... .

ÀD.... .

Â.

ÂA.... .

ÂB.... , , .

AW... .

ÂM.... , , , .

ÂN.... , .

ÂR.... .

ÂS'... .

ÂQ.... .

ÂD.... , .

I.

EI.... .

U.

UÀ.... .

UÂ.... .

UAB... , , , , .

UÀB... , .

UN.... , .

UR.... , , .

UÀH'.. .

US.... , .

UTS... .

B.

BÀ.... , , , , .

BH'... , .

BS.... .

BT.... .

W.

WÀ.... .

WU....

WT.... (WNT).

P.

PÀ.....

PR.....

PH'....

PX.....

PQ, PG.

PD, PT.

M.

MA.....

MÀ.....

MÂ.....

MU ....

MN ....

MR ....

MH'....

MS.....

MT.....

N.

NU.....

NB.....

NW, ...

NM.....

NN.....

NR.....

NH'....

NS.....

NT.....

NTS....

R.

RR.....

RH'....

RS .....

RD, RT.

H.

HB.....

HN. ...

H'.

H'À....

H'Â....

H'U....

H'B....

H'P....

H'M....

H'N....

H'R....

H'H' ...

HʿS. . . .

HʿQ. . . .

HʿT, HʿTS

X.

XÀ. . . . .

XÂ. . . .

XU. . . . .

XB. . . . .

XP. . . . . (XPR).

XM . . . .

XN. . . . .

XR. . . . .

S.

SA . . . . .

SU . . . . .

SB. . . . . ⋆,

SP . . . . .

SM. . . . .

SN. . . . .

SR. . . .

SHʿ. . . .

SK. . . . .

ST . . . . .

STM. . . .

Sʿ.

SʿÀ. . . . .

SʿU . . . .

SʿN . . . .

SʿW. . . .

SʿP. . . . .

SʿR. . . .

SʿS. . . . .

SʿTP . . .

K.

KB. . . . .

KP. . . . .

KM . . . .

KN. . . . .

KS. . . . .

G.

GR. . . . .

Q.

QÀ. . . . .

T.

TA. . . . .

TÀ. . . . .

TI . . . . .

TP. . . . .

TM.... .
TN..... , .
TR..... .
TS..... , .

D.

DU..... , , , *.
DB..... , , .
DP..... .

DM.... , .
DN..... . .
DUD... .

TS.

TSÀ.... , .
TSR.... .
TSD.... , .

La plupart des syllabiques étaient *polyphones,* c'est-à-dire susceptibles de plusieurs sons. Pour éviter l'incertitude qui aurait pu résulter de leur valeur multiple, on avait soin de leur adjoindre un ou plusieurs *compléments phonétiques,* c'est-à-dire une ou plusieurs des lettres qui formaient l'expression phonétique du mot. Ainsi, répond aux articulations *AB* et *MER;* lorsqu'il devait avoir la valeur *AB* on le faisait suivre du *B,* ; lorsqu'il devait avoir la valeur *MER,* on écrivait . peut se lire également *AD, SEM* ou *SOTEM, DEN* ou *TEN;* si je trouve dans un texte le groupe $= x + M$, comme ni *AD,* ni *DEN* ne renferment la lettre *M,* il faudra que je donne à la valeur de *SEM* ou *SOTEM*, *entendre.* Si, au contraire, je trouve ou , je devrais lire *AD* ou *DEN*. Lorsque le scribe a négligé de prendre cette précaution, c'est que le contexte indiquait le sens du mot, et par suite la valeur phonétique du signe, de manière à rendre toute erreur impossible. Ainsi, dans le membre de phrase , *Au-sen Sotem* ou *AD* ou *DEN kheru-w, ils..... sa voix;* il faut traduire nécessairement le signe par *entendre, écouter,* et, nécessairement aussi le lire *SEM* ou *SOTEM*. En résumé, les signes syllabiques peuvent s'employer isolés , *H'ON;* , *NEB;* , *NUB;* ou bien se combiner avec un ou plu-

sieurs signes alphabétiques correspondant à chacune des articulations dont ils sont formés. Dans ce cas ils peuvent se placer :

1° Derrière tous les signes alphabétiques dont ils sont l'équivalent syllabique, , *NOTSEM, doux, agréable;* , *AS, flûte, roseau;*

2° Entre deux des signes alphabétiques , *NOTSEM*, , *AS;*

3° Devant tout ou partie des signes alphabétiques , *NOTSEM*, , *AS.*

On trouve, enfin, à côté des signes alphabétiques un grand nombre de signes idéographiques. Parfois ils servent à rendre dans l'écriture une idée exprimée dans le langage par un mot plus ou moins long : , se lit , *NUTER*, et signifie *dieu;* , se lit , et signifie *vie*. Le plus souvent ils ne se lisent pas et rentrent dans la classe des *déterminatifs*. On appelle *déterminatifs* les signes d'idée placés après l'expression phonétique de chaque mot, de manière à figurer aux yeux par une image l'objet ou l'idée dont les signes précédents nous donnent la valeur littérale. Le mot , *pain*, se compose de deux parties : la première phonétique est formée du syllabique , *AQ*, et de son complément , *Q;* la seconde représente l'objet même, *le pain*. Les déterminatifs sont de deux natures. Les uns ne conviennent qu'à un seul objet ou à une seule idée : ce sont les déterminatifs *spéciaux*. L'oreille est un déterminatif spécial, car elle ne s'emploie que dans les mots qui expriment l'idée d'oreille : , *MESTSER*, , *ÂNKH*, , *DEN*. Les autres sont *génériques*, c'est-à-dire se placent après un grand nombre de racines qui n'ont que des rapports éloignés de sens les unes avec les autres. Ainsi, détermine : 1° tous les mots qui marquent un acte matériel de la bouche : , *ÂMI, manger;*

, *sura, boire;* , *uàuà,* , *kheru, crier;* , *tsod, parler;* 2° tous les mots qui marquent une idée abstraite, entraînant ou pouvant entraîner un acte matériel de la bouche , *khen, méditer;* , *rex, connaître, savoir;* , *ap, juger.* Quand le même mot a plusieurs déterminatifs, c'est ordinairement le dernier qui donne le sens de la racine. , *h'eter,* a le déterminatif des saisons ou , d'abord, le cheval ensuite. Il signifie : *cheval, attelage de chevaux.*

Le nombre des déterminatifs est considérable; voici la liste de ceux qu'on trouve le plus fréquemment dans les textes :

, 1° [PE], ciel, plafond; 2° élever, supériorité.

, , nuit, obscurité.

, 1° [RÂ], soleil, lumière ou absence de lumière; 2° divisions du temps.

, pays montagneux, par suite pays étrangers, l'Égypte étant un pays de plaines.

, 1° circonscription de territoire; 2° ville ou village.

, nome.

, , l'eau et toutes les idées d'arrosage, de lavage, de purification, de soif qui s'y rattachent.

, le feu, la chaleur, la flamme.

, , l'homme et la femme ordinaires.

, , les dieux, les ancêtres, les rois, toutes les personnes vénérables.

, toutes les actions : 1° de la bouche, 2° de la pensée.

, le repos, la tranquillité, la faiblesse.

, , l'adoration.

, 1° l'impiété, le crime; 2° l'ennemi.

, 1° la hauteur; 2° l'exaltation, la joie.

, 1° le chef; 2° la dignité.

, 1° l'enfant; 2° l'éducation; 3° le renouvellement.

, 1° embaumement; 2° rites, usages; 3° images, formes.

, 1° la chevelure, les poils; 2° la noirceur; 3° le deuil.

, 1° la vue; 2° la veille; 3° la science.

, , 1° l'odorat; 2° la respiration; 3° la joie, le plaisir; 4° la tristesse; 5° la prison.

, , 1° l'alimentation; la parole; 3° les matières terreuses 4° seul, les districts, les villes.

, toutes les actions exigeant le développement d'une force.

, l'éloignement, l'écartement.

, , , , la marche dans les diverses directions.

, 1° les quadrupèdes; 2° la peau et les objets en peau.

, , les membres.

, les oiseaux et les insectes.

, 1° la petitesse; 2° le mal, l'impiété.

, les arbres.

, le bois.

, 1° les herbages; 2° les plantes en général.

, les édifices.

, 1° les chemins; 2° la marche; 3° le temps écoulé.

, la pierre.

, 1° les barques; 2° la navigation; 3° le voyage.

, 1° le vent; 2° la fraîcheur.

, 1° écritures, livres; 2° peintures; 3° toutes les idées abstraites.

, 1° écriture; 2° peinture; 3° le lien, l'attache.

, , les étoffes.

, , , les différents liquides, vin, lait, parfum, etc.

• • •, les matières granulées, blé, couleurs, sable, etc.

, 1° l'embaumement; 2° les comptes, les calculs.

Pour mieux faire comprendre le jeu des différents éléments dont se composait l'écriture égyptienne, on me permettra de donner la transcription et l'analyse d'un passage emprunté à la grande stèle triomphale de Thotmès III :

Le premier groupe , se lit *eï;* il est composé du syllabique et de la lettre , et veut dire *aller.* , *N-I. N* est l'indice du passé, et *I* le pronom de la première personne du singulier. *EI-N-I,* se traduit donc *je suis allé.* , DU est *donner,* , *I* est encore une fois le pronom de la première personne: *DU-I, je donne, j'accorde.* , *TATA,* déterminé par , signifie : *écraser, assommer;* , *K,* est le pronom de la seconde personne du masculin singulier. *TATA-K, tu écrases.* Le signe , trois fois répété pour marquer le pluriel, se lit *UR, OËR, grand, chef;* , déterminé par le signe des pays étrangers , est le nom de la côte cananéenne *TSÀHI : OËR-u, TSÀHI, les chefs de pays de Tsàhi.* Tous ces mots réunis forment un premier membre de phrase : *EÏ-N-I DU-I TATA-K OER-U TSAHi, je suis allé, j'accorde* [que] *tu écrases les chefs de Tsàhi.* Dans le second membre de phrase se trouvent , *ses', jeter;* , *SET,* pronom de la troisième personne du pluriel; , *KHER, sous;* , signe idéographique se lisant *RAT, les pieds;* , *K, toi;* , *KHET,* littéralement *à la suite de,* locution adverbiale qui signifie ici *avec;* , *SET,* et répété

trois fois pour le pluriel, *set-u;* , *sen,* pronom de la troisième personne du pluriel, dont les deux éléments alphabétiques *s* et *n* sont suivis des trois barres III, signe idéographique du pluriel. En réunissant toutes ces données on a le membre de phrase : *SeS'-I SeT KHeR RaTeK KHeT SeT-U SeN, je jette eux* (les chefs) *sous* [*les*] *pieds de toi avec* [*les*] *pays d'eux.*

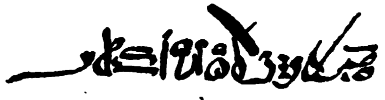
L'écriture hiéroglyphique ne s'employait guère que sur les monuments publics ou privés; pour les usages de la vie courante et pour la propagation des œuvres littéraires, on se servait d'une écriture cursive dérivée des hiéroglyphes et nommée *hiératique*, par les modernes. Tandis que les hiéroglyphiques s'écrivaient indifféremment de droite à gauche ou de gauche à droite, l'écriture hiératique s'écrivait toujours de droite à gauche. En voici quelques spécimens. Le premier emprunté au papyrus Prisse (xie dynastie)[1],

se transcrit lettre à lettre :

BAN BU eM KHoPeR NoWeR BU
mal en devient le bien.

Les deux suivants nous reportent à la xixe dynastie :

MÚ N UÁ KHoPeRU DUT H'eR RÁ PÁ AU
eau une être faire à Soleil le fut[2].



eW RaN UÀS M NaKHTU
de lui le nom [est] Thébaïde en Force[3].

1. *Pap. Prisse*, pl. V, l. 1. — 2. *Pap. d'Orbiney*, pl. VI, l. 6. — 3. *Pap. Sallier III*, pl. I, l. 6.

Le dernier est d'époque gréco-romaine :

NuB eM BaK eM K KHoPRU NeK ARU

d'or épervier en ta transformation Tu as fait[1].

Entre la XXI[e] et la XXV[e] dynastie, le système hiératique se simplifia pour la commodité des transactions commerciales. Les caractères s'abrégèrent, diminuèrent de nombre et de volume et formèrent une troisième sorte d'écriture, la populaire ou *démotique*, employée dans les contrats à partir du règne de Shabak et de Tahraqà. L'étude du démotique a été négligée à cause des difficultés que présente le déchiffrement et de l'aridité des textes connus jusqu'à présent. Le passage suivant :

W N-AM W AU ToP en MA RaKH eW AN

en lui il était monde du le lieu ne sut lui Point[2].

suffira à montrer ce qu'était devenue entre les mains des derniers Égyptiens l'écriture large et hardie des vieux scribes.

Origine de l'alphabet phénicien ; ses dérivés ariens.

Les Assyriens s'étaient arrêtés au syllabisme, les Égyptiens avaient trouvé le caractère alphabétique sans pouvoir se débarrasser des syllabes et des idéogrammes, des homophones et des polyphones : les Phéniciens inventèrent l'alphabet proprement dit[3].

Dès le début, Champollion émit l'opinion que l'alpha-

1. *Pap. de Boulaq*, n° 3, p. 3, l. 20. — 2. *Roman démotique*, pl. III, l. 1. — 3. Platon, *Phædon*, p. 274; Diodore, I, 15; Tacite, *Annales*, XI, 14, etc.

bet phénicien dérivait des hiéroglyphes d'Égypte[1]. Ses idées développées par Salvolini[2], modifiées par MM. Ch. Lenormant et Van Drival, n'avaient reçu aucune consécration scientifique, lorsque M. de Rougé reprit le problème pour son compte et en donna la solution[3]. Il prouva qu'au temps où les Pasteurs régnaient en Égypte, les Cananéens avaient choisi, parmi les formes de l'écriture cursive, un certain nombre de caractères répondant aux articulations fondamentales de leur langue. Sa démonstration, reproduite en Allemagne par MM. Lauth, Brugsch et Ebers, fut considérée comme décisive et les résultats en ont été admis généralement[4].

L'alphabet phénicien se compose de vingt-deux lettres, dont quinze sont assez peu altérées pour qu'on reconnaisse leur prototype égyptien du premier coup d'œil, et dont les autres se ramènent au type hiératique sans blesser les lois de la vraisemblance[5].

1. *Lettre à M. Dacier*, p. 80. — 2. *Analyse grammaticale de l'inscription de Rosette*, p. 86 sqq. — 3. Dans un mémoire lu en 1859 devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, publié en 1874, par M. J. de Rougé. — 4. M. Halévy a essayé de prouver que le caractère phénicien dérivait non pas des formes hiératiques, mais des formes hiéroglyphiques de l'écriture égyptienne (*Mélanges d'épigraphie sémitique*, p. 168-189). — 5. De Rougé, *Mémoire sur la propagation*, pl. I.

Cet alphabet, employé d'abord dans le pays de Canaan, s'y modifia selon les localités et forma successivement les alphabets araméens, palmyréniens, hébreux. Transporté par les Sidoniens et les Tyriens dans les contrées où les menait le commerce, il devint comme la souche commune d'où se détachèrent tous les alphabets du monde connu, depuis l'Inde et la Mongolie, jusqu'à la Gaule et l'Espagne. Je n'ai pas à m'inquiéter ici des systèmes qu'il enfanta chez les peuples de l'extrême Orient ou de l'extrême Occident : il me suffira de montrer comment de Phénicie il passa en Grèce, puis de Grèce en Italie.

Les Grecs connaissaient l'origine phénicienne de leur alphabet. La tradition la plus accréditée, parmi eux, attribuait à Kadmos l'honneur d'avoir le premier répandu l'écriture sur le continent européen[1]; d'autres légendes nommaient, au lieu de Kadmos, Orphée[2], Linos[3], Musée[4] et surtout Palamède. Les titres de Palamède à l'invention ou plutôt à la propagation de l'alphabet parurent si bien fondés qu'on essaya de trouver une combinaison qui réservât ses prétentions sans diminuer la gloire de Kadmos. On imagina que Kadmos avait apporté en Grèce un alphabet de seize ou dix-huit lettres, complété plus tard par Palamède. Les *lettres cadméennes* primitives étaient, selon les uns, Α, Β, Γ, Δ, Ε, Ι, Κ, Λ, Μ, Ν, Ο, Π, Ρ, Σ, Τ, Υ; selon les autres, Α, Β, Γ, Δ, Ε, Ζ, Ι, Κ, Λ, Μ, Ν, Ο, Ρ, Σ, Τ, Υ, Φ. Les lettres de Palamède étaient tantôt au nombre de trois : Θ, Φ, Χ, tantôt au nombre de quatre : Ζ, Φ, Θ, Χ, ou bien, Η, Ψ, Φ, Χ, ou d'autres encore[5]. La science moderne a prouvé qu'en matière d'alphabet comme en bien autre chose, les Grecs s'étaient laissé trop vite emporter à leur imagination. L'alphabet cadméen se composait des vingt-deux lettres de l'alphabet phénicien plus ou moins modifiées pour satisfaire aux exigences de la phonétique grecque. Les gutturales douces et les semi-voyelles des

1. Hérodote, V, 58. — 2. Alcidam. *Cont. Palamed.* p. 75, t. VIII, édit. Reiske. — 3. Diodore, III, 66. — 4. Bekker, *Anecdota græca*, t. II, p. 783. — 5. Servius, *Ad. Æneïd.* II, 83; Plutarque, *Symposion*, IX, 3; Pline, *H. N.* VII, 56, etc.

langues sémitiques qui n'avaient que faire dans les idiomes helléniques furent transformées en voyelles véritables : 𐤀 en A, *a;* ꟻ en Ǝ, *e;* Y en Y, Y, *ou, y;* o en O, *o;* 𐤊 en I, *i.* L'aspirée ⊟ prit double valeur : elle fut selon les cas une voyelle longue ou un signe d'aspiration. De ces altérations de valeur résulta un alphabet que les inscriptions archaïques de Théra nous ont conservé en entier.

ALPHABETS ARCHAÏQUES DE THÉRA.

Sur les textes les plus anciens il s'écrit de droite à gauche comme son prototype phénicien; puis, l'usage s'introduisit de ranger les lettres en lignes flexueuses autour des figures qui ornaient le monument. Cette disposition

rappela à l'esprit des contemporains la marche du bœuf attelé à la charrue, que le laboureur fait revenir sur lui-même pour tracer un second sillon à côté du premier; ils lui donnèrent le nom de *Boustrophédon*, qui lui resta. Plus tard, on substitua aux lignes flexueuses des lignes droites parallèles dans lesquelles la direction des caractères alternait régulièrement : la première ligne était écrite de droite à gauche, la seconde de gauche à droite, et ainsi de suite jusqu'à la fin du texte. Le boustrophédon servit de transition entre les systèmes sémitiques où les lignes se lisent de droite à gauche, et le système européen où toutes les lignes se lisent de gauche à droite.

L'alphabet cadméen ne tarda pas à s'altérer selon les lieux et à former des variétés qu'on divise parfois en deux classes, plus souvent en quatre : 1° les alphabets *éolo-doriens* en usage dans la Béotie, l'Eubée et les colonies chalcidiennes, la Phocide, la Locride, la Laconie, l'Élide, l'Achaïe et ses colonies, Égine, Mégare, Céphallénie, la Thessalie et la Grande-Grèce; 2° l'alphabet attique; 3° les alphabets des Grecs insulaires; 4° l'alphabet ionien. Le plus complet, l'alphabet éolo-dorien, compte vingt-huit signes répondant à autant d'articulations distinctes; le plus incommode est l'alphabet attique. Tous restèrent en usage jusqu'à la fin du ve siècle avant notre ère : sous l'archontat d'Euclide en l'an II de la xcvi^e olympiade (403 av. J. C.) les Athéniens se décidèrent à adopter l'alphabet ionien de vingt-quatre lettres et leur exemple fut bientôt suivi par tous les peuples de la Grèce. Il n'y eut plus désormais qu'un alphabet commun :

Α Β Γ Δ Ε Ζ Η Θ Ι Κ Λ Μ Ν Ξ Ο Π Ρ Σ Τ Υ Φ Χ Ψ Ω

différant sensiblement de l'ancien alphabet cadméen par l'ordonnance et la nature des lettres.

De Grèce l'alphabet cadméen se répandit sur tous les pays environnants. L'Asie Mineure ne nous a pas encore livré de monuments assez anciens pour nous permettre de suivre l'histoire des transformations que subirent les écritures d'origine phénicienne chez les différents peuples de la côte ou de l'intérieur. Les alphabets des inscriptions

lyciennes et phrygiennes ne nous sont connus que par des documents de date récente. Ils renferment l'un et l'autre un fond commun d'origine grecque et non pas directement phénicienne, car ils possèdent les lettres F, Φ, X, ajoutées, par les Grecs, aux vingt-deux lettres sidoniennes. Mais les Lyciens, dont la langue présentait un système de vocalisation délicat et compliqué, ont multiplié les types de voyelles. Dans les signes qui répondent à l'*u* on reconnaît un élément générateur, Y ou V emprunté à l'alphabet cadméen; mais les signes pour *ā, ĭ, ū, v, ŏ,* sont tracés arbitrairement et ne répondent à aucune des formes connues de cet alphabet. Quelques monuments de la Carie portent des inscriptions tracées dans un caractère différent du phrygien et du lycien. C'est une écriture mixte : certaines lettres semblent se rattacher aux prototypes cadméens, d'autres paraissent provenir directement du phénicien, d'autres, enfin, ont un aspect tout particulier. Aucune tentative sérieuse n'a été faite pour déchiffrer les textes rédigés en carien, et pour déterminer, d'une manière certaine, la valeur des signes qui en composent l'alphabet.

a	A A
b	B B
g	Γ
d	Δ Δ
e	E E E
v	F F
z	Ϛ Σ Σ
i	I
k	K K
l	Λ
m	M M M
n	N
o	O O
p	Γ Γ
r	P P
s	ξ ξ ξ
t	T T
u	Y
ph	Φ

ALPHABET PHRYGIEN.

à	A R	g	Ѱ
ā	X	c [2]	< >
ē	↑	d	Δ
è	E	z	I
ī	I	k	K
ì	∓	l	Λ
v	B b	m	M Ħ M
ō	B B	n	N N N
ū f	+	p	Ր Ր Γ
v	)I(⪤)I(	r	P
ŏ	)I( )I(	s	ϟ ʃ S
u	Ѱ Ѱ Ѱ Ѱ	t	T
u	Ѱ Ѱ Y Y Y	b	F
ŏ	O	"	)(

ALPHABET LYCIEN.

Si les peuples de l'Italie avaient emprunté directement aux Phéniciens leur système graphique, on s'expliquerait difficilement la présence dans l'alphabet étrusque de lettres qui ne sont pas phéniciennes d'origine. Tacite a eu raison d'affirmer que les Étrusques reçurent des Grecs l'usage de l'écriture [1], et l'étude des monuments prouve qu'il faut étendre son assertion aux autres peuples italiens. Transporté en Italie, par les colons helléniques de la Sicile et de la Campanie, l'alphabet éolo-dorique s'y modela sur deux types, l'étrusque et le latin. Au type étrusque se rattachent les alphabets ombriens, osques, sabelliques au centre de

1. *Annales*, XI, 14.

INSCRIPTION DE PÉROUSE	MIROIRS ÉTRUSQUES.	INSCRIPTIONS DE FLORENCE.
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
		[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]		[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]		[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]

ALPHABETS ÉTRUSQUES.

A Λ Λ	A Λ	A
B B	B	B
< C	C	C
D	D	D
E E II	E II	E
F F I'	F I'	F
	G	G
H	H	H
I	I	I
K K	K	K
V	V L	L
M M	M M M	M
N N	N N	N
◊ O O	O	O
Γ P	P P	P
ϙ Q	Q	Q
R R	R	R
ϟ S	S	S
T	T	T
V	V	V
X	X	X

ALPHABETS LATINS.

l'Italie; euganéen, rhétique et salasse dans le bassin du Pô. L'alphabet latin était d'abord composé de vingt et une lettres, et s'arrêtait à X, que Quintilien nomme *ultima*

A A	A Λ	M M	M M
B B	B B	N	N
< C	< C	◇ O	◇ O
D D	D	Γ	Γ P
E	E E	Ϙ	Q
F	F F	R R	R R
I	Ⲍ	ϟ S	ϟ S
H	H	T	T
⊗		V	V
I	I	X	X
K	K	Φ	
L	L	Ψ	

ALPHABETS GREC DE CAMPANIE ET LATIN.

nostrarum, la dernière de nos lettres originelles[1]. Il se compléta plus tard par l'Y et le Z, et donna le type d'où sont dérivés avec quelques variantes tous les alphabets employés aujourd'hui par les peuples de race latine, germanique où slave[2].

1. *Instit. orat.* I, 4, 9. — 2. Les alphabets intercalés dans le texte aux pages 602, 604, 605, 606, 607 et 608, sont empruntés à l'article de M. F. Lenormant sur l'*Alphabet* dans le dictionnaire des *Antiquités Grecques et Romaines,* de MM. Daremberg et Saglio, t. I, p. 188-218.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

INDEX GÉNÉRAL

(Les chiffres indiquent les pages).

A

B

C

D

E

F

H

I

J

K

L

M

N

O

P

S

T

U

V

W

X

Y

Z

Paris, 31 Décembre 1875.


DEC 12 1941

